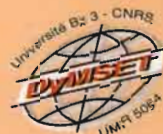


LES ORIENTS BOLIVIENS DE L'AMAZONE AU CHACO

JEAN-CLAUDE ROUX



COLLECTION «PAYS ENCLAVES» - N°10



Collection «PAYS ENCLAVES»

Responsables des publications

Yves PEHAUT, Professeur à l'Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3.

Pierre VENNETIER, Directeur de recherche honoraire au CNRS.

Comité scientifique

François BART, Professeur à l'Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3.

Pierre BARRERE, Professeur émérite à l'Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3.

Christian BOUQUET, Prof. Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3.

Odile CHAPUIS, Ingénieur d'études au CNRS.

Pierre-Marie DECOUDRAS, Professeur à l'Université de Polynésie Française, Papeete.

François DOUMENGE, Directeur de l'Institut Océanographique de Monaco, retraité.

Jean-Pierre DOUMENGE, Professeur à l'Université de Montpellier III.

Jean-François GOTANEGRE, Maître-Assistant à l'Université de Montpellier III.

Alain HUETZ DE LEMPS, Professeur émérite à l'Université Michel de Montaigne,
Bordeaux 3.

Christian HUETZ DE LEMPS, Professeur à l'Université de Paris IV - Sorbonne.

Jean KOECHLIN, Professeur émérite à l'Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3.

Serge LERAT, Professeur à l'Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3, retraité.

Jean-Claude MAILLARD, Professeur émérite à l'Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3.

Yves MONNIER, Professeur au Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris.

Guy NEUVY, Maître de conférences à l'Université de Besançon.

Ginette PALLIER, Professeur émérite à l'Université de Limoges.

Marie-France PERRIN, Ingénieur de recherches au CNRS.

Christian PRIOUL, Professeur à l'Université de Nantes.

Guilène REAUD-THOMAS, Ingénieur de recherches au CNRS.

SINGARAVELOU, Professeur à l'Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3.

Pierre SIRVEN, retraité.

Pierre VERIN, Professeur à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, Paris.

François VILLIEN, Professeur à l'IUFM de Lyon.

Bernd WIESE, Professeur à l'Université de Köln.

LES ORIENTS BOLIVIENS DE L'AMAZONE AU CHACO

JEAN-CLAUDE ROUX

«PAYS ENCLAVES» N°10

Edité en 2002 par le Centre de Recherches sur les Espaces Tropicaux - CRET,
Institut de Géographie, Université Michel de Montaigne,
Bordeaux III, 33405 TALENCE

avec le concours :

UMR 5064 DYMSET

**LES ORIENTS BOLIVIENS :
DE L'AMAZONIE AU CHACO**

**Bibliographie analytique et commentée
(documents parus depuis 1825)**

Publications de l'auteur

- ROUX Jean-Claude et HUETZ DE LEMPS C., *préf.*, 1994 - *Amazonie péruvienne. Un El Dorado dévoré par la forêt, 1825-1910*. Paris, L'Harmattan, 332 p., cartes. (Collection *Recherches et Documents - Amériques Latines*).
- ROUX Jean-Claude et DOUMENGE F., *préf.*, 1995 - *Wallis et Futuna : espaces et temps recomposés. Chronique d'une micro insularité*. Bordeaux, CRET, Université de Bordeaux 3, 404 p., fig., cartes, phot. (Collection *Îles et Archipels*, n° 21). (1er prix Thèse-Pac, 1992).
- CORDOVA J. et ROUX J-C., *eds.*, 1996 - *1^{ero} Encuentro Nacional de los Geografos bolivianos*. Actas. La Paz, Publication ORSTOM-UMSA, 256 p.
- ROUX Jean-Claude, 2000 - *La Bolivie Orientale. Confins inexplorés, battues aux Indiens et économie de pillage*. Paris, L'Harmattan (Collection *Recherches et Documents - Amériques Latines*). (ISBN : 2-7384-8829-3).

REMERCIEMENTS

*“ Maintenant je te restitue ta chair et je consolide tes os.
Longuement, j'ai recueilli tes bras, tes jambes,
jetés à terre aux quatre vents ”.*
Livre des Morts

Ce travail a été possible grâce à de nombreuses collaborations institutionnelles ou relations personnelles avec les propriétaires de quelques collections privées qui nous ont libéralement ouvert leurs bibliothèques. Cette recherche est aussi le produit d'amitiés boliviennes sans lesquelles nous n'aurions pas pu aboutir. Nous remercions donc ici en particulier :

- René Arce, ancien Directeur del Archivo Nacional de Sucre et ancien directeur de la Bibliothèque de la Universidad Mayor de San Andrés (UMSA) de La Paz.
- Joséphine Tejerina, Directrice del Archivo Historico de la Camara de los Diputados.
- Monsieur Callisaya, Deposito Nacional del Libro.
- Clara López Beltran, Professeur d'Histoire à la UMSA.
- Le colonel España, Directeur de la Academia Militar de Historia.
- Le Docteur R. Costa Arduz, Président de la Corte Electoral du Département de La Paz.
- L'ingénieur Alberto Vasquez qui nous a permis d'user de sa très riche bibliothèque privée.
- Le père Van Den Berg, Directeur de la Bibliothèque de la Universidad Catolica de Cochabamba.
- Le père Maldini, Conservateur del Archivo Franciscano de Tarija.
- Le Président de la Sociedad de Geografia de Sucre.
- Monsieur Pinkert, de la Sociedad de Estudios Historicos y Geograficos de Santa Cruz.
- Madame Veuve H. Sanabria et sa fille qui nous ont donné un libre accès à la riche bibliothèque de Hernando Sanabria Fernandez, à Santa Cruz.
- Paula Peña, historienne et directrice del Museo Historico de la Universidad R.G. Moreno.
- Norah Gambero, Directrice de la Casa de la Cultura de Guayaramerin.
- Le Dr. Carlos Serrate Reich, ambassadeur et ancien Directeur du journal *Hoy*, qui nous a permis de faire un ample usage amical de sa riche bibliothèque.
- Monsieur André Cochard et le docteur Carlos Saud, de Santa Cruz.
- Monsieur Lino Lovera Apaza, vendeur de livres anciens, avenue Montès.
- Jean-Pierre Debuiche, cartographe-hydrologue de l'IRD, qui a assuré la mise en forme informatique de certaines cartes.

-Odile Chapuis, ingénieur du CNRS, a assuré la difficile recension et l'enrichissement de ce texte. Madame J. Guillemot et l'équipe du CRET de Bordeaux qui ont permis la mise en forme et l'édition de cet ouvrage
 -Ma gratitude va enfin à mes étudiants Paola Paz, Lisbet Arias, Ismael Gonzalez, ainsi qu'à mes assistants Manuel Yanès, Patricia Ramos Roncal et à Marco Vargas, dessinateur-cartographe. Tous nous ont aidé dans la préparation et réalisation de ce travail.

Que tous soient remerciés ici de leur aide, de leurs apports et de leur amitié.

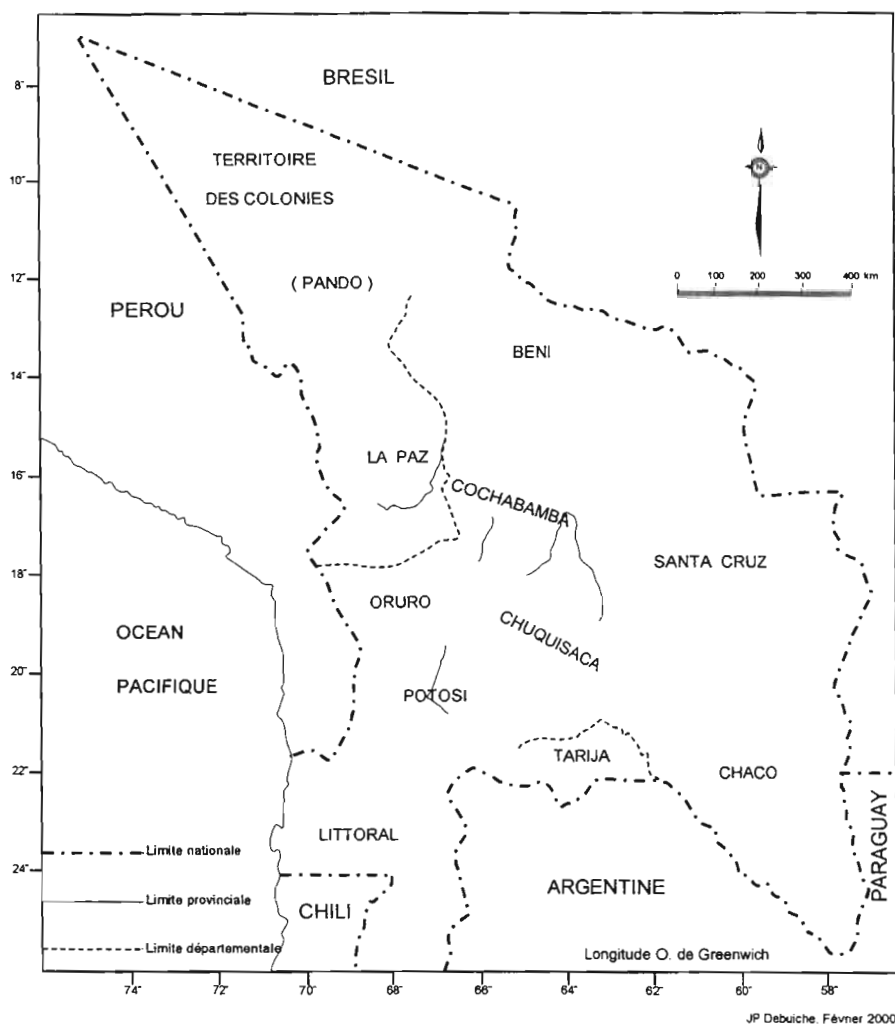


Figure 1 - La Bolivie en 1898.

Sources : Luis Garcia Mesa

PROLOGUE

*“La Bolivie est faite de deux moitiés qui paraissent
d’abord divergentes, mais qui malgré leur opposition même
sont appelées à constituer une merveilleuse unité”*
Jaime Mendoza, *“La tragedia del Chaco”*

Orientations

L’analyse bibliographique que nous proposons souffre de plusieurs carences :

- Elle n’est pas exhaustive en ce qui concerne les sources pouvant se trouver en Bolivie même. La multiplication des dépôts, la difficulté parfois de pouvoir y disposer de l’élémentaire catalogue d’inventaire représentent les types d’obstacles les plus communs que le chercheur peut rencontrer. De plus, nombre d’ouvrages et surtout d’articles, du type feuillets imprimés, édités au XIX^e siècle, à faible tirage, voire à usage confidentiel, sont aujourd’hui introuvables.

- Un autre aspect réside dans la sélection indispensable des textes disponibles à laquelle nous avons dû opérer. Notre orientation a privilégié le choix d’ouvrages pouvant présenter un intérêt géographique et spatial, ou éclairer avec des œuvres de caractère historique, économique, sociologique ou anthropologique, des situations soit géographiques, soit ressortant de l’indispensable culture générale.

Toutes ces remarques expliquent donc la forme donnée à cette recherche et ses limites.

Le lecteur notera et critiquera peut-être les sensibles variations propres à l’importance respective de chacune des notices consacrées aux textes retenus. Il s’agit là d’un choix raisonné, avec tout l’arbitraire qu’un choix implique, c’est-à-dire *“renoncer à tout le reste”* ainsi que l’écrivait P. Valéry... Notre responsabilité est donc pleinement revendiquée. En effet, les textes privilégiés dans l’analyse sont, pour moi au moins, les plus riches et les plus marquants, et donc méritaient un développement plus accentué. Mon objectif majeur s’est voulu d’abord utilitaire : produire pour le chercheur, l’universitaire, l’étudiant, le responsable administratif ou le grand public cultivé, un document utile et de référence qui faisait défaut après l’épuisement de la dernière bibliographie géographique publiée en 1968 par l’ingénieur-géographe J. Muñoz-Reyes¹. Ce souci correspond aussi à un devoir de transmission des acquis et matériaux scientifiques qui incombe aux tâches de coopération qui sont les miennes dans le cadre de l’Institut de Recherche pour le Développement (IRD-ex-ORSTOM) en Amérique Latine comme ailleurs.

Ces objectifs me paraissent, dans cette perspective, d’un intérêt encore plus manifeste pour le public français qui ne dispose, en effet, que de fort peu d’instruments bibliographiques mis à jour et disponibles sur la Bolivie. Ce pays reste un magnifique champ de recherche, et ce pour pratiquement toutes les disciplines propres aux sciences humaines ou sociales.

1 - Muñoz-Reyes, 1967.

Un autre choix délibéré a été celui de rompre avec la conception classique de la bibliographie nationale bolivienne, et d'orienter et concentrer sur les Orient boliviens cette recherche. Ceci correspond aux préoccupations du chercheur centrées sur les dynamiques spatiales et humaines propres à ces Orient. La Bolivie, en effet, compte plus de la moitié de son territoire situé dans ces régions orientales au devenir prometteur. Or, cette moitié orientale reste souvent à peine connue du centre politique bolivien andin. Ce travail répond donc à une autre raison impérieuse : celle de revaloriser la connaissance et de susciter l'intérêt envers cette autre Bolivie, celle de l'Orient...

La Bolivie dispose d'un potentiel bibliographique national important et de qualité, pour l'époque coloniale mais aussi pour le XIX^e siècle. Certes, un affadissement de l'intérêt des œuvres publiées est perceptible, ici comme au Pérou, après le début du siècle... Les dures vicissitudes politico-sociales subies jusqu'à il y a peu par les deux pays, et les difficultés de la vie intellectuelle expliquent-elles cela ? On peut le penser, mais on peut y voir aussi une conséquence de la crise profonde des universités impliquées souvent directement dans les graves crises nationales traversées par la Bolivie.

La quête des sources en Bolivie donne cependant de bonnes raisons de satisfaction. La bibliothèque de l'UMSA de La Paz dispose de belles et riches collections, mais d'accès compliqué. Il en est de même à l'Archivo Historico de la Paz, géré par l'UMSA, riche en dépôts de documents d'époque. On doit citer aussi la Banque du Livre qui fait office de dépôt officiel des publications, et qui, malgré la quasi-absence de tout moyen, conserve de nombreux articles rares, les *Folletos*, souvent d'un très grand intérêt. Nous devons noter aussi l'existence de l'Archivo Historico de la Camara de los Diputados, admirablement organisé pour le travail du chercheur.

Enfin existent, et nous en avons abondamment usé, les collections privées. Je citerai en premier lieu, car c'est la plus riche et la plus complète, la mieux organisée aussi, celle de "Chichi" Vasquez, à qui je dois beaucoup. Une autre belle collection, plus généraliste, rachetée au Dr. Rolando Costa Arduz, à Santa Cruz, par la Mairie de La Paz est celle de feu Sanabria Fernandez. Un ami, le Dr. Serrate Reich, m'a libéralement ouvert ses riches collections et, en fin connaisseur, m'a guidé vers des œuvres peu connues.

En province, lors d'une première visite, je n'ai pratiquement rien rencontré à l'Université de Santa Cruz. Mais, grâce à l'intervention d'une historienne, j'ai découvert qu'il restait à dépouiller et analyser de gros paquets de correspondances administratives des préfets du XIX^e siècle.

Par contre, la bibliothèque de l'Université Catholique de Cochabamba est un havre de découverte et de joie pour le chercheur, tout comme le couvent des pères Franciscains de Tarija... Ailleurs², de nombreux documents existent mais souvent en vrac ou peu abordables faute de personnel qualifié et de moyens.

Je n'omettrai pas de mentionner l'Archivo Nacional de Sucre, ses collections et sa bibliothèque, autre grand temple de la mémoire écrite bolivienne. On peut noter aussi quelques fonds très intéressants à la Sociedad de Geografia de Sucre.

Enfin, pour le fouineur, il reste la brocante, les hasards heureux des antiquaires, et surtout l'avenue Montés qui recueille nombre de livres familiaux ou raziés ailleurs, parfois dans les trop confiantes collections publiques...

Les hommes d'écriture des Orient

Ce furent d'abord des explorateurs et des missionnaires, puis des hommes d'affaires avec surtout les "*caoutchoutiers*", et enfin des administrateurs, tels les délégués nationaux. Il faut ne pas oublier de joindre à ce contingent quelques scientifiques, de rares militaires comme des aventuriers ou des curieux aussi, sortes de routards de l'époque, en quête de la dernière frontière de leurs rêves. Tels furent les hommes, ici comme ailleurs dans les confins inexplorés qui, par leurs écrits et leurs actes, nous ont donné une vision des Orient boliviens, certes avec des facettes et donc des vérités variables.

Force est de constater que la production des écrits concernant ces régions, alors totalement marginales, est très variable qualitativement et quantitativement, dans le temps et dans l'espace. De l'Indépendance jusqu'en 1840 environ, on trouve peu, voire presque rien, sauf sur le Chaco, vieille marche nourrissant les besoins d'utopie des songe-creux; Bertrès n'y rêvait-il pas de l'installation d'un port recevant les navires de haute mer venant de l'Atlantique !

Ailleurs, c'est la léthargie ou presque. L'Orient de Santa Cruz comme la Chiquitania restent momifiés dans le vieux cadre colonial suranné hérité de l'Indépendance. Dans la Bolivie naissante, ces vieilles provinces isolées et repliées sur elles-mêmes font figure de pays chrysalides engloutis dans un autre rivage des Syrtes aux populations dénaturées moralement, si l'on en croit le célèbre d'Orbigny, ou le plus modeste mais incisif observateur que fut Grondona.

Ainsi, le vaste Beni, dépeuplé, reste une région amorphe, enfoncée dans ses routines et les abus de ses créoles profitant de l'incurie de ses autorités locales. Farniente, anémie économique, laxisme créole et sensualité débridée, ... tel est le tableau que campe du moins Saucedo Limpas³, à partir des archives préfectorales, mais qui avait été confirmé en 1830-1831 par Matias Canasco et Gendoma.

Quant à la haute Amazonie bolivienne, au vaste bassin hydrographique resté presque vierge de toute reconnaissance organisée, c'est le silence presque total des sources pour sa partie véritablement amazonienne, au moins jusqu'en 1840. Nous devons alors, à Palacios⁴, puis à Bertrès⁵, les premières approches géographiques. Cette vaste région ne dispose d'ailleurs que de bien théoriques frontières esquissées lors des traités de Madrid en 1750 et de San Ildefonso de 1777, conclus entre l'Espagne et Portugal. Mais ces frontières, sur un terrain resté inconnu, ne représentent rien, sauf les fantaisistes limites de l'imaginaire impérial, telle la fameuse ligne droite du Madeira-Yavari qui, pour les besoins des revendications brésiliennes, mutera en une courbe.

La seule initiative d'importance, prise très tôt, est l'attribution en 1832 à l'homme d'affaires Oliden d'une vaste concession, dite de la province d'Otuquis, à l'extrémité orientale de la Bolivie, mais qui est écartelée entre le Brésil, le Paraguay et la Chiquitania. Oliden devait tenter, en vain, d'y développer un projet de taille qui combinait colonisation et ouverture de voies fluviales et terrestres de transport, c'est-à-dire permettant de créer un vrai pôle d'activités devant vivifier tout l'Orient.

3 - Limpas Saucedo, 1942.

4 - Palacios, 1944.

5 - Bertrès, 1901.

C'est de La Paz que devait venir le premier signal d'intérêt, dirigé vers ses Orient bien virtuels, avec l'arrivée au pouvoir du président José Ballivian (1841-1847). L'étude de J. Groff-Greever⁶ replace dans son contexte ce premier et éphémère frémissement bolivien face à une question orientale qui va devenir lancinante à partir des années 1860.

Ballivian devait prendre une série d'initiatives politiques telles que la libération des Indiens soumis à la servitude, puis la création, en 1844, du département du Beni séparé de celui de Santa Cruz. Son action coïncidait avec les débuts de la navigation à vapeur qui allait révolutionner les conditions de la navigation et de l'exploration dans une Amérique du Sud disposant, grâce au bassin de l'Amazone, de quelque 50 000 km de longues artères fluviales navigables, et seuls moyens d'accès jusqu'à nos jours à ses immensités vierges.

Si J. Ballivian devait impulser quelques moyens, trop modestes, ils ne permettront pas d'assurer à terme la maîtrise territoriale des espaces orientaux restés en jachère car inexplorés. L'expédition du préfet A. Palacios, en 1846, en est une exemplaire manifestation. Pour la première fois, une mission officielle reconnaissait un territoire nominalelement bolivien, celui de l'axe formé par le cours supérieur du rio Madeira mais, faute de moyens, il n'y eut pas de prise de possession véritable. Or, l'intérêt futur du rio Madeira, comme voie de désenclavement de la Bolivie, allait vite apparaître avec l'expédition Keller de 1868, puis avec le boum du caoutchouc à partir de 1875. D'autres expéditions furent lancées, notamment vers le fameux *cerro* de San Simon qu'on pensait receler les mines d'or fabuleuses attribuées par une légende tenace aux pères jésuites. Si des missions de démarchage devaient être envoyées en Europe, à la recherche de contrats et de colons européens, la ruée vers l'Ouest aux Etats-Unis servant alors de modèle magique, elles n'eurent pas de succès autre que d'estime.

A l'autre extrémité du pays, plein sud, c'est vers le Chaco que se tourne l'intérêt de Ballivian. Il va y pousser des explorations visant à ouvrir les rios Pilcomayo et Bermejo à la navigation, espérant ainsi offrir à la Bolivie une autre sortie fluviale vers le bassin de La Plata.

Enfin, l'ingénieur français Felipe Bertrès⁷ fut chargé de réaliser une première carte nationale de Bolivie, publiée à Londres en 1843, manière officielle et naïve d'officialiser, croyait-on, les contours de la "Bolivie extérieure".

Cette situation restée figée, propre aux Orient, va changer à partir de 1875, date des débuts de l'ère du caoutchouc, déjà entamée dans le Brésil amazonien à partir de 1860. Antenor Vaca Diez, un médecin politiquement libéral, sera ainsi un des plus actifs artisans et témoins de cette épopée bolivienne. À partir de 1880 les textes d'intérêt commencent à se multiplier sur le haut Beni ou sur l'Orient de Santa Cruz ou le Chaco. Cette production est aussi la conséquence, après la perte du littoral bolivien, de la recherche d'une alternative à la claustration géographique à laquelle se trouvait confrontée la Bolivie, depuis la guerre du Pacifique avec le Chili.

Certains des écrits de cette époque présentent, à côté d'une richesse variable de l'information de terrain, des qualités littéraires certaines au service d'une bonne

6 - Groff-Greever, 1989.

7 - En ce qui concerne les voyageurs scientifiques français au XIX^e siècle voir : Roux, J.C., 1998.

information de terrain. Nous pensons ici à deux routards de l'époque, l'Espagnol Cirro Bayo et le naturaliste italien Luigi Balzan.

A un niveau administratif élevé, M.V. Ballivian va s'attacher à la promotion de l'Orient comme à celle de la géographie bolivienne. Son œuvre, une des plus étoffées, est multiple, bien informée grâce à sa position officielle, notamment en ce qui concerne les problèmes soulevés par l'exploitation du caoutchouc, des mines ou les limites de frontières. Enfin, elle est servie par les qualités littéraires d'exposition propres à cet intellectuel brillant, quelque peu affairiste aussi, mais ouvert au monde et père de la géographie bolivienne.

Si nous devons regretter la rareté des documents rencontrés provenant des archives administratives, certains néanmoins, sont souvent d'une grande valeur d'information. Tels sont ceux dus aux préfets Aguirre et Carmelo Lopez. On doit inclure aussi dans cette veine les rapports des délégués nationaux où se détachent ceux de J.M. Pando et d'A. Ballivian pour le Territoire des Colonies, de Gutierrez pour le Chaco. Il est dommage que seules des bribes de cette documentation de base subsistent ou restent, cas de la préfecture de Santa Cruz, inexploitées. Seule l'analyse, mais en vrac, produite par Saucedo Limpas permet d'avoir, même si elle n'est pas appuyée par des références documentaires précises, une ample vue d'actes administratifs significatifs. Il en est de même avec la collection des "*Memorias de colonizacion*" dont nous disposons, même si elle est expurgée d'une partie de l'information dite sensible. Notons enfin la rareté de la documentation militaire en général car, sauf au Chaco, l'armée ailleurs était très peu présente.

Une autre source de riches informations est celle d'origine missionnaire. Les pères Armentia et Cardus se détachent ainsi que les Franciscains de Tarija, tels B. de Nino, Comajungosa, Gianneli ou Mendizabal. À leurs textes prestigieux, on doit ajouter les récits propres à des missionnaires plus humbles dans leurs témoignages, mais qui, par ailleurs, ne manquent pas d'intérêt. Leurs mémoires, nourris par une longue pratique de terrain et de confrontation avec les problèmes nés de la rencontre des tribus avec les avancées de la colonisation, sont de première main car se nourrissant de la réalité quotidienne.

Pour les auteurs se consacrant à l'approche des situations géographiques et socio-économiques, Bertrès est un des premiers guides, avec Palacios et les frères Keller. Ils nous donnent accès aux situations brutes avant la mise en place d'une occupation, aussi sont-ils irremplaçables pour comprendre les prémisses propres aux événements locaux.

Le général Pando, à partir de 1880, va être un des acteurs majeurs de la construction de l'Amazonie bolivienne. Explorateur, chargé des délimitations frontalières, administrateur et militaire, il va jouer, non sans une certaine clairvoyance, un rôle marquant et laisser des témoignages de première main, bien qu'ils soient quelque peu ternis par une position nettement indigénophobe.

Pour le Chaco, après une série d'explorations restées infructueuses ou inachevées, les témoignages de Campos et de Thouar donnent des apports d'importance. Néanmoins, ce sont les riches publications des missionnaires franciscains, nous pensons à Gianneli, Mendizabal ou à B. de Nino qui établissent dans la longue durée historique les caractères de cette contrée.

Pour l'Amazonie, Vaca Diez se détache : c'est un homme d'analyse lucide et de synthèse qui excelle à présenter les problèmes liés à l'exploitation du caoutchouc. Fawcett peu après, même si ses témoignages sont marqués par l'exagération et une autosatisfaction pontifiante, reste un témoin de premier plan qui présente le panorama des situations humaines propres aux confins amazoniens alors inexplorés. En quelque sorte, Fawcett exhibe le revers caché de la médaille, celui des écrits lénifiants du patron méritant des *gomales* que fut le Dr. Vaca Diez.

Plus techniques, Crespo, Heath ou Markham font des apports de grand intérêt concernant la mise en valeur de la terre amazonienne, de même qu'A. Plane ou P. Walle, spécialistes français de l'économie du caoutchouc.

On peut noter aussi pour les grandes affaires financières, autres enjeux occultés souvent des Orient, Vaca Guzman ou A. Quijarro, aux écrits produisant des apports souvent méconnus sur les enjeux économiques de la colonisation.

Mendoza est plus difficile à classer. Il offre une vision faite à la fois de morale philosophique et de réalisme, nourrie d'un souci pragmatique d'analyse de la situation propre au Chaco. Son analyse lucide et humaniste, nourrie d'une dure expérience de médecin des *gomales* (voir sa nouvelle *Paginas barbaras*⁸), se détache agréablement des tableaux patriotiques et intransigeants de nombre de ses contemporains, hommes de salon souvent très éloignés des réalités géopolitiques ou bravaches de cafés de commerce, qui encombrant la littérature d'époque.

Pour l'Orient de Santa Cruz, les synthèses de H. Sanabria malgré leurs carences de riches sources non citées sont indispensables; notons les analyses fouillées et irremplaçables par leur portée monographique locale des travaux de Vaudry ou de Vascemoullaer. Nous trouvons difficilement ailleurs en Bolivie, à cette époque, des exemples d'une qualité comparable.

À côté des auteurs officiels, on doit compter sur les écrits de visiteurs ou voyageurs. En général, il ne s'agit que d'auteurs mineurs ou obscurs et leurs points de vue reproduisent souvent, plus ou moins fidèlement compilés, celui des rapports officiels ou des écrits majeurs, mais certains peuvent apporter des précisions de terrain intéressantes.

Si nous confrontons cette production d'articles, livres et documents avec celle produite ailleurs en Amazonie, nous pensons ici à l'Orient péruvien, les comparaisons qualitatives et quantitatives sont mitigées. Il apparaît clairement que l'Amazonie péruvienne a suscité plus tôt un fort intérêt, aussi bien auprès des instances publiques (voir les 18 volumes de la revue *Larraburre y Correa*) que celles de la Junta fluvial - avec sa cartographie-, qu'à travers, bien sûr, les riches publications missionnaires. Même si les moyens faisaient défaut en Orient péruvien, situation partagée avec l'Orient bolivien, il est probable que la présence plus diffuse des missions, l'existence de quelques noyaux administratifs anciens, certes débilés, expliquent l'importance plus grande de l'information existante.

Mais surtout, c'est avec l'apparition plus précoce des symptômes d'une confrontation frontalière, ponctuelle certes, qui débute à partir de 1851 avec le Brésil

8 - "Pour lui la vie de la barraca était un martyre prolongé. Il haïssait cet endroit et chaque jour il se demandait : jusqu'à quand je resterai dans cet enfer ?". In : Mendoza - *Paginas Barbaras*, t.2, p. 234.

mais vingt ans avant avec l'Equateur, avec les problèmes des traités de navigation sur l'Amazonie que la question Orientale prend toute son importance. Cette situation de contact frontalier plus précoce au Pérou explique des différences importantes entre les publications respectives des deux Amazonies, péruvienne et bolivienne, quelque peu emboîtées par ailleurs dans leurs problématiques respectives.

L'Amazonie bolivienne, vacante d'occupation officielle, ne va découvrir qu'avec l'ère de la navigation à vapeur, et surtout avec le boum du caoutchouc après 1875, les pressions et effets frontaliers résultant de sa proximité avec son grand voisin, le Brésil.

Jean Claude ROUX, 1998

Universidad Mayor de San Andrés,
Mission IRD de La Paz-Bolivie

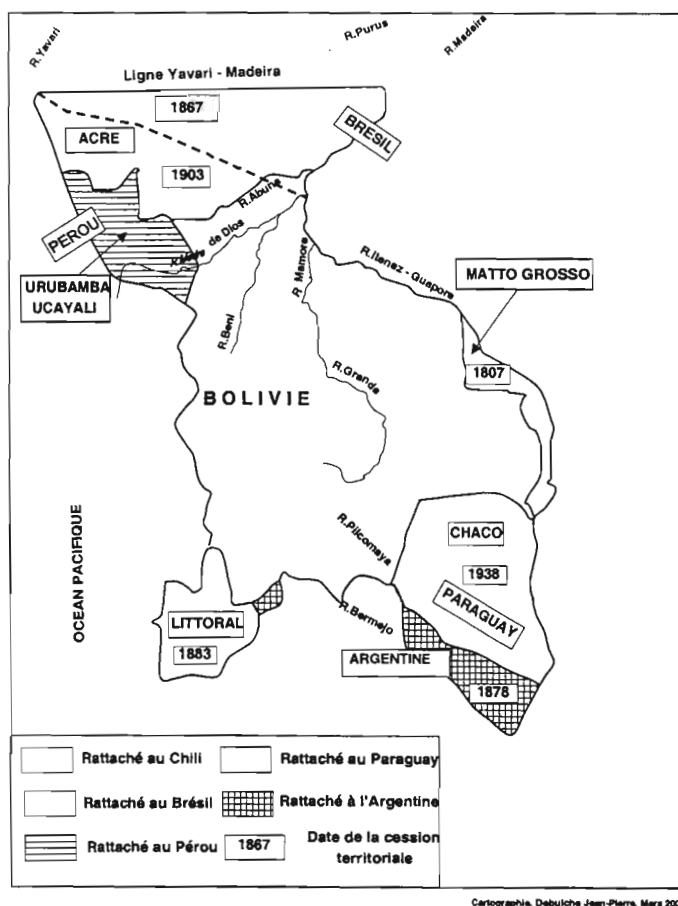


Figure 2 - Extension maximale revendiquée par la Bolivie en 1859.

BIBLIOGRAPHIE DE BASE UTILISEE

- ABECIA VALDIVIESO V.**, 1993 - *Historiografia boliviana*, 2^e édition. Editions Juventud, La Paz, 588 p.
- BALLIVIAN M. V.**, 1905 - *Geografia de la Republica de Bolivia*. Tip. Comercial, La Paz, 585 p.
- BARNADAS J.**, 1987 - *Introduccion a los estudios bolivianos contemporaneos, 1960-1984*. Archivos de Historia Andina, Centro Bartolome de Las Casas, Cusco, 514 p.
- BARRAGAN R. et alii**, 1994 - *Guia de Archivos para la historia de los pueblos indigenas en Bolivia*. Editions Plural, La Paz, 116 p.
- COSTA DE LA TORRE A.**, 1973 - *Catalogo de la bibliografia Boliviana*. Ediciones de la UMSA, La Paz, 2 tomes
- DALENCE J. M.**, 1992 - *Bosquejo estadistico de Bolivia*. Ediciones de la UMSA, La Paz, réédition, 339 p.
- FIFER V.**, 1976 - *Bolivia : Territorio, Situación y Política desde 1825*. Edicion F. de Aguirre, Buenos Aires, Santiago de Chile, 474 p.
- IRELAND G.**, 1942 - *Conflictos de limites y de posesiones en Sud America.. Circulo militar*. Buenos Aires, 555 p. (Traduit de l'anglais)
- KIRCHHEIMER J.-G.**, 1986 - *Voyageurs francophones en Amérique Hispanique au cours du XIX^e siècle*. Editions de la Bibliothèque Nationale, Paris, 140 p.
- LOPEZ BELTRAN C.**, 1993 - *Biografia de Bolivia. Un estudio de su historia*. Editions Juventud, La Paz, 166 p.
- MORENO R.G.**, 1983 - *Catalogo del Archivo de Mojos y Chiquitos*. Librería Juventud, La Paz, réédition, 583 p.
- MUNOZ REYES J.**, 1967 - *Bibliografia geográfica de Bolivia*. Academia Nacional de Ciencias, La Paz, 170 p. (Publication n° 16)
- ORBIGNY A. d'**, 1845 - *Descripcion Geografica, Historica y Estadistica de Bolivia*. Paris.
- OSBORNE H.**, 1964 - *Bolivia. A land divided*. Oxford University Press, Londres, 3^e édition, 181 p.
- PENALOSA CORDERO L.**, 1984 - *Nueva Historia Economica de Bolivia*. Editions Los Amigos del Libro, La Paz, 7 tomes.
- PENTLAND**, 1976 - *Informe sobre Bolivia*. Ediciones Potosi, réédition, 200 p. (Traduit de l'anglais).
- ROUX J.C.**, 1994 - *Amazonie péruvienne : un Eldorado dévoré par la forêt, 1825-1910*. L'Harmattan, Paris, 332 p.
- ROUX J.C.**, 1998 - Les voyageurs français en Bolivie durant le XIX^e siècle. *Lasos. Bulletin de liaison bolivianiste*, Lille, Décembre, n° 3, pp. 57-61.
- ROUX J.C.**, 2000 - *La Bolivie Orientale : confins inexplorés, battues aux Indiens et économie de pillage*. L'Harmattan, Paris, 317 p. (Collection *Recherches et Documents - Amériques Latines*).

SANABRIA FERNANDEZ H., 1958 - *En busca del Eldorado*. Universidad R.G. Moreno, Santa Cruz, 366 p.

SAUCEDO LIMPIAS M., 1942 - *Los gobernadores de Mojos*. Imp. Salesiana, La Paz, 318 p.

VASQUEZ-MACHICADO H. et VASQUEZ-MACHICADO J., 1987 - *Obras completas*. Ediciones Don Bosco, La Paz, 7 tomes.

Liste des abréviations des bibliothèques

AHP : Archivo historico de La Paz

BFT : Biblioteca franciscana de Tarija

BdC : Biblioteca del Congreso (La Paz)

BMA : Biblioteca del Museo de Archeologia (La Paz)

BN Lima : Biblioteca Nacional de Lima

BNS : Biblioteca Nacional de Sucre

BUCC : Biblioteca de la Universidad Catolica de Cochabamba

BUMSA : Biblioteca de la UMSA

BUSC : Biblioteca de la Universidad de Santa Cruz

CDNL : Collection del Deposito Nacional del Libro (La Paz)

Collections privées

CPSR : collection privée du Dr Serrate Reich

CPV : collection privée de l'ingénieur Vasquez

CPSF : collection privée Sanabria Fernandez

CPJCR : collection privée J.C. Roux

ABREVIATIONS UTILISEES

BONI : Boletín de la Oficina Nacional de Inmigracion.

BSGLP : Boletín de la Sociedad de Geografia de La Paz.

BSGS : Boletín de la Sociedad de Geografia de Sucre

BSEHGSC : Boletín de la Sociedad de Estudios Historicos y Geograficos de Santa Cruz

CNRS : Centre National de la Recherche Scientifique (France).

CONCYTEC : Conseil National Scientifique et Technique (Pérou).

CETA : Centro de Estudios Teologicos (Pérou-Iquitos).

HyC : Revista Historia y Cultura, La Paz.

LyC : Larrabure y Correa (collection des Lois et Décrets), Lima.

ORSTOM : Institut Français de Recherche Scientifique pour le Développement en Coopération (devenu IRD : Institut de Recherche pour le Développement, en 1998). Paris.

RMCA : Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización, La Paz.

Boletín de la Sociedad Geografica, Lima

PREMIÈRE PARTIE

**HAUTE-AMAZONIE, ACRE, BENI,
TERRITOIRE DES COLONIES (Pando)**



Type caripuna. Indien sauvage des frontières de Bolivia.

N.B. Nous incluons géographiquement ici tout le bassin de la haute Amazonie et du haut rio Beni, l'Acre bolivien (jusqu'en 1903), Mojos, la région fluviale du rio Itenez (ou Guapore) et le Caupolican.

ABERASTURI, Francis, 1907 - Misiones de La Paz. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 23, pp. 142-150. (BFT)

Mots-clés : Mission, condition de vie

Ce père visiteur des missions du Collège de La Paz dénonce la consanguinité et la pratique des mariages prématurés, mais vante aussi les charmes naturels de la mission de Covendo. Il note l'état d'abandon et l'insalubrité propre à la mission de Santa Ana : par suite de son état déplorable, il ne reste que trois familles, les autres s'étant dispersées, mais le cacique a promis leur retour. A la mission de Cavinass, tout est nouveau y compris les habitants qui ont abandonné leurs coutumes grossières pour celles des civilisés. Tumupasa, Ixiamas, San José de Uchupiamonas (Chupamionas) sont de vieilles cures dont le collège de La Paz doit se détacher vite car "*il suffit de dire que chez elles tout est désordre et confusion*". En effet, chaque famille a établi sa case sans ordre et à son gré. Aucune activité notable n'est perceptible, une ruine matérielle et culturelle caractérise ces villages. Les jeunes partent vivre au loin et compromettre leur vie morale, estime le visiteur... Les plus âgés paraissent s'ils ne peuvent pas s'employer comme porteurs ou rameurs, et s'adonnent à tous les vices... Vol, ivrognerie, tromperie dans le travail, dettes sont monnaie courante... Le missionnaire en poste est impuissant face à la dispersion de ses ouailles et est démuné de tout pour sa subsistance : le visiteur en propose le retrait.

Un tableau statistique donne la population de ces missions.

ACHA, José Aguirre, 1935 - *Bolpebra. Frontera tripartita inestable entre Bolivia, Perú y Brasil*. Imp. Renacimiento, La Paz, 19 p. (CYCR)

Mots-clés : Frontière

Bolpebra est un hameau du nord-ouest du département de Pando servant de frontière tripartite avec la Bolivie, le Pérou et le Brésil. La thèse juridique sur les limites internationales fluctuantes, propres aux rivières dont le lit est changeant, comme c'est le cas pour le hameau de Bolpebra, est présentée.

ACHA, José Aguirre, 1927 - *De los Andes al Amazonas*. Editorial Renacimiento, La Paz, 2^e édition, 349 p. (BUMSA)

Mots-clés : Acre, abus, main-d'œuvre

Les souvenirs d'un combattant de la première guerre de l'Acre en 1901 sont présentés sous forme d'itinéraires, accompagnés de croquis cartographiques des opérations militaires. L'auteur donne un état du personnel de la Délégation Nationale, décrit l'état d'abandon de Trinidad et du Beni : "*Je ne parlerai pas des édifices publics qui pratiquement n'existent plus*". Pour lui, ce déclin remonte au soulèvement indigène de 1887¹ et à la fuite des Indiens sur les rives du rio Secura où ils mènent depuis une vie indépendante sous l'autorité du chef Santos Noco. Les contrats pour les *gomales* ont achevé de dépeupler la région et Trinidad, la capitale, n'a que 2 004 habitants en 1893.

1 - Révolte peu évoquée, mais connue sous le nom de "*chocuyo*" ou "*goyacherie*", présentant les traits d'un mouvement de type millénariste : Saucedo Limpas, 1942.

À propos de la richesse locale, l'auteur cite l'œuvre de Matias Carrasco "Relaciones geográficas de Mojos" de 1832, publiée dans la *Revista Estadísticas y Propaganda...* Cet ouvrage donnait un cheptel de 124 290 bœufs et de 25 429 chevaux à l'époque, mais les équidés ont depuis été décimés par une épizootie.

Le texte souligne l'intérêt présenté par la Sierra de Chiquitos qui est à l'interface de l'Amazonie et du bassin de La Plata. Villa Bella, lors de son passage, avait 800 habitants. Les 19 *cachuelas* (ou rapides) s'étendent sur 245 km, avec une dénivellation de 61 m. Riberalta, fondée en 1880, comptait en 1900 environ 1 200 habitants.

Il est noté l'absence totale d'information sur la situation dans l'Acre. Les "*estradas*" de caoutchouc y contiennent 150 arbres en moyenne², un péon en travail deux par jour, durant 6 à 7 mois, mais avec la saison des pluies il y a arrêt de l'exploitation des arbres. La population de l'Acre est estimée à 16 000 personnes dont plus de 12 000 *caucheros* ou péons, collecteurs de caoutchouc. Puerto Acre a été fondé en 1899 par le délégué Paravicini.

AGUIRRE, Manuel, 1885 - *La delegación del gobierno en el Oriente...* Imp. de la Industria, Sucre, 63 p. + annexes. (BUMSA)

Mots-clés : Voie de communication, commerce, caoutchouc, Indiens *bravos*, main-d'œuvre, abus, frontière

Le docteur M. Aguirre fut le premier délégué national de cette région longtemps marginale. Il dresse un état critique des moyens comme de la politique du gouvernement qui a valeur de premier regard officiel. "*En vain, les politiques dans les moments de clairvoyance où ils se préoccupent de l'Orient cherchent les moyens de sauver la situation du Beni par de simples dispositions administratives*". D'abord créer les pistes avant de coloniser, telle est la priorité de toute politique de colonisation. Il cite les projets des frères Keller³ et note que, grâce à une exploration récente, on a découvert que Cochabamba est à 30 lieues seulement de l'arrivée des vapeurs, situation qui permet d'envisager un développement de la région.

Le préfet juge la situation du budget déplorable. L'évasion fiscale touche surtout le caoutchouc dont, selon des sources privées, 300 t ont été exportées en 1883, soit presque le double de ce qui a été déclaré en douanes... Comment expliquer que les taxes sur les importations ne représentent que 6 537 Bolivianos (Bs) alors que, selon les sources privées, on a acheté pour 200 000 de produits ? Il est clair que le service douanier fonctionne anormalement car seul le quart du rendement normal fiscal est obtenu. En ce qui concerne les terres du Domaine de l'Etat, les concessions foncières sont attribuées comme des récompenses pour encourager le peuplement des régions vides et persiste "*le scandale de la présence de sauvages menaçant les pistes à quelques dizaines de kilomètres de villes majeures comme Trinidad ou Santa Cruz*".

Il dénonce la médiocrité de l'enseignement primaire, les carences de la Justice avec un unique magistrat, car les deux autres, partis, n'ont pas été remplacés. Même le

2 - L'*estrada* est une unité empirique brésilienne de contenance d'hévéas, l'optimum recherché étant de 60 à 100 arbres en moyenne ; avec 150 arbres, l'Acre se situait dans les régions des meilleures densités en arbres à caoutchouc de l'Amazonie.

3 - Keller, F., 1870.

culte est souvent à l'abandon, faute de prêtre. parfois depuis 10 ans... Enfin, il déplore l'absence de toute unité militaire dans le Beni.

Il s'indigne des enlèvements ou "*séductions*" de jeunes gens pour les emmener aux *gomales*, car "*l'abus devient scandale*", que ce soit à Trinidad ou Chiquitos, et signale même des enlèvements de péons à la frontière du Brésil, à Corumba. La disparition de la main-d'œuvre agricole et des rameurs est la conséquence de ces recrutements abusifs qui entraînent l'abandon des productions. À cela s'ajoutent l'absence de dépôts de marchandises comme de sécurité des lieux appelés improprement "ports" et l'absence de toute garantie de l'Etat au commerce. Il juge inapplicable la loi sur les taxes des *gomales* du fait de l'état d'isolement de ces régions et de leur abandon : aussi propose-t-il une taxe de sortie sur le caoutchouc. De même, il recommande une reconnaissance officielle des propriétés des indigènes "*tant exposées aux usurpations*".

Il s'élève contre les projets d'exploration de l'ingénieur brésilien Haag qui veut reconnaître, avec l'appui de la Bolivie, une route du Madre de Dios au Madeira et à l'Acre car son intérêt correspond aux seules visées de l'expansionnisme brésilien. Enfin, il insiste sur la nécessité de l'exploration et de la délimitation des frontières, compte tenu des menaces des pays voisins...

ALBERDI, J.G., 1908 - Bosquejo histórico de los exploradores é industriales del Noroeste de Bolivia, y su organización política-económica. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 37-38-39, pp. 258-273. (CPSR)

Mots-clés : Exploration, économie

Les figures des grands explorateurs de la région de l'Amazonie bolivienne sont rappelées sans originalité ni informations nouvelles.

ALMIRON, V., 1910 - Resumen de las exploraciones que del año 1896 à 1902, practico en los ríos Ituxi, Curuqueté y Alto-Purus. *Larrabure y Correa*, Lima, t. 4, pp. 369-371. (BN Lima)

Mots-clés : Caoutchouc, exploration

Cet article indique les étapes de la poussée exploratoire menée par le Pérou en Amazonie, aussi bien pour améliorer les connaissances géographiques, que pour s'assurer la prise de possession de territoires contestés et intéressants pour leur richesse en caoutchouc. Un état des explorations péruviennes dans le bassin du Purus, riche en caoutchouc mais resté inexploré, est dressé. Aussi cette région est-elle contestée par le Pérou, depuis le traité de 1867 conclu entre la Bolivie et le Brésil, qui reconnaît la souveraineté de La Paz.

ALTAMARINO, Diego Francisco, 1891 - *Historia de la Misión de Mojos*. Imp. El Comercio, La Paz, 184 p. + 15 p. annexes. (Publié par M.V. Ballivian) (CPSR)

Mots-clés : Mission, histoire

Cette relation des entrées missionnaires du XVI^e au XVIII^e siècles est une des références de base du Mojos colonial et de l'œuvre jésuite. Ce document est un

classique dans l'esprit de l'époque, riche en observations sur les populations, la géographie et les mœurs et coutumes des habitants.

ANASAGASTASI, Pedro de, o.f.m., 1992 - *Los Franciscanos en Bolivia*. Editorial Don Bosco, La Paz, 412 p. (BFT)

Mots-clés : Mission, linguistique, histoire religieuse

Il s'agit d'une reprise compilée de l'histoire de l'ordre missionnaire franciscain qui a évangélisé les populations des confins boliviens. Le texte évoque, après les splendeurs missionnaires du XVIII^e siècle, la crise religieuse de l'Indépendance, puis le regain, après 1830, des missions et des vicariats apostoliques. D'intéressants portraits de religieux sont produits et l'auteur insiste sur leur rôle de géographes des premiers temps missionnaires. Il souligne l'indigénophilie propre aux actions et aux œuvres des missionnaires, notamment en ce qui concerne la sauvegarde des langues indigènes.

APONTE, José Manuel, 1903 - *La revolucion del Acre*. Imprenta El Comercio, La Paz, 290 p. + Carte. (CPJCR)

Mots-clés : Colonisation, Indiens *bravos*, commerce, voie de communication

L'auteur a participé à la campagne de l'Acre où il a constaté la faible présence bolivienne dans une région qui reste en grande partie inconnue pour les Boliviens. En effet, ce n'est qu'en 1874 que commence l'exploitation du caoutchouc avec l'arrivée des péons du Ceara, puis se développera avec les premiers vapeurs venus de Manaos, en 1879.

Au moment des premiers troubles, La Paz a dépêché le bataillon Cochabamba qui a dû parcourir plus de 1 000 km en 56 jours pour atteindre l'Acre, épuisé et décimé par les maladies. Il note les actes de piraterie, commis sur les *cachuelas* du Madeira, avec la complicité des équipages et des transporteurs comme il consigne la présence des Caripunás, Indiens restés *bravos* et qui vivent sur les rives du rio Abuna. L'exploitation du caoutchouc est itinérante et s'habitue au provisoire, aussi les *barracas* ne sont-elles formées que de masures ou de cabanes installées au milieu des *gomales*. Face au milieu très trouble, constitué d'aventuriers et de canailles qui mènent la Révolution de l'Acre, il fait état du loyalisme envers la Bolivie d'une partie des exploitants brésiliens du caoutchouc. La dépendance envers le Brésil est très forte; ainsi jusqu'à la fin du siècle, faute d'autorité bolivienne présente, les actes civils étaient enregistrés à Labrea ou à Manaos; de plus il n'y avait aucun religieux bolivien présent, pas plus que d'école publique. Concernant le ravitaillement, toute l'alimentation, faute de productions agricoles locales, est importée du Brésil. Des statistiques douanières et commerciales indiquent le rôle majeur du caoutchouc qui est renforcé encore par la contrebande pour échapper aux taxes. Un véritable contrôle donnerait 4 millions Bs de droits douaniers au lieu de 1... De même, les importations provenant du Brésil ne sont pas taxées et les entrées d'armes, qui sont importantes, ne sont soumises à aucun contrôle.

La seconde révolution de l'Acre est évoquée, puis la campagne de 1903 qui entraîne la cession de l'Acre au Brésil. Il est clair que le délégué national bolivien, en

imposant un train de mesures fiscales sur les importations, a provoqué ces événements qui étaient latents depuis 1900.

ARAMAYO, Felix Avelino, 1903 - *La cuestión del Acre y la legación de Bolivia en Londres*. Imp. Wertheimer, Lea y Cia, Londres, 163 p. (CPJCR)

Mots-clés : Caoutchouc, frontière, économie

L'auteur rappelle son appui au général Pando et à son programme consistant "à définir le cadre géographique de la République". Il s'agit de délimiter le pays, de l'ouvrir au commerce international et d'appliquer les revenus de toutes les ressources disponibles au développement de la richesse nationale, par une politique d'ouverture de routes. Mais la Bolivie a perdu son vaste héritage territorial, sauf pour certains intellectuels "*qui nient le Droit et gardent dans leur imagination les limites nationales anciennes comme un patrimoine sacré, intégral et inaliénable*". Il dénonce les tergiversations du gouvernement bolivien sur le contrat de l'Acre, ceci du fait de ses implications internationales pressenties dès 1901. Il constate que le Brésil a fait appel au sentiment anti-*gringo*⁴ alors qu'il n'y avait aucune délégation de souveraineté consentie par la Bolivie à cette société. Aussi, met-il en cause l'opposition ancienne du Brésil à la présence bolivienne dans l'Acre. Un des arguments a été que le contrat était du type "africain colonial" et que les Brésiliens, uniques habitants de l'Acre, "*seraient soumis au pouvoir inique*" de cette société.

En 1896, après le retrait du projet de traité frontalier Bolivie-Brésil, Rio a suspendu, le 19 juillet, le libre transit sur l'Amazone pour les produits venant de ses affluents. Il dénonce aussi les pratiques, dignes de la "*flibuste*", entretenues par Manaus au niveau douanier contre la Bolivie. Il évoque la colonne Porvenir, le combat désespéré du colonel Rojas et la carte qu'il envoya à J.M. Pando : "*L'Acre est nominale-ment bolivien, mais matériellement brésilien...*".

En 1902 l'Acre a produit 2 850 t de caoutchouc valant 12,5 millions Bs. Or, en 1901 la production du caoutchouc amazonien était de 27 700 t, dont 6 000 t pour le Purus, 2 700 pour le Madeira, 1 300 pour l'Acre, enfin le caoutchouc d'Iquitos (au Pérou) représentait 3 300 t.

ARAUZ, Ignacio, 1868 - *Nueva via fluvial de Bolivia*. Typ. do Amazonas, Manaus, 16 p. (CPSR)

Mots-clés : Economie, voie de communication, navigation

Vice-consul de Bolivie à Manaus, l'auteur plaide pour la création d'une ligne de navigation à vapeur entre l'Orient et Manaus. Il constate que la partie la plus riche de la Bolivie est coupée du reste du pays par le massif andin, laissant ainsi ses habitants isolés. Il note que le département de Santa Cruz dispose d'une population de 200 000 habitants. Si la canne à sucre est sa richesse, sa production est limitée par quelques exploitants pour éviter la chute des cours. Chiquitos donne de la cire blanche, utile pour la chirurgie. L'existence de placers d'or exploités à San Javier est notée comme celles de fabriques de tabac et de chapeaux *jipijapa* (une variété de paille locale).

4 - "*gringo*" : nord américain, terme souvent de connotation péjorative...

Le Beni, pour son essor, dépend du vapeur, aussi l'auteur décrit-il les rios descendant des Andes. Il cite l'importance du cacao qui donne 375 t et les productions des anciennes missions telles le coton pour leurs fabriques de textiles. Près de Baures, l'auteur évoque les anciennes mines d'or du *cerro* de San Simon connues des Jésuites et exploitées par eux, selon la tradition. La richesse des forêts, avec la présence de la gomme élastique, est notée ainsi que l'existence des paisibles Indiens chacobos.

ARAUZ, Rodolfo, 1913 - *Informe del Delegado Nacional en el Territorio de Colonias*. S.e., Riberalta, 309 p. (CPV)

Mots-clés : Economie, voie de communication, foncier, caoutchouc, abus

À propos de la question des terres, l'auteur note que, selon les statistiques de la Délégation, jusqu'à la fin de 1908, ce sont 17 729 000 ha qui ont été attribués à divers titres. Il en résulte la constitution par quelques entrepreneurs d'immenses latifundiums. Il faut prendre en compte aussi les concessions de la "Bolivian Railway" (J. Whiten) pour 5 000 000 ha, celles de la "Madeira-Mamoré Railway" avec 3 750 000 ha et de Simon Patiño⁵ avec 500 000 ha. Soit au total 9 250 000 ha, auxquels s'ajoutent les concessions du rio Verde et de l'Itenez. Si l'on intègre à ces chiffres les concessions de terres vierges, ce sont au total 30 millions d'hectares qui ont été aliénés par l'Etat... L'auteur fait aussi état de 1 000 ha attribués en 1913 à la Casa Suarez, mais sans aucun visa officiel... Il pronostique l'effondrement des cours et donc des achats de la gomme d'Amazonie, et produit un tableau des exportateurs en 1912. Il constate que la livraison d'articles venant de Sorata est moins coûteuse que le transport réalisé par le nouveau chemin de fer du Madeira-Mamoré qui, de plus, impose des tarifs abusifs et maltraite les cargaisons.

Il dresse des tableaux des mouvements du port de Riberalta.

Le délégué insiste pour la prise de mesures légales de protection des indigènes sous peine de disparition de la race, "*même si se lève le cri de ceux qui comptent leur fortune par le nombre de bêtes et d'Indiens qu'ils possèdent*". Il cite un avis du Dr. Rocha au gouvernement brésilien qui critique l'esclavage légal régnant en Bolivie et dénonce les groupes d'intérêts qui en vivent. Cette situation explique la fuite des Indiens au Brésil, où ils sont protégés.

ARCHIVES FRANCISCAINES, 1898 - *Relaciones geográficas de Bolivia. Relación y descripción de las misiones y conversiones de infieles*. Oficina de Inmigración, Estadística y propaganda Geográfica, Imp. Boliviana, La Paz, 39 p. (BFT)

Mots-clés : Mission, démographie

Ce document est signé par M.V. Ballivian qui l'a publié. Il donne une description d'Apolobamba, de sa découverte et de son évangélisation. Jusqu'en 1716 il y a eu fondation de 10 villages de mission, mais ensuite 4 devaient disparaître, soit à cause du retour des Indiens dans leurs tribus, soit du fait d'attaques de sauvages. Le premier poste créé a été San Juan de Buenavista en 1686-87 mais, du fait de maladies, sa population devait décliner ensuite à 30 habitants. La mission d'Apolobamba a été fondée avec 608 âmes "*mais toutes infidèles*"; l'eau, impropre à la consommation, a limité

5 - Une des plus importantes fortunes minières de Bolivie.

ensuite sa croissance. San José d'Uchupiamonas lors de sa création avait 600 âmes, mais les épidémies ont décimé la population "*dont il n'est resté que 100 familles*". Le texte cite ensuite diverses missions, telles que Yariapo avec 423 âmes, Ixiamas avec 594 personnes, San Francisco de Mojos où il ne reste que 30 habitants et Valle Ameno avec 32 familles et 68 infidèles. Les jardins individuels ne suffisent pas à l'auto-consommation des familles, ce qui explique la présence de cultures sur des champs collectifs. La vente de la coca est l'unique activité commerciale de la région.

ARMENTIA, Nicolas, 1883 - *Diario de sus viajes entre el rio Beni y Madre de Dios y en el arroyo de Ivon en los años de 1881 y 1882*. Tip. Religiosa, La Paz, 131 p. (BNS)

Mots-clés : Exploration, mission, Indiens braves

Il s'agit du début de l'exploration de Caupolicán à partir de Ixiamas. Armentia note la fondation, en 1862, de la mission de San Buenaventura qui a eu une certaine importance comme embarcadere du quinquina. Le père signale la férocité bien connue des Indiens Guarayos, arrivés au début du siècle, et présents sur les rios Madidi et Undumo ; régulièrement ils attaquent et dévastent les régions d'Ixiamas et de Cavinás. La présence de *barracas* abandonnées est signalée. Le missionnaire fait état de sa "*répugnance*" face à l'état où se trouvent les Indiens de Cavinás venus mendier. Il regrette la frugalité des repas à la mission, "*pas de poule, ni d'œufs*"; de plus les Cavinés ont tué les porcs du père Ciuret... Celui-ci se plaint aussi des mensonges propagés par ses ouailles auprès des tribus à convertir : "*Les pères savent fouetter et font travailler; c'est pour ça que mieux vaut vivre dans les bois qu'avec eux*"... Les Indiens de Cavinás échangent amandes et chocolat à Tumupasa contre du tissu grossier (*tocuyo*), troc qui exige un trajet de 300 km et 45 jours de voyage en canot. Cet échange est bien inégal, remarque Armentia, car il permet à peine aux hommes de se vêtir, tandis que leurs femmes et enfants vont en haillons ou nus... Si le père Ciuret a tenté de leur apprendre le tissage dans un atelier, ce travail ne convient pas à la population qui estime que "*le gouvernement paye le missionnaire pour habiller ses enfants*". Il est fait état de la fuite de 12 péons apeurés d'une *barraca*, où leur patron tire des coups de pistolet pour sa distraction... Le père Armentia et ses accompagnateurs ont souffert des fièvres propres à la région et qui frappent régulièrement les employés des *barracas*. Une expédition a été ensuite menée chez les Indiens aronas qu'Armentia désirait convertir, mais il n'a pas pu les trouver car ils avaient changé de camp. Une autre exploration a été faite sur le rio Ivon, dans l'espoir d'évangéliser les Indiens pacaguaras avec qui une prise de contact prudente a eu lieu.

Armentia donne de nombreuses informations concernant la flore, la faune et les coutumes des habitants des régions qu'il a parcouru, ainsi que sur l'état des *barracas* travaillant le caoutchouc.

ARMENTIA, N., 1885 - *Exploracion oficial mandada efectuar del Madre de Dios*. Imp. El Nacional, La Paz, 49 p. + carte. (BNS)

Mots-clés : Exploration

Ce journal de route a été rédigé lors d'explorations menées dans la région du Madre de Dios et n'apporte que des informations locales.

ARMENTIA, R.P Nicolas, 1887 - *Navegacion del Madre de Dios. Viaje del Padre Armentia*. Imp. de La Paz, La Paz, 230 p. (BNS)

Mots-clés : Exploration, caoutchouc, Indiens *bravos*

En préambule, C. Bravo⁶ note que “la Bolivie possède d’immenses territoires; certains imparfaitement connus et d’autres complètement inexplorés”. Ses forêts “sont d’une grande fertilité et recèlent des trésors pour le commerce et l’industrie”. Aussi fait-il l’éloge du père Armentia qui a exploré la région entre les rios Beni et Madre de Dios, “le bréviaire d’une main, la boussole de l’autre”.

L’ouvrage reprend l’historique des anciennes explorations du rio Madre de Dios et note, en 1883, l’existence de 13 *gomales* avec plus de 300 péons. L’inventaire des tribus existantes est produit; il en ressort que les Guarayos sont les farouches ennemis des postes d’Ixiamas et Cavinass. Sur le rio Abuna, il est fait état de la migration des Indiens arañas, en 1885, provoquée par des épidémies de scarlatine et de *catarro*. Des chiffres sur les décès provoqués dans les tribus par les épidémies sont fournis. La disparition de nombreux groupes s’est réalisée en peu de temps et a été aggravée par les guerres intestines.

Le missionnaire constate que l’Acre reste largement inconnu. Les *seringueros* (seigneurs brésiliens de latex) sont estimés à 3 000 sur les rives des rios Beni, Madre de Dios et Orton, avec une concentration surtout forte sur les parties basses, les plus sûres. L’ouvrage produit la liste des *barracas* avec le nombre de péons en 1886. La production de caoutchouc était alors de 3 000 t environ. Mais le caoutchouc, déplore Armentia, a dépeuplé des régions entières par ses besoins de main-d’œuvre et risque de ruiner l’activité des missions d’Ixiamas, Tumupasa et San José. Les conséquences démographiques et morales négatives de cette situation sont donc très inquiétantes d’autant plus qu’une pratique courante permet d’acheter, même pour les missionnaires soucieux d’agrandir leurs réductions, des enfants indiens avec le consentement des parents. La population du rio Purus est estimée à 50 000 personnes se consacrant à la cueillette du caoutchouc; Armentia signale les voyages réguliers de 4 vapeurs de commerce sur ce cours d’eau.

Le texte traite ensuite des mammifères, poissons, oiseaux, plantes, insectes rencontrés dans les régions parcourues. Si une description du travail des *gomales* est faite, la condition des péons n’est pas évoquée directement...

ARMENTIA, N., 1888 - *Descripcion de la provincia de los Mojos* (traduit du latin de l’œuvre du Père F.J. Eder). Imp. El Siglo industrial, La Paz, 178 p. (BNS)

Mots-clés : Mission

Il s’agit de la traduction du texte célèbre, publié à Prague, du père jésuite Eder, chassé en 1767 des réductions des Jésuites. L’ouvrage s’organise ainsi : description du royaume du Pérou; caractères du pays de Mojos et ses productions; les espèces animales; les habitants; la vie et les mœurs des convertis.

6 - C. Bravo fut député de Caupolicán, historien puis chef du département des Limites, au ministère des Affaires Étrangères.

ARMENTIA, R.P. Nicolas, 1897 - *Limites de Bolivia con el Perú por la parte de Caupolican*. Imp. El Telegrafo, La Paz, 176 p. + 64 p. d'annexes. (BNS)

Mots-clés : Exploration, frontière, colonisation, main-d'œuvre, élevage, quinquina

Cet ouvrage apporte de copieuses preuves de l'appartenance du Caupolican à la Bolivie et réfute les revendications territoriales péruviennes : l'évêque s'appuie sur Santa Cruz y Villavicencio et sa *Relación histórica geográfica de 1789*, mais aussi sur Humboldt, Vaca Diez, etc. Il cite les relations des diverses entrées d'explorateurs et religieux et précise que la mission de Cavinassas a été fondée en 1764. Armentia critique le voyage de découverte du colonel péruvien Maldonado⁷. Au point de vue économique, il note que c'est le négociant Farfan qui a été le premier à avoir expédié de l'écorce de quinquina par le Madeira; ensuite Pablo Salinas est devenu le pionnier de l'exploitation des *gomales* du rio Madidi, en 1870.

Ces voyages d'explorateurs, puis de commerçants ont eu comme conséquences rapides le départ des Indiens des tribus vers les *gomales*, et le dépeuplement de Mojos provoqué par la déportation des hommes. Il en a résulté de nombreuses pertes dues aux maladies, à l'excès de travail et aux attaques des sauvages. Les fuites du travail forcé ont été importantes et nombreux sont ceux qui se sont cachés chez d'autres tribus, telle celle des Chacobos, ou au Brésil.

Citant la carte de Bertrés⁸, le missionnaire s'oppose aux dires du Péruvien Osambela affirmant qu'il existe, entre les rios Madeira et Beni, une vaste région neutre et impénétrable. Il constate que, jusqu'à l'exploration des rios Camisea, Serjali et Mishahua par C. Fitzcarrald, le Pérou n'avait aucun accès direct pour entrer à Apolo. Il rappelle, comme preuve de la souveraineté bolivienne sur cette région du Caupolican, que les expéditions de *quineros*, ou collecteurs de quinquina, d'Apolo et Ixiamas, atteignaient le rio Inambari; or ce fleuve est maintenant revendiqué par le Pérou.

Le *ganado cerril*, ou bétail ensauvagé des monts, a été introduit de 1687 à 1690 par le père Cipriano Baraza, à partir d'un troupeau de 200 têtes venu de Santa Cruz.

ARMENTIA, N., 1910 - Memoria elevada al supremo gobierno. *Archivo de la Comisaria Franciscana*, Año 2, pp. 14-18. (BFT)

Mots-clés : Voie de communication, Indiens *bravos*, main-d'œuvre

Ce texte présente l'intérêt d'un chemin de fer : il ouvrirait le Madre de Dios à l'Aquiry (Acre), ce qui faciliterait le commerce, car seul le rio Madeira permet de ravitailler le Beni et Caupolican. Il supprimerait la forte mortalité enregistrée par le trafic fluvial sur le Madeira ou à cause des fièvres car "*chaque pas y est un danger et ses rives sont un vaste cimetière*". Sinon, l'évêque redoute que, faute d'occupation effective, la Bolivie perde la souveraineté de ses territoires inexplorés; or, seul le chemin de fer peut créer un trait d'union et une mise en valeur. Il y aurait aussi récupération des "*bras indiens*" qui seraient occupés au portage ou à la navigation sur les rios, car les barbares "*en plus de constituer une tache sur la carte de Bolivie représentent une menace et un danger constant*" conclut-il...

7 - Critique jugée déloyale car basée sur quelques erreurs de mesures; de plus Maldonado se noya dans "*le chaudron de l'enfer*", sur le rio Madeira...

8 - Bien qu'évoquée par quelques auteurs anciens, cette carte ne se trouve qu'à la bibliothèque de la UMSA.

ARMENTIA, N., 1911 - Un documento inedito, présenté par M.V. Ballivian *Boletín de la Sociedad de Geografía de La Paz*, n° 33-34-35, pp. 54-64. (CPSR)

Mots-clés : Histoire

Ce texte traite des anciennes et mal connues expéditions espagnoles vers le Madre de Dios, au nombre de 17, telles celles de Benito Rivera y Quiroga ou de Gomez de Tordoza qui est arrivé, en empruntant un autre chemin, au même point que Maldonado. Le rio Paititi serait-il le rio Madeira ou l'ancien rio Diabeni ?

Atentados cometidos por Antonio Vaca Diez contra D. N. Salvatierra y Juan Robertson en los establecimientos gomeros de Tahuamanu y Madre de Dios. Imp. La Estrella del Oriente, Santa Cruz, 1893, 31 p. (CPSR)

Mots-clés : Main-d'œuvre, insécurité

Ce texte donne la version de Salvatierra sur les événements que dit avoir souffert A. Vaca Diez. Le motif de la dispute serait l'appropriation d'Indiens captifs partagés entre les deux plaideurs. Ces Indiens sont les rescapés d'une opération, "le combat ou massacre de Curuyuqui" livré par le général Gonzalés contre les Chiriguano de la province de Cordillera (Santa Cruz) qui s'étaient soulevés en 1892⁹. Il y eut ensuite un massacre des prisonniers qui n'épargna ni les femmes ni les enfants. Mais une trentaine d'Indiens furent sauvés par une famille, le clan des Ruiz, qui dirent les emmener au Beni où ils seraient inoffensifs... Le curé de Parapeti et les voisins du lieu intercédèrent pour cet arrangement humanitaire, mais les autres captifs furent fusillés. Quarante autres prisonniers, dans des circonstances identiques, ont été aussi remis aux Ruiz par le capitaine des alliés indiens des Blancs, Ignacio Aireyu. Le document dénonce "le seigneur féodal du rio Tahuamanu", Vaca Diez, jaloux de ses voisins et désireux de s'approprier leurs propriétés, d'où sa réaction. Néanmoins, note le journal, le commandant militaire du Beni confirme par un rapport officiel, les abus répétés des employés de Nicanor Salvatierra. Ceux-ci enlèvent par tous les moyens le personnel des *barracas* de Vaca Diez, y compris avec des groupes armés. Le rapport note la saisie de 40 rifles, 6 000 balles et 80 fusils qui ont été remis à la préfecture...

Dans une dénonciation au Consul des Etats-Unis, une des victimes, l'ingénieur Robertson, dénonce les abus qu'il prétend avoir subi de la part de Vaca Diez et de ses séides, dont un certain René Claire (un basque français), "révolutionnaire connu". Des violences ont été exercées aussi par 200 hommes de Vaca Diez contre un autre français, Albert Bure (ou Bourré).

AZCUI, B., 1925 - *Resumen historico de las campañas del Acre, 1899-1903*. Talleres graficos de la Intendencia, La Paz, 276 p. + 142 p. annexes + cartes (dont une des voies de communication). (BUMSA)

Mots-clés : Frontière, voie de communication, démographie

La description des antécédents historico-diplomatiques de la Guerre de l'Acre est accompagnée de la citation des notes de A. Posnansky tirées de *La lancha Iris*.¹⁰

9 - Ce combat devait conclure les grandes révoltes des Chiriguano, endémiques depuis la Colonie. Si nous avons retrouvé dans les journaux d'époques - *La Abeja* et *La Estrella del Oriente* de 1892 - publiés à Santa Cruz, mentions de ce soulèvement, nous n'avons pas su localiser la citation des faits cités ici avec la vente de prisonniers.

10 - A. Posnansky, 1907.

BAILEY, S.I., 1906 - A new peruvian road to the plain of the Amazon. *National Geographic Magazine*, t. XVII, n° 8, pp. 432-448. (CPV)

Ce texte évoque les Chunchos, ou Indiens sauvages du Madre de Dios, qui n'ont pas d'outils en fer. Cet article, du type description imagée pour touristes, est de peu d'intérêt par ailleurs.

BALDIVIESO, Pastor, 1910 - *Informe que eleva al ministerio de Colonización y Agricultura*. Tip. La Patria, La Paz, 141 p. (CPV)

Mots-clés : Caoutchouc, mission, frontière, main-d'œuvre

Le Délégué National constate un déclin de l'exploitation du caoutchouc car les rendements baissent faute de repos des arbres, aussi les péons vont exploiter ailleurs. Une liste est produite avec l'état des *gomales*, l'effectif des péons et des habitants par *barraca*. Il est noté que si la mission de Cavinassas exploite dans de bonnes conditions de main-d'œuvre ses *gomales*, certains missionnaires ont des pratiques lucratives. Sur le rio Abuna, il y a 2 000 péons, mais faute d'efficacité de la douane de La Boca, la production de caoutchouc passe au Brésil. Les rios Orton, Tahuamanu et Manuripi sont les principaux producteurs de gomme de la région.

Les relations patron-péon sont résumées par cette citation : "*Le manœuvre a une valeur comme un produit ou une marchandise*".

BALLESTEROS, Sixte, 1899 - *A través del Amazonas*. Imp. El Nacional, La Paz, 102 p. (BNS)

Mots-clés : Géographie

Conférence-fleuve du type promenade littéraire de salon mondain... de peu d'intérêt.

BALLIVIAN, Adolfo, 1902 - *Comisión boliviana demarcadora de limites con el Brasil. Informe del comisario en Jefe*. Imp. Siraut-Londes, Bruxelles, 173 p. (Diffusion limitée à l'intérieur de la Bolivie.) (CPV)

Mots-clés : Caoutchouc, exploration

Ce rapport fait état de l'exportation du caoutchouc de Manaos, selon le journal *El Norte* et détaille les types de productions de l'Etat d'Amazonas. Il relate l'itinéraire de la commission et fait la description des rios et de leurs activités; la surveillance péruvienne exercée sur la mission est évoquée. Il fournit aussi des informations techniques, coordonnées géographiques, rapports des commissions.

Provenance des gommes :

- de Bolivie :	2 700 t
- du Pérou :	476 t
- de Colombie :	9 980 t
- du Venezuela :	0,8 t

BALLIVIAN, Adolfo, 1908 - *Informe del delegado nacional del Territorio de Colonias del N.O.* Imp. Nacional, La Paz, 227 p. (CPSR)

Mots-clés : Foncier, fiscalité, colonisation

Ce rapport du délégué dépasse largement la routine des rubriques propres à ce genre de document. Il comprend un long chapitre fouillé intitulé "Propriété Territoriale". Clairement et en s'appuyant sur des références administratives et historiques, A. Ballivian pose le problème de la pertinence du choix officiel de l'*estrada* comme unité de mesure propre aux concessions de *gomales*. En préambule, il constate que ce système, "*qui comme base repose sur du sable*", a eu comme conséquence "*une véritable dilapidation du patrimoine national*". C'est la loi de 1883, note-t-il, qui mentionne pour la première fois l'*estrada* qui, en tant qu'unité de surface, sera pérennisée par la loi de 1895. Le règlement de 1896 fait ainsi d'une unité très variable et pragmatique par définition, car basée sur le comptage des hévéas, une norme officielle de surface. Aussi les patrons du caoutchouc vont-ils demander peu d'*estradas*, mais les plus grandes possibles...

D'un rapport de 1906 du délégué J.M. Pando, A. Ballivian détache des chiffres contradictoires montrant la nocivité fiscale du choix de l'*estrada*. Ainsi la superficie des *estradas* varie de 4 032 ha, cas de la *barraca* Las Nieves, à 50 voire à 1 ha, ce dernier chiffre ayant d'ailleurs paru invraisemblable à Pando. Or une *estrada* contient en moyenne 150 arbres de *Sifonia elástica* sur une superficie de 25 ha, surface qui correspond aussi au travail journalier d'un péon. La concentration des terres à hévéa aux mains de quelques exploitants a établi une situation de monopole préjudiciable à l'extension du commerce et aux intérêts du pays. Il en a résulté aussi des pratiques empiriques de certains délégués qui ont pris comme norme le kilomètre carré voire des limites naturelles théoriques. Cela explique l'attribution, en 1897 et 1898, d'une concession sur le rio Beni de 500 *estradas* représentant 390 628 ha, et d'une autre de 150 *estradas* s'étendant sur 140 625 ha...

Les douanes, de 1890 à 1900, n'ont rapporté que 1,8 million Bs de droits pour une production de 12 300 t évaluée à une valeur de 46,5 millions Bs. Or, lorsque l'Acre en 1901 a été bien contrôlé, son produit fiscal à lui seul a représenté 1,26 million Bs pour 3 500 t de caoutchouc d'une valeur de 9,1 millions Bs. Le tableau du cadre VI du texte indique que les pertes du Trésor, si l'on compare les revenus obtenus par la loi de 1895 et ceux provenant de la loi de 1905, sont de 6,5 millions Bs. Une série d'intéressants tableaux concerne les adjudications de concessions, les propriétés, le nombre de *barracas* par propriétaires. Il en ressort que sur 123 *barracas* citées, seules 43 ont un unique propriétaire, mais N.G. Salvatierra, à lui seul en possède 7 avec 1 422 *estradas*, et la *Casa Suarez* en a 24 représentant 9 millions ha et 18 590 *estradas*... Un dernier tableau indique les attributions qui ne respectent pas la loi, soit 18 grands propriétaires cumulant au total 1,5 million ha et 4 560 *estradas*.

BALLIVIAN, Adolfo, 1909 - *Consultor del Funcionario y Empleado en el Territorio Nacional de Colonias del N.O.* Imp. Wiegand, Para (Brésil), 138 p. (CPSR)

Mots-clés : Législation

Ce mémento à l'usage des fonctionnaires rassemble de nombreuses informations. Celles-ci concernent les lois et les règlements fonciers pour l'attribution des concessions,

un guide pour les maires, un état des propriétés, la situation économique de l'Acre cédé au Brésil, et les décrets publiés par la Délégation. Le texte du traité de Petropolis, des cartes et des plans, l'état de la flotte fluviale de l'Etat complètent cet ouvrage.

Pour l'Acre, sont notés sa richesse agricole et celle de ses bois de construction à côté de ses exploitations de caoutchouc qui en font le second Etat exportateur du Brésil. Il ressort des chiffres des droits de douane perçus par le Brésil que, depuis 1903, la compensation de 2 millions de Livres payée par le Brésil à la Bolivie a été remboursée largement par la perception des droits de douane tirés de l'Acre, devenu brésilien.

BALLIVIAN, V.M., 1896 - *Diario del viaje de la Delegación Nacional a los territorios del Noroeste de la Republica y el departamento del Beni*. Imp. El Comercio, La Paz, 74 p. (CPV)

Mots-clés : Exploration, caoutchouc, Indiens *bravos*, abus

Il s'agit de l'évocation d'une tournée d'exploration, partant de La Paz vers le Beni, effectuée en 1893 avec 240 hommes, militaires, topographes et *una banda de musica*... Il est noté que Rurrenabaque, lors de la création du département du Beni en 1842 par le président Ballivian, aurait dû devenir la capitale du département sous le nom de Ciudad Ballivian. Une rencontre a lieu avec la mission Pando, mais peu de contacts sont établis du fait de tensions politiques entre chefs. La première *barraca* est rencontrée à Irupana, et possède 108 âmes.

M.V. Ballivian note la tromperie propre aux contrats de recrutement, le passage de l'expédition à Mirlitonville dont le gérant est un Français, Albert Mouton. Le poste appartient à Farfan et Cia de La Paz qui est en société avec Deveze¹¹ Frères, de Paris. Il note sur Mouton que "*la sombre renommée et les actes cruels se sont élevés jusqu'à la connaissance du gouvernement suprême*". Une enquête doit être effectuée, mais Ballivian comprend les problèmes existant ici "*au milieu de peu de bons éléments qui furent recrutés par les agents de la Maison Farfan et C^o à Arequipa, au Pérou et à La Paz*".

Le départ de Mouton est signalé pour une *batida* (battue) contre les Indiens guarayos qui ont tué 7 personnes dans un de ses *gomales*. Mouton, lors de sa battue pour retrouver l'ingénieur Muller dont le groupe a été attaqué par les Indiens, a tué 60 indigènes des deux sexes... Fiers de caractère, les indigènes de Cavinass ont su résister "*aux séductions des barraqueros et de l'esclavage qui en découle*", mais ils sont soumis aux dures attaques des Guarayos qui les déciment.

Les comptoirs produisant le caoutchouc sont énumérés et évoqués certains incidents. Ainsi, la *barraca* Palmira a été, en 1893, attaquée par les Caripunass qui refusent de travailler pour les *gomales*; ils ont tué un frère de N. Suarez qui "*les châtie avec toute la rigueur*". Ballivian s'interroge sur les raisons du changement d'attitude des sauvages qui jadis, pourtant, accueillirent bien Palacios...

La Délégation a nommé un administrateur, Benjamin Falcon, pour la zone de l'Acre et du Purus, avec résidence à Puerto Rico.

¹¹ - Société franco-belge très active à l'époque et qui proposera divers grands contrats de colonisation, navigation et chemin de fer, quelque peu utopiques en apparence...

BALLIVIAN, V.M., 1896 - *Apuntes sobre la industria de la goma elastica en los territorios dependientes de la delegación nacional en el Noroeste y el departamento del Beni*. Imp. El Comercio, La Paz, 40 p. + XIII tableaux. (BUMSA)

Mots-clés : Caoutchouc

Ce document de fond est essentiel pour l'étude du caoutchouc en Bolivie. Il produit un historique de la mise en place de cette industrie et de sa production avec de nombreux tableaux statistiques et des analyses par département et rio.

BALLIVIAN, V.M., 1897 - *Demarcación de limites con los Estados Unidos del Brasil*. Imp. El Nacional, La Paz, 108 p. (BUMSA)

Mots-clés : Frontière, caoutchouc

Le traité de 1867 prévoyait, dans un délai de 6 mois, la formation de commissions de démarcation des limites frontalières. Les opérations commencèrent seulement en 1870, puis furent suspendues en 1871. Une seconde commission reprit ses travaux de 1875 à 1876, puis de 1877 à 1878 où ils furent de nouveau arrêtés du fait de la guerre du Pacifique. La perte financière sur les droits de sortie du caoutchouc, due à ces retards, est importante pour le budget, mais elle affecte aussi la richesse de territoires boliviens exploités par les Brésiliens.

Les démêlés de la Bolivie avec le Brésil et des erreurs de reconnaissance de terrain sont évoqués.

BALLIVIAN, V.M., 1899 - *La estadística de la goma elástica en Bolivia. (Estudio preliminar)*. Imp. El Telegrafo, 5 p. + tableaux. (BUMSA)

Mots-clés : Caoutchouc

Ce rapport met en exergue l'importance de la production de caoutchouc de l'Acre avec 100 *barracas* produisant 2 000 t et une population de 10 000 habitants¹².

BALLIVIAN, V.M., 1902 - *Industria de la goma elástica en Bolivia desde 1892 hasta 1902*. Tip. Comercial, La Paz, IV + 11 p. (CDNL)

Mots-clés : Caoutchouc

Il s'agit d'une récapitulation statistique d'intérêt majeur pour l'étude du boum du caoutchouc : cadres statistiques des *gomales* attribués par département, nombre de concessionnaires, état d'exploitation et tableau des exportations depuis 1890, sont fournis. Bien sûr, il faut tenir compte d'une grande fraude à l'exportation...

BALLIVIAN, Victor Manuel, 1903 - *El Territorio Nacional de Colonias*. Imp. del Estado, La Paz, 54 p. + carte.. (CPV)

Mots-clés : Frontière, tribu, économie, voie de communication, histoire

Le territoire de l'Acre est décrit en hommage aux combattants de la guerre de 1903 : les limites géographiques et les divisions administratives, le relief, l'hydrographie et le climat sont présentés. Des précisions sont apportées sur les dialectes des

12 - Chiffre nettement sous-estimé car d'autres sources, bien informées, dont celles brésiliennes, donnent alors 50 000 habitants, plus les Indiens sauvages.

tribus qui sont apparentés aux Tupis et Guaranis. Il est noté l'importance des sauvages vivant sur le bassin du Purus et estimés à 40 000 parlant 40 dialectes différents. L'économie est dominée par la primauté du caoutchouc, mais l'exploitation est possible aussi pour la salsepareille, le tabac, la feuille de palmier pour confectionner des chapeaux comme aussi pour le café, le coton, la canne à sucre et les bois de charpente. On trouve à l'ouest, dans les montagnes d'où descendent le Madre de Dios et l'Acre, fer et charbon de pierre. A propos des explorations, Ballivian signale Ondarza¹³ et Palacios¹⁴, Heath, Armentia et Antenor Vásquez, Pando et F. Muller (ingénieur français tué par les Indiens), N. Suarez, V. Mercier; J.C. Farfan, le colonel Labre et Chandless ont exploré le rio Purus à partir de 1865. Les entrées des *caucheros* boliviens, en 1879, ont joué un rôle non négligeable pour ouvrir l'exploration des voies de communication et de navigation qui sont décrites. La tentative de sécession de 1899 dans l'Acre est commentée, sans apports nouveaux.

BALLIVIAN, M.V., 1913 - La exploración geográfica y naturalista en el territorio boliviano. *Boletín de la Sociedad de Geografía de La Paz*, n° 39, pp. 122-139. (BUMSA)

Mots-clés : Exploration

L'auteur constate la faible participation bolivienne à la connaissance du pays qui reste encore imparfaitement reconnu. Cette situation est d'autant plus préoccupante qu'après la fin de l'époque du quinquina, l'activité liée à la production du caoutchouc s'avère menacée par la chute des cours sur les marchés. C'est le plus souvent à des étrangers que l'on doit l'exploration du territoire bolivien et la description de ses ressources naturelles. Parmi les explorateurs cités, notons Balzan, le professeur Alfred Hettner de la Société de Géographie de Berlin, venu en Bolivie pour relever des observations préparant l'édition, par l'Institut Géographique de Gotha, d'une carte du pays¹⁵. Adolphe Bandelier qui a étudié pendant 10 ans la région du lac Titicaca, de 1893 à 1903, et publié un livre important, et le Dr. Evans, de 1901 à 1902, qui a reconnu le sud de la province de Caupolicán pour le compte d'un groupe financier de Londres, sont aussi cités. D'autres travaux de nombreux ingénieurs, médecins et chercheurs, avec en particulier I. Bowman, un géographe américain¹⁶, sont évoqués.

BALLIVIAN, V.M. & PINILLA, Gasco F., 1912 - *Monografía de la industria de la goma elastica en Bolivia*. Edition officielle de la Dirección de la Estadística y Estudios Geográficos, La Paz, 353 pp. + LXXXIV de tableaux et annexes. (BUMSA)

Mots-clés : Caoutchouc, foncier, commerce

Cet ouvrage important fournit de nombreux détails sur la situation de l'activité liée à la collecte et exploitation de la gomme. Il comporte de nombreux

13 - J. Ondarza fut un ingénieur militaire qui dressa avec R. Mujia, et après 17 ans de terrain, la première carte complète de Bolivie publiée en 1859. Elle est connue sous le nom de carte de Linarès : Roux, J.C., 1993.

14 - Palacios, 1946.

15 - Dont on ignore si elle fut publiée ?

16 - Auteur de "*Los Andes del Sur del Perú*", où est présenté un tableau bien documenté des abus liés à l'exploitation du caoutchouc en Orient péruvien et aux marges de la Bolivie.

tableaux statistiques sur la localisation, la production et la commercialisation du caoutchouc en Amazonie bolivienne.

BALLIVIAN, V.M., 1913 - Division politico-administrativo de la Republica de Bolivia. *Boletín de la Oficina Nacional de Inmigración*, n° 86, pp. 115-166. (CPSR)

Mots-clés : Organisation administrative

Le pays est divisé en départements, provinces et cantons; la répartition des *barracas* par rio du Territoire des Colonies est produite.

BALLIVIAN, Manuel Vicente, s.d. - *Apuntes para la biografía de Mr. Edwin, R. Heath*. S.e., 89 p.

Mots-clés : Voie de communication, Indiens *bravos*, caoutchouc

Heath note, en 1880, que le transport de la gomme de Cavinás à Reyes est de 25 à 50 jours, délai dû aux difficultés et dangers du trajet. Lors de la rencontre d'un groupe d'Indiens pacaguaras, l'auteur constate que leur langage diffère de celui des autres tribus. Il a fait connaissance de Vaca Díez qui envoie des Indiens amis rechercher de nouveaux *gomales*. Il visite California, propriété de Vaca Díez, puis traverse le rio Datimanu qu'il baptise Orton. Il note une unique rencontre d'Indiens sauvages avec un groupe de 20 Chacobos sur le Mamoré, mais du côté brésilien : "*Ce fut l'unique fois que je vis des Indiens sauvages*" note l'audacieux exploitateur-amateur... Les résultats de l'expédition démontrent l'importance prise par la gomme qui, en 1880, occupait 185 péons récoltant 52 t, mais 4 mois plus tard il y avait 644 travailleurs, et il suppose que ce chiffre est passé maintenant à 1000-2000. Il estime à 8 mois le travail pour la *pica* ou saignée de l'hévéa, et à 2 mois le délai pour livrer le produit à Reyes; il faut autant de temps pour faire les cultures de subsistance telles que riz, manioc, banane, maïs. Mais il constate l'abandon de la production de cacao, de café, de vanille, de cannelle et de noix du Brésil ainsi que les ventes de peaux de tigre et de perroquets. Des remarques météorologiques sur la pression atmosphérique sont faites. Heath signale la présence de nombreux dessins sur roche - des hiéroglyphes selon lui - sur les chutes et rapides des rios Mamoré et Madeira. Ces gravures ont été reproduites par F. Keller dans *Amazonas y Madeira*, et certaines sont contemporaines de la conquête.

L'auteur a remonté le Beni et a noté la présence de *cascarilleros* ou collecteurs de quinquina. Il est arrivé à Santa Ana où le père Cesaréo Fernandez lui a montré sa carte remarquablement faite¹⁷ des tribus indiennes des confins amazoniens boliviens et péruviens.

BALZAN, L., 1891-1892-1893 - De Irupana a Covendo; De Covendo a Reyes; De Reyes a Villa Bella; De Trinidad a Santa Cruz et Corumba. *Bolletino de la Sociedad Geografica Italiana*, Florence, 1891, pp. 911-929; 1892, pp. 232-261; 1893, pp. 570-594 et 991-1003. Publié aussi par la Société Géographique de Rome sous le titre "*De Reyes a Villa Bella*". Notons aussi à La Paz des traductions partielles du père Armentia

17 - Autre document introuvable aujourd'hui...

et de M.V. Ballivian avec des notes propres : *De Reyes a Villa Bella*. Imp. El Comercio, 1893, 44 pp.¹⁸. (CPJCR)

Mots-clés : Exploration, caoutchouc, voie de communication, main-d'œuvre, abus, botanique, techniques traditionnelles, coutume, langue

Le naturaliste Balzan avait enseigné durant cinq années à Asunción du Paraguay avant de voyager en Bolivie. Il meurt à 33 ans à son retour en Italie. Son esprit curieux et analytique fait l'intérêt de son récit, aidé par une bonne expérience de terrain, non limitée par le temps. On peut lui reprocher de nombreuses citations d'espèces végétales ou animales qui ne sont pas -manque de temps ou de connaissances ?- référencées. Néanmoins, Balzan produit des descriptions prises sur le vif, notamment en ce qui concerne les techniques traditionnelles de construction de radeaux ou de confection des maisons, propres aux Indiens. Sa description du travail du caoutchouc est exhaustive et fait figure de modèle. Son approche aussi des conditions de vie et d'exploitation de la main-d'œuvre, faite sans véhémence inutile, mais sans concession aussi, est des plus intéressantes. Il nous donne à la fin du siècle, sur ces micro sociétés des anciennes missions du Beni, un tableau désolant : jeux, souleries collectives régulières, oisiveté, désintérêt civique, abandon des notables comme du peuple au laxisme sexuel instinctif, despotisme sans frein des créoles dans leurs rapports avec les Indiens...

Ces évocations ne sont pas sans rappeler les descriptions d'un autre grand naturaliste, Alcide d'Orbigny, dans ses relations de l'état des anciennes missions de Chiquitos vers 1830. Il faut néanmoins tempérer certaines critiques de Balzan, à cause de son vif anticléricalisme, certes appuyé ici par la situation désolante d'un clergé local inculte, profiteur et aux mœurs souvent scandaleuses.

Par expérience propre de terrain, il montre que l'ère du caoutchouc n'a pas été accompagnée par le progrès minimal des voies de communication; les voyages sont dangereux, longs, soumis aux caprices des transporteurs comme de la nature, coûteux aussi. Trois mois et plus sont parfois nécessaires pour un convoi se rendant de Santa Cruz à Corumba, au Brésil... Il présente aussi, comme d'autres auteurs, les conditions de travail souvent atroces, propres à la vie des *gomales*, et aux pratiques inhumaines de leurs patrons obsédés par le gain. Aussi leurs péons mal nourris sont-ils frappés par les maladies, attaqués par les Indiens, criblés de dettes faisant d'eux des esclaves permanents. En conséquence, ils s'adonnent, seules compensations aux sévices endurés et à "*cette vie sans retour*", à l'alcool et aux mornes débauches des lupanars sylvestres...

BALZAN, L., 1893 - *Un poco mas de luz sobre la distribucion de algunas tribus indigenas de la parte central de America meridional* (traduit de l'italien par E. Abastoflor et R.J. Ribera à partir du texte publié dans les *Archives d'Anthropologie et Ethnologie de Florence*, n° XXIV). U.C.B., Cochabamba, s.d., ronéo. (BUCC)

Mots-clés : Indiens

Cette approche très superficielle donne la position de tribus connues, directement ou indirectement, par Balzan du haut Paraguay jusqu'au Beni. Si les

18 - Une traduction complète de cette œuvre a été assurée, à mon amicale demande, par l'historienne Clara Lopez Beltran et doit être publiée.

descriptions sont rapides, elles apportent cependant, pour certains groupes, des remarques intéressantes sur leur état et leur évolution.

BARRENECHEA, R. Porras, 1926 - *Historia de los limites del Perú*. Librería Francesa, Lima, 2^e édition, 176 p. (BN Lima)

Mots-clés : Frontière

Cet ouvrage rappelle la formation territoriale de l'Amazonie péruvienne et les litiges frontaliers avec les pays voisins, dont la Bolivie : son intérêt réside dans le fait, rare à l'époque, d'être débarrassé d'une approche purement nationaliste.

BAYO, Ciro, 1911 - *El peregrino en Indias (En el corazon de la America del Sur)*. Imp. de los Sucesores de Hernando, Madrid, 443 p. (CPJCR)

Mots-clés : Mission, Indiens *bravos*, caoutchouc, mines, démographie, abus, commerce, frontière

Ce récit autobiographique fourmille d'informations, souvent jetées en vrac ; néanmoins, elles produisent un tableau vécu haut en couleurs, agréable à lire par son humour et constituant une bonne introduction aux situations de l'Orient. Ciro Bayo, un jeune Espagnol, a accompli un séjour de huit ans en Amérique du Sud. Il fut d'abord maître d'école en Argentine du Nord, en 1892, puis directeur d'un collège privé, pour l'élite locale, qu'il avait créé¹⁹ à Sucre. Il est devenu ensuite inspecteur de l'Education pour le Beni en 1897, puis s'est consacré au travail dans les *gomales* de San Pablo, sur le rio Madre de Dios. Il y a séjourné 3 ans, travaillant ensuite en Acre ; à son départ, il a visité Manaos. Il deviendra administrateur de la *Casa Velazquez* à Madrid, mais refusera de rentrer à l'Académie espagnole.

A partir de la page 125, l'ouvrage se consacre à l'Orient bolivien. Magdalena, mission fondée en 1700 par les Jésuites avait 3 000 habitants au passage de d'Orbigny, mais seulement 1 500 en 1896... Les filles de Baures et d'El Carmen sont les plus belles de l'Orient, vérité d'époque rappelée aussi par d'autres auteurs. La Horquilla, à la jonction des rios Machupo et Itonama, est un passage dangereux à cause des embuscades des Indiens de l'Itenez. Un crédit de 35 000 pesos destiné à l'édification d'un fortin en ce lieu, s'est perdu... Il est noté que le Monte Grande est peuplé d'Indiens *sirionos bravos*. L'Itenez a été la route de passage vers le Sud des "Paulistes et Mamelucos" brésiliens pour assaillir les missions de Mojos. L'auteur a visité sur ce rio Principe da Beira, une forteresse du type Vauban construite par le Portugal à partir de 1752, près de la mission de Santa Rosa. Le choix du site résulte d'une erreur de localisation géographique du réseau fluvial par les Portugais ; à l'époque, on croyait, en effet, que le rio Madeira naissait de la confluence des rios Itenez et Mamoré.

Santos Mercado a été le premier *barraquero* à la sortie du rio Yata. Le caoutchouc est devenu depuis le nouvel Eldorado de la Bolivie : "*Beni, ... de nos jours, le Potosi végétal de Bolivie*". A Cachuela Esperanza, 14 à 15 000 *arrobas* (225 t) de caoutchouc passent par an et 700 péons s'occupent du transport et des bateaux. La

19 - Ce séjour a donné lieu aussi à un autre intéressant ouvrage : *Chukisaca o La Plata perulera*, qui critique sur le mode ironique des mœurs des patriciens de l'ancienne capitale de la Bolivie. Réédition de 1974, Imp. Universitaria, Sucre, 171 p..

population totale, attirée par le caoutchouc, est estimée à 8 000 âmes. Villa Bella avec sa douane et le centre de Cachuela Esperanza sont les deux pôles actifs de la gomme : ils ont remplacé Reyes et Rurrenabaque, centres jadis liés à l'exportation du quinquina. La société Braillard s'est établie en 1884, puis a été suivie par Velasco y Henicke, Saravia, Mansilla, Aponte, Suarez, Salvatierra, Winkelman, Haberland, etc. Les employés de ces maisons de commerce sont Allemands et Anglais, car les plus sérieux... Les Araonas vivent avec leurs alliés Cavinassas entre les rios Madre de Dios et Orton ; ils sont géophages, mais il s'agit de tribus pacifiques alors que les Caripunas, Acanga-Pirangas et Pacaguaras sont des Indiens *bravos* qui vivent sur le haut rio Beni et le rio Mamoré. Vaca Diez, de 1891 à 1893, a créé sur les rios Orton et Tahuamanu 2 241 *estradas* de caoutchouc, dont 1 209 en exploitation et 833 en réserve. Bayo évoque le beau chalet suisse de Vaca Diez, une "*folie*" tropicale sur le rio Orton...

L'épuisement des hévéas exploités sans relâche est annoncé. Une *barraca* comprend le patron, les *fregueses* ou clients qui recueillent à leur compte la gomme et la revendent au patron, et les péons endettés. Bayo fait état de l'exploitation des immigrés venus du Brésil et d'Europe. En effet, les conditions de logement et de nourriture sont mauvaises, les abus généralisés monnaie courante et marqués par des viols et des brutalités. L'auteur évoque l'existence, dans certaines *barracas*, de lupanars rustiques aux filles enlevées dans les tribus.

Si, au XVII^e siècle, il y avait 23 missions possédant 19 757 habitants, Bayo note, comme tous les auteurs, l'état de décadence de la région. Il y avait 10 744 habitants en 1886, selon Justo Leigue Moreno, mais 6 000 seulement à la fin du siècle. Cette situation d'effondrement démographique est due aux départs des hommes aux *gomales*. Ciro Bayo dénonce la légende d'une richesse cachée en or dans Mojos ainsi que celle affirmant qu'elle aurait été retrouvée. En effet, ce qu'il a vu sur l'Itenez des chercheurs d'or comme du comportement du clergé, tous ayant une infatigable rapacité commune, enlève toute vraisemblance à ces tenaces rumeurs. De plus, "*les gouverneurs sont de sac et de corde*" et d'une totale cupidité... Une tentative de soulèvement des Indiens de la région de Trinidad en 1887, avec Guayochico, *el Mesías* (le Messie), un sorcier, est évoquée²⁰ : ce prophète prédisait l'extermination des Carayanas, ou Blancs de Santa Cruz, mais le complot ayant été éventé, son chef a été fusillé après une dure répression. Le déclin de l'élevage traditionnel hérité des Jésuites, par incompétence des éleveurs et abandon des droits de l'Etat sur les troupeaux, se fait au profit des particuliers ravitaillant les *barracas* du caoutchouc. Les missions de Chiquitos au nombre de 10, et recensées à la veille de l'expulsion des Jésuites en 1767, avaient 19 981 habitants et 21 951 en 1805. Mais il ne reste plus ici aussi, que près de 6 000 personnes seulement en 1900. Si ce chiffre est dû à un nouveau découpage administratif, avec la création de la province Velasco, il s'explique surtout par les départs vers les *gomales*. La superficie du territoire de Chiquitos est estimée à 35 000 km², soit la moitié de celle de Mojos.

Bayo rappelle les mœurs relâchées des populations, conséquence du départ des Jésuites et des abus des nouvelles autorités... Il donne la liste des tribus *bravas*. Le premier industriel de l'Itenez a été Antonio Rodríguez Araujo qui est venu s'y installer

20 - Ce soulèvement, provoqué par les abus et vexations des autorités locales, présente, pour certains auteurs, des accents millénaristes intéressants ; il mériterait une étude d'anthropologie historique.

pour fuir un changement politique et a trouvé la gomme. Il s'est lié d'amitié avec les Indiens pausernas qui ont accepté de travailler pour lui. L'auteur a constaté l'insignifiance de Puerto Suarez...

BAYO, Ciro, 1927 - *Las grandes cacerias en America del Sur*. Editorial Caro Raggio, Madrid, 282 p. (CPJCR)

Mots-clés : Mine, caoutchouc, Indiens *bravos*

Cet ouvrage décrit avec verve, à côté des chasses de l'auteur, son périple dans le Beni et la région de l'Itenez. Bayo donne une intéressante description du Brésilien (en fait un réfugié politique bolivien), Araujo, qui a réussi à établir une bonne entente avec des Indiens pausernas et qui récolte le caoutchouc local. Il visite le fort de Principe da Beira, en état d'abandon, et évoque le *cerro* de San Simon et d'autres lieux chargés des souvenirs de l'or mythique des légendes... Un ingénieur anglais des mines, Stuart, qui accompagne le groupe, se dit persuadé de la présence de platine. Effectivement, des traces de ce métal ont été détectées, en 1812 par le minéralogiste Marque, envoyé en mission par le Portugal dans les rios de la région. Aussi Stuart a-t-il décidé de rester pour retrouver ces richesses oubliées...

BAYO, Ciro, 1927 - *Por la America desconocida*. Editorial Caro Raggio, Madrid, 328 p. (CPJCR)

Mots-clés : Mine, caoutchouc, Indiens *bravos*

Il s'agit d'une série de tableaux peints sur le vif par l'auteur lors des quelques années qu'il passa dans la région de la gomme du Nord bolivien. Une partie du livre est consacrée à la conquête du désert argentin du Sud qu'il connut à partir de 1889. Il donne ses impressions sur Santa Cruz et ses habitants "*les Andalous de Bolivie*" qui ont conservé un espagnol précieux et désuet et sont très critiques envers les Collas de l'Altiplano. Il note l'isolement de la ville, corps sans artère, qui se languit.

En 1896 l'auteur part vers le Beni, armé d'une winchester indispensable à cause des dangers du chemin. Il note la franche hospitalité reçue dans les haciendas établies le long du chemin et fait état de la richesse des sols de la Chiquitania qu'il visite. Mais il déplore l'abandon de l'agriculture, faute de pistes donc de débouchés. Par contre les travaux de tissage des femmes subsistent et les ressources exploitées sont le miel, la cire et le sel. Il visite une mission de Guarayos, à Yotau, fondée en 1873 et respectant un plan architectural inspiré des Jésuites. L'auteur note le travail obligatoire des Indiens pour la mission, 3 jours par semaine : "*Tous travaillent à la satisfaction générale des convertis ce qui causerait de l'humeur aux socialistes européens*"... Le port des habits traditionnels, propres aux anciennes missions, est de rigueur; par contre les pratiques religieuses sont sommaires, réduites à la messe et au chant de l'Ave Maria. Les mariages collectifs se font très tôt, à 12 ans pour les filles et 15 ans pour les garçons. Au contraire des pacifiques Guarayos amants du travail, les Sirionos ou "*Araucans de l'orient*" restent indomptés et farouches. Cela est dû "*aux mauvais traitements des Blancs qui les chassent comme des fauves*" : aussi les efforts des missionnaires ont-ils échoué avec eux. Les guerriers vont nus, terrifiants car le corps

peint en rouge avec l'*achiote* et sont armés d'un grand arc redoutable; s'ils tuent les étrangers, ils adoptent leurs femmes et enfants. Les Guarayos sont leurs ennemis. L'auteur participe à une chasse aux Sirionos, menée par le missionnaire et ses ouailles, et involontairement mange la chair d'un prisonnier décédé...

Une description détaillée du travail du caoutchouc, des conditions abusives de recrutement des travailleurs et de leur féroce exploitation dans les *barracas* est donnée par l'auteur à la suite de son séjour dans le domaine d'un grand du caoutchouc, Salvatierra, qui l'avait embauché comme comptable. Il y découvre le harem du maître, formé de jeunes indiennes jalousement gardées. Il participe à une chasse à l'homme pour capturer de la main-d'œuvre indienne, et décrit son arrivée dans une tribu pacifique dont le chef est un Marseillais perdu dans la jungle après un naufrage et recueilli par les Indiens...

BECERRA CASANOVA, R., 1984 - *El imperio del caucho*. Imp. Renovación, La Paz, 341 p. (BUMSA)

Mots-clés : Administration

Cette compilation de quelques œuvres connues est sans originalité. L'auteur note les ventes de 250 puis 300 Indiens de Mojos au Brésil, par des préfets de Trinidad. Il fait état de la présence de 500 Japonais venus spontanément du Pérou à Riberalta, ville qui avait 5 000 habitants en 1912. Avec la crise du *caucho* débute, en 1916, la collecte de la noix du Brésil. La scandaleuse administration de certains délégués est révélée, tel Gutiérrez qui a installé ses propres magasins et dilapidé les fonds publics et ceux de la douane de Villa Bella. Il rappelle le soulèvement, lors d'un déplacement du délégué en 1896, de la garnison de Riberalta qui a attaqué la *barraca* Orton, mais les mutins ont été repoussés et maîtrisés.

L'ouvrage produit la liste des délégués du Territoire du Nord-Ouest et des notes sur Cachuela Esperanza et Guayaramerin, villes-champignons qui étaient alors à leur apogée.

BEJERANO, B.G., 1971 - Estado actual de la tribu Siriono. *Kollasuyo*, La Paz, pp. 72-87. (BUMSA)

Mots-clés : Ethnologie

Cette étude a été faite pour le compte du Centre National de la Recherche Scientifique français : les Sirionos sont "*los trashumantes del gran arco*" qui ont longtemps mené une vie de chasseurs-collecteurs indépendants et se sont opposé farouchement à la pénétration des étrangers sur leurs terres. Aussi ont-ils passionné les auteurs, tels le père Barrace en 1693, d'Orbigny en 1845, le père Cardus en 1886, les ethnologues Nordenskjöld en 1922, ou Holmberg en 1948.

Dans la réserve d'Eviato, l'acculturation de la tribu qui se consacre à la petite agriculture vivrière familiale est totale et il y a aussi perte du concept tribal, mais néanmoins maintien d'une base familiale. Le pasteur est devenu la vraie autorité qui protège les Indiens; il y a maintien de la polygamie et d'une forte organisation communautaire de la propriété. Il subsisterait encore, selon certains témoins, des groupes primitifs de Sirionos dans des forêts inexplorees.

BENAVIDES, Emilio, 1910 - *Informe del delegado en el Territorio del N.O., 1909*. Talleres La Prensa, La Paz, 148 p. + cartes et plans. (CPJCR)

Mots-clés : Frontière, caoutchouc, main-d'œuvre

Pour l'auteur, le maintien de la souveraineté bolivienne sur l'Acre du sud passe par la création d'une ligne nationale de navigation jusqu'à Para. Par ailleurs, il n'y a que seulement un effectif de 200 soldats boliviens répartis en 6 garnisons dans le Territoire des Colonies. Le délégué demande un budget de 400 000 Bs pour la région abandonnée de l'Itenez. Il note que "*le caoutchouc est coupé par les Péruviens qui, comme une avalanche, abattent cet arbre*". Aussi recommande-t-il l'envoi d'une mission à Ceylan (Sri Lanka) pour étudier les techniques de plantation. Il dénonce la forte évasion douanière du caoutchouc sur le rio Abuna vers le Brésil. A propos des Indiens guarayos, il fait état d'une expédition envoyée sur le rio Heath qui a ramené 60 sauvages, y compris femmes et enfants, pour qu'ils échappent à un locataire péruvien qui cherchait de la main-d'œuvre pour ses *gomales*. Si 30 autres Indiens ont été pris peu après et distribués dans de "*bonnes familles*" de Riberalta, une partie d'entre eux s'est enfuie ensuite... Il donne l'itinéraire et les étapes en temps de marche de La Paz à Apolo. Un état des demandes de concessions de *gomales*, dont celles de la Casa Suarez, est joint.

BERTRES, Felipe, 1901 - Descripción topográfica e histórica de Bolivia. *Boletín de la Sociedad de Geografía de Sucre*, n° 25-31. (BNS)

Mots-clés : Exploration, économie, démographie, mine, Indiens *bravos*, frontière

Colonel-ingénieur du Génie bolivien et d'origine française, l'auteur a publié à Londres en 1843, suite à ses travaux de terrain, une des premières cartes nationales de Bolivie, devenue aujourd'hui rare²¹. Il a formé à la cartographie Ondarza et Mujía, auteurs en 1859 de la carte dite de Linarés.

Il décrit les productions du Beni avec la coca et le quinquina comme productions majeures. La population est donnée par rio et sur la base d'estimations recueillies lors du passage de Bertrès : il s'agit principalement d'Indiens collecteurs inconnus des autorités. Ainsi Bertrès donne "*600 âmes*" pour les rios Tipuani, Coroico et Cotacajes, jusqu'à leur confluence avec le Beni. Sur le rio Secure, il note quelques familles, mais fait état de traces du passage des Indiens mosétenes et yuracares. Sur le rio Chapare, existe une ancienne mission et Bertrès y observe la présence d'une population saisonnière d'environ 2 000 personnes produisant du cacao et du café. Il signale que les Indiens sirionos et manciños attaquent régulièrement les *estancias* de Santa Cruz, Pulquina, et Chillon. Des expéditions pourraient les mettre au pas facilement, du fait de leur petit nombre et libérer les excellentes terres fertiles qu'ils occupent. Le rio Mamoré est parcouru par les Cruceños et Trinitarios jusqu'à Exaltación, poste où existe une douane pour le Madeira et l'Itenez. Les productions de café, de cacao, de coton, de vanille, de gomme, de riz, et l'élevage sont les ressources d'une population de 5 à 6 000 personnes. Ces Indiens sont les plus industriels de la Bolivie et possèdent des ateliers textiles aux techniques héritées des Jésuites. Sur le rio Itenez, Bertrès

21 - Une copie existe, mais incomplète, à la bibliothèque de l'Université R.G. Moreno de Santa Cruz, dans l'atlas de Maurtua.

note un trafic de canots portugais, avec Fuerte Principe de Beira comme point central ; il en est de même sur le Mamoré, à partir de Jeres, ou sur le rio Piray, qui va de Santa Cruz jusqu'à sa rencontre avec le Beni²². Il se pratique aussi un commerce avec les rios Baures, Magdalena et les anciennes missions de San Simon, San Nicolas, San Joaquín et Concepcion.

Bertrès cite le récit du voyage du Commissaire du Gouvernement, Fernandino Vargas²³, parti pour explorer le *cerro* de San Simon. Le commissaire y fit de l'orpaillage dont les résultats auraient prouvé la présence d'or. Il a relevé un plan des sites miniers et de la montagne. Celle-ci est aussi très propice à l'agriculture et à l'élevage, mais, selon des "Portugais", il s'y trouve d'autres filons d'or et de diamant, information qui est connue, dit-on, depuis longtemps... Les Brésiliens occupent la région frontière du Matto Grosso avec un fortin installé par le gouverneur de Villa Bella de Matto Grosso, à Salinas. Or, selon le traité de Madrid de 1750²⁴, cette zone et d'autres comme celle de Casalvasco sont boliviennes.

Bertrès note, à la confluence des rios Jauru et Paraguay, une colonne²⁵ servant de borne-frontière entre les deux empires et portant gravé le nom des deux souverains. La population de cette région est estimée pour San Miguel, San Simon, San Nicolas, San Martin, Magdalena, San José et autres lieux plus mineurs, à 2 ou 3 000 habitants, ce qui est peu, mais s'explique par les attaques "*des barbares irréductibles*", avec les Guarayos du rio Paragua et les Indiens de la montagne de San Simon, mais aussi par les razzias des "Portugais" qui occupent Casalvasco, poste qui a 1 000 habitants boliviens et brésiliens.

Biografia sintetica de Manuel Vicente Ballivián. *Boletin de la Sociedad de Geografia de La Paz*, 1941, n° 63, pp. 91-94. (BUMSA)

Mots-clés : Biographie

Fondateur et âme de la Société de Géographie de La Paz, M.V. Ballivian est né à Arequipa au Pérou, où sa famille s'exila lors de la dictature de Belzu. Il étudia à Paris, où il vécut la guerre de 1870 qui devait le marquer profondément. Il visita ensuite l'Italie, le Royaume-Uni et l'Espagne. Patriote, il s'est consacré, à son retour en Bolivie, à la défense des frontières du pays, puis travailla avec N. Armentia pour défendre les droits boliviens lors de l'arbitrage argentin de 1910. Fondateur de la Oficina de Estadística y Propaganda geográfica, il s'est attaché à diffuser de nombreuses publications pour faire connaître la géographie bolivienne comme il a représenté la Bolivie à de nombreuses expositions ou conférences scientifiques.

"Bolivian Company" sociedad (La) de explotación y viabilidad en la region de Caupolicán. Taller Lit., La Paz, 1901, 17 p. (CPV)

Mots-clés : Foncier

Ce document contient un article tiré du journal *El Comercio* (sans date) donnant un résumé du contrat approuvé par le gouvernement pour l'exploitation du

22 - Ce qui s'avérera faux plus tard avec les progrès de l'exploration.

23 - Rapport introuvable...

24 - Traité dénoncé et rendu caduc par celui de San Ildefonso de 1777.

25 - Colonne connue sous le nom de *hito del Jauru* et servant alors de borne-frontière.

caoutchouc dans la province de Caupolican, à la suite des explorations de Sir Martin Conway. Celui-ci a formé, avec des capitalistes américains, une société d'exploitation devant donner 40 % de bénéfices, dont 20 % réinvestis en pistes en Bolivie...

Un mémorandum de M. Conway précise les objectifs : 25 000 km² environ de concessions foncières de droits exclusifs, sont accordés au titre de la colonisation, dans les régions de Caupolican, du rio Kaka et dans la province de Larecaja; la société s'engage à réaliser la cartographie de la concession obtenue et l'évaluation de ses ressources, afin d'établir l'attribution des actes de propriété; en cas de dédit, l'Etat bolivien paiera 7 500 Livres sterling de dommages à la société.

Le texte d'approbation ministérielle de ce contrat, quelque peu léonin, est reproduit.

BOLIVIE, Presidencia de la Republica, 1905a - Decreto del Presidente de la República. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 4-5-6. (CPSR)

Mots-clés : Cartographie, géographie

Ce texte officialise pour la confection des cartes, le méridien de Paris et la mesure des distances en kilomètres. Cette décision est intéressante car la Bolivie se débat, jusqu'à nos jours, dans le problème de l'utilisation de coordonnées géographiques hétérogènes (décidées arbitrairement par des services) qui faussent la cartographie locale et sa valeur comparative.

BOLIVIE, Presidencia de la Republica, 1905b - Decreto del Presidente de la República. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 7-8-9, pp. 242-246. (CPSR)

Mots-clés : Statut, Indiens, mission

Les missions passent sous l'autorité du ministère de l'Agriculture et des Colonies.

Texte sur l'organisation juridique des missions et les droits des Indiens qui enlève aux missionnaires une partie de leurs anciens et parfois abusifs pouvoirs sur les autochtones.

Bolivia (La). Sa situation politique, financière, industrielle et commerciale. Imp. Nouvelle, Paris, 1882, 11 p. (CPJCR)

Mots-clés : Commerce, transport

Ce feuillet, du type publication de Chambre de commerce, donne principalement des informations statistiques intéressantes sur l'économie bolivienne. Ainsi les importations réalisées par la voie du nord, avec les ports de la côte du Pérou ou du Chili, représentent 17,5 millions FF alors que celles provenant du sud argentin n'ont qu'une valeur de 11 millions. Les cours d'eau n'ont qu'un rôle accessoire dans le transport, avec 1 million FF pour le trafic du rio Paraguay et 1,25 pour celui du Madeira. Les exportations de produits miniers - or, argent, cuivre et étain - représentent 40 millions FF, alors que le quinquina, le caoutchouc et les autres produits, dont la laine, n'atteignent que 7 millions.

La province perdue du Littoral produisait avant son annexion par le Chili, en argent, guano et salpêtre, pour une valeur de 26,5 millions FF, chiffres qui mesurent l'ampleur de la perte économique subie par la Bolivie.

BOLIVIE. Territorio Nacional de Colonias, 1907 -Statistiques de population du Territoire national de Colonias. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 22, pp. 1-4; + Chaco, pp. 4-5; + Beni, pp. 5-7; + p. 13, état des concessions.

Mots-clés : Caoutchouc, démographie

Rapport officiel donnant l'état de la population par points et notamment de celle des *barracas* à caoutchouc.

BOLIVIE. Territorio Nacional de Colonias, 1906 - Territoire de Colonias. Recensement des "barracas" du rio Beni. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 10-11-12, pp. 1-3. (CPSR)

Mots-clés : Caoutchouc, démographie

L'étude comptabilise 17 *barracas* avec 2 029 personnes dont 433 femmes, ainsi que la production de caoutchouc de la rive gauche du rio Beni. Un état dresse les demandes de concessions de *gomales*.

BOLIVIE. Ministro de Colonización, 1927 - *Por la region de la goma elástica. Informe de la comisión enviada por el gobierno Norteamericano a estudiar la riqueza gomera de Bolivia*. Imp. Intendencia de Guerra, La Paz, 62 p. (CPV)

Mots-clés : Caoutchouc, démographie, commerce, foncier

Le rapport, en préambule, signale que seule une zone de 460 km², située entre les rios Ina et Chipamanu reste encore inexploree dans le haut Beni.

Si le caoutchouc est aussi produit dans le département de Santa Cruz, avec comme centre Concepcion, siège de la Anglo-Bolivian Estate Ltd, sa qualité est inférieure. Il en est de même pour la production réalisée à Mapiri qui souffre, en plus, des coûts de transport. Une description physique et climatique des zones productives est donnée. La population de la zone de production de caoutchouc du Beni a été estimée en 1920 par la commission de 8 000 à 10 000 habitants dont 25 % de Boliviens, 35 % de Brésiliens, 10% de Péruviens, 8 % de Syriens, 5 % d'Européens, 2 % de Japonais, et 15 % de divers. Il est fait état du dépeuplement de certains cantons des provinces de Nuflo de Chavez et Velasco comme de Chiquitos, conséquence des départs anciens vers les *gomales*. L'abandon du travail du caoutchouc par les Japonais, qui se sont installés à Riberalta et Trinidad, est constaté. Le commerce, avec la chute des cours, a baissé car les travailleurs se sont mis à cultiver les champs pour leur autoconsommation. Il est noté le maintien du paiement des péons en fournitures à la boutique de la *barraca*.

Le document est très riche en information sur les transports et coûts de production, sur les types d'hévéas et leurs rendements ou sur l'emprise des concessions.

Les grands domaines d'exploitation du caoutchouc :

<i>Suarez Hermanos :</i>	<i>6,4 millions ha</i>
<i>Seiler & C :</i>	<i>0,8 millions ha</i>
<i>A. Barber & C^o :</i>	<i>0,8 millions ha</i>
<i>Picollet & C^o :</i>	<i>0,5 millions ha</i>

Un tableau des productions de gomme par département de 1914 à 1922 est donné et indique que le Territoire des Colonies a fourni 84 % de la production. Payé en marchandises, le *cauchero* reçoit une solde approximative de 5,75 Bs, tandis que le patron réalise sur la marchandise vendue un gain de 75 %... En 1923 il existait 83 concessions non consolidées juridiquement, soit 3,8 millions ha dans le Territoire des Colonies, et 38 concessions dans le Beni, Madre de Dios et Madidi.

On fait des essais de coton et d'autres plantes pour pallier la crise du caoutchouc.

BOLIVIE. Oficina Nacional de Inmigracion, Estadistica y Propaganda Geografica, s.d. - Carta geográfica del Norte Boliviano. Imp. del Estado, La Paz, 5 p. de commentaires. (CPV)

Mots-clés : Cartographie

Cette notice fait état de la logique des frontières naturelles et de la superficie de près de 400 000 km² du Territoire des Colonies; l'auteur y présente une dénonciation des revendications territoriales péruviennes. La carte jointe, à l'échelle 1/2 000 000, indique les limites des zones revendiquées par Lima.

BONILLA, Heraclio, 1980 - Notas en torno a la historia economica y social de Bolivia (1821-1979). *Boletín del departamento de Historia de la UMSA*, La Paz. n° 12, pp. 2-28. (BUMSA)

Mots-clés : Fiscalité, foncier, économie

Ce texte fournit un tableau sur l'impôt indigène, de 1825 à 1842. En 1856 on estime à 642 500 les indigènes tributaires, dont 84 % vivant sur l'Altiplano, mais seulement 24 % d'entre eux étant propriétaires des terres. Le tribut est de 3 pesos de contribution en 1825, contre 6 sous la couronne espagnole, puis retour en 1826 à l'ancien système pour raison budgétaire jusqu'en 1883. Il en a résulté le maintien de la structure des communautés et l'indivision foncière.

En 1848, selon Dalence, il y avait 6 133 haciendas - 76 % dans les départements de Chuquisaca, Potosi, La Paz et Cochabamba - et 4 204 communautés dont 2 115 pour La Paz et Potosi, 695 à Cochabamba et 657 dans les vallées de Santa Cruz. La valeur fiscale estimée des haciendas était de 20,2 millions de pesos, mais celle des communautés à près de 6 millions de pesos, seulement. La valeur de la production minière était évaluée en 1846 à 2,4 millions de pesos. et celle des fabriques à 4 millions.

BONILLA, Heraclio, 1993 - Estructura y eslabonamientos de la explotación cauchera en Colombia, Peru, Bolivia y Brasil. In : *Procesos históricos de la Amazonia continental*. DATA, n° 4, pp. 9-22.

Mots-clés : Caoutchouc, économie, production, main-d'œuvre

Pour cet historien-économiste, le caoutchouc illustre les déficiences graves des économies d'exportation basées sur l'extractivisme et qui n'ont profité que marginalement à l'économie centrale des Etats andins. Après une rapide présentation des marchés de Colombie pour le Caqueta et le Putumayo, l'auteur ne produit que des estimations, faute de chiffres officiels fiables, indiquant son rôle accessoire dans l'économie colombienne. Un "mystère" entoure l'exploitation du caoutchouc de l'Orient équatorien englobé dans les statistiques de sortie d'Iquitos, au Pérou, faute de douane nationale propre. Pour le Pérou, la migration provoquée par le caoutchouc a porté de 3 000 à 120 000 habitants la population du département de Loreto. En ce qui concerne la Bolivie, le caoutchouc a représenté à son point culminant, soit entre 1900 et 1920, 20 % des exportations du pays et 7 % de la rente douanière annuelle. Les bas salaires reçus par les péons les obligeaient à subvenir à leur alimentation propre sur des champs individuels.

Bosquejo de los exploradores e industriales del Noroeste de Bolivia. *Revista del Centro de Estudios Geográficos y Científicos de Riberalta*, 1903, n° 3, pp. 3-38. (CPJCR)

Mots-clés : Douane, frontière

En 1888, P. Suarez a constaté l'appropriation des taxes de sortie sur le caoutchouc bolivien des rios Purus et Acre par la douane brésilienne de Labrea, soit une somme de 1 920 000 Bs. L'auteur décrit, avec d'intéressantes précisions, la constitution du réseau commercial des zones de production de caoutchouc et l'essor de la presse locale. À propos du périple de C. Fitzcarrald et de ses accords avec les rois boliviens du caoutchouc, il est précisé que la livraison des marchandises, commencée par l'aventurier péruvien, par la voie de l'isthme qu'il avait découvert, fit suspendre les achats de la Casa Suarez et des autres maisons de commerce des marchandises provenant de la route du Madeira. Cette affirmation est intéressante car elle contredit les auteurs niant l'intérêt économique de cette voie de communication fluviale.

BRAVO, Carlos, 1886 - *Memoria de la comision exploradora*. Imp. Oficial, La Paz, 37 p. (CDNL)

Mots-clés : Voie de communication

Cette étude d'une route de Zongo à Challana emprunterait les vallées des Yungas tropicaux, dans une région inhabitée : son intérêt est purement descriptif et technique.

BRAVO, Carlos, 1890 - *Limites de Caupolicán*. S.e., s.l., 129 p. + carte.

Mots-clés : Frontière, Indiens braves, exploration, mission

L'auteur a été député de cette région, puis directeur du Service des limites internationales. Il s'est attaché à la défense des droits territoriaux boliviens face aux

revendications du Pérou. Il s'efforce, à partir des textes de traités ou de ceux de l'administration coloniale espagnole, de justifier l'argumentation bolivienne du tracé de la frontière avec le Pérou.

L'historique des missions d'Apolobamba est accompagné d'une révision critique des auteurs anciens. Le texte évoque sommairement le Madre de Dios et ses tribus.

BRESIL. Chancelleria, 1900 - *O Acre. O direito da Bolivia. Pensamento da chancelleria brasileira*. Imp. Jornal do Comercio, Rio, 218 p. (CPJCR)

Mots-clés : Frontière

Exposition de la thèse brésilienne modérée reconnaissant la souveraineté de La Paz sur l'Acre.

BRESSON, André, 1886 - *Bolivia. Sept années d'explorations, de voyages et de séjours dans l'Amérique Australe*. Imp. Challamel l'Aîné, Paris, 635 p. + cartes. (BdC)

Mots-clés : Cartographie

Bresson, un ingénieur français, fut chargé de l'étude de projets ferroviaires au Pérou, Chili et Bolivie, puis devint consul de France à La Paz. Son ouvrage est intéressant, surtout pour ses descriptions de la province du Littoral du Pacifique perdue par la Bolivie après le traité de 1904 conclu avec le Chili. Sur l'Orient, l'auteur connaît le Beni des llanos et de l'Amazonie. Il évoque, en témoin indirect, les expéditions de J. Crevaux et E. Thouar dans le Chaco. De son passage à Mojos il retient, comme d'autres, la vision idéalisée d'une république chrétienne, missionnaire et défunte. Pour lui, l'Orient est un pays à coloniser. Il a étudié un tracé ferroviaire doublant les chutes du Madeira, et donc concurrent de celui du colonel Church.

Il faut noter un passage critique sur la cartographie bolivienne ainsi que l'intérêt des cartes dessinées par l'auteur pour le littoral et une analyse de l'agriculture bolivienne.

BURELA, Benjamin, 1913 - Lettre sur les erreurs de la cartographie nationale de l'Orient. *Boletín de la Oficina Nacional de Inmigracion*, n° 85, pp. 76-80. (CPSR)

Mots-clés : Cartographie

"La carte minéralogique et de la gomme... est, comme toutes les cartes de Bolivie, un ensemble d'erreurs sans bases scientifiques". Cet article précise de nombreuses erreurs ou oublis, propres à la cartographie d'époque de la Bolivie.

BUSTILLO, R., 1868 - *Esposicion...* Imp. Boliviana, Sucre, 55 p. (BNS)

Mots-clés : Frontière

L'histoire de la négociation controversée de 1863, et restée sans suite avec le Brésil, portait sur les limites frontalières de la Bolivie. Des références sont données sur le Traité de San Ildefonso de 1777. Il s'agit d'abord, avec ce texte, d'un document de justification de l'ancien ministre des Affaires Etrangères dissertant sur l'*Uti possidetis*.

CAMACHO, Juan T., 1901 - La cuestión internacional del Acre. *Boletín de la Sociedad de Geografía de La Paz*, t. 3, n° 5 et 6. (BNS)

Mots-clés : Frontière

Ce texte présente une défense des droits boliviens sur le territoire de l'Acre. Les traités de Madrid en 1750 et de San Ildefonso en 1777 avaient reconnu ou conservé la frontière partant du milieu du cours moyen du rio Madeira jusqu'à 7° de latitude Sud, à la source du rio Yavari. Le traité de 1867 maintient sur le Yavari les positions reconnues à la Bolivie, dispositions appuyées par une carte de 1879, et acceptées par le Brésil. Ces limites sont confirmées en 1895 par le traité Diez de Medina-Carvalho, sans "qu'il y ait nécessité de confirmer la source du Yavari". L'auteur note les contradictions brésiliennes, avec les affirmations non prouvées de Taumaturgo de Azevedo sur la position des sources du Yavari, et démenties ensuite par Dionisio de Cerqueira.

Puerto Alonso, capitale de l'Acre bolivien, a été fondée après les vérifications du tracé des frontières de la mission Cunha-Gomez, en 1899, "en territoire non litigieux".

CARDUS, R.P. José, 1886 - *Las misiones franciscanas entre los infieles de Bolivia. Descripción del estado de ellas en 1883 y 1884 con una nota sobre los caminos y tribus salvajes*. Lib. de la Inmaculada Concepcion, Barcelone, 429 p. (BNS)

Mots-clés : Indiens braves, migration

Ce texte est fondamental pour l'approche des problèmes des tribus de l'Orient à la fin du siècle passé. L'auteur indique clairement les implications politiques pour la Bolivie liées à l'existence de tribus restées insoumises : "les tribus sauvages qui occupaient les frontières étaient encore nombreuses, quelques-unes d'entre elles très féroces et si guerrières qu'elles ont occasionné beaucoup de dépenses, fait de nombreuses victimes, et jusqu'à nos jours ont été le châtement et la terreur des populations proches".

- *Collège de Tarata ou des Guarayos* : La description géographique est suivie de celles des coutumes des Indiens guarayos et de leur mode de vie. Le père Cardus fait état du problème de l'origine de leur migration - les rives du rio Paraguay probablement. Les Indiens vivaient initialement sur les rives des rios San Miguel et Blanco où ils nomadisaient. Ils étaient amis des Sirionos et ennemis des Chiquitanos. Un groupe, surpris par les Jésuites, fut "rondement" mené à San Juan de Chiquitos, mais de là, ces Indiens rebelles à tout endoctrinement s'enfuirent. Il est noté l'échec de la mission de San Pablo fondée avec l'aide des autorités en 1793. Le soulèvement des Indiens de San Pedro vers 1820 est évoqué ainsi que la coupure des axes routiers vers Cochabamba et Santa Cruz qui en a résulté, mais le gouverneur reçut l'aide des Guarayos. En 1823, il n'y avait pas de route entre Mojos et Chiquitos. Une épidémie du bétail est venue du Brésil en 1846, et a décimé les troupeaux de Mojos.

- *Mission de Guarayos* : Yotau se trouve à 70 lieues (400 km environ) de Santa Cruz; cette mission a été installée en 1873 et compte 536 âmes. La mission d'Asunción, formée en 1826 et remise en 1850 par le clergé à la mission de Tarata, se trouve en complet abandon après un incendie. C'est pourtant la plus importante car elle est située sur un nœud de voies de communication et sa population est de 1 812

habitants. Urubicha est une mission bien située sur des terrains fertiles, mais elle a souffert de plusieurs déménagements préjudiciables en 1844 et 1862. La population est passée de 600 âmes en 1844, à 996 lors de la visite du père, toutes des néophytes. Yaguaru a une population de 1 190 néophytes.

Une description du travail et de l'organisation des missions est produite. Pour préparer un avenir qui pourrait être exemplaire, le visiteur des missions note les problèmes existant avec la disparition du tissage et du filage qui donnaient lieu à un courant commercial. Il en résulte le départ de nombreux habitants : aussi estime-t-il nécessaire une reprise de cette activité, avec la construction du matériel de tissage par les néophytes. Il recommande les cultures du caféier et du cacaoyer et l'utilisation de la charrue, ce qui éviterait l'extension annuelle de nouveaux champs pour remplacer les terres épuisées. Les pères doivent aussi améliorer l'enseignement et "*se méfier du naturel docile et zélé des Indiens*". Enfin l'introduction de l'apprentissage de l'espagnol devient indispensable... Mais, pour réaliser ces objectifs, il faut un renfort en missionnaires pour mieux encadrer les tribus, car les circonstances sont défavorables avec le boum de la gomme et les recrutements sans scrupules des Indiens disponibles. Cependant, la sécularisation des missions serait le signe de leur proche destruction car "*les travailleurs et commerçants du caoutchouc insistent avec un désir fébrile propre à cette activité; le nombre d'Indiens et péons qui depuis des années sont morts dans cette région (du caoutchouc), et continuent à y mourir dans des lieux aussi mortels, est terrifiant*". Le père note le dépeuplement des villages de Mojos, l'abandon des haciendas et de l'agriculture, la disparition des rameurs avec les engagements sous contrat... La situation est la même chez les Indiens de Chiquitos qui sont en train de disparaître. Aussi le missionnaire refuse-t-il toute sécularisation qui entraînerait, volontairement ou par la force, le départ des hommes actifs et la ruine des familles.

- Collège de La Paz : Ce collège dirige 7 missions :

* Covendo est située à 60 lieues de La Paz, sur le rio Beni; fondée en 1842, les derniers Indiens l'ont abandonnée en 1862. La mission a déménagé à plusieurs reprises et a été incendiée deux fois. Elle compte 370 âmes.

* Santa Ana fut fondée en 1815 sur la rive droite du Beni. Variole et dysenterie ont affecté la population car le site est malsain malgré plusieurs déménagements. Elle a 108 âmes.

* San Miguel de Muchanés date de 1804 et compte une population de 1 143 âmes.

Ces missions ont la même activité car elles sont placées sous le même climat. Un artisanat est réalisé avec la fabrication de piquets de *bala* et de cordes pour les bateaux. Les principales cultures sont celles du riz, du maïs, du cacaoyer, du caféier et du quinquina; ce dernier, jadis, était collecté à grande échelle. On y trouve aussi du coton, du tabac et un petit élevage. La chute de la population est due au manque d'hygiène des sites habités qui sont mal situés, d'où l'*espundia*²⁶ et des fièvres. Le visiteur recommande de déboiser les alentours des cases pour faire un petit élevage donnant de la viande qui manque tant. Il souhaite aussi la relance du textile pour fournir des ressources que sinon on va chercher ailleurs et, dans les pires des conditions, au travail du caoutchouc.

²⁶ L'*espundia* est la maladie de Leishman ou leishmaniose.

* Chupiamonas est une paroisse avec un *corregidor* (administrateur) située à 140 lieues de La Paz et jouissant d'un climat sain, près du rio Tuiche. C'est un centre important sur la route Apolo-Beni disposant d'une population de 150 âmes parlant le quechua, et de quelques familles de Blancs. L'activité se concentre sur une agriculture vivrière ravitaillant des convois qui transportent des charges venant d'Apolo. On note aussi la construction de *balsas* (radeaux) et la fourniture d'équipage pour la conduite des radeaux vers le rio Beni. Le père visiteur note que l'*enganche*, ou recrutement pour les *gomales*, vide la région de sa force de travail et donc de ses activités propres. Il en résulte que les Indiens "*barbares*" y font des incursions régulières mais pacifiques chaque année... Néanmoins, avec la sensible diminution des habitants "*civilisés*", on peut redouter leur installation qui serait dangereuse pour le trafic local. Chupiamonas est un village d'ancienne fondation, un temps abandonné, avec quelques cases. Les habitants y vivent de leurs jardins de cultures vivrières situés dans un rayon de 2 à 6 lieues. L'isolement des familles entraîne un conservatisme d'autant plus fort qu'il y a méconnaissance de l'espagnol... Le père juge que ces gens sont presque des sauvages, car ils vivent nus ! Dès 14 ans ils doivent payer le tribut au *corregidor* ce qui explique l'absence de progrès économique. De plus, les recrutements pour les *gomales* entraînent la disparition de la population mâle. Le visiteur s'émeut du dénuement de l'église, faute de moyens. En effet, il n'y a pas d'élevage autre que celui des porcs et le site où s'édifie le village est un des plus favorables à la *espundia*. La population est d'environ 1 200 âmes. Aussi l'intervention du gouvernement est-elle recommandée pour arrêter cette décadence et accorder les moyens du renforcement de la mission. Le tribut devrait servir à impulser un progrès local avec construction d'écoles et de chemins, car celui qui conduit à Apolo est "*un des plus mauvais de la République*", ce qui empêche tout progrès.

* Ixiamas (Isiamas) est un village de 8 familles de Blancs et 200 d'Indiens de langue tacana. L'élevage y est actif, mais les "*barbares*", par leurs embuscades, ont tué 46 personnes ces dernières années ; il en résulte son abandon par la population, motivé aussi par les départs aux *gomales*. Ce village est donc très menacé pour son existence future.

* Cavinass est une mission située à 80 lieues de Ixiamas par voie d'eau, ou à 30 lieues par terre, mais elle reste isolée faute de chemin. Les inondations y sont à redouter autant que les embuscades des "*barbares*"... Mais c'est une zone saine malgré ses Indiens rétifs à tous travaux. La population y est de seulement 153 âmes du fait des nombreux départs, pour la récolte du caoutchouc, préjudiciables à la vie locale. Un seul religieux est présent, situation qui empêche tout progrès par suite de son isolement et de la menace des Indiens *bravos*. Aussi le père Cardus demande-t-il la fin des recrutements pour le caoutchouc et l'envoi de nouveaux missionnaires. Il souligne la difficile condition de vie du père Ciuret et les avanies qu'il subit de la part de la population.

Des tableaux sont fournis sur la population des différentes missions, avec analyse des conditions de voyages et des itinéraires. Un état des tribus sauvages boliviennes est produit avec leur histoire, leurs mœurs, leurs croyances, leurs populations, leurs activités et la linguistique.

CARRASCO, Matias, 1832 - *Relaciones geográficas de Mojos. Revista de Estadísticas y Propaganda*, 21 p. (CPJCR)

Mots-clés : Géographie, ressources économiques, situation sociale

Matias Carrasco fut gouverneur du Beni, mais démissionna en 1831 accablé par les difficultés de sa charge et un probable manque d'appui du gouvernement central pour imposer des réformes. Il connut d'Orbigny qui l'aida à rédiger un projet de réformes.

Le texte présente une succincte description géographique de Mojos qui était alors une province rattachée à la lointaine Santa Cruz. Il remarque que le climat humide favorise, avec les inondations annuelles, des épidémies qui déciment une population décroissante. Il note que le réseau fluvial aboutit au Madeira, seul cours d'eau permettant un commerce vers l'Europe via l'Amazonie et dont, prophétiquement, il souligne l'importance future pour le Pérou et le Brésil.

Le Mojos recèle une grande richesse naturelle tant par sa faune que par sa flore. Ainsi le bétail bovin y prospère-t-il remarquablement dans ses llanos. A ce bétail, estimé à 124 290 têtes, s'ajoute un important troupeau ensauvagé. Si des productions d'intérêt économique peuvent être développées, l'absence de liberté comme de motivation explique l'inertie des habitants.

D'autres ressources sont citées telles que les mines. Selon des informations anciennes, elles étaient exploitées, à San Carlos et San Simon, par les Jésuites qui en extrayaient or et diamants, ce que Haenke lui-même confirme pour les terrasses alluviales des rios Beni, Mamoré et Itenez. Mais les chemins d'accès à ces sites ont été perdus et seuls des déserteurs brésiliens en font une exploitation malgré les tribus guerrières qui les entourent.

Il ne subsiste plus que 13 villages divisés en 2 secteurs, ceux de Mamoré et Pampas et de Itonamas et Baures et dont les habitants parlent des langues différentes. Les Jésuites ont sciemment entretenu cette coupure linguistique de façon à éviter une cohésion de ces peuples pouvant remettre en cause leur domination. L'auteur analyse la psychologie des habitants du Mojos, avec les canons chers à l'époque : facultés mentales réduites, ignorance du calcul de base, absence de prévision, goût immodéré pour l'alcool, la danse et la musique.

L'activité économique se limite à des manufactures où, à la main, on tisse le coton sur ordre. On fabrique aussi des tuiles tandis que des ateliers travaillent le bois, le fer et les peaux ou fabriquent des souliers. Si jadis on investissait et disposait d'outils, ce n'est plus qu'un souvenir des Jésuites. Au contraire, l'oppression et le despotisme de l'administration et du clergé règnent, malgré les lois républicaines ignorées car subsistent les règlements de l'audience de Charcas et des anciens gouverneurs royaux, gâchant ainsi l'avenir d'une riche province.

Le cacao (soit 75 t) et quelques rares produits destinés à l'extérieur ne disposent que de deux portes de sortie, par canot, soit vers le port fluvial du Chapare, soit vers celui de Quatros Ojos, exigeant auparavant un portage et souffrent des difficultés du relief comme des attaques des sauvages. De plus de nombreux péages et taxes découragent le commerce depuis 1827.

Seul, conclut Matias Carrasco, le président de la République pourrait mettre fin par des réformes profondes à ces irrémédiables décadence et perversion de l'autorité publique.

Ce rapport est à mettre en parallèle avec celui de Grondona qui, à la même époque, dénonçait les abus du même type qui affectaient la Chiquitania. En 1842, avec la création du département du Beni, le président José Ballivian tentera de modifier cette situation.

CARVALHO UREY, A., 1978 - Los pioneros de la agroindustria en el Beni. *Canata*, La Paz, n° 11, pp.167-171. (BUMSA)

Mots-clés : Economie rurale

Ce texte de présentation très sommaire du Beni rural comprend de nombreuses digressions emphatiques et naïves. A. Cardoso aurait domestiqué le premier le bétail ensauvagé. L'auteur donne une liste, peu utilisable, des grandes haciendas et signale l'hacienda Santiago, dans la province de Yucuma, comme ayant jadis appartenu à N. Suarez.

CASALS, Eusebio, 1907 - Consideraciones y datos sobre la vía Sorata-Mapiri-Apolo por el camino de Conzata. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 31-32-33, pp. 795-799. (CDNL)

Mots-clés : Voie de communication, économie

Le projet de construction de cette route se justifie par les ressources locales et le peuplement de la région; son tracé passerait par les *gomales* de Nuevo Brasil. Caupolican produit coca, café, riz, canne à sucre et 4 à 5 000 quintaux (de 45 kg) de caoutchouc. L'auteur s'étonne de l'absence de toute voie de communication, sauf le très mauvais et dangereux chemin de Pelechuco qui nécessite, selon les saisons, de 21 jours à 6 mois pour le transport des produits. Il en résulte que la gomme part au Pérou et que l'Etat bolivien perd ses droits avec la contrebande. Aussi le projet permettrait-il d'unir commercialement trois provinces aux riches possibilités.

CASANOVAS LIGERON, Arnaldo, s.d. - Antonio Vaca Diez o el genio empresario y geopolítico boliviano. *Signo*, n° 16, pp. 109-121. (BUMSA)

Mots-clés : Biographie, voie de communication, caoutchouc

Cette biographie est une apologie inconditionnelle de Vaca Diez. Celui-ci est arrivé en 1876 à Reyes où il achète le *siringal* (terrain à caoutchouc) Naruru qu'il nomme San Antonio. Il recrute 20 puis 50 péons et sa production passe de 7,5 à 30 t de caoutchouc. En 1880, Vaca Diez noue avec Heath une bonne amitié et lui apporte son aide contre les informations de l'explorateur qui lui signale la richesse en caoutchouc du rio Datimanu ou Orton. Vaca Diez va installer son centre d'exploitation dans cette nouvelle région, non sans difficultés, vu le manque de main-d'œuvre et les problèmes posés par le ravitaillement.

Elu sénateur du Beni en 1884, il en proposera un plan de développement, qui ne sera que très partiellement appliqué. Il fonde en 1887 la "*Gaceta del Norte*", journal où il expose ses vues.

CASTILLO, Marius del, 1929 - *El corazon de la America Meridional (Bolivia)*. S.e., s.l., 330 p., ronéo; texte publié en 1929 à Barcelone sous le même titre. (BMA)

Mots-clés : Géographie, histoire, archéologie, démographie, linguistique, caoutchouc, main-d'œuvre

Ce document, non publié en Bolivie²⁷, représente un journal de voyage très libre. L'auteur, un naturaliste uruguayen, aux connaissances scientifiques très éclectiques, a voyagé de 1915 à 1929 dans le Beni. Il fait dériver le nom de Beni de l'empire de Enin et évoque la période coloniale, avec la fondation des missions jésuites dont il reproduit les chiffres de population. Il explique les dénominations géographiques propres aux régions naturelles du Beni, et fait état des diverses tribus indiennes existantes, civilisées ou restées *bravas*, rencontrées lors des passages. Il produit des lexiques indiens locaux et présente la faune du Beni et ses richesses naturelles. Il explique la décadence du bétail bovin par l'impossibilité de le contrôler à cheval, à cause de la maladie dite *mal de cadera*, une épizootie apparue en 1900 dans la région et qui a détruit les haras. Il traite de la navigation fluviale indigène et évoque la *ubada*, ou migration saisonnière des habitants des terres inondées vers les buttes (les *lomos*) qui restent hors inondation.

Il donne une description des principales agglomérations du Beni et note (est-ce exagéré ?) que 3 000 Brésiliens sont entrés en 1922 par le rio Baures, repartant souvent avec les belles filles du pays - "*sucreries de cardinal*" écrit l'auteur- attirées par le caractère aimable des Brésiliens... Il décrit Trinidad, Villa Bella, Cachuela Esperanza, Riberalta, Reyes; il est noté que Rurrenabaque est construite sur un site précolombien.

L'auteur signale que l'ère du caoutchouc dans le Beni débute grâce au négociant Santos Mercado qui, avec le Brésilien B. Maciel, a créé la première *barraca* sur la confluence des rios Mamoré et Yata, en 1864. Ensuite, la mission de Cavinass va s'intéresser au produit. Il décrit le fonctionnement de la *barraca* Fortaleza et signale que la *Casa Suarez*, en 1923, disposait de 1 500 travailleurs du caoutchouc. Peu de patrons paient les employés en argent (ils sont payés en marchandises) sauf Oswaldo Vaca Diez. Même les enfants laissés sans école sont incorporés dans le travail des *gomales* où, au contraire du Brésil, l'alimentation est bonne et abondante.

L'auteur affirme que Fitzcarrald était en réalité un sergent chilien, Carlos Firmin. Il évoque, mais sans produire de sources, le projet de la "*République d'El Dorado*" créant une Amazonie indépendante basée sur l'exploitation du caoutchouc, rêve qu'aurait caressé l'aventurier péruvien... Il fait état de l'importance prise en 1902 par l'isthme de Fitzcarrald pour le passage des colonnes de *caucheros*.

Le père Armentia est accusé d'avoir volontairement embrouillé la description du bassin hydrographique du Madre de Dios, afin de garantir la souveraineté bolivienne sur ces régions, face au Pérou. Il donne les populations des localités du Madre de Dios.

En appendice on trouve une relation intéressante sur la recherche archéologique dans la région du Beni.

27 - L'unique exemplaire connu de ce document m'a été amicalement remis en photocopie par l'ancien directeur du Musée de Tihuanaco de La Paz, Julio César Velasquez. Qu'il en soit remercié ici.

Censo del territorio de la Delegación del Madre de Dios en 1901. *Gaceta del Norte*, n° 92, 15 juillet 1901. (CPSR)

Mots-clés : Démographie

Les rios des *barracas* assurant la récolte du caoutchouc sont énumérés. Les rios Madre de Dios et Beni disposent de 70 % de la population totale partiellement recensée. Il est à noter un fort déséquilibre du *sex-ratio* marqué par une majorité d'hommes.

CHANDLESS, W., 1866 - Notes on the river Aquiry, the principal affluent of the river Purus. *Journal of the Royal Geographic Society*, Londres, pp. 119-128. (CPJCR)

Mots-clés : Exploration, migration, Indien

L'explorateur anglais fait part de sa déception à propos du fleuve Aquiri qui, contrairement à ce qu'il pensait en 1865, n'est qu'un affluent du rio Purus. Il note que les Indiens hypurinas voyagent 8 à 10 jours pour aller sur l'Aquiri, et de là, vont chercher, à plus de trois jours de marche, des outils de pierre sur un cours d'eau qui, pense-t-il, est le rio Ituxy. Au-dessus des terres occupées par les Hyperinas, on trouve les Indiens capéchenes, dont on ne sait rien, sauf qu'ils utilisent des radeaux et non de canots. D'après M. Urbano, qui a reconnu en 1860 ces régions, ces peuplades sont hostiles. L'hévéa est commun dans la région.

Un appendice est donné sur Manuel Urbano, chargé d'étudier le portage entre les rios Madeira et Purus.

CHAVEZ, Medardo, 1926 - *Eldorado boliviano*. S.e., La Paz, 240 p. (CPJCR)

Mots-clés : Caoutchouc, démographie, exploration, tribu, voie de communication, main-d'œuvre

Ce livre dresse un bilan du haut Beni et donne les noms indiens anciens des principaux rios ; il cite les *cachuelas*, les principales localités et produit la liste des *barracas* encore actives en 1924-25, en détaillant aussi les demandes de concessions. L'auteur rend hommage au "*machadiño cruceño*" ou travailleur du caoutchouc de Santa Cruz qui a conquis ces régions. Il énumère les tribus par lieux-dits et leurs relations -alliances-hostilités- ; il note aussi leurs états démographique et social souvent proches de l'extinction.

Il retrace les grandes explorations et critique "*le brouillon Armentia*". Il fait état de cartes de la région remises par le père Mancini²⁸ à Melgarejo et disparues depuis lors. L'expédition Chandless a ouvert, par ses explorations de 1869, le trafic fluvial sur les rios Acre, Purus et Aquiri, facilitant ainsi la découverte des richesses en hévéas. Celles-ci vont provoquer l'arrivée de 50 000 *caucheros*, provenant en majorité du Ceara brésilien, alors qu'ils n'étaient que 2 000 en 1871.

L'auteur insiste sur l'œuvre de Vaca Díez et ses difficultés avec ses projets soumis au gouvernement pour la création de routes et d'activités nouvelles; il évoque la constitution de son domaine du rio Orton et lui fait grâce des accusations séparatistes qui lui ont été imputées²⁹. Il relate la carrière de N. Suarez et l'œuvre d'exploration de

28 - Cartes introuvables...

29 - Mais sans apporter de détails sur les tractations de celui-ci avec N. Suarez et C. Fitzcarrald...

Pando; une analyse des propositions, faites au gouvernement par Adolfo Ballivian, pour la construction de chemins de fer et de routes, est donnée. Le voyage du naturaliste italien L. Balzan est évoqué et une revue est faite des journaux du nord Beni.

L'auteur critique l'Etat pour la situation d'abandon où il laisse la région amazonnienne, avec la crise du caoutchouc et l'échec des tentatives de colonisation. Il faut noter un passage sur la "*question ouvrière*" reconnaissant les nombreux abus commis sur la main-d'œuvre des *gomales*.

CHAVEZ SUAREZ, J., 1933 - Los indios pobladores del Beni. *Moxos*, Trinidad, Año 1, n° 5, pp. 4-7. (CDNL)

Mots-clés : Ethnie

Ce texte énumère les groupes indiens et leurs zones d'habitat. C'est un travail superficiel pour une revue d'intérêt local.

CHAVEZ SUAREZ, J., 1944 - *Historia de Moxos*. Edit. Fenix, La Paz, 510 p. (CPV)

Mots-clés : Exploration, mission, frontière

La première partie de cet ouvrage est consacrée à l'histoire pré-coloniale, l'exploration de la région étant traitée ensuite. La troisième partie aborde l'entrée missionnaire, puis l'organisation politique de la région par les Jésuites. La cinquième division est consacrée à la période jésuite de Mojos. Un court chapitre étudie les problèmes frontaliers avec le Brésil, et enfin, un dernier point traite du régime des gouverneurs de Mojos. Nous nous sommes limités ici, compte tenu de l'importance de la compilation d'œuvres connues, aux problèmes frontaliers posés par les intrusions brésiliennes.

Les Jésuites ont créé sur la rive gauche de l'Itenez la mission de Santa Rosa en 1743, puis celle de San Miguel en amont de la confluence des rios Itenez et Itonamas. Après le traité de Madrid de 1750, les Jésuites ont transféré, sur ordre de l'Espagne, ces missions sur la rive gauche en 1757. Leur but était de contrôler la navigation et les passages de forces étrangères dans la province. Cela n'a pas empêché des incursions portugaises enlevant des esclaves indiens et pillant les villages et leur bétail. Les Portugais ont été très actifs et vigilants sur le rio Itenez, car il permettait de relier le Madeira à Cuyaba et Villa Bella de Matto Grosso. Aussi, ont-ils construit, sur le site de Santa Rosa, une *estacada* ou fort provisoire. Finalement, leur choix s'est arrêté sur le lieu de Fuerte Principe de Beira. Une énorme forteresse armée de canons y sera édifiée, verrou du dispositif portugais de sécurité régionale.

Le traité de 1761 (ou du Prado) devait remettre en cause la limite frontalière sur l'Itenez. Si les Jésuites vont demander une protection armée aux autorités coloniales pour épauler leurs propres milices indiennes, l'aide reçue restera limitée. En 1763 une attaque des positions portugaises était préparée par le colonel Aymerich; simultanément les Portugais demandaient des renforts, mais qui ne seront disponibles qu'en 1766... Ces laborieux préparatifs belliqueux seront suspendus ensuite du fait de l'ouverture de nouvelles négociations entre les deux pays. Néanmoins, 500 soldats espagnols vont stationner à Magdalena et Concepcion³⁰; mais les rigueurs du climat,

30 - Où ils sont à l'origine du fort métissage local, ainsi que d'autres auteurs l'ont noté.

les fièvres et de nombreuses désertions vont réduire de moitié, en 1767, l'effectif des troupes. Elles devaient être utilisées alors pour exécuter l'ordre royal d'expulsion des Jésuites. En 1790 le fort de Beira, enfin achevé, recevait 300 soldats en garnison, et ce, malgré les protestations espagnoles.

L'auteur note que les Indiens canichanas ont infligé une défaite à une colonne de razzia portugaise sur le rio Cocharcas, à une date inconnue, mais à la tradition bien conservée.

CHAVEZ SUAREZ, Socrates, 1960 - *Guapore, hombre y río..* Ministerio de Educacion, La Paz, 326 p. (Colección Nueva) (CPSR)

Mots-clés : Vie quotidienne

Ce texte est une sorte de méditation lyrique et naïve, basée sur la vie quotidienne du rio Itenez, avec une esquisse d'approche de l'état de la société locale.

Condiciones del comercio de la goma elastica en Bolivia. *India Rubber World*, New-York, Février 1902; republié dans *Boletín de la Oficina Nacional de Inmigracion*, n° 15-16, pp. 245-249. (CPSR)

Mots-clés : Caoutchouc, commerce

Depuis l'exploration de Heath, la gomme bolivienne a pris une grande importance par ses réserves qui dépassent celles des autres régions amazoniennes. Mais l'accessibilité des terrains d'exploitation est très réduite du fait des conditions naturelles. Le capital national fait défaut pour l'exploitation; de plus, les industriels de la gomme manquent d'expérience pour rationaliser la production et la collecte sur une grande échelle. Quelques maisons européennes se sont installées, mais il est noté que la société "The Beni Gum C°", après une reconnaissance des lieux et des conditions locales, s'est retirée. Néanmoins, les perspectives s'améliorent et attirent de nouveaux négociants. Le problème d'obtenir de la main-d'œuvre aux conditions de *l'enganche*³¹ demeure; elles sont de plus en plus onéreuses, d'autant plus qu'on assiste, depuis 1901, à une mévente du caoutchouc alors que les prix des produits de base sont en hausse régulière et forte. En 1882 les 100 livres de caoutchouc valaient 25 Bs, 128-134 en 1900; mais les frais de transport obèrent les coûts.

Evolution des prix des produits de base :

	1870	1884	1896	1896
Riz	4	16	24	32
Sucre	8	24	30/36	72
Café	4	24	30	40
Charki	4	18	12/36	40
Fromage	2,40	16	30/56	70
Tabac	8	50	60	70

N.B. Valeur en Francs et poids en *arroba*.

31 - C'est-à-dire des contrats de recrutement alors en pratique.

Une situation des maisons commerciales importantes pour le commerce de la gomme est fournie : Braillard y Cia, société française s'est installée en 1882 à Reyes, puis à Riberalta où elle a créé 3 exploitations de caoutchouc : Conquista, entre les rios Manuripi et Madre de Dios avec 656 milas², Victoria sur le rio Orton avec 60 milas², Rosario sur le rio Madre de Dios avec 66 milas²; Devez y Cia, autre société française, installée à Reyes en 1890 a des *gomales* sur le rio Madidi³² pour 520 milas² et des droits pour 1 150 milas². Elle dispose aussi de 1 570 milas² à Genesuya; The Orton Rubber C° est passée, avec la mort de Vaca Diez, dans le groupe de N. Suarez qui était son créancier et devient ainsi la grande fortune du nord amazonien.

CORTEZ RODRIGUEZ, G., 1990 - Los Jesuitas y la rebelión indígena mojeña de 1877. *Historia y Cultura*, La Paz, n° 17, pp. 173-174. (BUMSA)

Mots-clés : Exploration, révolte messianique

Le rapport du père Gumercindo Gomez de Arteche est conservé sous forme d'un cahier de 102 pages à Lima, aux archives des Jésuites. Une copie serait déposée au CIDEBENI de Trinidad.

Le manuscrit comprend trois parties : 1 et 2 - Voyages à Oruro et Cochabamba, pp. 1-19; la 3^e partie - pp. 20-102 - traite des conflits sociaux dans le Beni en 1880, ou révolte de la *Guayocheria*, épisode mal connu³³ d'une révolte des Indiens de Trinidad.

COURTEVILLE, René, 1938 - *Le Matto Grosso*. Payot, Paris, 236 p. (CPJCR)

Mots-clés : Colonisation, frontière, voie de communication

L'auteur est un ingénieur français installé depuis longtemps au Brésil. Il a connu une certaine célébrité en réalisant la première croisière automobile de Rio à Lima, en passant par la Bolivie. Courteville a publié aussi de nombreux livres de voyage sur ses randonnées amazoniennes et les Indiens. L'auteur a acheté une *fazenda* sur les bords du Guapore (Itenez) et connaît bien la région frontière de la Bolivie.

Il a aussi fait publier par le Service Géographique des Armées français une carte au 1/2 000 000 du Matto Grosso, résultat de 20 ans d'observations. "*Elle comprend, à l'Est, les parties jusqu'alors inconnues de la frontière Brésil-Bolivie, et dans son ensemble l'hydrographie et l'ethnographie complètes du Matto Grosso et des Etats limitrophes : Amazone, Beni, Orient de Bolivie...*". Mais la partie reproduite dans l'ouvrage - région de San Matias - est nettement insatisfaisante à cause d'oublis, d'erreurs et de son dessin d'amateur...

L'histoire de l'établissement de la frontière avec la Bolivie est évoquée de façon brouillonne; elle est faite de chasses aux Indiens, de la recherche de l'or et des voies de voie de communication fluviales allant de l'Itenez au Madeira. Une longue description de la frontière avec la Bolivie est faite : San Matias a 200 habitants, des Indiens chiquitos et bororos. L'auteur note l'existence des salines disputées (Salinas) entre Espagnols et Portugais, devenues neutres en 1837, puis occupées par les Boliviens en 1843 et dont

32 - Devez fut attaché à de nombreuses affaires ou projets comme la navigation et la colonisation du Purus. Sa société possédait, en tant que gérant sur le Madidi, le tristement célèbre A. Mouton.

33 - Notons un article guère ancien (année 1950), mais introuvable, de Callau-Barbery, auteur originaire de Santa Cruz, publié dans la *Revue de l'Université R.G. Moreno*.

ils furent chassés. La borne frontière de Boa Vista est aussi située sur la ligne de partage des eaux entre les bassins de l'Amazonie et de La Plata.

Casalvasco est une ancienne hacienda portugaise servant de garnison pour surveiller la contrebande du bétail à la frontière. De 420 habitants en 1820, ce poste ruiné n'en a plus que 25 avec les militaires.

La description historique des forts brésiliens de la rive droite du rio Paraguay, rive qui a été revendiquée par la Bolivie jusqu'en 1867, est donnée.

Principe de Beira est à l'abandon en 1936 et n'a plus que 108 habitants. Le trafic de la voie ferrée Mamoré-Madeira est devenu très réduit et irrégulier, avec l'effondrement du caoutchouc.

CRESPO, L.S., 1907 - Manual para el inmigrante a Bolivia. - Comunicacion interior. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 29, pp. 630-635. (CPV)

Mots-clés : Voie de communication

Ce rapport note la médiocrité du réseau des voies de communication et donne l'extension et les distances des réseaux routier, ferroviaire et fluvial.

CRESPO, Luis S., s.d. - *El mayor general Don José Manuel Pando. Su vida y sus obras*. Imp. Moderna, s.l., tome 1, 372 p. + cartes. (CPJCR)

Mots-clés : Exploration, frontière, main-d'œuvre, colonisation

Cette bibliographie présente l'action "orientale" de J.M. Pando, général et Président de Bolivie, mais aussi homme public talentueux et grand patriote. Une carte retrace les étapes des explorations de Pando, de 1891 à 1912.

La première expédition part de Riberalta et atteint les rios Madre de Dios, puis Tambopata, ce dernier confondu par Pando avec le rio Inambari. Il est noté la disparition du groupe d'explorateurs accompagnant l'ingénieur Muller, victime des Indiens et parmi lesquels se trouvait le neveu de Pando³⁴. Albert Mouton, un *cauchero* du rio Madidi, a entrepris une expédition contre ces sauvages pour retrouver Muller. "La tribu a été exterminée presque totalement, sauf deux enfants qui ont pu fuir". Entre les trophées retrouvés, il y avait des vêtements et des pièces de monnaie de Muller et de ses compagnons. Un des résultats de cette exploration a été le levé des cartes hydrographiques des rios Beni, Madre de Dios, Orton, Tahuamanu et Heath. Pando constate l'absence de moyens officiels pour son expédition, mais il était soupçonné alors de comploter contre le président Arce. Aussi a-t-il vendu à Vaca Díez ses concessions (400 lieues carrées), attribuées par l'Etat en remerciement de ses explorations antérieures, de façon à payer les frais de l'expédition. Il note un mécontentement de la population locale contre la Délégation Nationale de Riberalta, car on lui reproche de ne pas officialiser la propriété des terrains occupés.

Pando ultérieurement, à partir de Rio, puis de Buenos Aires, va attirer l'attention du Gouvernement sur la nécessité d'établir la souveraineté effective de la Bolivie

34 - Selon l'expédition de recherche entreprise par A. Mouton, patron de la *barraca* Mirlitonville, les Indiens massacrèrent les explorateurs et conservèrent une partie de leur équipement retrouvée ensuite par l'expédition punitive.

sur ses terres amazoniennes. Pour cela, il proposera de réaliser les explorations ainsi que les délimitations frontalières prévues par le traité de 1867 avec le Brésil. Ensuite, il devait être nommé chef de la délégation bolivienne de délimitation, renforcée par des topographes anglais de la Société royale de Géographie conduits par le major Fawcett³⁵. Cunha Gomez, un diplomate, et le colonel Taumaturgo Azevedo, auteur d'une nouvelle interprétation controversée des coordonnées des sources du Yavari, représentaient le Brésil.

En 1897-1898 eut lieu une nouvelle expédition de Pando visant à dresser une carte topographique de la frontière Pérou-Bolivie, de la région du lac Titicaca jusqu'à la forêt inexplorée servant de ligne frontière dans le secteur de Caupolicán, et à étudier l'Inambari, pratiquer la reconnaissance de la route de Fitzcarrald et assurer l'établissement d'un fortin et d'une douane sur la partie supérieure du rio Madre de Dios. Il devait aussi préparer la création d'une piste entre les rios Beni et Aquiri suivant la ligne frontière.

Un autre objectif était d'assurer l'organisation administrative du district d'Aquiri-Purus qui restait une zone vacante d'autorité, et de mener à bien la reprise de la démarcation frontalière avec le Brésil. Pando réalisa une reconnaissance de l'Acre, en mars 1892, pour y évaluer la pénétration des Brésiliens; il y nota des attaques des tribus sauvages.

Il devait organiser la répression de l'insurrection de l'Acre en 1901. En 1903, devenu Président de Bolivie, il prit la tête de la colonne de secours qui devait tenter de s'opposer à l'intervention brésilienne. Il avait fait vérifier la position des coordonnées des sources du rio Yavari et annoncer un projet de voyage à l'Acre "*qui irrita*" le grand voisin brésilien.

Pando, nommé Délégué National pour le Territoire des Colonies en 1904, réalisa alors son sixième voyage. Il se pencha sur le problème de la main-d'œuvre des *barracas*. "*Les patrons étaient et restent habitués à commettre des abus sans frein avec leur personnel*" constate-t-il... Aussi proposera-t-il une nouvelle loi de recrutement de la main-d'œuvre qui, très critiquée, entraînera sa démission.

CRESPO, Carlos, 1907 - Breve información relativa a los gomales de la provincia de Larecaja. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 30, pp. 710-715. (CPV)

Mots-clés : Caoutchouc, foncier, commerce

Entre les vallées des rios Conzata, Camata, Mapiri, Tipuani, Mariapu, Challana on trouve dans les forêts et, en abondance, l'*Hévéa brasiliensis*. Les densités varient de 100 arbres à l'hectare à 20-30.

Sorata, capitale de Larecaja, est devenue le centre de l'exploitation du caoutchouc; c'est aussi un nœud de voies de communication pour les régions du nord-ouest et on y rencontre facilement de la main-d'œuvre pour la saignée des hévéas. L'existence de 5 maisons de commerce et agences d'achat du caoutchouc est signalée, les distances de Sorata aux *gomales* variant de 4 à 10 jours. La maison de B. Goyta est la plus importante; elle possède des *gomales* à Achiquiri, Pauje, Charopampa, soit

35 - Fawcett, P.H. *A través de la selva amazonica. Exploración Fawcett*. 1974.

360 000 ha avec 92 t de produit par an, obtenu en utilisant 600 travailleurs, et représentant une valeur annuelle de 100 000 Livres sterling. La maison de commerce de E. Gunther détient des *gomales* à Mariapu, Bagante, Sarampiuni, etc., soit 100 lieues², 200 péons et 23 t de caoutchouc valant 40 000 Livres sterling. A. Pérez, avec 70 lieues², 160 péons et 16 t, représente un revenu de 24 000 Livres sterling. A. Violand, exploite 20 lieues² donnant 7,36 t avec 80 péons et dégage un revenu de 16 000 Livres sterling. La "Boston and Bolivia Rubber" dispose de 80 lieues² de concessions.

Le manque de péons a réduit en 1906 la récolte. Il existe aussi une pratique abusive de l'*habilitación*, c'est-à-dire l'obtention à crédit de marchandises et quincaillerie par les péons, mais à des taux usuraires; il en résulte que nombre de contrats sont trompeurs et transforment le travailleur en esclave volontaire. L'auteur estime qu'avec une rationalisation du marché de la main-d'œuvre, une production de 8 000 quintaux espagnols est possible ainsi que la création de plantations d'hévéa. Il constate que les grands *gomales* sont bien équipés et possèdent leurs cultures vivrières pour leurs travailleurs. S'il existe d'anciennes plantations de quinquina, elles sont peu mises en valeur du fait de la crise des exportations.

CRESPO, L.S., 1907 - Estudios geográficos. Memorandum para el consulado general en Londres. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 24, pp. 179-224. (CPV)

Mots-clés : Commerce, foncier

L'article produit un tableau des terres inoccupées et de celles de colonisation et donne des informations sur le trafic vers Puerto Suarez.

CRESPO, Luis S., 1909 - El Territorio Nacional de Colonias. *Boletín de la Sociedad de Geografía de La Paz*, n° 27-28-29, pp. 25-60. (BUMSA)

Mots-clés : Histoire, géographie, exploration, économie

Ce territoire a été créé en 1890 par une initiative du député de Santa Cruz, Pedro Suarez, et la loi du 24 octobre a instauré les délégations nationales du Purus et du Madre de Dios. Sa superficie est de 209 227 km². L'auteur donne une définition des limites et du climat de cette région amazonienne.

En 1893 a eu lieu la première expédition dans la région du Madre de Dios avec M.V. Ballivian et Lisimaci Gutierrez, son premier délégué. C'est à Riberalta, devenue capitale du Territoire des Colonies, que s'installa la délégation en 1893.

La population est estimée à 60 000 habitants y compris 15 000 indigènes insoumis. Sa répartition est la suivante : 50 % de Boliviens, 25 % de Brésiliens, 15 % de Péruviens et 10 % d'autres origines.

Il y a eu création de 4 districts depuis 1905 : Rio Beni, Madre de Dios, Rio Acre, Rio Orton. Pour chacun, l'auteur donne la liste des *barracas* et des postes militaires établis sur chaque rio dont la liste des toponymes indiens est fournie. Le caoutchouc occupe au total 191 *barracas* et 37 857 *estradas*, soit 17 470 670 ha en 1908. Villa Bella est peuplée alors de 2 000 habitants; une description du poste et de son mouvement commercial est donnée.

Cuadros estadísticos de las revisitas indígenas de la República desde el año 1850 a 1877. *Boletín de la Oficina Nacional de Inmigración*, 1901, n° 4, pp. 514-523. (BUMSA)
Mots-clés : Economie

Données statistiques sur le tribut indigène prélevé principalement dans les communautés paysannes de l'Altiplano et des vallées.

Cuadro de concesiones gomeras adjudicadas en el Dpt. de La Paz, en el año 1900. *Boletín de la Oficina Nacional de Inmigración*, 1901, n° 4, pp. 342-343. (BUMSA)
Mots-clés : Caoutchouc, démographie

Texte qui fournit les dates, les propriétaires, les superficies et cantons d'appartenance des concessions à caoutchouc. Il montre aussi l'importance du tribut indigène dans le budget national bolivien.

CUELLAR, David Rey, 1982 - Cachuela Esperanza. *Folletos de Hoy*, 16 p. (CPSR)
Mots-clés : Voie de communication, commerce, main-d'œuvre

L'article, bien que décousu, est une monographie de ce port fluvial vers 1910, peuplé alors de 2 000 habitants tous voués au caoutchouc. Le site de Villa Bella est tombé à l'abandon avec la fin de la collecte entraînée par la crise de mévente du caoutchouc en 1925. Ce port était, lors de l'époque du règne du caoutchouc, à la tête d'un réseau commercial s'appuyant sur Trinidad, Riberalta et Guayaramerin.

L'établissement "Matucare" dirigeait alors les activités agropastorales, avec des dépendances à Navidad, Benjamin et dans le Madre de Dios. Sur le rio Beni, le moulin à sucre Ivon alimentait les *barracas* de toute la région. Sur le rio Madre de Dios, le poste de La Sena contrôlait tout le réseau commercial de ravitaillement des *barracas* du caoutchouc. Nacebe, un autre établissement, ravitaillait les rios Orton et Tahuamanu.

Une analyse de l'organisation quasi militaire du travail du personnel de la *Casa Suarez* est faite et souligne le confort des équipements sociaux réalisés. Patron de caractère inflexible mais paternaliste, N. Suarez refusa, lors de la crise du caoutchouc, de licencier son personnel en précisant qu'il lui devait sa fortune, et fit puiser dans ses réserves bancaires pour maintenir leurs soldes. L'excellente organisation des archives de la société est évoquée ainsi que le transfert de leurs restes à Guayaramerin... L'état de la flottille des Suarez est produit.

Del Beni al Atlántico. La concesión a la empresa Maciel and Co. El camino entre el Guaporé y el Yauru. Nuevos horizontes para el comercio. *Boletín de la Oficina Nacional de Inmigración*, 1902, n° 13-14, pp. 75-77. (CPJCR)
Mots-clés : Voie de communication, colonisation

Ce texte signale une résolution de l'assemblée du Matto Grosso brésilien favorable à un chemin unissant les rios Guaporé (ou Itenez) et Paraguay, par le rio Yauru. Des avantages seront donnés à l'entreprise qui se chargera des travaux, avec une subvention et des concessions de terres. Le parcours sera celui de Guayaramerin au rio Yauru; il a déjà été entrepris par les auteurs à cause de la garantie d'un transport bon marché.

DELGADO LLANO, Humberto, 1923 - *Legislación de Tierras Baldías y Concesiones Gomerías*. Ministerio de los Asuntos Exteriores, La Paz, 311 p. + annexes de XIII p. (CPSR)

Mots-clés : Colonisation, Indiens *bravos*

Cette compilation met de l'ordre dans le maquis juridique propre à la législation foncière bolivienne, quelque peu changeante et contradictoire entre 1880 et 1910. L'effort de classification produit permet de saisir la législation propre aux *gomerías*, donc s'appliquant, à l'époque, à la ressource économique la plus importante.

En annexe apparaissent les résultats d'une intéressante enquête du ministère de la Guerre et Colonisation; elle a été réalisée auprès des autorités des régions de missions où se trouvent d'importantes superficies de terres vacantes. Ainsi le père B. de Niño donne son appréciation sur les terres à coloniser pour les missions de Potosi et leur état. Il faut noter, dans la réponse du responsable des missions de La Paz, un historique du peuple mochène réduit en 1923 dans les localités de Santa Ana et Covendo. L'absence d'agriculture, faute de main-d'œuvre locale, est consignée. La réponse du gérant de la société commerciale allemande du Matto Grosso signale que si le secteur de Pampa Grande est vierge pour 5 000 ha, on ne peut le coloniser du fait "*des continuelles attaques des sauvages*".

DEMELAS, Danièle, 1980 - *Nationalisme sans Nation ? La Bolivie aux XIX^e et XX^e siècles*. Éditions du CNRS, Paris, 227 p. + cartes et graphiques. (BNS)

Mots-clés : Histoire, démographie, diplomatie, administration

Cette historienne produit un tableau général fort riche et synthétique, indispensable pour la connaissance des problématiques de la Bolivie au cours du XIX^e siècle. Il touche, parfois de manière inédite, des domaines peu étudiés. Cet ouvrage produit aussi quelques indications d'intérêt sur les Orient. Nous retiendrons de ces analyses, le problème de l'anémie démographique de la Bolivie durant tout le XIX^e siècle avec l'approche des carences propres aux recensements, surtout pour les régions orientales. La Bolivie a eu ainsi une croissance nettement inférieure - entre 1850 et 1880 - à celle de la moyenne sud américaine. L'impact des maladies, frappant surtout les groupes indigènes, est-il une explication ? La population alphabétisée s'élève seulement à 15 % du total. Le personnel administratif, pour le Beni et Santa Cruz, soit plus de la moitié de la superficie du pays, atteint 98 personnes en 1879, contre 816 pour l'ensemble du pays. La régression scolaire du Beni, en 1880, est une réalité signalée par le rapport Aguirre.

L'auteur produit une analyse des voies de communication, avec l'absence de route et des chemins mal entretenus; l'arrivée tardive du chemin de fer comme la rareté du télégraphe expliquent l'enkystement régional et la désarticulation entre l'Orient et l'Occident boliviens. La pauvreté des revenus connus est saisissante : ainsi, pour l'emprunt forcé de 1880, on ne trouve que 69 contribuables dans le Beni possédant plus de 300 Bs de revenus annuels.

Le dépeuplement de l'Orient affecte surtout le milieu indien : il est dû aux maladies et à l'alcool. La disparition progressive des missions - 43 en 1884, mais 16 en 1900, dont 9 à Tarija (avec 9 957 néophytes), 4 à Santa Cruz (4 708) et 3 à La Paz (720) - serait liée à cet effondrement démographique.

DENEVAN, William M., 1980 - *La geografía cultural aborígen de los llanos de Mojos*. Editions Juventud, 272 p. + cartes. (Traduit de l'anglais) (BUMSA)

Mots-clés : Hydrologie, archéologie, démographie historique, mode de vie

Ce travail est un classique : il fait une présentation de la géographie physique du Beni avec des développements de premier plan sur les cycles climatiques et hydrauliques et leurs effets locaux. Il en découle une rétrospective archéologique de la civilisation précolombienne disparue et de possibles avancées des Incas dans cette région. Une intéressante évocation du problème des terrasses artificielles (les *lomas*) et du système de drainage avec des lacs - artificiels ou naturels ? - perpétue un vieux débat sur leur origine.

L'ouvrage aborde l'histoire coloniale avec la fondation des missions jésuites et l'essor de l'élevage ; il donne une monographie des Indiens des savanes et de leur mode de vie. L'auteur déduit de ses observations l'existence d'une population indienne précolombienne nettement plus nombreuse que celle d'aujourd'hui.

Diccionario geográfico de la division política de la Republica de Bolivia. *Boletín de la Oficina Nacional de Inmigración*, 1918, n° 9-10-11-12, Nouvelle série, pp. 37-90. (CPSR)

Mots Clés : Géographie administrative

Article donnant la liste des cantons par province et département.

DIONISIO-CERQUEIRA, 1903 - *La Bolivie et le Brésil. La question de l'Acre*. Imp. Eyméoud, Paris, 62 p. + carte. (CPJCR)

Mots Clés : Diplomatie, frontière

Il s'agit d'une évocation classique des anciens traités coloniaux de frontières et de l'*Uti possidetis*, c'est-à-dire des règles du droit international et administratif héritées de l'Espagne en 1810 et que, vainement, les pays sud-américains ont essayé d'appliquer pour la résolution de leurs conflits frontaliers.

Doctor (El) Don Vaca Díez. Sus antecedentes, Su obra, Sus detractores. Imp. El Comercio, Cochabamba, 1894, 91 p. (CPSR)

Mots-clés : Caoutchouc, pouvoirs publics, insécurité, colonisation, main-d'œuvre

Ce texte apologétique donne un bref rappel de l'action de Vaca Díez, devenu sénateur et actif défenseur des intérêts du Beni et de ses exploitants du caoutchouc. L'article détaille son projet de loi pour l'Orient marqué par les points suivants : la création d'une province du Beni et d'un département du Mamoré; la fondation au centre du département, pour faciliter le commerce et la navigation, de sa nouvelle capitale, Ciudad Ballivian (Rurrenabaque)³⁶; l'installation d'une douane centrale à Villa Bella, et de pistes vers Exaltación et entre Cochabamba et San Ignacio; la réalisation d'une route du Madre de Dios à l'Acre et d'une autre voie évitant les *cachuelas* du Madeira; l'installation de 200 familles de colons dans la mission de Guarayos et "des désoccupés

36 - C'était déjà, vers 1844, un des projets orientaux du président J. Ballivian.

du pays” ayant une qualification...; la création d’une compagnie financière nationale pour soutenir les grands projets; l’acquisition de 2 vapeurs pour la navigation sur les rios Mamoré et Beni; l’installation d’un abattoir et saloir pour le bétail de Mojos à Exaltación, afin de ravitailler les *barracas*; la création d’une raffinerie de sucre et distillerie d’alcool.

Malgré les résultats obtenus, en 1893 le Congrès a refusé d’accorder à Vaca Diez une concession de terres pour agrandir ses exploitations de caoutchouc.

La suite de ce texte permet de dégager quelques points intéressants :

- Vaca Diez a su chercher et utiliser les compétences, comme de s’adjoindre des collaborateurs de qualité tel Adolfo Ballivian³⁷. S’il fut un patron avisé et entreprenant, il se heurta régulièrement dans l’extension de ses domaines et de sa production de caoutchouc au manque de capitaux propres. Aussi dut-il demander contre hypothèque un crédit de 500 000 Livres sterling à la *Casa Suarez*³⁸. Il devait aussi obtenir l’accord de la Maison Brillard pour un autre prêt de 30 000 Bs qui lui permit, en 1883, de livrer 45 t de gomme à N. Suarez. Il a créé aussi une société d’exploitation du caoutchouc avec F. Abaroma. En effet, la colonisation du rio Orton, entreprise témérairement par Vaca Diez, devait se heurter aux difficultés de gestion propres à la conduite de deux entreprises éloignées de 500 km. Parmi ces obstacles, on doit citer les désertions massives, atteignant jusqu’à 80 % des effectifs, des péons fuyant vers le Madeira. Cette situation explique la décision de Vaca Diez de transférer toute l’activité d’exploitation du caoutchouc sur le rio Orton en laissant ses *gomales* de Reyes. L’œuvre de Vaca Diez sur le rio Orton réside dans la création de 8 *barracas* disposant de 181 péons, mais il y eut 50 morts ou disparus chez le personnel.

- D’autres colons ont suivi son exemple de mise en valeur du caoutchouc, tel Claire à Trinidad qui a acheté les terres du rio Manuripi ou Nicanor Salvatierra. Celui-ci, un ami d’abord, devint un rival acharné de Vaca Diez. En effet, il lui avait vendu, en échange du paiement de sa créance avec le défunt Claire, les propriétés de sa veuve. Puis, poussé par un certain Robertson, époux d’une de ses nièces, il décida de garder les biens en spoliant la veuve Claire, rejetant ainsi l’accord passé, et mis en avant par Vaca Diez pour se justifier de la querelle qui suivit. Il ressort de ces explications que les problèmes avancés dans le différend entre les deux hommes, ceux de l’enlèvement de péons, étaient d’intérêt plus secondaire.

DUCCI, Père Zacarias, 1895 - *Diario de la visita a todas las misiones existentes en la republica de Bolivia, America meridional, practicada por el M.R.P. Sebastian Pifferi*. Tip. de la Porciúncula, Assise (Italie), 189 p. (BNS)

Mots-clés : Indiens *bravos*, abus, main-d’œuvre, mission

Ce voyage de six mois d’un visiteur des missions représente un parcours de 800 lieues (4 500 km). À propos des Indiens de Mojos le missionnaire écrit : “*Ils vivent aujourd’hui sous l’oppression d’une race qui, après les avoir réduits à la misère, les arrache à leurs familles pour les faire mourir dans les gomales perdus du Beni*”, aussi nombre d’Indiens sont-ils retournés à la vie sauvage. L’auteur note l’insécurité

37 - Qui fut consul, puis délégué pour le Territoire du N.O.

38 - Ce qui explique que N. Suarez, à son décès, assura la tutelle de ses biens et reçut ses propriétés.

provoquée par les attaques des Sirionos sur le chemin de Santa Cruz à Trinidad. A Loreto, le missionnaire observe l'absence des hommes partis aux *gomales*. Trinidad est une ville en décadence, peuplée de 2 000 habitants seulement du fait du départ des indigènes ; ceux qui se sont réfugiés à San Lorenzo refusent de revenir : "*Pourquoi aller chercher la mort ?*" disent-ils...

L'auteur donne les effectifs de convertis par mission.

EASTWOOD, D.A. et POLLARD, J., 1985 - The Development of Colonization in Lowland, Bolivia. *Boletín de Estudios latinoamericanos y del Caribe*, Amsterdam, n° 38, pp. 62-82 + cartes. (CPV)

Mots-clés : Colonisation, voie de communication, étranger, projet, frontière

La première tentative officielle de colonisation dirigée s'est déroulée à Todos Santos, dans le Chapare, avec le général Roman, 50 Indiens yuracares et quelques familles de soldats ; en 1935 la colonie comptait 1 200 personnes provenant en majorité des Yungas, plus quelques migrants italiens. La construction de la route Chapare-Todos Santos, de 1937 à 1942, a favorisé cette colonisation spontanée avec l'apparition d'autres colonies comme Victoria, Général Buch et Central Buch. Elle explique la croissance de la petite ville de San Antonio (Villa Tunari actuellement). En 1944 cette population était estimée à 3 300 habitants, avec comme culture principale la coca.

Après la guerre du Chaco et le risque de sécession de la colonie de Santa Cruz qui restait isolée du reste de la Bolivie, le gouvernement a encouragé l'installation de vétérans, par exemple sur le rio Ichilo. En 1937, 40 familles étaient installées à El Comando, et en 1940, on y comptait 200 familles, avec quelques Juifs européens et des Portugais. Mais, avec le départ des militaires, en 1945, la colonie a perdu son principal marché et s'est dispersée ; en 1950, il ne restait que 22 familles vivant difficilement.

Avec la Réforme Agraire, si l'armée se voit confier en 1951 la responsabilité de la planification agricole de la colonisation, après 1952, le processus de colonisation est organisé par la classe politique, mais en liaison avec l'Etat-Major. L'ouverture de la route Cochabamba-Santa Cruz, en 1953, a été un facteur décisif pour accélérer la politique de colonisation, car on la parcourait en moins de 2 jours contre 2 semaines pour l'ancienne voie... La Corporación Boliviana de Fomento a formé avec l'armée une "Division de Colonisation" ayant comme objectif majeur le désenclavement routier. De 1956 à 1958, ce plan a obtenu quelques succès dans la région de Santa Cruz, au Nord et à l'Ouest, avec des colonies semi-planifiées qui ont attiré des migrants de Potosi, Sucre et Cochabamba. Une assistance pour les formations scolaire et agricole y était fournie ainsi que les vivres et équipements, mais pas le crédit agricole.

Une expérience de colonisation directe eut lieu à Cotoca avec une assistance totale de la FAO. Mais, malgré 3 000 dollars d'investissement par famille, elle a été un échec : en 1956, il ne restait que 28 des 170 familles initiales. Manque d'intégration des colons et d'expérience du milieu, origine minière d'une partie des familles, absence de formes communautaires, mauvaise qualité des sols et contraintes climatiques, telles ont été les raisons avancées de ces insuccès, avec la forme trop paternaliste de l'expérience.

En 1958, la colonisation devient purement civile avec la constitution du Conseil National de Colonisation. Des introductions concertées de colons étrangers se développent avec les 238 familles d'Okinawa³⁹ établies en 1954, sur 50 000 ha, dans la province de Warnes ; ils se consacreront à la culture du coton. En 1955, ce sont 233 familles japonaises qui sont installées sur 27 000 ha autour de San Juan, dans la province d'Ichilo. Le Japon leur apportait tout l'équipement nécessaire, avec routes, hôpital et écoles.

Hors de l'action publique, on note l'arrivée des Mennonites provenant du Paraguay ou d'autres pays. Bénéficiant d'investissements importants, ils vont s'installer au sud de Santa Cruz et y développer l'élevage, soit au total l'installation de 1 500 familles très actives. Dans les Yungas, l'ouverture de la route de Caranavi, en 1959, devait permettre l'essor d'un autre pôle de colonisation avec 71 colonies installées en 1961, soit 1 000 familles.

En 1962 le Conseil de Colonisation élabore le premier plan bolivien de colonisation rurale. Il prévoit l'installation de 90 000 familles, sur 1 700 000 ha, réparties en 10 colonies avec le soutien de l'US-AID. Un projet est établi en 1963 pour la colonisation restée infructueuse du haut Beni, avec 550 familles au coût de 2 500 US \$ par unité. En 1963, un autre projet visait le haut Beni, Chimore et Yapacani, mais avec seulement 8 000 familles au lieu des 35 000 prévues initialement, mais ce plan devait capoter. Il devait être repris en 1966 par l'INC qui, en 1968, réduit à 5 000 les familles à installer. En 1971, néanmoins, 5 000 familles sur 9 000 étaient installées, pour un coût de 8,3 millions US \$, soit de 1 646 US \$ par famille. Mais les taux d'échecs vont atteindre parfois 90 %, comme à Yapacani, s'expliquant par l'absence de transports, les maladies, l'inadaptation au milieu tropical. Néanmoins, la colonisation spontanée s'est poursuivie, avec une estimation d'environ 4 500 familles installées dans le Beni, Chimoré et Yacapani. L'INC devait apporter des aides technique et alimentaire et réaliser une attribution de titres de propriété pour près de 15 000 familles.

Le manque de financement explique l'échec de plans souvent démesurés : ainsi l'installation des 90 000 familles prévues en 1962 aurait nécessité un investissement de 225 millions US \$ alors que 8,3 millions ont été finalement disponibles. En 1975 les colons spontanés du Chapare atteignaient un effectif de 8 000 familles. Si, de 1976 à 1980, 6 projets de colonisation aux frontières étaient envisagés, trois seulement aboutiront à Puerto Heath, Santa Rosa de Abuna et Chiquiaca-Pampa Redonda. Le manque d'appui international comme la bureaucratie des instances boliviennes expliquent ces échecs.

Editoriales de “La Ley” y documentos relativos a los sucesos del Beni. Imp. La Ley, Santa Cruz, 1893, 44 p. (CPSR)

Mots-clés : Caoutchouc

Il est confirmé que le caoutchouc a été découvert en 1873 sur les rives du rio Beni par le colonel José Manuel Vaca Guzman, père de A. Vaca Diez. En 1892, suite à la concurrence entre patrons, des accusations sont portées contre Salvatierra pour avoir

39 - Okinawa est une des îles Ryou Kyou redevenues japonaises après une période d'administration américaine à partir de 1945.

suborné six péons de Vaca Diez. Après des incidents, une colonne militaire fut envoyée sur le rio Orton où elle arrêta Salvatierra et opéra la saisie de son armement.

EDWARDS, Herbert A., s.d. - Trabajos de demarcación en la frontera de Bolivia y el Brasil, 1911-1912. *Boletín de la Sociedad de Geografía de La Paz*, n° 39, pp. 231-267. (BUMSA)

Mots-clés : Voie de communication, condition de vie, foncier, étranger

Edwards a été, avec Fawcett, un des membres de la commission anglaise de démarcation de la frontière Pérou-Bolivie, suite à l'arbitrage argentin. Celui-ci devait régler le contentieux frontalier entre les deux pays, mais avait été contesté par La Paz en 1910. Une excellente piste, construite par la Casa Suarez, joignait l'Acre au rio Tahuamanu. Le rapport constate la superposition des concessions de *gomales* et les conflits qui en découlent entre propriétaires. Une forte mortalité existe dans la région provoquée par les fièvres comme par une mauvaise alimentation. La présence de nombreux collecteurs provenant du Ceara est signalée, et confirme l'influence brésilienne sur la région.

L'auteur a reçu un bon accueil dans les *gomales*, mais il note que dans les zones éloignées de l'Acre, en l'absence de toute autorité bolivienne, le gouvernement reste inconnu.

EHRENREICH, Pablo, 1890 - El rio Purus (traduit de l'allemand). In : Ballivian, V.M. - *Exploraciones y Noticias hidrograficas de los rios del Norte de Bolivia*. La Paz. (BUCC)

Mots-clés : Exploration, commerce, démographie, Indiens *bravos*

Cet explorateur de l'Amazonie centrale s'est consacré, en 1888, à l'exploration du rio Purus, alors en plein essor avec la collecte de la gomme. Il note qu'en saison des pluies la hauteur des eaux du fleuve peut augmenter de 50 à 65 pieds. Le Purus est resté inconnu jusqu'en 1862, date à laquelle le botaniste Wallis l'a parcouru sur 100 miles; ensuite Lord Chandless l'explora en 1864/65.

La navigation à vapeur a été ouverte en 1867 et a entraîné l'installation d'au moins 2 000 *caucheros* dès 1871, effectif qui passe à 50 000 personnes, vers 1890. La production atteint 3 000 t, soit une valeur de 900 000 Livres sterling, mais cette région, bien que de souveraineté nominale bolivienne, ne connaît aucune colonisation ou occupation administrative effective.

Le climat est très malsain, d'avril à mai, avec la saison des pluies et les moustiques y apportent des fièvres. Le rio Purus, selon l'explorateur, est une zone de contact entre les tribus dites "Nu"⁴⁰ de Bolivie du Nord et du Matto Grosso, et celles du cours supérieur du rio Solimaes. Les Indiens du rio Madeira viennent aussi y faire des *correrias*. Les Indiens pammays y présentent souvent les symptômes d'une maladie inconnue qui couvre leur peau de taches noires et blanches. La tribu des Ipuranas est la plus importante, mais elle est dangereuse car elle pratique l'anthropophagie; les missionnaires anglais ont tenté en vain son évangélisation...

40 - C'est l'unique fois où nous avons rencontré cette référence.

EHRENCHEICH, Pablo, 1906 - La etnografía de la America del Sur. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 19-20-21, pp. 702-714. (CPSR)
Mots-clés : Ethnie

Description superficielle des principaux groupes ethniques de la Bolivie orientale et de leurs territoires.

El Beniano, Trinidad - 1er septembre 1884, p. 2. (CPSR)
Mots-clés : Indiens *bravos*, fortin

Un article de cette revue mensuelle fait état de l'assassinat de *caucheros* du fait "des invasions des sauvages"; des Boliviens et de nombreux Brésiliens ont été tués. Aussi est-il demandé l'envoi de troupes et l'établissement d'une garnison en face de Fuerte Beira de Principe, avec au moins 50 hommes car il y a de nombreuses *barracas* à protéger, la région étant riche en caoutchouc. Des garnisons sont aussi nécessaires à Villa Bella et sur le Madre de Dios.

El Beniano, Trinidad - 15 octobre 1884, p. 3. (CPSR)
Mots-clés : Indiens *bravos*, condition de vie

Il est fait état de correspondances reçues du rio Beni annonçant qu'il y a baisse du prix de la gomme et une forte mortalité dans le personnel travaillant au caoutchouc. Cela est "la conséquence naturelle de l'état des places financières en Europe et de la situation météorologique en Amérique du Sud". D'autres correspondances du Madre de Dios confirment "la conquête de douze tribus sauvages qui se trouvent maintenant soumises et aux ordres des patrons des *barracas*". Un *cauchero*, Manuel Cardonas, est parti explorer le rio Acre et l'espoir est né, avec cette exploration, de l'établissement d'une future liaison fluviale entre l'Amazone et l'Atlantique.

El Beniano, Trinidad - 30 mai 1885, p. 4. (CPSR)
Mots-clés : Voie de communication, commerce

Depuis le début de 1885, 11 canots ont descendu le fleuve Madeira emportant 66 t de caoutchouc, 13 autres ont remonté ce fleuve avec de la marchandise, 28 autres sont attendus. Malgré ce trafic, devenu intense depuis 1880, les autorités boliviennes n'en ont cure et n'assurent aucun contrôle, alors que le Brésil établit des statistiques du trafic... Il est noté le désintérêt des autorités à propos du poste douanier de Villa Bella "qui n'a rien d'une ville et rien de beau", et où la douane se dans un état d'incurie total : pas de livres de comptes, de balance, de code douanier, de personnel payé, de chef de frontière, de maire...

EVANS, J.W., 1903 - Expedition to Caupolicán, Bolivia. *The Geographical Journal*, Vol. XXII, n° 6, pp. 602-646. (BUCC)
Mots-clés : Foncier, mission, Indiens *bravos*, caoutchouc, abus

Evans a fait partie d'une expédition scientifique qui a quitté le Royaume-Uni en 1901. Il relate son voyage de descente par le rio Tipuani connu pour ses placers d'or. Mais il note, pour tout projet d'investissement minier, la difficulté d'obtenir des titres

de concessions de l'administration bolivienne. Au cours de la description du milieu physique, Evans livre ses remarques sur le relief et l'hydrographie.

L'auteur atteint Rurrenabaque, puis visite Reyes en 1902. Il fait état des missions abandonnées en 1840 de Santiago de Pacaguaras et Carmen de Toromona. Les Indiens parlent le tacana, langue proche du maropa de Reyes; des groupes de "barbares" vivent aussi dans les forêts proches, mais gardent des contacts avec les Indiens civilisés. Les Guarayos - jadis Tiatinaguas - jouissent de la mauvaise réputation de voleurs et d'assassins. Chupiamonas n'est qu'un hameau formé de 20 huttes. La mission de San José, fondée par les Franciscains, a été, à cause des attaques des Indiens, transférée plus loin, mais une épidémie a décimé sa population. L'auteur note l'œuvre positive des Franciscains. Il a atteint les monts Yariapo où se sont établis depuis peu des anciens convertis indiens. Ils ont abandonné la religion et attaquent et tuent les voyageurs; une expédition de représailles y a fait des captifs. Après avoir traversé les montagnes d'Apolo, arrêt à Chupiamonas et Lumalio. Ipurama n'a que 7 cases. Apolo, jadis avait un idiome, le lapa-lapa, qui a été remplacé par le quechua; le bourg a 300 maisons, est peuplé de quelques Boliviens, dont beaucoup de métis, et d'Indiens. Le commerce d'Apolo est lié au caoutchouc exploité sur les rios Mapiri et Kaka. Mais la gomme locale n'a pas la qualité de celle du Beni; d'autres concessions ont été attribuées sur les rios Mosoj-Huaico ou Lanza et Pando. Evans note les trafics de main-d'œuvre indienne et les pratiques d'esclavage domestique qui en résultent : *"Beaucoup de propriétaires ont enlevé un enfant qui est parfois traité comme un animal familier, ou s'il est âgé, on l'utilise pour travailler"*.

FAVRE, Léon, 1851 - *Navegacion de los rios de Bolivia* (traduit du français). S.e., Potosi, 70 p. (BNS)

Mots-clés : Hydrographie, économie, Indiens *bravos*, démographie, voie de communication, mine

Favre a été consul de France en Bolivie. Il donne une longue description, dans la première partie de son ouvrage, des divers bassins fluviaux boliviens et des cataractes ou *cachuelas* qui en gênent la navigation. La seconde partie du texte traite des productions minières et agricoles. Favre note que si la Bolivie est deux fois grande comme la France, elle est peu peuplée : seulement 1 374 000 habitants selon le recensement de 1847. On doit y ajouter 760 000 Indiens sauvages qui *"y vivent en indépendance absolue"*.

La Paz, Potosi, Cochabamba et Sucre sont les uniques centres peuplés, séparés par des distances importantes et des chemins impraticables. Cette situation explique la stagnation de toutes productions autres que celles d'autoconsommation comme l'absence d'agriculture commerciale. Seuls dominent commercialement les produits de l'extraction minière et la vente de l'écorce du quinquina, à cause de sa haute valeur, bien qu'elle soit sujette à de fortes fluctuations. Le quinquina donne 20 000 quintaux annuels d'une valeur de 260 000 pesos.

Il note le déficit commercial énorme, l'absence de recouvrement de l'impôt sur le quinquina depuis 2 ans et l'expédient utilisé par l'Etat représenté par la vente de monnaies d'or et d'argent. Celle-ci, depuis l'Indépendance, a constitué la seule échappatoire budgétaire à un déficit chronique, mais elle va s'épuiser avec le temps.

En effet, en 1848 il y avait 148 mines d'argent en exploitation mais aussi 1995 abandonnées : une longue évocation décrit des sites miniers et le *cerro* de San Simon où les Jésuites, selon lui, ont extrait beaucoup de métal⁴¹. La seule exploitation des mines devrait permettre de financer l'ouverture de la navigation du rio Bermejo et des travaux pour aménager les *cachuelas* du Madeira.

L'essor agricole est contrarié par le relief et l'état déplorable des pistes, alors que le pays jouit de vastes disponibilités. Pour la colonisation, Fabre note la difficulté de la mise en valeur du Chaco; cela résulte de ses tribus hostiles et des obstacles du parcours sur le rio Pilcomayo dont 2 *cachuelas*⁴² interrompent le cours.

Fabre souligne l'importance de la voie amazonienne pour la navigation à vapeur, aussi propose-t-il la création de sites portuaires à Macapa-Tamandua - Fuerte Principe de Beira - Bivose ou Paylas - et à la confluence des rios Kaka et Beni

FAWCETT, R.A., 1909 - Estudio de frontera entre Bolivia y Brasil. *Boletín de la Oficina Nacional de Inmigración*, n° 49-50-51, pp. 65-71. (CPV)

Mots-clés : Frontière, insécurité, Indiens *bravos*, exploration

L'Acre, cédé par la Bolivie au Brésil en 1903, représente une superficie⁴³ de 70 000 km². L'auteur a constaté professionnellement la mauvaise foi brésilienne pour les délimitations de frontières.

Fawcett note la présence de tribus sauvages à la confluence des rios Yaverija et Abuna, c'est-à-dire à la fin des zones d'exploitation des *gomales*. Il note le danger présenté par les fièvres et le bérubéri.

Il a descendu le rio Abuna jusqu'au Madeira, mais la région est infestée, note-t-il, de bandits brésiliens et de tribus pacaguaras hostiles. Il a délimité ensuite la frontière sur le rio Paraguay, puis du rio Verde où avaient échoué cinq commissions successives depuis 1867. Cette région présente un grand avenir économique pour la Bolivie, affirme-t-il.

Si Corumba est une ville civilisée, Villa Bella de Matto Grosso est dans un total abandon; de plus une maladie, la *corrupción*, y sévit, et des Indiens anthropophages l'encerclent.

FAWCETT, P.H., 1911 - Further explorations in Bolivia : The river Heath. *Geographical Journal*, Londres, n° 37, pp. 377-395. (CPJCR)

Mots-clés : Exploration, Indiens *bravos*, caoutchouc, main-d'œuvre

Entre le Madre de Dios et le Beni existe un vaste triangle de 35 miles² connu sous le nom de Caupolicán, s'étendant entre 11° et 15° de latitude Sud et 66° à 70° de longitude Ouest. Au sud de ce triangle, on trouve les missions d'Apolo et de

41 - Les mines d'or du *cerro* de San Simon ont fait couler beaucoup d'encre ; nombreux furent ceux qui les ont recherchées, dont Vaca Díez avec des mineurs américains, mais en vain. Notons la disparition des archives jésuites de cette mission lors de leur expulsion... Des avis contradictoires ont été produits, mais actuellement, dans cette région dangereuse et isolée, une société y exploiterait l'or...

42 - Il s'agit plutôt des marais (*esteros*) dits de Patiño, découverts en 1721 par l'exploration de ce père jésuite.

43 - Il s'agit d'une erreur d'impression car la superficie de l'Acre a toujours été estimée entre 190 000 et 220 000 km²..

San José et quelques hameaux isolés dans la forêt. Au nord, les petits villages indiens de Tumupasa et Ixiamas sont perdus dans la forêt du bassin du Beni et soumis aux attaques des Indiens guarayos. Plus au sud, sur les rives des rios Mapiri et Caja, deux hameaux sont les témoins de la puissance passée des Indiens lejos, et un petit poste commercial est habité par des gens de Rurrenabaque. Excepté une station de *caucho* proche de Rurrenabaque, le rio Beni est désert jusqu'à sa confluence avec le rio Madidi. À partir de là, on rencontre des *barracas* éparses plus ou moins actives. Le haut rio Tambopata est exploité pour son *caucho* par une compagnie britannique, avec un patron anglais et 300 péons de l'Altiplano; ailleurs la région est inhabitée. Sur le bas rio Tambopata, du côté péruvien, on trouve la "Inca Rubber Co" à Astillero, limite de la navigation des petits bateaux. À partir de là, on rencontre des *barracas* péruviennes avec Puerto Maldonado, capitale de cette région, située à la confluence du Madre de Dios. De ce poste jusqu'à Puerto Heath, on ne parcourt qu'une forêt déserte. Puis, à partir du rio Heath, on trouve une série de *barracas* jusqu'à Riberalta, à la confluence des rios Madre de Dios et Beni. Le reste de Caupolican n'est peuplé que de tribus de guerriers, tels les Guarayos qui sont les plus puissants. Ils ont joué un rôle historique local en disputant ces territoires aux Chunchos, aux Echojas du Tambopata ou aux Toromonas de la rive sud du rio Madre de Dios.

Fawcett rappelle, à propos de l'épopée de Tupac Yupanqui⁴⁴, que leurs ruines n'ont pas été retrouvées, pas plus que celles d'anciens viaducs longs de 100 m, situés entre Apolo et San José. Friand de mystères, l'auteur évoque aussi la légende et la recherche du Paititi, pays fabuleux de l'or, situé, pensait-on, sur le lac Rogagua. Or, il reste 20 000 km² inexplorés dans le Caupolican, région qui était densément peuplée, écrit-il, avant l'enlèvement des Indiens pour les *gomales*...

Il note la combativité des Guarayos attestée par le massacre du groupe de Muller, mais aussi en 1903, par les attaques contre une colonne péruvienne, commandée par Viralta et descendant vers le rio Heath pour profiter des troubles de l'Acre ; elle eut de telles pertes qu'elle dut retourner vers sa base. Une descente du rio Madre de Dios, avec 60 hommes, faite par le Suisse Heller, après des expéditions sur le rio Heath, a échoué en 1904-05 à cause des pertes subies. Il donne les détails de sa dernière expédition sur le rio Heath et de l'attaque des Indiens, puis évoque un contact pacifique ouvert avec une tribu sur le rio Tambopata.

FAWCETT, P.H., 1915 - Bolivian explorations, 1913-1914. *Geographical Journal*, Londres, n° 45, pp. 219-228 + carte. (BUCC)

Mots-clés : Indiens *bravos*, démographie, abus

Fawcett fait état des pluies exceptionnelles de 1913 en Bolivie et des désastres qu'elles ont causés.

Il dénonce l'exagération du danger présenté par les Indiens guarayos qui ne sont que 2 ou 300 guerriers. Sur le Madidi et ses tributaires, il signale la présence de 5 tribus d'une douzaine d'âmes chacune et une situation d'extinction démographique résultant des pratiques d'enlèvement de la main-d'œuvre par des *gomeros*. Il devait revenir en 1914 dans la zone située entre Apolo et Rurrenabaque, à trois semaines

44 - Selon des traditions anciennes (Cf. G. de La Vega), ce chef inca aurait emmené 10 000 soldats dans la région, mais l'expédition tourna au désastre.

de marche du dernier poste civilisé. Il évoque à ce propos, sous le sceau de la confidentialité, un rapport gardé à la Royal Geographic Society qui signalerait l'existence d'importants groupes d'Indiens sauvages cachés dans des *mallocas* (grandes cases) dissimulées au cœur de forêts inaccessibles et l'existence de traces de "grands pieds d'Indiens supposés physiquement différents des autres"⁴⁵ "...

FAWCETT, P.H., 1974 - *A través de la selva amazonica. Exploración Fawcett*. Edit. Zig-zag-Rodas, Madrid - Santiago, 458 p. (CPJCR)

Mots-clés : Exploration, insécurité, abus, frontière, Etat moral

Cet ouvrage consigne les récits des explorations de Fawcett en Bolivie, à partir de 1906, publié par son fils. Fawcett, major de l'armée britannique, fut affecté par un contrat avec l'Etat bolivien, à la délimitation des frontières avec le Pérou - région de Caupolicán et du Madre de Dios - et avec le Brésil, pour l'Acre et le Rio Verde. Il donne un récit, quelque peu avantageux, de ses aptitudes dans les milieux difficiles, physiquement et moralement, propres à l'Amazonie, et ce, non sans une certaine condescendance envers les "pékins"... Néanmoins, ses témoignages, pris sur le vif, produisent un état bien informé de la triste situation sociale propre alors aux *gomales* comme aux petits centres peuplés de l'Orient bolivien marginal. Ami et défenseur des Indiens, par ses témoignages, il dénonce les *correrías* et la mise en esclavage des indigènes et justifie leur résistance farouche. Il montre l'absence d'autorité dans les régions frontalières, la force du dynamisme brésilien et la puissance de la spéculation qui supporte le boum du *caucho*.

Fawcett a visité la région de Challana, érigée en enclave indépendante du pouvoir central de La Paz, peuplée de réfugiés Indiens chassés de leurs terres, où des aventuriers et délinquants armés se sont joints à eux. Ce milieu disparate s'oppose aux intrusions des représentants du lointain pouvoir central. Ces insoumis de Challana vendent or et caoutchouc à Huanay; aussi, menacée par une colonne envoyée par La Paz, la population, aidée par les commerçants de Sorata, a-t-elle résisté à un assaut... L'isolement des *gomales* explique, malgré les préoccupations officielles, l'impunité des abus "réalisés par des dégénérés cherchant un enrichissement rapide", écrit Fawcett... qui dénonce l'ignorance volontaire des excès par beaucoup comme un conservatisme refusant toute réforme. Il note un massacre d'Indiens, commis par un Allemand et un Suisse du bas Madidi (A. Mouton) dans un village. Les *correrías*, note-t-il, étaient vers 1900, des pratiques si communes que 2 compagnies de commerce de Riberalta entretenaient des milices armées chargées de ramener des esclaves. "Tout en apparence était normal sur le rio Orton" écrit-il, tout en dénonçant, comme d'autres visiteurs, les atrocités commises sur la main-d'œuvre et jugées, ici, banales. Il confirme l'existence, près du Madre de Dios, d'une *barraca*-lupanar qui pratique aussi l'élevage des enfants nés pour les vendre comme esclaves et dispose de 60 reproductrices et prostituées indiennes...

45 - Il semblerait qu'apparaissent dans ce texte les prémisses de l'obsession maniaque qui s'emparera plus tard de Fawcett; celle-ci était nourrie par l'écoute des légendes de la forêt évoquant l'existence d'une ancienne cité peuplée de proto-indiens énigmatiques, "velus et blancs"... Fawcett croyait en avoir recueilli quelques souvenirs en Bolivie, d'où son départ en 1920 pour cette recherche dans les jungles brésiliennes inconnues où il disparaîtra avec un de ses fils...

Fawcett dénonce la brutalité des patrons comme leur couardise à commander leur personnel sans le fouet. A Palestina, il signale, comme d'autres auteurs, qu'un des fondateurs de l'épopée du *caucho* (Salvatierra ou Vaca Diez ?) flagellait jusqu'à la mort ses péons... Il a assisté aussi à l'arrivée à Riberalta d'un convoi d'esclaves carayanas emmenés de Santa Cruz et conduits au fouet. Mais, on lui reprochera dans les cercles boliviens quelques exagérations afin de dénigrer ses critiques fondées...

Il fait état de la prospérité et de la bonne tenue des *barracas* brésiliennes; au contraire la famine règne souvent dans les postes isolés boliviens du rio Heath. La boisson est devenue une échappatoire à l'isolement et à la brutalité ambiante des rapports humains qui s'explique par la rareté des gens de qualité... Il estime à 5 ans⁴⁶ la durée de vie d'un péon des *gomales* du Madeira... Il signale les ravages provoqués par la *espundia* ou maladie de Leishman. À Cobija, il estime que le bérubéri tue, avec d'autres maladies, 50 % de la population... La Livre sterling est cotée au tiers de sa valeur, autre forme de tromperie dans le commerce. Il évoque le rio Xapuri, dans l'Acre ou "*rio du Mal*" car Indiens *bravos*, serpents, fièvres et esclavage y sévissent... Villa Bella est un centre où règne l'alcoolisme, la saleté et le plein abandon moral... Syriens et Arméniens y pullulent et y font vite fortune par leur commerce de colportage sur les rios. À proximité de Santa Ana, il note que la rive orientale du Mamoré est aux mains d'Indiens redevenus sauvages, issus des anciennes missions et ayant fui les mauvais traitements et les *correrias*. Sur le rio Cusi, entre Trinidad et Estrella, vivent près d'un lac des Indiens *bravos* qui ont été longtemps gouvernés par un Ecossais rouquin; celui-ci, fâché contre la civilisation, conduisait des razzias contre les colons...

Il constate, comme bien d'autres, l'isolement de Santa Cruz avec ses mauvais sentiers muletiers, mais souligne sa richesse agricole : aussi pronostique-t-il un brillant avenir pour la région.

La zone du rio Parapeti jusqu'au sud, et celle située entre les rios Piray et Grande au nord, sont entre les mains des sauvages yanaiguas. Il fait part de sa rencontre sur l'Itenez avec Christian Suarez⁴⁷ qui collectait du *caucho* et vivait chichement et se félicite de l'hospitalité des *seringueros* de cette région.

Fawcett évoque sa rencontre avec l'ex-président J.M. Pando, alors délégué du Territoire du Nord-Ouest; il loue sa connaissance du pays et sa compétence pour les problèmes de délimitations de frontières.

FERNANDEZ, E., 1903 - *La campaña del Acre*. Imp. Peuser, Buenos Aires, 184 p + carte. (BNS)

Mots-clés : Frontière, caoutchouc

La carte insérée dans cet ouvrage indique les variations de la ligne frontière de l'Acre en fonction des divers traités, tels ceux de San Ildefonso, les accords Ballivian-Crulls, Black-Teffé, Cunha-Gomez, Cerzedello-Correa. L'auteur note, avec la course au *caucho*, le réveil de l'intérêt pour la délimitation de frontières théoriques restées jusqu'alors litigieuses.

46 - On l'estimait à 2 ou 3 ans dans certains *gomales* paludéens de l'Acre...

47 - C. Suarez, explorateur et pionnier de la mise en valeur de l'Orient, était le fils de Suarez Arana qui voulut créer un port sur le rio Paraguay, mais ses initiatives furent malheureuses.

FIFER, Valérie J., 1967 - Bolivia's pioneer fringe. *The Geographical Review*, New-York, Vol. LVII, n° 1, pp. 1-21 + cartes. (BUCC)

Mots-clés : Voie de communication, chemin de fer

L'auteur, géographe anglaise, souligne l'absence des moyens de communication entre les différentes parties du territoire. Cette situation a compromis toute politique de colonisation. Le chemin de fer La Paz-Beni a été commencé en 1915, repris en 1924, puis en 1946 a enfin atteint la région des Yungas avant d'être abandonné, compte tenu des difficultés de terrain et de son coût. Une mauvaise route transporte de La Paz à Cochabamba, en 1965, un volume de 400 000 t, alors que le train ne transporte que 2 000 t. De même, un projet engagé de chemin de fer, de Santa Cruz à Cochabamba, a été arrêté après réalisation du quart du trajet. Aussi l'ancien réseau andin n'est-il toujours pas connecté avec le nouveau système ferroviaire oriental dirigé vers le Brésil et l'Argentine, suite à des accords pétroliers.

Le texte traite de l'essor de l'aviation civile et des projets de voies fluviales. Il présente les programmes en cours de réalisation à l'époque, avec cartes à l'appui, et met en valeur l'importance de la région de Santa Cruz qui dispose en outre d'un avenir énergétique, avec l'exploitation du pétrole.

FIFER, Valérie J., 1976 - *Bolivia. Territorio, Situación y Política, desde 1825* (traduit de l'anglais). Edit. F. de Aguirre, Buenos Aires - Santiago de Chile, 474 p.+ cartes. (BUMSA)

Mots-clés : Frontière, caoutchouc, voie de communication, exploration, chemin de fer

Un long chapitre, intitulé "La route vers l'Atlantique", reprend l'évolution du problème frontalier entre Pérou, Brésil et Bolivie. Le traité de 1777 a confirmé au Portugal la légitimation de son expansion à partir des limites du traité de Tordesillas. Fifer présente les étapes de la constitution de la frontière Madeira - Matto Grosso avec les postes frontières du Guaporé : Villa Bella fondé en 1752, São José en 1756, Boa Virgem en 1758, Conceição en 1760, Balsemão en 1768 et Principe de Beira en 1776. En 1798 le Portugal, avec la publication d'un manuel de navigation sur le rio Madeira, affirme sa souveraineté sur les deux rives du Guaporé... De plus, Lisbonne décrète l'application de l'*Uti possidetis de facto* et non *de jure*, au contraire de la tradition espagnole. On note, par ailleurs, qu'il y a eu peu d'expéditions d'exploration à partir du Pérou ou de la Bolivie vers l'Orient ou bien qu'elles furent des échecs.

Le traité de 1867 reconnaît une ligne ancienne (E / O de 10° 20' S de latitude) atteignant les sources du Yavari. Mais cette délimitation va léser ensuite, avec la découverte du caoutchouc, les intérêts brésiliens. Aussi, Rio va-t-il réclamer une nouvelle définition, peu conventionnelle, d'une ligne oblique (au lieu de droite) de frontière qui enlevait à la Bolivie des établissements exploités par des Brésiliens. Quant au Pérou il revendiquait aussi la ligne Madeira-Yavari, "*de façon extravagante*", écrit V. Fifer. Mais le Brésil, en guerre avec le Paraguay, ne désirait pas de conflit avec La Paz⁴⁸. Durant 40 ans, on va essayer de calculer et vérifier les coordonnées de cette ligne Madeira-Yavari qui dépendait de la position des sources du Yavari...

48 - Remarques qui modèrent bien la vision classique bolivienne du "traité spoliateur de 1867" défendu à l'époque par Gutiérrez Rosendo contre l'opinion locale...

En 1866 un décret impérial brésilien avait ouvert l'Amazone à la navigation : cela permettait de penser que l'ouverture atlantique de la Bolivie allait trouver une solution. Puis, le colonel Church fut pressenti pour créer la voie ferrée Madeira-Mamoré et devint l'agent de la Compagnie de Navigation Bolivienne qui venait d'être constituée. Son objectif était de construire un chemin de fer qui ramènerait de 180 à 30 jours la durée du trajet empruntant les cataractes du Madeira. Un plan de colonisation prévoyant l'extension du chemin de fer vers Cochabamba était aussi envisagé. En avril 1870 le Brésil devait accorder une concession de 50 ans à Church, pour 300 km de ligne, avec attribution de lots de terrain de colonisation sur le Madeira. Les travaux échouèrent à cause du climat, de la non préparation de la société -les coûts seront doubles de ceux prévus- et du manque de main-d'œuvre. Aussi en 1874 l'entreprise fut-elle abandonnée. Mais l'image de "*corne d'abondance*" de la région du Madeira restait intacte.

L'auteur évoque les débuts du caoutchouc bolivien et le rôle de la *Casa Suarez* qui, en 1900, contrôlait 60 % des ventes de caoutchouc. Elle fait état du contrat de l'Acre, de la révolte conduite par Galvez, une créature des intérêts brésiliens, comme de la difficulté d'une riposte militaire de La Paz, avec quatre mois de trajet à pied, pour la troupe conduite par le président Pando pour atteindre l'Acre.

FIFER, Valérie J., 1981 - Los constructores del auge de la goma en Bolivia y la formacion de la *Casa Suarez* (traduit de l'anglais : *The empire builders : a history of the Bolivian rubber boom and the rise of the house of Suarez*). *Revista de la Universidad R.G. Moreno de Santa Cruz*, n° 37, pp. 14-44 + cartes. (BUSC)

Mots-clés : Caoutchouc, commerce, voie de communication, exploration

L'auteur consigne la rareté des études sur le caoutchouc en Bolivie, ceci malgré une présence bolivienne ancienne sur le Madeira.

N. Suarez a manifesté très tôt un grand intérêt pour l'exploration de Heath. Né en 1851, dans une famille de commerçants et éleveurs de Santa Cruz, il avait 8 frères et sœurs. Il avait débuté jeune, faisant du colportage avec ses aînés, aussi possédait-il une excellente connaissance des rios Mamoré et Itenez. Il n'hésitait pas à aller seul, dans des zones d'insécurité, faire du quinquina. Il choisit le site de Cachuela Esperanza, pour centre de ses futures activités commerciales du fait de sa position de carrefour géographique, à deux heures du rio Mamoré et du Brésil. En 1881, il commençait la construction de son comptoir et deux de ses frères devaient le rejoindre. D'autres compétiteurs vont s'associer avec lui, comme Antenor Vasquez qui revendiquait les mêmes terrains à gomme, puis en 1883, la Maison Braillard, venant d'Arequipa et installée à Reyes. N. Suarez va fonder à Riberalta sa première *barraca*, La Cruz, tandis que Vasquez étendait ses activités sur le rio Madre de Dios inférieur et Vaca Diez au sud de Riberalta et sur le rio Orton.

Le grand problème des exploitations boliviennes résidait dans leur manque de la main-d'œuvre face aux Brésiliens et à leurs avancées. Aussi, N. Suarez comme Vasquez, Salvatierra ou Vaca Diez, organisèrent-ils des convois de péons venant du sud de Mojos et de la Chiquitania. Mais, même avec ce renfort, ces contingents étaient

insuffisants; les Yungas proches manquaient aussi de bras car la population se mettait à la collecte du caoutchouc.

Les années 1880 virent une restructuration du milieu des patrons de la gomme, par vente, entente ou faillite. Les Suarez avaient créé à Londres une succursale dirigée par Fernando Suarez, qui était aussi consul de Bolivie. Romulo Suarez installait l'agence brésilienne de San Antonio, à la fin des *cachuelas*, puis celles de Manaus et Belem. Il allait aussi développer les fermes d'élevage des Suarez dans le Beni, pour fournir en viande les *barracas* gérées à partir de la Loma Suarez, près de Trinidad. Les bateaux des Suarez transportaient viande, riz et sucre de Santa Cruz, vers les établissements du groupe. Gregorio était chargé de superviser le trafic de descente du caoutchouc et l'arrivée des marchandises d'Europe sur les cataractes des rios Madeira et Mamoré. La place d'achat était Londres.

A partir de 1890, on commence à évoquer l'empire des Suarez. Nicolas Suarez sur le rio Tahuamanu fonda le centre régional de Porvenir, qui contrôlait la voie terrestre de l'Acre, puis construisit, pour collecter la gomme du sud, un chemin direct vers Cobija, le reliant à Porvenir. En amont du rio Acre et de Cobija, les *barracas* de Suarez s'alignaient sur 100 milles au milieu des plantations de caoutchouc brésiliennes. En 1897, N. Suarez devait recueillir la succession de Vaca Diez, son associé, disparu noyé avec C. Fitzcarrald, le roi du caoutchouc péruvien. Les explorations réalisées à partir de 1890 avaient comme objectif les régions des rios Manu, Madre de Dios, Tahuamanu, Manuripi, Orton, Acre et Purus, afin d'ouvrir de nouveaux *gomales* et de se rapprocher de l'Amazone par l'Acre, en contournant ainsi les rapides du rio Madeira, d'où l'intérêt porté par N. Suarez aux explorations et entreprises de Fitzcarrald, notamment avec un projet de chemin de fer de 15 km sur l'isthme de Fitzcarrald. Ces perspectives vont inciter les Boliviens à tenter l'occupation des zones des rios Purus et Urubamba-Ucayali, alors inexplorées mais péruviennes, et à établir un accord avec Fitzcarrald pour la répartition des sphères d'influence respectives. Une entente devait en résulter entre les rois du caoutchouc pour la navigation de leurs bateaux sur l'Urubamba-Ucayali et la création, à Iquitos, d'une agence commerciale commune. "*Ainsi l'accord commercial niait les frontières politiques*". N. Suarez perdait peu après son frère aîné vivant à Londres, puis sa compagne chérie de 20 ans de vie commune, la belle Constanza Roca.

A partir de 1900 les problèmes de l'Acre vont dominer. En 1902, N. Suarez équipe la "Colonne Porvenir", une troupe de *caucheros* armés, forte de 250 hommes, qui va s'opposer avec quelques succès aux Brésiliens lors du conflit de 1903. Les productions de gomme de l'Acre et de la Bolivie passent de 289 t en 1890, à 5 143 en 1913. Ainsi la Casa Suarez produisait, à son apogée, 60 % du caoutchouc bolivien. Mais cet empire devait faire appel aussi, à l'occasion, à des méthodes expéditives. Ainsi Gregorio Suarez fut assassiné sur le rio Madeira lors d'une embuscade des Indiens caripunas, ce qui entraîna une opération de représailles de N. Suarez qui détruisit le groupe⁴⁹. Romulo Suarez à son tour fut tué par un employé de sa propriété de Trinidad.

49 - En laissant à portée de la tribu des bonbonnes d'alcool empoisonné, selon divers témoignages...

Cachuela Esperanza atteignait 2 à 3 000 âmes et, par souci d'efficacité, N. Suarez avait confié l'administration⁵⁰ de ses biens et commerces, comme le faisait Braillard, puis Zeiler, à des gérants et comptables recrutés en Suisse, car les plus scrupuleux... Patron progressiste, N. Suarez a réalisé des installations très modernes à Cachuela Esperanza avec l'électricité, un tennis, une bibliothèque, un hôpital, un hôtel, un cinéma, des écoles et un decauville. Sa fortune était estimée à 35-40 millions de Livres sterling, à laquelle s'ajoutait, dit-on, 500 000 têtes de bétail dans le Beni. En 1931, en pleine crise du caoutchouc, la Casa Suarez passe le premier contrat d'exportation de *castaña* ou noix du Brésil. Mais, peu après, la guerre du Chaco va lui enlever de nombreux travailleurs de ses entreprises dont la majorité ne reviendra pas.

La Casa Suarez, lors de l'affaire du Putumayo⁵¹ en 1908, devait être suspectée par Londres de pratiques abusives envers son personnel. Fawcett allait aussi la mettre en cause pour ses sévères punitions envers les péons. N. Suarez n'aimait pas La Paz où il ne serait allé qu'une fois, pas plus que l'Altiplano et ses Indiens, et la politique locale... Il meurt en 1940, à 88 ans.

FIFER, Valérie J., 1982 - The search for a series of small successes : Frontiers of settlements in Eastern Bolivia. *Latin American Studies*, Londres, n° 14, pp. 407-432 + cartes. (BUCC)

Mots-clés : Colonisation, projet, voie de communication

L'auteur note l'erreur ancienne propre aux expériences qui ont cru pouvoir étendre en Amérique du Sud le concept et la dynamique nord-américaine de la frontière. La Bolivie est entrée en Orient, espérant atteindre l'Atlantique par l'Amazone, alors qu'en réalité ses projets de colonisation visaient seulement les zones du piémont andin. Toutes ces ambitions furent vouées à l'échec, au XIX^e comme au XX^e siècles. La combinaison de la distance, de la pauvreté, de l'ignorance et de l'isolement, comme l'opposition des pays voisins expliquent ces revers.

Mais le modèle américain était irrésistible, aussi en 1886 et 1890, la Bolivie va-t-elle définir des zones de colonisation officielles. Celles-ci étaient partiellement occupées, soit par l'exploitation du caoutchouc, soit par des tribus indiennes, soit au nord Beni et Pando, soit dans les llanos de Mojos ou au nord de Santa Cruz. En 1905, il y eut une nouvelle définition cartographique des zones de colonisation, appuyée par un décret présidentiel du président Montés⁵² et ce, pour attirer les projets européens. Mais ceux-ci vont rester lettre morte à cause de la crise du caoutchouc, puis de la guerre du Chaco; il devait s'avérer impossible d'assurer par la suite, dans les années 1960, la mise en place de l'anneau frontalier de protection contre les avancées extérieures qui était, et reste d'ailleurs, un des objectifs de l'Etat bolivien.

50 - Nous devons préciser ici que les importantes archives de la Casa Suarez sont actuellement déposées à Guayamerin, dans la Maison de la Culture, et ce dans un état précaire de conservation, faute de moyens et d'intérêt, semble-t-il, des autorités. Il y figure une carte intéressante, de 1920, des propriétés de la Casa Suarez et de celles de ses voisins. D'autres cartes existaient aussi dans la vingtaine de sacs contenant une large documentation d'entreprise, avec comptabilité, état des travailleurs de la castagne, etc.

51 - Il s'agit, en 1908, de l'éclatement d'un scandale international à propos des abus et de la mise en esclavage des Indiens du rio Putumayo, à la frontière du Pérou et de la Colombie; Arana, un roi du caoutchouc péruvien, était le responsable de ces agissements. Le gouvernement britannique intervint, ce qui porta cette affaire à la connaissance mondiale.

52 - Montés, 1905 : décret fixant les zones de colonisation future.

En 1942, avec une aide financière de l'Export-Import Bank et du gouvernement de La Paz, la "Corporacion de Fomento", la Bolivie va développer des projets pour améliorer l'éducation, la santé, l'agriculture, ou le développement des transports locaux, mais en faveur surtout de la région de Santa Cruz. En effet, celle-ci, en 1950, restait isolée, sans aucune voie de communication permanente vers les grands centres boliviens de l'intérieur. Ce n'est qu'en 1954 que le chemin de fer de Santa Cruz à Corumba, à la frontière du Brésil, fut ouvert sur 500 km et la région put alors être confrontée aux situations propres à une frontière devenue enfin active.

La révolution sociale de 1952-53 va susciter une politique interne de colonisation qui succédait à l'illusion d'une colonisation venue d'ailleurs. L'isolement des régions orientales était devenu plus marqué après la fin du programme ferroviaire national, réalisé entre 1890 et 1917, qui assurait prioritairement la liaison entre des régions minières andines et des ports du Pacifique. Aussi, la marginalisation et l'absence de poids démographique propre à l'Orient vont-ils laisser sans solution les problèmes du sous-développement de ces régions, mis en évidence avec la désastreuse guerre du Chaco.

A la fin des années 1960, trois nouvelles régions étaient en voie de colonisation : le haut Beni et le Chapare, qui faisaient déjà partie du plan de colonisation de 1905, et autour de Santa Cruz. Au concept de l'anneau de colonisation, formant bouclier aux frontières, avait succédé celui d'un mouvement colonisateur venant des Andes vers les régions périphériques et n'abordant les zones frontières qu'après un colmatage interne du tissu national.

En 1954 débuta l'expérience de colonisation du village de Cotoca à 25 km de Santa Cruz, avec l'appui des Nations Unies; elle devait former une colonie andine modèle avec une centaine de familles originaires de Potosi et d'Oruro, dotées de 10 ha par famille. Maison, eau potable, ainsi que les infrastructures publiques de base : école, bloc sanitaire, hangars, etc., ... argent, rations alimentaires, animaux et aide technique étaient fournis. Le principe était "*aider les indiens à s'aider eux-mêmes*". Cette expérience paternaliste devait être un échec. Un fort mouvement de colonisation apparut aussi, à partir de 1950, autour de Santa Cruz, dans la région du Chané-Piray, et impliqua un millier de familles de migrants spontanés; il fut aussi un échec.

En 1965, l'Institut de Colonisation fut créé. L'auteur relate les entraves bureaucratiques rencontrées pour l'application de ses projets. Néanmoins, la colonisation spontanée devait suppléer l'inertie administrative; elle est responsable de 80 % des terres neuves mises en valeur, et les revenus de ses colons y étaient supérieurs de 75 % à ceux des colonies officielles... Mais ce mode de colonisation détruisait 120 000 ha de forêt par an... On allait découvrir aussi que les Indiens de l'Altiplano n'étaient guère motivés pour un départ vers les terres des tropiques.

En 1980 l'Institut de Colonisation avait installé 65 000 familles sur 1 400 000 ha et attribué 17 150 titres de propriété. Cette expérience de colonisation de l'Orient, jugée globalement, est un échec. Son bilan n'affecte que 5 % des ruraux alors que les migrations spontanées vers les villes, pour la même période, concernent 10 fois plus de personnes. 250 000 ha seulement ont été mis en culture, ceci principalement dans la région de Santa Cruz.

FINOT, H., 1939 - *Historia de la conquista del Oriente boliviano*. Lib. J. Suarez, Buenos Aires, 401 p.

Mots-clés : Histoire, colonisation, traité, frontière

Cet ouvrage de compilation est un classique écrit par un diplomate bolivien connu dont la famille est d'origine française. Il souffre un peu d'une rédaction contemporaine aux péripéties propres à la Guerre du Chaco. S'il donne le fil majeur des étapes événementielles de la conquête de l'Orient, il néglige, par nationalisme blessé, le manque de vision et d'application d'un programme oriental par l'Etat bolivien.

Forjadores (Los) del Beni. In : VELAZCO, Natush, 1990 ? - *Recuerdos historicos. Auge de la quina y de la goma*. CEDOC, Trinidad, pp. 23-167

Mots-clés : Caoutchouc, colonisation, quinquina

Ce texte, fait d'emprunts, récapitule l'évolution économique du Beni. Le quinquina, est-il noté, a connu son apogée de 1847 à 1864; des missionnaires et des curés contrôlaient sa commercialisation en exploitant l'Indien. La mévente du produit⁵³ a favorisé le passage à l'exploitation du caoutchouc sur le Beni, à partir de la confluence du rio Madidi, sous l'impulsion d'anciens collecteurs de quinquina. Ceux-ci étaient venus du haut Beni, de Rurrenabaque, de Reyes ou de Santa Ana de Yacuma où ils étaient aussi transporteurs de quinquina.

Pablo Salinas, le capitaine Francisco Cardenas et le curé Celso Loras, au cours de voyages réalisés en 1869, ont découvert l'hévéa du Beni. En 1870, Angel Cortés et les frères Arteaga, originaires de Yacuma, vont créer la première société d'exploitation de gomme. Le premier *cauchero* bolivien a été Santos Mercado qui d'abord s'était installé sur le rio Madeira⁵⁴, puis à la confluence des rios Yata et Mamoré où il créa une exploitation avec Balvino Mariel. Ensuite l'exploitation devait se développer dans le haut-Beni.

FOSTER, Julio, 1893 - *Navegación por canales artificiales en los rios de Bolivia*. Imp. La Revolucion, La Paz, 15 p. (CDNL)

Mots-clés : Voie de communication, colonisation

L'auteur dénonce la perte fiscale des revenus de la gomme sur le rio Purus et l'abattage des hévéas.

Un projet de loi lui accorde des terres de concession, la libre entrée des marchandises, l'exonération d'impôts, etc. Il a fait une demande de concession de canaux sur le rio Aquiri et ses affluents.

FREY, F., 1906 - El porvenir de Bolivia esta en el Oriente. *Boletin de la Sociedad de Estudios Historicos y Geograficos de Santa Cruz*, pp. 347-353. (BUSC)

Mots-clés : Commerce, voie de communication, frontière

Seule la route du Matto Grosso se dirigeant vers l'Itenez est praticable pour le commerce de Chiquitos et Velasco. Si les Brésiliens font bon accueil au commerce

53 - Roux, J.C. et Oviedo, F., 1994.

54 - Sanabria Fernandez, H., 1958.

bolivien, c'est pour des raisons économiques et douanières car les produits boliviens apportés ainsi sont 50 % moins chers.

L'auteur s'étonne de l'erreur d'emplacement de la borne frontière placée sur le rio Tarvo et non sur le rio Verde.

FRONTAURA ARGANDONA, Manuel, 1972 - *Descubridores y exploradores de Bolivia*. Enciclopedia Boliviana, La Paz.

Mots-clés : Exploration

L'auteur énumère, mais superficiellement, le rôle des grands explorateurs comme Palacios, d'Orbigny, Church. Ce dernier, en 1872, descend le rio La Paz jusqu'à Reyes; en 1871, il remonte le rio Beni, mais manque Cachuela Esperanza; par contre il atteint le rio Madeira. Il présente ensuite au Brésil son projet de chemin de fer. Miller, lieutenant de Bolivar et préfet de Cusco, fait en 1835 une reconnaissance du Paucartambo et des sources du Madre de Dios, au Pérou. Le père Bovo de Revello a été l'un des premiers explorateurs de ce cours d'eau; il accompagne en 1851 le lieutenant américain Gibbon⁵⁵ jusqu'aux sources du Madre de Dios selon Markham qui, lui aussi, a exploré le Paucartambo. Heath en 1880, et avant lui Gibbon en 1852, ont atteint l'embouchure du rio Beni, tout comme Quintin Quevedo, futur défenseur du projet de chemin de fer Madeira-Mamoré. Orton en 1877, près de Guayaramerin, ne put poursuivre son exploration car son escorte s'était mutinée.

"Fronteras de Loreto". Contestación al folleto de D. Manuel Pablo Villanueva. Tip. Carabaya, Lima, 1902, 24 p. (CPJCR)

Mots-clés : Caoutchouc

Il s'agit d'une réponse à l'important article bien informé de M. Villanueva⁵⁶, "Las fronteras de Loreto", publié à Lima. Ce feuillet dénonce l'absence de contrôle frontalier du Pérou sur ses régions limitrophes et ses conséquences. L'auteur conteste les effectifs de *caucheros* boliviens établis dans les zones litigieuses de l'Amazonie et présentés par Villanueva comme une menace future pour les possessions du Pérou, et procède à quelques rectifications. Ainsi, à la mission de Cavinassas dépendant des Franciscains de La Paz, il y avait une colonie péruvienne travaillant le caoutchouc, installée à la *barraca* de Mirlitonville. Celle-ci était propriété de la Maison Farfan et fut administrée par Albert Mouton, un Français connu pour son caractère expéditif envers les Indiens et qui utilisait aussi 20 travailleurs boliviens. Le recensement de la Délégation Nationale bolivienne du Territoire du Nord-Ouest donne 172 étrangers. Ils sont répartis sur le haut Beni, les rios Madidi, Orton, Madre de Dios, Tahuamanu, et dans les localités de Riberalta et Villa Bella. Les étrangers les plus nombreux sont les Brésiliens; on y note aussi quelques Français, Allemands, Espagnols et Anglais.

Pour l'auteur, la région de la ligne Madeira-Yavari est de souveraineté bolivienne par droits hérités de l'ex-audience de Charcas, soit la limite de 6°50 de latitude Sud, mais qui a été reportée à 7°1' de latitude Sud en 1851, après le traité conclu entre le Brésil et le Pérou.

55 - W.M. Lewis H. et Gibbon, L., 1991.

56 - Villanueva, 1903. Publication riche et bien informée grâce aux déplacements de l'auteur dans le cadre de sa fonction de Commissaire de Loreto, département amazonien du Pérou.

Il réfute aussi les attaques contre la Société de l'Acre que voulait favoriser l'installation de la Bolivie pour coloniser cette région.

GAMARRA TELLEZ, Maria del Pilar, 1990 - Origenes historicos de la goma elastica en Bolivia. La colonización de la Amazonia y el primer auge gomero. *Revista Historia*, UMSA, n° 20, pp. 41-79. (BUMSA)

Mots-clés : Caoutchouc, abus

Ce texte présente en détail les zones de production du caoutchouc par département et province. L'auteur reprend l'historique du processus de l'exploitation et de l'aide de l'Etat, apporte des éléments sur le mouvement de dépossession des terres indigènes qui a succédé à une approche initiale pacifique des collecteurs.

De nombreuses sources d'époque comme celles de M.V. Ballivian et J. M. Pando sont reprises.

GAMARRA TELLEZ, Maria del Pilar, 1992 - *Haciendas y peones en el regimen hacendatario gomero boliviano. Las bases economicas de un poder regional : La Casa Suarez (1880-1940)*. UMSA, La Paz, 246 p. ronéo. (Tesis de grado de licencia de Historia). (BUMSA)

Mots-clés : Foncier, commerce, abus, démographie, main-d'œuvre, voie de communication

Ce mémoire donne le détail des propriétés de la Casa Suarez mais sans utiliser la cartographie dressée par ordre de N. Suarez...

L'auteur fait état d'une subvention de 50 000 Bs faite par le Brésil aux patrons de *gomales* pour développer leur production. L'effet d'appel de l'exploitation du caoutchouc pour l'augmentation de la production agro-pastorale du Beni et de l'Oriente est signalé. L'auteur analyse la concurrence existant entre le commerce local et les petits fournisseurs locaux.

Suarez atteint, en 1883 avec 541 péons, une production de 7 770 *arrobas* (une *arroba* vaut 15 kg), soit 14 *arrobas* par péon. Le décret de 1878 attribue une lieue², soit près de 30 km², à chaque exploitant de caoutchouc sur les rios Inambari, Madre de Dios, Purus et "à chaque exploitant qui par ses propres moyens exploite un terrain occupé par des barbares".

A propos des rapports des Blancs avec les Indiens, l'auteur note le point de vue libéral : "C'est une triste vérité de dire que les sauvages ont reçu dans le passé des offenses allant jusqu'à voir leurs enfants enlevés par les chrétiens...", comme celui utilitariste : "Le sauvage est un fauve coléreux qui attaque sans distinction; à un fauve il n'y a qu'à lui donner la chasse... tous les ans il y a des attaques, obligeant les colons à les poursuivre (les Indiens) avec héroïsme et les abattre" (*Gaceta del Norte*, 1889).

Pando en 1892, suite à ses explorations, chiffrait à 20 000 personnes la population indienne du nord-ouest, soit 4 000 familles réparties entre 30 ou 40 tribus. L'auteur estime les Indiens à 51 000, distribués en 80-90 sites et organisés en 3 ou 4 nations. L'Etat intervient peu alors, sauf pour délibérer théoriquement sur "l'enganche" ou contrat d'embauche des péons... Une loi autorise en 1899, selon la proposition de l'affairiste Speedie, la venue de colons chinois, et en 1900, celle de Japonais. Mais les

restrictions aux abus des recrutements, apportées par le gouvernement, ont été perçues comme “*anti-progressistes*” par les milieux d'affaires.

La chute de la valeur de la production d'argent, à partir de 1900, explique, selon l'auteur, que la gomme devient une ressource importante. De 1900 à 1925, étain et gomme (avec 5 000 t en 1913 et 1919) ont représenté les principaux produits d'exportation de la Bolivie. Les *gomales* achetés par les Suarez représentaient 10 750 *estradas*. Ces propriétés provenaient souvent du règlement des dettes contractées par les patrons d'exploitation. La valeur des biens des Suarez était estimée à 4,4 millions US \$ (mais Fifer écrit 35-40 millions de Livres) dont 1,5 pour ses *gomales*. Sur l'Acre, les *gomales* de Suarez s'étendaient sur 160 km le long du fleuve

Les transformations significatives de l'économie du caoutchouc ont été marquées par la concentration en grands domaines, l'*enganche* ou recrutement qui assurait la force de travail et la *barraca* devenue un centre commercial. De 1910 à 1925, s'il y a progrès des exportations, la chute des prix est forte ; les ventes se dirigent, à partir de 1913 vers les Etats-Unis (35 %), mais atteignent 85 % des opérations en 1918. La haute productivité des *gomales* a permis seule de résister initialement à la crise de 1910. Mais, en 1922, les prix n'étaient plus rentables d'où l'abandon de l'activité, aggravé ensuite avec les enrôlements de la main-d'œuvre pour la campagne du Chaco. Le passage à la *castaña* (noix du Brésil) a permis d'abolir le contrôle étroit du personnel en vigueur pour le caoutchouc. En 1883, Suarez produisait 7 770 *arobas* avec 501 travailleurs; en 1894 la production atteignait 72 460 *arobas* avec 1 534 péons. L'organisation du travail reposait sur un commandement blanc et métis appliqué aux ouvriers indiens. L'auteur cite cet avis de J.M. Pando sur les *barracas* de Vaca Díez : “*Les établissements les mieux organisés sont ceux du Dr. Vaca Díez, mais il soumet ses travailleurs à une discipline inflexible*”. Une coopération frontalière a existé entre le Brésil et la Bolivie pour empêcher la fuite des péons des *gomales*. Suarez a dû passer aussi un accord de compromis avec Maximo Rodriguez, la “Inca Rubber” et Lima pour l'exploitation de ses *barracas* de Pacahua, Constancia et Esperanza situées au Pérou, suite à l'arbitrage argentin de 1910.

GARCIA JORDAN, Pilar, 1992 - Misiones, soberania nacional y delimitacion de fronteras, Siglos XIX- XX. Peru, Ecuador y Bolivia. In : *IX Congreso Internacional de Historia de America*. Asociacion de Historiadores Latinoamericanistas Europeos (AHILA), Séville, pp. 115-132. (CPJCR)

Mots-clés : Mission, politique indienne

Universitaire espagnole spécialiste des missions, l'auteur démontre que l'œuvre d'évangélisation en Amazonie fut soutenue par les Etats andins ; ceux-ci prirent ainsi la relève de l'ancienne politique espagnole des zones tampons missionnaires, politique peu coûteuse et efficace du fait du dénuement en moyens de l'appareil étatique. A-t-il existé un projet missionnaire à long terme dans les sphères dirigeantes, ceci compte tenu des nombreuses difficultés rencontrées par ailleurs par les missions dans leurs rapports, souvent difficiles voire opposés, avec le pouvoir civil ?

En vérité les missions, plus que porteuses d'une action purement civilisatrice, furent conçues par les politiques comme de commodés instruments de leurs projets

amazoniens. Dans le cas de la Bolivie, en s'appuyant sur les travaux de M.D. Démélas⁵⁷, l'auteur constate l'état d'abandon durable des régions amazoniennes boliviennes et la décadence, acceptée par l'Etat libéral, des missions. Incapable d'accompagner le développement apporté par le caoutchouc en Amazonie, l'élevage et l'agriculture dans le Chaco, par une politique indigène assurant la transition vers la colonisation, la Bolivie n'a eu comme instrument que la répression. Celle-ci a eu comme conséquence, comme c'est le cas pour les Chiriguanos ou des tribus amazoniennes, leur destruction pure et simple.

GARCIA JORDAN, Pilar, 1998 - Conquista y reduccion de los Guarayos, o la domesticacion de la mano de obra y secularizacion en las misiones de Guarayos (Amazonia norboliviana). 1871-1948. In : *Fronteras, colonizacion y mano de obra indigena en la Amazonia andina (Siglos XIX-XX)*. Pontificia Universidad Catolica del Peru et Universidad de Barcelona, pp. 23-124.

Mots-clés : Mission, politique indienne, économie, agriculture

L'auteur note qu'à partir de 1823 commença l'effort des missionnaires pour évangéliser les Guarayos. Cette conversion fut vite positive avec 552 Guarayos convertis, et marquée par l'essor des activités agricoles et d'élevage et l'ouverture d'une piste permettant la communication entre Trinidad, la Chiquitania et Santa Cruz. Un décret de 1830 confirma la tâche d'intérêt public confiée aux Franciscains. En 1840 la population guarayos réduite dans des missions atteignait 3 000 personnes. Un contingent armé avait permis de mater les éléments les plus réticents et de déloger des bois, où ils s'étaient cachés, les plus irréductibles. Aussi, en 1870-1880, estimait-on dans les milieux officiels soumis à l'influence des groupes d'intérêts que la mission de Guayaros était prête à être sécularisée et des pressions se firent en ce sens auprès des autorités. La mission était économiquement prospère avec 2 secteurs de production. L'un était chargé d'assurer l'autoconsommation, l'autre avec des cultures commerciales et l'artisanat s'efforçait de dégager un surplus. Ainsi les Guarayos fournissaient 3 jours de travail hebdomadaire à la communauté et le reste était consacré à leurs cultures individuelles. Le père en charge des conversions et le chef de la mission supervisaient ces différentes tâches. Ce fut l'unique exemple de réduction franciscaine dégageant assez régulièrement un bénéfice notable substantiel. Par contre, l'instruction dispensée était rudimentaire, avec quelques prières quotidiennes, et seuls quelques adolescents apprenaient l'espagnol. Ce système devait persister, sans changements majeurs, jusqu'à la sécularisation en 1938 et fut l'objet de nombreuses critiques.

Le Règlement des Missions, présenté en 1871 par le préfet du couvent de Tarija aux instances gouvernementales et approuvé ensuite, donnait d'importants pouvoirs au père convertisseur, sources de conflits futurs avec les autorités locales. Par exemple, il disposait du contrôle des entrées des étrangers sur le territoire de la mission, surveillait leurs pratiques commerciales et, surtout, avait un droit de regard sur une éventuelle utilisation de la main-d'œuvre indigène. Tous ces points donneront lieu ensuite à des frictions graves entre la mission, les colons et les autorités. Avec l'arrivée au pou-

57 - Démélas, D., 1981.

voir des libéraux et du président Montès, la montée des pressions sur la main-d'œuvre de la part des colons et des exploitants du caoutchouc aura comme conséquence de ramener au seul pouvoir religieux le rôle des missionnaires qui sera établi par un nouveau règlement restrictif de l'organisation des missions. Il ne pouvait que soulever de fortes critiques des religieux qui obtinrent, en 1907, des garanties pour leurs ouailles recrutées pour la collecte du caoutchouc. De 1897 à 1900 ce furent, néanmoins, 1 360 travailleurs qui participèrent à des tâches pour les travaux de l'administration ou chez des particuliers. En 1920 les campagnes d'opinion des milieux économiques, aiguës par la crise, s'amplifièrent avec la chute du parti Libéral. Pour eux, l'unique tâche assignée à la mission était de "*transformer le Barbare en travailleur productif*". Les missionnaires furent accusés de faire pression sur leurs ouailles, de les empêcher de travailler hors des missions sous peine de sanctions. Le préfet de Santa Cruz, Rojas, prit même parti contre eux. Pourtant, dans les secteurs de missions soumis à la sécularisation - notamment au Caupolican pour les missions de Tumupasa, Ixiamas, Aguirre, les résultats avaient été désastreux, ainsi que le note un rapport au Congrès de 1921, avec "*de tristes villages et des campagnes désertes*".

En 1929 la mission de Guarayos atteignit son effectif maximum avec 6 673 Indiens y résidant. C'est à ce moment que les attaques officielles se renforcèrent, visant à la mise en tutelle administrative des missionnaires comme à dénoncer le régime de quasi-esclavage imposé selon elles par les religieux aux Indiens. La guerre malheureuse du Chaco, à partir de 1933 radicalisa la politique de l'Etat et entraîna, en 1938 et 1939, la sécularisation des missions et la création d'une délégation administrative des Guarayos. Le missionnaire perdit son autonomie de gestion et fut soumis au contrôle de délégués ministériels. Le commerce fut déclaré ouvert comme la circulation des personnes étrangères dans les missions, le service militaire fut imposé et le travail des Indiens à l'extérieur rendu libre. Néanmoins, les indigènes restaient légalement considérés comme mineurs juridiquement donc sans vrais droits constitutionnels. Au point de vue économique, l'application de ces mesures fut négative entraînant la chute du cheptel, la fuite de 300 Indiens, et le déclin des productions agricoles.

GRANADINO, E., 1916 - Exploraciones en el río Piedra por C. Scharff. *Boletín de la Sociedad Geográfica*, Lima, t. 32. (BN Lima)

Mots-clés : Exploration, frontière, voie de communication

Biographie d'un grand exploitant du caoutchouc, tué au cours d'une révolte de ses péons, et ami de Fitzcarrald : sa carrière a été quelque peu aventureuse et la dernière phase de sa vie se passa sur le rio Purus, occupé par les Brésiliens. Le Purus est situé aux confins, alors flous, du Pérou et de la Bolivie.

GIBBON, Lardner et LEWIS Herndon W.M., 1991 et 1993 - *Exploracion del valle del Amazonas*. Monumenta Amazonica, Quito-Iquitos, 2 t. (CPJCR)

Mots-clés : Exploration, économie, démographie

Ces deux officiers de la marine des Etats-Unis arrivèrent en 1851 en Bolivie pour engager une série d'explorations de la vallée de l'Amazone, à partir des Andes. Le gouvernement américain désirait posséder des informations sur cette région encore

largement inconnue et son système hydrographique. Le texte est très descriptif, mais donne une analyse intéressante de la situation des secteurs parcourus. Il apporte quelques notes sur l'état de la concession d'Otuquis, partagée entre tribus *bravas* et pacifiques; on trouve de l'or dans les affluents de ce rio. Le danger des tribus insoumises a constitué un obstacle pour les projets de colonisation d'Oliden, dont les explorateurs ont connu M. Bach, son secrétaire.

Le texte vante les qualités propres aux Chiquitos. La culture du maté est pratiquée et le caoutchouc est recueilli pour être utilisé comme encens. Un tableau très favorable des possibilités agricoles de la Chiquitania est dressé.

Les Indiens yuracares sont une petite tribu de 600 âmes, essentiellement composée de chasseurs dispersés aux pieds des Andes en groupes de 7 à 20 personnes. La concession du Français Carlos Bridoux, vaste de 12 lieues², lui a été attribuée en 1851, près de Vinchuta, sous condition de mise en culture. Le manque de population des terres vierges est signalé. Une visite du Chapare et la descente du cours d'eau sont suivies d'une entrée dans le Mamoré, où l'expédition rencontre des Indiens vêtus d'écorce et de coton; leur honnêteté est soulignée. Trinidad, ville de 3 000 habitants, donne une impression très agréable aux visiteurs.

Le Beni a 30 148 habitants dont 6 732 Indiens payant un tribut de 2 \$ par an. Il produit 120 t de cacao par an en moyenne. Le gouvernement y expédie les agitateurs politiques. On applique la peine du fouet aux délinquants; une mauvaise impression est produite par les créoles prétentieux venus de tout le pays. Il y aurait 2 000 Noirs réfugiés, anciens esclaves ayant fui le Brésil et "*mieux traités que les Indiens*".

Des épizooties, apparues en 1846, affectent le bétail sauvage et les chevaux. Un important commerce du sel vient de Huacho. A Exaltación, le poste est entouré d'Indiens *bravos*. A Fuerte Principe de Beira règne une fièvre qui décime la garnison.

Sur les chutes du Madeira les Indiens géophages caripunans et jacares sont souvent agressifs envers les rares voyageurs; des mesures de sécurité sont prises. L'abondance du caoutchouc comme de la noix du Brésil est soulignée. A Tamandua de nombreux Brésiliens ramassent les œufs de tortue pour faire de l'huile; des Indiens muras pacifiques sont rencontrés près de Crato, poste frontalier brésilien avec la Bolivie : "*Toute la région entre ce poste et Exaltación, en Bolivie, est habitée par des sauvages*". Borba, une autre localité, a une population de 300 habitants, tous Noirs et esclaves d'origine. Le commerce y est faible car il n'y aurait pas plus de 2 000 habitants, Indiens compris, sur les rives du rio Madeira.

GROFF GREEVER, Janet, 1987 - *Bolivian y el Oriente boliviano*. Editora Siglo Ltda, La Paz, 224 p. (Ph. D. thesis).

Mots-clés : Voie de communication, exploration, colonisation, condition de vie, projet

La création du département du Beni en 1842, par le président José Ballivian, préparait une politique de sortie sur l'Amazonie répondant ainsi à une recommandation faite déjà par Haenke et reprise par F. Frias. Ce faisant, Ballivian devait abolir le statut de servitude légale des Indiens du Beni, soit 27 000 habitants, ruinés par la disparition des missions en 1767. Il devait ensuite susciter des explorations officielles, avec Bernardino Vargas sur le *cerro* de San Simon, et Palacios sur le rio Madeira. Le Français Bertrés⁵⁸ allait entreprendre des reconnaissances géographiques pour établir

une carte nationale. L'auteur note aussi l'effort fait en Europe avec Vicente Pazos Kanki et Antoine Acosta, des consuls boliviens, pour attirer les navires français et anglais.

L'auteur signale l'influence de Felix Frias et de ses thèses géographico-économiques qui estimaient que le climat et les sols ingrats du littoral ne convenaient pas à l'agriculture. Par contre, pour Frias, l'Orient était porteur de toutes les potentialités agricoles car "*tierra de promisión*" où tout poussait... Les rios en facilitaient la pénétration. Cette position a été critiquée, notamment par L. Favre⁵⁹ qui devait donner une approche plus réaliste, liée à l'idée d'une liaison commerciale, entre la Bolivie et la Guyane française. Elle allait être concrétisée par l'envoi du navire "*La Boulonnaise*" pour explorer le rio Negro, au Brésil. La presse chilienne soutenait aussi ces projets de navigation vers l'Orient...

Pour l'Amazonie et le Beni, la priorité devait être accordée à une colonisation nationale, mais le manque de disponibilité locale de main-d'œuvre devait susciter des projets de colonisation étrangère. La première zone de colonisation était axée sur le système des rios amazoniens se rattachant au bassin de l'Amazone et impliquait d'abord la région de Chiquitos avec le territoire d'Otuquis, ensuite le Chaco. L'intérêt pour l'Amazonie était ancien, quasi utopique, mais rien ne devait y être entrepris jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Le navire à vapeur devait apparaître alors comme la solution permettant la colonisation, mais il impliquait l'exploration et la cartographie de la région; enfin se posait le problème de la liberté du trafic fluvial avec le Brésil.

Les 27 000 habitants de Mojos vivaient dans des conditions lamentables. Un débat d'idées devait se dérouler à propos de la politique indigène à suivre : R.G. Moreno devait y défendre un programme de protection et d'éducation des indigènes. Finalement, en 1842, les Mojenos seront reconnus libres avec droit de propriété, l'Etat gardant la faculté d'accorder aux nouveaux colons venus d'ailleurs des concessions. Les "*corregidores*" ou administrateurs locaux devaient, grâce à la vente des biens publics, donner la propriété de leur logement aux habitants. Les femmes étaient libérées de la servitude des travaux représentée par le tissage pour l'Etat ; enfin les mauvais fonctionnaires devaient être destitués. La justice allait être réformée avec une limitation des punitions corporelles dont les femmes étaient exclues. Les gouverneurs étaient chargés de favoriser les voies de communication avec le Brésil, la priorité devait être donnée aux travaux publics avec l'ouverture de pistes et la création du port de Rurrenabaque qui aurait dû devenir la future capitale. Le déboisement devait permettre un regain de l'élevage et des cultures. Selon Dalence⁶⁰, la population du Beni n'était que de 48 406 habitants dont 1 245 Blancs en 1850.

L'exploration allait commencer avec Bernardino Vargas qui s'intéressait aux ressources du *cerro* de San Simon et devait dresser une carte⁶¹ et un état des ressources de cette zone. Il y eut, suite aux projets de la "Compagnie de la Guyane Française" de colonisation, l'exploration de la région de la lagune Rogaguado, mais faute d'expérience

58 - Bertres, F., 1901.

59 - Favre, L., 1851.

60 - Dalence, J.M., 1890.

61 - Document introuvable actuellement..

ce fut d'abord un échec. Le plan de colonisation de cette Compagnie lui accordait en propriété absolue les territoires situés entre les rios Beni et Itenez et le lac Rogaguado et le rio Iruyane, selon la carte de Andriveau-Goujon, publiée à Paris en 1842. Mais ce projet, jugé contraire à la souveraineté nationale, devait être repoussé par La Paz. Des propositions anglaises similaires seront faites aussi, négociées par Vicente Pazos Kanki, en réplique au projet français : elles visaient à la navigation et à la colonisation par installation d'une colonie irlandaise. Bertrés assurait que le Beni était navigable⁶² et que les vapeurs pouvaient emprunter le cours du rio Madeira. Il allait recenser les richesses agricoles de la région, tout en notant le coût du transport et le fait que les productions suffisaient à peine au marché local. Palacios, lui aussi, recommandait le Beni pour y installer une colonisation de migrants^{63a}.

Dans ce contexte, E. Bayerbach demandait pour une durée de 50 ans, dans son projet de contrat, les droits exclusifs de navigation sur les rios donnant sur l'Amazone, la concession de terres vierges et l'exonération de taxes et de douanes pour ses activités commerciales : ces exigences furent jugées léonines par l'Etat qui le refusa. Le voyage de Léon Hurtado sur le rio Madeira, s'il ne fut pas un succès commercial, montrait la possibilité de rejoindre le Para. Aussi le gouvernement devait-il promettre une aide de 20 000 pesos pour d'autres expéditions.

Face aux difficultés frontalières avec le Brésil, J. Ballivian devait tenter de favoriser une colonisation des confins contestés sur les rios Jauju et Paraguay, tentatives qui devaient s'avérer infructueuses ainsi que l'attestent les incidents de Santo Corazon, poste où des Brésiliens venaient chercher du bétail volé et de Salinas; il s'ensuivit la réoccupation par le Brésil de ces secteurs en litige^{63b}.

GUTIERREZ, J.R., 1868 - *Cuestion de limites entre Bolivia y Brasil o sea el articulo 2 del tratado del 27 de marzo 1867*. Imp. Paceña, 2^e édition, 64 p. (BdC)

Mots-clés : Frontière, voie de communication

Le chancelier Gutierrez a été l'un des conseillers du président et dictateur fantasque Melgarejo. A ce titre, il a eu la tâche de conclure avec le Brésil le traité de 1867 qui fixait de nouvelles frontières orientales entre la Bolivie et le Brésil. Mais ce traité a été dénoncé, à l'époque, par l'opinion locale, comme représentant une véritable trahison des intérêts nationaux boliviens et de celui de l'espoir d'un accès fluvial à l'Atlantique, par le rio Madeira.

Jusqu'en 1834, après l'oubli de l'affaire de 1825, qui voit le Brésil tenter d'annexer le département de Santa Cruz, il n'y a eu aucun problème pendant entre les deux pays. Mais, à cette date, Rio va réclamer l'extradition de 17 criminels, en fait des esclaves échappés qui s'étaient réfugiés en Bolivie. La Paz devait rejeter cette demande en 1837.

Gutierrez note que d'Orbigny comme Sebastian Ramos ont accrédité l'idée que la frontière entre les deux pays avait été déterminée par le traité de 1750, dit de Madrid. Mais celui-ci a été rendu caduc par le traité de 1777 ou de San Ildefonso. Dans son

62 - Ce que confirmera Heath en 1880.

63a - Palacios, J.A., 1944

63b - Vasquez-Machicado, H., 1990.

œuvre d'Orbigny⁶⁴ se contredit à plusieurs reprises et reconnaît que les frontières de la Bolivie avec le Brésil "*sont complètement illusoires car le Brésil occupe de nombreux points à l'ouest de la limite théorique*".

La première carte de Bolivie, éditée à Londres par Bertrès (en 1843), fixe le rio Paraguay comme limite avec la république du Paraguay, à 22° de latitude Sud et jusqu'à l'embouchure du rio Jauru. De là, la ligne théorique de frontière avec le Brésil, va au rio Sararé, puis se calque sur le rio Guapore (ou Itenez), jusqu'à sa confluence avec le rio Mamoré, puis sur le rio Beni, sur un point désigné par une fausse latitude, note Gutierrez, pour tirer un parallèle jusqu'aux sources du Yavari. En 1846 le Congrès avait décidé de créer un poste sur le rio Jauru, au point dit du *marco*, une borne frontière érigée en 1752. L'auteur s'y est rendu, avec un détachement de 100 hommes et le préfet de Santa Cruz, pour installer à Salinas de Almeidas, un poste. Il devait recevoir quelques soldats et colons, puis des *ranchos* (propriétés) se sont installés sur le rio Corixa Grande protégés par quelques soldats. Mais, en 1848, la Bolivie devait évacuer ces positions devant les protestations du Brésil. En 1849 la Bolivie a demandé l'exclusivité du droit de navigation sur le rio Mamoré, ce que le Brésil lui a refusé, faute de traité de limites frontalières. Aussi, en 1852, le dictateur Belzu s'opposait à son tour à toute négociation avec Rio. La carte de 1859⁶⁵ établit la frontière sur le rio Madeira à 6° de latitude Sud, au nord de Crato, mais Dalence⁶⁶ écrit 7°30' note Gutierrez... En 1863 le problème des limites est de nouveau posé car le Brésil veut assurer définitivement sa souveraineté sur les points territoriaux litigieux laissés pendants par le traité de San Ildefonso. Il s'agissait de postes avancés installés à l'ouest de la ligne frontière de 1777, c'est-à-dire, pour le Brésil, les fortins de la Sierra de San Fernando, les forts (*presidios*) de Coimbra, Albuquerque et Miranda, sur la rive droite du rio Paraguay, et placés à l'abri des inondations annuelles, d'où leur intérêt stratégique. S'y ajoutaient les secteurs situés à l'ouest du rio Jauru et sur le rio Guapore ou Itenez pour les Espagnols, les postes de Viseo et Casalvasco pour les plus notables. Le Brésil dénonçait aussi les entrées des Boliviens sur la rive gauche du rio Apa. Le Brésil, pour justifier ses revendications, s'appuyait sur la carte publiée en 1810 par Arrowsmith⁶⁷, carte déjà utilisée lors des négociations, restées vaines entre les deux parties, en 1863, à Oruro. Son tracé attribuait au Brésil la partie orientale de la Sierra de San Fernando jusqu'au rio Paraguay avec les lagunes Mandiore, Gaiba et Oberara. Le Brésil conservait ainsi Nueva Coimbra refondé en 1750, Albuquerque rétabli en 1778, les plaines situées entre la Sierra de los Guarayos et l'Itenez, avec le rio Verde, le poste abandonné de Visco sur la rive occidentale de l'Itenez et fondé en 1776, celui de Casalvasco, une vieille hacienda transformée en poste en 1779, ainsi que Fuerte Principe de Beira (1776), Concepcion y Destacamentos de las Redas (1789).

Pour le rio Madeira, le Brésil alléguait être le premier pays à l'avoir exploré et occupé avec le port de Salto, ainsi que le confirmait par ailleurs tous les toponymes portugais de son cours. Or, comme le remarque Gutierrez, la Bolivie n'avait

64 - Orbigny, A. d', 1835-1877.

65 - Roux, J.C., 1993.

66 - Dalence, J.M., 1992.

67 - Copie de celle publiée en 1775 à Madrid, par J. de la Cruz Cano y Olmedilla, et basée sur les travaux des Jésuites Quiroga et Folkner : Roux, J.C., 1996.

commencé à se soucier du problème des limites frontalières qu'en 1863, bien tardivement après la découverte des gisements de guano de Mejillones, sur la côte du Pacifique alors bolivienne : "*Les hommes politiques commencèrent alors à dépoussiérer les documents anciens et les vieux papiers et à se préoccuper sérieusement de fixer les limites naturelles extérieures de la Bolivie*". Le Brésil défendait comme thèse l'application de l'*Uti possidetis* de 1777, position qu'au nom du réalisme historique Gutierrez approuve, compte tenu de l'impossibilité pour la Bolivie de défendre sur le terrain ses prétentions territoriales : "*On regarde l'Orient comme une terre promise et on ne peut obtenir qu'un seul vapeur, un seul immigrant arrive aux lointaines plages de Chiquitos et Mojos, sans accord préalable des voisins ; on veut improviser comme par enchantement l'essor de ces vastes et fertiles régions*". Aussi le Traité de 1867 est-il une transaction et ce d'autant plus que la possession des *cachuelas* du Madeira ne donnait pas la faculté d'y naviguer, ceci compte tenu des obstacles naturels et du fait que les terrains de la rive droite de ce cours d'eau sont occupés par des marais inexploitable. Enfin, sur le haut Paraguay, au nord de Bahia Negra, là aussi le Brésil bénéficie d'un droit d'antériorité par son installation. En conclusion et avec beaucoup de clairvoyance, Gutierrez notait que la nouvelle ligne frontière Beni-Yavari était "*véritablement un contrat aléatoire*", car il s'agissait d'une vaste zone restée inexplorée et, qu'en outre, la position réelle des sources du Yavari restait inconnue⁶⁸...

HASSEL, G. von, 1903 - Ligeros apuntes sobre nuestras regiones limítrofes. *Boletín de la Sociedad Geográfica*, Lima, t. 13, pp. 462-473. (BN Lima)

Mots-clés : Exploration, Indiens *bravos*, voie de communication, Caoutchouc

Homme de terrain par excellence, l'ingénieur von Hassel, qui était soucieux du sort des populations indiennes d'Amazonie, a bien connu en tant qu'explorateur et scientifique, les régions les plus marginales de l'Orient péruvien. Aussi son récit est très intéressant pour appréhender la situation des régions contestées, les problèmes qui s'y posent, notamment ceux des rivalités frontalières entre le Brésil et la Bolivie.

HEATH, Edouard, 1882 - *Informe sobre los estudios del Beni en los años 1879-1880-1881*. Imp. Libertad, La Paz, 12 p. + tableaux. (BUMSA)

Mots-clés : Caoutchouc, Indiens *bravos*, voie de communication, main-d'œuvre, météorologie

Ce texte donne une comparaison des données hydrologiques entre Reyes et San Antonio du rio Madeira, mais il s'agit d'un exposé très brouillon bien que riche en détails.

Aucune tribu n'a attaqué les *gomales* dont l'auteur évoque l'exploitation liée à l'abondance locale des hévéas. Il estime à 25 000 km² la superficie des *gomales* exploités avec 100 000 arbres en moyenne donnant une production annuelle nécessitant de 10 000 à 30 000 péons et l'emploi de femmes dans les exploitations. Il dresse des tableaux des *gomales* en 1880 et des observations météorologiques.

68 - Le débat sur la frontière des sources du rio Yavari reprendra après 1880, à partir de la ruée du caoutchouc dont cette région était très riche.

Le résultat majeur de l'exploration de Heath a été de raccourcir le délai de livraison de la gomme de 10 à 15 jours alors qu'il demandait, avant son exploration, de 35 à 50 jours.

HERMOSA VIRREIRA, Walter, 1950 - *Los pueblos Guarayos*. Imp. Universo, La Paz, 176 p. + carte.

Mots-clés : Démographie, mission

Il s'agit d'une monographie, de facture classique, sur la région des Indiens guarayos, réalisée à partir de la compilation des sources missionnaires principalement, et d'une expérience de terrain. Une approche de la nutrition et des plans de villages figurent dans le texte. Une comparaison intéressante de l'évolution de la situation du groupe guarayos entre 1891 et 1948 est faite, notamment pour les courbes démographiques qui indiquent une évolution positive, alors que cette population, jusqu'en 1920, connaissait une forte mortalité. L'activité agricole est analysée par types de cultures, rendements et valeur produite.

HOLTEN, G. von, 1876 - *Colonizacion de los terrenos del Oriente comprendidos entre el Sicure y el Chimore*. Imp. del Siglo, Cochabamba, 28 p. (CDNL)

Mots-clés : Colonisation

Allemand ayant vécu aux Etats-Unis, Holten a exploré, "*bravement*" écrit-il, la région comprise entre la cordillère andine et le Chimoré. Il propose la création d'un port central et produit une carte détaillée d'un plan de colonisation "*ainsi disparaîtra l'anxiété de ne pouvoir rompre les colossaux obstacles qui nous enferment déprimés dans le cœur du continent*". L'auteur a foi dans l'essor du pays, grâce aux vapeurs. Aussi propose-t-il son projet pour application "*dans un territoire vaste, à peine exploré et où il n'y a aucune œuvre de colonisation*". Celui-ci prévoit l'adjudication en propriété des terres vides s'étendant entre les rios Secure et Chimore, dans le Chapare, depuis leurs sources et confluences avec le rio Mamoré; l'exemption d'impôts et droits douaniers pour le matériel agricole importé durant les 10 premières années.

En échange l'investisseur installera un port sur le rio Chimoré pour les vapeurs, construira une piste qui ira de Vandiola à Espiritu Santo, terminus du chemin de Cochabamba à Trinidad, et ce avec des relais-étapes et un réseau de pistes secondaires avec les villages et dont il assurera l'entretien. Sur des lots de colonisation seront installés des colons étrangers ou nationaux qui, avec l'aide de péons, les coloniseront. Il affirme ainsi pouvoir établir 150 familles en 5 ans.

Mais l'avis de l'éditeur (qui signe : un patriote et produit *in fine* un épilogue) est nettement plus restrictif : il faut prendre en compte les échecs propres à des expériences précédentes de concessions individuelles, écrit-il. L'appel à des colons étrangers est aussi critiqué car ceux-ci ne pourront que fuir, dès l'arrivée du premier vapeur "*ces déserts isolés, sans chemin ni ressource, ni moyen de vie et commerce*". Il constate que la navigation du rio Madeira a créé un renchérissement des terres vierges, mais aucune colonisation. La superficie totale affectée à ce projet serait d'environ 150 000 ha, selon les plans de d'Orbigny.

IDIAQUEZ, Edmundo, 1941 - Area del Noroeste de Bolivia. *Boletín de la Sociedad de Geografía de La Paz*, t. 3, n° 4, pp. 83-84. (BUMSA)

Mots-clés : Géographie

Le Nord-Ouest de la Bolivie amazonienne se divise en deux zones : Purus-Madre de Dios d'une superficie de 497 931 km², et Madidi-Madre de Dios de 34 717 km².

Intereses del Departamento del Beni. *Boletín de la Oficina Nacional de Inmigración*, 1913, n° 85, pp. 46-59. (CPSR)

Mots Clés : Caoutchouc, Indiens *bravos*, commerce

L'auteur donne un recensement de la population par agglomération et zone habitée (Itenez, Versalles) de la région de l'Itenez. Selon le récit d'exploration de Pablo Busch de 1907, moins de 1 000 personnes vivaient en amont de la confluence des rios Itenez et Mamoré. Le *cerro* (pic) de San Simon, selon l'ingénieur Juan Boyd, est peuplé en 1911 de 6 à 700 sauvages descendant des anciennes missions de San Simon, San Martin et San Nicolas, mais il est aussi occupé par des *barracas* de *caucheros*. Dans les bois de San Luis, des rios Blanco et Negro il n'y a alors "*pas plus de 1 000 sauvages*". Les Indiens du *cerro* San Simon sont pacifiques, mais leurs tribus nécessitent une attention particulière des pères missionnaires, compte tenu de la proximité du Brésil.

L'auteur donne une liste des *gomales* (511 *estradas*) et des maisons de commerce présentes (Maison Zeller, Villinger et Cia qui est une très riche société). Puis, en seconde position, il note l'existence des négociants Komarek et Bruckner, enfin l'installation d'une nouvelle société avec Juan Elsnor. Les productions de caoutchouc sont fournies. Les *estancias* d'élevage comptent 11 000 têtes. Des indications sur le trafic fluvial et les prix à Baures sont données ainsi que le trafic et les tarifs de Huacaraje à Nuevo Berlin, sur le rio Mamoré.

ITURRALDE, Abel, 1922 - James Orton. Explorador de Bolivia. *Boletín de la Sociedad de Geografía de La Paz*, n° 56, pp. 1-22. (BUMSA)

Mots-clés : Exploration

Orton a été, en 1877, l'explorateur du rio Tahuamanu. Déjà, en 1867 il avait entrepris, de Guayaquil aux Andes, une exploration scientifique sur les rios et devait atteindre Belem, en canot. Les résultats de cette expédition ont été publiés par le Smithsonian Institute. Il avait réalisé, en 1873, un autre voyage de Belem à Lima. En 1876, il était parti de Cochabamba pour le Mamoré et le Madeira.

ITURRICHA, Edmundo, 1914 - La cuestion de fronteras con el Peru. *Boletín de la Sociedad de Geografía de Sucre*, n° 161-162-163, pp. 248-261. (BNS)

Mots-clés : Frontière

Ce texte traite du problème frontalier après l'arbitrage argentin sur la délimitation de la frontière amazonienne des deux pays. L'auteur constate qu'en 1909, en pleine discussion d'arbitrage, les Péruviens ont attaqué plusieurs établissements boliviens. Le prétexte en était que le *laudo*, ou arbitrage du président argentin,

reconnaissait au Pérou tous les *gomales* et *barracas* situés à l'Ouest d'une ligne Puerto Heath-Acre. Aussi cette délimitation affectait-elle les intérêts de la *Casa Suarez* et ceux d'autres patrons boliviens du caoutchouc. La décision d'un recours à l'arbitrage du tribunal de La Haye fut prise alors pour la *barraca* Illampu, avec formation, à titre conservatoire, d'une zone tampon neutre.

L'auteur regrette que, lors des campagnes de délimitations de 1913, le colonel Fawcett, alors malade et unique expert bolivien, n'ait pas pu participer à la définition de la 2^e section.

JAUREGUI CORDERO, J.H. & alii, 1991 - *Sorata. Historia de una region. 1870-1930*. Préfecture du Département de La Paz, 185 p. (Collection : Historia de una frontera, n° 2) (BUMSA)

Mots-clés : Quinquina, caoutchouc, commerce, main-d'œuvre, étranger, foncier

L'ouvrage souligne l'importance ancienne de l'exploitation de l'or de Tipuani, mais la coca est l'autre activité notable, suivie du quinquina dont Luis Peñaloza a été un des rares écrivains à traiter. Un monopole de l'exploitation du quinquina a été instauré sous le gouvernement du maréchal Santa Cruz, favorisé par l'augmentation des prix internationaux. Dès 1829, le gouvernement devait donner des privilèges aux investisseurs et industriels désireux de créer de nouvelles activités dans les provinces de Caupolican, Sorata, Yuracares, Mojos et Chiquitos.

Mais, à partir de 1837, avec les effets de la surproduction, il y a eu suspension des ventes jusqu'en 1840, ce qui explique que, de 1841 à 1847, les prix vont redevenir très attractifs. Il en a résulté l'intérêt des capitaux étrangers et des initiatives du gouvernement pour explorer de nouvelles zones productives. Sous le gouvernement de J. Ballivian se constitue la Banco de la Quina, à La Paz; elle va stocker les productions de Muñecas, Larecaja, Caupolican et des Yungas. Les prix augmenteront alors permettant de fructueux bénéfices comme des abus au niveau du travail des collecteurs. Mais ces prix élevés vont favoriser la concurrence de la Colombie et du Pérou et provoquer une baisse à 35 pesos vers 1860. Aussi, en 1858, le gouvernement déclare-t-il le commerce du quinquina libre. Cette mesure ne va pas empêcher la chute des cours et des ventes; aussi, à partir de 1865, le quinquina perd-il son importance ancienne dans le budget national. Le seul regain de l'exportation aura lieu, au début du XX^e siècle, avec la construction de la voie ferrée Madeira-Mamoré, puis du canal de Panama.

A Larecaja, la belle époque se déroule de 1870 à 1890, avec Otto Richter, un Allemand de Hambourg. La *Casa Richter* était une société d'actionnaires qui devait se diversifier vers le café, la coca, les fruits, l'or, le commerce et les prêts d'argent pour les récoltants de quinquina. Richter, grâce à ses liens en Europe, et à son frère installé à Hambourg, devait trouver des marchés intéressants. Une succursale d'achat fut installée, à partir de 1870, dans le Beni et servit de base pour passer ensuite au commerce des gommés. Richter constitua des plantations et ouvrit l'exploitation des arbres à quinquina sur le rio Mapiri, mais s'efforça aussi d'acheter les plantations disponibles dont il finit par détenir la majorité. Ainsi, en 1878, il acheta 20 000 plants de quinquina et créa, avec un autre Allemand, Emilio Werner, une société de plantation

sur le rio Mapiri. C'est à partir de 1880 que la *Casa Richter* entra dans le marché du caoutchouc et sa relève pour le quinquina fut prise par Ernesto Gunther, en 1891, qui ensuite se consacra au travail des *gomales*. A la fin du siècle, au Caupolican, le caoutchouc devint un produit alternatif à la vente du quinquina entré en récession.

Des sociétés comme Brillard et Clausen et Co de Paris, la Boston Bolivian Rubber Co, Otto Richter de La Paz, Gunther, A. Perez, A. Violand et B. Goyta de Sorata, se livrèrent aussi à cette nouvelle activité.

De 1906 à 1910 la production de caoutchouc a été de 1 660 t pour le département de La Paz et de 8 705 pour l'Orient du Nord amazonien. Pour le département de la Paz on a les attributions suivantes :

Attribution foncière pour l'exploitation du caoutchouc

<i>De 1901 à 1907 :</i>	<i>16 420 ha</i>
<i>1909 :</i>	<i>80 225 ha</i>
<i>1910 :</i>	<i>459 546 ha, soit 80 % des attributions.</i>
<i>1911 :</i>	<i>21 380 ha</i>
<i>Total :</i>	<i>577 571 ha</i>

Caupolican, avec 435 880 ha, et Larecaja, avec 78 880 ha, représentaient 90 % des superficies de ces concessions.

- Larecaja et Sorata devinrent alors le siège de nombreuses compagnies telles que B. Goyta, E. Gunther, A. Perez, A. Violand et la Boston Bolivian Rubber, sociétés qui vont produire de 500 à 2 000 quintaux en employant de 100 à 600 péons *picadores* (saigneurs).

KELLER, José et KELLER, Francico, 1870 - *Exploración del rio Madera en la parte comprendida entre la cachuela de San Antonio y la embocadura del Mamoré*. Imp. Union Americana. La Paz, 72 p.

Mots-clés : Exploration, colonisation, démographie, voie de communication, mission, Indiens *bravos*

Cette exploration, accomplie pour le compte du gouvernement brésilien peu après la signature du traité de 1867 entre la Bolivie et le Brésil, est plus qu'une coïncidence... Ce traité a rectifié sensiblement les limites des régions frontières amazoniennes au profit du Brésil qui a obtenu la possession complète du cours du rio Madeira⁶⁹. L'objectif était de proposer à Rio des mesures permettant de coloniser ce vaste secteur. La mission devait recevoir à Manaus l'aide du vice-consul de Bolivie pour trouver un bateau. Partie en juin 1868 de Baetas, ancienne limite Bolivie-Brésil, elle rencontre des Indiens *muras* chassant les tortues, puis à Tres Casas, des commerçants boliviens et des *goberos* aidés par des Indiens *mojos*. A Crato, base d'un détachement militaire brésilien, les Keller entendent le récit de vols de vivres, et ce au besoin par la force, des équipages boliviens venant de Serpa et faisant escale sur les propriétés locales. La grande richesse des eaux en poissons est signalée, mais des fièvres limitent l'activité humaine.

69 - Fleuve qui, à partir de cette date, étant totalement brésilien, abandonne son orthographe espagnole pour la portugaise et s'écrit Madeira.

Sur la plage de Tamanduas, les tortues viennent pondre annuellement, ce qui attire les Indiens du cru. Il en résulte une forte activité et la présence aussi de *caucheros*. L'existence de gravures sur roche est signalée. Une rencontre amicale a lieu avec des Indiens caripunas qui, il y a peu, attaquaient les convois, mais cette tribu voit diminuer sa population. L'effectif moyen des groupes rencontrés est de 50 personnes. Près de l'embouchure du rio Beni, les Keller retrouvent le coffre d'un commerçant assassiné il y a trois ans par ses rameurs. A Guajaramirin sont présents de nombreux canots boliviens chargés de peaux et de graisses. A la confluence des rios Mamoré et Guaporé, les Keller notent l'existence d'une tribu belliqueuse qui attaque les canots et les militaires brésiliens de Fuerte Principe de Beira. Exaltación, localité de 3 000 habitants jadis, n'en compte plus que 1 800 environ; cette situation est due aux fièvres endémiques, à l'alcool, et aux fuites et disparitions sur les rios de nombreux rameurs. L'agriculture est insignifiante. La population de Mojos, forte seulement de 30 000 personnes, est répartie en 15 anciennes missions des Jésuites. Le retour de la mission à Rio a lieu après 14 mois de voyage.

Des projets d'amélioration des voies de communication sont signalés. Depuis 5-6 ans, un trafic de canots de Serpa, dans l'Amazone, a lieu en direction des anciennes missions du Beni avec extension jusqu'à Santa Cruz, soit un mouvement annuel de 50-60 canots donnant un tonnage de 700 t. Le texte propose plusieurs mesures pour faciliter le passage des *cachuelas* (rapides) avec un projet de budget pour ces travaux. Des notes statistiques sur le commerce local sont données.

Sur le bas rio Madeira, faute de chiffres officiels, les Keller estiment à 5 à 6 000 Indiens semi-civilisés la population des anciens postes de Sapucaia-Oroca, Manicoré, Canumá, Mané et Crato. Seule existe une activité extractive, compte tenu de la faiblesse de la population, et le caoutchouc représente 600 t. On note aussi du cacao, de la *castaña* (*Bertholetia excelsa*), mais le tabac, jadis très prisé, recule. Manioc et poisson salé, faute de main-d'œuvre, viennent d'ailleurs. Sur le haut rio Madeira les hévéas situés en amont de la *cachuela* de San Antonio ne donnent plus de latex, d'où leur abandon par les *caucheros* boliviens qui se sont installés plus en aval. Mais les dociles Indiens caripunas, qui sont convertis, pourraient cultiver le cacaoyer, est-il noté. Sur le rio Mamoré, on pourrait reprendre l'élevage abandonné et dont il ne reste que quelques troupeaux sauvages. Cet abandon se marque dans les prix de la viande, sextuplés en dix ans, et par la misère générale de la population qui souffre de la faim. Les uniques ressources sont le cacao, un peu de tabac et du coton tissé.

Les malheurs de l'histoire des missions et l'administration incompétente et abusive qui suivit, expliquent l'hostilité des indigènes face aux Blancs alors que des cultures de coton, de tabac, de canne à sucre et de cacaoyer sont réalisables à grande échelle. Le quinquina (*calisaya*) du haut Beni représente un article marquant à l'exportation. Mais son transport en canots se heurte à de grandes difficultés à travers une région inconnue, dans les cours moyen et supérieur du rio Beni, peuplés de tribus sauvages. Aussi l'expédition a-t-elle emprunté un trajet nouveau, du haut Beni jusqu'à Reyes; puis de là, en charrettes, elle a suivi un itinéraire jusqu'à Santa Ana sur le rio Mamoré, d'où en bateau elle a remonté vers le Madeira. Malgré ces difficultés les prix sont meilleurs que par la route du Pacifique qui coûte 50 dollars contre 10 par tonne pour celle du Beni... Le trafic porte sur 30 t de produit. Mais l'importation des produits

européens décourage les commerçants avec les difficultés de trouver des équipages, les attaques des Indiens et les risques de naufrage sur le rio Madeira. Aussi les marchandises vendues à Trinidad et celles venant du Pacifique sont-elles à prix égal. Seule une voie de contournement des *cachuelas* et la réalisation d'une piste Cochabamba-Vinchuta, et Cuatro-Ojos-Santa Cruz ouvrirait la région au commerce. Mais il faut aussi que La Paz relance l'agriculture avec le coton et introduise des métiers à tisser, encourage la création d'*estancias* d'élevage et fasse explorer le cours du rio Beni pour faciliter le transport du quinquina. Le rio Guapore (Itenez) est dépeuplé car ce cours d'eau est difficile d'accès avec ses *cachuelas*, aussi Villa Bella de Matto Grosso et Principe de Beira sont-elles à l'abandon...

LABRE, A.R., 1889 - Colonel Labre's Explorations in the region between the Beni and Madre de Dios river and the Purus. *Proceedings of the Royal Geographical Society*, Londres, pp. 496-502. (CPJCR)

Mots-clés : Voie de communication, chemin de fer, démographie, caoutchouc

La principale préoccupation de Labre est de trouver une sortie de l'Amazonie vers l'Atlantique pour les produits de la riche région du nord de la Bolivie, surtout après l'échec de la tentative du colonel Church pour construire le chemin de fer Mamoré-Madeira. Pour Labre, le versant ouest du bassin du rio Madeira pourrait être libre d'obstacles physiques et de malaria, facilitant ainsi le passage de voies de communication ferroviaires et terrestres : c'est donc un des buts de son expédition. C'est dans ce contexte qu'en 1888 le colonel Labre fait un voyage d'exploration dont le compte-rendu a été publié par la Société Géographique de Rio.

Si Chandless a découvert et exploré le rio Purus, Labre a joint les points qu'il avait atteints au sud, avec le rio Beni et ses tributaires du Madre de Dios. Or ces régions ont acquis un intérêt récent avec une mise en valeur par des entreprises, principalement boliviennes, se consacrant au caoutchouc et à l'élevage. La principale exploration de Labre a été la traversée de la zone située entre le rio Madre de Dios et le point le plus éloigné navigable sur le rio Aquiri ou Acre, tributaire du rio Purus. Il a démontré ainsi que la nature du terrain permettait la construction d'un chemin de fer. Il a emprunté l'Amazonie puis remonté le rio Madeira ensuite, soit 34 jours de navigation sur 161 miles entre San Antonio et Villa Bella. Il a été aidé par des Indiens araonas semi-civilisés, puis a atteint le rio Orton où il est passé par des villages araonas qui l'ont très bien reçu. Labre a noté de nombreux villages abandonnés et l'alliance entre les Guarayos et les Araonas; enfin, il a atteint le rio Abuna. Il démontre la possibilité d'une route entre les rios Aquiri et Beni, ce qui satisfait les *caucheros* qui souhaitent communiquer avec la Bolivie.

En 1872 et 1885, Labre avait exploré le rio Ituxy et ses affluents, recherchant une route vers le Beni; il estimait l'effectif des populations indiennes de ces confins isolés à environ 8 000 personnes, divisées en 10 tribus. Il avait installé des *barracas* de *caucho* et s'était soucié, en 1888, que Rio apporte une présence missionnaire aux Indiens. Il estimait à 40 000 l'effectif des Indiens du Purus, ceux-ci parlant plus de 40 idiomes.

LABRE, A.R., 1890 - Exploración del río Ituxy. In : Ballivian, V.M. - *Exploraciones y Noticias hidrográficas de los ríos del Norte de Bolivia*, pp. 25-30. (CDNL)

Mots-clés : Indiens *bravos*, caoutchouc, démographie

Le colonel brésilien Labre a navigué sur le río Ituxi de 1872 à 1883, puis plus tard y est revenu pour chercher une voie d'accès vers le Beni d'où provenait le ravitaillement en viande des *barracas*. Il a présidé à l'installation des premiers *seringueros* et publié une carte de la région. Il estime à 200 le nombre des civilisés qui sont arrivés pour participer à la collecte du caoutchouc, mais les Indiens, du fait de leur vie nomade, sont plus difficiles à évaluer - 8 000 environ - et sont divisés en plus de 10 nations ayant chacune son dialecte. Il s'y ajoute des tribus inconnues qui refusent, comme les Hyunah, tout contact avec les Blancs ou les autres Indiens. Il en résulte que le peuplement indien est important.

Il demande, devant la poussée du front du caoutchouc, des mesures de protection pour les tribus.

LAVADENZ, J., 1925 - *La colonización en Bolivia durante la primera centuria de su independencia*. Intendencia de Guerra, La Paz, 106 p. (BNS)

Mots-clés : Foncier, colonisation

Ce texte fournit un historique, riche de nombreuses précisions, de la politique foncière de la Bolivie. Elle a été marquée par de nombreuses carences légales et techniques comme par une absence de vision à long terme des besoins et d'objectifs définis avec des vues réalistes. A l'Indépendance, les terres échappant au domaine de l'Etat, donc non soumises au droit de propriété ou *res nullius*, se situaient, sauf rares exceptions, dans le nord-ouest amazonien dans les régions du Beni, de Cochabamba, Santa Cruz, Chuquisaca et Tarija, c'est-à-dire au delà des ultimes contreforts andins. Mais il y avait absence absolue de voies de communication entre ces régions, à l'état d'abandon depuis l'expulsion des Jésuites, et le centre peuplé de la Bolivie, l'Altiplano.

En 1825 Bolivar prescrivit la distribution d'une *fanega* (soit 64,4 ares) de terre irrigable par individu et de deux *fanegas* en région sèche; les pâturages restaient communs. En 1826, un décret stipula la nécessité d'augmenter la population par recours à l'immigration. Aussi, le décret de 1830 accorda-t-il 900 ha aux personnes désireuses de s'installer sur le chemin de Cochabamba à Mojos. En 1833 une première loi du maréchal Santa Cruz, portant sur l'attribution des terres disponibles, imposa une obligation de mise en valeur. Une autre loi étendit ce bénéfice aux colons étrangers, avec appui de l'Etat. En 1841 un décret prévoit la création de colonies d'anciens militaires avec 450 ha par soldat "*aux frontières des barbares, sur les rives des rios navigables*". En 1851 une loi attribuée à Carlos Bridoux (un Français) 12 lieues² (soit 300 km²) chez les Yuracares. La loi de 1878 accorde une lieue² (28 km²) aux explorateurs des rios du nord-Beni; le Chaco devait recevoir ensuite l'extension de ce bénéfice.

La loi de 1886 a été fondamentale car, avant toute cession foncière, elle imposa la mesure et la délimitation des terres. Mais le budget nécessaire aux commissions chargées du cadastre ne sera jamais voté par la suite... La loi de 1893 affecta 100 *estradas* de *gomales* aux particuliers et 1 000 pour les sociétés, terres devenant propriété

pleine après 15 ans de location. En 1896, pour susciter l'immigration, le gouvernement créa la Oficina de Inmigración, Estadística y Propaganda Geográfica⁷⁰. La loi de 1900 accorde à Chavanneix et Cia, 3 000 *estradas gomera* sur le río Purus, sous condition de mise en valeur sous les 8 mois... En 1901 se réalise l'attribution de la concession Martin Conway, à Caupolicán, vaste de 11 250 *cuadradas* ou 2 250 000 ha.

La loi de 1905 assimila les règles de la propriété foncière agricole à celles de la loi minière et accorda le droit d'antériorité pour des demandes de concession qui pourront atteindre 20 000 ha. La seule obligation légale était d'installer une famille pour chaque lot de 1 000 ha... L'erreur a été d'accepter la revente de ces terres sans délimitation et constitution préliminaire d'un cadastre, d'où des abus et des spoliations aux conséquences graves.

En 1920 eut lieu la fondation de la première colonie nationale à Todos Santos; le projet d'installation d'une colonie juive en 1921 resta sans suite. Pour assurer contre les Guarayos une meilleure sécurité on attribua 25 ha aux colons venant s'installer dans le secteur. L'échec de la colonisation résulta de l'absence de routes et de pistes comme au fait que les chemins de fer étaient récents et n'atteignaient que les capitales régionales ou les mines. Il en résulta l'absence de marché faute de transports. Seul le cadastre du Territoire des Colonies (Pando) fut achevé en 1922.

Le tableau des attributions foncières en 1924 avec superficies des terres des missions est donné.

LAVADENZ RIBERA, Alberto, 1991 - *Pando es Bolivia*. Imp. Casa de la Cultura, Santa Cruz, 192 p. (BUSC)

Mots-clés : Caoutchouc, frontière

Ce "guide" du Pando présente une récapitulation historique succincte. Des inquiétudes sont manifestées sur la pénétration brésilienne dans la région. La production résiduelle de caoutchouc en 1970 est donnée.

LEHM, Z., 1991 - *La demanda territorial del pueblo Siriono*. CIDDEBENI, s.l., 30 p. ronéo. (BUCC)

Mots-clés : Mission, Indiens *bravos*, foncier

L'article évoque la lutte des Sirionos pour retrouver leur domaine foncier légal ; celui-ci a été rendu par décret, au peuple Siriono, en 1990-91. La première information sur ce groupe est due au père J. de Orellana⁷¹ qui relate la découverte des Sirionos en 1687. L'auteur cite aussi d'Orbigny, Norman Holmberg⁷², et Allyn Stearman⁷³ qui aida à soutenir la cause de la revendication foncière de ces Indiens.

La langue siriono est de la famille tupi-guarani, les Sirionos ayant émigré des suds brésilien et paraguayen, probablement avant 1470. Jusqu'en 1930, ils résistèrent farouchement aux entrées des Blancs; puis, poussés par les maladies et la faim, ils se soumirent, avec l'intercession du père Loyssa Beltrán, et s'incorporèrent aux missions

70 - Qui sera longtemps dirigée par M.V. Ballivian.

71 - *Relación abreviada de la vida y muerte del Padre Cypriano Barroza*.

72 - Holmberg, N. *Los nomadas del arco*. 1950.

73 - Stearman, A. *No mas nomadas del arco - los Sirionos revisitados*. 1987.

des Guarayos dans la région d'Ibiato. Selon Holmberg, leur ancien territoire était de "200 milas cuadradas" de superficie. Il était limité au nord par les îles forestières s'étendant au sud de Magdalena, Huacaraje et Baures, à l'est par le rio San Martin, au sud par les missions franciscaines de Guarayos, et à l'ouest par les rios Grande et Mamoré. Leur population était de 1 000 âmes en 1825 selon d'Orbigny, 2 000 en 1942 selon Holmberg, 800 en 1974 selon Riester, 262 en 1984 selon Stearman et 451 ou 900 en 1990, selon l'O.I.T. ou l'Organisation Siriono. A partir de 1930, grâce à leur pacification et à leur protection assurées par l'Eglise Quadrangulaire, un processus de défense légale de leurs droits fonciers s'était mis en place. Il fut consacré en 1933, grâce à l'intervention d'Anderson, par une attribution de terre à Ibiato, délimitée en 1934. Il faut noter, l'existence d'un conflit foncier avec l'Université du Beni pour l'*estancia* Montecarlo. L'auteur donne le détail des démarches entreprises depuis pour faire aboutir ces revendications.

LEHM, Z., 1990 - *Historia y Territorio. Antecedentes históricos de la demanda de territorio de los pueblos indígenas del Oriente boliviano*. Unitas L.P. 14, La Paz, pp. 12-18. (BUCC)

Mots-clés : Foncier

Les peuples indigènes de l'Amazonie, Orient et Chaco représentent 35 groupes ethniques et 230 000 personnes. Le plus important est le groupe de Mojos avec 30 000 membres. Dans le Beni, la présence des coupeurs de bois est devenue une source de conflit dans les relations quotidiennes avec les indigènes à partir de 1970, tandis que l'occupation de terres vacantes par les éleveurs suscitait d'autres oppositions.

L'auteur dresse le catalogue des conflits fonciers et des revendications indigènes contemporaines, notamment dans le parc Isiboro-Secure⁷⁴ où se trouvent 51 communautés indigènes, et dans l'Ibiato, avec les revendications des Sirionos, des Tacanas et des Chimanes

LEIGUE CASTEDO, Luis D., 1957 - *El Itenez salvaje*. Colección Etnografía y Folklore, La Paz, 2^e édition, 227 p. + carte. (CPV)

Mots-clés : Indiens *bravos*, insécurité

L'auteur a été enseignant dans la région à partir de 1938. Le rio Itenez est long de 1 716 km et nécessite 170 heures de parcours en bateau à moteur.

Sont énumérées les tribus existantes ou anciennes sur les rives du cours d'eau, et dont il ne reste pas plus de 12 tribus encore sauvages. Il est noté l'attaque d'un convoi en 1910 par les Indiens itenez qui ont enlevé Rosa Perdiel.

Napoléon Leygues, le patron de l'entreprise d'import-export "Leygues y Hermanos" est évoqué. En 1895, il avait son siège social à Villa Bella avec des filiales sur les rios Baures et San Joaquin del Itenez. Celui-ci a été victime, en 1904, d'une embuscade indienne sur la Boca del Machupo et de la destruction de son convoi; il y eut seulement 2 survivants. En 1929 un vapeur de Luis Suarez est capturé à Bahia de

74 - Cette région, érigée en parc national, est depuis quelques années occupée par des *cocaleros* d'où le gouvernement bolivien tente de les en chasser...

las Onzas, sur l'Itenez, et l'équipage massacré par les Indiens. En 1930, Alberto Komarek, important commerçant tchèque, est tué et son commerce incendié, près de More.... Il collectait le bétail sauvage de la zone non sans utiliser des méthodes rudes envers les Indiens du cru. Une autre embarcation est attaquée en 1931, et ce n'est qu'en 1935 qu'on note la dernière attaque d'un commerçant portugais. Au total, on compte 500 victimes de ces Indiens *bravos*. Il devait en résulter des expéditions de représailles qui occasionnent des massacres, comme celle du général Daniel Sosa, chef de la garnison de La Horquilla. Selon le Père Carduz⁷⁵, ces Indiens attaquaient aussi les soldats brésiliens du Fort Principe de Beira, comme les habitants de Magdalena, San Joaquín et San Ramon qui se déplaçaient sur les rios.

Sur l'origine des Indiens more l'auteur signale que d'Orbigny, dans "*L'Homme américain*", les appelle Itenez; il leur donne une zone d'habitat allant de Fuerte Principe de Beira à la confluence du Mamoré. Pour le père Cardus ils ne sont pas de race guarani, et ce contrairement à une opinion répandue. Ils seraient pour P. Rivet un rameau migrateur des Chapacuras ; Nordenskjöld qui les a étudiés les nomme Guaniam. En 1933 le Dr. Enrique Snethlage, du Musée Ethnologique de Berlin, les étudie au cours d'une enquête⁷⁶ sur les tribus forestières du Brésil et les fait venir des Chapacuras. En 1939 le Dr. Ryden, du Musée Ethnographique de Berlin, établit leur originalité⁷⁷ et confirme leur descendance des Chapacuras, à partir de l'étude des autres groupes linguistiques. Cette thèse est confirmée par des études brésiliennes ultérieures qui rattachent le groupe more aux Tupi.

La libertad individual en el Beni. Atropellos contra el Doctor Antonio Vaca Diez. Arbitriedades del hijo de Gonzalez Portal (Documentos autenticos). Imp. El Comercio, La Paz, 1893, 11 p. + annexes 11 p. (CPSR)

Mots-clés : Caoutchouc

Il s'agit de la dénonciation de la triple interpellation arbitraire de Vaca Diez par le fils du préfet Portal, un sous-lieutenant. La maison Salvatierra en est à l'origine car concurrente de Vaca Diez pour l'exploitation du caoutchouc. Elle accuse Vaca Diez, par dénonciation d'un quidam, de mauvais traitements.

LIJERON CASANOVAS, Arnaldo, 1990 - Apuntes de un diario inedito del Doctor Antonio Vaca Diez, sobre la situacion social y economica de Mojos, en el siglo XIX. *Signo*, La Paz, n° 29, pp. 107-133. (BUMSA)

Mots-clés : Abus, service public, démographie, mission

Cet article présente l'analyse d'un journal tenu par Vaca Diez quand il se rendit à Mojos, pour échapper à la dictature de Daza, puis s'installer ensuite à Reyes dans le Beni. Ce journal inédit contient 85 pages rédigées par son épouse à partir d'articles originaux de l'auteur. Vaca Diez montre son intérêt pour le réseau hydrographique, les chutes d'eau, les lacs, et est séduit par la majesté des cours d'eau amazoniens (il mourra d'ailleurs noyé dans l'Urubamba avec C. Fitzcarrald...).

75 - Cardus, J., 1886.

76 - *A tí coe*. Non publié en espagnol.

77 - *Notes on the More Indians*, 1939.

Il évoque, d'après R.G. Moreno, la révolte de la Guoyacheria contre les abus des recrutements pour les *gomales*, en 1887, rappelle rapidement la biographie de Vaca Diez, devenu chirurgien en 1872. Il manifeste une curiosité marquée envers les groupes ethniques indigènes, leurs techniques et leurs cultures et vante leurs qualités humaines, supérieures selon lui, à celles des autres groupes d'Indiens de l'Altiplano... Aussi leur évolution, depuis la Colonie jusqu'à la République, lui apparaît-elle une lamentable régression.

Celle-ci débute avec la disparition des réductions jésuites et sera marquée par des abus sans frein de la part des affairistes qui s'installèrent ensuite au Beni. Beaucoup d'Indiens fuient "*qui ont le seul tort de ne pas descendre de Pizarro et Cortés*" et abandonnent les villes et villages où dominent les civilisés. Ils y sont, en effet, l'objet des machinations de l'administration, des convoitises de fonctionnaires corrompus, victimes de brimades, de rapt et de déportations aux travaux forcés. De cette situation, résulte la chute démographique des villages qui ont perdu parfois jusqu'à 90 % de leurs habitants. Aussi Vaca Diez dénonce-t-il l'inertie officielle et les abus du recrutement, notamment avec le système dit des *concertados* (engagés volontaires...) qui donne légalement des esclaves aux patrons... Aussi pour lui, vétéran des barricades libertaires de La Paz, la "Loi" est-elle double, avec celle propre au "peuple", nom pompeux donné aux indigènes, et celle appliquée aux *viracochas*⁷⁸ blancs, tout-puissants car au-dessus des lois communes... La conséquence de cette situation est le saccage économique du Beni qui a commencé par la disparition du bétail de l'Etat lors des adjudications publiques, mais dont les bénéficiaires ne paient pas les taxes. Il note la pauvreté intellectuelle des *dueños* des *estancias* (maîtres de grandes propriétés d'élevage) qui, nés pauvres, puis devenus aisés, vivent sans besoin et sans commerce...

A propos de la cueillette du quinquina, Vaca Diez déplore le gaspillage qui résulte de la taille mal faite des écorces des arbres, sans souci de leur croissance. Il dénonce aussi les pratiques des Franciscains qui utilisent à bon compte les Indiens "*qui leur donnent obéissance sainte et aveugle*" et parfois s'enrichissent personnellement en les exploitant.

Vaca Diez regrette aussi, avec les migrations des Cruceños pour le caoutchouc, le déchaînement des ambitions et la fin de la convivialité ancienne des rapports humains comme l'abandon du rôle propre aux femmes de qualité. Celles-ci sont devenues rares dans ce milieu et sources de conflits ou de jalousies... Il a constaté, en tant que médecin de formation, l'état déplorable de l'hygiène publique, à Reyes par exemple, avec les ulcères permanents ou *espundia* qui en résultent. Cette situation de prostration du Beni, pour Vaca Diez, résulte du centralisme étatique, aussi plaide-t-il pour l'attribution d'une autonomie locale de gestion aux régions éloignées.

78 - Dieu blanc et barbu attendu par les Indiens du Pérou ancien, qui ont cru, initialement au moins, le trouver avec les premiers Espagnols...

LOPEZ, Carmelo, 1905 - *Informe del sub-Prefecto de la Provincia de Itenez, Magdalena*. Imp. Boliviana, 69 p. (CDNL)

Mots-clés : Economie, démographie, caoutchouc, foncier, service public, condition de vie

Le fonctionnaire constate que la disparition de la fabrication du textile a favorisé l'alcoolisme, puis les départs de travailleurs vers le Beni et le Madeira d'où il résulte un fort dépeuplement. Même chez les Blancs l'usage de l'alcool est répandu : le laisser-aller et un abandon moral général, public comme privé, règnent.

La gomme est devenue l'unique activité et donnerait, selon le commerce, 15 000 *arrobas*⁷⁹ pour les rios Itenez, Baures et Magdalena. Le préfet s'inquiète des demandes de concessions faites par Mansilla et Cuellar dans le secteur connu sous le nom de Versailles et représentant une superficie de 220 km² environ. Il affirme qu'il s'agit là d'une monopolisation foncière aux dépens d'autres exploitants. Aucun travail n'y a été réalisé ou n'y semble envisagé, mais ces demandes menacent d'autres exploitants installés et actifs. Il en est de même pour California qui s'étend sur 500 *estradas*, soit 80 000 ha, à 8 jours de navigation sur le Mamoré et pour la *barraca* proche de San Joaquín et Exaltación. Si aucun travail n'a été commencé sur ces concessions, leurs terrains viennent d'être vendus à Augusto Heilland y Cia de Magdalena, vente faite par Miguel Mansilla, un préfet, comme représentant du concessionnaire... Or, Versailles et California représentent la majeure partie des terrains utiles de cette province...

D'autres constats sont faits notamment avec les maladies qui ont décimé les troupeaux de bovidés. Magdalena a une population de 1 707 habitants. Le courrier et l'enseignement public y fonctionnent très mal, et il n'y a qu'un seul curé. Les édifices publics de Magdalena sont en complète ruine, par suite de l'absence et du désintérêt des édiles pris par leurs tâches privées... Quant à l'église, faute de moyens, elle n'a pas été restaurée. Enfin, les chemins sont en très mauvais état en l'absence de corvées communales d'entretien. Baures a 1 902 habitants, mais depuis 1897 cette agglomération est en décadence et les édifices publics sont à l'état d'abandon. Une reprise est néanmoins constatée, due à l'action des habitants et à la contribution financière qu'ils ont acceptée de verser.

La gomme a été découverte en 1868 par Vaca Moreno, en 1904 la Casa Zeller, qui dispose de 100 000 Bs de capital, a réalisé pour 300 000 Bs de transactions commerciales.

LOPEZ, Carmelo, 1907 - *Informe que eleva el señor Subprefecto de la provincia del Itenez al señor Prefecto del departamento del Beni sobre su segunda visita...* S.e., s.l., 93 p. (CDNL)

Mots-clés : Démographie, caoutchouc, insécurité, Indiens *bravos*, économie, service public

Le sous-préfet s'est efforcé de créer un respect de l'Autorité, alors inexistant dans le département. Il a restauré la police dans son rôle, puis a lutté contre l'alcoolisme. Il note le respect de la propriété chez la population, mais constate les difficultés de l'enseignement public. En deux ans de séjour, il a noté la forte croissance

⁷⁹ - *Arroba* : mesure portugaise de poids valant entre 12 et 15 kg selon les régions et les auteurs.

de l'industrie du caoutchouc dont la production atteint 375 t vendues au Matto Grosso. Le travail dans les *gomales* est réalisé par une main-d'œuvre formée de Boliviens.

Il déplore le long abandon administratif de la province de l'Itenez qui a duré jusqu'à l'arrivée du président Montés; celle-ci est demeurée longtemps aux mains d'aventuriers brésiliens et a été menacée de ce fait de sécession. Le budget dépensé par l'Etat est seulement de 18 000 Bs contre 200 000 de revenus de taxes et impôts. Il cite les productions locales, avec caoutchouc, riz, maïs et bétail. Baures est un des plus riches cantons de la province, car bien administré.

L'épidémie de variole de 1896 a décimé la population de San Ramon en tuant 400 personnes, transformant ce canton en désert.

El Carmen est un canton dangereux par sa population car son gouverneur y fut assassiné, en 1899, en voulant rétablir l'application des lois, puis, il y eut des troubles, et enfin l'incendie du chef-lieu.

Le rapport de J. Domingo Arce, en tournée dans l'Itenez, note que cette première visite de 1905 fait suite à des attaques contre un centre d'exploitation du caoutchouc; elle est la première de l'administration "*dans des lieux difficiles et mal famés*". Cette inspection a été faite en armes du fait de l'insécurité créée par les tribus indiennes. Elle est passée à Versailles, *barraca* de Mansilla et Cuellar, puis a rencontré un chef de douane fantasque. S'il y a dénonciation des auteurs de l'incendie, des Blancs de la *barraca*, ils ont fui au Brésil.

La montagne de San Simon est visitée, mais avec des précautions, à cause de l'hostilité des Indiens sansimoniens : de beaux paysages sont décrits et des traces probables de minerai de charbon découvertes. L'immense extension des concessions, accordées à des gens décidés à faire vite fortune, explique avec l'absence d'autorités présentes, les incidents entre colons. Un autre rapport fait état de la triste situation de la douane installée à San Simon, isolée et sans vivres.

LOPEZ Carmelo, Prefecto del Beni, 1907 - Industria pecuaria. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 30, pp. 730-732. (CPSR)

Mots-clés : Elevage

Ce rapport consigne les pertes bovines dues à la *cadera*, une épizootie, et la continuelle exportation de bétail qui se fait alors vers Santa Cruz et l'Acre entraînant la disparition des troupeaux.

Des statistiques de l'élevage par canton sont données : il y a 32 100 têtes de bovins seulement, au total.

LOPEZ, Carmelo, 1908 - *Informe que eleva el Señor Carmelo Lopez, prefecto del Beni, al Señor Ministro*. Tipo. Iris, La Paz, 160 p. (CDNL)

Mots-clés : Service public, démographie, économie, voie de communication, caoutchouc

Le port de Trinidad, note le préfet, est situé à 12 km de la ville mais n'offre pas de bonnes commodités, aussi nécessiterait-il d'importants travaux, mais différés car très coûteux. De plus, il est déploré que Trinidad ne dispose pas "*des bâtiments publics dignes d'une capitale*" car de nombreux édifices publics nécessitent une réfection ou sont inadaptés; ils témoignent, par leur triste état, d'un esprit d'abandon administratif.

Le chef de la police n'est pas à la hauteur de sa tâche et couvre des *corregidores* (administrateurs) aux comportements abusifs, aussi l'Autorité y est-elle tournée en dérision. Le corps de ronde de la police, avec dix membres, s'adonne à l'indiscipline comme aux pratiques illégales, voire provoque des désordres. La garnison a un effectif de 30 militaires vivant dans un local peu adapté. Plus grave, l'armement est désuet et sans munition, donc ne permet pas l'entraînement de la troupe. Mais il y a refus du ministre de la Guerre de fournir 30 Winchesters. Seuls 101 conscrits se sont présentés, et de nombreux autres, isolés dans l'intérieur, ne peuvent pas venir à Trinidad; cette situation est aggravée par le fait que les indigènes sont maintenant recrutés par l'armée. De plus il faut déplorer l'irrégularité du courrier, due à son médiocre fonctionnement; le préfet regrette l'absence généralisée du télégraphe. Il constate aussi la mauvaise situation de l'enseignement dans la capitale faute de locaux; de plus, peu de maîtres sont compétents. L'artisanat se réduit à trois ou quatre tailleurs et cordonniers seulement car "*la jeunesse est peu active et donc vicieuse*".

L'importance du commerce fluvial est mise en valeur; celui-ci se dirige vers Cochabamba et Santa Cruz. Le rôle de la *Casa Suarez* et des commerçants allemands est détaché comme celui du transport du caoutchouc, par l'Itenez jusqu'au Matto Grosso, ou vers Puerto Suarez en passant par San Ignacio de Velasco.

L'élevage est l'industrie la plus saine et la plus prometteuse du département. Il est pratiqué, depuis le milieu du siècle passé, par des particuliers et l'Etat. Mais le préfet fait état du désastre que constitue pour l'élevage chevalin la peste *de cadera*. Le relief et l'hydrographie ont favorisé un élevage à demi sauvage dit de *ganado cerril*. Celui-ci, laissé à lui-même et non réglementé, explique le gaspillage du bétail abattu qui n'est utilisé que pour sa graisse ou son cuir et permet aussi la fabrication du *charque* ou viande séchée. 18 000 têtes de bétail en moyenne sont vendues annuellement à Santa Cruz. Il résulte de ces abus un épuisement du cheptel, ceci malgré les mesures administratives prises. Aussi, seules des taxes à l'exportation, vers l'Acre ou Santa Cruz, pourraient protéger cette activité. L'existence de 41 000 têtes de bétail autour de Trinidad est signalée de même que la faible production de riz, de maïs, de sucre, de graisse, de cacao, de tabac, de café, de fromage et de viande séchée.

Les missions et villes sont aussi décrites : la vieille mission de Loreto, située à 50 km au sud de Trinidad, ancienne capitale des missions, est en ruine. Elle n'est peuplée que de quinze Blancs et de quelques indigènes ; il n'y a pas de commerce et pas plus de deux personnes aptes à faire fonctionner la municipalité. A Limoquije, par contre, il y a davantage de population et un cheptel de 30 000 bœufs au total.

San Ignacio est une ancienne mission située à 100 km à l'ouest de Trinidad. C'est le grenier agricole régional et sa population nombreuse, d'origine blanche comme indigène, vit dans la prospérité. On y dénombre 25 000 têtes de bétail et des productions importantes, telles celles de cacao, de riz et de sucre.

San Javier, à 25 km au nord de Trinidad, forme un canton devenu pauvre car abandonné, et dont le chef-lieu est une *rancheria* ; il y a seulement 4 500 bovins mais une production notable de cacao.

San Pedro est situé à 70 km au nord de Trinidad. Ce canton dispose de 8 000 bovidés seulement. Si, jadis, il fut un des plus riches en bétail, actuellement ce secteur "*vit dans une misère épouvantable*".

La Province Yacuma s'étire sur 300 km de long, de Santa Ana, sa capitale, à Rurrenabaque. Elle produit surtout du caoutchouc (75 t). Santa Ana dispose de 80 000 têtes de bétail et fournit de la viande séchée, du riz, du sucre, de la graisse, des fromages.

Exaltación est un autre canton ruiné et dépeuplé du fait de sa proximité du Beni et du Madeira; on y compte 34 000 bovins.

La Province Vaca Díez n'a rien de notable à signaler; l'élevage n'y est guère possible.

Reyes et Rurrenabaque : faute de visites officielles, le préfet ne dispose pas d'informations autres que statistiques sur ces bourgs, mais il note le décrochage géographique de cette région par rapport au Beni.

Riberalta est aussi la capitale provisoire du Territoire des Colonies. La ville forme un important centre commercial et administratif. Il y existe une bonne organisation de la mairie ; par contre la présence de l'Etat y est sans lustre compte tenu de l'état d'abandon des bâtiments publics. Un chemin commode, conduisant de Riberalta à Guayaramerin, ouvert jadis par des industriels locaux, est inutilisé faute d'entretien.

Villa Bella est un port d'importance car constituant l'escale obligatoire des navires en direction du rio Beni et du Territoire des Colonies. La ville est insalubre par son climat et ses fièvres. Si la douane y fonctionne de manière satisfaisante, il faudrait relever les soldes de ses agents de 30 %, afin de prendre en compte la cherté de la vie locale et les maladies. Le préfet insiste aussi sur la nécessité d'y placer une force de 15 hommes pour assurer l'ordre à Abuna, où il y a eu, ces dernières années, des incidents⁸⁰. Il estime à 200 unités le mouvement annuel des embarcations à Villa Bella.

Finalement, le rapport note le maintien d'un seul atelier de tissage, alors que jadis il s'agissait de la grande activité héritée des Jésuites. A cette situation s'ajoute la décadence des cultures de cacaoyers, la disparition de celles des caféiers et des cotonniers; seul subsiste l'élevage avec environ 300 000 bovins comptabilisés pour le département. Le préfet regrette que Santa Cruz, pour des raisons fiscales et de non-délimitations départementales, attribue en concession des *gomales* du haut Itenez qui relèvent de la juridiction de Trinidad.

En annexe, il est produit un état des ventes de bétail des éleveurs, au Beni, en Acre, au Madre de Dios et dans la région de Riberalta.

LUNA PIZARRO, Chelio, 1976 - *Ensayo monográfico del departamento de Pando*. Editorial Los Amigos del Libro, La Paz, 221 p. + cartes. (BUMSA)

Mots-clés : Indiens *bravos*, abus, frontière

L'ouvrage présente les aspects géographiques et les antécédents historiques de ce département. L'auteur donne la citation des décrets de fondation de la Délégation Nationale, complétée par des cartes présentant les variations de la frontière. La liste des *barracas* frontalières litigieuses avec le Pérou est fournie avec l'actuelle organisation administrative du Pando, avec plans.

80 - Le préfet fait allusion au "*bolsón de Rapiran*", une bande de terre entre deux fleuves reconnue par le Brésil à la Bolivie, par le traité de Petropolis de 1903, en échange de la cession de l'Acre; elle était peuplée en majorité de bandits, de *seringueros* brésiliens et de *caucheros* boliviens s'adonnant à la contrebande.

Le texte met en cause les méthodes des *caucheros* les plus fameux envers leurs péons. Un contact réalisé en 1958 avec des Indiens non civilisés du groupe aronas et l'extermination récente d'un groupe pacahuaras sont évoqués... L'auteur reprend l'historique des explorations de la région et de l'exploitation des *gomales* avec comme conséquence la disparition des tribus caripunas, pacahuaras, aronas et ñapiris. Il évoque Galvez et ses intrigues pour créer, avec la première révolution séparatiste, un Etat indépendant de l'Acre.

LUNA-PIZARRO, Chelio, 1984 - Vocación exploratoria del general José Manuel Pando. *Revista Historia y Cultura*, La Paz, n° 6, pp. 75-85. (BUMSA)

Mots-clés : Exploration, frontière, main-d'œuvre

La première exploration de Pando a été réalisée en 1893, sur le rio Orton, et a atteint la confluence des rios Tahuamanu et Manuripi, après 26 jours de navigation, puis elle est parvenue au Purus et à l'Acre. Pando fit pression avec succès pour que la Bolivie crée une commission de démarcation avec le Brésil, ce qui lui permit de participer à la fixation de la ligne frontière controversée, dite Cunha-Gomez, sur le rio Purus. En 1903, devenu Président de la République, il mena, de La Paz au Beni, les troupes boliviennes contre les séparatistes de l'Acre. Ceux-ci prétendaient établir leur frontière au sud, sur le rio Madre de Dios, et faisaient des incursions sur les rios Orton et Tahuamanu. En 1905, Pando devint Délégué National du Territoire des Colonies et dut affronter les patrons de *gomales* qui "*étaient accoutumés à commettre tous les abus*". Il fit approuver, en 1905, une loi sur le recrutement ou *enganche*, mais celle-ci fut très critiquée d'où sa démission en 1906. Mais, en 1913, les abus de main-d'œuvre persistaient et le délégué de l'époque réclamait des mesures de protection des péons. De 1908 à 1911, Pando fut commissaire pour la démarcation de la ligne frontière du rio Paraguay, puis ambassadeur à Rio.

MACCHETTI, Jesualdo, 1869 - *Diario de viaje fluvial del padre fray Jesualdo Maccheti*. Imp. El siglo industrial, La Paz, 80 p. (CDNL)

Mots-clés : Voie de communication, Indiens *bravos*, frontière, caoutchouc

Ce texte relate le retour en Europe d'un missionnaire franciscain, en février 1869, par l'itinéraire de Reyes vers l'Atlantique. Il passe à Exaltación, puis atteint le port de San Martin où il note un convoi fluvial prêt à voguer sur le Madeira avec un chargement de cuir, quinquina et cires. L'auteur rencontre des voyageurs venant de Manaos dont la barque a été attaquée sur le rio Itenez par les Indiens qui ont tué le consul du Brésil à Trinidad et plusieurs marins; les attaques incessantes des Indiens sur les cours d'eau de la région sont signalées. Le père remarque que la nouvelle limite frontalière officielle, établie en 1867 par le nouveau traité entre la Bolivie et le Brésil, est à 100 lieues au sud de Crato, ancien poste frontière établi par le traité de San Ildefonso. Il rencontre aussi une tribu d'Indiens pacifiques. La *siringa*, une variété recherchée de gomme, est devenue la grande industrie du Madeira. De nombreuses *barracas*, en majorité boliviennes, sont établies sur ce fleuve; les bénéfices de ces exploitations sont extraordinaires pour les patrons, constate-t-il.

Il estime à 600 le nombre de Boliviens⁸¹ se retrouvant placés sous la souveraineté du Brésil par le traité de 1867. La rencontre d'un hydrologue anglais travaillant pour le Brésil atteste de l'intérêt de ce pays pour ses nouveaux territoires. Il arrive à Manaus, ville de 10 000 habitants, mais de faible pratique religieuse...

MACHICADO, Julio, 1895 - *Informe y relacion descriptiva presentada a la empresa gomera "Goytia Salvatierra y C."*. Imp. del Comercio, 31 p.

Mots-clés : Caoutchouc, voie de communication, Indiens *bravos*, société d'exploitation, économie

Ce texte présente un rapport fait aux actionnaires d'un projet de société d'exploitation du caoutchouc où figurent A. Quijarro et Juan Robertson, gendre de Nicanor Salvatierra. Il s'agissait d'inspecter la situation des quelque 250 000 *esradas* (3 à 4 000 000 ha !) de caoutchouc que les actionnaires veulent demander en concession pour former la base foncière future de la société.

L'auteur note la pénibilité du voyage d'un mois de La Paz à Rurrenabaque, les cinq mois d'attente d'un bateau dans ce port, et d'un autre mois pour rallier Riberalta... Salvatierra fait état de son contentieux avec Vaca Diez à propos de péons et de son manque d'empressement pour réaliser les objectifs définis par cette association... Il évoque les difficultés propres à l'exécution du projet d'exploitation.

Des études menées par l'auteur sur d'autres *barracas* il ressort que des capitaux importants sont nécessaires. Les zones où ont été demandées les concessions sont toutes occupées illégalement par d'anciens titulaires, sauf la riche région du rio Abuna. Mais celle-ci est aux mains "*d'innombrables barbares*" d'où la nécessité d'une opération coûteuse en vies humaines pour l'occuper et la disposition de capitaux indispensables à la mise en valeur. De plus, il n'existe sur l'Abuna aucune voie de sortie du caoutchouc d'où la nécessité d'un autre investissement important pour en créer une. Enfin, les nouvelles dispositions législatives sur le commerce du caoutchouc restreignent les bénéfices espérés.

L'auteur donne une comptabilité des coûts d'exploitation d'une *barraca*; or, même en servant de la mauvaise nourriture aux péons, le résultat comptable, selon ses calculs, s'avère négatif en terme de bénéfices... Aussi l'auteur a-t-il décidé de se retirer de la société en projet... Il note aussi l'endettement des patrons, et le fait que seuls les Indiens du cru s'adaptent bien aux conditions de vie et de travail qui, sinon, égalent "*celles des pires bagnes*"...

MALDI MEIRELES, Danielle, 1991 - *Guardiaes da fronteira. Rio Guaporé, ségulo XVIII*. Edit. Vozes, Petropolis (Brésil), 212 p. + cartes. (BUCC)

Mots-clés : Mission, frontière, démographie

L'auteur regrette qu'une partie des archives jésuites de Mojos et Chiquitos ait été détruite. Elle cite le caractère de relique de l'œuvre de d'Orbigny et l'intérêt du voyage de F. Keller comme elle souligne la portée des études de Rivet, Métraux et

81 - Ces Boliviens soumis à l'impôt par le Brésil partiront peu à peu, souvent pour faire du caoutchouc au Beni.

Créquit-Montfort⁸² pour la connaissance du milieu indien de l'Itenez. Elle fait une description ethno-géographique de Mojos et s'appuie sur des cartes de localisation. Elle dresse une liste des missions, avec leur date de fondation et la localisation et l'état de leur population. Il est fait état, à partir de 1640, de l'autorisation reçue par les Jésuites d'armer une infanterie de Guaranis avec des armes à feu et des escadrons de cavalerie, soit 4 000 hommes en 1680 disposant de 500 fusils.

Un tableau est donné de l'occupation espagnole de la rive orientale du Guapore, avec fondation de 3 missions : Santa Rosa, San Miguel et San Simon en 1746. Celles-ci⁸³ servaient de bastions contre les *bandeirantes* et étaient protégées par des miliciens, Indiens de Baures et Mojos, estimés à 5 000 hommes.

Les premiers Portugais installés sur l'Itenez furent des fugitifs pour dettes, des chercheurs d'or ou des esclaves. Fort Principe de Beira avait 733 habitants en 1777. La fragilité⁸⁴ de la zone frontière portugaise est soulignée ; ainsi la capitale, Villa Bella de Matto Grosso, n'avait que 500 âmes en 1755. Durant l'occupation du rio Itanomas en 1763, les chefs portugais se trouvèrent face aux milices indiennes qui disposaient de canons et de fusils, d'où leurs demandes de renforts à Cuyaba et Goyaz. Le spectacle de désolation des missions de Mojos, abandonnées par les Jésuites, est décrit lors du voyage de Francisco José de Lacerda e Almeida en 1781 (publiée en 1849). C'est dès 1778, note cet auteur, que s'enfuirent vers le Matto Grosso les premiers groupes d'Indiens chiquitos, exaspérés par les exactions des curés. Ces départs vont contribuer à l'effondrement démographique de la population qui est passée de 30 000 personnes en 1767, à 20 000 en 1788. Le même déclin est signalé pour le cheptel qui s'effondre de 54 345 têtes à 28 995, en 1807. La décadence de Villa Bella de Matto Grosso⁸⁵, à partir de 1752, bien que construite avec une architecture grandiose, est mentionnée.

MANCO CAPAC, 1853 - *El rio Amazonas y las comarcas que forman su hoya*. Imp. Monterola, Lima, 68 p. (BN Lima)

Mots-clés : Voie de communication, frontière

L'auteur part d'un constat pour justifier la vocation des cours d'eau orientaux : *“La Bolivie n'a pas plus d'un port sur le Pacifique : la rade de Cobija, sans abri et inhospitalière, avec une population misérable, à l'extrémité du désert d'Atacama”*, puis présente une brève description des ressources régionales de la Bolivie. Il note que *“la majeure partie des contrées boliviennes reste inconnue”*.

Sur les types de commerces en Amazonie, le texte donne un exemple significatif : 4 yards de toile de coton coûtent 25 centavos à New York, et valent avec les frais,

82 - Avec Sénéchal, il dirigea les expéditions - connues sous le nom de Mission Créquit-Montfort - d'un groupe de savants français qui, à la fin du siècle, entreprirent des études dans les Andes et les vallées de piémont.

83 - Ces missions, selon les dispositions du traité de San Ildefonso, furent remises en 1777 au Portugal.

84 - Ce point de vue est intéressant car, en général, les sources espagnoles considèrent comme une évidence la supériorité qu'elles attribuent en effectifs et moyens aux Portugais.

85 - En 1920, le marquis de Wavrin, chasseur et explorateur des régions amazoniennes, décrit le poignant état d'abandon de cette ville dont le major Fawcett avait noté aussi, vers 1910, la ruine et le fait qu'elle était entourée par des tribus hostiles.

50 c. à Lima. Livrée à Sarayacu au cœur de l'Orient péruvien, cette marchandise s'échange pour 100 livres de salsepareille qui valent 9 pesos à Nauta, 11 à Tabatinga, 25 à Para et 50-60 à New York ou Liverpool...

“Le Brésil a pour règle de ne jamais signer de traités avec des nations plus puissantes qui font toujours prévaloir leur interprétation, le plus faible étant toujours la victime”, propos tenus, selon l'auteur, par un diplomate brésilien à Lima...

MARBAN, P., 1898 - Relación de la provincia de la Virgen del Pilar de Mojos. *Boletín de la Sociedad de Geografía de La Paz*, n° 1, pp. 120-137. (BUMSA)

Mots-clés : Mission, démographie

La présentation de ce document est faite par M.V. Ballivian. Il s'agit de la relation de la fondation religieuse de Mojos selon l'ouvrage *“Historia de la Misión de Mojos”* du père Altamirano, publié à la fin du XVII^e siècle. L'auteur note qu'il n'y a pas plus de 70 localités au lieu de 80 peu avant, car les pestes ont décimé la population qui n'atteint que 6 000 âmes; les villages sont situés au bord des rios.

Le texte donne une description très générale du climat, des ressources alimentaires et des langues locales.

MARKHAM, Clements R., 1901 - Las hoyas del Amaru-mayu⁸⁶ y el Beni (traduction de M.V. Ballivian). *Boletín de la Sociedad de Geografía de La Paz*, n° 9-10-11, pp. 433-441; n° 12-13, pp. 499-524. (BUMSA)

Mots-clés : Indiens *bravos*, colonisation, exploration

Markham fut un explorateur commercial anglais d'une certaine célébrité car il prit l'initiative de faire sortir clandestinement des graines de quinquina, puis de caoutchouc, à destination des jardins d'acclimatation de l'Inde anglaise. La première difficulté rencontrée par cette exploration, menée dans le bassin du fleuve Madre de Dios, a résidé dans la présence des Indiens chunchos qui habitent les piémonts andins. Aussi leur approche fut faite par *“la douceur et la persuasion”*, méthode qui en fit des alliés de l'expédition. L'auteur note l'opposition farouche des Chunchos et les milliers d'Incas, fuyant les Espagnols, qui les rejoignirent lors de l'avancée des haciendas de piémont vers leurs terres. Un millier de ces Incas seraient arrivés jusqu'au Beni par le chemin dit *“de l'Inca”*.

En 1835, le projet du général Miller, préfet du Cusco, était d'établir une colonie militaire sur les rives des rios navigables tributaires de l'Amazone. Le projet échoua, mais Miller s'attacha l'amitié des Indiens⁸⁷. En 1846, le Pérou va dépêcher le colonel Espinar pour entreprendre une inspection des haciendas et remettre un rapport sur leur état⁸⁸. Le récit apporte des remarques intéressantes sur l'hydrographie et des tribus chunchos, soit les Huachipayvos, Triyuneris et Sirineyris. Ensuite le père Bovo de Revello, poussé comme Miller par l'idée de la réalisation d'une route Amazone-Atlantique, écrivit un livre pour concrétiser son projet. En 1851 le lieutenant Gibbon⁸⁹,

86 - Nom indien du rio Madre de Dios.

87 - Actuaciones. *Boletín de la R.S.G.*, VI, p. 174.

88 - *Primer memoria sobre los valles de Paucartambo y adyacentes*. Cusco, 1841.

89 - W.M. Lewis H. & Gibbon, L., 1991.

de la Marine des Etats-Unis, atteint avec Bovo de Revello, la naissance du Madre de Dios. Grâce à l'œuvre de Revello fut créée "*La société industrielle des vallées de Paucartambo*" qui va rassembler de nombreux fils de famille désireux d'établir une navigation sur le Madre de Dios. Mais leur tentative d'exploration échoua par inexpérience des eaux fluviales.

L'entrée de Markham dans la région date de 1853 ; celle-ci était dangereuse car il ne subsistait plus que deux haciendas indemnes des attaques des Chunchos. En 1860 l'expédition de Faustino Maldonado, bien que victime de la faim et des attaques des Indiens, atteignit le Madre de Dios. Mais elle subit ensuite le désastre du franchissement du "*calderon del infierno*" sur le rio Madeira qui devait coûter la vie à Maldonado et à 3 membres de l'expédition. Celle-ci atteignit néanmoins Manaos. En 1865, Raimondi⁹⁰ entreprit avec enthousiasme une reconnaissance sur le piémont où il rencontra des colons inquiets des attaques des Chunchos. En 1868 eut lieu l'expédition de Juan Nystrom et en 1873 celle du colonel de La Torre qui fut tué par les Indiens au cours d'une exploration du Madeira.

Markham signale la richesse en quinquina du rio Tambopata, cours d'eau exploré par Weddel⁹¹, en 1846 et 1860. Il évoque L. Balzan, le naturaliste italien, et Albert Mouton, gérant de Mirlitonville sur le rio Madidi à propos du Tambopata. Il détache l'importance des explorations faites par le "*Colegio de Moquegua*" et ses Franciscains. Ainsi, le père Mancini partit de Cavinassas et atteignit en 1850 et 1864 le Beni, puis traversa la région du Madre de Dios. Il arriva ensuite à Sandia et Carabaya et dressa une carte⁹² de son voyage. Orton parvint en 1877, à 40 km seulement de la source du rio Beni ; une relation du journal de voyage de Heath, qui par la suite paracheva cette expédition, est fournie.

MARIACA, Timoteo, 1987 - Exploracion al rio Acre, 1909. *Folletos de Hoy*, 28 p. (CPSR)

Mots-clés : Caoutchouc, Indiens *bravos*, colonisation, exploration

Il s'agit du récit d'un voyage au rio Bopi. L'auteur donne une description des *barracas* du rio Madre de Dios. Les 16 péons qui l'accompagnent vont souffrir du manque de nourriture, et tous sont très fatigués au retour de la première reconnaissance qui permet de détecter le site de la future *barraca* à Maravillas. En 1884, s'y installe la nouvelle *barraca* de Mariaca. Peu après l'auteur rencontre une tribu d'Indiens cavinassas de 28 âmes avec qui il se lie d'amitié ; il a reçu du capitaine de la tribu, Ecuari, un enfant de 2 ans qu'il emmena avec lui et fit instruire. Avec ce capitaine comme guide, il rencontre un autre petit groupe d'Indiens, mais d'origine araanas, fort de 15 familles et dirigé par le capitaine Ino ; il prit contact ensuite avec une autre tribu araanas de 8 familles, installées près du rio Tahuamanu.

Pour la mise en exploitation du caoutchouc, l'auteur note que ses péons ont reçu "*l'appui volontaire des Indiens*". Un autre *cauchero*, V. Mercier⁹³, entra en association avec Mariaca pour développer l'exploitation. En 1885 il visite le rio Orton où

90 - Célèbre géographe péruvien auteur de traités de géographie.

91 - Médecin français qui étudia le quinquina et explora les vallées productrices qu'il décrivit.

92 - Dont nous n'avons pas connaissance.

93 - Mercier, V., 1894.

apparaissent les marques de nouvelles concessions. Avec le retour de Mercier accompagné de nouveaux péons, l'auteur reprend l'idée d'explorer l'Acre. Mais, après les inondations de 1886, la *barraca* se trouvant dans un dénuement complet, il est décidé d'envoyer en reconnaissance chez les Pacahuaras des Indiens pour aller chercher de la nourriture. De retour trois semaines plus tard avec du ravitaillement, ces Indiens rapportent que les Pacahuaras désireraient échanger des produits. Aussi, après achat de pacotille et outils, Mercier part à leur rencontre. Il revient enthousiaste quant aux possibilités qui se présentaient, notamment celle d'atteindre l'Acre, compte tenu des échanges que les Indiens caripunas de cette région y faisaient avec les Blancs. L'auteur décide alors d'aller à Riberalta faire les achats nécessaires à l'expédition. Là, il tente, mais en vain, d'intéresser d'autres patrons, tels Vaca Diez et A. Roca, à une mise en valeur de l'Acre. Il est plus heureux à la *barraca* de Nicanor Salvatierra où il reçoit un appui financier et forme une association. Mais il apprend le projet d'exploration concurrent du Colonel Labre; il s'entretient avec lui et parvient à une entente. Mercier devait participer ensuite à la mission de Labre sur l'Acre.

Une liste des tribus visitées sur le Madre de Dios et l'Abuna est fournie.

Le portrait que l'auteur donne indirectement de lui-même, est quelque peu atypique par rapport au rude profil des *caucheros* de cette époque. Il soigne les Indiens malades, s'intéresse à leur mode de vie, semble n'utiliser que des pratiques pacifiques pour obtenir vivres et main-d'œuvre, prend soin de son personnel. Par contre, il note aussi qu'il s'est fait dépouiller par Vaca Diez d'une partie de ses terrains...

MATHER, K.F., s.d. (après 1920) - *La exploración en la tierra de los Yuracares, Bolivia oriental* (traduit de l'anglais par M. Roche et R. J. Ribera, Université de Denison). U.C.B. de Cochabamba, 17 p. (BUCC)

Mots-clés : Exploration, Indiens *bravos*, voie de communication

L'auteur constate le manque de connaissances géographiques et d'exploration de vastes secteurs habités par des Indiens yuracares situés "*au sud-ouest du bassin amazonien*", et qui forme le Chapare actuel. A partir d'un sentier partant de Cochabamba, il a visité le rio Secure, puis Todos Santos, une nouvelle colonie et nœud de voies de communication vers les Yungas où parviennent les produits des haciendas des terres basses. Seuls des Indiens "*barbares*" vivaient ici il y a 20 ans, mais il reste les Sirionos, toujours hostiles qui, en 1913, ont refoulé un navire d'exploration. Les Yuracares sont plus pacifiques, ainsi que le notait Gibbon lors de sa descente du Chapare.

Ce texte, très descriptif, s'attache à des détails de la technologie locale des groupes indiens.

MATTO, Nicanor, 1931 - Sesión de honor en homenaje al centenario del Doctor Antonio Quijarro. *Boletín de la Sociedad de Geografía de Sucre*, n° 310-311. (BNS)

Mots-clés : Biographie

Natif de Potosí, Quijarro fit de bonnes études juridiques. Elu député il devait s'opposer à la dictature ; en 1861 il revint au Parlement où il fut considéré comme un libéral. Il devait s'opposer au traité de 1867 avec le Brésil qui abandonnait la frontière de la ligne Madeira-Yavari. En 1873 il est nommé ambassadeur à Londres pour suivre les démarches de Church pour la création du chemin de fer Madeira-Mamoré; puis, de

retour à La Paz, il devait faire adopter une nouvelle constitution. En tant que ministre des Affaires Etrangères il devait préparer, en 1883-84, la trêve avec le Chili; il va ensuite s'opposer au traité de 1894 lui abandonnant le littoral bolivien.

Il appuya l'expédition Thouar et fut le défenseur des projets de chemin de fer et de créations de colonies agricoles. Il a été le négociateur du traité Quijarro-Decoud de 1879 sur le Chaco⁹⁴, resté inappliqué.

MENDITTE, Federico de, 1896 - *Los misterios del Río Madidi*. Tip. Haencke, Riberalta (Bolivie), 60 p. (CPJCR)

Mots-clés : Abus, main-d'œuvre

Il s'agit du récit justificatif des actes d'un Français, engagé par un autre Français, le patron Albert Mouton. Ce dernier se prétendait ancien pharmacien de Paris et recrutait à Arequipa de pauvres hères pour travailler dans ses exploitations du caoutchouc du rio Madidi, affligées d'une fort mauvaise réputation quant aux méthodes de travail imposées.

Mouton devint l'amant de la compagne de Menditte, avec semble-t-il, un certain consentement de ce dernier, et le soumit à des brimades et vexations. En janvier 1896, suite à une violente altercation, Menditte, à qui Mouton refusait de payer son dû et de le laisser repartir avec un de ses enfants, assassina Mouton et sa femme. Remis à la justice, de nombreux témoins, français aussi, prirent son parti tandis que sa maîtresse indienne le nourrissait. Menditte bénéficia de soutiens du côté bolivien et semble avoir quitté libre la prison de Riberalta.

Il décrit la vie de privations et d'arbitraire des *gomales* et dresse un portrait sévère de Mouton, mais ne parle guère de ses exactions envers les Indiens, pourtant dénoncées par M.V. Ballivian et d'autres auteurs, certes tardivement et de façon probablement intéressée, à cause de la lutte opposant les milieux du caoutchouc.

Memoria de la Instruccion Publica y Colonizacion. Tip. Excelsior, Sucre, 1896, 384 p. (BUCC)

Mots-clés : Indiens *bravos*, exploration, frontière, caoutchouc

Ce document présente un intéressant rapport de la Section Topographique de Cochabamba, sur le rio Madidi et l'assassinat du neveu de J.M. Pando accompagné de l'ingénieur français Muller. Le rapport de l'expédition de représailles de Mouton et Sibot qui en fut la conséquence est cité; il en ressort que Mouton mit ensuite sur le compte de ses péons le massacre des familles des Indiens guarayos. Mais, selon ce récit, Mouton ramena "*sept canoës de captifs et un bébé de quatre mois*". Le texte fait état, publié dans la *Gaceta del Norte* du 4 septembre 1894, d'un échange de lettres entre le Péruvien C. Fitzcarrald et G. Velasco sur l'exploration entreprise par ce premier jusqu'à El Carmen et mettant en cause la franchise du Péruvien.

L'auteur indique que sur le rio Acre la majorité des *barracas* sont brésiliennes et que la mission y a reçu un bon accueil. Le rapport regrette que la Bolivie n'ait pas

94 - Texte apologétique qui passe sous silence les intérêts privés que défendit avec force Quijarro. Il devait se lier aux projets de colonisation par la création de chemins de fer comme il tenta de valoriser au maximum la concession Oliden qu'il avait rachetée, après une dure rivalité avec M. Arana.

encore réalisé d'études hydrographiques sur le rio Purus; un rappel est fait de l'exploration Chandless de 1865. En 1871, 2 000 *seringueros* travaillaient dans la partie basse du rio Purus. La navigation à vapeur, commencée en 1869, allait entraîner une rapide colonisation basée sur le caoutchouc. La population était estimée à 60 000 habitants en 1887, à laquelle plus de 100 000 Indiens, péons ou *bravos* s'ajoutaient.

Memoria que presenta el ministro de la Guerra y Colonizacion en 1901. Imp. del Estado, La Paz, 1901, 109 p. (BdC)

Mots-clés : Frontière, économie

Ce compte rendu indique que "*Dans le triangle compris entre les rios Beni, Madre de Dios et les sources du Yavari, nous possédons à peine l'Acre, mais les vastes et riches territoires du Purus et Yurua restent exempts de toute action administrative immédiate*". Concernant la révolte de l'Acre, le rapport estime que la taxe de 20 % *ad valorem* sur les droits de sortie douaniers, imposée par la nouvelle administration bolivienne, explique la révolte des Acréens d'origine brésilienne.

Memoria que presenta el ministro de Colonizacion y Agricultura... 1908. Tip. Gamarra, La Paz, 1908, 63 p. (BdC)

Mots-clés : Foncier, service public

Ce rapport officiel constate que "*La propriété dans le riche et étendu Territoire des Colonies reste légalement imprécise, sujette à litiges et est donnée en possession de fait, avec de graves préjudices pour les intérêts du fisc. Surtout, la propriété des gomales n'a pas d'autres lois que l'autorité du plus fort et du plus puissant pour maintenir une occupation forcée et dépouiller et déposséder les plus faibles, dont l'Etat qui ne peut étendre une surveillance régulière sur cette région éloignée. Aussi de grandes surfaces de terrain sont occupées sans titres légaux et l'exploitation de la gomme ne produit pas au Trésor le revenu correspondant*". En conséquence, une révision cadastrale va être entreprise avec 2 ingénieurs recrutés à cet effet.

Memoria que presenta el ministro de la Guerra y Colonizacion en 1911. Imp. La Prensa, La Paz, 1911, 42 p. (BdC)

Mots-clés : Colonisation, foncier, frontière

Le ministre reconnaît l'échec de la politique de colonisation. Il l'explique par le manque de ressources humaines pour un aussi vaste territoire, comme par l'absence de voies de communication qui, avec l'absence de moyens, ont empêché de recruter des colons européens.

La loi sur les terres inoccupées a montré, en cinq ans, qu'elle a profité souvent à des personnes cherchant des spéculations rapides. Aussi, il en résulte la suspension par les autorités de la loi d'attribution foncière. Le mauvais fonctionnement des douanes et la sortie occulte du caoutchouc sont constatés. Si Cobija est en pleine extension avec 600 habitants, la majeure partie d'entre-eux sont Péruviens ou Brésiliens. La garnison s'occupe de la police des lieux, d'où un mauvais fonctionnement du service. Il a été nécessaire d'envoyer un prêtre bolivien pour contrebalancer les actions séparatistes de missionnaires étrangers.

Memoria de Guerra y Colonizacion, 1919. Intendencia militar, La Paz, 100 p. + 88 d'annexes. (BdC)

Mots-clés : Foncier

Depuis la loi de 1905, 13,5 millions ha ont été concédés, mais pour le seul bénéfice de spéculateurs qui espèrent les revendre à des sociétés étrangères. Pour les *gomales*, tous les délégués ont noté que l'attribution de concessions en *estradas*, d'une contenance de 150 arbres en moyenne avec des superficies très variables, est la source de tous les abus comme de nombreux conflits entre particuliers. Un tableau des concessions foncières accordées depuis 1905 est dressé.

Memoria de Guerra y Colonizacion, 1926. Intendencia militar, La Paz, 1926, 86 p.

Mots-clés : Foncier

La révision cadastrale des propriétés de *gomales* indique que Benedicte Goitia dispose de 4324 estradas, soit 328 000 ha répartis dans les provinces de Caupolicán, Muñecas et Larecaja. Un tableau des concessions foncières accordées est donné.

MENDIZABAL, Fr. Santiago, 1932 - Vicariato Apostolico del Beni. Descripción de su Territorio y sus Misiones. Imp. Renacimiento, La Paz, 349 p. (CPSR)

Mots-clés : Mission, exploration, démographie

Une histoire de la fondation des missions du Beni à partir de 1695 est dressée, avec une évocation du territoire des Indiens mosétenes. L'auteur relate les effets dramatiques de la grande variole de 1886, et rappelle aussi celle plus ancienne de 1842-44, à Cavinás. Le père visiteur donne implicitement son aval à des critiques de laïcs qui reprochent aux missionnaires de faire fortune; ainsi, il cite le cas du curé de Cavinás qui, vers 1900, s'est enrichi en cultivant et revendant du riz aux péons. Le texte dénonce les effets moraux négatifs de la spéculation sur le caoutchouc et du monopole du trafic détenu par la Casa Suarez à Villa Bella. Un tableau de la fondation des missions de Mojos est fourni.

MENDOZA, Rigoberto et MENDOZA, Simón, 1893 - Exploración de Moleto. S.e., Cochabamba, 95 p. + appendice de 15 p. (CDNL)

Mots-clés : Service public, abus

Ce récit est celui d'une exploration dans les Yungas⁹⁵ en vue d'ouvrir des pistes et donne une description de l'agriculture d'autosuffisance et des ressources faunistiques locales à Moleto. Est évoqué le régime féodal contraignant imposé par les *naccheros*, c'est-à-dire une famille cochabambine, les Nuñez, qui est devenue maîtresse du village où elle s'est implantée par la terreur et le droit de cuissage... Il en a résulté la fuite dans les bois de la majorité des Indiens afin d'échapper au travail forcé pour la réfection d'une nouvelle piste. Celle-ci a été concédée et payée aux Nuñez, mais ils y ont réalisé un travail bâclé... La situation est la même pour le chemin d'Apolo, payé trois fois son prix et jamais mis en état. Aussi, l'administration du Beni est, estime le religieux, un opprobre à l'honnêteté...

95 - Il s'agit de la région des vallées andines descendant vers les piémonts amazoniens et de climat chaud.

MERCIER, Victor, 1894 et 1961 - *Diario de una expedición del Madre de Dios al Acre*. Imp. la Tribuna, La Paz, 16 p.; réédité en 1961 dans les *Folletos de Hoy*.

Mots-clés : Exploration, Indiens *bravos*

En accord avec Antonio Quijarro⁹⁶, l'auteur a participé à des missions d'exploration en Amazonie, afin d'étudier les possibilités de mise en valeur. Il a créé une exploitation prospère de caoutchouc au Madre de Dios, à Maravillas⁹⁷, où il a alors pris contact avec les tribus locales.

En 1887 la société Braillard a commencé à s'installer modestement à Riberalta, à l'ancien lieu dit "La Cruz". Mercier y a acheté de la pacotille avant de rendre visite à des tribus avec lesquelles il a établi de bons rapports. Il devait se lier, par l'intermédiaire de Vaca Díez, au colonel brésilien Labre⁹⁸ venu chercher du bétail. Il est aussi parti en expédition avec le Brésilien et ils devaient recevoir un bon accueil des Indiens guarayos et pacahuaras, puis devaient rejoindre l'Acre.

MICHELINA y ROJAS, F., 1869 - *Exploración Oficial*. Imp. Lacroix & al., Bruxelles, 684 p. + cartes. (BN Lima)

Mots-clés : Voie de communication, frontière

Cet ouvrage, s'il donne la priorité aux relations frontalières, bien conflictuelles à l'époque, entre le Venezuela et le Brésil, apporte aussi une riche information sur l'ensemble des contentieux amazoniens opposant le Brésil à ses voisins. Il reproduit un décret du président-dictateur Belzu, de 1853, prenant en considération l'importance des voies navigables pour la mise en valeur des "*vastes territoires d'une prodigieuse fertilité*" de l'Orient bolivien. En conséquence, la Bolivie a décrété la libre circulation des cours d'eau débouchant sur l'Amazone et le rio Paraguay. Le décret désigne comme ports francs, Exaltación, Trinidad et Loreto sur le rio Mamoré ; Rurrenabaque, Muchanís et Magdalena sur le rio Beni. Cuatro Ojos sur le Pirai, Coni et Chimoré dans le Chapare et les affluents du Mamoré. Des concessions de terrain sont prévues pour les colonisateurs étrangers ainsi que des primes à la navigation.

MOLINAM, P., 1946 - Mojos-Beni. *Boletín de la Sociedad de Geografía de Sucre*, n° 417-419, pp. 313-326. (BNS)

Mots-clés : Monographie

Cet article quelque peu dithyrambique et très anecdotique sur Mojos présente aussi une certaine vision naïve de la psychologie de terroir de l'Orient.

MONJE ROCA, Raul, 1977 - *El río Mamoré*. I.B.C., La Paz, 167 p. + cartes. (BUMSA)

Mots-clés : Monographie, géographie

Cet ouvrage propose une analyse exhaustive de la région du Mamoré et insiste sur le rôle de la navigation et de la construction navale locale. Il présente

96 - Homme politique et brasseur d'affaires actif dont nous évoquons l'action dans ce texte.

97 - Ce récit est en étroite relation avec le texte de Mariaca, T., 1987.

98 - Labre, A.R., 1889.

succinctement des paramètres climatiques puis du relief placé curieusement sous la rubrique “*Geografía matemática*” ? Sont aussi abordées les parties botanique et zoologique et présentés les services publics existants.

MONTERO HOYOS, Sixto, 1936 - *Territorios ignorados*. S.e., Santa Cruz, 85 p. (BUSE)

Mots-clés : Mine

Cet ingénieur produit un historique des expéditions qui se rendirent au *cerro* de San Simon dans le but d’y découvrir les anciennes mines d’or que les Jésuites y auraient exploitées. La recherche la plus systématique aurait été celle de Christian Suarez Arana en 1900. En 1910 l’expédition de Dario Grass aurait ramené de riches échantillons d’or...

MONTES, Ismael, Président de la República, 1905 - Decreto determinando las zonas reservadas para la colonización. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 1-2-3, pp. 21- 23. (CPSR)

Mots-clés : Colonisation

Les zones réservées à la colonisation sont ainsi déterminées :

- Zone A : Territoire des Colonies, entre le rio Tambopata depuis sa confluence avec le rio San Blas jusqu’à sa confluence avec le rio Madre de Dios; de ce fleuve jusqu’à sa rencontre avec le rio Heath, puis de la ligne qui unit ce point, avec la jonction des rios Chunini et Madidi; enfin, du cours de ce dernier jusqu’à la montagne où il prend sa source, soit 17 250 km².

- Zone B : département de La Paz, province de Caupolican. Cette zone s’étend entre les rios Beni, Madidi et Sayuba et la chaîne de monts séparant les sources des deux derniers fleuves, soit une superficie de 14 500 km².

- Zone C : département du Beni, province de l’Itenez. Ce secteur comprend la partie située entre les rios Mamoré et Itenez, le méridien 64° de Greenwich et le parallèle 13° de latitude Sud : superficie de 12 550 km².

- Zone D : même département et province de l’Itenez avec la zone comprise, entre les rios Paraguas et Itenez et la limite du département de Santa Cruz, soit 17 000 km².

- Zone E : département de Cochabamba, provinces de Ayopaya et du Chapare, avec les secteurs compris entre les bassins des rios Secure et Isiboro, soit une superficie de 18 500 km².

D’autres secteurs seront déterminés pour l’Orient de Santa Cruz et le Chaco.

MORRISON Tony, BROWN Ann & ROSE Anne, eds., 1986 - *Lizzie. A victorian lady’s amazon adventure*. Compilation de correspondances. British Broadcasting Corporation, Londres, 160 p.

Mots-clés : Navigation, caoutchouc, Indiens *bravos*, économie, main-d’œuvre

Cet ouvrage a été réalisé à partir des correspondances échangées par Lizzie Hessel, épouse d’un Anglais recruté comme gérant des exploitations de Vaca Diez, un des rois du caoutchouc bolivien.

Le couple voyagea en décembre 1896 en bateau jusqu'à Iquitos, avec les 500 travailleurs espagnols recrutés au Brésil par le Bolivien pour ses exploitations. Mais la plupart s'enfuirent en route ou à Iquitos; seule une centaine d'entre eux persévérèrent, les autres "*étaient des vagabonds bons à rien*". La voie de contournement du rio Madeira est évoquée.

Lizzie rencontra l'Anglais Wickham qui apporta clandestinement au jardin botanique de Kew, près de Londres, 10 000 graines d'hévéa. Elles furent ensuite acclimatées au Sri Lanka et en Malaisie et seront à l'origine de la production, à partir de 1908, du caoutchouc asiatique qui, par ses faibles coûts et sa qualité, devait détrôner celui d'Amazonie en 1910. Lizzie précise que les collecteurs ne touchaient au mieux que 50 % du prix de leur récolte et qu'une stricte surveillance des *barracas* et du personnel existait.

Peu de détails, curieusement, sont fournis sur la personnalité de Fitzcarrald, âgé alors de 36 ans, chez qui le couple anglais, en route vers le rio Orton, siège des activités de Vaca Diez, résida à Misagua, poste entouré de tribus hostiles qui attaquaient les travailleurs indiens de l'exploitation.

Lizzie évoque le naufrage du navire "*Adolfito*" et la noyade de Fitzcarrald et de Vaca Diez, comme la question non résolue d'un possible acte délibéré de malveillance... Après plusieurs semaines d'attente, le couple atteignit la *barraca* Bella Vista de Nicolas Suarez, située à proximité du rio Manu, zone de contact entre *caucheros* et Indiens *bravos*, donc dangereuse d'autant plus qu'un trafic intense d'esclaves indiens y existait (une femme indienne se vendait 50 Livres...). Mention est faite du partage des zones d'exploitation du caoutchouc entre Fitzcarrald et N. Suarez.

La jeune femme passe à la maison Braillard de Riberalta, puis repart pour le rio Orton où elle s'installe dans la très belle résidence de Vaca Diez, sa veuve résidant en Angleterre. Elle dispose d'un cuisinier français et de son épouse, mais les prix sont invraisemblables : une bouteille de "*ale*" (bière) anglaise vaut 42 fois son prix normal. La *barraca* Orton dispose de 500 travailleurs indiens et d'autant d'employés boliviens. L'empire familial de N. Suarez est dirigé de main de maître. Le testament de Vaca Diez, ses 6 enfants sont évoqués tout comme sa police d'assurance souscrite à Londres pour 10 000 Livres... Les affaires de l'Acre en sécession contre l'autorité de La Paz sont rapidement décrites ainsi que les mesures de précaution de la *Casa* Suarez qui installe des *barracas*-fortins sur ses terres à caoutchouc et contrôle les voies d'accès sans se soucier des lignes frontières officielles...

Après le traité de Petropolis qui, en 1903, enregistre la perte de l'Acre, la *Casa* Suarez aurait obtenu de l'Etat bolivien une concession de 25 000 km² dans le Beni (information que nous rencontrons pour la première fois). Lizzie a été plus sensible, en épouse victorienne tenue à l'écart des salons où les hommes sirotaient leur brandy des fins de banquet, aux aspects domestiques et mondains de sa vie qu'aux grandes péripéties liées à l'histoire du caoutchouc amazonien... Elle est morte soudainement, le 18 décembre 1899, à la *barraca* Orton...

MUNOZ, Juan, 1901 - La cuestión de límites con el Brasil. *Boletín de la Sociedad de Geografía de La Paz* n° 9-10, pp. 442-446. (BUMSA)

Mots-clés : Frontière, caoutchouc

Il ressort de cet article que les ultimes vérifications réalisées selon l'interprétation commune du traité frontalier de 1867 avec le Brésil, sont finalement favorables à la Bolivie. En effet, il apparaît une différence de 22' de longitude de la position des sources du Yavari. Celles-ci se situent maintenant plus à l'est, donc en fixant un peu plus haut que retenu en 1874 par la Commission Mixte, la ligne de division des eaux. Il en résulte un gain de 2 500 km² environ pour la Bolivie.

Mais ces rectifications entraînent une perte de 10 000 km² environ du côté péruvien, dans un secteur qui, au contraire de celui gagné sur le Brésil par la Bolivie, n'a pas de *gomales*.

NORDENSKJOLD, Erland, 1906 - Referente al conocimiento de algunas tribus indias del territorio del Madre de Dios. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 13-14-15, pp. 516-550. (CPSR)

Mots-clés : Indiens *bravos*

Le célèbre ethnologue suédois évoque dans cet article les tribus dites des Chunchos⁹⁹ qui restent alors très peu connues et occupent les piémonts andins amazoniens du Pérou et du nord de la Bolivie où elles s'opposent souvent aux colons et explorateurs. Ainsi, elles ont attaqué les chercheurs d'or : par exemple en 1891, avec l'attaque de Challuma sur la partie supérieure du rio Tambopata, ou de San Juan del Oro, ville minière attaquée en 1902. Dans ce dernier cas un doute subsiste, car il est possible que ce ne soit pas les Indiens du cru qui aient attaqué, mais d'autres groupes de prospecteurs... L'expédition Pando de 1897 dut rebrousser chemin après une attaque, mais put produire la première cartographie locale. Celle de 1901-02 du colonel Lacombe¹⁰⁰, donna les premiers renseignements sur les rios Inambari et Tambopata. L'or et le caoutchouc sont exploités dans ces régions.

L'auteur y a pratiqué une exploration en 1903-04. Il signale que A. Mouton, un Français selon lui, mais Belge ou Suisse pour d'autres visiteurs, est installé sur un *gomal* du rio Madidi et le qualifie ainsi : "*cual bestia salvaje* (quelle bête sauvage) !" ¹⁰¹... Il signale le faible effectif des groupes indiens établis sur les deux fleuves comme les conflits qui se produisent avec les Blancs. Des chasses aux Indiens pour le travail aux *gomales*, ont été entreprises sur le Madre de Dios, il y a peu.

NORDENSKJOLD, Erland, 1907 - Viajes por las fronteras de Bolivia y Perú. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 27, pp. 444-465. (CPSR)

Mots-clés : Exploration, linguistique

Cette exploration a été réalisée en 1904-05 dans les régions du Madre de Dios et du Beni appartenant à la province de Caupolicán. L'auteur y constate l'invasion de

99 - Terme générique signifiant "sauvage", plutôt utilisé au Pérou et désignant les tribus indiennes du *ceja de selva* du Madre de Dios et du rebord amazonien des Andes du Sud.

100 - Le colonel Lacombe fut un des explorateurs de la *Junta Fluvial* péruvienne : Lacombe, E., 1904.

101 - V.M. Ballivian, J.M. Pando et d'autres auteurs évoquent ce "patron" qui menait sur le rio Madidi une sévère lutte contre les Indiens guarayos. Mais Mouton est mort assassiné en 1896 !

la langue quechua¹⁰² et précise la géographie linguistique de la région traversée. Son récit s'attache surtout à une description ethnologique.

OLIVER, J.F., 1907 - Propuesta Olivier. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 23, pp. 160-162. (CPSR)

Mots-clés : Projet

Ce document sollicite, au nom d'un groupe de financiers-investisseurs, une concession d'au moins 300 000 ha pour y introduire 300 familles de colons en 10 ans, avec un contrat du type péruvien, c'est-à-dire avec peu de garanties pour la puissance publique...

ONDARZA, Juan, 1861 - *Proyecto para la navegacion à vapor de los rios interiores de la Republica*. Imp. Paceña, La Paz, 10 p.

Mots-clés : Navigation, colonisation

J. Ondarza présente pour le géographe un grand intérêt car il fut l'élève puis l'assistant de Bertrès, avec M.R. Mujia et L. Camacho. Ensemble, ils réalisèrent durant 17 ans les travaux préparatoires à une cartographie nationale détaillée; aussi durent-ils parcourir toute la Bolivie pour préparer la carte de 1859. Dans cet article, un plan de colonisation et de navigation est défendu par Ondarza. Ce projet serait financé, à hauteur de 1 million de pesos, par un banquier parisien, Emile Gautherin. En échange, le produit annuel de la douane de Cobija et de celle du guano de l'Etat, soit un intérêt de 6 %, lui serait garanti. Le banquier, son père et son frère, s'intéressent aussi à la navigation sur le rio Madeira avec des vapeurs, car ils ont mis au point un système de travaux à effectuer sur les rives du fleuve ? Le projet présenté s'appuie sur le port de Cayenne comme escale pour les navires venant de France. Trois navires constitueraient la flotte d'exploration dont un à vapeur pour le Madeira. Une Société franco-bolivienne de colonisation serait créée.

ORBIGNY, Alcide d', 1958 - *Viajes por Bolivia*, T 1. Ministerio de Educación, La Paz, 284 p. (le tome 2 n'a pas été publié car il s'agit de la reprise incomplète du "*Voyage dans l'Amérique Méridionale*", tomes 2 et 3, publiés à Paris). (BUMSA)

Mots-clés : Mission, économie, démographie, Etat moral, voie de communication

Ce premier grand voyageur de la Bolivie indépendante a laissé une œuvre de premier plan pour l'époque, concernant la jeune nation naissante; elle touche à de nombreux aspects des sciences de la nature comme de l'homme. L'auteur, pendant des années, a parcouru une large partie du pays, que ce soit dans les régions de l'Altiplano, de l'Orient ou du Beni. Il a ainsi longuement visité Santa Cruz en 1830-31, puis sa région et les missions de Chiquitos et des Guarayos. Il note la tradition conservée des descentes des Incas vers les terres chaudes de l'Orient, jusqu'à Samaipata, les méfaits de la *mita* (travail forcé) sur les populations rurales. Il constate le caractère grégaire des Cruceños qui peut entraîner leur refus du service militaire, s'il est effectué loin de

102 - Langue de l'Altiplano et des vallées andines de Bolivie qui était aussi utilisée par les missionnaires pour convertir les Indiens comme par les coupeurs de quinquina et les commerçants venant de l'Altiplano.

chez eux. Il dénonce le mauvais état de l'unique piste unissant Santa Cruz au reste du pays, tout comme au Brésil¹⁰³.

Il a visité la mission de Bibosi créée en 1800 par un Franciscain qui avait regroupé des tribus menacées par les Sirionos. Mais il note qu'il y eut par la suite peu d'effets positifs de cette conversion intéressée, aussi la mission végète-t-elle.

Commentant le recensement de 1830, d'Orbigny constate que Santa Cruz a une population de 3 908 Espagnols... Pour le département, on enregistre 6 542 Espagnols et 6 000 Indiens divers. Il y aurait donc diminution de la population¹⁰⁴ par rapport au recensement du gouverneur Viedma¹⁰⁵ de 1788, qui faisait état alors de 15 116 habitants. Il signale aussi le retard de la vie économique de la région : il n'y a ni fabrique ni atelier, seul un petit artisanat subsiste. Les bois, pourtant magnifiques, restent inexploités. Au point de vue de la mise en valeur agricole, la canne à sucre est surtout cultivée et ses produits sont commercialisés dans le pays. Sa culture est suivie de celles du riz, du maïs, de l'arachide, du manioc, de la banane, de l'ananas et du tabac. L'élevage, quand il existe, ne donne pas lieu à une commercialisation, faute de routes pour transporter les peaux. Par contre le commerce d'import est actif avec le maté et les toiles d'Europe.

Dans les missions de Chiquitos, d'Orbigny constate l'absence de circulation monétaire dans cette région en décadence. Il a accompli son voyage avec le secrétaire d'Oliden, M. Bach¹⁰⁶. En visitant San Javier de Chiquitos, il note que les ateliers de l'Etat fabriquent ou œuvrent cires, cuirs, bois, souliers, produits de forge, soit 40 ateliers. De 2 000 habitants en 1825, une épidémie de variole a réduit la population de moitié; l'abandon médical aggrave les conditions de vie.

D'Orbigny, comme d'autres auteurs¹⁰⁷, consigne le relâchement institutionnalisé des mœurs locales. Il note que les Indiens peuvent remplacer leur travail de tissage, obligation envers l'Etat, en fournissant 77,5 kg de cire. Santiago de Chiquitos dispose d'une activité d'extraction du sel; l'abandon agricole et la dépravation des mœurs locales entravent tout essor. Enfin, il remarque que Santo Corazon est le point extrême habité de la Bolivie orientale.

Situé entre Chiquitos et Guarayos un espace blanc figure sur les cartes, de 4 degrés de large, ce qui signifie une absence d'exploration : il s'agit du territoire des Indiens *bravos* guarayos. L'auteur a séjourné dans la mission d'Ascension où il a noté la parfaite honnêteté morale de ces Indiens.

ORBIGNY, Alcide d', 1839 - *L'homme américain*. Pitois-Levrault, Paris, 2 tomes, 372 p. et 423 p. (BdC)

Mots-clés : Ethnologie, civilisation, Indien

Le volume 1 traite de généralités, de la démographie, d'anthropologie physique, du caractère, des mœurs, techniques et arts, des religions et des races des Indiens d'Amérique.

103 - Situation toujours vérifiable en 1995 : cette piste ne permet guère un passage normal en saison des pluies, et dans les meilleures conditions, limite la vitesse à 40 km/heure en moyenne...

104 - *Guia de los forasteros de la Republica*. 1835 (Document introuvable).

105 - Viedma, F., 1886.

106 - Bach, M., 1929. Il fut le secrétaire de Oliden qui obtint la première grande concession pour mise en valeur du pays, à Otuquis, proche du rio Paraguay.

107 - Grondona, J.E., 1942.

Le tome 2 analyse les différentes races par régions géographiques. Ce catalogue, est certes incomplet et fait date par sa méthode dépassée, mais il est le premier ainsi constitué et abonde en précisions du plus vif intérêt.

ORBIGNY, Alcide d', 1845 - *Descripción Geográfica, Histórica y Estadística de Bolivia*. S.e., Paris, 421 p. (BUMSA)

Mots-clés : Histoire, géographie, économie

Cet ouvrage, resté non traduit en français, est un guide précieux des Orient boliviens vers 1830. L'auteur décrit avec de solides références et connaissances de terrain, le Beni et Caupolicán comme Santa Cruz et le Chaco. Son texte est appuyé par des tableaux statistiques et des données des recensements pour le Beni et la Chiquitania. Il dresse le meilleur tableau de l'époque concernant la situation des régions orientales, notamment au niveau économique avec son analyse du quinquina, dans le premier tiers du siècle passé et, à ce titre, il est une référence indispensable. D'Orbigny évoque aussi longuement la situation devenue désastreuse des anciennes missions jésuites alors en pleine décadence économique et démographique. Son influence a été importante dans la société bolivienne qui, longtemps, s'appuiera sur lui.

ORMACHEA SAAVEDRA, E., 1987 - *Beni y Pando. Latifundio y minifundio en el Norie boliviano*. Publications Talleres, La Paz, 153 p. (CEDLA, n° 3) (BUMSA)

Mots-clés : Economie rurale, foncier

Le département de Pando, en 1985, avait une population de 47 000 habitants; ces chiffres donnent une densité moyenne de 0,73 hab./ km², mais dans certaines provinces elle chute à 0,50 voire 0,19.

Depuis un siècle, la gomme et la noix du Brésil y sont les seules ressources économiques, selon le *Censo Agro-Pecuario* de 1950. Sur 1,3 million ha distribués entre 438 unités productives, seuls 2 811 ha sont consacrés à l'agriculture, soit 0,2 % du total... Ils produisent manioc, riz et maïs pour l'autoconsommation. Quelques communautés agricoles sont apparues avec la Réforme Agraire, composées de 15 à 20 familles qui font de la gomme et de la noix du Brésil. Dans le Beni, l'élevage est devenu, après 1952, l'activité dominante passant de 0,7 million de têtes à 2,4 millions en 1980, soit un effectif représentant 31,7 % du troupeau national (Santa Cruz en ayant 24 %).

L'auteur indique qu'il s'agit en majorité de petites ou moyennes exploitations, avis contredit par ailleurs par les chiffres des tableaux joints qui indiquent que les deux tiers des exploitations sont classées comme grandes propriétés... Sur 4,1 millions ha de propriétés en 1950, et 6,7 en 1980, seuls 10 500 ha servaient aux cultures. Mais de 1980 à 1984, 6 millions ha de nouvelles terres ont été encore distribuées à de grandes *estancias*. La réforme agraire n'a bénéficié qu'aux grandes propriétés qui ont pu, en profitant de la flexibilité de la loi, justifier soit des investissements réalisés, soit de l'utilisation de salariés. Des communautés rurales se sont créées dans les *gomales* abandonnés par leurs patrons, à la suite de la chute des cours après 1945. Les *ganaderos* (ou éleveurs) se sont lancés alors dans une course aux nouveaux pâturages extensifs nécessitant peu d'investissements. De nombreux conflits avec les communautés

indigènes devaient en surgir. Seuls 18 000 ha de terres ont été distribués à des petits paysans. Une analyse est donnée de la taille des unités agricoles de Pando et du Beni et de l'utilisation des terres.

OSBORNE, Harold, 1964 - *Bolivia. A land divided*. Oxford University Press, Londres, 3^e édition, 181 p. + cartes. (CPJCR)

Mots-clés : Colonisation, économie, voie de communication, histoire

Après un rappel de la présence jésuite en Orient, l'auteur donne une description de la société indienne avec évocation du succès du tissage traditionnel et fait état des points de vue de d'Orbigny et A. Métraux sur le déclin de cette activité. Il note que, sous la République, le Beni fut d'abord asservi aux besoins économiques de l'Altiplano. Cette politique s'est prolongée, malgré les attendus du décret de J. Ballivian accordant la citoyenneté à ses habitants, soit 17 ans après la proclamation de la République : *"les missions de la province de Mojos sont réduites à une déplorable situation d'esclavage, d'oppression et de misère, parce que les travailleurs et les domestiques placés sous leur coupe [des créoles] sont exploités par eux et souvent même les femmes"*. La poursuite des abus, avec les recrutements du caoutchouc, et les ravages des maladies durant tout le XIX^e siècle expliquent la déstructuration sociale du Beni et sa crise démographique comme certaines révoltes. Ces excès ont été prolongés par les recrutements excessifs de l'armée pour la guerre du Chaco en 1932.

L'auteur s'attache, pragmatique, à une dénonciation plus économique que morale sur les conséquences de l'irresponsabilité des gouvernements boliviens face au Beni, région qui n'a pas connu de développement jusqu'en 1962, constate-t-il. Il cite l'exemple de la dilapidation du troupeau de bovins introduit par les Jésuites et poursuivie jusqu'à nos jours. Il note que, jusqu'en 1950, on vendait à l'Argentine le bétail du Beni qui ensuite, après embouche, était revendu à La Paz comme argentin ! Il y avait toujours, en 1960, un départ clandestin de 15 à 20 000 têtes de bovins vers Porto Velho au Brésil. Aussi dénonce-t-il l'apathie des autorités comme la routine des éleveurs du Beni, insensibles à toutes améliorations génétiques ou techniques de leur cheptel, ceci malgré les bons résultats obtenus par certains éleveurs, tels Suarez et Solares.

Une analyse bien informée de la colonisation de la région de Santa Cruz, à partir de 1950, est donnée ainsi qu'un rappel historique des graves problèmes de voies de communication qui ont freiné l'unité et le développement de la Bolivie.

OTERO, Delia del Pilar, 1993 - El Acre : nuevo caso de fragmentacion del espacio amazonico. In : *Procesos historicos de la Amazonia continental*. DATA, n° 4, pp. 78-98 + cartes. (BUMSA)

Mots-clés : Cartographie

Cet article fait le point, à partir des sources existantes, de l'évolution de l'Acre entre 1880 et 1903. C'est un exemple "d'extra-communication" d'une zone périphérique décrochée de son centre politique et mise en contact direct avec les pays de l'économie-monde. L'auteur, avec l'appui d'une intéressante cartographie d'époque, analyse la question de la délimitation frontalière de l'Acre, à partir de la découverte de sa richesse en hévéas et de la formation de son peuplement à dominante brésilienne.

OVANDO SANZ, Jorge, 1986 - *La invasion brasileña a Bolivia, 1825*. Editions Juventud, La Paz, 2^e édition, 146 p. + annexes. (BUMSA)

Mots-clés : Frontière

Cet ouvrage reprend l'affaire de l'occupation de Santa Cruz en 1825, à l'initiative de l'Etat de Matto Grosso, épisode par ailleurs bien étudié grâce aux travaux de H. Vazquez Machicado¹⁰⁸. L'auteur replace cette affaire dans le contexte de la pression frontalière brésilienne contemporaine et fait état des diverses sources propres à cet épisode et des péripéties orientales de la guerre d'Indépendance. Il présente la thèse "unioniste" de l'Etat de Matto Grosso qui englobe la Bolivie Orientale dans sa mouvance naturelle.

OVIEDO, Fernando, s.d. (1980 environ) - Intento de periodización del proceso gomero en Bolivia. *Boletín de la Carrera de Historia*, La Paz, n° 14, p. 24.

Mots-clés : Caoutchouc

Cet essai tente d'établir une chronologie du cycle de la gomme et de déterminer des phases d'intensité de la production.

OVIEDO, Fernando, 1993 - Crecimiento poblacional del Oriente. Analisis de demografía histórica y su distribución geográfica. In : CORDOVA, J. et ROUX, J.C., eds. - El espacio territorial y los Orientes bolivianos. *Hombre-Sociedad-Espacio* (UMSA), n° 2, pp. 46-76, cartes et graphiques. (BUMSA)

Mots-clés : Démographie historique, sociologie

Ce texte fait une intéressante mise au point sur l'évolution démographique de l'Orient bolivien. Il analyse la situation sociologique des diverses composantes anciennes de la société orientale et le hiatus existant entre Blancs dominateurs et Indiens dominés. Il étudie la démographie en forte croissance des missions et leurs productions (coton, chocolat). L'accent est mis sur les causes de mortalité et le rôle négatif des épidémies. Il évoque le boum du caoutchouc, de 1880, et ses conséquences migratoires et démographiques marquées par de fortes variations.

PACHECO, Pablo B., 1992 - *Integración económica y social. El itinerario de las barracas en la Amazonia boliviana*. CEDLA, La Paz, 295 p. (BUMSA)

Mots-clés : Economie, caoutchouc, main-d'œuvre, abus

Ce texte analyse le mode économique indigène traditionnel de cueillette dans un milieu écologique équilibré. L'économie du caoutchouc repose sur des enclaves de production et bénéficie de conditions locales favorables : une classe d'industriels aventureux ; la disposition de ressources importantes d'un produit valorisé car rare, le caoutchouc ; une offre régulière de main-d'œuvre disponible ; l'abondance de terres libres.

L'auteur met en évidence la structure commerciale de la Casa Suarez qui avait des comptoirs à Trinidad, Reyes, Rurrenabaque, pour la Bolivie, à Crato et San Antonio au Brésil, pour assurer la navigation de ses navires sur le Madeira, et une banque à Londres pour financer ses opérations. A sa mort, Vaca Díez détenait la moitié des *gomales* du nord, mais ils passeront à la Casa Suarez, son créancier.

108 - Vasquez-Machicado, 1990, *op. cit.*

La loi dite de Gomas, de 1895, déterminait qu'une *estrada* contenant 150 hévéas payait un impôt de 1 bolíviano par an durant 15 ans avant d'en obtenir la propriété. Mais il y avait maintien de l'absence de tout caractère juridique des terres indigènes considérées comme vacantes, statut favorisant leur appropriation. Les *correrias*, ou chasses aux esclaves indiens, étaient légales. Un permis était déposé auprès du Délégué pour faire une "réduction d'Indiens" et décrivait les caractéristiques de la tribu visée. L'objectif était de pacifier les Indiens en les mettant en résidence obligatoire. Un agent accompagnait l'expédition et vérifiait le respect du règlement...

Un tableau des *gomas* en 1940, de leurs effectifs en péons, ainsi que de la valeur de leur production, en Livres sterling et dans le PNB bolívien est dressé.

PALACIOS, J.A., 1893 et 1944 - *Exploraciones, 1844 al 47. Descripción de la provincia de Mojos*. Editorial del Estado, La Paz, 77 p. + carte. (BUMSA)

Mots-clés : Exploration, voie de communication, Indiens *bravos*, mission, démographie, mine

L'auteur, né en 1802 d'un père espagnol, a été le premier gouverneur du nouveau département du Beni en 1843 et fut chargé de conduire des explorations officielles. Il fait état, en 1852, de l'intérêt des "*industriels européens pour la navigation des rios amazoniens*". Le Beni n'a commencé à être reconnu qu'à partir de 1846, et selon l'auteur serait riche en or et argent. Palacios fit une reconnaissance, en 1846, au lac Rogo-Aguado¹⁰⁹ (Rogaguado), et y nota la richesse en noix du Brésil.

L'exploration des rios Mamoré et Madeira débuta à partir d'octobre 1846. L'auteur constate que la navigation du rio Madeira est porteuse d'un grand intérêt pour la Bolivie qui est trop fixée sur Arica. Il rencontre Maba, chef des Indiens chacobos; le vicaire de l'expédition, E. Duran, tente en vain de les convaincre d'accepter une mission. A la confluence des rios Itenez et Mamoré, Palacios note la disparition d'un port brésilien ancien, puis passe à Cachuela Guayaramerin. Le 17^e jour, il entre dans le Madeira, rencontre des "*barbares caripunas*", qui vivent quasiment nus, "*hommes et chiens ont seulement le pénis attaché par une ficelle*"; après la remise de cadeaux, les Indiens se montrent accueillants. Le 19 octobre il passe à Cachuela Esperanza, lieu peuplé d'Indiens qui sont favorables à la fondation d'une mission. A Cachuela Misericordia, il rencontre des Indiens ayant pour chef une femme, Mariana, disposant d'une grande autorité sur sa tribu; l'auteur note la présence d'une blonde aux yeux bleus... Le 24 octobre, il traverse deux villages peuplés de "*barbares nombreux et bravos*" et le 28 octobre le *calderon del infierno*, où devait périr en 1860 le colonel péruvien Faustino Maldonado. Palacios, de façon prémonitoire, juge très périlleux ce rapide. Il relève à Taciparana la présence de salsepareille, utilisée comme anti-fébrifuge. Il a pris au village de Tupi ses précautions contre une attaque des Indiens du lieu. L'expédition rentre le 29 novembre à Exaltación.

Il en tire les conclusions suivantes : des observations sur les trois types de *cachuelas* et l'affirmation de la possibilité d'une navigation à vapeur vers l'Atlantique comme de celle de la colonisation de ces riches terres vierges ; aussi Palacios recommande-t-il l'ouverture de pistes.

109 - Où, selon des légendes, les Incas enterrèrent un trésor...

Il présente le Mojos (pp. 59-70) avec une brève description géographique des zones inondées, des montagnes et des rivières. La population, selon les listes paroissiales, est de seulement 30 000 habitants, donc en stagnation. Il cite une dizaine de tribus indiennes connues, donne leur localisation approximative avec une description des richesses de la faune et de la flore.

PALACIOS, Alberto, 1946 - *Estudio del señor Alberto Palacios sobre el ferrocarril La Paz-Beni*. Imp. Renacimiento, La Paz, 61 p. (CDNL)

Mots-clés : Chemin de fer

Cet article, composé d'une série de points de vue de professionnels et d'hommes d'affaires, relance l'idée d'une voie ferrée atteignant le Beni. Ce vœu pieux n'est accompagné d'aucune analyse sérieuse de son intérêt économique, sauf celui du pétrole qui serait à découvrir à Caupolicán¹¹⁰...

PANDO, José Manuel, 1894 - *Viaje a la region de la goma elastica. (N.O. de Bolivia)*. Musée de La Plata, Buenos Aires, 79 p. + carte. (CPV)

Mots-clés : Abus, hydrographie, voie de communication, caoutchouc, démographie, Indiens *bravos*, main-d'œuvre

L'hydrographie des Andes en relation avec le bassin amazonien et celui de La Plata est présentée, puis les vallées des rios Purus et Acre sont décrites. Pando rend hommage à Heath, l'explorateur qui a découvert la navigabilité du rio Beni, ainsi qu'à Antenor Vasquez et Vaca Diez qui ont reconnu l'embouchure du rio Madre de Dios. Il donne une description des bassins de ces deux fleuves.

Pando distingue trois voies de pénétration vers le Beni :

- Une voie terrestre utilisable en toute saison. Elle nécessite 8 jours de cheval pour atteindre Pelechuco, aux pieds des Andes, puis 5 jours à dos de mule jusqu'à Apolo, ensuite 6 jours pour atteindre San José de Uchupiamas, enfin 3 jours de cheval jusqu'à Rurrenabaque, soit 22 jours au total, d'un voyage très pénible...

- La seconde voie est celle de la vallée du Mapiří qui demande 3 jours de cheval de La Paz à Sorata, puis 4 autres jusqu'au rio Mapiří. Là on prend un *balsa* (radeau) manœuvré par des Indiens lecos et on descend, en un jour et demi, jusqu'à Guanay, lieu de confluence de plusieurs rios. Ensuite, en 4 jours, on atteint Rurrenabaque "*en passant et se sauvant*" des rapides dangereux.

- La dernière voie est celle du rio La Paz, avec 30 lieues à couvrir à cheval jusqu'au rio Miguilla. Le rio se nomme ensuite Bopi : on le descend sur des *balsas* pilotés par des Indiens convertis de Santa Ana et Covendo; ceux-ci évitent en général les accidents de navigation. Soit 12 jours au total de voyage, dont 3 de La Paz au rio Miguilla.

C'est de Rurrenabaque, en 1892, qu'est partie l'expédition de 35 personnes de J.M. Pando. Son objectif était de naviguer sur les rios Beni et Inambari et de réaliser une exploration jusqu'au Madre de Dios. Un autre but était de fonder une colonie dite "*industrielle*", une *barraca* en vérité, sur le point le plus adéquat du Madre de Dios,

¹¹⁰ - La compagnie française Total qui recherchait du pétrole dans la région s'est retirée en 1996.

projet approuvé par une loi de 1891. Augusto Roca, un patron de *gomale*, à cause du manque de main-d'œuvre locale, a prêté un vapeur à l'expédition. La région de la gomme commence peu après la confluence du rio Negro avec le rio Beni, mais nécessite, avant d'être atteinte, 6 jours de marche dans un pays qui est désert. Pando donne la liste des *gomales* du rio Beni et de ses affluents. On estime à 30 000 *arrobas* (450 t) la production du caoutchouc avec une main-d'œuvre de 500 péons. Mais l'agriculture, malgré la fertilité des terres, est très limitée. A propos des tribus sauvages, Pando note les petits groupes de Chacobos installés aux sources de l'Yvon, et les "*féroces Guarayos*"; mais il fait état aussi du retour à la vie primitive des néophytes de Cavinás, afin d'échapper aux raids des Guarayos. Depuis 1890 existe une voie de communication sûre entre Reyes et Exaltación, sur la rive droite du Beni; un élevage y a été développé depuis 1875, grâce à l'essor des *gomales* du rio Madidi. Pando fait une énumération des *barracas* et du personnel, celle de Camacho utilisant des péons arañas, "*les seuls qui se prêtent à la colonisation*". El Carmen, *barraca* de la firme Roca y Cia, est le plus important centre de production de gomme avec 400 *picadores* (saigneurs). Ce poste dispose de nombreuses dépendances divisées en dix lots de 55 km² chacun; si seules les tribus sauvages sont un obstacle à l'exploitation, l'achèvement de la construction du fort de Palma Real va permettre un contrôle efficace de la région.

Dans son journal de route de l'expédition, Pando note une attaque d'Indiens avec 200 canots¹¹¹ et que Ch. Wiener¹¹² est alors ambassadeur de France à La Paz. Il constate qu'avec la découverte de la gomme sur ce rio, les habitants d'Ixiamas ont été *enganchados* (recrutés) pour les *gomales*, aussi "*les barbares sont proches d'Ixiamas*". L'entrée triomphale de l'expédition à Ixiamas s'explique par la mise en défense du poste en butte aux incursions des sauvages. Pando recommande des battues pour chasser les sauvages avec des chiens rabatteurs : "*la peste et l'épuisement du gibier achèveront d'éloigner les sauvages non réduits*", estime-t-il cyniquement¹¹³... Il lui paraît difficile de comptabiliser la population des tribus sauvages, mais propose une estimation de 20 000 âmes, réparties en 4 000 familles organisées en 30 à 40 tribus. Dans sa description du mode de vie indien, Pando estime très difficile et coûteuse leur assimilation du fait du "*goût inné au vagabondage et à la liberté*" des Indiens sylvoicoles. Il fait état de la forte influence des "Portugais" (Brésiliens) de l'Acre sur certaines tribus qui comprennent leur langue.

L'ingénieur français Muller, malade, est parti avec quelques hommes par le Madidi. Mouton, le patron du rio Madidi, a proposé une expédition de secours pour retrouver ou venger le groupe Muller dont Pando était sans nouvelles. Les Indiens ont en effet attaqué une *barraca* de Mouton, tuant 8 hommes et en blessant 2, mais

111 - Chiffre qui peut paraître bien élevé car, si l'on accepte une moyenne de 5 Indiens par canot, cela donnerait un millier d'hommes... effectif sans commune mesure avec les normes admises de la population indienne de la région.

112 - Ch. Wiener fut un bon connaisseur des régions andines du Pérou et de Bolivie et s'intéressa aussi au quinquina des vallées chaudes : Amazone et cordillères. *Le Tour du Monde*, et *L'Amérique équinoxiale*. Hachette, Paris, 1883, 416 p.

113 - Pando n'a jamais fait mystère de son point de vue négatif face à l'existence des tribus indiennes. Peut être celui-ci a-t-il été exacerbé par l'assassinat de son neveu et de Muller par les Indiens guarayos du rio Madidi ?

Mouton, parti à leur poursuite, les a surpris dans leur campement “*et massacrés tous sauf les enfants qui purent fuir*”. Muller, un Alsacien âgé de 31 ans, ingénieur centralien et diplômé de l'Ecole Navale, avait participé aux travaux du canal de Panama, puis était venu en Bolivie travailler dans les mines.

L'expédition passe à Riberalta, poste naissant, fondé en 1882, fort alors d'une vingtaine de cases et centre commercial du caoutchouc. Pando va visiter le rio Orton et donne une énumération des *barracas*. Il signale la prospérité des *barracas* de Vaca Diez¹¹⁴ et justifie l'organisation militaire du travail des péons qui y règne : “*soumis à une discipline sévère et inflexible*”. Mais celle-ci est rendue nécessaire par les attaques des sauvages et la nécessité d'encadrer le personnel, “*bien que cette oppression ait été censurée, si on la juge par certains cas particuliers*”. Néanmoins, il dénonce les battues des patrons du caoutchouc pour rafler les esclaves indiens et les abus qui règnent dans le Beni. Aussi demande-t-il des mesures administratives pour y remédier. Ce sont les tribus des Araonas qui sont les victimes principales de ce commerce de chair humaine. Il estime que la condition des Araonas travaillant pour Vaca Diez, à la *barraca* Puerto Rico, est satisfaisante, mais, par contre, le traitement de la main-d'œuvre indienne relevant d'autres patrons nécessite une réglementation “*pour continuer cette espèce de colonisation*”. En effet, signale-t-il, certaines tribus préfèrent lutter plutôt que d'accepter l'esclavage, tels les Pacaguaras, les Ipurinas et les Caripunas de l'Acre, du rio Orton et du haut Abuna. Il dénonce particulièrement la tromperie et la férocité des Caripunas qui sont réfractaires à tout travail; aussi, conclut-il, il est nécessaire de “*les éloigner ou détruire*”. Pour Pando, l'arrivée des Blancs en Amérique a entamé le début d'un processus naturel de sélection “*obligeant les races inférieures à disparaître*”. Il cite, preuves à l'appui, la disparition des Indiens du Beni du nord à partir de 1881. Aussi le développement industriel de la région Acre-bas Beni exige-t-il de “*la nettoyer des sauvages*” en les chassant vers le Nord “*car les réduire est une illusion*”¹¹⁵. Il évoque Villa Bella, avec 400 habitants, et le danger de ses rapides où, il y a peu, 30 marins sont morts. Mais, estime-t-il, le chemin de fer sera un jour la solution permettant d'échapper au prix exorbitant du fret fluvial du rio Madeira.

Une intéressante carte du bassin du caoutchouc amazonien du sud est jointe.

PANDO, José Manuel, 1898 - *Expedicion del coronel don José Manuel Pando al Inambari*. Imp. El Telegrafo, Sociedad Geográfica de La Paz, La Paz, 31 p. (BUMSA)
Mots-clés : Exploration

Cette expédition, réalisée à partir de mai 1897, avec l'ingénieur Varnoux, avait comme objectif le relevé de mesures de coordonnées. Une attaque des Indiens est signalée et une évocation est faite de la mort de l'ingénieur français Félix Muller.

114 - Pando, à court d'argent, vendit à Vaca Diez la concession foncière accordée par le Congrès National bolivien en remerciements pour ses services rendus en Amazonie.

115 - Point de vue qui est loin d'être partagé par d'autres responsables administratifs...

PANDO, José Manuel, 1901 - Decreto reglamentario - Territorio Nacional de Colonias. *Boletín de la Sociedad de Geografía de La Paz*, n° 7 et 8, pp. 324-339. (BUMSA)

Mots-clés : Limite administrative

Texte du décret qui détermine les limites du Territoire des Colonies : la confluence des rios Beni et Mamoré, puis la limite suit les sources du Yavari, et au sud le cours des rios Madre de Dios et bas Beni, et à l'ouest elle épouse la frontière avec le Pérou. Il donne une superficie de la Bolivie de 1 822 334 km² dont 98 000 km² pour le Chaco et environ 500 000 km² pour le Territoire des Colonies... Actuellement la superficie de la Bolivie est de 1 100 000 km².

PANDO, J.M., 1902 - El contrato sobre el Acre. *Boletín de la Oficina Nacional de Inmigración*, n° 15-16, pp. 233-242. (CPSR)

Mots-clés : Frontière

Exposé classique du contrat qui a déclenché la guerre de l'Acre.

PANDO, J M., 1905 - Informe de la Delegación Nacional en el Territorio de Colonias. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 4-5-6, pp. 162-173. (CPSR)

Mots-clés : Foncier, service public, économie, main-d'œuvre, voie de communication

Ce texte note la démission de N. Suarez de ses fonctions de sous-délégué pour le Beni et le Madre de Dios. Le recensement du rio Beni est en cours; Pando propose de reconnaître en propriétés pleinières, exonérées d'impôts, les terres des indigènes. Il déplore la disparition du bétail par abandon du personnel pour les *gomales*. Sur les contrats de main-d'œuvre, Pando note ce "*escabrisisimo punto*" marqué par les abus évidents des patrons et la mauvaise volonté du personnel. La seule solution serait l'ouverture de la région avec de nouvelles voies de voie de communication qui créeraient les conditions d'une libre discussion des contrats. Il constate l'impossibilité d'entretenir, à cause du passage des charrettes, le chemin Reyes-Rurenabaque. Aussi demande-t-il 25 000 Bs au Congrès pour construire un chemin en dur.

PANDO, José Manuel, 1905 - Note sur l'élevage. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 7-8-9, pp. 273-276. (CPSR)

Mots-clés : Economie, voie de communication

Pando, Délégué du Territoire de Colonias, recommande l'utilisation de plantes fourragères et l'introduction de reproducteurs sélectionnés. Les bonnes conditions locales expliquent qu'en deux siècles le bétail introduit par les Jésuites n'ait pas dégénéré¹¹⁶. Il fait état d'une épidémie dévastatrice du bétail chevalin, ou *mal de cadera*, apparue en 1844 qui, selon lui, est due à la surexploitation des bovins... L'ouverture de pistes augmenterait la valeur commerciale du bétail et faciliterait son exportation.

¹¹⁶ - Ce bétail, néanmoins, s'est ensauvagé avec la crise des missions à partir de 1767; devenu propriété de l'Etat il fut exploité abusivement comme le signalent de nombreux rapports.

PANDO, J.M., 1906 - Informe de los actos de la Delegación Nacional del Territorio de Colonias. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, 1^o semestre. (CPSR)

Mots-clés : Foncier, frontière, pouvoir public, Indiens *bravos*

Le rapport dénonce les abus propres au détournement de la loi foncière; aussi Pando demande-t-il sa modification.

Un autre sujet de préoccupation pour le délégué réside dans le litige frontalier avec le Pérou : il en résulte que la surveillance des frontières s'est étendue à la ligne du rio Heath et de sa confluence avec le Madre de Dios. Il y a pour le moment contrôle, mais la navigation reste ouverte. Par contre, la surveillance est renforcée et la circulation interdite à la confluence des rios Tambopata et du Madre de Dios où se situe la zone litigieuse entre les deux pays. Pando souligne l'importance de conserver le poste douanier de Puerto Heath pour sa valeur militaire, mais aussi en vue de la construction d'une piste par la Inca Mining Co, propriétaire de la mine d'or de Santo Domingo, au Pérou. Il signale aussi la protection légale à apporter aux concessions régulières de la Casa Suarez situées dans la zone contestée. Or, Pando redoute que le Pérou y envoie ses *jeberos* (chercheurs de caoutchouc) pour en assurer une occupation *de facto*. Aussi propose-t-il le recrutement à Londres de deux ingénieurs géographes¹¹⁷ pour étudier les limites de la frontière. Le délégué s'inquiète de l'augmentation de la criminalité due aux éléments marginaux issus des *caucheros*, "*population flottante et peu distinguée, mélangée avec des Péruviens, Colombiens, Espagnols, Italiens et Brésiliens aux instincts peu pacifiques*". La création de la douane de Puerto Bahia, dont le propriétaire est la Casa Suarez, est mentionnée. La localité compte 260 habitants. Un revenu douanier de 160 000 Bs en est attendu. Le 4^e district refuse de payer les impôts fonciers car il y existe des conflits entre les *caucheros* sur l'emprise des terrains qui leur sont attribués. Le fort de Puerto Heath a été renforcé avec des blockhaus en prévision d'une attaque des "*sauvages*"...

PARAVICINI, José, 1900 - Conferencia sobre la Amazonia de Bolivia. *Boletín de la Sociedad de Geografía de Sucre*, n° 16-19, pp. 3-84 + cartes. (BNS)

Mots-clés : Frontière

L'auteur a été diplomate à Rio, puis délégué du Territoire de l'Acre. Il cite les clauses des limites frontalières du traité de San Ildefonso. La frontière de Coimbra sur le rio Paraguay est aussi évoquée. Il signale que la Société Braillard de Paris s'est installée à Riberalta. Il compare les législations du Brésil et de la Bolivie sur le caoutchouc et réclame justice pour les droits de la Bolivie sur le rio Purus.

PAREJAS MORENO, Alcides & SUAREZ SALAS, Virgilio, 1992 - *Chiquitos. Historia de una utopía*. Universidad Privada de Santa Cruz et Cordecruz, Santa Cruz, 332 p. + cartes. (BUSC)

Mots-clés : Mission, démographie, art religieux, art populaire

La première partie de cet ouvrage traite synthétiquement de la Chiquitania et de son ethnographie; l'histoire du gouvernement colonial est résumée comme

¹¹⁷ - Il s'agira de la mission Fawcett.

l'établissement des missions jésuites et de la pratique missionnaire. La destruction de cette "utopie" est enfin évoquée. D'intéressants tableaux de population sont produits au niveau des missions.

La seconde partie, mise en valeur par une riche iconographie, présente l'art religieux missionnaire et ses caractéristiques dans une perspective chronologique.

PAZ, Roman, 1895 - *Informe del Dr. Roman Paz, jefe de la expedicion al Madre de Dios organizada por la Delegacion Nacional*. Imp. El Comercio, La Paz, 69 p. (CDNL)

Mots-clés : Abus, caoutchouc, main-d'œuvre, Indiens *bravos*, exploration, frontière, voie de communication, morale publique

L'auteur de l'introduction de ce texte, A. Guzman, constate que "*si la métaphore n'était pas de mauvais goût, nous dirions que le territoire de la Bolivie, par son étendue, est comparable dans ses limites à une nébuleuse, cause de litiges, controverses et maintenant de conflits qui mettent la République en continuelle inquiétude*". A. Guzman, dénonce aussi les visées péruviennes sur l'Amazonie, à la frontière de la Bolivie. Mais s'il faut explorer depuis les sources du Yavari jusqu'à la confluence inconnue du rio Madre de Dios avec le rio Inambari, pour assurer la souveraineté acquise par traité, il faut aussi l'occuper sinon le Droit est nul... d'où l'hommage qu'il rend à Roman Paz.

L'expédition était civile et militaire et devait, dans une zone occupée par des tribus sauvages "*qui perturbent régulièrement la vie des pacifiques établissements industriels (ceux de la collecte du caoutchouc) de la région*", préparer sa colonisation. L'objectif était de remonter le rio Madre de Dios, jusqu'à sa confluence avec le rio Inambari afin d'y construire un fortin en y laissant une garnison; ensuite, de lever les plans des zones parcourues comme de faire des observations statistiques et scientifiques. L'expédition est partie le 24 mars 1894 de Riberalta en canot et est arrivée à El Carmen le 3 avril; elle y a procédé à l'installation du maire de la paroisse du Madre de Dios. El Carmen est alors le plus important centre d'exploitation de la gomme de cette région. Il compte une population de 1 000 personnes réparties entre les *barracas* s'étendant de El Carmen à Cachuela Vasquez; le centre d'exploitation produit 275 t annuelles de caoutchouc. El Carmen communique avec le rio Manuripe par un sentier. La *barraca* Monteverde est le dernier point habité sur le rio Madre de Dios.

Le rapport constate que depuis quelques années les *caucheros* du Madre de Dios et du rio Orton ont entrepris, en utilisant des procédés souvent illicites, la mainmise sur les tribus sauvages, ceci afin de disposer de leur main-d'œuvre. Le Délégué décrit ainsi l'arrivée de 114 sauvages chayes, hommes, femmes et enfants, amenés pacifiquement, dit-on, par un rabatteur aidé de ses auxiliaires indiens. Mais cette troupe déclare s'être heurtée à la résistance armée d'autres groupes indiens. Le délégué note les abus de certains *caucheros* qui massacrent les Indiens pour prendre leurs enfants. Aussi a-t-il fermement donné des ordres sévères contre ces pratiques. Il a appris que la société Juan Paz, Aguilera y Cia a envoyé une expédition chez les tribus toromonas installées au sud du Madre de Dios, afin d'y fonder une *barraca*. Il constate que ce procédé de recrutement va se développer, avec la raréfaction des péons disponibles de Mojos, Caupolicán et Santa Cruz. L'œuvre missionnaire complètera cette colonisation, estime-t-il...

Il a été procédé à la reconnaissance sommaire, grâce à un témoin local, du réseau hydrographique local qui reste en partie inconnu. Une tribu d'Indiens ináparis qui attaque les Blancs est évoquée. L'expédition arrive sur le rio Inambari, où un fortin est construit, et une garnison est déposée à la *barraca* Sucre. Le délégué note le caractère pacifique des Indiens toromonas et araonas. Il cite un rapport sur l'exploration des rios locaux par C. Fitzcarrald¹¹⁸, et fait état d'un intéressant échange de lettres de celui-ci avec l'administration de El Carmen lors de son arrivée inattendue en 1893. Fitzcarrald consignait dans sa note que :

- Son dépôt principal, où il réside, se situe à la confluence des rios Tambo et Urubamba.
- Ses activités s'étendent de Contamana jusqu'aux rios Tambo, Urubamba, Manu et haut Madre de Dios. Il possède, entre vapeurs et barques, 20 unités, "*plus quelques unes autour d'Iquitos*". Mais il ne peut communiquer les informations sur ses ventes de caoutchouc "*de peur de se tromper*". L'isthme découvert par Fitzcarrald, en 1893, permet de relier les fleuves Urubamba et Madre de Dios, donc d'atteindre, à partir de la Bolivie du Nord, le port d'Iquitos sur l'Amazone. Il se franchit en 55 minutes à pied précise-t-il. Fitzcarrald déclare exploiter le caoutchouc sur le haut Madre de Dios depuis 1892, avec l'aide de 500 familles de ses travailleurs, mais exploite aussi les *gomales* situés sur le rio Manu et une partie du rio Madre de Dios.

Concernant la situation de sa délégation, Paz signale que les *barracas* sont peuplées de gens frustrés où prédominent les Cruceños. Mais on y trouve aussi des travailleurs venus de Caupolican et de Mojos. Faute d'autorité publique, seul le patron commande. Mais le Délégué estime exagérées les dénonciations des abus pratiqués par ceux-ci. En fait, ils ménagent, dit-il cyniquement, et non sans une certaine vraisemblance, le capital de travail disponible... Mais, si les patrons doivent souvent satisfaire aux exigences en fournitures de leurs péons, ils se rattrapent sur les comptes de crédit des employés car "*les patrons à la conscience peu scrupuleuse chargent leur compte avec de gros chiffres*." Aussi, note-t-il que le décret sur les conditions de l'embauche a provoqué quelque inquiétude chez les employeurs.

Dans le travail de préparation du caoutchouc, le Délégué considère que seul le fumage du latex est une opération pénible et dangereuse pour la santé. Par ailleurs, il constate l'abandon de l'agriculture qui sinon permettrait une meilleure alimentation des *barracas*. Celles-ci sont au nombre de 25 entre Riberalta et Cachuela Vasquez. Les plus importantes sont El Carmen, Valparaiso, Camacho et San Pablo Alto, avec comme patrons Roca et Frères, Manuel Cardenas et Nicanor G. Salvatierra. Si la piste prévue sur l'Acre s'achève, le caoutchouc utilisera cette voie, délaissant la route du Madeira et la douane de Villa Bella. La population totale du Madre de Dios est estimée, avec les Indiens civilisés, à 2 500 âmes. Une seule église existe, celle de la réduction des Araonas. Aussi le délégué constate-t-il que la moralité a disparu, car la femme a un statut dégradé. En effet, elle est amenée parfois comme une marchandise, enlevée des villages de Mojos et Santa Cruz, pour être distribuée et vendue aux péons des *barracas* isolées.

Une tribu araona a disparu à cause de la peste. Paz note que la femme mariée est respectée en milieu indien comme la propriété individuelle et si des guerres traditionnelles existent, on n'y utilise pas les flèches empoisonnées...

118 - Aventurier et affairiste habile du caoutchouc amazonien, le Péruvien Carlos Fitzcarrald rejoignit en 1893 El Carmen où il prépara une association avec la Casa Suarez et Vaca Díez : Roux, J.C., 1994.

PAZOS, Vicente, 1844 - *Projet d'un établissement de navigation à vapeur entre la Guyane Française et les Républiques du Pérou, de l'Equateur et de la Bolivie*. Imp. de Boulé, Paris, 21 p. (CDNL)

Mots-clés : Communication fluviale, commerce

V. Pazos, consul général de Bolivie à Londres, a présenté à plusieurs reprises au gouvernement français¹¹⁹ un projet d'établissement à Cayenne d'un port franc. Celui-ci permettrait d'utiliser les voies fluviales de l'Amazonie et de relier la Bolivie à l'Atlantique. Ces propositions devaient recevoir des réponses dilatoires, mais expliquent aussi la surenchère entre les pays européens pour obtenir des privilèges de navigation sur les eaux intérieures des pays sud-américains.

PENA HASBUN, Paula, 1995 - Chiquitos, Mojos y la Invasión Brasileña de 1825. *Revista de Humanidades y Ciencias Sociales*, Université R.G. Moreno, n°1, janvier-juin, pp. 121-129. (BUCC)

Mots-clés : Frontière, diplomatie

L'auteur reprend le problème posé par l'affaire de 1825 et rectifie certains articles (Vasquez-Machicado et Ovando Sanz) de connotations nationalistes imputant au Brésil un projet d'annexion d'une partie de la région de Santa Cruz qui fut, effectivement, occupée pour une courte période par des troupes venues du Matto Grosso. En vérité, il ressort des sources d'époque que c'est le gouverneur espagnol de Chiquitos, fidèle à l'Espagne, qui prit l'initiative de faire appel au Brésil et, après une démarche personnelle, signa un acte de donation conditionnel à l'Etat de Matto Grosso. Le 25 avril 1825 des troupes brésiliennes occupaient Chiquitos et s'arrêtèrent à 250 km de Santa Cruz. Informé, le maréchal Sucre menaça de réagir en force et fit des préparatifs militaires. Mais, le 30 mai, les Brésiliens, sur ordre entamèrent leur repli mais ne respectèrent pas les consignes d'éviter les pillages et abus. Le gouverneur bolivien partit avec eux; gracié en 1840, il redevint gouverneur de Chiquitos. Des précautions devaient être prises pour éviter que Mojos, menacé par Fuerte Principe de Beira, subisse une invasion plus commode pour le Brésil. Le loyalisme des habitants fut constaté à cette occasion.

Le retrait brésilien s'explique par le souci d'éviter un affrontement avec l'armée de libération bolivienne comme par la crise alors en cours avec l'Uruguay.

PIERINI, Francisco, 1907 - Informe sobre las misiones de Guarayos. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 23, pp. 101-132. (CPSR)

Mots-clés : Mission, éducation, main-d'œuvre, commerce

Le rapport énumère les cinq réductions de Guarayos : Asunción, Yaguaru, Urubicha, Yotau, San Pablo et dans le Chimoré (Chapare) celle de San Antonio de Padua. L'auteur entend répondre à certaines accusations.

- San Antonio est une mission créée en 1903 avec l'aide d'une subvention du gouvernement; elle dispose d'une superficie de 800 ha de terres. Il est noté l'abnégation

119 - Nous avons aussi retrouvé, aux Archives Historiques de la *Propaganda Fidei* à Rome, deux lettres de lui dans lesquelles il demandait un soutien missionnaire pour ses projets de colonisation.

des premiers pères dans ce lieu oublié et isolé, leurs efforts pour l'instruction des Indiens, mais aussi les résistances des patrons à accorder la liberté de culte à leurs peons, des Indiens yucaras.

- Les missions de Guarayos "*sont la perle précieuse de l'ordre des Franciscains*" qui ont pacifié ces sauvages redoutés. Le père constate que chez les Aymaras et Quechuas, seulement un pour cent des individus entend correctement l'espagnol, cinq pour mille savent à peine écrire leur nom et un pour mille le parle. De 15 à 20 000 bœufs sont vendus chaque année aux *estancias* du Rio Grande, par Chiquitos, et ce trafic reçoit l'hospitalité des missions. L'opposition du préfet à la mission de Guarayos vient d'une demande d'envoi de 300 néophytes à Puerto Suarez afin d'y accomplir des corvées de travaux publics. Cette exigence a été très mal acceptée par la mission, compte tenu des circonstances locales. Or, les abus provoqués par cette réquisition ont été nombreux à cause de l'incapacité administrative. Le missionnaire évoque avec embarras une attaque faite par la préfecture de Santa Cruz. Celle-ci affirme que les Franciscains dits allemands, mais autrichiens en vérité, donneraient la préférence d'achat à leurs compatriotes commerçants au détriment du commerce bolivien... Le Supérieur reconnaît en effet que le commerce de l'Itenez est aux mains d'Allemands, avec les firmes Zeller et Villinger. Celles-ci sont en passe d'absorber les autres commerces à Santa Cruz, Chiquitos, Baures et Magdalena comme dans tout le bas-Itenez. Mais la mission fait ses gros achats à Santa Cruz, par l'intermédiaire d'un père bolivien. Celui-ci donne, chaque fois que possible, la priorité aux nationaux, tels que César Banzer, Landivar, C. Lopez, Melgar, Rivarola, etc. Un tableau statistique des missions de Guarayos est produit.

PINTO PAREDA, R., 1987 - El panorama geográfico que encontraron los Jesuitas en Mojos. *Historia y Cultura*, La Paz, n° XII, pp. 101-109. (BUMSA)

Mots-clés : Voie de communication, géographie

L'auteur fait état des routes anciennes menant au Beni et résultant des premières explorations des Jésuites entreprises à partir du XVI^e siècle avec la voie du rio Grande en 1595, puis la route de Chiquitos en 1617.

Le relief de Mojos a été rapidement reconnu et décrit par les Jésuites qui notèrent qu'en période de basses eaux, les populations indiennes nomadisaient dans les plaines pour y pêcher et chasser. C'était la région au peuplement le plus dense; mais en saison des pluies la population s'installait sur les buttes artificielles¹²⁰ (*lomas*) où les Jésuites en canot pouvaient venir facilement les évangéliser. L'auteur affirme que les connaissances techniques indigènes propres au réseau des canaux, des buttes artificielles et aux barrages furent récupérées par les pères évangélisateurs. Mais il est probable, selon lui, qu'il s'agit des travaux d'une ancienne civilisation, jadis développée¹²¹ et disparue à partir du XII^e ou XIII^e siècle, celle de Enin.

120 - Denevan, 1980.

121 - L'empire d'Enin, pour certains auteurs, comme Del Castillo. Mais on a très peu de connaissances scientifiques encore sur l'archéologie ancienne du Beni...

PLANE, Auguste, 1903 - *L'Amazonie*. Librairie Plon, Paris, 284 p. + cartes. (CPJCR)
Mots-clés : Caoutchouc, voie de communication, économie, géographie

A. Plane¹²² était chargé de missions de la Chambre de Commerce de Paris et, à ce titre, a effectué plusieurs voyages en Amazonie. L'auteur analyse longuement, et en produisant de nombreuses informations tirées à bonne source, l'état du marché du caoutchouc amazonien et les problèmes commerciaux et économiques en découlant.

A propos du rio Madeira, Plane signale son importance ancienne pour le trafic¹²³ vers les mines du Matto Grosso et son rôle majeur pour le transport du caoutchouc, mais avec des délais de 2 à 3 mois. San Antonio est le terminus de la navigation avant les *cachuelas*, aussi les sociétés Devéz, Braillard, la Casa Suarez et d'autres plus mineures y ont-elles des entrepôts. Du Beni à la dernière chute du Madeira, le voyage est de 230 jours pour la montée et de 70 à 80 jours pour la descente, ce qui explique les "*coûts fabuleux du fret*". Tout l'enjeu de la construction de la voie ferrée Madeira-Mamoré ou de celle de l'isthme de Fitzcarrald est lié au dépassement de ces contraintes. Le contrat de l'Acre, pour l'auteur, est une délégation de souveraineté faite par la Bolivie à une compagnie privée. Seule la faiblesse des moyens de La Paz dans cette région peut expliquer, selon lui, cet accord à cause de l'importance des recettes douanières fournies par le caoutchouc.

Por el Guaporé. *Gaceta del Norte; Boletín de la Oficina Nacional de Inmigración*, 1902, n° 13-14, pp. 73-75.

Mots-clés : Voie de communication

Présenté par Maciel and Co, la construction d'un chemin charretier entre ces 2 cours d'eau, a reçu l'appui du Matto Grosso. Ce projet implique la création d'une douane et la mise en place des diverses autorités publiques. Le journal évoque un projet de canal assurant la voie de communication entre les rios Itenez et Paraguay.

POSNANSKY, Arturo, 1907 - *La lancha "Iris". Aventuras y peregrinaciones*. Tip. El Diario, La Paz, 73 p.

Mots-clés : Caoutchouc, démographie

L'auteur, un des premiers archéologues amateurs de Bolivie (il a fondé le premier musée de Tihuanaco et sauvé de nombreuses reliques), donne en détail, et quelque peu avantageusement, le récit de ses mésaventures lors de la guerre de l'Acre. Nous retiendrons ici quelques précisions intéressantes concernant les *barracas* de l'ancien Acre bolivien, c'est-à-dire de la ligne frontière dite de Teffé, au sud, avec leur production de caoutchouc et leur population. Au total, il y avait 22 549 habitants répartis en 33 *barracas* donnant une production de 3 725 t de caoutchouc. Pour le rio Acre proprement dit et ses affluents du Xapuri, la population était estimée à 25 203 personnes, résidant dans 46 *barracas* au moins qui sont citées, car il y a eu

¹²² - Plane est aussi l'auteur, chez le même éditeur, de *A travers l'Amérique équatoriale. Le Pérou*. Dans cet ouvrage, il donne le compte rendu d'une difficile exploration sur les fleuves amazoniens et de nombreuses et intéressantes informations sur l'exploitation et le commerce du caoutchouc local.

¹²³ - *Navegação feita da cidade do Gram Para até bocca do rio Madeira...* Lisbonne, 1826 (Coll. Ultra Mar, t. IV, n° 1)

regroupement de population pour le rio Xapuri. La production de caoutchouc de ce secteur était de 3 982 t. Au total, l'Acre était peuplé de 47 842 habitants, chiffre qui semble exclure la main-d'œuvre et les tribus indiennes pacifiées. Il produisait 7 600 t de caoutchouc de la meilleure qualité représentant une valeur de 21 millions Bs, soit 20 % environ de la production totale amazonienne de l'époque.

Posnansky estime que le produit des taxes et impôts perçus par le Brésil sur l'Acre, en trois ans équivaldrait à 2 millions Livres sterling. Or, cette somme représente le montant de l'indemnité que le Brésil a remis à la Bolivie, par le traité de Petropolis, pour le transfert de la souveraineté de la région... On comprend mieux ainsi l'enjeu provoqué par cette région restée vierge, puis disputée entre le Brésil, le Pérou et la Bolivie, avec l'apparition du caoutchouc...

PRATTI, Ambrosio, 1894 - *Informe que presenta el suscrito al M.R.P. comisario general de misioneros de Bolivia F. Sebastian Pifferi sobre las llamadas misiones de Guarayos*. Imp. La Revolucion, La Paz, 18 p + annexe. (BUCC)

Mots-clés : Mission, travail, démographie

Il s'agit d'un rapport du préfet des missions de Guarayos, le père Pratti, qui occupe ces fonctions depuis 1891. Les débuts de l'évangélisation furent difficiles : "*Je crois qu'avec les Guarayos on n'obtiendra rien*" disait le père Lacueva à propos de cette tribu restée longtemps farouche. Or, le succès de la conversion a été atteint. Ainsi les Guarayos consacrent 3 jours hebdomadaires aux travaux communs agricoles, à la chasse et à la pêche, à l'entretien des chemins et des rivières. Certains d'entre eux sont devenus artisans, maçons, charpentiers, forgerons, chapeliers, tanneurs. Les missionnaires, par l'intermédiaire du Conseil (*cabildo*), font passer leurs consignes aux Indiens et on peut constater la disparition des "*traits anciens de barbarie*" qui leur étaient propres. Les devoirs religieux sont accomplis avec zèle et régularité, avec une messe quotidienne chantée et communion à Pâques. Les jeunes filles participent aussi et les femmes apportent leurs nouveau-nés à l'église pour les faire baptiser. Beaucoup parlent espagnol, acceptent de construire des écoles dans les 4 missions de Guarayos où des maîtresses de Santa Cruz apprennent aux enfants âgés de 7 ans à lire, prier et écrire en espagnol. Musique, chant, agriculture et navigation sont aussi enseignés jusqu'au mariage des jeunes.

Cette œuvre a été réalisée avec les ressources propres locales et "*les misérables 24 pesos mensuels de l'Etat*" attribués à chacune des 4 missions. Il a fallu moins de 50 ans pour arriver à ce résultat. Le départ en 1825 des pères espagnols est évoqué. En 1850 Asuncion était en ruine; Urubicha fut transférée à cause d'un site malsain; la mission de Yotau fut fondée en 1858. Des tentatives de recrutement pour les *gomales* et des pressions pour faire passer les missions sous le régime civil, qui fut si néfaste aux populations de Mojos et Chiquitos, sont dénoncées. Les missionnaires ont participé, contrairement à des assertions malveillantes, aux travaux publics en fournissant 1 567 hommes de 1892 à 1894. Un tableau récapitule les effectifs de population par mission, soit 5 299 personnes au total.

QUIJARO, Antonio, 1890 - *Exploraciones efectuadas en el rio Madre de Dios y sus afluentes*. Imp. El Comercio, La Paz, 40 p. (CDNL)

Mots-clés : Exploration, cartographie

Cette conférence donne un bilan des explorations récentes et de la nette amélioration de la cartographie de la région amazonienne bolivienne avec la carte d'Idiaquez qui incorpore les apports des explorateurs (Armentia, Chandless, Heath, Bravo) et fait un rappel de l'historique de la découverte du Madre de Dios.

QUIJARO, Antonio, 1893 - *Consideraciones de actualidad sobre los rios Madre de Dios, Aquiri y Purus*. Imp. El Comercio, La Paz, 29 p. (CDNL)

Mots-clés : Voie de communication, exploration, colonisation

Dans cette conférence, Quijarro fait état des 4 expéditions brésiliennes entreprises, de 1850 à 1862, dans la région du rio Purus et dont l'objectif était de trouver une éventuelle liaison fluviale entre ce cours d'eau et le Madeira. Il en résulte la carte de Manuel Urbano sur le cours de ce fleuve.

L'auteur souligne l'importance capitale des explorations de Chandless. L'expédition de Piper, un Américain de Boston, débuta en 1870 sur le rio Purus et certains de ses tributaires. Il fonda Port Gibbon, à l'embouchure du rio Araca. En 1878 débuta un service fluvial commercial mensuel, assuré par 4 vapeurs. La population atteignait 8 000 personnes. Quijarro regrette que les projets de colonisation présentés par Piper à La Paz, n'aient pas reçu de réponses... En 1888 débuta l'exploration d'Ehrenreich qui signala la richesse en caoutchouc du rio Purus; il estimait la population à 50 000 personnes et la production en caoutchouc à 2 950 t.

L'auteur recommande la création d'une piste d'Ixiamas au Madre de Dios.

QUIJARO, Antonio, 1893 - *Propuesta para establecer la conexión entre los rios Aquiri y Madre de Dios por medio de un ferrocarril*. Imp. El Nacional, La Paz, 5 p. (CDNL)

Mots-clés : Voie de communication

L'auteur, un homme politique affairiste, relève l'importance du chemin de fer vers l'Argentine et le Madeira et les avantages en découlant. Quijarro¹²⁴ propose une voie de 155 km allant de la *barraca* Maravillas à celle de Flor de Ouro, sur l'Aquiri, selon l'itinéraire proposé par les notes d'exploration de V. Mercier¹²⁵ et du colonel Labre¹²⁶. Les effets de cette voie ferrée seraient bénéfiques pour la province de Caupolicán, surtout si on la complétait avec une piste à réaliser d'Ixiamas à la rive droite du Madre de Dios.

¹²⁴ - Voir sa biographie dans : Matto, N., 1931

¹²⁵ - Mercier, V., 1894.

¹²⁶ - Labre, A.R., 1889.

QUINTIN QUEVEDO, 1864 - *El Madera y sus cabeceras*. Tipografia Quevedo, Belem de Para, 16 p. (CPV)

Mots-clés : Voie de communication

Le général bolivien Quintin Quevedo a été, avec le colonel américain Church, le promoteur du chemin de fer Madeira-Mamoré. Ce projet devait permettre, après deux infructueuses et coûteuses tentatives, de vaincre l'obstacle opposé à la navigation par les rapides dangereux du Madeira. Le récit de cet ancien gouverneur du Beni est quelque peu alourdi de digressions poétiques et souffre d'un manque de description technique. Seules quelques brèves et banales remarques sur les tribus de la région apparaissent. L'auteur propose 3 solutions pour régler le problème de la navigation sur les *cachuelas* du rio Madeira : un canal de dérivation des eaux, un chemin de fer ou le dynamitage des sauts rocheux. Il prend parti pour la solution de la voie ferrée.

RECLUS, Elisée, 1895 - *Amérique du Sud. Régions andines*. Librairie Hachette, Paris, 846 p. (Nouvelle Géographie Universelle, Vol. XVIII.)

Mots-clés : Géographie, exploration

Cet ouvrage est riche de nombreux apports d'intérêt géographique redevables à la curiosité de l'auteur. Ces qualités en ont fait longtemps un classique malgré le non-conformisme qu'on pouvait lui reprocher, selon les critères de l'époque. Mais, Elisée Reclus, ce "*hippie de la géographie*" souvent académique de l'époque, n'a eu qu'un contact livresque avec l'Orient bolivien... Il donne un intéressant mais schématique croquis des explorations faites en Bolivie et en produit un autre sur les populations aborigènes. Il signale l'échec des projets de colonisation de la Concession Oliden bien que disposant de 19 000 km² de terres.

Relación de la provincia de Moxos. *El Nacional*, n° 914-915-916-917-924-927 de décembre 1897, des 3-5-7-30 janvier, 22 février, 4-7-21-23-30 mars et 6 avril 1898 (à partir d'archives provenant de la Oficina Nacional de Inmigración, Estadística y Propaganda Geográfica). (AHP)

Mots-clés : Géographie, démographie

Il s'agit d'une série d'articles consacrés à Mojos; de nombreux détails d'intérêt géographique sont fournis sur les localités et les types de populations. Une large part est faite à une "psychologie sociale", simpliste et déterministe, dans le style de l'époque...

REVOLLO, 1937 - *Manifiesto que hace el Delegado Nacional en el Noroeste*. Tip. El Noroeste, Cobija, 14 p.

Mots-clés : Main-d'œuvre

Ce rapport administratif succinct donne l'état des lieux. Pour la colonisation de la région, le délégué note qu'il a obtenu de La Paz l'envoi d'un contingent de 200 familles "*de la population flottante et sans occupation de l'intérieur du pays*". Ces "colons" feront des pistes, tout en cultivant des lots de terre attribués, affirme, non sans optimisme, le fonctionnaire...

REYNA, E., 1942 - *Fitzcarrald, el rey del caucho*. Imprenta P. Barrantes, Lima, 161 p. (CPJCR)

Mots-clés : Caoutchouc, exploration, Indiens *bravos*, commerce, voie de communication

Cette bibliographie, si elle est peu souvent citée, a néanmoins l'intérêt de présenter les ambitions de Carlos Fitzcarrald, devenu le roi du caoutchouc des jungles inexplorées des confins amazoniens séparant le Pérou et la Bolivie. L'auteur rappelle la tentative du Péruvien de créer, suite à ses explorations fluviales et à la découverte de l'isthme, dit depuis de Fitzcarrald, un consortium de caoutchoutiers indépendants utilisant la voie d'Iquitos en passant par cet isthme. Celui-ci, en effet, unit les bassins du Madre de Dios et de l'Ucayali, ouvrant ainsi une route du caoutchouc reliant les *gomales* péruviens du Madre de Dios à ceux proches de la Casa Suarez, en Bolivie. L'ouvrage évoque l'accord¹²⁷ passé entre Fitzcarrald, Vaca Diez et N. Suarez et qui reçut un début d'application. Il prévoyait une intégration associative de leurs activités d'exploration et d'exploitation comme le transport du caoutchouc par la voie d'Iquitos, et court-circuitant donc la longue et coûteuse sortie du Madeira. Le projet se heurtait ainsi aux intérêts internationaux et brésiliens s'efforçant de faire aboutir le chemin de fer Madeira-Mamoré...

L'auteur donne d'excellents portraits des rois du caoutchouc de l'époque.

RIB(V)IERE d'ARNOUS, baron H., 1887 - *Exploración del Beni y de sus afluentes* (traduit du français). Imp. Tacora, Tacna (Pérou), 23 p. + 7 p. d'annexes + carte. (CDNL)

Mots-clés : Economie, mine

Le récit décrit le départ de l'auteur en 1886 vers la région des Yungas et son passage à Sorata. Il note que San Agustín produit 300 t de quinquina, soit une valeur de 420 000 F en trois ans d'existence de l'hacienda. L'auteur signale une épidémie de variole, puis réalise la descente du rio Mapiri en *balsa*, mais perd ses bagages dans le cours d'eau.

Rib(v)ière d'Arnous a fait de l'orpaillage dans le lit du fleuve avec des résultats prometteurs, affirme-t-il, et ses propos seront vérifiés par la suite. Avant 1886, il avait réalisé une exploration pour rechercher l'or du Beni ; il en a conclu que "à 100 km de La Paz l'Indien ignore ce qu'est la Bolivie".

Il décrit les 4 chemins selon lui, car Pando dit 3, allant au Beni et propose leur aménagement.

127 - S'agit-il d'un accord verbal - plus conforme aux pratiques de Fitzcarrald - ou manuscrit qui aurait mieux convenu au patron de la Casa Suarez ? Rien ne l'atteste dans la documentation existante, mais il reste à dépouiller les archives, en état d'abandon, de la Casa Suarez à Guayaramerín... Néanmoins, un délégué bolivien - Sanchez Damaso - fait état d'une arrivée de péons de Fitzcarrald venant aider les gens de Suarez à mettre en valeur de nouveaux *gomales*, et Torres Lopez, qui interviewa N. Suarez, dit que ce dernier a investi 30 000 Livres sterling dans la société commune...

RIBIERE d'ARNOUS, H., 1900 - Explorations in the rubber districts of Bolivia. *Journal of American Geographical Society*, New York, t. XXXIII, pp. 432-440 + carte. (CDNL)

Mots-clés : Caoutchouc, mine, commerce, voie de communication, main-d'œuvre

L'objet de cet article est d'attirer l'attention sur l'urgence d'une route unissant le Beni au lac Titicaca. A cette époque, les 2 centres d'intérêts économiques des Yungas étaient l'or alluvionnaire et le quinquina. Mais ce dernier est en déclin, quant à l'or, son exploitation selon l'auteur souffre d'un manque de capitaux et des compétences nécessaires. Des rumeurs circulent alors sur la présence en abondance d'hévéas affirmant que ceux-ci seraient coupés par ignorance des méthodes d'extraction de la gomme. Il note aussi que Carlos Peña, sur le rio Villanoca à la *barraca* de San Antonio, près du Mapiri, a été le premier à fumer la gomme¹²⁸.

En 1893 s'est formé une société avec un capital de 500 000 Livres sterling. L'objectif était de constituer un consortium du caoutchouc et de construire une piste avec l'aide du gouvernement bolivien. Les cadres étaient expérimentés et efficaces et la compagnie, appelée Beni Gum Co, était enregistrée à New York. Matériels et produits nécessaires furent acheminés de New York. Cependant à La Paz, découragés par les milieux d'affaires, les actionnaires décidaient d'abandonner le projet... Mais cette tentative avait provoqué un afflux de demandes de concessions de *gomales*; celles-ci mesurées avec un contenu de 150 arbres par *estrada* furent cause de querelles de voisinage entre concessionnaires¹²⁹.

Mollendo, sur la côte du Pacifique, un mauvais port au terminal du chemin de fer de Puno, reçoit la gomme du Beni : celle-ci vient par le lac Titicaca en empruntant le port de Desaguadero. Mais, faute de moyens de transport, il y a accumulation de la production dans ce dernier port où 50 000 quintaux de produits attendent leur acheminement vers La Paz. Or, les possibilités de transport ne dépassent pas plus de 3 ou 4 000 quintaux par mois.

Pour le travail de la gomme, Arnous déplore l'impossibilité de compter sur la main-d'œuvre indienne. En effet, l'Indien de l'Altiplano ne s'adapte pas bien aux zones de climat tropical. Il signale qu'une tentative d'introduction de coolies japonais a été un échec. Seuls les Noirs, descendants d'esclaves importés du Brésil, sont aptes à ces tâches ainsi qu'on en a l'exemple dans la région du Mapiri. Aussi l'auteur propose-t-il une politique de migration de Noirs américains sous contrat. Le travail du *caucho* est facile et donnerait à l'industriel un bénéfice net de 212 Bs par travailleur par mois...

Il consigne la production mensuelle de quelques rios en février 1894. Une carte est fournie avec les surfaces attribuées ; elle mentionne la grande concession obtenue par M.V.Ballivian, par ailleurs actif et érudit apôtre de la colonisation de l'Orient...

128 - Pour lui donner meilleure consistance, ce procédé, qui était aussi employé par les *caucheros* péruviens, faisait la qualité commerciale du caoutchouc amazonien, mais augmentait le temps de travail et sa pénibilité.

129 - Et qui augmenta artificiellement l'emprise foncière des concessions car la densité moyenne des hévéas était comprise entre 60 et 100 arbres, sauf dans l'Acre où, avec 110/150 hévéas, elle atteignait des records; les plus fortes densités se situaient dans le Parintintin, au nord-est du cours du Madeira, avec 160/170 plants selon Plane.

ROBUCHON, Ernest, 1898 - *Pérégrinations dans la République Argentine, le Chili et la Bolivie*. Société de Géographie de Paris, pp. 154-55. (Actes)

Mots-clés : Indiens *bravos*, caoutchouc, commerce

L'auteur¹³⁰ est arrivé le 1^{er} janvier 1897 en Bolivie, après un périple à pied accompli depuis Montevideo au Chili. A Sucre, il est reçu par le Président de la République qui le nomme lieutenant. Son unité part pour Santa Cruz, et de là rejoint le Beni pour y construire un fort sur le rio Madre de Dios. Il touche Villa Bella, puis remonte le rio Beni jusqu'à Riberalta; le 2 novembre 1897, il est sur la frontière du Pérou. De là, il fait une expédition pour ramener des Indiens *inaspares* et *guarayos* pour peupler le fort et travailler aux cultures. Mais, au cours de ces déplacements, Robuchon est blessé par flèche par des *Guarayos* "*braves jusqu'à la mort*", et ennemis des *Araonas-Cavinas*. Il revient en convalescence à Riberalta et décide de démissionner de l'armée.

Il voyage ensuite vers le haut Madre de Dios où il rencontre une Indienne de *Cavinas*, rescapée d'un massacre organisé par les *Guarayos*. L'ayant épousée, par son intermédiaire il entre en rapport avec les *Araonas* et *Caviñas*, Indiens qu'il dit pacifiques et intelligents. Il a bien connu le milieu humain du caoutchouc, et devint d'ailleurs patron-gérant d'une exploitation. Il indique une production de 1 000 kg de caoutchouc, en 8 mois, par péon.

Il note que les commerçants anglais, américains et allemands, malgré de mauvaises voies de communication, font de gros bénéfices. Aussi va-t-il repartir en France avec sa femme, pour y préparer une exploration de recherche de nouvelles routes fluviales utilisables par le commerce.

RODRIGUEZ ROCHA, Angel, 1955 et 1987 - *El angel vengador. Folletos Hoy*, 10 p. (CPSR)

Mots-clés : Insécurité, abus

Officier bolivien formé en France, l'auteur raconte un des incidents caractéristiques de la situation troublée propre au rio Abuna, au début de ce siècle. Cette zone marginale était livrée au banditisme de groupes boliviens et brésiliens. Dans le cas évoqué ici, il s'agit du non-paiement des avoirs des *caucheros* d'une *barraca* brésilienne. En effet, tous les hommes allant chercher leur solde disparaissaient... L'enquête établira qu'ils étaient abattus par leur patron installé dans l'Acre, à Tarapaca...

130 - Robuchon, dans le texte qu'il produit, donne une figure sympathique de lui-même. Mais il fut mieux connu, vers 1905, sur le fleuve Putumayo, aux frontières floues et contestées de la Colombie et du Pérou. Il s'était engagé comme "géographe" auprès de la *Casa Arana*, de sinistre réputation, et fut chargé de réaliser des explorations et la cartographie de cette zone. Ses récits d'alors sont imbus d'une cuistrerie pénible, et en évoquant ses contacts avec les Indiens, il dresse en fait une caricature odieuse du pseudo savant-explorateur. Il devait disparaître en forêt avec sa femme, les recherches furent vaines et on accusa des Indiens *bravos* de sa disparition. Mais le bruit couru ensuite qu'Arana se serait débarrassé de lui... Il avait publié le récit de ses premières aventures péruviennes à Lima, mais il est rare de rencontrer ce document.

ROUX, Jean-Claude, 1993 - El mapa de 1859 y sus significados geográficos. In : CORDOVA, J. et ROUX, J.C., eds. - El espacio territorial y los Orientes bolivianos. *Hombre-Sociedad-Espacio*. UMSA, n° 2, pp. 77-119; un texte synthétisé a été publié aussi en français en 1996 : La Bolivie des confins orientaux : une cartographie de l'imaginaire. Une relecture critique de la première carte nationale de 1859. *L'Espace Géographique*, t. 25, n° 4, pp. 339-352 + cartes.

Mots-clés : Frontière, colonisation, exploration

L'analyse de la carte de 1859 donne une vision officielle des aspirations territoriales, à cette époque, d'une Grande Bolivie "Extérieure". Celle-ci était largement dilatée, débordant vers les Orientes extrêmes, c'est-à-dire vers le Chaco argentin (Région du Bermejo), le rio Paraguay avec qui la frontière était portée à hauteur d'Asunción, ou en haute Amazonie vers la ligne Madeira-Yavari ou sur les bordures du vaste Matto Grosso. Or, malgré ces prétentions territoriales, cette carte indique bien l'absence réelle d'implantation de colonies ou de présence administrative bolivienne dans toutes ces régions de l'Orient. Plus grave, elle atteste aussi du caractère resté très inachevé de la construction territoriale de vastes régions de la Bolivie intérieure. Celles-ci apparaissent sur la carte comme vides d'habitants, de voie de communications et de centres peuplés ; en outre, des parties importantes de ces régions sont restées souvent les domaines de tribus indiennes insoumises. On note une situation identique, d'absence d'emprise de souveraineté, pour la façade maritime possédée alors par la Bolivie, littoral ingrat resté en totale jachère.

Dans ces conditions la Bolivie était exposée aux ambitions territoriales de ses dynamiques voisins. En 1866 elle doit consentir à un accord cédant au Chili un pan de la région du Littoral ; l'arrangement stipulait aussi un condominium pour l'exploitation des ressources en nitrate. Ce compromis est donc annonciateur de la guerre du Pacifique de 1879 qui devait se conclure par la perte de toute la région maritime. En 1867, elle doit céder au Brésil la majeure partie de la région amazonienne de la ligne Madeira-Yavari, sauf l'Acre encore inconnu. En 1903 la guerre de l'Acre sanctionne l'abandon au Brésil de cette région devenue, à partir de 1880, une riche productrice de caoutchouc, mais restée durablement incontrôlée par La Paz. Enfin, la paix de 1938, consécutive à la malheureuse guerre du Chaco, consigne l'abandon des ambitions boliviennes visant à un accès sur une sortie fluviale indépendante au sud.

La leçon donnée par cette carte est celle d'abord de l'absence d'une vision géographique bolivienne, pragmatique et étayée, pouvant soutenir une géopolitique rationnelle. Une autre leçon en découle, celle de l'inanité d'une politique de colonisation dans un pays de très basse densité démographique, donc ne disposant pas de colons nationaux, et incapable d'attirer ceux étrangers, car ne possédant pas les infrastructures adéquates et voies de communication intérieures ainsi que la carte l'indique clairement.

ROUX, Jean-Claude, 1994 - *L'Amazonie Péruvienne. Un Eldorado dévoré par la forêt, 1821-1910*. Editions de l'Harmattan, Paris, 332 p. + cartes (Recherches et Documents. Amériques Latines)

Mots-clés : Histoire, colonisation, mission, caoutchouc, voie de communication, frontière

A partir du cas de l'Amazonie péruvienne, l'auteur retrace d'abord, en termes de territorialité, les problématiques propres à l'Amazonie avant le boum du caoutchouc. L'Amazonie formait alors une sorte d'archipel, composé d'un semis d'îlots de peuplement au cœur des forêts et reliés précairement par une petite navigation fluviale. Celle-ci transportait hommes et produits naturels collectés souvent par des Brésiliens.

Un premier événement va réveiller le continent vert : l'ouverture en 1852 de la navigation à vapeur du bassin amazonien. La situation va changer avec le boum du caoutchouc. Il débordait du Brésil, où il avait débuté en 1860, sur les rives des rios amazoniens. Les Brésiliens d'abord, puis les Péruviens et Boliviens, vont, à partir de 1880, écumer, par des expéditions de plus en plus profondes dans les forêts restées vierges, les ressources en gomme. Ils établiront sur certains cours d'eau des réseaux serrés de *barracas*, reliées par de petits vapeurs à Iquitos et Manaos. Les enjeux de cette spéculation pousseront le Pérou, inquiet des débordements brésiliens, à tenter des politiques de colonisation. Devant un échec complet de ces tentatives, Lima va ensuite attribuer à de grandes sociétés de vastes concessions situées dans des zones marginales vierges et riches en caoutchouc. Mais celles-ci étaient l'objet aussi des ambitions antagonistes des pays voisins : l'Equateur, la Colombie, le Brésil ou la Bolivie. Aussi cette situation engendra-t-elle une série de conflits locaux sur les rios Yavari, Purus, Madre de Dios et Acre. La Bolivie se trouvait alors directement au contact de la problématique péruvienne orientale, ceci du fait de ses zones frontières restées indélimitées et inexploitées dans les régions inconnues des rios Madre de Dios, Ucayali et Acre. Une sévère compétition, souvent de caractère armée, y opposera d'abord les patrons de la gomme péruvienne (*Casa Rodriguez*) et les Boliviens avec la *Casa Suarez* principalement. L'épisode de C. Fitzcarrald, le roi du caoutchouc marginal, est intéressant à plus d'un titre. Cet aventurier de talent avait compris l'importance des voies de communication fluviale et tout l'avantage que pouvait présenter une association pan-amazonienne entre grands patrons péruviens et boliviens du caoutchouc. Aussi va-t-il œuvrer pour former un cartel caoutchoutier amazonien, indépendant du grand commerce international. L'échec de ses projets, du fait du Pérou et du Brésil inquiets de ses possibles conséquences politiques à terme¹³¹, puis la mort simultanée sur le même navire, de Fitzcarrald et de Vaca Diez, autre grand du caoutchouc bolivien, consomment la fin de l'épopée d'une Amazonie ouverte et sans frontière.

A partir de 1900, les Etats riverains du bassin vont s'efforcer de prendre en main le contrôle de la région et de ses activités, d'où les micro-conflits des jungles marginales qui s'apaiseront avec la crise du caoutchouc apparue en 1910.

131 - On a évoqué le projet de l'Etat indépendant d'Equatoria, voire d'une République dite Del Dorado... mais sans références documentaires précises et solides...

ROUX, Jean-Claude, 1995 - El reino del oro negro del Oriente Peruano. Una primera destrucción del medio amazónico. In : GARCIA JORDAN, Pilar, *ed.* - *La construcción de la Amazonia Andina (Siglos XIX-XX)*. Actes du Congrès des Américanistes de Stockholm, 1994. Editions Abya-Yala, Quito, pp. 107- 151 + cartes (n° 18) (CPJCR)
Mots-clés : Caoutchouc, économie, Indiens *bravos*, migration

Ce texte analyse la première atteinte aux équilibres naturel et humain de la région amazonienne. Bien que centré sur le Pérou, ils impliquent des mécanismes quasi identiques pour les autres régions amazoniennes, y compris, bien sûr, celles de l'Orient bolivien caoutchoutier. Le caoutchouc a reposé sur une spéculation basée sur un produit alors rare et qui s'est développée à partir de 1860, au Brésil d'abord, puis s'est étendue ensuite aux autres régions de l'Amazonie. Ainsi l'exploration menée à partir des rios a rapidement fait de grands progrès atteignant des zones restées marginales de tout temps. Il en a résulté, dans les bassins des rios Ucayali, Urubamba et Madre de Dios, par exemple, l'installation d'un réseau d'exploitation avec les *barracas*; celui-ci a été plus ou moins dense selon l'importance des ressources en hévéas et a quadrillé une large partie du bassin amazonien. Il a entraîné localement de vastes déboisements pour ouvrir les pistes d'accès aux *gomales* comme pour ravitailler en bois de chauffe les vapeurs assurant transport et ravitaillement.

Au niveau humain, les conséquences du boum du caoutchouc furent multiples, avec la création de nombreux postes, l'arrivée de courants de main-d'œuvre provenant du Brésil ou des pays andins. Ces fronts pionniers, à mesure qu'ils s'enfonçaient dans les jungles les plus marginales, souffraient d'un manque aigu de main-d'œuvre adaptée aux difficiles conditions locales et se heurtaient à la résistance des tribus indiennes. Aussi la pratique des *correrias* va-t-elle se développer rapidement consistant à razzier les tribus indiennes pour s'emparer de leur main-d'œuvre et des femmes, provoquant ainsi leur dislocation.

ROUX, Jean-Claude et OVIEDO, Fernando, 1995 - Les hommes du quinquina. Comportements démographiques et cycles de l'économie extractive dans une région bolivienne enclavée : Caupolican (1830-1880). *Cahiers ORSTOM, Sciences Humaines*, Paris, Vol. 31, n° 4, pp. 969- 986. + cartes.

Mots-clés : Economie, quinquina, caoutchouc, main-d'œuvre, démographie

Cet article, en s'appuyant sur l'analyse des cahiers du tribut indigène, s'efforce de tirer les conséquences du passage de 2 boums économiques sur une région de faible densité et restée géographiquement marginale jusqu'à nos jours. Le premier, celui du quinquina de Caupolican, s'achève en crise au moment où commence celui du caoutchouc en 1875. Il ressort que les productions extractives propres à la région de faible peuplement de Caupolican ont provoqué, d'une part, un appel extérieur de main-d'œuvre provenant de l'Altiplano et, d'autre part, la recherche de la main-d'œuvre locale. La superposition spatiale de deux cycles de prédatons produit un intéressant aspect comparatif. Il met en valeur les effets démographiques dévastateurs, dans une région restée fermée et peu peuplée, de spéculations du type de celles du quinquina et du caoutchouc. Il explique, avec la fin de ces boums, l'atonie économique comme la

débilité démographique de ces zones qui sont les deux constantes caractéristiques qui découlent du reflux des activités liées à des prédatons extractives.

ROUX, Jean-Claude et OVIEDO, Fernando, 1996 - Fronts pionniers amazoniens de prédation : un exemple de transformations par le boum du caoutchouc des territoires marginaux du Yurua, Haut Purus et Acre en 1900. In : ALBALADEJO, Ch. et TULET, J.Ch., eds. - *Les fronts pionniers de l'Amazonie brésilienne*. L'Harmattan, Paris, pp. 73-103.

Mots-clés : Frontière, caoutchouc, voie de communication

L'Acre est la partie conservée par la Bolivie des territoires de l'ancienne ligne Madeira-Yavari qu'elle dut céder, en 1867, au Brésil. La région, au climat malsain et aux tribus belliqueuses, ne fut explorée qu'à partir de 1860, par Lord Chandless, le colonel Labre et Manuel Urbano. On devait y découvrir, vers 1880, de riches gisements en caoutchouc. Ils avaient une des meilleures productivités amazoniennes; aussi les *seringueiros* brésiliens venus du Ceara vont-ils commencer à y exploiter ses ressources. Ils furent suivis par les *caucheros* péruviens et boliviens.

A partir de 1890, La Paz va s'efforcer d'assurer sa souveraineté et de constituer un embryon d'administration locale, mais avec des moyens dérisoires. Ensuite, va s'ébaucher une politique d'encouragement aux hommes d'affaires, ceci pour développer les ressources locales, notamment avec la *Casa Suarez*. Les maladresses de la nouvelle autorité, le poids dominant du peuplement et des intérêts brésiliens, vont vite créer des conditions propres à une situation conflictuelle. Rio, en effet, va relancer le problème de la délimitation des frontières et de la latitude exacte des sources du fleuve Yavari. Un soulèvement des *seringueiros* brésiliens allait éclater en 1901. Il devait être réprimé, mais il reçut le soutien de groupes d'intérêts de Manaus désireux de voir la région passer sous leur obédience, et donc être rattachée au Brésil.

En 1902 la Bolivie croyait qu'il était possible de résoudre ses difficultés pour asseoir son autorité, avec l'aide d'investisseurs extérieurs, faute de moyens propres suffisants. Pour ce faire, elle devait négocier et adopter un projet de colonisation de l'Acre. Celui-ci fut confié à un "*syndicat boliviano-américain*", façade occultant un groupe de spéculateurs et d'intérêts ayant son siège à New York. Le Brésil devait s'inquiéter de cette politique qui mettait en cause ses ambitions comme ses intérêts immédiats. Aussi allait-il lancer une campagne diplomatique internationale en dénonçant la politique de La Paz. Un nouveau soulèvement, soutenu par Rio, éclata en 1903 et mit à mal la présence bolivienne. Malgré la résistance des *caucheros* de N. Suarez et l'arrivée d'un corps expéditionnaire quelque peu éreinté par sa descente du massif andin, la Bolivie, avec l'entrée des troupes brésiliennes, dut se résigner à accepter un compromis. Ce devait être la paix de Petropolis, signée en 1903.

Ce traité indemnisait le syndicat boliviano-américain, mais retirait à La Paz la majeure partie du Territoire de l'Acre, soit 200 000 km². En compensation, le Brésil lui cédait le petit secteur d'Abuna peuplé de Boliviens (2 700 km²), et s'engageait à financer le chemin de fer Mamoré-Madeira, vieux projet resté en l'état depuis 1870, malgré deux coûteuses tentatives de construction. Cette œuvre était d'intérêt commun pour faciliter les transports pour les *gomales* des deux pays et allégeait le coût exorbitant du fret fluvial.

ROUX, Jean-Claude, 1996 - La ligne Madeira-Yavari : une impossible frontière amazonienne pour la Bolivie. 1825-1903. *Cahiers ORSTOM, Sciences Humaines*, Paris, t. 32, n° 2, pp. 265-292.

Mots-clés : Frontière, économie, démographie

Ce texte s'attache à démontrer les termes de l'enjeu présenté par cette ligne frontière fictive séparant depuis 1750 les empires espagnol et portugais. Ce n'est qu'à partir du milieu du XIX^e siècle, avec l'introduction des navires à vapeur, puis avec la découverte des richesses en caoutchouc de l'Amazonie centrale, que la ligne de séparation des anciens empires retrouve son actualité et son importance; la zone est en effet restée pratiquement inexplorée en profondeur, hormis les quelques expéditions des géographes portugais, et donc exempte de toute colonisation ou de présence missionnaire.

La Bolivie, qui n'a aucun moyen d'y intervenir face aux entrées fluviales des Brésiliens, se résigne au Traité de 1867 et cède au Brésil plus de la moitié de son emprise territoriale, mais au Nord la nouvelle frontière restera accrochée aux sources du Yavari toujours inexplorées... donc porteuse de contentieux futurs. Mais ce traité, par un jeu habile des Brésiliens, reconnaît à la Bolivie des droits, tout aussi théoriques, sur les confins des piémonts andins du Purus, ce qui va brouiller le Pérou, mécontent aussi de l'avancée du Brésil, avec la Bolivie.

Cette querelle rendit impossible ensuite la constitution d'un front commun des 2 pays face aux nouvelles revendications du Brésil, déclenchées par le boum du caoutchouc. Or, avec la poussée des collecteurs du caoutchouc cette vaste zone comme celle de l'Acre plus au sud, s'avère riche en caoutchouc, aussi son destin devait-il achever d'être scellé en 1903, après la courte guerre de l'Acre.

ROUX, Jean-Claude, 1998a - Les voyageurs français en Bolivie durant le XIX^e siècle. *Lazos, Bulletin de liaison bolivianiste*, Lille, n° 3, Décembre, pp. 57-61.

Mots-clés : Exploration

Cet article présente succinctement les voyageurs qui ont visité la Bolivie et publiés des œuvres d'intérêt scientifique sur le pays. Un tableau synthétise la situation de ces personnages, les lieux visités et leurs publications majeures.

ROUX, Jean-Claude, 1998b - Bolivia-Brasil : una confrontacion historica sobre la placa geopolitica amazonica. In : GARCIA JORDAN, Pilar & SALA I VILA, Nuria, eds. - *La Nacionalizacion de la Amazonia*. Publicaciones de la Universidad, Barcelona, pp. 175-204. (CPJCR)

Mots-clés : Migration, caoutchouc, frontière

Cet article expose les données géographiques comme les faits historiques qui caractérisent, depuis le Traité de Madrid en 1750 jusqu'à celui de San Ildefonso en 1777, l'évolution de la frontière mouvante séparant les empires espagnol et portugais en Amazonie centrale. Pour la Bolivie, la frontière a été en partie purement théorique avec le Brésil, dans le long secteur de la ligne Madeira-Yavari, par suite de la vacuité du vaste espace inexploré servant de confins aux deux pays. Cette situation persistera jusqu'au réveil de l'intérêt porté à l'Amazonie, avec les débuts de la navigation à vapeur, puis et surtout de l'exploitation du caoutchouc, dans les années 1860. Par contre la longue

frontière fluviale de l'Itenez (Guapore) et du rio Paraguay a été plus stable à cause de la présence d'un minimum de peuplement. Néanmoins, à partir de 1760, le Portugal se préoccupe du contrôle des voies d'eau débouchant du riche Matto Grosso et s'efforce d'assurer sa présence sur le rive droite du cours d'eau pourtant reconnue à l'Espagne, avec la création des postes d'Albuquerque, Coimbra et surtout de Corumba. Devenue indépendante, la Bolivie revendiquera en vain le retour de cette bande de terre non inondable, unique débouché pour elle sur un grand cours d'eau menant vers l'Atlantique d'où son intérêt pour le Brésil. Finalement, en 1867, au Traité Lopes-Neto, elle acceptera un échange avec le Brésil, contre une copropriété sur des lagunes donnant sur le rio Paraguay. Cette solution s'avèrera vite non satisfaisante car la lagune Cáceres, sur laquelle sera édifié Puerto Suarez, ne permet pas le passage des navires en saison sèche... La guerre de l'Acre, en 1903, clôtura le chapitre des contentieux frontaliers avec le Brésil. La Bolivie dut alors renoncer à sa souveraineté sur la région la plus riche en caoutchouc d'Amazonie, mais en échange obtint un passage sur les lagunes du Paraguay.

ROUX, Jean-Claude & DORY, Daniel, 1998 - De la coca à la cocaïne : un itinéraire bolivien. In : *Drogue et reproduction sociale dans le tiers monde*. Autrepard, Paris, n° 8, pp. 21-46.

Mots-clés : Economie, géographie

À côté d'une analyse historique résumant le contexte qui a présidé à l'essor de la culture de la coca dont la raison d'être première a longtemps été le ravitaillement des mineurs de l'Altiplano bolivien, est présentée son évolution récente sous forme d'un front pionnier de migrants andins pauvres qui a accaparé le secteur du Chapare et débordé sur les zones proches de l'Orient. Transformée en cocaïne, la coca trouve ses laboratoires et ses circuits d'exportation dans les llanos orientaux de l'Orient bolivien. Elle est ainsi devenue partie prenante, depuis une vingtaine d'années, du miracle économique oriental dont elle a financé une partie des développements urbain, commercial et agro-alimentaire. La volonté actuelle de l'Etat bolivien, sous la pression des instances internationales, de supprimer cette rente est porteuse de problèmes socio-économiques graves pour le futur.

ROUX, Jean-Claude, 1999 - Un roman noir des fronts pionniers de l'Amazonie bolivienne : Albert Mouton et les crimes du rio Madidi. *Revue Française d'Histoire d'Outre Mer*, n° 324-325, pp. 305-327.

Mots-clés : Caoutchouc, main-d'œuvre, Indien

Cet article est construit à partir de sources d'époque conservées aux archives de l'Ambassade de France à La Paz. C'est une affaire de mœurs opposant deux Français : un rude patron du caoutchouc déjà compromis dans des massacres d'Indiens, Albert Mouton, et un de ses employés, Frédéric de Mendite. Il permet de saisir la personnalité trouble d'un patron, les conditions de recrutement abusives qui prévalaient à l'époque comme l'absence de toute autorité de l'Etat capable d'exercer les pouvoirs de police et de justice. La lutte entre sociétés concurrentes dans l'exploitation des hévéas apparaît aussi en filigrane et constitue certainement, faute de preuves directes, un autre élément explicatif de cette affaire.

L'article analyse aussi l'introuvable texte de F. de Mendite -*Los misterios del rio Madidi* (1896)- qui donne un profil de victime sympathique à l'assassin de Mouton, mais souffre d'un non-dit épais sur de nombreux problèmes propres à la situation des acteurs de ce drame.

ROUX, Jean-Claude, 2000 - *La Bolivie orientale. Confins inexplorés, battues aux Indiens et économie de pillage (1825-1992)*. L'Harmattan, Paris, 317 p. (Collection Recherches et Documents - Amériques Latines.)

Mots-clés : Frontière, exploration, colonisation, abus, mission, économie, caoutchouc, pétrole

Cet ouvrage, qui compte une quarantaine de cartes, présente l'évolution de la situation du vaste appendice oriental de la Bolivie andine depuis 1825. En vérité, on doit distinguer l'Orient des Llanos, qui pour partie a formé un territoire jésuite jusqu'en 1767, et l'Orient du Sud avec le Chaco, qui est resté insoumis et inexploré au moins jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Délaissé, faute d'intérêt économique jusqu'aux débuts du boum du caoutchouc, l'Orient amazonien et le Beni connaissent alors une activité fiévreuse, marquée par des recrutements de main-d'œuvre tenant de la rafle et des abus prolongés envers les tribus locales exterminées ou refoulées.

Un temps, le caoutchouc a fait la fortune de la vaste périphérie amazonienne de la Bolivie, mais l'Etat, absent, laisse de grands industriels, comme les Suarez, édifier un empire tandis que les litiges frontaliers, avec le Brésil et le Pérou, deviennent de petites guerres (Acre en 1903 et confins du Purus en 1908) au profit du Brésil et des spéculations des milieux d'affaires internationaux. Mais, à partir de 1910, avec la concurrence du caoutchouc asiatique, l'Amazonie perd son quasi-monopole de production et une crise sans rémission atteint les zones de production. Le Chaco voit l'inexorable avancée, entamée sous la Colonie, des petits colons créoles de Santa Cruz et Vallegrande, avides de terre et de bras indiens. En 1892, avec la bataille de Cuyuruqui, finit la résistance des redoutables Chiriguanos dont la société s'effondre.

Mais cette victoire aggrave une crise internationale latente, celle de la délimitation des frontières avec le Paraguay qui a entrepris, au contraire de la Bolivie, une active politique de colonisation agricole. La découverte de gisements de pétrole, au sud des Andes, va relancer les enchères entre les deux pays, manipulés aussi par des compagnies pétrolières internationales et rivales, jusqu'en 1932 où, poussés par leur opinion publique, ils entrent en guerre. Faute de bonnes voies de communication et peu préparée à une guerre de tranchées, l'armée bolivienne connaît de graves échecs et finalement, en 1938, un traité de paix reconnaît au Paraguay une partie de ses revendications territoriales, la Bolivie obtenant une bande d'accès de 40 km sur le rio Paraguay.

Ce n'est qu'au début des années 1950 que l'Orient, avec surtout le secteur de Santa Cruz, retrouve une activité rurale dynamique, renforcée ensuite par l'exploitation des sources d'énergie qui y ont été découvertes et reçoit d'importants apports de migrants andins.

RYDEN, Stig, 1941 - *A study of the Siriono Indians*. The Humanistic Foundation of Sweden, Göteborg, 167 p. + carte. (CPV)

Mots-clés : Indiens *bravos*, démographie

Cette étude ethnologique des Sirionos, Indiens restés irréductibles jusqu'à leur pacification missionnaire à partir de 1920, ne contient aucune référence sur eux jusqu'en 1780. Nordenskjöld, en 1910-1913, a souligné l'importance de cette vieille population et le développement de leur culture matérielle. Une violente épidémie devait provoquer des centaines de morts, vers 1920-25, et les inciter à entrer en contact avec les Blancs. Lors de ses passages, de 1908 à 1914, Nordenskjöld note leurs attaques contre les missions, les fermes et les convois de la région de Santa Cruz et de Guarayos. L'auteur décrit leur mode de vie et la culture matérielle de cette population.

SAAVEDRA, Bautisto, 1900-1901 - Los limites con Brasil y la "cuestion del Acre". *Boletín de la Sociedad de Geografía de La Paz*, t.2, n° 3, pp. 3-12; n° 5 et 6, pp. 198-204. (BUMSA)

Mots-clés : Frontière, caoutchouc

Saavedra était le secrétaire de la Société de Géographie de La Paz. Il fut chargé de présenter la défense des droits boliviens pour l'arbitrage argentin portant sur les frontières amazoniennes de la Bolivie et du Pérou. Le litige entre les deux pays reposait sur la définition de l'origine exacte des sources du Yavari, limite de la Bolivie avec le Brésil et de la frontière Brésil-Pérou qui en dépendait. A l'époque du traité de 1867, faute d'exploration, on devait se limiter à n'établir qu'une rédaction conditionnelle du tracé frontalier. On ne connaissait, en effet, que le point de départ de la nouvelle ligne frontière. Il se situait sur le Madeira, soit à 10°20' de latitude Sud, mais on ignorait les coordonnées exactes du point d'arrivée, tout comme l'emplacement de la source du Yavari... Or, selon le colonel brésilien Taumaturgo de Azevedo, les nouvelles vérifications de la ligne frontalière feraient perdre au Brésil environ 130 000 km². Cette situation s'expliquait par le fait que l'origine du Yavari "*se rencontrerait*" sur le rio Galvez et non sur la limite obtenue par l'exploration de la Commission Mixte de 1874. Mais le ministre brésilien Cerqueira devait démentir ces affirmations car, pour lui, le rio Galvez était un affluent du Yavari, donc bien situé en territoire péruvien. Aussi, pour calmer les inquiétudes de l'Etat d'Amazonas, Rio va-t-il nommer en 1897 le lieutenant Cunha-Gomez en charge d'une exploration des sources du Yavari. Il devait ressortir de cette nouvelle délimitation que la source du Yavari ne correspondait pas aux mesures de la Commission Mixte péruvienne-brésilienne, mais passait plus au sud du point signalé. Il en résultait une différence qui, sur le terrain, était environ 7 000 km² à la Bolivie... En vérité, le Brésil, après les incidents séparatistes de l'Acre, cherchait à interdire pour le futur le passage de renforts boliviens par la voie des rios amazoniens...

Saavedra juge le litige mesquin : "*Nous nous disputons des parcelles insignifiantes de terrain où il n'y a pas un labour*". De plus, note-t-il, le baron de Teffé avait reconnu la validité des mesures de coordonnées de l'époque alors que la Bolivie avait perdu, avec le traité de 1867, au moins¹³² 510 000 km². Mais, par esprit de conciliation, la Bolivie se résigna à accepter, en 1899, la rectification de limites proposée par la Commission Cunha-Gomez. Or, au lieu d'un apaisement de la question,

132 - Ce chiffre paraît exagéré, la plupart des auteurs considérant que la cession territoriale de 1867 représente, compte tenu du flou des mesures de coordonnées de l'époque, environ 250 000 km².

le Brésil devait soutenir ensuite la nouvelle rébellion de l'Acre. On ne peut qu'être étonné de cet article qui n'évoque pas les richesses en caoutchouc de la région disputée entre Brésil et Bolivie...

SAAVEDRA, Bautisto, 1906 - *Defensa de los derechos de Bolivia ante el gobierno argentino del litigio de fronteras con la República del Perú*. Imp. Peuser, Buenos Aires, 2 tomes + 1 tome d'annexes cartographiques. (CPSR)

Mots-clés : Frontière, histoire coloniale, mission, cartographie

Ce litige était pendant depuis l'indépendance du Pérou et de la Bolivie et était source de tensions. Durant tout le XIX^e siècle, malgré de nombreux traités et accords, la délimitation litigieuse ne fut pas revue sur le terrain par les deux pays. Le différend portait sur une superficie de moins de 100 000 km² située dans le bassin du Madre de Dios, mais riche en caoutchouc.

L'avocat Saavedra eut la tâche délicate de présenter l'argumentation bolivienne en vue de l'arbitrage du président de la République Argentine, J. Roca. Il est à noter que la partie péruvienne devait présenter de son côté de volumineuses "preuves justificatives" rédigées par Maurtua¹³³. L'intérêt de ces preuves est plus rétrospectif et historique que correspondant à une analyse circonstanciée des problèmes du moment, ceux du caoutchouc. La Bolivie revendiquait une démarcation appuyée sur le piémont andin et suivant, dans son tracé nord-ouest, le rio Urubamba, puis le rio Inambary et partie, au sud, de la chaîne de Carabaya. Ainsi les bassins fluviaux, riches en caoutchouc, des rios Tahuamanu, Manuripi et Madre de Dios resteraient sous sa souveraineté et donc sous la domination économique de la puissante Casa Suarez qui s'y était installée. Aucune considération de la démographie de ces confins, de leur état de mise en valeur ou des vœux des quelques populations résidentes n'était prise en compte... Saavedra, dans ses conclusions, signale d'ailleurs la fragilité intrinsèque aux preuves d'occupations territoriales coloniales exhumées des anciens grimoires : "*la juridiction de la dite audience de Lima n'atteignit pas le terrain en litige, arrivant à peine aux provinces baignées par le fleuve Huallaga... et par l'Apurimac au sud. Mais la République du Pérou ne pouvait pas non plus alléguer en vertu de ses titres fondamentaux aucun droit territorial sur les régions qui sont situées sur le Madre de Dios et à l'orient de Urubamba*".

La Bolivie, mécontente de l'arbitrage rendu en 1909, après quelques incidents de frontières avec le Pérou, devait signer avec Lima un nouvel accord plus favorable, en 1912¹³⁴.

SALINAS, Manuel Macedonio, 1871 - *Navegacion de los rios de Bolivia confluentes del Madera y Amazonas y Colonizacion*. Imp. de Gutierrez, Cochabamba, 42 p. (BUCC)

Mots-clés : Colonisation, exploration, voie de communication, frontière, économie

133 - Maurtua, V.M., 1906. La carte la plus directement intéressante de cette production, très riche par ailleurs pour l'histoire coloniale, est celle des établissements et concessions travaillant le caoutchouc (Roux, 1994). Elle montre, que faute d'occupation administrative du terrain, on attribua de vastes superficies géométriques arbitraires, ne tenant aucun compte de la topographie, à des sociétés étrangères chargées de la mise en valeur...

134 - Ireland, G., 1941.

“De Chuquisaca à Valparaíso il y a trois siècles de distance” selon Alberdi. L’auteur donne une vision quelque peu idyllique des richesses qu’il prête au sol bolivien : or et argent, climats favorables pour les cultures tropicales, mais excès des productions qui dépassent les besoins et souffrent de l’absence de transport. Telle est la réalité de la Bolivie *“incrustée dans les Andes”*, déplore l’auteur.

Mais le réseau fluvial oriental doit permettre un jour de transformer la Bolivie en pays maritime. Aussi le devenir bolivien est-il prometteur vu l’immensité et la diversité du pays. Le canal du Jauru comme le chemin de fer Madeira-Mamoré (dont la concession a été accordée au colonel Church en 1868) permettront de raccourcir les distances à 21 jours de New York à Cochabamba) et de faire communiquer et développer des régions isolées. Le trafic avec le Brésil à partir du Madeira devrait passer, selon les Keller, de 700 t avec 50 à 60 canots chargeant 500 kg, à 7 000 t annuelles, les canots faisant plusieurs voyages dans l’année. Mais l’auteur juge très optimistes les chiffres du commerce bolivien. De plus, il note la difficulté d’obtenir des rameurs indiens sauf par réquisitions. Aussi nombre d’Indiens restent-ils ensuite au Brésil, bien que le préfet du Beni réclame en vain le retour de 600 rameurs. Seule la liberté de recrutement mettra fin à cette situation. L’auteur dresse la liste de tous les produits qui font la richesse potentielle du Beni et qui devraient permettre un grand courant commercial. Ainsi donne-t-il l’exemple du développement du commerce amazonien, entre Pérou et Brésil, grâce aux initiatives du général Castilla. Il est constaté que Cochabamba, ville déjà isolée pour ses voies de communication, souffre aussi des contraintes fiscales de l’Etat.

Par Cobija, selon les statistiques douanières, la Bolivie importe pour 2 millions de pesos de produits, mais le transport jusqu’à Potosi ou Sucre coûte de 0,7 à 0,8 million de pesos. Or, par la voie de l’Amazone, ces produits arrivant à Cochabamba coûteraient moitié moins en frais de transport. En effet, de Cochabamba à Potosi, il y a 533 km alors que de Potosi à Cobija la distance est de 896 km. De même, Sucre est à 368 km de Cochabamba, mais à 1060 de Cobija... Le chemin de fer du Madeira permettra aussi de collecter les productions du Cusco, de Puno et d’Ayacucho. Sans le rail, les possibilités d’attirer une immigration étrangère sont faibles à cause de l’isolement de la Bolivie. C’est l’arrivée des vapeurs qui a réveillé l’intérêt des Boliviens pour l’Orient car ouvrant des possibilités nouvelles de voies de communication. L’auteur cite le projet Piper de colonisation du Mamoré et énonce sa préférence pour un peuplement anglo-saxon.

SANABRIA FERNANDEZ, Hernando, 1958 - *En busca del Eldorado. La colonización del Oriente boliviano por los Cruceños*. Universidad R.G. Moreno, 366 p. (BUMSA)
Mots-clés : Démographie, caoutchouc, frontière, économie, voie de communication, main-d’œuvre, mine.

Le recensement de 1855 donne 12 736 habitants pour la capitale, Santa Cruz, alors que celui du gouverneur Viedma¹³⁵ produisait 10 672 âmes, en 1793. En 1863, sous le président Belzu, on obtient 43 000 personnes¹³⁶ pour le département, croissance s'expliquant par le modèle sexuel quasi polygamique toujours en vigueur : "*Beaucoup de baptêmes et peu de mariages*", écrivait R.G. Moreno. Eloignés et coupés de tout centre commercial bolivien, les Cruceños devaient satisfaire à leurs besoins. Avec l'expansion de la culture de la canne à sucre, début du XVIII^e siècle, la main-d'œuvre locale faisant défaut, on dut recourir aux captures d'Indiens. Le quinquina, ou *Chinchona officinalis*, a d'abord été récolté sur les rives des rios Bopi, Cotacajes, Mapiiri. Puis, les acheteurs préférant le quinquina du Beni, il y eut concentration dans cette région et les trafiquants cruceños s'installèrent à Reyes. L'épopée du caoutchouc débute en 1860 avec la poussée des Brésiliens sur les rives du Madeira : ils y trouvent des Boliviens installés et pratiquant l'élevage. Ceux-ci vont vite devenir les *fregueses* (fournisseurs) des exploitants brésiliens. Sanabria donne la liste des postes cruceños installés près du rio Madeira ou sur les chutes : Teotonio, Paraiso, Mutum-Parana, Fortuna, Humaita, Crato, Yaci-Parana.

Avec le transfert de la souveraineté du cours du Madeira au Brésil, en 1867, le fisc devait vite venir tracasser les Boliviens dont la majorité, faute de protection, dut abandonner la région. Néanmoins, le père Armentia, en 1886, en rencontrait encore quelques uns. A cette époque aussi, la crise de mévente de la *cascarilla* ou quinquina battait son plein.

L'auteur évoque les débuts, puis l'essor de la gomme avec les 3 grands patrons : N. Suarez, A. Vaca Diez et N. Salvatierra. Le premier *gomero* de l'Acre a été Miguel Roca suivi de ses frères, qui établirent plusieurs *gomales* en 1897. Ils devaient rencontrer aussi des Brésiliens qui devaient ensuite occuper tout le rio Xapuri.

En 1899, suite à l'accord frontalier reconnaissant comme nouvelle frontière la ligne Cunha-Gomez, la Bolivie connut des difficultés car elle devait obtenir un droit de passage fluvial du Brésil pour accéder à la région des haut et moyen Acre. Les Brésiliens étaient arrivés dans l'Acre à partir de 1875, poussés par la collecte du caoutchouc; ils étaient souvent originaires du Ceara, esclaves en fuite ou repris de justice. Ils allaient former une société locale autonome et turbulente qui atteignait au moins 30 000 personnes, à la fin du siècle (50 000 selon d'autres auteurs). Ils devaient vite susciter l'attention des groupes d'intérêt de Manaus qui entendaient exploiter, sous la souveraineté brésilienne, ces nouvelles ressources en caoutchouc. Sur le Madre de Dios la poussée bolivienne, accompagnée de celle des Suarez sur les rios Tambopata et Inambari-Madre de Dios, fut marquée par la création de nouvelles *barracas* et devait, à partir de 1902, s'opposer aux avancées péruviennes. De 1903 à 1908, les Boliviens installèrent de nombreuses *barracas* dont Illampu, la plus avancée, entre les rios Heath et Tambopata. La maison Braillard était aussi présente.

La ruée vers l'or noir a eu comme conséquence le dépeuplement de Santa Cruz dont on estime, entre 1860 et 1910, à 80 000 les départs, avec abandon de l'activité locale. Trois fortunes se sont réalisées grâce au crédit donné aux patrons des *gomales* :

135 - Viedma, F., 1891.

136 - Il s'agit de recensements partiels retrouvés aux Archives de Sucre.

celles d'Isaac Moreno, de Fidel Oliva et de Ricardi Chavez, un ancien *cauchero* du Madeira. L'auteur évoque les pratiques des contrats abusifs des affairistes qui ont pignon sur rue "*Rue Beni par où on s'en va et dont ne revient pas*", comme des recruteurs "*négrriers et vendeurs de personnes*". L'importance prise par les transports terrestres de Santa Ana et Reyes, de Magdalena et San Joaquin, Guayaramerin et Riberalta, de même que celle du trafic fluvial qui sillonne les rios Itenez, Mamoré, Beni, Madre de Dios et Orton, est soulignée.

En 1906, pour réagir contre les abus devenus officiels de l'*enganche*, une association de "*Défense sociale*" s'est créée à Santa Cruz. Elle devait lutter contre ce trafic de main-d'œuvre avec succès, grâce au concours du journal *La Abeja*.

Pour la région de l'Itenez, le curé Vicente Duran a été le premier explorateur de ce cours d'eau. En 1845, le préfet du Beni, La Borda, devait envoyer une expédition reconnaître l'état des mines du *cerro* de San Simon. Elle était dirigée par Languidey, mais ses résultats furent décevants car il se cantonna à visiter les ruines de la mission. Une autre expédition eut lieu en 1848, plus longue, mais sans résultats notables. En 1863, l'exploration de Juntos Aguirre fut menée par le curé Galvés se basant sur des sources jésuites et les archives de la paroisse; il visita le *cerro* de San Simon et trouva des vestiges de mines et de l'or. Mais, menacée d'abandon par ses porteurs indiens, l'expédition fut contrainte au retour. En 1874 l'exploration de Balvino Franco ramena des échantillons de minerais qui furent négatifs à l'analyse. En 1884 on note les résultats négatifs de l'exploration entreprise par Vaca Diez, aidé de mineurs américains. A la fin du siècle eut lieu une autre tentative infructueuse de Cristian Suarez; puis, au début du siècle, des recherches menées par John Boyd échouèrent.

SANABRIA FERNANDEZ, Hernando, 1990 - *Geografía de Santa Cruz*. Edition Juventud, La Paz, 3^e édition, 202 p. + cartes et graphiques. (BUSEC)

Mots-clés : Géographie

Cet ouvrage résume l'essentiel des grands aspects des milieux physique et humain autant qu'ethnique, du peuplement de la capitale de l'Orient bolivien. Il inclut une étude de géographie administrative et des plans des provinces, un état des voies de communication et des approches économiques régionales qui font l'intérêt de ce livre d'un non-géographe.

SANCHEZ, Damaso, 1897 - *Informe anual del señor delegado nacional en los territorios del Noroeste de la República*. Edición Oficial, Imp. Hamond, Riberalta, 21 p. + 50 p. annexes. (CPJCR)

Mots-clés : Main-d'œuvre, voie de communication, foncier, caoutchouc, démographie, service public

L'expédition du délégué est passée par la région des *gomales* où il a été décidé une conférence avec les patrons du caoutchouc pour régler les litiges de terrains et de main-d'œuvre existant entre eux.

Le délégué a réalisé le recensement de la population des divers secteurs, installé des maires dans les paroisses et dressé le plan urbain de Riberalta où il a entrepris la réfection de la maison du gouvernement qui est en ruines. Il a constaté le mauvais

fonctionnement de la justice qui envoie à Riberalta ses enquêtes d'où elles ne reviennent pas et reconnu officiellement comme consul d'Allemagne, Maximo Henicke, un commerçant local. Le rapport dénonce le mauvais fonctionnement de la douane de Villa Bella et les fraudes qui en découlent. Le délégué fait aussi état de l'impossibilité de faire respecter la loi de concessions de *gomales*. L'urgence reste pour lui l'ouverture de voies terrestres et fluviales.

S'il note l'arrivée de C. Fitzcarrald à El Carmen, il doute de l'efficacité de cet itinéraire qui nécessite 70 jours¹³⁷ pour atteindre Iquitos et évoque les difficultés du commerce et les complications qui en résultent avec le Brésil. Fitzcarrald semble avoir conclu des arrangements commerciaux avancés puisque le délégué note l'arrivée d'un groupe de ses péons au Carmen où ils ont ouvert, avec ceux de N. Suarez, de nouvelles *estradas* pour exploiter le caoutchouc. Il signale l'état d'abandon de la tribu des Cavinás.

En annexe, il est joint un recensement de Riberalta, soit 614 Boliviens et 32 étrangers¹³⁸ et un tableau des demandes de concessions de *gomales* : 17 demandes pour environ 2 millions ha et un tableau d'adjudication de lots urbains à Riberalta.

SANDIA, Lt., 1885 - Exploración del Ucayali. *Larrabure y Correa*, Lima, t. 2, p. 252. (BN Lima)

Mots-clés : Exploration, voie de communication

Ce récit est celui d'une exploration involontaire. En effet, le lieutenant Sandia a été chargé de porter au plus vite un message de l'Etat-Major péruvien jusqu'à Riberalta, pour les autorités boliviennes et a dû emprunter des régions isolées, dangereuses par leurs tribus insoumises, sans voie de communication autre que fluviale pour atteindre le Beni bolivien. Il en donne une description intéressante confirmant leur abandon et l'absence de colonisation.

SANJINES, Abigail, 1911 - *Propuesta para la construcción de una linea ferrea "Norte Oriental" de La Paz al Territorio de Colonias*. Imp. El Comercio, La Paz, XXXIX p.+ 66 p. d'annexes. (CDNL)

Mots-clés : Chemin de fer, économie, foncier

Un projet prévoit la création d'un axe ferroviaire La Paz-Rurrenabaque-Guayaramerin-Trinidad, accompagné d'un réseau télégraphique et de stations radios; la création d'une banque coloniale est aussi envisagée. Il énumère les ressources des régions traversées : noix du Brésil, cacao, fruits, bois, élevage. De plus 5 000 ha de zones pétrolières ont été reconnus dans la région de Caupolicán où existe depuis le XVI^e siècle, l'exploitation de l'or alluvial de Tipuani. Un état des douanes et des taxes est produit.

Les *gomales* occupent 10,8 millions ha dont 1,1 en attente de concession, 7,4 attribués avec titres définitifs, 1,3 en formalités selon les lois de 1895 et 1896, et enfin 0,9 million en formalités selon la loi de 1905. Il faut y ajouter 200 000 ha, objet

137 - Voie restant, néanmoins, bien plus rapide et nettement moins coûteuse pour le fret que celle du Madeira, si l'on en croit les commerçants et des auteurs qualifiés tel que Plane.

138 - Dont 7 Allemands, 7 Brésiliens, 3 Chiliens, 4 Français, 6 Anglais, 3 Suisses.

d'une demande de 10 personnes, sur le rio Heath, dans des régions inexplorées et 2 millions ha à mesurer sur les rios Beni, Madre de Dios, Tahuamanu, Abuna.

SANS, R., 1888 - *Memoria historica del Colegio de Misiones de San José de La Paz*. Imp. de La Paz, 171 p. (Biblioteca Boliviana de Geografía y Cultura) (BUCC)

Mots-clés : Mission, Indiens *bravos*, économie

Sans était un missionnaire venu d'Espagne, en 1835, peu après la restauration en Bolivie du Collège de la *Propaganda Fide*. Il relate la naissance puis l'installation du Collège et donne l'historique des relations avec le collège missionnaire de Moguegua, au Pérou, comme celui des péripéties propres à la création des missions d'Apolo, Cavinassas, des Chimanés, Tumupasa, Ixiamas, Mapiri, des Mosétenes, etc.

Pour la mission d'Apolo, le missionnaire note les difficultés des premiers évangélisateurs de Caupolicán venus du collège de Tarija ou de San Antonio de los Chacabambas; en effet ils ont été souvent en butte aux attaques des Indiens du cru. L'exemple de l'évangélisation des Mosétenes rend compte des conceptions et méthodes de certains missionnaires "traditionalistes". Le siège de la mission des Mosétenes était à San Miguel de Muchanés, proche du rio Beni et de sa confluence avec le rio Kaka, zone au climat chaud permettant une riche production agricole. Jadis féroces, les Indiens "*sont devenus doux à force de corrections et réprimandes journalières des pères*", note naïvement le missionnaire. Néanmoins, on a eu à déplorer, à trois ou quatre reprises, des désertions d'une partie de la population, celle d'Oyapiti entre autres. Le missionnaire fustige aussi l'usage d'herbes abortives par les femmes, malgré les interdictions faites...

En fait, ce milieu est difficile au point de vue humain, le père déplore le caractère ingrat des Muchanés et leurs tracasseries envers les religieux. Ces constats, faits à partir d'expériences de terrain, sont un exemple de la désaffection dont vont souffrir de plus en plus les missions religieuses en Bolivie.

SANTAMARIA, D.J., 1986 - *Fronteras indígenas del Oriente boliviano*. *Boletín Americanista*, Barcelona, t. XXXVII, pp. 197-227. (BUMSA)

Mots-clés : Colonisation, frontière, commerce, mission, insécurité

L'auteur distingue en Amérique du Sud deux ensembles géographiques structurés par l'organisation du pouvoir territorial. L'un appartenait à l'Espagne et s'étendait de l'Argentine au Venezuela, l'autre était d'obédience portugaise, formé par le Brésil. Entre ces deux blocs une vaste région floue, épousant les contours du bassin amazonien central, et peu explorée, devait subsister "*incolore et sans signaux de peuplement ... matière première des traités de frontières*". Seules des fortifications et des missions religieuses coïncidaient avec les points de peuplement et indiquaient leur caractère marginal et périphérique de réserves foncières pour de futures colonisations. Contrebande, reconnaissances scientifiques et militaires, déplacements forcés de groupes indigènes vont longtemps caractériser ces confins formant un immense "*inland*". Le réseau de voies de communication, les forts et les missions, constituaient les ossatures supportant un modèle de peuplement aux fonctions propres : produire des biens et transporter des marchandises pour les centres économiques coloniaux et internationaux.

Dans "*Plano o sistema para el nuevo gobierno de Moxos*", le gouverneur Ribera consigne que les Jésuites laissèrent, en 1767, 15 missions peuplées de 20 000 âmes au total. Avec leur expulsion, une partie des natifs allaient s'enfuir pour trouver refuge dans les forts brésiliens. Les curés, nommés par le pouvoir civil, vont se répartir le bétail pour le vendre comme accaparer les quelques autres activités. Les Portugais, profitant du démantèlement du bouclier jésuite, allaient effectuer des razzias à partir de leur tête de pont de Principe de Beira. Aussi, le gouverneur Ribera devait proposer à la Couronne de remplacer les curés par des sous-délégués civils. Les Jésuites avaient réussi à créer un ensemble géographique homogène, mais aspirant à l'autonomie politique. aussi ne maintenaient-ils que les contacts indispensables avec la vice-royauté de Lima.

La dispersion des habitants des missions et le grand nombre d'Indiens *bravos* propre à cette région devaient créer un front mobile saisonnier de chasseurs-collecteurs comme favoriser les heurts entre groupes ethniques. En effet, les tribus du Chaco convergeaient aussi vers l'Orient central, en remontant le cours du rio Paraguay en saison des pluies, de décembre à avril. Le territoire réel, c'est-à-dire organisé de Mojos et Chiquitos, était plus restreint que celui de ses limites officielles. Il formait un grand trapèze de 68 lieues (380 km) du Nord au Sud et un peu plus de 100 lieues (550 km) d'Est en Ouest, depuis Loreto jusqu'à la confluence des rios Mamoré et Guaporé. Il s'agit d'une région aux pluies abondantes, pourvue d'un couvert forestier d'importance variable car entrecoupé par de nombreux lacs aux eaux croupissantes, faute de drainage. Lors de l'installation de la colonisation jésuite, ces conditions vont favoriser la dispersion en îlots des postes habités et limiter les contacts internes et externes.

Avec les phénomènes éoliens, marqués par des vents réguliers chauds soufflant du Nord, et des vents froids venus du Sud entrant dans les forêts en mai-juin, les agriculteurs devaient établir leurs terrains cultivés à l'intérieur abrité des forêts. Dans les zones hautes, les cultures de consommation locale étaient représentées par le tabac, le manioc, le riz, la banane, l'arachide et les légumes et celles d'exportation par le cacaoyer et le cotonnier. La chasse, la pêche et l'élevage des bovins assuraient le complément; enfin, on tirait beaucoup de produits naturels des forêts. Chaque mission, en fonction de son écologie devait se spécialiser, Loreto avec le cacao, Magdalena avec la canne à sucre et le coton. L'auteur donne la distribution ethnique, par mission, de la population indigène.

L'article traite en détail des nouvelles activités créées après le départ des Jésuites : il s'agissait de la vente de graisse animale, du coton ou des cires naturelles. La contrebande allait être quasi institutionnalisée par les curés car les traités de 1750 (Madrid) et 1777 (San Ildefonso) entre l'Espagne et le Portugal avaient dégarni des frontières par ailleurs incontrôlables. Des entrées endémiques de bandes armées d'éleveurs paulistes¹³⁹, de *sertanistas*¹⁴⁰ sucriers et de mineurs du centre du Brésil en furent aussi des conséquences; tous étaient en quête d'esclaves indiens obtenus à bon compte. Il est noté, en 1777, l'abandon de l'Estacada d'Espagne, un fort important sur l'Itenez, et l'occupation d'un placer d'or chez les Guarayos¹⁴¹. A Mojos, la croissance démographique comme économique devait attirer les Portugais. A Chiquitos, avec la

proximité du Matto Grosso, la contrebande devait devenir l'activité essentielle. Les routes de ce trafic aboutissaient à Cuyaba, au Brésil, ville bien reliée à Asuncion du Paraguay. En 1798, dans son "*Plano de defensa de Moxos*", le gouverneur Zamora désigne "*la terrible forteresse de Principe de Beira*" comme responsable d'un marché noir régional important qui monopolise la production locale. Cette activité illicite se faisait avec la complicité des curés locaux : 90 % du revenu local, selon le gouverneur Ribera, passaient par là; de plus il s'y ajoutait les conduites de bétail volé.

La rébellion indigène de Moxos, en 1800, est due à la dureté du gouverneur Zamora, puis à l'opposition des curés aux gouverneurs voulant rétablir l'ancienne autonomie locale. Il devait en résulter la fuite de nombreux Indiens vers l'Itenez. Aussi, en 1805, le roi d'Espagne acceptera-t-il l'abandon du statut indigène de mise en tutelle; s'il leur reconnaissait le droit de propriété, les indigènes devaient garder leur terres en *indivis* pour ne pas en être dépouillés.

SANTOS, R., 1987 - *Historia econômica da Amazonia, 1800-1920*. Queiroz, Rio, 358 p. (CPJCR)

Mots-clés : Caoutchouc, économie

Cet ouvrage est fondamental, même s'il est centré sur l'Amazonie brésilienne, car il permet d'avoir une approche exhaustive du devenir économique des régions amazoniennes, à partir de la découverte du caoutchouc comme de ses conséquences sur l'évolution de la situation de cet immense bassin. L'auteur fournit des sources statistiques douanières en provenance des douanes de Manaus et de Belem permettant d'améliorer la connaissance des circuits et des volumes de la production de caoutchouc des pays andins voisins. De nombreuses approches socio-économiques, accompagnées de tableaux statistiques, sont de première main.

SAUCEDO LIMPIAS, M., 1942 - *Los gobernadores de Mojos*. Imp. Salesiana, La Paz, 318 p. (CPV)

Mots-clés¹⁴² : Voie de communication, projet, abus, service public, économie, main-d'œuvre, caoutchouc, mine

Le décret de José Ballivian, du 6 Août 1842, constate l'état de servitude des peuples de Mojos. Aussi, pour développer cette riche région abandonnée, il crée le département du Beni et décide de reconnaître la citoyenneté de ses habitants et de leur redistribuer les propriétés publiques. Le chemin de Atén à Mapiri, soit 53 lieues, faisant communiquer les provinces de Larecaja et Muñecas avec le Beni est mis en service. On écono-

139 - Originaires de São Paulo.

140 - Gens du *Sertão*.

141 - Situation toujours actuelle comme le démontre, en août 1995, l'expulsion d'une quarantaine de mineurs brésiliens clandestins...

142 - Ce livre est très riche par l'information tirée des archives préfectorales de l'époque - et aujourd'hui disparues - car il produit une chronique micro-évènementielle des faits survenus. Mais il est présenté sous forme de compilation de notes, sans aucune unité de thèmes, et purement énumérative, d'où la difficulté de son analyse.

misait ainsi 60 lieues (350 km) pour aller de El Carmen à Guarayos et Santa Cruz, et surtout on évitait les attaques de “*barbares*” de La Horquilla.

L’auteur signale l’échec, devant le Parlement, du projet de la Compagnie franco-belge en 1844. Un nouveau projet, avec W. Scholey et des intérêts anglais, lui succède mais restera lettre morte : il prévoyait l’introduction de colons irlandais, l’ouverture d’une liaison vapeur avec l’Atlantique ainsi qu’une arrivée de colons et d’artisans. La *mesa publica* ou nourriture gratuite apportée aux commerçants et voyageurs par les villages est supprimée. L’action du préfet Borda est signalée car il cherchait à prohiber le trafic des adolescents indigènes vendus comme esclaves. Il devait lutter contre la corruption administrative, l’exploitation des Indiens et le vol du bétail de l’Etat par les fonctionnaires malhonnêtes et les commerçants. En 1840 ce sont, à Yotau, 6 000 têtes de bétail qui disparaissent ainsi pour créer une *estancia* fantôme. En 1842 on prélève 1 436 chevaux pour la remonte de la cavalerie... Les cultures obligatoires de coton faites par les villages sont rappelées. Borda a encouragé la collecte de l’huile de *copaiba* vers le Brésil. L’exploitation sans frein de la main-d’œuvre des rameurs pour les indispensables transports fluviaux est évoquée, tout comme le refus du Brésil de laisser naviguer sur ses eaux des bateaux sous pavillon étranger; Borba était le seul poste civilisé du Madeira. En 1847, Guiracora, le chef indien de la province de Cordillera, est interné à Trinidad : il avait soulevé les Indiens de la frontière. En 1847 de très forts prélèvements de bétail pour l’Etat ont aussi lieu.

L’année 1848 a été marquée par l’apparition d’une épizootie, dite *peste de cadera*, qui détruit le bétail tandis que la variole attaque la population. En 1849 les gens de Loreto combattent les Sirionos sur les prairies du rio Tico car ces Indiens irréductibles veulent attaquer le village. Le préfet “*va à Capoue*” (!), c’est-à-dire à Baures, agglomération célèbre pour la beauté de ses filles et, signe de probable belle humeur, décrète la suppression des peines du fouet... Le chemin San José de la Sierra-Cochabamba est ouvert. Le projet de construction d’une nouvelle capitale, Puerto Ballivian, prévu sur le site de l’actuel Rurrenabaque est abandonné.

En 1850 le préfet souligne que faute de financement de voies de communication, il est impossible d’exporter les quelques produits existants. Une flotte du Madeira, qui a vendu des produits locaux -graisse et peaux- au Brésil, est de retour. Manuel Ugarte reçoit le privilège de la confection de la gomme dont 600 kg sont livrés à Exaltación. Le Beni devient, avec l’envoi en exil ou résidence des délinquants ou putchistes de La Paz, “*la Sibérie bolivienne*”. Les fonctionnaires, vers 1850, sont payés en produits réquisitionnés par l’Etat sur les manufactures locales. La vie locale est agitée et violente du fait de rébellions contre les autorités. L’état d’abandon de la province de Yuracarés est dû à l’absence de chemins entre le Beni et Cochabamba; ce problème est toujours pendant en 1923 précise l’auteur.

En 1852, 250 pesos sont remis par le préfet à ses employés, impayés depuis 2 ans... Les produits étrangers entrent sans droit et ruinent le commerce et les productions locales. En 1853, des inondations désastreuses et la *peste de cadera* du bétail sévissent tandis que la variole attaque les villages : on fait état de 2 000 décès d’enfants pour le canton de Trinidad. Une nouvelle concession est donnée à Rafael Cuellar pour chercher l’or de San Simon, en mars 1855. Les corvées indigènes achèvent le chemin du rio Ipurupuru et du Mamoré, proche de San Pablo, qui permet

d'atteindre les villages de Baures. En 1855 le préfet Rivero découvre que les péons indigènes, pour un an de travail, sont payés 2 pesos et ceux employés par les juges ne reçoivent rien... Aussi, en 1856, un décret prohibe-t-il les travaux forcés... En 1857, des filons de fer natif sont découverts à San Joaquín. *Criados* ou domestiques familiaux, *contratados* ou recrutés sous contrat et *barbaritos* ou jeunes Indiens capturés et élevés chrétiennement sont les trois types de servitudes pratiqués traditionnellement au Beni contre un travail domestique.

En 1864 le colonel Quintín Quevedo, qui est préfet, passe un accord pour fixer les Chacobos qui nomadisent depuis leur soulèvement. 1868 est marqué par l'arrivée de Francisco Cardenas qui avait appris avec les Indiens du Madeira le travail du caoutchouc. En 1869 le consul du Brésil, F. Veira, est assassiné par des sauvages aux alentours d'Exaltación. L'auteur rappelle qu'en 1919, à 50 km de Trinidad, il y a toujours des tribus d'Indiens *bravos* (les Sirionos) de même que sur l'Itenez où des sauvages règnent encore en maître. En 1870 se crée, avec des Cruceños, la première société d'exploitation de la gomme; une seconde société se forme en 1871.

En 1872 on constate un fort accroissement du trafic fluvial dans les ports des haut Beni, Yacuma, Mamoré. Les canots viennent de Trinidad, Exaltación, Reyes, San Ignacio et Santa Cruz, abandonnant l'ancien chemin du Chapare. Ils vont à Serpa, au Brésil, vendre peaux, graisses, cuirs et objets indigènes. Mais ce trafic est périlleux du fait des naufrages, des maladies et des attaques indiennes; on estime qu'il coûte la vie à des milliers de rameurs. En 1877, N. Suarez installe à Reyes un comptoir de ravitaillement des *caucheros* et accorde des emprunts pour le recrutement de péons. L'auteur donne la liste des *barracas* existantes et de leurs péons en 1880. En 1881, 4 500 *arrobas* de caoutchouc du rio Beni sont embarquées. Le domaine foncier de Vaca Díez est étendu et son état est donné en 1882. Vaca Díez projette de créer une grande compagnie anonyme avec l'appui d'industriels boliviens, afin d'exploiter le caoutchouc. Mais la crise de l'entreprise minière de Colquechaca va empêcher ce projet.

Le 2 mars 1890 a lieu une tuerie de travailleurs noirs à la *barraca* Valparaíso de A. Roca, suite à des rivalités avec N. Salvatierra. En 1895, l'inondation du Mamoré atteint un niveau supérieur à celui de 1886. La variole est de retour et une demande de secours financier reste sans réponse de La Paz...

SOCIEDAD GEOGRAFICA, La Paz, 1903 - Bolivia-Brasil. Exposicion. Imp. Gamarra, La Paz, 146 p. + carte. (BUMSA)

Mots-clés : Frontière

Cette publication est adressée aux sociétés de géographie d'Europe et Amérique, mais la carte jointe au texte est fautive !

L'article reprend l'historique du problème des frontières avec le Brésil, et dénonce le traité passé par Melgarejo en 1867; mais il néglige de préciser la reconnaissance à la Bolivie de la zone en litige avec le Pérou sur la région du Purus... La frontière sur le Yavari, selon la Commission Black-Teffé, se trouve au Nord du parallèle 10°20' ou à 7°1'17"5 de latitude Sud et 74°8'27" de longitude Ouest de Greenwich. Le texte note les difficultés rencontrées par les commissions chargées de la délimitation de la frontière Pérou-Brazil face aux attaques des Indiens qui ont tué

2 commissaires et aux obstacles d'un milieu naturel difficile... En 1895 les travaux conjoints de bornage ont repris. Mais le commissaire brésilien, le colonel Taumaturgo de Azevedo, acquis aux groupes de pression du caoutchouc de Manaos, va affirmer que les sources du Yavari sont sur le rio Galvez et non sur le rio Yaquirina. Il résultait donc de ses nouveaux relevés que les calculs antérieurs étaient faux, d'autant plus qu'ils faisaient perdre 36 000 km² de territoire, riches en caoutchouc, à l'Etat d'Amazonas. Aussi la presse de Rio a-t-elle attaqué le Protocole Medina-Carvalho de 1895. Mais Carvalho a gardé une attitude d'honnêteté intellectuelle¹⁴³ en refusant de se baser sur "*des conjectures*". Le général Cerqueira, un spécialiste et explorateur de l'Amazonie, a approuvé cette attitude.

Le capitaine Cunha Gomez, après son exploration, a reconnu la validité de la ligne officielle Black-Teffé, mais avec une légère rectification de 10°30'6", donnant au Brésil un gain de 1 500 km². La Bolivie, qui a d'abord refusé cette rectification, s'y est finalement ralliée, mais Rio ensuite n'a pas accepté d'entériner l'accord et a demandé une nouvelle exploration. Or, au même moment vont éclater les affaires de l'Acre. On doit noter, pour expliquer l'attitude de Rio, l'interprétation de Serzedello Correa. Elle démontrait que la frontière passait par le parallèle 10° 20' Sud, jusqu'au méridien des sources du Yavari, et de là se dirigeait vers les sources, mais en formant un angle droit ! Il s'agit là d'un nouvel avatar de la théorie de la ligne droite devenant oblique émanant du colonel Taumaturgo ! La Commission A. Ballivian-Crulls, en 1901, va réaliser une nouvelle exploration dont les résultats seront favorables à la Bolivie qui gagnait 785 lieues², soit 15 000 km² sur la ligne Black-Teffé et 1 017 sur la ligne Cunha Gomez. Crulls, malgré "*les attaques patriotiques*" qu'il devait subir à Rio, défendit ses résultats.

Mais, en 1903, le baron Branco devait annoncer que la souveraineté de l'Acre était en litige entre le Pérou, la Bolivie et le Brésil ; en conséquence l'armée brésilienne allait défendre la souveraineté brésilienne sur la navigation fluviale amazonienne et protégerait ses ressortissants.

SOLARES ARIAS, Napoleon, 1951 - *Sintesis bibliografica del señor Don Nicolas Suarez*. S.e., Cachuela Esperanza, 20 p. (CPV)

Mots-clés : Frontière

Il s'agit d'une biographie de complaisance ne retenant que les épisodes méritoires de l'œuvre de N. Suarez et n'allant pas au fond de la carrière complexe de ce grand patron. Sont décrites aussi les interventions de la Columna Porvenir dans la guerre de l'Acre.

SOUX, M.L. & alii, 1991 - *Apolobamba, Caupolican, Franz Tamayo. Historia de una region paceña*. Préfecture de La Paz, La Paz, 363 p. (Collection Historia de las provincias de La Paz, n° 3) (BUMSA)

Mots-clés : Economie, mission, démographie, caoutchouc, main-d'œuvre, foncier

143 - Point de vue de la Chancellerie du Brésil.

Avec l'avènement de la République se constitue la province de Caupolican. Ses principales productions sont la coca, le cacao, produit traditionnel des missions, les cires et les bois aromatiques pour les zones du tropique, tandis que les régions montagneuses, au nord, produisent du maïs. Le passage de l'économie missionnaire à une économie de propriété privée, va entraîner des conséquences au niveau de la main-d'œuvre. Elle se raréfiera et fera défaut dans certaines zones, et ce d'autant plus que, suite aux troubles de l'Indépendance et de la sécularisation des missions, de nombreux néophytes abandonnent les missions et retournent à la vie sauvage....

L'intérêt pour le commerce du quinquina se manifeste dès 1826, avec l'attribution de concessions d'arbres à quinquina, puis en 1829 des mesures plus amples sont prises. Les récoltants vont étendre la colonisation à des terres vierges peuplées de tribus de collecteurs, ce qui va déclencher des conflits locaux car les terres d'usage des agriculteurs vont être appropriées. Avec la *cascarilla*, ou collecte du quinquina, apparaissent des migrations de travail de familles créoles ou étrangères.

En 1830, un décret autorise le retour des Franciscains pour gérer les missions. En 1835, faute de circulation monétaire, les contributions sont payées en espèces : coca et cacao. D'Orbigny¹⁴⁴ note le premier l'importance de la cueillette de quinquina qui ne concerne, alors, que les abords des centres peuplés. Il recommande des décrets pour réglementer son exploitation, faite sans précaution, et la création d'une banque de collecte pour régulariser l'exportation. L'époque du boum de l'eau-de-vie est mal connue; ensuite devait survenir celle de la privatisation des terres de communauté, sous Melgarejo. La conséquence en a été la formation d'haciendas dans la partie haute de Caupolican provoquant la fuite des habitants vers les autres régions. Une liste des haciendas est produite pour 1881. Pour pallier à l'importation d'eau de vie péruvienne, Caupolican va développer une petite production locale d'alcool faite par les nouvelles haciendas. A l'époque de la gomme, les *quineros* avec la mévente demandent des concessions de *gomales*. Mais Mercier note que nombre de terrains vont rester inexploités. Très vite apparaissent des conflits entre les intérêts de Caupolican et ceux du Beni. Il en résulte une opposition des notables locaux de Caupolican au projet de Vaca Díez de créer une nouvelle province de Caupolican, ceci "*pour son seul profit*" écrivaient alors les habitants d'Apolo. Il est noté à cette occasion qu'il existe "*500 travailleurs de la gomme, 2 000 sauvages réduits par Farfan et autres industriels de la région... et douze barracas sur dix-huit du Madre de Dios-Beni qui appartiennent aussi à des patrons de la province*". Une opposition se fait jour aussi à la création du district cantonal de Jésus de Cavinas, cela par peur de son accaparement par les gens du Beni et de Santa Cruz qui y collectent la gomme.

Le refus des tribus indiennes d'accepter l'invasion de leurs terres pour la collecte du caoutchouc causera de nombreux incidents autour d'Ixiamas; ainsi le père Armentia va dénoncer, en 1893, la vente d'Indiens du canton aux patrons de *gomales*. Il est noté la demande de concessions de *gomales* faite par M.V. Ballivian et J.B. Rada pour 500 *estradas*, soit 159 850 ha répartis en 26 zones, ainsi qu'une autre attribution de terres au profit du seul M.V. Ballivian, pour une contenance de 1 000 *estradas* à Ixiamas. Une concession est accordée à la Bolivian Company, en 1901, au profit de

144 - Orbigny, A. d', 1958.

Martin Conway, avec un droit exclusif d'usage sur 15 000 *milas*², soit 25 000 km². Ces nouvelles concessions entraîneront de nombreux conflits fonciers et de main-d'œuvre avec les propriétaires installés dans les secteurs de Pelechuco, Santa Cruz del Valle Ameno et Tumupasa.

SUAREZ, Nicolas, 1928 - *Anotaciones y documentos sobre la campaña del Acre*. Tip. La Academia, Barcelone, 485 p. + carte. (BUMSA)

Mots-clés : Frontière

La luxueuse édition de cet ouvrage est due au roi du caoutchouc bolivien, N. Suarez. Il constitue un plaidoyer *pro domo* et une attaque du colonel Roman, ex-employé de la Casa Suarez et devenu son ennemi. La première partie expose le différend avec Roman. La seconde partie reprend l'épopée de la colonne Porvenir, composée de *caucheros* armés par N. Suarez et qui ont défendu, avec quelques succès, l'Acre bolivien et réussi à conserver à la Bolivie l'actuel département du Pando. Des documents d'époque sont présentés. On peut noter une carte intéressante sur le conflit de l'Acre.

SUAREZ, Pedro S., 1892 - *Fronteras de Bolivia en el Departamento del Beni*. Imp. La Estrella del Oriente, Santa Cruz, 10 p. (CDNL)

Mots-clés : Caoutchouc, voie de communication, démographie, Indiens, fiscalité

L'auteur, à cette époque député du Beni, donne une description très succincte des principaux rios, mais étoffée, néanmoins, par quelques intéressants chiffres de population. La région du rio Purus en 1871 avait une population de 2 000 civilisés. Avec le boum du caoutchouc et l'arrivée de la première compagnie de vapeurs (la Compagnie Fluviale du Haut Amazone), de 1870 à 1890, elle s'est rapidement peuplée. La population a atteint alors 67 000 âmes, auxquelles il faut ajouter 100 000 Indiens, chiffre qui peut paraître élevé. Ensuite, avec la croissance de l'activité ce sont trois compagnies de navigation qui vont desservir la région. Le rio Aquiri exporte alors 700 t de caoutchouc par une navette de 15 vapeurs et de petites embarcations. Sa population est de 12 000 personnes, plus un nombre inconnu d'Indiens.

Ailleurs les détails sont plus succincts; ainsi sur le rio Beni il y aurait 2 000 civilisés, 2 500 sur le cours du Madre de Dios, quant au rio Orton il est la propriété intégrale de A. Vaca Diez. Pour les tribus, l'auteur cite la présence des Araonas, Pacaguaras, Guayaras et Conamayos et donne une description du mode de vie indien. La fraude douanière aurait fait perdre 300 000 pesos au Trésor bolivien au profit du Brésil.

SUBIRANA, M., 1930 - *Memorias historicas de mi viaje al Territorios de Colonias del Noroeste, 1908-1912*. Editorial America, La Paz, 300 p. (CPSR)

Mots-clés : Frontière

Ce texte présente le plaidoyer d'un militaire ayant participé à la campagne du Manuripi lors du conflit localisé avec le Pérou. Subirana était en poste à Puerto Heath au moment des incidents qui ont suivi la proclamation, en 1909, de l'arbitrage argentin¹⁴⁵ concernant la délimitation des frontières amazoniennes contestées entre le Pérou et la Bolivie. Les forces boliviennes avaient reçu l'appui de 200 *caucheros* de la Casa Suarez. Des commentaires sur la vie militaire sont mêlés avec les démêlés de l'auteur avec le Délégué, le colonel Baldivieso. L'auteur donne un témoignage de l'attaque, en 1910, de Fort Avaroa par les soldats péruviens aidés d'Indiens. Peu de renseignements sont intéressants, sauf sur les tentatives de Brésiliens pour occuper des *gomales* boliviens.

TAVARES BASTOS, A. C., 1866 - *O valle do Amazonas*. Imp. Garnier, Rio, 369 p. (CPSR)

Mots-clés : Frontière, commerce, transport fluvial, économie

Cet ouvrage a été écrit par un député brésilien particulièrement bien informé et qui cite de nombreuses références statistiques ou documentaires. L'analyse des conditions de l'ouverture des fleuves amazoniens au commerce international indique toute l'importance apportée par Rio à ces problèmes comme à ceux de la souveraineté brésilienne sur les régions contestées et peu explorées. Le rôle économique futur de la Bolivie orientale est signalé avec les débuts de la navigation commerciale sur le Madeira, en 1862, avec 70 *ubas* ou navires transportant des produits agricoles -sucre, cacao- ou d'élevage avec viande séchée, peaux et graisses. La production du Beni, selon le président de l'Etat d'Amazonas, serait de 375 t de cacao; mais, avec l'arrivée de la navigation à vapeur, on estime que le commerce doit s'amplifier largement par le Madeira. Il est noté que la population attribuée à l'Orient bolivien (632 000 habitants) est nettement surévaluée, et serait au moins le double de celle des Etats brésiliens frontaliers.

Le rapport de la mission Coutinho de 1865 indique l'excellente qualité du tabac du Madeira comme celle du café; de plus, l'intérêt de l'élevage réalisé dans les llanos du Mamoré assure des débouchés potentiels importants. La valeur du quinquina bolivien exporté par le Pacifique serait de 2 millions \$ en 1851. Aussi l'auteur s'attache-t-il à démontrer l'intérêt de capter sur l'Amazone le commerce bolivien du Pacifique de même que celui de la création de chemins de fer. La richesse des berges du Purus est signalée en plants producteurs de caoutchouc, salsepareille, cacaoyers comme ses importantes possibilités d'agriculture commerciale qui découlent de la richesse des terrains, d'où l'intérêt à réaliser de nouvelles explorations pour découvrir des cours d'eau navigables. Les explorateurs Urbano et Chandless sont cités ainsi qu'une mission brésilienne, celle du capitaine Soares Pinto, qui vient de reconnaître les sources du Yavari.

TORRES LOPEZ, Ciro, 1930 - *Las maravillosas tierras del Acre en la floresta amazonica de Bolivia*. Imp. Don Bosco, La Paz, 747 p. + cartes. (BUMSA)

Mots-clés : Frontière, commerce, exploration, main-d'œuvre

145 - Saavedra, B., 1906, et *Alegato de parte del gobierno Boliviano...*

Ce livre est bien lourd par rapport à son véritable intérêt, car il souffre d'une rareté d'informations originales. Il a été publié par un journaliste argentin, en visite à la *Casa Suarez*, à Cachuela Esperanza. Les Suarez avaient alors une trentaine d'*estancias* d'élevage dans le Beni, dont la fameuse "Benjamin" d'une emprise de quelque 560 000 ha; au total ils disposaient de 10 millions ha de *gomales* dans le nord. L'auteur regrette la disparition de Vaca Diez et de Fitzcarrald. N. Suarez prétend n'avoir connu ce dernier qu'à Iquitos¹⁴⁶, après sa remontée de l'Ucayali. Il devait faire un apport de 30 000 Livres sterling dans la société commune qu'ils avaient créée. Mais sa liquidation, après la mort de Fitzcarrald, a été désastreuse car les péons indiens s'étaient enfuis à l'annonce de la disparition de leur patron vénéré. N. Suarez envoie sur l'Inambari, en 1902, une mission d'exploration et d'occupation des *gomales*, dirigée par L. Varnoux. Mais la région devait être occupée peu après par des *caucheros* péruviens ce qui entraîna l'expulsion de la mission bolivienne. Faute de moyens de la Délégation Nationale pour appuyer cette avancée, N. Suarez avait dépêché le vapeur "Illimani", avec une escorte des 9 policiers de Riberalta, renforcée de 50 de ses *caucheros* d'El Carmen.

L'auteur produit une relation de l'époque des débuts du *caucho* et de ses pionniers. Il fait état de l'incendie criminel, après la mort de Vaca Diez, du centre d'Orton. Il fait l'éloge de la douceur de Vaca Diez avec les *barbares*, mais note aussi le manque de capitaux qui a gêné ce grand du caoutchouc dont la liste des *barracas* est produite. Il consigne l'arrivée de 500 Japonais avec le boum du caoutchouc, mais la majorité d'entre eux est repartie en 1912. Un état des commerçants détaillants est fourni. L'abandon du projet de chemin de fer Riberalta-Guayaramerin est évoqué, après l'éclatement de la crise du caoutchouc en 1910. Il énumère les journaux locaux. L'auteur note que la *Casa Zeiller* a pris la succession de Braillard.

En 1925 N. Suarez devient l'actionnaire majeur de la Lloyd, la future compagnie aérienne nationale de la Bolivie.

TORRIBIO GUTIERREZ, 1888 - *Recuerdo del Oriente*. Imp. del Cruzado, La Paz, 1ère partie, 56 p. (CPSR)

Mots-clés : Mine, transport

A côté de fastidieuses digressions poétiques préliminaires, l'auteur fait état d'une expédition au *cerro* de San Simon. Cet ancien territoire des Indiens guarayos est l'objet d'une tenace tradition, née après l'expulsion des Jésuites en 1767, assurant qu'il a été à l'origine, avec ses mines d'or, de la prospérité des anciennes missions. Cette expédition comprenait des mineurs anglo-saxons, dont un certain Eduardo Fleming. Au contraire de l'entreprise menée par Vaca Diez vers la même époque et qui avait été infructueuse, elle a donné des résultats positifs. Après une ascension de moins de 2 heures, l'équipe a atteint le sommet du pic, de 6 000 pieds¹⁴⁷, où elle a découvert des puits de mine anciens. La constitution d'une société, "Porvenir Nacional", a été décidée par les membres du groupe, et ce d'autant plus que "d'autres veines et placers"

146 - Affirmation qui contredit celles d'autres auteurs...

ont été découverts. Les mineurs américains Alfred Long et John Pierce, après avoir sondé au plus profond, ont confirmé l'existence de traces de métal précieux.

La présence d'un curé, Vaca Guzman -frère de Vaca Diez ?- est troublante et amène à s'interroger sur l'origine des informations propres à cette équipée¹⁴⁸. Proviennent-elles de l'expédition organisée par Vaca Diez et qui, faute de résultats probants de l'analyse des échantillons, aurait abandonné le projet d'une exploitation ?

De retour à Villa Bella, l'auteur produit des chiffres intéressants sur la croissance du trafic de ce nouveau port fluvial situé à l'entrée des fameuses *cachuelas* du Madeira, au moment du boum naissant du caoutchouc.

Année	Descente du Madeira *	Remontée du Madeira*
1882	12	10
1883	18	34
1884	53	42
1885	56	70

Trafic fluvial (nombre d'embarcations) sur le Madeira en 1885

VACA CHAVEZ, Fabian, s.d. - *El Departamento del Beni, 1912-1913. Informe del prefecto*. Talleres gráficos La Prensa, La Paz, 83 p. + XXXI p. d'annexes. (BUCC)

Mots-clés : Main-d'œuvre, chemin de fer, frontière, économie, foncier, mission, voie de communication

Abordant dans son rapport la protection des indigènes, le préfet note les nombreux abus résultant des coutumes locales, tels ceux propres à la quasi-mise en esclavage des péons et domestiques. Ceux-ci sont même légués en héritage ou donnés pour dette aux créanciers, pratique reconnue par les autorités... Or, note l'auteur, le Brésil a promulgué un code de protection des natifs qui est appliqué et a attiré beaucoup d'Indiens du Beni, mais aussi des délinquants locaux. Aussi la préfecture a-t-elle enfin dicté un décret de protection des indigènes de la région.

"En réalité il n'existe pas un seul chemin proprement dit dans le département du Beni". Par contre, le préfet a l'espoir de voir s'achever, en 1913, le chemin de fer de Guayaramerin à Riberalta¹⁴⁹ dont 15 km sont en cours. Il note la décadence de l'élevage et de l'agriculture, d'ailleurs incapables de satisfaire aux besoins locaux. Pour les besoins de la colonisation, de 1910 à 1913, on a enregistré 298 demandes de concessions représentant 1,2 million ha. Mais très peu de titulaires de concessions honorent les engagements de mise en valeur prescrits par la loi de 1905 car la spéculation

147 - Soit 2 000 m environ, mesure exagérée car ce pic ne dépasse pas 900 m.

148 - Un ouvrage de vulgarisation, *Sur les traces de Fitzcarraldo* de C et P. Georgescu—Pipera et traduit de l'espagnol, évoque (pp. 308—311) l'or du *cerro* San Simon. Il fait état, à partir de sources vagues ou fausses (Ch. Suarez Arana), d'une expédition de 1862 avec un curé Galvez accompagné de deux Anglais, d'un Espagnol et d'Isidoro Aguirre, de Santa Cruz. Ils auraient retrouvé les mines d'or mais durent fuir devant une attaque de malaria...

149 - La crise du caoutchouc, qui débute en 1910 et frappera plus tardivement le Beni et le Pando boliviens, empêchera cette prolongation de la voie ferrée qui s'arrêtera à Puerto Murtinho au Brésil, face à Villa Bella.

tion est leur principal but. De nombreuses occupations illégales de vastes domaines résultent de cette situation confuse. Le délégué déplore la méconnaissance du travail agricole d'où le recours à une agriculture extensive et propose la création de colonies militaires. Il regrette l'échec complet de la mission de Guarayos conduite par le père Pierini.

Il décrit les provinces de l'Itenez et de Vaca Diez. Pour l'Itenez, la pacification reste à faire dans *"une des plus éloignées, étendues et inexplorées des provinces... il y existe de nombreuses hordes de sauvages jamais soumises et dont les incursions interrompent de temps à autre le service public ou le travail dans les gomales"*.

VACA DIEZ, Antenor, 1989 - *De Santa Cruz a Reyes. Cronica de un viaje*. Edition Cronica Aguda, La Paz, libro 1, 54 p. (Biblioteca medica boliviana) (BUCC)

Mots-clés : Voie de communication, service public, Indiens *bravos*, abus, main-d'œuvre, économie

Ce texte livre le récit du voyage réalisé en 1876 par Vaca Diez et sa famille, exilé de La Paz et se rendant de Santa Cruz chez son père au Beni. Il note que le mauvais état des chemins gêne beaucoup le commerce avec Santa Cruz, que le centre de Portachuelo donne de la canne à sucre en abondance et se consacre aussi à l'élevage. Il signale le vol d'un péon par *"un voisin très aisé"*. A Santa Cruz, il considère que *"le manque d'esprit civil est incarné par la municipalité"*. Il fournit comme exemple la navigation du canal du rio Nuevo qui débouche sur le Piray, canal exécuté par la préfecture du Beni et la mairie de Santa Cruz, mais ensuite laissé à l'abandon.

Il a emprunté en bateau le rio Piray et constaté que les voyageurs redoutent les attaques contre les navires, qui sont habituelles par des Indiens sirionos dont il admire les arcs et flèches. Il note que son père, Manuel Vaca Guzman, a exploré le rio Nuevo, mais s'est vu refuser, en échange, des concessions de terres; l'exploration entière du rio a été attribuée ensuite à N. Suarez et au préfet. Situé à proximité de San Antonio, dans le Secure, il existe un village-refuge des Indiens de Trinidad qui ont fui les vexations et les abus des Blancs de cette ville. Il l'a visité avec son frère curé, José N. Ils y ont constaté que ces Indiens ont été soumis *"aux prélèvements illimités, aux abus de prébendes recherchées car source d'enrichissement rapide, aussi un simple corregidor est un sultan dans son village"*.

Si Vaca Diez fait état d'un point de vue très favorable aux Indiens de Mojos, par contre il n'estime guère ceux des Andes : *"D'un Mojo on peut faire un orateur, un musicien, un diplomate ; d'un Indien d'en haut on ne peut rien attendre"*. S'il salue le rôle positif de la colonisation jésuite à Mojos, il constate que la République a peu marqué les esprits : *"Que représente la Patrie pour ces hommes ? Une souveraineté bien oubliée qui est prompte à recevoir le tribut, moins à donner ce qu'elle promet ou ce que légalement on lui demande"*. Aussi dénonce-t-il la double loi de Mojos, l'une, celle qui est bonne pour le peuple indigène, et l'autre favorable aux *viracochas* ou Blancs aisés. Aussi, estime-t-il que les Indiens n'attendent plus rien des autorités. Cette situation explique qu'ils ont émigré dans des régions désertes et inexplorées où *"là, ils n'ont pas à faire face aux froncements de sourcils terrorisants de l'administrateur, ni à la man-*

suétude hypocrite du curé qui leur ôte leur dernier pain comme droit d'enterrement". Il note qu'à Santa Cruz, il y a 2 000 Indiens de tous métiers et autant qui travaillent sur les *gomales* du Madeira, mais "*ceux-là ne reviendront pas*". Il loue le caractère de la population de Trinidad formée à l'origine de gens venus de Cochabamba ou de Santa Cruz; ils y ont réalisé ensuite des fortunes honorables par leur travail et exemptes d'abus envers les Indiens. Vaca Diez a cherché à embaucher de péons pour ses projets, mais s'est heurté au système des *concertados*, c'est-à-dire des péons recrutés par un patron, mais sans une garantie d'emploi régulier. Aussi, pendant les temps morts, ils ne peuvent s'embaucher ailleurs et doivent subvenir à leurs besoins, d'où la réclamation d'un statut clair et loyal de l'embauche.

San Javier est une localité peu peuplée, mais cultivant un excellent tabac; par contre, les activités du rio Mamoré et du port de San Pedro sont décadentes.

Il dénonce, comme d'autres auteurs, les abus de l'abattage du bétail sauvage ce qui entraîne sa raréfaction. Les villages où il y avait les meilleures battues étaient Santa Ana, San Borja et Reyes. Par contre Loreto, San Pedro, Exaltación possédaient du bétail en quantité moindre. Quant aux villages de San Antonio, Chiguambo, Poramito, Espiritu et San Borja, s'ils eurent jadis des troupeaux inépuisables, aujourd'hui ils n'ont plus que des pâturages déserts. L'ulcère du bétail ou *espundia* se rencontre à Reyes tout comme à Apolo, Ixiamas et Tumupasa. Reyes vit de l'élevage, mais il y a eu destruction des troupeaux sauvages de la région afin d'en vendre le cuir au Madeira¹⁵⁰.

La principale activité du rio Beni est la cueillette du quinquina dans les missions de Covendo, San José. Ixiamas et Guachi. Fils d'un *quinero*, Vaca Diez recommande un bon système de coupe de l'écorce pour éviter la disparition des arbres ce qu'ont négligé de faire les missions. Il en profite aussi pour dénoncer les abus des missionnaires qui n'éduquent pas, utilisant les Indiens pour la cueillette, voire pour un enrichissement personnel. Certains seraient revenus riches en Europe car ils revendaient aussi les vivres à des "*prix fabuleux et avec tromperies sur les poids et mesures*"¹⁵¹. Vaca Diez fait état du mauvais caractère des Indiens de la rive gauche du rio Beni. En effet, ils se refusent à tout travail régulier donc n'ont pas, selon lui, une possibilité de s'améliorer, aussi propose-t-il une intégration administrative de ces Indiens... En conséquence, il estime que le régime des missions est obsolète, les pères s'opposant au travail des Indiens à l'extérieur tout en les maintenant dans un stérile conservatisme. Mais il rejette aussi le centralisme étatique, peu adapté à ces lointaines contrées, et propose une décentralisation.

VACA DIEZ, Antenor, 1894 - *Memorial que presenta al delegado nacional en el Madre de Dios, Acre y Purus*. Imp. El Nacional, La Paz, 73 p. + 9 p. d'annexes. (CDNL)

Mots-clés : Caoutchouc, foncier, économie, Indiens *bravos*, commerce, main-d'œuvre, voie de communication

150 - Ce commerce est déjà signalé plus tôt (à partir de 1867), par le père Maccheti et ensuite par le voyage des frères Keller.

151 - Situation confirmée implicitement par le rapport du père Mendizabal qui cite le curé de Cavinass qui s'enrichit en vendant du riz...

Ce sont un historique et une défense de la profession de caoutchoutier qui sont présentés contre le projet d'une taxation envisagée par le gouvernement. Vaca Diez demande une prise en considération du rôle des industriels du caoutchouc qui passe par la reconnaissance de la propriété de leur *seringales*.

Les premières *barracas* s'installèrent sur le Madeira avec des péons venus des îles de l'Amazonie¹⁵² où d'excellents résultats avaient été obtenus. Mais, peu après, le gouvernement brésilien devait créer une taxe de location foncière; si elle n'a pas pu être appliquée sur le terrain, elle a fait baisser la valeur des terres. Ensuite, a eu lieu l'adjudication publique des terrains, formule qui a rencontré peu de succès. Enfin, la Chambre des Représentants de Manaus a voté une loi reconnaissant le droit à l'exploitation des arbres, mais ne donnant pas la propriété foncière. Puis, une taxe *ad valorem* de 10 % a été mise en recouvrement à l'exportation. Cela a permis de subventionner une compagnie anglaise de vapeurs qui a desservi les *gomales* à la satisfaction générale. Finalement la propriété totale a été reconnue aux exploitants.

Prenant le cas du quinquina, Vaca Diez note la destruction des meilleures variétés, puis la vente de produits médiocres ou adultérés causant la chute des cours du marché. Les entreprises utilisaient, pour exporter vers le Madeira et l'Atlantique, le port naturel de Rurrenabaque où des centaines de *balzas* arrivaient. Mais, en 1875-76, le marché s'est effondré entraînant l'arrêt des ventes. Aussi, le père de Vaca Diez, qui employait 60 péons, attiré par les perspectives offertes par le caoutchouc exploité sur le fleuve Madeira, partit avec d'autres collecteurs tels que Arteaga, A. Cortez, C. Roca, Perdriel et M. Vasquez, pour explorer, sur les rives du Beni, la région de Cavinás avec l'aide des Indiens. Le succès fut complet car le caoutchouc se rencontrait partout en abondance. Aussi acheta-t-il un *seringal*, Naruru, en 1876. Il devait obtenir en 1877 de bons résultats prometteurs pour le futur. Les premiers *gomales* devaient s'étendre jusqu'à Etea. Ces terres, considérées comme des propriétés pleinières, eurent ensuite une forte valorisation. L'*arroba* valait alors 5 à 6 Bs. En 1879 arriva à Reyes une commission d'exploration pour le compte de la Compagnie Salvatierra Nicanor, celle-ci appuyée "*à son habitude par le préfet*", constate amèrement Vaca Diez. Jusqu'en 1880, date de l'exploration du Beni par Heath, il existait 11 établissements *gomeros* avec 222 péons : Vaca Diez en détenait 3 avec 108 employés. On enregistrait déjà un mouvement spéculatif de revente des concessions. Vaca Diez relate la difficulté de la vie des patrons du caoutchouc : Galdo tué en 1876 par ses *mozos* (employés), J. Arroyo mort de fièvre en 1880, Viador Buceta tué par une attaque des Caripunás en 1886, Estivaris Farfán assassiné par des Araonas (à propos d'une Indienne), N. Arzabe tué en 1890 par ses péons, de même qu'en 1893, les frères Viveros. Plus tous ceux, ajoute Vaca Diez, repartis ruinés...

Lorsque la navigation du Beni devint possible jusqu'à Cachuela Esperanza, grâce aux explorations de Heath¹⁵³, l'enthousiasme des milieux d'affaires provoqua un nouveau boum. En 1881, Vaca Diez envoyait 2 missions explorer le bas Beni et le Madre de Dios et y préparer les terrains à gomme et les cultures vivrières. En 1882 apparaissaient les nouveaux *gomales* : San Pedro, Buen Jardin, Ivon, Alianza, Orton, Florida, Progreso, Buen Retiro et Correnteza. Vaca Diez fondait alors la *barraca*

152 - C'est-à-dire de l'île de Marajo dans le delta du fleuve, puis ensuite du Ceara, région pauvre du Nordeste brésilien.

Colonia, sur un port naturel signalé par Heath. La maison commerciale des Suarez, à Cachuela Esperanza, ouvrait ainsi que la douane de Villa Bella. En 1883 s'installait la maison Braillard de Paris, puis la société Richter¹⁵⁴ de La Paz en 1884, tandis que Braillard créait une succursale à Riberalta qui s'appelait alors *barraca* Colorado. L'apogée du caoutchouc devait entraîner le dépeuplement des localités du Beni et de Santa Cruz, alors qu'à La Paz on prétendait que "*le caoutchouc c'était collecter les Livres sterling sur les arbres*". En 1883 la colonie des Paceños (natifs de La Paz) du Beni devait achever de se désengager du quinquina au profit des *gomales*. Les Farfán, Cárdenas, Ribera, Antezana, Belmonte, Mariaca et Arzabe, faute de terres libres pour y exploiter le caoutchouc, allèrent alors sur le Madre de Dios, resté vierge de toute exploitation. Ils y découvrirent de riches *gomales*, entre autres ceux des futures *barracas* de Canada, Maravillas, Conquista, El Sena, Camacho. Avec l'arrivée en nombre des concurrents et du commerce, les vivres devaient vite faire défaut pour répondre aux nécessités des péons, surtout après la grande inondation de 1886 qui détruisit les récoltes. Les besoins croissants en rameurs indiens devaient susciter une intense recherche de main-d'œuvre menée par les patrons de Trinidad, Loreto, San Ignacio, Exaltación, San Ramon et Santa Ana. Il en a résulté l'édification de fortunes rapides, car le transport devint l'activité la plus rémunératrice, produisant 12 à 15 000 Bs de revenu net annuel, pour le patron d'un équipage de 11 hommes.

VACADIEZ, Antenor, 1888 - *Propuesta Vaca Diez*. Rio Orton, 41 p. (CDNL)

Mots-clés : Voie de communication, économie, caoutchouc

Il s'agit des propositions de lois déposées au Congrès par Vaca Diez, devenu sénateur du Beni. En ce qui concerne les voies de communication, l'objectif est double avec l'ouverture des pistes intérieures et extérieures :

- établir une navigation à vapeur sur le rio Beni et ses affluents;
- réaliser un chemin charretier, de Florida à Paconabas, joignant l'embouchure des rios Beni et Mamoré;
- construire le sentier unissant Florida à Exaltación pour le transit du bétail bovin;
- explorer les affluents et lacs de la confluence formée par les rios Beni, Yacuma et Mamoré;
- lancer d'autres explorations entre Florida, Exaltación, Rogo, Aguado et Reyes.

Vaca Diez note que jusqu'à l'exploration de Heath, en 1879, on pensait que le Beni n'avait pas d'autres affluents que ceux de sa partie supérieure, depuis la confluence du rio Madidi. Le cours du Madre de Dios restait encore ignoré, malgré les apports du colonel Maldonado¹⁵⁵. Ce rio est maintenant en voie de colonisation par les *caucheros*. Le texte donne quelques précisions économiques sur les autres voies.

Vaca Diez propose d'amener un vapeur, pour naviguer sur le Madre de Dios, chargeant 15 t et remorquant le double. Ce navire ferait 2 fois par mois un trajet Rurrenabake-Madre de Dios. Il note les inconvénients du manque de communica-

153 - Heath, E., 1882.

154 - Qui fit d'abord fortune dans le quinquina.

tions pour l'exploitation du caoutchouc. Entre 5 et 11 péons doivent être distraits du travail, pendant 8 jours, dans chaque *barraca* pour assurer le transport, soit au total pour la zone d'exploitation 4 000 *arrobas*/an représentant une valeur de 10 000 Bs perdue pour le fisc. Il estime les réserves de caoutchouc à 30 ans, avec une exploitation intensive utilisant un effectif triple de péons. Or, actuellement, seulement 20 % des *gomales* sont en activité, ce qui donne une réserve estimée à 60 ans. Mais, Vaca Diez, avec lucidité, fait état aussi des essais de plantations de caoutchouc en Asie et des menaces de leur concurrence future. Concernant le bétail, il dénonce la dilapidation des troupeaux des Jésuites par les gouverneurs, et demande pour sa société une concession de 300 *milas cuadradas*, soit 1 200 km² pour recréer un élevage, ce qui lui sera refusé.

VACA DIEZ, Antenor, 1894 - *El río Orton y su colonización*. Imp. El Nacional, La Paz, 137 p. (CPV)

Mots-clés : Caoutchouc, Indiens *bravos*, main-d'œuvre, foncier, insécurité, mine, démographie, voie de communication

Il s'agit d'une collection d'articles réunis et publiés d'abord par le journal fondé par Vaca Diez, la *Gaceta del Norte*. Successivement sont traités :

- la description des hévéas et de leurs types, l'historique de l'exploitation. Il note la première utilisation pratique du caoutchouc avec les torches utilisées par les indigènes de Caupolican;

- l'histoire des débuts de Vaca Diez en 1876 : 500 *arrobas* de latex ont été d'abord vendues à la maison Richter qui faisait le négoce du quinquina; en 1878 sa production passe à 2 000 *arrobas* favorisée par l'exploration de Heath, ami de Vaca Diez, qui a permis, avec l'ouverture à la navigation du rio Beni, une expansion du commerce attiré par la fièvre de l'or noir. Faute de main-d'œuvre, on s'est tourné vers la "*pacification des sauvages*" locaux, ce qui a facilité l'exploration et entraîné la découverte de nouveaux gisements d'hévéas. Vaca Diez a exploré le rio Orton d'où il a chassé les Indiens caripunas avec l'appui des Araonas; en 1890, il s'y est installé. La commercialisation a gagné alors du terrain et entraîné une spéculation sur les ventes et reventes de terrains de *gomales*. Il en a résulté l'apparition d'industriels -*los cambeadores*- se consacrant à l'exploration, puis au négoce des terrains découverts et obtenus en concessions. Vaca Diez dénonce, à partir de cette spéculation, la difficulté d'obtenir une propriété définitive de *gomales*. Il souligne la découverte par Heath de la richesse en *gomales* de l'Orton. Mais Vaca Diez reconnaît aussi son erreur d'avoir voulu diriger 2 exploitations éloignées de 500 km. Faute de trésorerie, il a dû s'associer avec N. Suarez¹⁵⁶, à qui il rend hommage pour son honnêteté commerciale. Il relate la révolte d'une partie de ses péons, mais n'en précise pas l'origine : l'excès de travail sous une discipline de fer ainsi que le notera J.M. Pando ? Il estime à 300 000 Bs le coût, en 1882, des dépenses réalisées pour l'installation de ses activités sur le rio Orton. Une liste donne les nouveaux *siringales* ouverts par Vaca Diez. Il évoque la recherche de l'or du *cerro* de San Simon, menée avec des mineurs anglais et améri-

155 - Qui mourut noyé en tentant de franchir le rapide *el Calderon del Infierno* en 1860.

cains. Mais ce fut un échec¹⁵⁷ dû à la faible teneur du minerai rencontré dans le rio de Los Cojones. Avant de s'installer sur l'Orton, Vaca Diez est parti à la recherche des Indiens araanas amis qu'il avait connus et "honorés" dans sa première *barraca*. Il a ainsi visité la région du rio Tahuamanu, où il a noté les habitudes des Indiens et leurs alliances. La tribu des Caripunans comprenait alors, selon ses estimations, 1 000 familles. Elle était la plus guerrière et attaquait les *barracas*, pratiquant aussi l'anthropophagie¹⁵⁸. Les Araonas, qui étaient au moins aussi nombreux, résidaient entre les rios Madre de Dios, Orton, Abuna et Acre. On ne connaissait pas alors les tribus vivant entre l'Acre et le haut Purus. Vaca Diez note l'installation de ses voisins *caucheros* et sa politique d'achat systématique des *gomales* découverts pour éviter les problèmes de voisinage; la fondation de Puerto Rico, achetée à Endara, à cause de la proximité d'Indiens amis et de sentiers menant à l'Acre, cours d'eau navigable. Vaca Diez passa un accord avec les tribus araanas qui acceptèrent ensuite de travailler aux *gomales*, mais en conservant leurs jardins et leurs familles et en suivant leur rythme de travail¹⁵⁹. Le majordome Ramirez a suivi la même pratique sur le rio Tahuamanu. Vaca Diez fait état de l'assaut et de la destruction de la *barraca* Claire, ordonné par N. Salvatierra, son ennemi, comme de la découverte de tribus chajas, entre deux petits affluents de l'Orton. Il décrit les *seringales* du rio Orton et les types de produits.

Il fournit, pour le recensement demandé par M.V. Ballivian¹⁶⁰, la liste des *gomales* exploités à l'époque.

VAN DEN BERG, Hans, 1986 - Historiografía del Oriente boliviano. Logros y Tareas. In : *Shu-Pihui* 84. CETA, Iquitos (Pérou), n° 29. (BUCC)

Mots-clés : Bibliographie, révolte indienne

Le père Van den Berg, actuellement directeur de la bibliothèque -une des plus riches en Bolivie pour les sciences humaines- de l'Université Catholique de Cochabamba, est un spécialiste des sources propres aux groupes autochtones de Bolivie. Longtemps, l'histoire n'a considéré que les minorités dominantes, ce qui est le cas pour le Beni et le Pando. Il note que Nordenskjöld a été le précurseur de la découverte du haut degré culturel et technologique des peuples de ces régions. Il relate les écrits coloniaux et détache aussi l'œuvre du Péruvien Maurtua¹⁶¹ qui a publié les vieux textes espagnols. Evocation est faite de la révolte d'Andrés Guachoco (ou Guachayo)

156 - A la mort accidentelle de Vaca Diez, N. Suarez devint le détenteur de son héritage et exerça la tutelle de ses enfants.

157 - Vaca Diez passe sous silence que la société qu'il comptait créer avec les actionnaires de la riche mine d'argent de Colquechaca ne put aboutir, ce qui lui enleva les possibilités de financement qu'il escomptait pour assurer l'exploration du *cerro* San Simon.

158 - Il existe un débat sur la véracité des pratiques anthropophagiques attribuées par nombre d'auteurs sérieux à certains groupes d'Indiens amazoniens. L'anthropologie moderne, et parfois réinterprétative, s'efforce de démystifier ce problème ou de le transférer au niveau de pratiques rituelles (P. Clastres, *Chronique des Indiens guayaquis*), occasionnelles pour nombre d'auteurs, en Amérique du Sud comme dans le Pacifique Sud. A l'époque, en effet, l'anthropophagie était un signe aggravant, pour les Européens, de la condition jugée infra-humaine des "sauvages" et pouvant justifier donc leur extermination...

159 - Pando écrit : "Soumis à une discipline sévère et inflexible"...

160 - Ballivian, V.M., 1902.

et sa recherche de “*la terre sans mal*”. Ce mouvement a été ainsi commenté par G. Pacheco, Président de la République : “*Les désordres qui se sont déroulés dans le Beni n’ont aucun caractère politique : ils sont simplement la conséquence naturelle des abus et violences qui furent commis contre les indigènes par les agents du recrutement des travailleurs pour l’exploitation du caoutchouc*”¹⁶². Citation est donnée de la prise de position indigénophile de R.G. Moreno : “*mettons-nous debout pour envoyer notre adieu aux derniers Indiens de Mojos*”¹⁶³.

Le texte fournit une bibliographie de base.

VAN DEN BERG, Hans, 1998 - *Bibliografía de las etnias del Oriente Boliviano*. Universidad Católica Boliviana, Cochabamba, 505 p. (BUCC)

Mots-clés : Bibliographie, ethnie

Cette publication de caractère ethnologique est aussi accompagnée d’un volume de bibliographie des langues des ethnies de l’Orient bolivien. Cette somme permet de faire le point sur la littérature de caractère ethnique, historique et sociologique des peuples autochtones orientaux. Ainsi que le sous-titre le précise, il s’agit “*d’une œuvre en construction permanente*”. Ce travail est présenté sous forme d’un catalogue de textes concernant la trentaine de groupes ethniques recensés en Orient. On peut regretter que cette recension systématique ne soit pas accompagnée d’un index des auteurs pour faciliter les recherches. Cet ouvrage, qui compile les sources coloniales comme celles de la période républicaine jusqu’à nos jours, est un instrument indispensable pour la connaissance des populations boliviennes de l’Orient. Notons cependant une étonnante lacune : l’absence des importantes publications de Ph. Erikson sur le groupe chocobo.

VARNOUX, Luis, 1902 - Descripción física de la cadena de Apolobamba. *Boletín de la Oficina Nacional de Inmigración*, n° 24, pp. 815-818. (CPSR)

Mots-clés : Géographie physique

L’auteur, français ou Suisse d’origine, a accompli de nombreuses missions de reconnaissance pour le service topographique, mais rares sont ses articles disponibles.

La chaîne d’Apolobamba est une des plus puissantes des Andes avec une hauteur moyenne en amphithéâtre de 5 000 m, mais avec des crêtes dépassant de 500 à 800 m le niveau moyen de la chaîne. L’auteur note l’unité des formes du relief autour d’un point central “*le nudo de Apolobamba*” à 4 850 m. Ce système montagneux sert de bassin au puissant rio Madre de Dios.

VASQUEZ-MACHICADO, Humberto, 1941 - Exploración del río Verde. *Boletín de la Sociedad de Geografía de La Paz*, n° 63, pp. 68-79. (BUMSA)

Mots-clés : Exploration

161 - Mautua, V.M.

162 - Position lénifiante et typique des responsables politiques pour qualifier les troubles en régions coloniales, comme l’était alors le Beni, et récusant toute remise en cause de l’ordre politique et de ses agents...

163 - *Archivo de Mojos y Chiquitos*.... Jugement intéressant car R.G. Moreno est suspecté, par certains auteurs boliviens, d’un fort préjugé anti-indien...

H. Vasquez-Machicado¹⁶⁴ et son frère étaient deux brillants historiens boliviens. Ils se sont attachés particulièrement à l'étude des problèmes frontaliers en Orient. L'auteur constate qu'en 1877 la commission mixte de démarcation s'est trompée de rio en établissant une borne sur le rio Tarvo, croyant qu'il s'agissait du rio Verde. En 1908, Fawcett¹⁶⁵ a exploré ce rio, mais n'était pas autorisé à mettre des bornes-frontières. En 1940, une nouvelle commission le visita et rencontra un Brésilien résidant là depuis 1932 avec sa famille bolivienne : il était l'unique habitant connu à 300 km à la ronde. Cet homme ne connaissait que son secteur de résidence dans un rayon de 5 km.

Le texte note l'aspect désolé de cette zone et ses dangers naturels; on n'y rencontre pas d'Indiens, sauf la présence de traces anciennes.

VASQUEZ-MACHICADO, Humberto, 1944 et 1982 - Notas para una Geopolítica Boliviana. *Boletín de la Sociedad de Estudios Históricos y Geográficos de Santa Cruz*, n° 26, pp. 3-18; *Folleto Hoy*, 16 p. (BUSC)

Mots-clés : Voie de communication, géopolitique

Dans cet article de portée très générale, référence est faite à C. Malagrida¹⁶⁶ : *“Le territoire de l'actuelle République de Bolivie, loin d'être une unité géographique proprement dite, constitue un conglomérat de trois régions naturelles, différentes entre elles et appartenant à d'autres unités ayant une existence propre : les Andes, le bassin de La Plata et l'Amazonie”*. Vasquez-Machicado concède à propos de l'Orient bolivien qu' *“il n'offre pas une haute valeur rémunératrice à court terme”*, d'où son abandon par l'Etat. Le texte défend une politique d'intégration nationale complète, avec l'achèvement d'un réseau de voies de communication ferroviaires et routières, ceci de façon à ce que la Bolivie ne soit plus un hinterland.

VASQUEZ-MACHICADO, H., 1990 - *Para una historia de los límites entre Bolivia y el Brasil*. Editorial Juventud, La Paz, 528 p. + cartes. (BUMSA)

Mots-clés : Frontière

La genèse diplomatique du problème de la frontière du Matto Grosso brésilien et de la Bolivie Orientale est exposée très en détail. Les circonstances propres à l'invasion brésilienne de 1825, les incidents et contestations de territoires limitrophes jusqu'en 1850 avec les attendus du traité de 1867 sont rappelés. Ce traité, dit Muñoz-Lopes Netto, de 1867, signifie pour l'auteur l'abandon d'une sortie indépendante sur l'Amazone comme sur le rio Paraguay; en effet, les lagunes reconnues alors à la Bolivie ne permettant pas la navigation en saison sèche. Il fait l'impasse, néanmoins, sur le fait bien connu que les *cachuelas* du Madeira étaient difficilement navigables

164 - Vasquez-Machicado, H. y Vasquez-Machicado, J., 1988.

165 - Fawcett, R.A., 1909.

166 - C. Malagrida est l'auteur de *El factor geográfico en la política de los estados de América del Sur*, 1919.

et que, géopolitiquement, le Brésil et le Paraguay surveillaient jalousement ou interdisaient le trafic fluvial sous pavillon bolivien...

Le problème de San Matias, poste peuplé de Boliviens, situé juste sur la limite frontalière officielle est évoqué : grâce à l'action du diplomate Mujía, il est resté à la Bolivie.

VELARDE, D.J.F., 1886 - *El Madera y rios que lo formen. Ultimas exploraciones en los rios Beni, Madre de Dios Orton y Abuna*. Imp. d'O Paiz, Rio, 13 p. (CDNL)

Mots-clés : Démographie

Cet ambassadeur de Bolivie donne une description des cours d'eau et déplore la longue absence d'intérêt de la Bolivie envers les régions amazoniennes. Seules quelques données bien sèches accompagnent le commentaire. Ainsi le rio Beni est peuplé de 2 117 civilisés, le Madre de Dios de 587 et l'Orton de 123, ce dernier rio produisant 370 t de caoutchouc.

VIAL, A.B., 1903 - Ojeada sobre una parte de Bolivia (Frontera del Matto Grosso). *Boletín de la Oficina Nacional de Inmigracion*, n° 31-32-33, pp. 395-398. (CPSR)

Mots-clés : Colonisation

L'auteur constate que les sols sont incultes mais riches dans cette région marginale. Il y a manque de main-d'œuvre d'autant plus la population y est faible et dispersée. Si le fer et l'or y ont été exploités par les Jésuites, une connaissance géologique détaillée fait défaut pour envisager une relance des prospections. Enfin, une partie de cette vaste région reste à pacifier car elle est occupée par des tribus d'Indiens *bravos*.

VILLANUEVA, P., 1902 et 1903 - Las fronteras de Loreto. *Boletin de la Sociedad Geografica*, Lima, t.12, pp. 361-443; t. 13, pp. 30-54. (BN Lima)

Mots-clés : Démographie, étranger, frontière, caoutchouc

Ce gros article, écrit par un délégué administratif péruvien de l'Orient, est particulièrement bien informé sur les problèmes de la course au caoutchouc dans les zones aux frontières imprécises ou en litige de l'Amazonie centrale. Il dénonce les poussées des cueilleurs de caoutchouc boliviens et leurs empiétements sur une zone telle que le Madre de Dios, considérée comme relevant de la souveraineté de Lima. L'auteur dresse un tableau saisissant des conditions inhumaines propres à l'exploitation des riches gisements de caoutchouc boliviens de l'Acre par les *caucheros* péruviens. Cet article a provoqué une mise au point critique et bien informée, mais restée anonyme, probablement d'origine bolivienne, publiée dans un autre texte¹⁶⁷.

VILLAZON, E. (Consulat de Bolivie en Belgique), s.d. (1902-1903 ?) - *Rapport sur le problème de l'Acre*. Imp. Schotter et Von Eckart, Bruxelles, 27 p. (CPV)

Mots-clés : Colonisation, frontière

Le texte analyse le contenu du contrat de l'Acre. Les objectifs de la société formée, le "syndicat bolivien-américain" de New York, étaient :

- d'assurer une possession effective de ces territoires, de les mesurer et de délivrer des titres réguliers en respectant les droits acquis;
- de percevoir des impôts dont 60 % seront réservés à la Bolivie;
- d'organiser des services publics : police, santé, transports;
- de créer des infrastructures de base : télégraphes, chemin de fer, ports, etc.;
- de conserver à la Bolivie des juridictions politique, militaire et judiciaire sur le Territoire;
- que la société n'ait pas de concessions gratuites de terres, à l'exception d'une préférence sur les terres vierges.

L'auteur dénonce la campagne d'opposition du Brésil et son chantage en exigeant un nouveau traité de frontières. Le capital du Syndicat, soit de 300 000 à 500 000 Livres sterling, indique qu'il ne peut y avoir, vu sa modestie, de conflit de souveraineté alors que le Brésil a accordé en concession 1 600 000 ha à la Compagnie Hanséatique.

VILLAZON, Eliodoro, 1906 - *Alegato de parte del gobierno de Bolivia en el juicio arbitral de fronteras con la república del Perú*. Cia Sud Americana de billetes, Buenos Aires, 315 p. + cartes. (CPSR)

Mots-clés : Frontière

Il s'agit de la seconde preuve bolivienne apportée à la procédure d'arbitrage menée par l'Argentine concernant la frontière avec le Pérou, après celle des ouvrages de Saavedra¹⁶⁸ de la même date. Cet ouvrage, dû au plénipotentiaire bolivien en poste à Buenos Aires, est plus synthétique que celui de Saavedra. Surtout il présente copie de cartes anciennes intéressantes. Il n'apporte guère d'éléments nouveaux à l'affaire en jugement, sauf produire les actes civils publics impliquant les territoires litigieux. Ceux-ci confirment l'intervention tardive, en 1894, du Pérou vers les rios Tambopata et Madre de Dios. Mais, si la pudeur diplomatique ne l'écrit pas alors, il s'agit bien de l'avancée du front du caoutchouc qui est le motif réel du litige...

WALLE, Paul, 1914 - *La Bolivie et ses mines*. Guilmoto éditeur, Paris, 444 p. + cartes. (CPJ CR)

Mots-clés : Caoutchouc, voie de communication, démographie, foncier, main-d'œuvre

Un chapitre de ce gros ouvrage, publié aussi en anglais (Bibliothèque du Congrès à La Paz), est consacré "aux régions caoutchoutifères" de Bolivie. L'auteur - il était chargé de missions économiques à la Chambre de Commerce de Paris - est un bon connaisseur de l'Amazonie brésilienne et du Pérou, pays sur lesquels il a publié plusieurs livres. Il constate la difficulté des communications entre La Paz et le haut Beni, énumère les chemins possibles d'accès, tout en notant les faibles densités humaines de ces zones tropicales marginales. Or, frein à tout développement, il fait état du peu d'engouement des *serranos*, ou montagnards andins, pour aller y vivre. La

168 - Saavedra, B., 1906.

population du Territoire des Colonies n'est que de 40 à 45 000 habitants, auxquels s'ajoutent environ 18 000 Indiens insoumis. L'ouvrage signale les facteurs limitants que constituent le climat et les conditions médicales propres au milieu amazonien.

Selon les douanes, la région se divise en 4 zones de production de caoutchouc. La première en importance était celle de l'Acre, qui a été cédée en 1903 au Brésil, et qui évacue sa production par le port de Cobija. La seconde comprend la majeure partie du Territoire des Colonies où de nombreuses *barracas* sont établies. L'exportation du caoutchouc se fait par Villa Bella. Villa Rica est utilisé, mais plus secondairement car c'est un port situé sur le rio Abuna, cours d'eau monopolisé par les Brésiliens qui y ont 2 000 employés. La troisième zone comprend les forêts du nord du département de La Paz. Il s'agit des provinces de Larecaja avec 35 exploitations, de Caupolicán avec 20 *barracas*, de Muñecas avec 9 concessions, et enfin des provinces des Nord et Sud Yungas, avec quelques établissements seulement. Les exportations passent par 5 grandes maisons de commerce de Sorata et les douanes de Guaqui et Puerto Perez, sur le lac Titicaca. La dernière zone est celle des vastes étendues forestières des provinces de Vaca Díez, Yacuma et Itenez dans le Beni.

Dans le département de Santa Cruz, la grande province de Velasco et une partie de celle de Chiquitos produisent aussi du caoutchouc (mais en petite quantité et de médiocre qualité) ; on y trouve 29 exploitations et 20 000 *estradas*. Mais cette immense région reste en partie inexplorée et inexploitée, faute de main-d'œuvre. On doit y ajouter le Chapare, région intéressante par la découverte du *manicoba* (*Manihot glaziovii* ou euphorbiacée dite caoutchouc du Ceara) qui donne un produit de bonne qualité. Le caoutchouc de la région du nord Beni a sa sortie par Guayamerín et Villa Bella. Celui du nord oriental, avec les *barracas* des rios Paragua, Itenez, Itonama et Verde qui donnent 200 t, est exporté par les douanes de Puerto Suarez, Yacuiba, Oruro et Antofagasta. Le produit va en bateau jusqu'à Monte Cristo, puis emprunte un transport par charrettes ou mules jusqu'à Chiquitos et Port Suarez. Les productions de l'Itenez passent par le rio Itonama ou San Miguel jusqu'à Recreo et de là vont vers Chiquitos. Les qualités produites sont le *para* fin extrait du latex, le *sernambi* de deuxième qualité et le *caucho* ou *castillan plastiqua* de qualité de base.

Les exportations représentent une valeur en hausse, passant de 7,3 millions à 18,9 millions F, et donnent une sensible progression du produit douanier de 597 000 à 1,6 million Bs. La taxe *ad valorem* est de 8 à 10 % contre 20 à 24 % au Brésil, jusqu'en 1913. L'auteur note que la production de l'Abuna¹⁶⁹, contrôlée par les Brésiliens, sort en fraude, mais en 1913 les droits brésiliens ont baissé de 50 %. Walle constate les difficultés de vente du caoutchouc bolivien. Elles résultent des distances et du mauvais état des routes, de la rareté de la main-d'œuvre qui, subissant de mauvaises conditions de travail et d'hygiène, connaît donc une forte mortalité. Il dénonce la triste condition des péons indiens, racolés jusqu'à Santa Cruz, ville qui se dépeuple, et les garanties illusoires données pour l'embauche... Mais il signale un avantage pour l'exploitation du caoutchouc bolivien, celui de l'apport régulier de bétail venant du Mamoré ou de Reyes au haut Beni et l'existence d'une piste du rio Orton à l'Acre. Il note aussi la

169 - Territoire de 3 100 km² environ transféré, car peuplé de Boliviens, à la Bolivie au Traité de Petropolis de 1903, en compensation de la cession de l'Acre.

pénurie des corps de métiers : ainsi le bois d'œuvre vient d'Australie... Il pronostique que le caoutchouc asiatique, peu pris encore au sérieux en Amazonie, où par ailleurs il n'y a eu aucun progrès¹⁷⁰ dans les méthodes, va détrôner sur les marchés le monopole local. Néanmoins, la mise en service du chemin de fer Madeira-Mamoré a entraîné une baisse de 40 % des prix des produits transportés. Il estime indispensable l'abrogation de la loi foncière de 1905 qui a permis, pour des coûts infimes, l'accaparement d'immenses secteurs restés inexploités, situation facilitée par l'utilisation de l'*estrada* comme unité de superficie. Ainsi 10 propriétaires disposent, dans le Territoire des Colonies, de 10,5 millions ha et un seul exploitant, N. Suarez, en possède 7 millions... Aussi recommande-t-il une colonisation familiale pour maintenir la main-d'œuvre et un statut de protection des indigènes.

WIGGINS, Steve, 1976 - *Colonizacion en Bolivia*. Accion Cultural Loyola, Iglesia Metodista, Sucre, 112 p. (BUMSA)

Mots-clés : Colonisation, migration

L'ouvrage traite des migrations des paysans andins vers les vallées chaudes et présente un bilan des efforts de colonisation déployés. Il reprend l'historique, à partir de 1950, des tentatives de colonisation officielles. Les tableaux produits indiquent pour le haut Beni la venue de 3 251 familles dont 52 % ont abandonné ensuite les sites d'accueil prévus. Il est noté que, pour Chimoré et Yapacani, les taux de désertions sont plus réduits, avec 46 et 32 %. Le coût moyen de ces opérations est estimé à 1 605 US \$ par famille. L'auteur donne un bilan de la colonisation en 1974, soit 24 000 familles installées pour le haut Beni et le Chapare-Chimoré et 14 000 pour le nord de Santa Cruz. L'auteur précise que 84 % des migrants sont spontanés, ce qui traduit, compte tenu des moyens reçus, un échec de la colonisation officielle.

Une longue analyse précise des facteurs socio-économiques et psychologiques conditionnant les migrations est faite et sont évoqués les modèles de colonisation proposés par Nelson et Henkel.

WINNKELMAN, A., WINNKELMAN, R. et MONTE ROCA, 1970 - *Le Beni*. UTB, Trinidad, 89 p. + carte. (BUCC)

Mots-clés : Désenclavement, développement

L'ouvrage présente une série de projets routiers pour ouvrir le Beni, une réorganisation territoriale en 8 régions, et un projet d'essor de 5 industries de bases.

ZAMBRANA, Florian, 1902 - Informe de la Comision demarcadora de limites con el Brasil. *Boletin de la Sociedad de Geografia de La Paz*, n° 14-15, pp. 51-71. (BUMSA)

Mots-clés : Frontière, Indiens *bravos*

¹⁷⁰ - Rares en effet, furent les experts sud-américains de l'époque qui acceptèrent dans leurs prévisions une remise en cause de la primauté de la production amazonienne : Santos, R., 1987.

Il s'agit du journal de la Commission de démarcation des frontières avec le Brésil établi par le commissaire bolivien. Le premier constat est celui de grandes difficultés de terrain avec la mort de 11 Brésiliens tués par les Indiens, l'absence de ressources, et la présence de fièvres qui ont tué 7 membres de l'équipage du bateau "*Bolivia*" échoué par suite de la baisse des eaux. La Commission a dû s'abriter, quelques jours, dans une *barraca* abandonnée dont les 15 habitants avaient été tués par les Indiens, peu avant l'arrivée de l'expédition.

La rencontre d'une mission péruvienne, avec le sous-préfet d'Iquitos et l'ingénieur Villar, est signalée. Un refus est signifié à la Commission d'entrer en territoire péruvien ainsi que l'opposition à toute remise en cause du tracé de la frontière.

La perte du vapeur "*Pando*" et du matériel devait remettre en cause les travaux de délimitation et provoquer le départ des techniciens topographes anglais. Zambrana estime que cette situation a été bien préjudiciable aux intérêts boliviens.

L'auteur note l'accord technique sur les mesures faites entre les deux délégations.

ZAMBRANA, Florian, 1904 - *El Acre. Notas y Correspondencias*. Imp. C. Zoellner, Genève, 286 p. (CPV)

Mots-clés : Frontière, colonisation, caoutchouc, douane

Cet ouvrage donne l'historique de la découverte et de la colonisation de l'Acre. Celle-ci a été retardée, du côté bolivien, par la guerre du Pacifique et des problèmes de politique interne. Ce n'est qu'en 1894 que devaient reprendre les travaux de délimitation avec le Brésil, pour aboutir au protocole du 19 février 1895. Le problème des coordonnées des sources du rio Yavari, d'où partait la ligne frontière, conditionnait aussi la propriété des *gomales* disputés entre les deux pays, véritable enjeu de cette délimitation. Si la limite de la frontière n'arrivait pas à comprendre les affluents du Yurua, "*les pertes de revenus étaient estimées à 46 % de la recette douanière, soit 1,3 million de boliviens*" écrivait le délégué brésilien Acebedo. Mais si elle les atteint, la perte serait de 68 %, soit 1,9 million de Bs. Ces fluctuations des limites frontalières représentaient comme superficie, une perte de territoire de 180 000 km².

Zambrana regrette que le premier acte de l'expédition Paravicini, de 1899, ait été la publication d'un décret proclamant la liberté de navigation sur les rios Acre, Purus et Yacu, mesure qui ne pouvait qu'indisposer le Brésil; aussi ce texte devait-il être ensuite annulé. Les *gomales* obtenus selon la loi brésilienne ont été reconnus par la Bolivie à leurs exploitants, mais la vente des armes contrôlée. Des tentatives pour étendre la souveraineté de la Bolivie sur les rios Yacu et Purus devaient être entreprises sans grands succès car les moyens manquaient. Néanmoins, la presse brésilienne allait dénoncer comme une usurpation l'action de la Bolivie. Elle y voyait une collusion avec les Etats-Unis dont la canonnière "*Wilmington*" avait pénétré, sans autorisation de Rio, sur l'Amazone...

L'Etat indépendant de l'Acre devait être proclamé par Galvez, après le soulèvement local et la reddition des quelques fonctionnaires boliviens, en mai 1899.

Il devait revendiquer sa souveraineté à l'ouest, jusqu'au rio Yavari, à 7°11'48" N, et à l'est, jusqu'à Villa Bella, dans le Beni du nord. La capitale -Ciudad del Acre- s'installait dans la *barraca* Caqueta. La gomme devait payer à l'avenir ses droits à Manaos et le produit en serait remis au nouveau pouvoir¹⁷¹ de l'Acre, décision que Rio et ses groupes de pression ne pouvaient qu'entériner. Ensuite, la perception douanière serait décrétée sur place. Officiellement l'Etat d'Amazonas allait dénoncer ce coup de force et enquêter sur les responsabilités. Galvez, devenu gênant, fut arrêté et destitué par un capitaine de navire brésilien refusant de payer les droits de douane; le colonel Souza Braga, un riche patron de *barraca* ayant de nombreux péons armés, devint alors le chef de l'Etat. Or, le 30 octobre 1899, la Bolivie reconnaissait la ligne frontière Cunha-Gomez. Le nouveau délégué bolivien, Kramer, ne pouvant encaisser les droits de douane dus par les Brésiliens, dut se faire consentir un prêt par la *Casa Suarez*. Zambrana relate les tractations du Syndicat de l'Acre jusqu'en 1903, date où éclatera un nouveau conflit qui entraînera la perte définitive de ce territoire par la Bolivie.

ZARCO, J., 1898 - Cuestión de limites entre Bolivia y el Perú. *Boletín de la Sociedad de Geografía de La Paz*, n° 1, pp. 5-33 (BUMSA).

Mots-clés : Frontière

Cet article évoque les vicissitudes propres aux différents traités conclus entre les deux pays. Face au Pérou, la préoccupation du Maréchal Sucre a été d'assurer à la Bolivie une sortie maritime par Arica. Un premier traité fut signé en 1826. La frontière côtière partait de 18° à 21° de latitude Sud entre les ports de Ilo et Arica; en échange la Bolivie paierait la somme de 5 millions de pesos à ses créanciers du Pérou et laissait la province d'Omasuyos et le "Grand Paititi" ou Madre de Dios, au Pérou. Cet accord ne fut pas appliqué avec la chute du président Sucre et l'invasion péruvienne. Le Traité de 1839 était nettement désavantageux pour la Bolivie qui le rejeta et la bataille d'Ingavi mit fin aux tentatives péruviennes. En 1848, un nouveau traité fut signé entre les deux pays. L'auteur évoque le traité Brésil-Pérou de 1851 et ses conséquences pour la délimitation de la ligne du Yavari reportée à 1871. Il est cité un article de M.V. Ballivian "Estudio técnico del territorio de Bolivia y su mapa" que nous n'avons pas trouvé.

ZEITUM LOPEZ, Saïd, 1991 - *Amazonia Boliviana*, t. 1. Imp. Grafica Vision, La Paz, 295 p. + cartes. (BUCC)

Mots-clés : Monographie

Divers bassins fluviaux de l'Amazonie bolivienne sont présentés ainsi que leurs géologie et conditions géopolitiques locales. Cette publication est l'œuvre d'un amateur qui se satisfait d'une compilation désordonnée de nombreuses données bien connues qu'il reproduit éparses et sans références.

171 - Ce fut l'erreur de Galvez que de prendre au sérieux la création de son éphémère Etat-croupion. Seuls le caoutchouc, les revenus douaniers et le contrôle des fleuves intéressaient le Brésil...

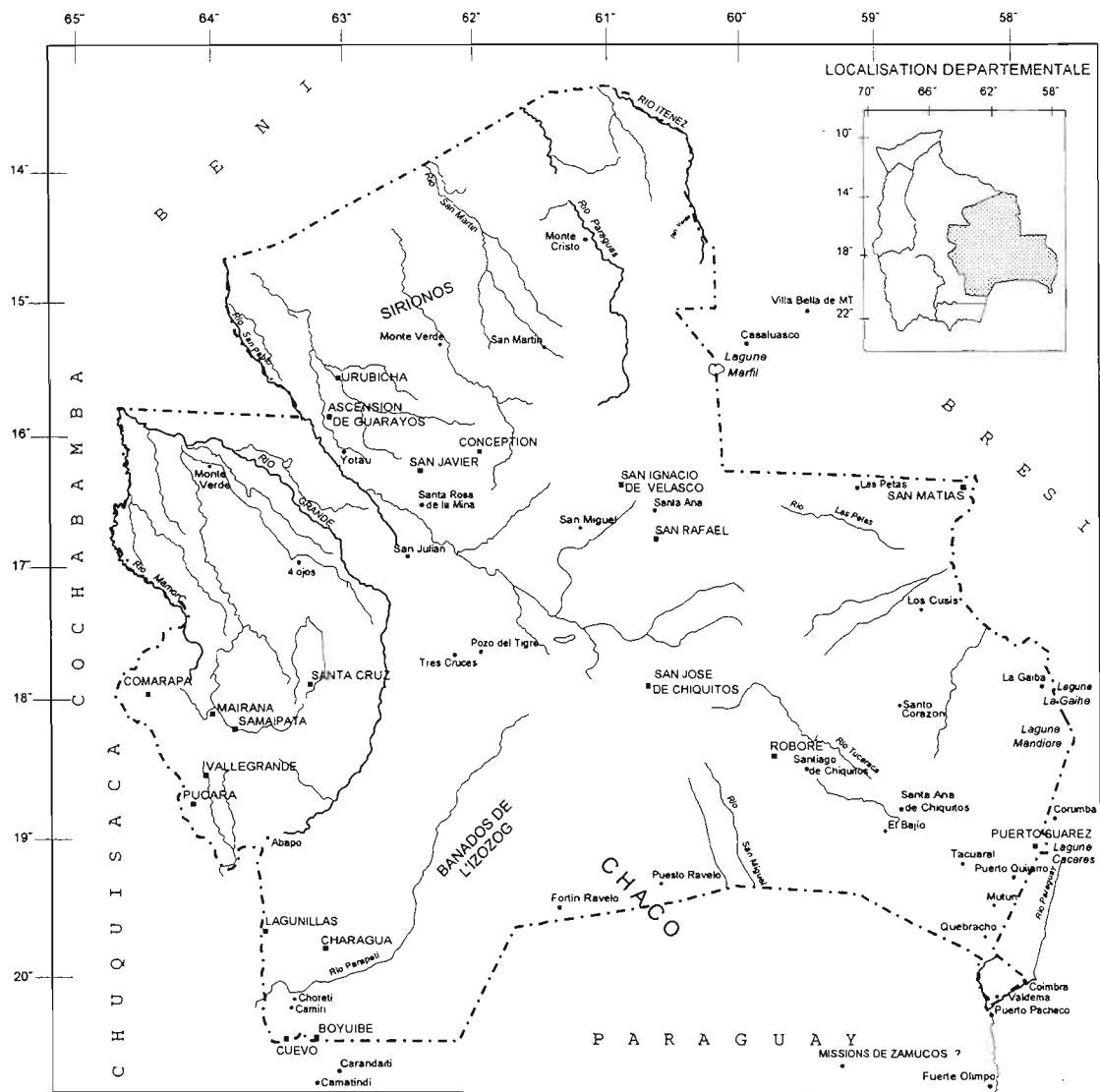
SECONDE PARTIE

ORIENT DE SANTA CRUZ



Indien mojo des missions de Bolivia. Type cayuaba.

N. B. : Cette partie comprend la région de Santa Cruz, la cordillère des Chiriguanos, la Chiquitania, les marges du Matto Grosso, le littoral du rio Paraguay et les secteurs oriental et central du Chaco soumis au rayonnement de Santa Cruz.



Cartographie Debuiche Jean-Pierre, Mars 2000

Figure 5 - Carte du département de Santa Cruz

AGUIRRE, Manuel, 1885 - *La delegación del gobierno en el Oriente*. Imp. de la Industria, Sucre, 63 p. + annexes (pp. 66-104). (BUMSA)

Mots-clés : Voie de communication, exploration, projet

M. Aguirre fut le premier délégué national bolivien. Il livre dans ce document un état critique des moyens comme de la politique du gouvernement dans les contrées orientales. Il constate l'effort de recherche et d'exploration consenti depuis longtemps par le Brésil en Orient. Aussi insiste-t-il sur l'intérêt de disposer sur place d'un délégué pour suivre les travaux de la *Empresa Nacional* de Miguel Suarez Arana qui a demandé des péons à la mission de Guarayos¹. Le rapport note les ventes clandestines du bétail de l'Etat à la frontière orientale du Brésil, ceci avec la complicité de notables et d'une société de commerce argentine.

Le budget de 1884 prévoit 100 000 Bs pour explorer le rio Paraguay, 3 000 pour le Madre de Dios et 50 000 à Miguel Suarez pour la réalisation de ses projets. Il signale à cette occasion les mérites de l'explorateur français A. Thouar². "*En vain les politiques, dans les moments de clairvoyance où ils se préoccupent de l'Orient, cherchent les moyens de sauver la situation du Beni, par de simples dispositions administratives*" constate-t-il quelque peu désabusé. Pour le délégué, la priorité des pouvoirs publics doit être d'abord de créer des pistes avant de coloniser ; il donne comme exemple les projets de développement proposés par les frères Keller³.

ANICETO BLANCO, Pedro, 1910 - *Monografía de la industria minera en Bolivia*. Direccion General de Estadística y Estudios Geográficos, La Paz, 404 p. (BUMSA)

Mots-clés : Mine

Cet ouvrage analyse systématiquement l'activité minière en Bolivie. Pour l'Orient, il ne nous apporte que quelques maigres informations, conséquence d'une faible exploitation locale des mines. Au Beni, si ce département est riche en or alluvial, la difficulté d'accès, faute de voies de communication, explique l'impossibilité d'y implanter une exploitation normale. Pour le département de Santa Cruz, l'auteur indique que la région la plus intéressante du point de vue minier est celle de Velasco, avec les placers de San Javier. L'or y a été exploité facilement au XIX^e siècle mais en utilisant des techniques archaïques traditionnelles. Avec la découverte des gisements de Santa Rosa, l'exploitation se fait à plus grande profondeur, en saison sèche mais avec un rendement plus faible de 1 à 2 onces d'or par tonne. Sur 400 lieues² des gisements potentiels existent, situés dans le lit des nombreux rios, spécialement le Quesere et dans ceux des cantons de Concepcion, San Javier et Santa Rosa. Les rios Blanco et Uruguaitu, sont connus pour leurs gisements ainsi que le rio San Simon. Mais de nombreuses exploitations, faute de capitaux, ont abandonné la recherche du minerai, et seules des activités aux techniques primitives y existent.

1 - Ces demandes répétées de main-d'œuvre seront un des motifs de l'opposition de la mission aux autorités.

2 - Thouar, A., 1891 - *Explorations dans l'Amérique du Sud*.

3 - Keller, J. & Keller, F., 1870.

ARRIETA, M. et alii, 1990 - *Agricultura en Santa Cruz : de la Encomienda Colonial a la Empresa Modernizada (1555-1985)*. EDOBOL, La Paz, 374 p. + cartes. (BUSEC)
Mots-clés : Histoire, économie rurale, main-d'œuvre, commerce, mission

Cet ouvrage présente une intéressante rétrospective de l'activité agricole et de ses caractéristiques pour la région de Santa Cruz. En préliminaire est posé le problème de la question agraire en Orient par rapport à l'Altiplano bolivien. Une analyse replace dans ses contextes local et historique -des Jésuites à la guerre du Chaco- l'économie de l'hacienda orientale. Celle-ci est marquée, à l'Indépendance, par la segmentation de l'économie coloniale rurale, clivée en "pays" repliés sur eux-mêmes commerçant directement avec les marchés étrangers, alors qu'au contraire la mine garde son unité productive. Il fait état de l'hostilité des hommes d'affaires de Santa Cruz aux missions religieuses qui gardaient la main-d'œuvre indienne et empêchaient l'immixtion du commerce local sur leurs terres car disposant de leur propre réseau de communications. La rareté de la main-d'œuvre explique en Orient le passage rapide au salariat, plus productif que le servage. Il note l'impact sur la main-d'œuvre du boom du caoutchouc qui a dépeuplé les haciendas par l'*enganche* (recrutement) des péons et des Indiens. Les revenus du caoutchouc ont été peu réinvestis car souvent gaspillés au profit du commerce étranger. Une analyse détaillée des processus de transformation est fournie à partir de 1952, pour le secteur agricole en Orient, ainsi que celle des différents plans de développement mis en œuvre. L'auteur procède à un examen des transformations internes de l'hacienda et de son passage au statut d'entreprise agricole moderne.

BOLIVIE. Compania Sud Americana de Exploracion, Fomento y Colonizacion, 1893 - *Propuesta de la Compania Sud Americana de Exploracion, Fomento y Colonizacion*. Imp. La Revolucion, La Paz, 24 p. (BUCC)
Mots-clés : Chemin de fer

Il s'agit d'un projet de chemin de fer du rio Paraguay à Tacna (Pérou). Ce projet a été critiqué par le député A. Quijarro, dans une note imprimée et diffusée au Congrès national de Bolivie, car il concurrence ses initiatives.

BOLIVIE. Comision mixta ferroviaria Boliviano-Brasilera, 1938 - *Documentos seleccionados*. Imp. La Fenix, La Paz, 40 p. (BUCC)
Mots-clés : Chemin de fer

Ce document présente le texte du traité de 1938 entre le Brésil et la Bolivie. Le Brésil doit apporter son aide pour assurer les liaisons ferroviaires Cochabamba-Santa Cruz, et de cette ville à un port du bassin amazonien, par exemple, ou bien situé sur le rio Paraguay, de façon à unir les deux réseaux ferrés. Pour ces projets, le Brésil consentira un prêt.

BOLIVIE. Ministerio de Colonizacion y Agricultura, 1906 - *Anexos a la Memoria de Colonizacion y Agricultura... 1906*, 1ère partie. Imp. El Comercio, La Paz, 239 p.
Mots-clés : Main-d'œuvre

Ce document présente le rapport d'un inspecteur des missions traitant de la re-fondation de la mission de San Antonio de Parapeti où régnerait un état profond d'abandon. Il regrette la situation qui prévalait jadis, avec un *corregidor* (administrateur local nommé) et un curé. Chaque Indien avait son terrain de culture, du bétail, et les trois quarts d'entre eux étaient aussi journaliers. En 1891, lorsque éclata la révolte chiriguano, on put lever un bataillon de 900 Indiens, bien que nombre d'entre eux soient passés chez les rebelles; mais, actuellement, il est impossible de lever plus de 50 hommes. Cette situation résulte de la fuite en Argentine de 2 000 Indiens et de 1 000 autres dans le reste de la province. Cette hémorragie, pour l'auteur, s'explique par le rétablissement de la mission dont les pères sont revenus pour des fins spéculatives en s'attribuant le monopole des "*bras indigènes*". Aussi ont-ils répandu le bruit que les Blancs exploitaient les Indiens et que ceux-ci ne devaient plus s'embaucher sans l'accord des religieux. Il en a résulté d'abord un triplement des gages, puis le déclin des activités ou leur abandon. De plus, les Indiens sont devenus insolents, affirmant que les pères étaient leurs sauveurs : aussi ont-ils accepté de travailler gratuitement pour eux. Cela favorise encore les départs vers l'Argentine avec l'installation définitive de nombreuses familles, avec des salaires de 80 centavos la journée. En outre, les pères se sont opposés à la réquisition de 200 journaliers du Parapeti afin d'ouvrir la route d'Izozog à Quimone. Ils ont encouragé la migration de leurs Indiens en leur annonçant qu'ils allaient être envoyés dans "*les régions mortelles du Beni et Paragua pour y récolter la gomme*".

Néanmoins et contradictoirement, le visiteur affirme avoir constaté une profonde aversion des indigènes envers les missionnaires et la peur qu'ils provoquent, notamment lors de certaines fêtes... 5 000 travailleurs du Parapeti au total ont été soustraits aux activités locales, et ce, au profit des Argentins. On peut penser qu'ils ne reviendront qu'avec le départ de la mission car "*la mission est devenue un nid de hiboux dans un cimetière abandonné*".

BOLIVIE. Ministerio de Guerra y Colonizacion, 1915 - *Memoria de Guerra y Colonizacion, 1915*. S.e., La Paz, 94 p. (BdC)

Mots-clés : Foncier, colonisation, économie, voie de communication

Le rapport constate que depuis la loi foncière de 1905, on a attribué 5 millions ha, sans que rien n'ait progressé dans une agriculture restée routinière comme au temps de la colonie. Un état des missions est dressé à partir des inspections réalisées. Il en ressort que la mauvaise scolarisation en espagnol est générale. L'abandon de l'agriculture des Chiquitos et Velasco est déploré : "*il est à noter que ces territoires sont quasi déserts et que leurs rares populations se contentent d'assurer leur autosubsistance*". Ainsi Puerto Suarez se ravitaille à grands frais à l'extérieur, situation qui n'est plus durable. Les bénéfices du caoutchouc ont fortement chuté, passant de 54 Bs par *arroba* à 5 actuellement; de plus, avec le conflit européen et la baisse des cours du caoutchouc, le commerce local est paralysé.

Un tableau des concessions attribuées en 1914-15 est donné.

BOLIVIE. Ministerio de Guerra y Colonizacion, 1916 - *Memoria de Guerra y Colonizacion, 1916*. S.e., La Paz, 147 p. (BdC)

Mots-clés : Voie de communication

Ce rapport note que sur les terres concédées depuis 1907 en fonction de la loi de 1905 “*aucun travail notable de mise en valeur n'a été effectué, ni aucune tentative durable d'installation de colons étrangers*”. L'urgence d'une piste Santa Cruz-Puerto Suarez est rappelée.

Des tableaux des concessions attribuées en 1915 et depuis 1905 sont donnés.

BOLIVIE. Ministerio de Guerra y Colonizacion, 1925 - *Memoria de Guerra y Colonizacion, 1925*. Intendencia militar, La Paz, 49 p. + 80 d'annexes (BdC)

Mots-clés : Voie de communication, Indiens *bravos*, colonisation

L'unique réalisation de la colonisation publique a été la création de la colonie Warnes, fondée en 1909, mais celle-ci a dû passer au secteur privé du fait des coûts de son entretien. Il y a eu tentative de fonder la colonie Lanza, dans la province de Nord Yungas, mais celle-ci, faute de financement et de travaux préparatoires, n'a pu être établie définitivement. Par contre, en 1920 a été créé, sur le rio Chapare, la colonie nationale Todos Santos qui, elle, a rencontré un succès évident. Le rapport déplore un budget de plus en plus réduit pour la colonisation des terres : il est passé de 782 000 Bs en 1920 à 472 000 seulement, en 1925.

L'auteur constate que la mise en service du chemin de fer Madeira-Mamoré et de la piste Santa Cruz-Yacuiba a détourné le trafic de Puerto Suarez : aussi ce port se trouve-t-il en état d'abandon car déserté par toute activité et n'a plus que 563 habitants. La seule mesure prise a été de déclarer le site zone libre douanière, mais il faudrait créer un port permanent⁴ pour susciter un trafic régulier.

La Délégation est caractérisée par l'isolement de ses principales agglomérations comme le montre bien le tableau des distances entre Puerto Suarez et quelques villes.

De Puerto Suarez à :	Distance (km)	Nombre de jours de voyage
San Matias	450	15
Las Petas	390	13
Santiago	250	5,5
Roboré	265	6
Santo Corazon	200	6

Distances entre les principales localités de la Délégation de l'Orient :

4 - En effet, en saison sèche, le site ne permet plus l'accostage faute de tirant d'eau des navires...

La population totale de la Délégation est de seulement 3 200 personnes, aussi ne dispose-t-elle d'aucun juge de paix. La route est coupée entre Puerto Suarez et Santa Cruz durant six mois par les pluies, et les Indiens, par leurs incursions, la rendent dangereuse⁵.

BOLIVIE. Ministerio de Relaciones Exteriores y Colonizacion, 1886 - *Anecsdos a la Memoria del Ministerio de Relaciones Exteriores y Colonizacion, Año 1886*. Imp. El Cruzado, s.l., 92 p. (BdC)

Mots-clés : Exploration, colonisation

Le rapport constate que le territoire oriental de la Bolivie, dilaté et à peine connu, exige une colonisation mais *“qu'il serait vain de demander à la population réduite de l'intérieur, les énergies vitales nécessaires pour animer les vastes et riches territoires de l'Orient; celles-ci viendront des centres européens, où le capital et les bras sont en surnombre”*. Compte tenu de la rareté ou de l'absence de voie de communications des régions orientales avec l'Europe, c'est la province de Chiquitos qui *“est destinée avec son climat tempéré et l'abondance de ses riches produits, à recevoir les premières familles de colons et à servir de base future pour les entreprises qui devront transformer les déserts du Chaco bolivien”*.

Aussi, comme il s'agit du premier objectif à réaliser *“le gouvernement a-t-il ordonné l'exploration et l'étude scientifique du territoire s'étendant de la limite sud jusqu'à Descalvado, traversant les lagunes de la Bahia Negra, de Cacères, La Gaïba et Uberaba et qui pénétrant à l'intérieur par San Matias ... descend jusqu'à Otuquis”*. A partir de l'inventaire réalisé par cette commission, il sera proposé un ou plusieurs points géographiques permettant de fonder les premières colonies; ensuite *“l'action du gouvernement et celle des colonies, avec le génie constructeur des Européens, compléteront les efforts entrepris pour explorer nos régions désertes”*. Ces colonies serviront de base à l'établissement de chemins de fer unissant les nouvelles villes de l'Orient à l'intérieur. *“Nous esquissons à peine les premiers pas de la transformation de l'Orient”* conclut le ministre. Il note aussi qu'un fort intérêt existe à l'extérieur pour la Bolivie. Il est dû aux études de E. Thouar en 1883, puis de A. Bresson, aux analyses de produits faites par le Dr. Sacc comme aux écrits anciens de d'Orbigny. Ainsi, en France, des centaines de familles seraient prêtes à venir s'y installer

La loi du 11 octobre 1886 a prévu l'exploration du Chaco et la création d'une route jusqu'aux rives du Paraguay et l'étude scientifique de ses ressources. Une commission d'exploration a été créée avec Christian Suarez Arana. Elle a été formée par une colonne de volontaires de la province de Cordillera placée sous les ordres de l'ingénieur et explorateur A. Thouar, un bon connaisseur du Chaco. Mais cette exploration a été un l'échec, avec l'impossibilité pour la colonne Thouar de retrouver la route de Suarez Arana et de confirmer la position du *cerro* Corumbey. Néanmoins, les premiers résultats obtenus sont intéressants : 45 000 km² de *quebrachos* ou arbres à tanin, avec 50 arbres par hectare soit 6 millions d'arbres, ont été reconnus; miel et cires abondent. La confection d'une nouvelle carte géographique précise est aussi recommandée, car aucune n'existe.

5 - Situation confirmée par le récit de Duguid, 1931.

BOLIVIE. Presidencia de la Republica, 1906 - Ferrocarril del rio Paraguay a Santa Cruz, (suivi de) El Oriente Boliviano. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 13-14-15, pp. 655-658. (CPSR)

Mots-clés : Projet, mine, voie de communication

Une concession est accordée à la société "Fomento de Bolivia" qui doit construire un chemin de fer. "El Oriente boliviano", article publié par le journal *El Diario* de Buenos Aires décrit, suite à cette publication, la zone qu'il traversera. Il est noté l'existence de 100 000 km² de forêt pour la région de Santa Cruz constituant une future richesse nationale à exploiter. Le sous-sol reste presque totalement inexploré, mais le géologue anglais Forbes estime possible l'existence aux pieds des Andes d'immenses dépôts carbonifères, et de nombreuses traces de pétrole⁶ sont visibles à 60 km de Santa Cruz.

Des sols des provinces de Chiquitos et Velasco sont décrits. Des mines d'or sont inexploitées comme dans les *lavaderos* (ou placers) de San Javier. Le rio Quesere, long de 80 km, traverse les cantons de Concepcion, San Javier et Santa Rosa, eux aussi crédités d'une richesse en or. Le rio San Simon qui longe les célèbres filons d'or, recherchés depuis longtemps, est évoqué aussi. Il est noté l'existence de gisement de cinabre à Buena Vista, de platine, de pierres précieuses et d'étain à Santo Corazon.

Les chemins de ces provinces sont saisonniers et impraticables en saison des pluies : tel est le cas du chemin de Puerto Suarez ou de celui de Descalvados au Matto Grosso; constat est fait que seul un chemin muletier permet d'accéder aux provinces de Vallegrande et de Cordillera.

BRABO, D.F.J., 1902 - *El Acre, Bolivia y la empresa Brabo. Colonización del Oriente de Bolivia. Concesiones anuladas*. Imp. Bonarente, Buenos Aires, 5 p. (CPV)

Mots-clés : Colonisation, frontière

Brabo avait obtenu une concession de terrains à coloniser très importante, mais qui a été annulée par l'Etat bolivien en 1882. Il en résulte, selon l'homme d'affaires évincé, que la Bolivie a perdu 2 degrés en latitude de frontières disputées avec le Paraguay qui a occupé la région de Puerto Pacheco interdisant ainsi toute sortie fluviale à la Bolivie. Mais, après la dénonciation de ce contrat, la Bolivie a cru, en passant un autre accord avec Miguel Suarez Arana, conserver les bénéfices du traité Decoud-Quijarro de 1879. Or cette politique a échoué et a été la cause de dépenses importantes pour le budget national.

BURELA, B., 1912 - *Contribución al estudio de la etnografía boliviana*. Congrès des Américanistes, Buenos Aires, 14 p. (CPSR)

Mots-clés : Indiens *bravos*

A cette époque les Indiens otuquis et zamucos, c'est-à-dire de la grande zone de colonisation projetée depuis plus d'un demi-siècle dans la Chiquitania du sud et le territoire d'Otuquis, attaquent les voyageurs. Une localisation géographique des tribus

6 - Dont l'exploitation commencera à partir de 1920.

est produite. Le texte fait état, en 1912, de l'attaque par une tribu des *caucheros* travaillant près du *cerro* de San Simon, mais celle-ci a subi de nombreuses pertes avec la prise de son camp.

BURELA, J.B., 1903 - Las zonas gomeras del departamento de Santa Cruz. *Boletín de la Sociedad de Estudios Historicos y Geograficos de Santa Cruz*, n° 1, pp. 6 -11. (BUSC)

Mots-clés : Caoutchouc, exploration, voie de communication, foncier

Añez et Romero sont les pionniers de l'exploitation du caoutchouc de la province de Velasco. Vers 1890 la région du rio Verde restait inconnue quant à ses possibles richesses jusqu'à la découverte, par Justiniano, Soruco, Zambrana, Velasco, Suarez Arana et Flore, des ressources qu'elle détient en caoutchouc. Ces prospecteurs en prirent possession en y fondant les premières *barracas* qui servirent ensuite de bases pour l'extension de leurs autres entreprises dans cette région. La zone située entre les rios Paragua et Blanco, et qui forme un vaste territoire qui touche à l'Itenez, est sans aucun doute la plus riche de toutes. L'auteur signale aussi la découverte de *gomales* sur le rio Negro, affluent du rio Blanco, à peu de distance des missions de Guarayos. Cette découverte a été une surprise car on avait cru longtemps que le caoutchouc ne se rencontrait pas au sud de 14° de latitude.

L'auteur évoque les têtes de pont d'exploitation du caoutchouc établies à Concepcion, San Javier et San Ignacio. Pour les futures zones à exploiter, il note les avantages d'un rio navigable à partir de Guarayos jusqu'à Corumba, récemment découvert et qui, pour sa partie basse, est nommé rio San Julian. Ce trajet a été parcouru il y a peu par un chargement de 600 *arrobas* (9 t) de gomme conduit par Pablo Buch. Pour éviter de futurs conflits avec les *caucheros* de l'Itenez, l'auteur souhaite qu'une démarcation administrative claire des concessions attribuées soit réalisée à partir de la carte de Leigue Moreno⁷. Il note qu'un certain Clouzet, un Français, a fait, en 1899, une première demande de concession. Les demandes actuellement vont d'est en ouest, du Chapare à Ichilo, et vont permettre, avec les plans topographiques remis aux autorités, une amélioration de la connaissance géographique locale.

CANO DE LA VEGA, E., 1928 - Colonization of a large portion of National Territory. Vast importance of the Gaiba Concession. *Bolivia*, New York, vol. II, n° 1, pp. 17-18. (CPV)

Mots-clés : Colonisation, voie de communication, chemin de fer

La concession de La Gaiba serait de 25 000 miles² : l'accord est en cours de conclusion entre La Paz et une honorable compagnie anglaise. "*Les premiers résultats obtenus ne peuvent que convaincre les incrédules*". En effet, la compagnie assurera un service fluvial sur le rio Paraguay, réalisera la construction d'une route, entre La Gaiba et Santo Corazon, et entreprendra d'autres travaux moins importants. Il n'y a pas eu d'introduction de colons européens, mais utilisation de la main-d'œuvre locale, ceci pour des raisons d'efficacité; mais 50 familles de colons pourront y être rapidement installées. Une société filiale se charge, avec un capital de 200 000 Livres sterling, de

7 - Carte établie en 1881 et qui, selon certains experts boliviens, est pour l'époque la plus précise pour les régions orientales : *Cartas geográficas desde 1861*, pp. 18-42. in : Vascemoullaer, G., 1914.

construire un chemin de fer de La Gaiba à Santo Corazon, à partir des droits concédés par le contrat de 1923. La doctrine de la société répond au mot de l'Argentin Alberdi : "*Gouverner c'est coloniser*". Mais, avec la guerre du Chaco, en 1933 cette concession sera abandonnée.

CASTEDO, Belisario F., 1906 - La provincia de Velasco. Informe catastral. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 13-14-15, pp. 592-608. (CPSR)

Mots-clés : Main-d'œuvre, caoutchouc, mine, économie rurale, frontière

La province Velasco dispose de riches possibilités, mais est laissée en état d'abandon par la faute de ses habitants, estime l'auteur. Deux hommes ont depuis peu fait beaucoup pour son développement : ce sont Salustiano Justiniano Saucedo y Wenceslas Añez qui se sont lancés dans l'exploitation du caoutchouc. Mais, après leur départ, le gouvernement ne s'est plus préoccupé de la région. Une description de la situation des cantons est donnée :

- *Santa Rosa* : ce canton dispose de mines d'or, mais est en état d'abandon commercial et agricole. Il ne compte, en effet, que 21 propriétaires qui sont contribuables du cadastre. L'auteur note l'existence de placers d'or sur le rio Quicer (ou Qesere).

- *San Javier* : il s'agit d'un canton favorable à l'activité agricole et bénéficiant d'une bonne position géographique. L'auteur signale la propriété de Rio Linares et les œuvres sociales et de protection des péons dues à son propriétaire, Tomas Moreno, qui dispose de 600 personnes employées et bien traitées. Il y a 52 contribuables fonciers.

- *Concepcion* : le canton est situé sur le rio Blanco et on y a découvert d'importants *gomales*. D'autres gisements existent sur le "*rio supposé Negro*" où Saturnino Saucedo a aussi détecté cette richesse. On doit noter aussi les hévéas découverts par Salustiano Justiniano sur les rives des rios San Mateo et Bella Esperanza. Il résulte de cette nouvelle activité que l'agriculture est délaissée au profit du *caucho*; celui-ci a donné en 1906, 5 000 *arrobas* (75 t), mais avec seulement 91 contribuables fonciers. On trouve aussi de la vanille, mais les Indiens sont peu nombreux pour l'exploiter car "*partis aux gomales et jamais de retour*".

- *San Ignacio* : est un important centre commercial avec le Brésil, riche en exploitations de caoutchouc, mais son climat est malsain à cause des marais qui donnent naissance au rio Paragua. On y cultive aussi la canne à sucre, le riz, le maïs, mais à petite échelle à cause du manque de bras.

- *Santa Ana* : est un petit centre se consacrant, jusqu'à la frontière du Brésil, à l'élevage. L'auteur note la nécessité de rétablir un fortin à Las Petas pour défendre les propriétés, les personnes et le commerce. La zone, en effet, est un refuge de malfaiteurs qui, ces dernières années, ont commis de nombreux crimes, restés impunis à cause de la proximité du Brésil. Il s'agit souvent de *mozos* (domestiques) qui fuient leurs patrons et forment une "*véritable meute de lions*" de plusieurs nationalités. On trouve aussi du mica dans cette région dont les Indiens, jadis, allaient travailler au Brésil pour la *Casa Oirils*, une fabrique d'extrait de viande, puis les *gomales* les ont pris. Aussi, il ne reste plus que 30 contribuables contre 55 au précédent rôle du cadastre.

- *San Rafael* : est une localité ruinée, bien qu'étant l'ancienne capitale de Chiquitos, par la proximité du Brésil et le départ de sa main-d'œuvre. La seule ressource est l'élevage du bétail avec 50 contribuables inscrits. La difficulté de la perception de l'impôt foncier est notée car beaucoup d'éleveurs, situés sur la frontière du Brésil, ne l'acquittent pas...

- *San Miguel* : c'est le second canton en importance par sa population au niveau de la province. L'agglomération dispose d'importantes relations commerciales avec le Brésil et avec San José, capitale de Chiquitos : aussi une partie de ses habitants se consacre-t-elle au transport charretier. Il y a seulement 44 contribuables, déclin qui s'explique par l'apparition des *gomales* et l'abandon consécutif de l'agriculture.

Au total, une chute de 60 % de la rente foncière est constatée pour la province. L'auteur produit un tableau de la richesse agricole et du nombre de contribuables.

CASTELNAU, Francis de, 1850 et 1922 - *Expéditions dans les parties centrales de l'Amérique du Sud*, t. 4 de la mission Castelnau. P. Bertrand, Paris. (CPSR)

Mots-clés : Exploration

En 1841 le Comte de Castelnau était chargé "*d'une mission scientifique dans la partie de l'Amérique méridionale comprise entre l'Equateur et le Tropique du Capricorne*". Cette mission fut prolongée et s'acheva avec d'autres collaborations telles celle du Dr. Weddel, en 1847, et obtint, pour ses résultats, le Grand Prix annuel de la Société de Géographie de Paris, en 1851.

Les objectifs géographiques visaient : à l'amélioration des connaissances de la partie centrale du continent -Brésil-Pérou-Bolivie-; à la détermination de l'équateur magnétique; à étudier les productions locales; à faire des recherches d'anthropologie physique et d'archéologie; à étudier l'astronomie, la météorologie et les sciences naturelles.

Pour la Bolivie, la mission de Castelnau devait parcourir les confins presque déserts du rio Paraguay, rentrer dans la Chiquitania, atteindre Santa Cruz "*ville féminine par excellence*" écrira de Castelnau... La perte, avec ses bagages, d'une partie de ses notes concernant la Chiquitania explique le peu d'informations, autres que lapidaires, sur cette région. Weddel, un autre membre, entreprendra une reconnaissance du Chaco.

En plus de son intérêt descriptif et de ses nombreuses remarques de terrain prises sur le vif, ce long récit témoigne de l'endurance et du courage de ses membres.

DALENS, G. Guarachi, 1861 - *Santa Cruz de la Sierra o el Oriente de Bolivia*. Imp. Paceña, La Paz, 48 p. (CPV)

Mots-clés : Mine, Indiens *bravos*, économie, voie de communication

La piste La Paz-Santa Cruz est longue de 220 lieues : jusqu'à Pocona, à 25 lieues de Cochabamba, elle est facile à parcourir, mais après devient très difficile jusqu'à 15 lieues de Santa Cruz. L'auteur note que dans le val de Pocona, les bourgades de Chapin et de Comarapa, anciens sites d'exploitation de mines d'or et d'argent, ont été détruites par les Indiens yuracares. Il est fait état de la beauté de Valle Grande et de ses grandes richesses agricoles potentielles, mais le rapport signale la faiblesse de la

population. L'auteur constate qu'en Bolivie *"les trois quarts du territoire servent de repaire aux sauvages errants et aux animaux féroces, aussi l'action du gouvernement devrait être de peupler les déserts, ouvrir des chemins et créer des activités pour les hommes"*. Samaipata est le point ultime de la descente des Andes par les Incas et est le terminus des convois transportant les produits de Santa Cruz, car les muletiers ont peur de rentrer dans les montagnes. On pourrait, avec l'essor agricole de la région, faire de Samaipata un entrepôt de produits. L'auteur constate que le chemin de Samaipata à Santa Cruz est très difficile sur 35 lieues en saison des pluies : il faut alors de 15 à 20 jours pour le franchir, car il n'y existe aucune route... Est-ce un désir secret d'isolement ou l'indolence des Cruceños qui explique la persistance de cette situation, s'interroge-t-il ?

La partie habitée de Santa Cruz s'étend sur 40 lieues du sud au nord, soit d'Abapo à Santa Rosa, et sur 20 lieues, de l'est à l'ouest, c'est-à-dire depuis les rebords andins jusqu'au rio Grande, ensuite *"tout le territoire qui suit, jusqu'au Nord comme à l'Orient ou au Sud est inconnu, et l'on sait seulement qu'il est habité par diverses tribus sauvages"*. Des villages et *fincas* (propriétés d'élevage) représentent le tissu bien tenu du peuplement de cette zone de climat chaud. Mais l'agriculture est totalement abandonnée, selon l'auteur, malgré la fertilité des terres et à cause du tempérament asiatique de la population (?). La hache et le feu sur un coin de bois, un incendie pour nettoyer le terrain, un pieu pour planter le manioc suffisent ; parfois on sème en mélangeant les plantes... Les habitants adorent la sieste et les jeux sociaux... Il y a de 12 à 15 000 habitants à Santa Cruz, où l'auteur note les effets déprimants des vents du Nord et du Sud. Si la nature est riche et donne tout, les productions sont limitées et suffisent à peine aux besoins. Cette situation s'explique par l'absence de capitaux locaux, le manque d'habitude de labeur et l'absence de routes pour évacuer les produits. Pourtant le marché argentin est de plus en plus actif et demandeur, mais le commerce est périlleux à travers ces régions sans infrastructure.

L'auteur note le site *"inhospitalier et désespérant de Cobija"* sur l'océan Pacifique, aussi recommande-t-il l'utilisation commerciale de la voie du rio Mamoré car il juge le rio Paraguay trop éloigné.

Il demande la suppression des douanes intérieures qui découragent l'activité, et leur remplacement par un impôt juste pour tous et sans distinction. La création de banques de prêt, la venue de colons étrangers, la création de centres d'éducation enseignant d'autres matières que le Droit et la Littérature, donc formant des hommes aptes à la vie économique...

DAZA O RIVERO, Ernesto, 1983 - La empresa de Miguel Suarez Arana en el rio Paraguay y la Casa comercial Torres i hermano de Cochabamba. *Folletos de Hoy*, La Paz. (CPSR)

Mots-clés : Commerce

Ce texte confus, et sans méthode par ailleurs, présente une défense de l'œuvre de Suarez Arana dont les établissements produisaient sucre, cuirs, cacao, caoutchouc, café, etc. et apporte des preuves de sa vision positive du futur de l'Orient. L'échec de la voie orientale est dû au problème du coût des voies de communication. Ainsi, la Casa Torres exportait au siècle passé par le rio Paraguay, mais importait aussi à meilleur compte que par la voie du Pacifique.

DUGUID, Julian, 1931 - *L'enfer vert. Relation d'une expédition dans la jungle bolivienne* (traduit de l'anglais). Payot, Paris, 280 p. (CPJCR)

Mots-clés : Mission, Indiens *bravos*

Le récit indique le passage de cette expédition de "plaisance" à La Gaiba, dans la concession anglaise très moderne, puis dans la Chiquitania du sud dont les anciennes missions sont dépeuplées ; ainsi à San Lorenzo, le poste compte 9 habitants, Santo Corazon n'a que 60 habitants, San Juan a moins de 100 Indiens "*qui se liment les dents*", puis visite San José de Chiquitos, localité en état de léthargie. Toutes ces vieilles missions sont en état d'abandon, note l'auteur. Il signale aussi des remontées des Tobas, allant du Chaco vers Chiquitos, où ils commettent vols et agressions sur les pistes et dans les propriétés.

FORMERIO GONZALEZ, 1936 - *El fracaso de la penetración ferroviaria al Oriente. Su inmediato remedio*. Imp. Artística, La Paz, 91 p. (BUSE)

Mots-clés : Chemin de fer

L'auteur constate le déséquilibre produit par la coupure des routes coloniales interrégionales après les Indépendances et le rétablissement d'un nouvel équilibre avec la création des voies ferrées minières. Mais cela a été au prix de l'abandon de vastes régions réduites aux transports par animaux comme celles de Caupolicán, Valle Grande ou Santa Cruz. Il note que le chemin de fer et le vapeur ont rapproché l'occident bolivien des marchés mondiaux à des coûts compétitifs, mais au détriment des régions orientales situées à 700 km et possédant des chemins difficiles. Certes un effort a été mené vers les régions marginales avec la création de 500 km de voies de desserte. Les trois voies d'accès vers l'Orient sont celles de Rio Mulatas-Potosi-Sucre, Oruro-Cochabamba et La Paz-Hichaloma, soit 793 km de rail ayant coûté 14 800 Livres sterling le kilomètre; or ces trois lignes s'arrêtent à des points morts, sans perspectives futures.

Les coûts de construction ont tous dépassé les prévisions atteignant + 250 % pour la ligne de Potosi à Sucre et + 350 % pour celle d'Oruro à Cochabamba. L'auteur critique l'adoption de la voie à écartement métrique, peu adaptée au milieu montagnard, ce qui explique la longueur des travaux compte tenu de la réalisation des ouvrages d'art. Ainsi la voie Potosi-Sucre a exigé 20 ans de travail; celle d'Oruro-Cochabamba a duré 15 ans; enfin, celle de La Paz-Hichaloma, après 20 ans de travaux, reste inachevée. Il en résulte que les coûts des emprunts et ceux de l'entretien ont imposé des tarifs dissuasifs, trois fois supérieurs à ceux des pays voisins.

GERMAIN, P., 1898 et 1899 - Voyage d'Asuncion (Paraguay) à Mollendo (Pérou). In : *Actas de la Sociedad Científica de Chile*, vol. VII, pp. 256-296; vol. VIII, pp. 128-137; vol. IX, pp. 13-30. (CPJCR)

Mots-clés : Indiens *bravos*, main-d'œuvre, frontière

L'auteur, un entomologiste français, est arrivé au Chili en 1850. Il a participé à la création du musée de Santiago, puis en 1865 est revenu en France. Il en est reparti longtemps après, suite à des désillusions, pour voyager dans les régions tropicales du Matto Grosso. Il a fait un séjour forcé, en 1886 ou 1887, de trois mois à Corumba du fait d'une épidémie de choléra. A ce propos, il note la fuite de nombreuses familles dans la forêt, et la mort des suites de l'épidémie de 172 personnes. Ensuite, il a atteint Asuncion où un compatriote a fait publier ses récits de voyage dans un journal français de la ville⁸. De là, il s'est décidé à un séjour de 2 ou 3 ans en Bolivie. Il se définit comme un esprit indépendant des écoles et "hypothèses"...

A Asuncion, il a obtenu du ministre plénipotentiaire bolivien, Pinilla, une mission scientifique, mais "gratuite", avec néanmoins beaucoup de *desiderata*. Il a fait la rencontre de son ami Luis Balzan, à la colonie Risso, où il était en mission pour préparer l'exposition de Barcelone. Il évoque les ruines de Fort Bourbon, fait escale à Puerto Pacheco. Il note le manque d'eau de ce poste, la prostitution des jeunes indiennes chamacocos emportées comme butins des razzias par les Indiens *bravos* et vendues au port. Il signale le déclin de Corumba après la guerre contre le Paraguay.

En 1889 Germain s'installe dans les Yungas, chez le régisseur d'une hacienda. Il décrit le régime de travail des péons, les prestations dues par le colon indien engagé chez un patron et la dureté de la récolte de quinquina.

GIL, Lesley, 1985 - La reforma agraria y el desarrollo del capitalismo en Santa Cruz. Bolivia. (1952-1980). *Historia Boliviana*, Cochabamba, vol. V, n° 1-2, pp. 67-84. (BUCC)

Mots-clés : Economie rurale, voie de communication, foncier, démographie, main-d'œuvre

Au contraire des latifundios andins, la réforme agraire a permis en Orient de conserver des propriétés privées pouvant atteindre jusqu'à 50 000 ha, ceci à condition de réaliser un investissement et une augmentation de la production de la propriété, clauses satisfaites dans la plupart des cas par les crédits provenant d'une aide importante des Etats-Unis, de 1950 à 1960. L'Orient présentait en outre des conditions favorables pour permettre le développement rapide d'une production agricole de base qui était jusqu'alors importée et grevait la balance commerciale. En 1954 la route Cochabamba-Santa Cruz était achevée; des chemins ont relié les usines à sucre aux centres peuplés.

Si, de 1900 à 1950, la croissance démographique de Santa Cruz a été de 1 % au plus, elle est passée de 1950 à 1976, à 4,1 % avec une croissance plus forte pour les cinq provinces du nord de Santa Cruz. Ce résultat s'explique par des courants migratoires de paysans provenant des Andes et s'employant comme travailleurs dans

8 - Que nous avons recherché en vain dans une Bibliothèque Nationale pratiquement pillée et désorganisée...

les propriétés de coton ou de canne à sucre; ils ont reçu pour se fixer des lots individuels de culture. Ce petit colonat a étendu la colonisation des terres vierges, mais n'a pas été une priorité du gouvernement; ces programmes d'aides n'ont reçu, en effet, que 155 000 dollars contre 17 millions pour l'industrie sucrière par exemple. A partir de 1956, on note un apport important de capitaux étrangers pour la grande agriculture, et l'essor privilégié des colonies agricoles étrangères, avec des appuis financier et technique.

La prise de pouvoir des militaires -avec Barrientos-, et une taxation des importations agricoles ont renforcé l'essor de l'agriculture de l'Orient. La Chambre d'Agriculture et d'Elevage de l'Orient a fédéré efficacement les efforts publics et privés pour planifier l'agriculture. Les superficies défrichées ou mises en propriété par colonisation des terres ont augmenté de 500 %, entre 1971 et 1978, dans les régions basses de Santa Cruz. Mais on note une poussée des nouvelles propriétés, plus marquée pour la province Santi-Esteban, soit, estime-t-on, 7,5 millions ha au total, dont 80 % en dotation de terres neuves. Mais, il y a eu accaparement abusif de terres et spoliation ou rachat de celles de communautés pauvres. Les petits colons de moins de 50 ha n'ont reçu que 11 % des terres attribuées, mais ceux qui disposaient de 500 ha, soit 10 % de l'effectif, ont obtenu 83 % des nouvelles attributions. Il restait, avec cette croissance forte, à satisfaire les besoins en main-d'œuvre qui ont doublé en 1973, situation qui a créé une crise aiguë. Le programme PROMIGRA a tenté d'attirer, souvent avec de fausses promesses, des paysans de l'Altiplano, mais il s'est traduit par un échec. Seule la mécanisation a permis de pallier au manque de travailleurs. L'auteur fournit une analyse des rapports entre gros exploitants et le commerce dans le processus d'accumulation du capital.

GREENLEAF, Cilley, 1886 - *Empresa de Otuquis. Propuesta para la construcción de un ferrocarril*. Tipografía Oloñeta, La Paz, 18 p. (CPSR)

Mots-clés : Chemin de fer

Il s'agit d'un projet de "*citoyens américains*" pour créer un chemin de fer de Cochabamba à Otuquis, si, après une exploration de terrain, il s'avère que ce rio est navigable. La société aura un capital de 3,2 millions Livres sterling; en contrepartie la Bolivie cédera les terrains et accordera une exemption douanière pour le matériel et la gratuité de la coupe des bois d'œuvre nécessaires. La société aura un droit ultérieur de prolonger la ligne vers les Andes, mais en choisissant l'itinéraire retenu par le gouvernement. Le gouvernement bolivien accordera aux employés la dispense du service militaire ainsi que pour l'entrée de colons les mêmes facilités que dans d'autres pays voisins. Une concession en propriété, de 2 lieues de terrain (11 km) de chaque côté de la voie, sera faite à la compagnie pour utilité ferroviaire et l'achat "*à juste prix*" de terres de culture lui sera consenti. L'immigration, qui figure dans les attendus, est reconnue comme une nécessité pour le développement de la Bolivie. Le projet table aussi sur l'exploitation des richesses aurifères d'Otuquis...

GRONDONA, J.E., 1942 - Descripción sinoptica de la provincia de Chiquitos. *Revista Universitaria de San Francisco Xavier*, Sucre, vol. 11, n° 27-28, pp. 251-375. (BNS)

Mots-clés : Main-d'œuvre, abus, voie de communication, économie, mission, service public

L'auteur est un Français⁹, venu du Brésil ou d'Argentine en 1827 et installé à Sucre comme mécanicien. Puis il a dû vivre à Santa Cruz et semble être reparti, faute de s'y intégrer, vers le Brésil. Il publia, probablement en 1833, cette étude et la dédia au chef de l'Etat bolivien. Grondona a rédigé son étude à Chiquitos où il est resté bloqué 5 mois par les pluies, aussi demande-t-il l'indulgence pour son travail rédigé, se plaint-il, sans dictionnaire ni matériel d'étude, bien que sa pratique de l'espagnol littéraire soit excellente -si son texte n'a pas été remanié-. Il donne aussi une bibliographie de la région.

Il présente les généralités climatiques et hydrologiques de la région et signale Fuerte Borbon comme premier poste du Paraguay. Selon lui, le rio Otuquis est navigable, aussi recommande-t-il la construction d'un port dans la lagune Yavarès. Il évoque la similitude géologique de la Chiquitania -à cause du bouclier brésilien- avec le Brésil. Il note la présence de veines de quartz, d'améthystes, proches de Santa Ana, et de mica; il constate aussi l'abondance du fer et rappelle l'existence des gisements de sel proches de Santiago. Il cite d'Orbigny : l'a-t-il connu ? Il présente un inventaire des ressources agricoles locales : abondance de bois de construction, présence de salsepareille¹⁰, cacaoyers, caféiers, arbres à maté et existence d'un cheptel réduit à seulement 18 000 têtes de bétail.

La population n'est que de 18 000 âmes réparties en 4 *partidos* (ou groupes administratifs) et 13 villages. Il énumère les qualités morales des Chiquitos, mais regrette que l'artisanat soit resté arriéré par manque de techniques et de produits; de plus, il se produit un grand gaspillage car ce travail est fait sur ordre. Il dénonce les abus de la *mesa publica* ou impôt en vivres dû par les habitants à leurs hauts fonctionnaires locaux, pratique qui dévoie les mœurs et obère les ressources publiques selon Grondona. Il s'attache à la dénonciation de la dilapidation du bien public et de la servitude de la population et ce d'autant plus que jamais la production n'a dépassé les besoins de la population qui, au contraire, est en déclin. D'où résulte l'abandon de l'agriculture, faute d'encouragement. Ce retard, social et matériel, provient de l'esclavage déguisé de la population, de l'arbitraire du pouvoir local, de la "démoralisation féminine" qui est publique, de l'absence de droits de propriété et de statut des terres vierges, enfin de la passivité civique exigée dans les actes publics. Les naturels sont soumis à des travaux obligatoires pour l'Etat, trois jours par semaine, soit 156 jours par an, ce qui en valeur représente 39 pesos, soit un impôt très lourd, supérieur à celui des citoyens bien plus aisés, dénonce l'auteur.

Il note la mauvaise situation géographique de Santa Ana, la capitale, qui contrarie le commerce et le fonctionnement administratif. La production et le commerce sont si réduits "qu'à peine on ressent le manque de moyens de transport". Le sel et les

9 - Nous n'avons retrouvé aucune autre référence sur lui : peut-être est-il un ancien des armées napoléoniennes ?

10 - Plante longtemps utilisée comme fébrifuge.

produits fabriqués pour l'Etat sont transportés à dos d'homme, le temps et la pénibilité ne comptant pas. La province est régie par un gouverneur dépendant du préfet de Santa Cruz "*et son gouvernement est une omnipotence à main armée*". Chaque village "*est tondu par un administrateur, puis vient une nuée de sauterelles*", c'est-à-dire les employés des conseils qui forment un simulacre de gouvernement municipal formé d'indigènes avec "*capitaine, lieutenant et maire*" et des dizaines d'adjoints d'offices administratifs qui sont des parasites... Pour l'auteur, ils représentent "*les instruments, automates passifs des immoralités et dépravations des autorités supérieures*". L'autorité n'hésite pas à employer des mesures de force, avec usage du fouet "*même avec les Blancs*", note indigné Grondona; à cela s'ajoutent amendes et vexations envers les fileuses de coton et abus divers...

Le fond moral de ce tableau est aggravé par les beuveries et la dissolution des mœurs, l'impunité totale des abus dont bénéficient les curés "*qui déflorent les vierges par dizaines*" et ne sont pas punis, malgré les dénonciations¹¹. L'impossibilité de voyager d'un village à l'autre sans permis parachève la claustration de cette pauvre population d'ilotes... Aussi Grondona demande-t-il d'urgence la création d'un courrier, mais indépendant de l'autorité des Gouverneurs, car Chiquitos est isolé de la capitale, Santa Cruz. Il attribue la décroissance démographique au régime de servitude qui pousse les filles à se marier à 12 ans, car ainsi elles sont soumises au tissage obligatoire d'où des effets sur la natalité. Aussi tout progrès futur passe-t-il par la totale libération des naturels, la liberté du commerce et la suppression du travail forcé. Il note, en exemple de la crise locale, une razzia des Indiens guaycurus qui ont enlevé 300 femmes et enfants et du bétail ; or bien traitées, ces femmes dans leur majorité ont refusé ensuite de revenir. Cela explique aussi pourquoi de nombreux indigènes se réfugient au Brésil dont on a exagéré, selon l'auteur, les empiétements territoriaux. Il recommande l'installation d'une pharmacie à San José, l'abandon -par la création de maisons de charité- des distributions gratuites de mauvaise nourriture aux malades et miséreux mis ainsi dans une dépendance sociale ignoble. Une moralisation de l'administration et de ses moyens, son autonomie par rapport au préfet, la création dans chaque village d'une justice de paix, constituent d'autres recommandations. Il estime aussi que le licenciement des administrateurs représenterait une forte économie et moraliserait la vie publique. Le clergé, de même, avec 16 curés, absorbe 8 400 pesos par an, ce qui est beaucoup; Grondona juge leur oisiveté parasite, la moitié des prêtres pouvant partir sans peine, à son avis...

GUARDIA, F., 1900 - Datos para la monografía del Departamento de Santa Cruz. *Boletín de la Sociedad de Geografía de La Paz*, t. 2, n° 3, pp. 93 -115. (BUMSA)
Mots-clés : Economie, démographie, service public, mine, voie de communication, main-d'œuvre, Indiens *bravos*, mission

Il s'agit d'une description des provinces du département.

- *Province de Cordillera* : Longtemps connue sous le nom de "Cordillère des Chiriguano", du nom de ce peuple indomptable, elle s'étend de la Sierra d'Incahuasi jusqu'aux premières plaines du Chaco Boréal, sur 200 km d'Est en Ouest et sa latitude

11 - D'Orbigny et d'autres auteurs selon M. Carrasco feront les mêmes constats, soit à la même époque soit bien plus tard...

n'est pas définie dans ses limites avec la province d'Azero. Le climat est chaud et sec, atteignant 38° en été et descendant à 12° en hiver; les pluies sont faibles et limitées, parfois absentes certaines années. Cette situation climatique compromet la récolte du maïs et explique le travail saisonnier des indigènes dans les sucreries de Santa Cruz. Les productions consistent en bovins et porcins vendus à la capitale, fromages, mélasse, eau de vie, tabac et sucre.

Lagunillas compte 800 habitants d'origine blanche de diverses nationalités et des *rancherías* (petites exploitations) indiennes. La province compterait environ 8 000 Chiriguano et 2 000 Blancs, avec comme villages principaux ceux de Caipependi, Lipe, Choreti, Membirey, San Francisco. Située aux pieds de la Sierra de Incahuasi, Lagunillas dispose de peu d'eau potable ce qui explique sa stagnation. Charagua, capitale de la 2^e section est une agglomération d'avenir du fait de ses terres fertiles, de sa population et de la présence d'une rivière. Un sous-préfet y réside, mais si trois magistrats y sont affectés depuis un an, aucun n'est en poste ce qui perturbe l'administration de la justice et donne lieu à des abus scandaleux notamment pour la perception des taxes cadastrales.

Les montagnes traversant la province, avec la Serranía d'Incahuasi, sont décrites et l'ancienne forteresse des Incas à Parabaño est évoquée. Deux rios traversent ce territoire, le Parapeti jadis appelé "Condarillo" et le Guapai ou rio Grande. Le premier prend sa source dans le village de Pamabamba, passe près de Piray, puis traverse les plaines de Araticopampa, Chorete et Membiray, appelées à devenir des centres de colonisation en raison de leur position et de la présence d'eau potable. Des Chiriguano y vivent avec quelques Blancs, mais ces terres sont convoitées par de puissants notables qui veulent expulser les indigènes, malgré leurs droits fonciers anciens, pour en devenir les seuls propriétaires. Aussi l'auteur demande-t-il des mesures légales de protection, tout en redoutant les initiatives spoliatrices des autorités locales qui expliquent le départ des Indiens vers les moulins à sucre argentins où ils trouvent un asile sûr. Le rio Parapeti se perd dans l'Izozog où existent des *estancias* d'élevage bovin. On rencontre dans ce secteur la tribu des Izoseños du groupe Chiriguano, qui fabriquent des cordages avec une fibre végétale, la *broncealia*.

La province de Cordillera communique avec l'Argentine d'où elle reçoit mules et chevaux amenés au Beni, en saison sèche. Ce bétail est vendu à bon prix du fait des maladies qui, périodiquement, déciment les troupeaux de l'Orient. Cette province a aussi des relations avec celles de Sucre et de Tarija, avec des ventes de sel de pierre qui est nocif. C'est de Valle Grande que provient une partie des habitants de la province dont l'avenir passe par un chemin de fer allant vers La Plata. L'auteur constate l'état d'abandon des chemins : celui de Chiquitos à Izozog est fermé, de même que les pistes menant à Santa Cruz, à partir de Lagunillas, faute d'entretien, car les cantonniers sont réquisitionnés pour les travaux agricoles de l'autorité locale.

Le village de Cuevo, avec ses terres fertiles, dispose de manades de taureaux et de bœufs qui appartiennent à des Cruceños. Une ligne de fortins existe pour prévenir les incursions des Indiens pillards. Il est à noter que cette région est revendiquée par le département de Sucre.

Les Chiriguano, soumis et représentés par leurs "*capitaines*", ne disposent pas des droits de la citoyenneté et souffrent d'abus. Cela explique l'abaissement de la

race, l'oisiveté et la paresse qui expliquent le manque de bras agricoles. Aussi, paradoxalement, l'auteur demande-t-il des lois de protection pour les colons et l'autorisation de l'usage du fouet contre *"une race opposée à la civilisation et réfractaire à l'obéissance tant nécessaire pour dominer le génie rebelle et criminel du sauvage toujours ennemi du blanc"*. Un tribut obligerait les Indiens au travail et imposerait un contrôle de l'autorité *"sur une race sauvage et belliqueuse"*, estime l'auteur.

- *Provinces de Chiquitos et Velasco* : Il s'agit de régions riches à l'est et au nord-est de Santa Cruz. Les Indiens sont du groupe guarani et ont été évangélisés par les Jésuites. Des riches missions de la célèbre Compagnie, il ne reste plus que des églises et des bâtiments défiant le temps, et des populations à l'abandon : *"seuls restent onze misérables hameaux où règnent la pénurie et la rareté au milieu d'une grande richesse"*. Les tribus sauvages sont, au sud-est, celles des Nandu-Guasos, qui assaillent les voyageurs de l'Izozog, appelés aussi Empeletos. Les Zamucos vivent sur les salines de San José et sont les descendants probables des anciens convertis de San Ignacio de Zamuco. Les Guarañacos vivant près de Santiago manifestent, eux, un désir de conversion. Les Potortorcas représentent un danger pour ceux qui voyagent vers Corumba; ils vivent dans les *esteros* ou marais du rio Tucabaca. Les Bocoroses (des Bororos ?) vivent autour de San Matias et seraient décidés à se convertir tandis que, proches du rio Verde, les Pausernas prêtent des services aux collecteurs de caoutchouc. Les Paunacas sont des Indiens chiquitos ayant remonté vers Concepcion, puis de là vers les sources du rio Blanco ; enfin le danger des attaques des Sirionos est toujours présent.

Les ressources agricoles de cette région sont immenses avec en particulier les bois et le caoutchouc, mais aussi l'herbe à maté, la cire, la pêche. Mais, pour assurer leur mise en valeur, il faut revitaliser le maigre corps social formé par la population locale en faisant appel à l'immigration.

- *Province de Sara* : Située au nord de Santa Cruz et traversée par le rio Sara qui est formé par la confluence des rios Guapay et Yacapani, cette province a été d'abord peuplée par des Espagnols de Santa Cruz. Ils se sont consacrés à la canne à sucre et métissés avec les Chiriguanos du cru. Sa superficie est de 15 000 km². En grande partie dépeuplée, cette province est constituée de plaines et savanes marécageuses, de collines arborées et de forêts vierges. Sa population atteint 19 000 habitants, mais avec peu d'indigènes car les épidémies les ont décimés; de plus la constante immigration aux *gomales* proches du Beni a fait chuter leur effectif. Ses productions sont tropicales, avec du café, du cacao, du riz, de l'arachide et du manioc. On y note la vente de peaux de tigre, de chapeaux de paille, de coton tissé; son essor futur est lié au projet de chemin de fer argentin. Loma Alta, Quatro Ojos, Palometas et Estrella sont des ports fluviaux actifs situés sur les rios Piray et Guapay et servant de relais entre le Beni et Santa Cruz. La capitale, Portachuelo, vit de la transformation de la canne à sucre et du transport par bœufs des charges arrivant aux ports locaux. Des routes de désenclavement attendent de voir le jour, mais avec un *"gouvernement progressiste"*, note, non sans une ironie amère, l'auteur. Les torrents issus de la montagne bordant Buenavista et San Carlos sont porteurs de limons aurifères et les pics d'Abaro, San Rafael et San Ramon sont, selon la tradition, les anciens sites d'où

les Jésuites tiraient les métaux précieux pour orner leurs temples... Il est fait état aussi dans cette région de la présence de nombreux indices miniers et de pétrole. L'auteur signale enfin, par suite de la pauvreté de l'alimentation locale en phosphore calcaire, des pratiques de géophagie. Aussi la province "*reste pauvre au milieu de son abondance*", du fait de son isolement.

GUZMAN, Lisandro, 1905 - Actividad agropecuaria en la 2^a seccion de la provincia de Cordillera, Junta de Fomento de Agricultura y ganaderia de Santa Cruz. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 7-8-9, pp. 290-291. (CPSR)

Mots-clés : Foncier, main-d'œuvre, économie

Cette région possède les meilleurs pâturages car l'eau y est permanente. L'auteur donne la liste des grandes haciendas jusqu'à l'Izozog, région qui dispose d'un cheptel de 5 000 bovins. L'agriculture produit du sucre, des céréales et du riz dans le canton de l'Izozog. Mais la main-d'œuvre manque, car elle part en Argentine ou subit "*l'action dépressive*" des missions...

HERZOG, Th., 1913 - Impresiones de viaje en el Oriente de Bolivia. *Boletin de la Sociedad de Geografia de La Paz*, n° 39, pp. 337-355. (BUMSA)

Mots-clés : Indiens *bravos*, exploration, voie de communication, colonisation

Le Grand Chaco est peu connu en Bolivie comme en Amérique du Sud. Le voyage d'Herzog a commencé à Puerto Suarez, port fluvial sans rayonnement régional, et devait aboutir à Santa Cruz. Il évoque l'existence d'un projet de liaison par vapeur avec La Plata, mais celui-ci se heurte aux tracasseries des Brésiliens et à leur flotte fluviale appuyée sur les forts de Ladario, Albuquerque et Coimbra.

Puerto Suarez est agréable bien que ce site soit très décrié par ailleurs; s'il existe bien une piste vers Santa Cruz, celle-ci est à peine franchissable en saison sèche et d'accès impraticable en temps de pluie. A Santa Cruz, la puissante maison Zeller et Villinger "*domine tout le commerce de l'Orient bolivien*". Santa Ana est entourée de populations sauvages qui effrayent les Boliviens, aussi tirent-ils immédiatement sur quiconque "*n'a pas de pantalons*", ce qui explique l'hostilité des natifs. L'auteur fait état de la tribu des Potoreros, établie au sud et à l'ouest de Santa Ana; il a remarqué la silhouette élevée de 6 pieds en moyenne de ces Indiens, parents possibles des Chamacocos du Chaco. Jadis ces groupes rendaient dangereux le voyage sur la piste Santa Ana-Santiago où ils tendaient des embuscades, mais depuis quelques années ils se sont installés plus à l'Ouest, à Monte Grande, dans une zone jadis inhabitée. Herzog signale un mouvement actif de circulation entre les tribus du Chaco central paraguayen et du Chaco oriental bolivien, sous forme de migrations à petite échelle de direction Sud-Nord. Cela est dû à l'occupation par les Blancs des bois à *quebracho* du nord de l'Argentine et du Paraguay. Aussi les Tobas, Maticos ou Lenguas, détenteurs de fusils bousculent-ils les tribus primitives de l'intérieur qui se déplacent vers le Nord en poussant d'autres groupes. Explorer le Chaco reste donc très dangereux car les Indiens s'opposent à toute intrusion.

Industria (La) gomera en el Departamento de Santa Cruz. S.e., Santa Cruz, 14 p. (CPJCR)

Mots clés : Caoutchouc

Ce texte est d'abord une défense de la profession des exploitants du caoutchouc menacée alors par une taxe gouvernementale. Une décote de 10 % affecte le caoutchouc dit "Santa Cruz" car il est de qualité inférieure et on ne trouve pas ici de *sernambi* ni de *caucho*. L'exportation se fait par Guayamerin et Puerto Suarez.

KOSTER, Gerrit, 1983 - Santa Cruz de la Sierra. Desarrollo, estructura interna y funciones de una ciudad de los llanos tropicales (traduit de l'allemand). Instituto de Ecología, Cochabamba, 189 p. + cartes + graphiques. (BUCC)

Mots-clés : Géographie régionale, démographie, urbanisation

Il s'agit d'un des rares ouvrages de géographie régionale systématique existant en Bolivie. Il donne une perspective synchronique comme diachronique de l'évolution de Santa Cruz et de sa région, depuis sa fondation. L'auteur fournit un tableau de la distribution foncière en 1950, avec un bilan de l'essor agropastoral. Il produit aussi une analyse très développée de la croissance urbaine et des migrations, accompagnée de nombreuses figures, ainsi que de l'évolution industrielle illustrée avec de nombreux graphiques, et une riche bibliographie régionale et historique.

LAVADENZ, J., 1925 - La colonización en Bolivia durante la primera centuria de su independencia. Talleres graficos de la Intendencia de Guerra, La Paz, 106 p. (CDNL)

Mots-clés : Foncier, colonisation

En 1909 la colonie Warnes, proche de Santa Cruz, fut fondée avec le projet d'introduire 64 familles de colons suédois recevant 5 ha chacune. Mais ce projet a avorté, remplacé par l'introduction de colons belges; ce fut un désastre financier pour l'Etat. En 1920, la première colonie nationale fut établie à Todosantos, puis il y eut un projet, resté sans suite, d'installation d'une colonie juive en 1921. Pour assurer contre les Indiens guarayos une meilleure sécurité, 25 ha furent attribués aux colons venant s'installer dans le secteur. En 1924, D. Foainini reçut 15 000 ha pour la construction, à Chiquitos, d'une usine textile.

L'échec de la colonisation est lié à l'absence de routes et chemins, au fait que les chemins de fer sont récents et n'atteignent que les capitales régionales ou les mines. Il n'y a pas de marché du fait de l'absence de transports.

LEWIS, N., 1978 - Eastern Bolivia : The white promised land. IWGIA, Copenhague, 27 p. (BUCC)

Mots-clés : Colonisation, foncier, main-d'œuvre

L'auteur est un journaliste qui analyse une déclaration du Dr. Guido Strauss, Sous-Secrétaire d'Etat à l'immigration, favorable à l'installation en Bolivie de colons blancs en provenance de Namibie, de Rhodésie et d'Afrique du Sud. L'information a

été publiée par le journal catholique *Presencia* et précise que le gouvernement allemand apporterait un crédit de 150 millions \$ pour appuyer ce projet. Celui-ci porterait sur l'introduction de 30 000 familles, disposant d'un délai de 6 ans pour assurer leur insertion locale, sur 800 000 ha de terres en concession. Selon Strauss le coût des infrastructures routières, publiques et de mise en état de culture des terres serait de 250 millions \$. Un appui des grandes puissances est aussi prévu.

L'église catholique bolivienne s'est opposée à ce plan. Elle le rejette en faisant état de la situation d'*apartheid* de fait existant déjà en Bolivie : pour elle, l'application de ce projet serait une provocation. Remédier au dépeuplement de l'Orient et à la nécessité d'importer des produits alimentaires de base pour la population sont les arguments des partisans du projet qui offrent 50 ha de terres de première classe et un appui technique aux immigrés. Strauss, admet aussi qu'une migration spontanée venant d'Afrique du Sud est déjà constatée. Enfin, aucune réponse n'est donnée quant au sort des 120 000 Indiens vivant en Bolivie orientale et occupant, en partie, les terres retenues pour la future colonisation. L'auteur dénonce les conditions du travail des péons du secteur agricole, aux salaires réduits et aux conditions de vie dures en Orient.

Memorandum. A la atención del Congreso Nacional sobre las ventajas de un ferrocarril. *Boletín de la Sociedad de Estudios Históricos y Geográficos de Santa Cruz*, 1906, n° 8-9, pp. 271-274. (BUSC)

Mots-clés : Mine, chemin de fer

Le chemin de fer oriental est la seule solution économique permettant l'essor de l'Orient. En effet, avec 741 000 km² dont 110 500 dans le Chaco, l'Orient bolivien est plus vaste que la Bolivie occidentale. L'Orient est riche en or avec la province Velasco, et pour l'exploiter il s'est créé à Buenos Aires un syndicat dit "*yankee-argentino*" dont les ingénieurs prospectent Chiquitos, mais aussi le *cerro* de San Simon "*immense dépôt en mines aurifères et entouré d'alluvions, selon ce qui se dit*". On affirme aussi, écrit l'auteur, que Chiquitos est riche en or... Un certain L'Hospital aurait trouvé une mine d'argent exploitée jadis par les Jésuites. Du platine a été détecté par G. Portal à Espejos, dans le Cercado, et un ingénieur, Mousnier, a fait la même découverte à Velasco où il a demandé des concessions

Du cuivre existe dans les montagnes de San Javier, le plomb se trouve à Velasco; il y aurait aussi du mercure, d'après des analyses d'échantillons, à San José de Chiquitos, des montagnes de fer près de Puerto Suarez¹²; enfin, le pétrole de Buenavista se brûle sans raffinage.

12 - Il s'agit probablement du gisement du Mutun.

MENDIZABAL, R.P. Santiago, 1927 - *Diario de la expedicion Quesada*. Imp. de San Antonio, Séville, 181 p. (CPJCR)

Mots-clés : Voie de communication, colonisation, Indiens *bravos*, frontière, mission, abus, pacification

L'expédition a été organisée par le Commissaire bolivien des provinces d'Acero, Cordillera et Chiquitos, député et envoyé extraordinaire de Bolivie au Paraguay. Malgré sa richesse potentielle le Chaco, dans l'esprit de ses habitants, est une terre abandonnée par les gouvernements boliviens, critique entendue dès l'entrée de l'expédition dans la province Acero. L'auteur note qu'en 1922, date de son passage à Chiquitos, il avait constaté que le souvenir de la présence espagnole était bien entretenu et respecté. L'état lamentable des chemins de Sucre au Chaco est souligné. En 1892 il y a eu destruction de Cuevo par les Chiriguano de Curuyuqui. Devant les dangers naturels du terrain et le risque d'attaque indienne¹³, la mission Quesada doit abandonner le projet d'emprunter la piste Carandaiti-San Ignacio de Zamucos au cœur du Chaco, et va parcourir celle de Santa Cruz à Puerto Suarez. Des critiques sont faites à D. Campos¹⁴ pour ses écrits hostiles aux missionnaires.

La mission de Parapeti a été fermée en 1880 devant les pressions des éleveurs hostiles aux religieux, ce qui explique l'état d'abandon de la région, sauf de Charagua qui est une des agglomérations des plus actives du Chaco. On y trouve des vignes appartenant à des Français et des Italiens, des vergers, de la canne à sucre et cette localité est aussi un centre de prospections de la Standard Oil. La mission Quesada a recueilli les protestations des chefs indiens contre les tentatives de colons d'accaparer leurs terres; mais à Guariri elle entend le récit d'une embuscade récente tendue par les Indiens empelotos.

Le texte fait état des abus de l'administration à Chiquitos, du dénuement des forts et des militaires, et de l'insécurité sur les pistes à cause des Indiens ianaiguas. Elle enregistre les plaintes des responsables de San José de Chiquitos contre l'absence d'aide du gouvernement pour développer leur région laissée à l'abandon et où les tribus sauvages sont menaçantes, même à proximité de la ville.

La colonie de Seis de Agosto est, elle aussi, au milieu d'un secteur peuplé d'Indiens hostiles, les Guarañocas, qui se livrent à des attaques. Il est noté, avec les sécheresses et la disette qui en résulte, le départ de nombreuses familles vers le Brésil proche où elles reçoivent une aide du Matto Grosso pour s'installer comme colons. Le récit est donné d'une course aux sauvages menée par des colons de Santiago de Chiquitos et qui a entraîné le massacre de 16 familles guarañocas; Santiago de Chiquitos est en état d'abandon pour ses activités économiques.

La médiocre situation de Puerto Suarez, installé sur une lagune à sec aux basses eaux durant six mois, est rappelée. La mission Quesada fait état de son incompréhension du choix de ce site défavorisé par les gouvernements boliviens alors qu'à Puerto Sucre accèdent des navires de grand tirant d'eau. Deux maisons commerciales seulement se trouvent installées dans ce pseudo port.

13 - C'est-à-dire en 1922-23 !

14 - D. Campos, 1888.

MENDIZABAL, Santiago, 1937 - Riquezas naturales de los departamentos de Chuquisaca, Santa Cruz y Tarija. *Boletín de la Sociedad de Geografía de Sucre*, n° 327-332, pp. 127-133. (BNS)

Mots-clés : Economie, démographie

Ce texte est un commentaire de l'œuvre de Bernardino de Nino¹⁵ apportant une description du territoire des Chiriguano. Celui-ci s'étendait jadis sur les trois départements de Chuquisaca, Santa Cruz et Tarija, c'est-à-dire de Tarabuco à Carandaiti, soit 200 lieues du N au S et d'E en O. Actuellement, ce territoire s'est nettement réduit; les causes en sont le refus des Indiens de cohabiter avec les Blancs, mais le fait aussi des épidémies qui déciment les tribus. Aussi ses limites sont Abapo au Nord, Itiguro de Yacuiba au Sud, et à l'Ouest, elles vont de Monteagudo jusqu'à Carandaiti à l'Est. Avec la guerre du Chaco, il y a eu fuite des Indiens vers des zones calmes, telles celles de Saipuru, Lagunillas, Boicovo, Iguembe, Ingre, Huacareta, Chimeo, Caiza et Itau.

Le missionnaire note la richesse végétale et animale de la région et le fait que les Blancs suivent les pratiques agricoles indiennes, mais sans les avoir améliorées pour les semences, sans utiliser d'engrais ni d'instruments agricoles modernes; aussi il n'y a que peu d'introductions de nouvelles cultures, tel le riz qui pourtant donne bien.

MENDOZA, J., 1927 - La cuestión del Paraguay. *Boletín de la Sociedad de Geografía de Sucre*, vol. 27, n° 279-282, pp. 83-113. (BNS)

Mots-clés : Colonisation, voie de communication, frontière, géopolitique

L'écrivain¹⁶ constate l'état d'abandon de fait par le pouvoir central des régions frontalières éloignées, et ce malgré leurs richesses. Il en résulte que la basse Bolivie orientale a reculé alors que la Bolivie andine progressait. Aussi le pays doit-il renouer avec la politique de migration et de colonisation étrangère, sinon l'exemple de l'Atacama¹⁷, territoire laissé vide et en jachère se reproduira. La Bolivie doit se tourner, pour J. Mendoza, vers une voie atlantique car celle du Pacifique est sans issue, aussi "*l'hinterland bolivien doit graviter nécessairement sur les rives de ses fleuves navigables... La vérité est que la Bolivie depuis sa création a grandi de façon inégale avec deux moitiés, l'une vigoureuse et active, l'autre rachitique et absente de la vie nationale*" note-t-il judicieusement. Les cartes indiquent les déséquilibres de peuplement du pays, avec une forte densité sur la partie occidentale et un vide sur l'ensemble oriental "*avec des blancs énormes où n'apparaît pas un seul village annonçant la présence de la civilisation*". Ainsi le Haut-Pérou, ou Bolivie supérieure

15 - La Etnografía Chiriguana, 1912.

16 - J. Mendoza fut un des littérateurs marquants de la Bolivie. Médecin de formation, inspiré dans son œuvre d'essayiste, à la charnière de la géographie et de l'histoire - "*El macizo andino*" - par les thèses déterministes de l'Espagnol Carlos Malagrida et de Ratzel; J. Mendoza publia aussi un essai autobiographique "*Páginas barbas*" où il analysait la situation des travailleurs des *barracas* à caoutchouc du Haut-Beni et leur triste condition.

17 - L'Atacama ou province bolivienne du Littoral a été abandonnée et oubliée jusqu'à ce qu'on y découvre, à partir de 1840, de riches gisements de nitrate. Ils devaient susciter l'appétit des milieux d'affaires anglo-chiliens; une première révision territoriale, en 1866, instaura un condominium, fatal par ses termes pour la Bolivie qui s'avéra incapable d'y développer une structure portuaire nationale et un réseau de voies de communication: A. Bresson: *Bolivia...* La guerre du Pacifique en découla en 1879 avec l'occupation de la région, puis son annexion au Chili, par le traité de 1904.

ou occidentale, a-t-il concentré la vie nationale laissant le reste du pays presque à l'état vierge. Il en résulte une grave désarticulation spatiale car seul le Haut-Pérou constitue le cœur vital et actif du pays, "*et en échange les terres basses, les riches terres fertiles des régions amazoniennes et du Chaco, à peine sont reliées au centre du pays*". En effet, faute de politique de voies de communication "*la Bolivie, fâcheusement, n'a pu encore réaliser l'œuvre de son intégration, non seulement maritime mais aussi terrestre*". Le grand pays de Mojos est semi-désertique, à peine l'impulsion nationale atteint-elle l'Itenez; la riche région de Chiquitos est dans une situation d'indigence, et on a dû déclarer Puerto Suarez port franc pour le sauver de l'abandon.

Le ministre Pedro Gonzalez dans un mémoire récent écrivait, cite J. Mendoza: "*La situation de Chiquitos, sans chemins l'unissant à Santa Cruz, sera chaque jour plus désespérée et précaire. L'agriculture et l'élevage sont réduits à un état rudimentaire et primitif. On ne cultive que seulement pour satisfaire les besoins locaux. Les bras manquent comme les moyens de voies de communication faciles et bon marché. Aussi l'immigration des Chiquitanos vers le Brésil est chaque jour plus alarmante et irrésistible du fait des facilités d'établissement accordées par ce pays. Au contraire, en Bolivie on recherche avec prédilection la sanction de lois prohibitives ou de procédures qui spolient ou terrorisent le colon*".

MICHELINA y ROJAS, Francisco, 1869 - *Exploracion Oficial*. Imp. Lacroix et al., Bruxelles, 684 p + cartes. (CPJCR)

Mots-clés : Frontière, voie de communication, colonisation

Cet ouvrage produit un décret du président-dictateur Belzu, de 1853, qui considère l'importance des voies navigables pour la mise en valeur "*des vastes territoires à la prodigieuse fertilité*" appartenant à la Bolivie. En conséquence, la Bolivie décrète la libre circulation des fleuves débouchant sur le rio Paraguay et le Pilcomayo. Il s'agit des sites de Guanai et Coroico sur le Pilcomayo; du port de Magariños sur le Paraguay avec la Bahia Negra et le fuerte Bourbon (Olimpo)¹⁸ et, enfin, du port d'embarquement des ingénieurs Ondarza et Mujia¹⁹ lors de leurs explorations de 1846, Las Yuntas, sur le rio Bermejo. Des concessions de terrain sont prévues pour les colonisateurs étrangers ainsi que des primes à la navigation.

MINCHIN, Juan B., 1903 - *Apuntes sobre el Oriente de Bolivia. Boletín de la Oficina Nacional de Inmigracion*, n° 31-32-33, pp. 368-375. (CPSR)

Mots-clés : Voie de communication, géographie, Indiens *bravos*, exploration

L'auteur est un ingénieur d'origine britannique, fin connaisseur de l'Orient et du Chaco. Il s'attache ici à une présentation succincte des provinces de Velasco, Chiquitos, Cordillera, Otuquis et du Chaco Boréal, soit un vaste ensemble géographique crédité d'une superficie de 540 000 km². Mention est faite du chemin

18 - Ce fort, construit par l'Espagne fin du XVIII^e siècle, contrôlait le cours moyen du rio Paraguay; il sera occupé par le Paraguay, au milieu du siècle passé, et revendiqué par la Bolivie ensuite.

19 - Ces deux ingénieurs sont les auteurs de la carte nationale de Bolivie publiée en 1859.

menant du rio Grande à la mission de Guarayos, de celui de Santa Cruz à Sucre et de cette ville au Pilcomayo. La route du Chaco, est-il noté, reste fermée à cause de l'hostilité des Indiens tobas qui ont provoqué les échecs répétés des explorations entreprises.

MINCHIN, J.B., 1928 - El Oriente Boliviano y el Gran Chaco (conférence donnée à la Royal Geographical Society de Londres). *Boletín de la Sociedad de Geografía de Sucre*, tome XXVII, n° 297-299, pp. 116-137. (BUSC)

Mots-clés : Voie de communication, cartographie

Les cartes de la Bolivie orientale levées par J.B. Minchin sont à la cartothèque de Sucre.

L'expédition de Juan de Cominges en 1879, au nord d'Olimpo, et la découverte des lagunes sont évoquées. Il fait état d'une possibilité de voie de communication fluviale, entre Corumba et Villa Maria, près de San Matias. Il estime que les Tobas représentent une population nombreuse. Des notes sont données sur le quinquina.

MOLLOJA HOYOS, Ranulfo, 1973 - *Enfoque socioeconomico del Sud Este*. Editorial Oscar Nava, La Paz, 495 p. + cartes. (BUMSA)

Mots-clés : Géographie, géopolitique, voie de communication, économie, projet, colonisation

Beaucoup de généralités concernant divers thèmes d'importance au niveau de la Bolivie sont recensées dans cet ouvrage, apportant des précisions d'intérêt, par exemple sur l'extension du réseau ferré. Les croquis des projets de développement, même mal conçus, permettent d'apprécier l'ampleur des essais de colonisation publique concernant notamment l'irrigation du Chaco, avec l'étude rétrospective des projets d'irrigation de Villa Montès, du barrage Oquita et Abapo-Izozog. L'impact des projets pétroliers, sucriers, ou le rôle du quebracho sont abordés d'une manière ponctuelle. L'ouvrage, très descriptif, ne réussit pas à dépasser l'anecdote dans ses essais d'analyse, mais fourmille de nombreux détails intéressants.

MUJIA, Ricardo, 1924 - Homenaje a Santa Cruz de la Sierra. *Boletín de la Sociedad de Geografía de Sucre*, t. XXI, n° 233-246, pp. 98-112. (BNS)

Mots-clés : Histoire

Au cours de cette conférence sous forme de causerie libre, l'auteur constate que le Chaco est resté longtemps le domaine inviolé d'une tribu farouche, les Chiriguanos. Celle-ci a empêché tout essai de colonisation entre le Pérou et le rio de La Plata. Mujía retrace l'histoire de la présence espagnole et ses tentatives de colonisation²⁰. Rappel est fait du leitmotiv de la diplomatie bolivienne, avec le rattachement à Sucre de la lointaine marche du Chaco du sud.

20 - Diplomate, Mujía négocia avec le Paraguay, au début du siècle, un différent territorial opposant les deux pays et publia une série d'ouvrages et des cartes sur la question, en appui de la thèse bolivienne.

NINO, Bernardino de, 1907 - Misiones del Colegio de Potosí. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 23, pp. 136-141. (CPSR)

Mots-clés : Histoire, mission, main-d'œuvre

Le texte traite de la vie et des problèmes des convertis dans les missions. Le missionnaire note les difficultés dues au nomadisme des tribus pour assurer une bonne gestion des missions comme des effets négatifs de l'attraction de la main-d'œuvre indienne, soit vers les *gomales*, soit vers l'Argentine. Ces recrutements dépeuplent les provinces de Cordillera, Acero et Gran Chaco.

OEFNER, L.M., o.f.m., 1940-1941 - Apuntes sobre una tribu salvaje que existe en el Oriente de Bolivia. *Anthropos*, t. 35-36, pp. 101-108. (BUCC)

Mots-clés : Indiens *bravos*

Cet essai monographique sur les Indiens guarayos décrit leur vie quotidienne mais ne donne pas d'informations de grand intérêt.

OLIDEN, Manuel Luis & QUIJARRO, Antonio, 1886 - *Empresa de Otuquis. Peticiones al poder central*. Tipo El Cruzado, Sucre, 16 p. (CDNL)

Mots-clés : Colonisation, voie de communication, navigation, frontière

Oliden, dans un texte de 1846, fait état au gouvernement de la prudence de ses démarches et initiatives de terrain avec l'exploration d'Otuquis, ceci pour ne pas altérer les relations de la Bolivie avec ses voisins du Brésil et Paraguay. Il précise qu'il ne s'est jamais engagé sur un délai pour amener des colons, bien qu'il estime que ce soit capital. Il se plaint des difficultés subies durant les 8 années passées à Otuquis et du sacrifice de sa fortune; aussi craint-il que soient prises des initiatives juridiques néfastes au travail réalisé.

Un mémorandum d'A. Quijarro justifie sa demande d'attribution de la concession d'Otuquis. Il note l'arrivée d'Oliden en 1833 à Otuquis, après paiement de 60 000 pesos de frais... Oliden réalisa la création de la colonie de la Florida et d'*estancias* à Puerto Oliden et la création de l'hacienda El Satos cultivant le coton et la canne à sucre; enfin dans une vallée proche de Santiago de Chiquitos, il y eut l'installation d'une autre hacienda, La Rinconada, avec un moulin pour la canne à sucre. Mais les revendications du Brésil sur le Chaco et la rive droite du rio Paraguay, puis l'embargo sur la navigation imposé par Francia, dictateur du Paraguay, vont paralyser les projets de colonisation européenne prévus par Oliden. La reconnaissance de José Oliden, son fils aîné, sur l'embouchure du rio Otuquis et le cours du rio Paraguay, fut effectuée, en 1837, à partir de Santo Corazon et elle parvint à Olimpo où la garnison paraguayenne lui interdit la poursuite de la navigation. Rosas, le dictateur argentin, par la suite fit obstruction à toute navigation étrangère sur les rios Parana et La Plata. Il en découla que la clause d'attribution de la concession Otuquis impliquant l'arrivée de colons européens ne pouvait, dans ce contexte, être satisfaite. Aussi le président J. Ballivian décida-t-il de prolonger le délai de la concession jusqu'à la date où la Bolivie obtiendrait par traité le retour de la rive droite du rio Paraguay occupée par le

Brésil. Or, le traité de 1867 devait consacrer l'abandon des revendications boliviennes sur ce secteur. Aussi Quijarro propose-t-il une série de décrets présidentiels consolidant juridiquement le statut de la Concession d'Otuquis.

ORTIZ, J.E., 1900 - *Empresa Oliden en el Otuquis. Nuevo memorial ante el H. Senado*. Imp. El Nacional, La Paz, 27 p. (CPV)

Mots-clés : Colonisation

Il s'agit d'une brève évocation du destin de la concession du Territoire d'Otuquis attribuée à Oliden. Celle-ci avait initialement une superficie de 2 500 lieues², soit plus de 70 000 km². Mais, lorsque A. Quijarro obtint, en 1885, qu'elle lui soit transférée, l'Etat en diminua de moitié la superficie initialement concédée.

PASCO, Gwenaële, 1998 - *La colonisation mennonite en Bolivie : culture et agriculture dans l'Orient*. Institut de Géographie, Université de Paris IV - Sorbonne, Paris, 183 p., cartes et phot. (Mémoire de Maîtrise)

Mots-clés : Colonisation, migration, développement rural, écologie

Cette recherche fait le point actualisé de la question mennonite par rapport à la bibliographie existante, principalement anglo-saxonne et bolivienne. Il s'en détache un historique des conditions d'installation des colonies mennonites, de leurs conditions de vie et des difficultés rencontrées.

En moins d'une quarantaine d'années, les mennonites ont occupé une place marquante dans l'essor de l'économie rurale de l'Orient de Santa Cruz, que ce soit par l'importance des diverses productions de blé, tournesol, soja ou de l'élevage et des produits laitiers. Plus de 30 colonies en continuelle extension et plus de 30 000 Mennonites assurent le succès apparent de cette colonisation, spectaculaire par son inscription volontariste dans les paysages qui ont été radicalement transformés et parfois saccagés. Néanmoins, cette réussite est d'abord froidement macro-économique donc porteuse de lourdes hypothèques : cette colonisation mennonite reste, de par sa nature religieuse fondamentaliste, une pièce rapportée dans les paysages orientaux sans aucune perspective d'intégration au milieu bolivien. Elle n'a pas su, aveuglée par les règles d'une agriculture traditionnelle peu évolutive sinon figée, adapter ses méthodes à la nécessité de lutter contre l'érosion dans un milieu déjà fragile; or en pratiquant des cultures dépourvues de protection -rideau d'arbres brise-vent- et en généralisant l'usage des tracteurs sur des sols compacts, elle soulève de graves critiques officielles et des alarmes pour le devenir de ces sols menacés. L'avenir de ce système passe obligatoirement d'abord par une adaptation à terme rapide des méthodes culturales. Mais, reste posé le problème du devenir politique comme social de cette communauté exclusive, biologiquement fermée à tout métissage comme à toute ouverture culturelle qui mettrait en cause l'homogénéité absolue de son milieu. Le dilemme, quelque peu cornélien, est le suivant : comment rester de bons agriculteurs adaptés sans déroger à une pratique religieuse fixiste, cause des errances cycliques de ce milieu original soudé par l'adversité comme par une foi immuable jusqu'ici ?

Les analyses de l'expansion de l'agriculture de l'Orient indiquent aussi que ce "miracle économique" doit bien peu aux seuls efforts des exploitants boliviens. Capitaux, techniques, concentration de bonnes terres agricoles, circuits économiques extérieurs sont d'abord le fait d'acteurs étrangers, japonais, brésiliens, mennonites ou autres. Il s'agit, donc, d'une seconde colonisation tardive de la Bolivie orientale après les échecs répétés du XIX^e siècle.

PASOS, I.D., 1836 - *Diario de una navegación y reconocimiento del río Paraguay desde la ciudad de Asunción hasta los presidios portugueses de Coimbra y Albuquerque*. Imp. del Estado, Buenos Aires, pp. 91-163. (Collection P. de Angelis : Obras y Documentos) (CDNL)

Mots-clés : Frontière, Indiens *bravos*, exploration

Nous citons ce texte, bien qu'il appartienne à l'époque coloniale que nous ne traitons pas ici. Il apporte des précisions sur la zone frontalière contestée de la bande de Coimbra jusqu'au milieu du siècle passé, et explique l'installation, à la fin du XVIII^e siècle, de la présence portugaise.

En 1790 le vice-roi de La Plata reçut la nouvelle de l'installation d'établissements portugais sur la rive droite du río Paraguay. Or ce fleuve, depuis le traité de San Ildefonso de 1777, servait de frontière impériale entre les domaines du Portugal et de l'Espagne pour cette vaste région. Aussi sa rive droite, bien qu'occupée par les Portugais, relevait-elle entièrement de la souveraineté espagnole, donc par héritage colonial aurait dû devenir bolivienne. Une expédition espagnole de reconnaissance fut décidée sous les ordres du capitaine de navire Martin Boneo et du pilote Ignacio de Pasos. Une des conséquences de la violation territoriale portugaise devait être la construction par l'Espagne du fort Bourbon, entre la Nueva Coimbra et Albuquerque sur le río Paraguay, ouvrage conçu pour constituer le verrou espagnol sur le Paraguay. Malgré cette mesure, de nouveaux empiétements des *bandeirantes* portugais eurent lieu sur le río Itenez, dans la région de Cuyaba comme dans celles de Mojos et Chiquitos.

Ce voyage est très riche en descriptions, mais d'intérêts purement nautiques et signale :

- une rencontre avec une tribu d'Indiens guativevos dont les chefs, questionnés, déclarent que les seuls postes existant dans leur région sont ceux "*des Portugais belliqueux qui capturent ou tuent les Indiens*";

- l'arrivée à un fort portugais en état de défense face aux navires espagnols. Les Espagnols apprennent qu'il s'agit du fort de Coimbra, fondé il y a 14 ou 15 ans, et qui disposait à l'origine d'une garnison de 500 hommes dont il n'en reste plus que 68. La garnison dépend de Cuyaba dont elle reçoit, tous les trois mois, son ravitaillement qui est payé en or, extrait localement. Le terrain en effet ne permet pas l'agriculture.

- à l'origine, la population totale de Coimbra était de 1 300 personnes, mais elle a souffert des attaques indiennes qui ont provoqué sa forte diminution. Albuquerque a été fondé en 1779; elle dispose de 60 cases en paille, d'une chapelle et sa population est de 1 160 ménages, dont 14 de militaires, renforcés par des Indiens supplétifs locaux.

PEÑA, Rafael, 1881 - *Informe del Delegado del Gobierno*. Imp. La Libertad, La Paz, 16 p. (CDNL)

Mots-clés : Voie de communication, douane, transport

Le délégué fait le point sur l'état des chemins et note qu'en 1866 fut ouvert le chemin de Santiago de Chiquitos à Corumba, construit avec un financement de la province. Suarez Arana, directeur de la *Empresa Nacional del Oriente*, se propose de reprendre cet itinéraire avec une prolongation vers Lagunillas, capitale de Cordillera. Une autre piste doit être ouverte de La Gaiba à Santo Corazon et San Juan Viejo. Un échéancier des travaux prévoyant aussi l'installation de fortins est présenté, mais l'absence de certaines études techniques est soulignée. Il est noté que seul le chemin Santiago - Laguna Caceres a été entrepris, soit moins d'un tiers du trajet. En outre, les travaux de création de pistes restent sommaires avec 8 relais de halte aménagés, mais les radiers indispensables en saison des pluies font défaut... Au total ce sont 1 200 km de piste à réaliser

La main-d'œuvre provient de réquisitions, "*acceptées avec enthousiasme*" par les habitants de Santiago. A propos de l'installation de la douane, avec ses dépôts et bâtiments, à Puerto Suarez et à la lagune La Gaiba, le rapport note que rien n'a été encore entrepris. Suarez Arana se plaint, en effet, des maigres revenus à percevoir et des coûts élevés en personnel qui en découleraient. Le recouvrement des droits effectué à Santiagoma est quelque peu désordonné et sans vrai contrôle des marchandises et, fait plus grave, des manipulations comptables apparaissent aussi dans la part revenant à l'Etat, de même que pour la perception du tribut indigène. La situation de l'*Empresa* est marquée par l'absence de financement externe et seules les ressources douanières alimentent sa trésorerie. Les autres sources de revenus sont les 35 ha cultivés à Santiago et un troupeau de 10 000 bovins *cerril* (ensauvagés) "*qu'il (Suarez) dit exister dans le district et à la propriété duquel il croit avoir des droits*". Or ces revenus sont incapables de subvenir aux engagements pris par l'*Empresa* qui a échoué dans la recherche de partenaires au Brésil et en Argentine. Aussi seuls 176 km de piste sont réalisés.

PEREZ VELASCO, D., 1939 - *El Oriente*. S.e., s.l., 135 p. (BUCC)

Mots-clés : Indiens *bravos*

Cet ouvrage de synthèse sur l'Orient reprend des rubriques agricoles et démographiques. L'auteur fait état de la présence de 5 000 Indiens nomades qui ravagent la région de San Blas de Chiquitos. Aussi insiste-t-il sur la nécessité de renforcer les garnisons des 6 fortins existant sur le rio Grande qui, faute d'effectifs suffisants, ne peuvent pas assurer la protection des agglomérations.

PLACIDO MOLINA, M., 1936 - *Historia de la gobernacion e intendencia de Santa Cruz de la Sierra*. Imp. Urania, Sucre, 235 p. (BNS)

Mots-clés : Frontière, Indiens *bravos*, mission

Cet ouvrage a été écrit dans le contexte de la guerre du Chaco : il utilise d'abondantes sources d'époque qui, pour l'auteur, ont valeur de preuves péremptoires. On peut regretter, du fait de l'intérêt de certaines sources utilisées, l'absence d'une bibliographie de références.

L'évolution des étapes de l'occupation coloniale avec la formation d'un front pionnier est présentée. Les agglomérations à caractère défensif ont été nommées villes de la frontière des Chiriguanos, telles Tarija, Tomina et San Lorenzo. Les villes de "*domination*" se situaient sur la frontière, comme Santo Domingo de la Nueva Rioja, poste dont le conquistador malheureux, Manso, pensait faire la base de son fief, mais surtout il y avait Santa Cruz. On doit noter aussi de simples localités de passage ou *estaciones*, telles La Candelaria, Puerto Real, San Fernando, simples débarcadères sur le rio Jarayes ou Paraguay. La Barranca, un fort puis un bourg qui prit ensuite le nom de San Lorenzo, est passé à la première catégorie des villes-clés du fait de l'importance de sa juridiction. La Gobernación de Mojos comprenait Vallegrande, le Cercado de San Lorenzo ou llanos de Grigota, Chiquitos, Mojos et la Cordillera de los Chiriguanos. Celle-ci a été formée de Tierras de Condorillo ou rio Parapeti, Vitupué, Llanos de Manso. L'ordonnance de 1782 donnait comme limites, à l'est, le rio Paraguay depuis le Jauru jusqu'à la confluence du rio Bermejo avec le rio Paraguay.

De 1628 à 1730, les raids des Paulistes ont enlevé aux réductions missionnaires plus de 60 000 Indiens, selon le père Montoya. Cette situation explique l'autorisation donnée par Madrid de constituer des milices indiennes sous commandement des Jésuites pour assurer la défense des réductions. Il en a résulté les échecs des Portugais aux batailles de Cazapaguazu, en 1639, et de Mbororé en 1641. Mais la ville de Jerez, sur le rio Mbotetei, a dû être abandonnée à cause des attaques paulistes. A Mojos, les Certanistas (originaires du Sertão) ont détruit, en 1784 San Miguel, Patrocinio de Nuestra Señora en 1730, Santa Rosa del Itenez en 1705, San Simon et Judas en 1744, et d'autres localités encore. Selon le père Corrado les entrées de Portugais à Chiquitos ont débuté en 1696.

La politique coloniale a eu à affronter 2 types de situations dangereuses : surveiller la frontière avec le Portugal d'une part, et les grandes enclaves intérieures de terres vierges d'autre part, formant de vastes territoires aux mains des Indiens chiriguanos insoumis. Les Jésuites, en disposant d'un système d'*atalayas* ou tours d'observation, ont pu assurer un contrôle de ces frontières intérieures. San Lorenzo a eu ce rôle de place de défense interne et Santa Cruz a joué celui de verrou frontalier. La pacification des Chiriguanos commence avec la soumission d'abord du secteur d'Aquende et Guapay, puis de ceux de Guapay-Parapeti, et de Parapeti-Pilcomayo. A partir de Saipuru 9 missions se sont établies jusqu'en 1796 ; on note celles de Tacuaremboti en 1791, Piriti en 1792 où existait déjà un fort, Obaig située près de Charagua fondé en 1793, et Parapeti, poste créé en 1795. La conquête chiriguana a ainsi nécessité plus d'une centaine d'expéditions durant la Colonie, menées avec l'aide des milices des Cruceños, et ne s'achèvera qu'à la fin du XIX^e siècle.

En 1803, la *Guia de Forasteros* ne note aucune mission religieuse dépendant d'Asuncion, mais évoque les missions du sud de Chiquitos.

PLANAS, J.M., 1938 - Una nueva republica de America, Santa Cruz de la Sierra. *Boletin de la Sociedad de Geografia de Sucre*, n° 340-342, pp. 204-208. (BNS)

Mots-clés : Séparatisme

Il s'agit de la réfutation d'un article lu devant la Sociedad Geographica de Cuba, en 1936, et inspiré par un Paraguayen, membre du service de propagande. Il dénonce la fausse appartenance de Santa Cruz à l'ensemble bolivien.

POMMIER, Domingo, s.d. - *Camino al Paraguay. Diario de la expedición de Corumba à Bolivia*. S.e., s.l., 7 p. (CPSR)

Mots-clés : Exploration

Ce Français, arrivé en 1861 à Corumba, découvre l'intérêt présenté par la mise en valeur de la région si se réalise un projet de port. Avec l'occupation de Corumba par les Paraguayens, il part en voyage de découverte de l'Orient bolivien et visitera Santo Corazon dans la Chiquitania, mais le récit est avare en détails.

PREFECTURA, Santa Cruz, 1907 - Informe de la Prefectura de Santa Cruz : Agricultura, Ganaderia. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 30, pp. 720-729. (CPSR)

Mots-clés : Economie, foncier, colonisation, Indiens *bravos*

La sécheresse a ruiné la production agricole et rendue difficile la vie des agriculteurs, aussi le préfet déplore-t-il que ses sous-préfets n'aient pas produit les formulaires agricoles demandés aux cultivateurs. Les exploitants manifestent méfiance et opposition aux réformes du gouvernement qui visent pourtant à améliorer l'état rudimentaire de l'agriculture : ceci explique leur refus de donner des informations sincères. Le fonctionnaire signale que la situation naturelle propre aux droits de propriété provenant des premiers colons ne permet guère de mener à bien les réformes nécessaires. En effet, la propriété reste indivise et chacun la transmet ainsi à ses descendants; or, la coutume est de cultiver selon les besoins de chacun dans des terrains enclos. Il en résulte que l'absence de délimitation des parcelles explique des empiétements fonciers entre voisins qui sont source de conflits. Le préfet s'inquiète des menaces de disparition de l'élevage du fait de l'incurie des propriétaires qui se fient seulement à la nature. Ainsi la sécheresse actuelle détruit-elle des troupeaux entiers, mais les éleveurs se refusent de prendre des mesures. L'épidémie de *lengueya*, malgré l'intervention de 2 vétérinaires, a vu nombre d'éleveurs s'opposer à la vaccination de leur troupeau car ils redoutent une future taxation du gouvernement. Négligence et ignorance sont les causes du refus de tout progrès : pour ce fonctionnaire, il faut donc prévoir des sanctions.

Il a été décidé de construire des fortins à Cañada Larga, Tres Cruces, Pozo del Tigre et Guayaros, sur le chemin de Chiquitos, pour protéger les voyageurs des

attaques des sauvages (les Sirionos probablement). Dans le Chaco, le préfet demande l'envoi d'une commission afin d'établir un fortin permettant de coloniser et de pacifier cette région restée sauvage. Du fait des attaques des Indiens, la création de fortins est nécessaire au point nommé "Los Cafeses", à Ambaito, poste situé sur le chemin de la région aurifère de la province de Velasco et des missions de Guayaros.

Si l'auteur note l'existence de zones futures de colonisations²¹ dans sa région, il constate que certaines sont toujours le domaine exclusif des sauvages, que ce soit au sud de Puerto Suarez, ou bien au sud des salines de San José, de Santiago et de l'Izozog qui ont été explorées en 1888 par C. Suarez.

Propuesta de la Compania Sud Americana de Exploracion, Fomento y Colonizacion. Imp. La Revolucion, La Paz, 24 p. (CDNL)

Mots-clés : Chemin de fer

Il s'agit d'un projet de chemin de fer du rio Paraguay à Tacna (Pérou). Ce projet a été critiqué par le député A. Quijarro -bien connu par ailleurs pour ses intérêts dans la région et ses propres projets de colonisation- dans une note imprimée diffusée au Congrès National de Bolivie...

QUIJARRO, Antonio, 1888 - *Ferrocarril Oriental. Proyecto presentado por el Doctor A. Quijarro, representante de D. Emilio Reus.* Imp. J. Peuser, Buenos Aires, 130 p. (CPSR)

Mots-clés : Voie de communication, colonisation

Il s'agit d'une proposition de construction d'une voie ferrée allant de la lagune La Gaiba à Sucre, prévoyant aussi la mise en état de navigation du rio Otuquis²² et l'installation de colons sur des lots de 100 ha. Un passage intitulé "seccion de colonias" (pp. 61-82) donne un rapport du chimiste Sacc sur les plantes et cultures d'intérêt économique propres à la région visée par le projet. Quijarro, partisan résolu de la colonisation de la région, justifie le chemin de fer en écrivant : "*Les territoires des départements de Santa Cruz, Chuquisaca et Tarija sont de premier ordre pour les fins de la colonisation agro-pastorale, mais coupés du reste du pays ils n'existent pas économiquement*". Il s'appuie aussi sur d'Orbigny, J. Ballivian et apporte de nombreuses preuves²³ sur la navigabilité du rio Otuquis

QUIJARRO, Antonio, 1889 - *Propuestas reformadas del sindicato Franco-Belga por la construccion de dos lineas de ferrocarriles internacionales.* Imp. El Nacional, La Paz, 12 p. (CDNL)

Mots-clés : Voie de communication, colonisation

Texte présentant un projet de chemin de fer Pampa-Amazone reliant Oran (ville du Nord argentin) - Santa Cruz - rio Purus et la frontière du Brésil.

21 - Zones déterminées très sommairement par un décret du président Montès de 1905.

22 - Sur lequel se trouvait l'emprise d'une vaste concession, celle d'Oliden, rachetée en 1885 par Quijarro à l'Etat...

23 - Bien fragiles vu le bref passage des explorateurs cités...

QUIJARRO, Antonio, 1890a - *Propuestas modificadas que el doctor A. Quijarro presenta al nombre del sindicato Franco-Belga. S.e.*, La Paz. (CDNL)

Mots-clés : Colonisation

Il s'agit de l'octroi, à une compagnie privée étrangère, des droits de navigation et de construction d'une voie ferrée sur les rios Purus, Madre de Dios et Beni. Des lots de terres seront aussi attribuées pour la colonisation.

QUIJARRO, Antonio, 1890b - *Propuestas que el Dr. Quijarro presenta al nombre de capitalistas para la construcción de un ferrocarril, fundación de un puerto y colonización de tierras baldías en los departamentos de La Paz y Santa Cruz*. Imp. El Nacional, La Paz, 20 p. (CDNL)

Mots-clés : Colonisation, voie de communication

Le projet propose la création d'une voie ferrée partant de la lagune La Gaiba vers le Chaco et le Beni. Il prévoit la cession de terres situées dans les provinces de Chiquitos, Velasco, Guarayos, Cordillera, Azero, Salinas et Grand Chaco, au prix légal fixé par la loi de 1885, soit de 100 Bs pour une lieue², soit 28 km². Le projet envisage aussi d'installer une colonie "sur le richissime rio Verde", mais resté jusqu'alors inexploré, doit-on préciser ici.

QUIJARRO, Antonio, 1890c - *Navegacion del rio Otuquis, fundicion de un puerto y establecimiento de colonias agricolas*. Imp. El Nacional, La Paz, 35 p. (CPV)

Mots-clés : Voie de communication, colonisation

Ce texte est un rappel de l'exploration de l'Argentin Fernandez sur 100 km en remontant le rio Otuquis. Il procède aussi au rappel d'autres explorations de ce type, notamment en utilisant, pour appuyer sa thèse, le livre du consul de France Favre²⁴, partisan d'ouvrir la navigation sur les rios Pilcomayo et Paraguay comme Otuquis. L'ouverture des cours d'eau au trafic est le seul moyen permettant de valoriser les terres de la Bolivie : "Ses terres aujourd'hui sans valeur, n'auront rien à redouter de la concurrence du Littoral; leurs richesses en plantes aromatiques, médicinales et de teinture arriveront à être valorisées car il sera possible de les exporter". Quijarro condamne le dictateur Rosas qui avait interdit le commerce fluvial étranger sur les grands fleuves argentins, et affirme que le coût de la future voie ferrée sera moindre qu'une voie passant par le littoral. Aussi attaque-t-il Suarez Arana responsable de l'échec du projet Brabo.

QUIJARRO, A., 1891 - *Ultimas propuestas del sindicato Franco-Belga*. Imp. El Nacional, La Paz, 31 p. (CPV)

Mots-clés : Chemin de fer

Ce texte recense les contre-propositions de la Société au gouvernement.

24 - Favre, L., 1851. Aucun texte ne relate l'exploration de Fernandez...

QUIJARRO, Antonio, 1892 - *Bolivia. Su comunicacion con el rio Paraguay*. Tip, Buenos Aires, 25 p. (CPV)

Mots-clés : Exploration, chemin de fer, frontière, voie de communication

Ce recueil d'articles plaide la cause de l'occupation et de la colonisation du Chaco afin d'assurer une route commerciale entre la Bolivie et le bassin de la Plata. En 1890 une loi a attribué la concession d'un chemin de fer de Santa Cruz au rio Paraguay puis, soit Puerto Pacheco, soit la lagune La Gaiba, avec un trajet de plus de 600 km. Mais l'avenir de ce projet reste lié à un règlement frontalier avec le Paraguay. Ce plaidoyer, sur l'intérêt d'une ligne ferroviaire, pose aussi le problème de l'attitude du Brésil, pays qui cherche à capter sur l'Amazonie le commerce bolivien.

Le second article traite de la nécessité d'explorer la région de la Bahia Negra. Quijarro évoque la navigation du rio Otuquis qui a été jugée possible à la fin du XVIII^e siècle, par un Commissaire des Frontières du Roi, Antonio Alvarez Sotomayor. En 1831, le naturaliste français Dessalines²⁵ devait proposer au gouvernement bolivien d'établir une ligne de navigation sur le rio, de peupler et coloniser son territoire. D'Orbigny ensuite allait reconnaître la partie supérieure du cours d'eau qui devait s'avérer navigable et devait proposer la création d'un port, projet retenu ensuite par Oliden. En 1852 puis en 1856, l'Américain Page (1857) pénétrait dans ce cours d'eau sur 31 miles, mais la profusion de la végétation aquatique l'empêcha de poursuivre son avance. Il devait conclure, néanmoins, à la possibilité d'une navigation. Quijarro sollicite beaucoup d'Orbigny qui s'est contenté de faire reconnaître par des Indiens de Santo Corazon les berges du haut rio Otuquis. Hopkins allait reprendre après son passage les conclusions de Page et le consul français L. Favre (1851) devait insister sur l'importance commerciale future de la région. Le Brésil ne peut qu'avoir intérêt au développement d'un chemin de fer axé sur Santa Cruz qui permettrait d'ouvrir une bretelle vers l'Itenez et le Matto Grosso, estime Quijarro.

QUIROGA, J., 1838 - *Descripción del rio Paraguay desde la boca del Xauru hasta la confluencia del Parana*. Imp. del Estado, Buenos Aires, pp. 67-88 (BUCC)

Mots-clés : Frontière, peuplement indien

Si le rio Paraguay devient navigable 350 km plus bas que le rio Jauru (Xauru), l'auteur note la méconnaissance des affluents qui s'y jettent depuis la confluence avec le rio Jauru : une longue description du réseau fluvial connu à l'époque est donnée. Une présentation détaillée des principales localités et de leurs activités comme des groupes indiens et de leurs rapports avec les Blancs est produite. L'auteur signale la présence de placers d'or fluvial et même de diamants, mais du fait de l'éloignement de l'Atlantique les produits sont chers. La région produit du maïs, du riz, de la cassave, des bananes, du miel, il y a peu d'élevage, mais beaucoup de porcs et de gibier. Le climat est malsain d'où des maladies fréquentes dues aux eaux et aux moustiques. Chaque année une grande flottille de 60-70 canots vient, chargée de vivres et produits à Cuyaba, et repart avec l'or et les diamants extraits localement, mais ces convois souffrent des attaques indiennes.

25 - Nous n'avons rien retrouvé sur ce naturaliste.

Le caractère récent du peuplement portugais du Matto Grosso est signalé. A 4 ou 5 lieues de Villa Bella, des placers d'or se situent sur une haute colline. Les petites localités de San Javier et Santa Ana (de Mojos) sont évoquées. Villa Bella de Matto Grosso n'a que 20 à 25 ranchs de paille et une seule maison en pierre. Le nord du Matto Grosso reste inconnu des Européens.

RAMOS VERGARA, Julio E., 1906-1907 - *Sierras de Bolivia o sea un viaje al pais de la goma*. S.e., Santiago de Chile. (CDNL)

Mots-clés : Colonisation, commerce, projet

Le texte est superficiel et ne respecte pas les attendus du titre. Il note les échecs de colonisation d'Oliden malgré une vaste concession de 2 500 lieues² (80 000 km²) du fait de la fermeture du rio Paraguay. Il consigne les abandons de ses successeurs, Cilley, Paradiz et Suarez Arana. Puis, le gouvernement de J. Ballivian a voulu créer, avec l'aide européenne, une colonisation de l'Orient. Un contrat avait été passé, grâce au consul Vicente Pazos, avec la Société Belge de Colonisation qui devait recevoir des privilèges importants : 2 millions d'acres, soit près de 1 000 000 ha et le droit exclusif de navigation, des subventions et primes par colon introduit, l'exonération douanière de ses comptoirs et exportations, le droit de péage sur les canaux et pistes créés par elle. Mais J. Ballivian a quitté le pouvoir en 1847, et la compagnie belge n'a pas obtenu ensuite l'acceptation de son contrat.

Citant d'Orbigny, l'auteur consigne le déclin du troupeau de bovins laissé par les Jésuites courant du XVIII^e siècle, soit 60 000 à 80 000 têtes de bétail contre 17 000 en 1830. La cire végétale donne en 1830 de 35 à 50 t. Il note la tradition persistante de la richesse en or du *cerro* de San Salvador et la présence de minerai de fer dans le Mutun. L'auteur souligne la diversité de la province de Caupolicán, la qualité du cacao, de la coca et du quinquina qu'elle produit, et de ses bois; mais les "*Indiens barbares l'occupent et elle reste inexplorée*".

Les possibilités de flux d'un trafic Nord-Sud et les conditions locales du commerce international, qui sont très défavorables aux intérêts boliviens, sont évoquées à travers le colonel Church, l'auteur du projet de chemin de fer Madeira-Mamoré.

REVOLLO, D.A., 1942 - El F. C. Corumba-Santa Cruz. *Boletín de la Sociedad de Geografía de Sucre*, n° 383-385. (BNS)

Mots-clés : Voie de communication

L'auteur, un militaire, était Délégué National pour l'Orient en 1938 et a collaboré avec la commission mixte ferroviaire Brésil-Bolivie.

Il dénonce, avec l'absence de voies de communication satisfaisantes, les conditions commerciales propres à la région et la cherté des prix des produits locaux. Il constate que Puerto Suarez n'est pas un vrai port, le seul étant Puerto Sucre sur le canal de Tamengo... Aussi a-t-il fait fixer l'emplacement de la gare internationale à ce point là. Sur le trajet du chemin de fer vers Santa Cruz il relève les obstacles naturels ren-

contrés : le Tacuaral qui devient un lac avec les pluies; Los Yacuces, une ancienne hacienda a été abandonnée par son propriétaire faute d'eau. Il prévoit l'achèvement du chemin de fer pour 1945 (mais ce projet ne sera conclu qu'en 1950).

SAIGNES, Thierry, 1985a - *Los Andes Orientales : Historia de un olvido*. IFEA-CERES, Cochabamba, 367 p. (BUCC)

Mots-clés : Organisation de l'espace, colonisation, économie

Cet ouvrage traite des relations entre espaces et pouvoirs indiens sous la Colonie. Il analyse l'évolution des vallées chaudes montagnardes en fonction des complémentarités historiques créées par la mise en valeur cumulée des potentialités propres aux différents seuils écologiques. Ceux-ci s'étendent des régions andines aux vallées des piémonts et forment les bases alimentaires des sociétés indiennes et de leurs lieux de pouvoir. La rupture des séquences culturelles et économiques, mettant jadis en relation terres hautes des Andes et basses terres du bassin amazonien, est analysée, en posant le problème des conditions d'une unité nationale devenue précaire, faute d'un support géographique homogène. Une riche bibliographie est produite.

SAIGNES, Thierry, 1985b - Sauvages et missionnaires. Les sociétés de l'*Oriente* bolivien à travers des sources missionnaires récemment éditées. *Caravelle*, Toulouse, n° 44, p. 77-90. (BUCC)

Mots-clés : Mission

L'auteur, un spécialiste des marches orientales boliviennes et des fluctuations historiques de leurs populations, donne une analyse critique de sources coloniales devenues rares. Il s'interroge sur les ressorts du "*miracle de la conversion*" par les Jésuites des populations bien hétérogènes de l'Orient comme sur l'approche des deux types d'évangélisation aux résultats contrastés, celles des Jésuites à Mojos et Chiquitos et des Franciscains dans le Chaco. Les sources commentées sont indispensables pour la compréhension dans le temps de l'évolution comme des échecs de la présence missionnaire et coloniale. Un avertissement est donné trouvant toute sa valeur dans une culture sud américaine imbue de l'écrit et croyant y rencontrer des vérités définitives. "*Il ne faut pas se leurrer. Chroniques, rapports ou descriptions ont déjà fait l'objet de la part de leurs auteurs missionnaires qui les savaient destinés à un public extérieur et lointain, d'un remaniement de la dure réalité observée et vécue*".

SANABRIA FERNANDEZ, Hernando, 1947 - La provincia de Cordillera. Esquema Historico. *Boletín de la Sociedad de Estudios Historicos y Geograficos de Santa Cruz*, n° 27, pp. 28-46. (BUSC)

Mots-clés : Frontière, archéologie

Cette province a été créée en 1826 sur la base de l'ancienne juridiction territoriale des missions de conversion et était nommée à l'époque coloniale "*Cordillera de los Indios chiriguano*", dénomination floue comprenant la partie montagneuse andine, les plaines et la vallée du rio Paraguay. Ses limites

approximatives étaient : au nord, les montagnes de la province de Chiquitos, à l'est le rio Paraguay, au sud le Chaco qui restait inexploré, à l'ouest le département de Sucre avec les montagnes d'Incahuasi. Sa superficie fluctuait entre 73 et 77 000 km². Mais elle devait souffrir d'amputations avec, en 1912, le rattachement au département de Chuquisaca d'une partie de son territoire. Puis, avec la paix de Buenos Aires de 1938 qui concluait la guerre du Chaco, elle devait subir une autre perte sensible de territoire. L'occupation de ces régions par une ancienne population indienne a été vérifiée. Nordenskjöld a fait des recherches sur le torrent de Cuevo, les collines d'Arubaicho, et surtout sur les rives du rio Parapeti et les *bañados* ou marais de l'Izozog. Dans ce dernier lieu, l'ethnologue suédois a rencontré quelques individus "guaranisés", les Chanés, installés depuis 12 à 15 générations et ayant été submergés par la migration guarani qui atteignit les flancs des Andes. Cela devait entraîner le déplacement des Chanés et la fuite des Quechuas devant les envahisseurs connus sous le nom de Chiriguano. Le territoire chiriguano s'étendait sur les actuelles provinces du Cercado (Santa Cruz), de Florida, et de Vallegrande pour le département de Santa Cruz, d'Azurduy et d'Azero pour celui de Chuquisaca, Arce, d'O'Connor et de Grand Chaco pour le département de Tarija. Les Chiriguano ont fait aussi des incursions vers les vallées de Mizque, de Cochabamba ou de Cinti, en Chuquisaca. Leurs foyers principaux de peuplement se situaient sur les pentes des monts d'Aguarague et d'Incahuasi.

A partir du XVII^e siècle, on note l'organisation des milices pour protéger Santa Cruz des attaques des Chiriguano; l'affrontement devint une lutte raciale marquée par l'échec des colons de Tarija à repousser les Indiens. Au début du XIX^e siècle, les Chiriguano restaient indomptés et maîtres absolus d'une vaste région.

SANABRIA FERNANDEZ, Hernando, 1958 - *En busca del Eldorado. La colonización del Oriente boliviano por los Cruceños*²⁶. Universidad R.G. Moreno, imprimé en Argentine, 366 p. (BUMSA)

Mots-clés : Mission, Indiens *bravos*, caoutchouc, frontière, voie de communication, colonisation, mine

L'auteur donne la liste des neuf missions fondées en Chiquitania. Il note l'oubli dans lequel est tombé cette région après le déplacement vers l'ouest de la capitale, Santa Cruz. Il évoque les raids destructifs des *bandeirantes*, et la création par les Jésuites, à l'entrée du Chaco, de San Ignacio de Zamucos. Durant la guerre d'Indépendance, Chiquitos a été le refuge de déserteurs ou de loyalistes au roi où nombre d'entre eux se sont établis; entre Mojos et Chiquitos s'étend le pays Guarayos où, en 1793, a été fondé San Pablo. Ce n'est qu'en 1926 que disparaît le dernier territoire insoumis avec la création de la Réduction des Sirionos qui ont accepté leur pacification; en 1936, cette mission passe au pouvoir civil *manu militari*.

La concession Oliden a été attribuée en 1833, mais a rapidement décliné. En 1842-1843 le gouverneur Sebastian Ramos, après une visite vers la frontière du

26 L'œuvre de Sanabria est une des plus riches sur l'Orient, tout comme sa bibliothèque (Perez Fernandez, M., 1995 - *Hernando Sanabria Fernandez. Inventario bibliografico*. UPSA, Santa Cruz, 540 p.). Mais elle souffre d'une absence, presque systématique, de références bibliographiques ce qui limite sa portée scientifique...

27 Étudiés en 1935-39 par C. Lévy-Strauss et rendus célèbres par son ouvrage *Tristes Tropiques*.

Matto Grosso, recommandait la création de missions pour réduire les Indiens bororo²⁷ et guatos et de fortins afin d'arrêter les avances des Brésiliens. Aussi La Paz devait appuyer la colonisation de cette région d'où la création du poste de San Matias sur la ligne frontière avec le Brésil. Malgré l'échec d'une reconnaissance du rio Paraguay, les perspectives offertes, croyait-on, par les possibilités portuaires et de navigation de ce fleuve seront perçues favorablement à La Paz. Elles donnent naissance, en 1861, au projet de loi créant une piste Santa Cruz-Rio Paraguay. En 1863 se déroule l'expédition du colonel Peña à Bahia Negra; mais avec la désertion de ses soldats fuyant ce lieu insalubre et sans ressources, Peña dut se résoudre à descendre le rio Paraguay jusqu'à Asuncion. Melgarejo, en 1868, avait accordé son soutien au projet de création d'un port sur le Paraguay, mais les ressources ensuite ont fait défaut. En 1873 le colonel et sous-préfet J.A. Rojas devait explorer, avec 200 Chiquitanos, la région Izozog-rio Paraguay. Il avait le projet de construire une piste, mais l'insalubrité propre à la région l'a obligé à abandonner sa tentative.

Miguel Suarez Arana, un homme d'affaires aisé, énergique, volontaire et ambitieux, disposant d'appuis à Santa Cruz dans les milieux politiques et d'affaires dont il avait été le député puis le sénateur, devait s'intéresser à la mise en valeur de la région. Il avait formé le projet de coloniser la Chiquitania des frontières et d'ouvrir une voie de communication internationale reliée au centre de la Bolivie et atteignant La Plata. Dans ce but, il créa la "*Empresa nacional de Bolivia*" sur le rio Paraguay. En 1875 il devait obtenir du gouvernement la concession de terres, avec de nouveaux avantages, et le droit d'ouvrir des routes et un port sur le rio Paraguay. Après études, il concluait que le rio Otuquis était navigable, ce qui était erroné pour sa partie supérieure. Il choisit ensuite la baie Caceres pour y fonder sa colonie, baptisée Puerto Suarez en 1875. En 1876, il commença la piste unissant Santa Cruz au nouveau port. Mais membre du parti populaire et fédéraliste, il devait être frappé d'ostracisme et s'enfuir à Santiago de Chiquitos. De retour, en 1878, il devait ouvrir un chemin empruntant une vieille piste remise en état. Mais, bien que le succès soit certain, le gouvernement devait attribuer à l'Espagnol F.J. Brabo²⁸, le droit d'ouvrir des pistes vers le Paraguay et de coloniser les terres. Ce dernier pensait jouer à son bénéfice du litige frontalier entre la Bolivie et le Paraguay, mais le résultat, du fait des manœuvres contradictoires de La Paz, devait en être l'ouverture d'une crise avec Asuncion. Celle-ci devait aboutir aux accords Decoud-Quijarro de 1879²⁹; il devait en résulter l'abandon du projet espagnol de Brabo, malgré les études de l'ingénieur Michin³⁰. Suarez Arana devait fonder Puerto Pacheco en 1885, mais malgré l'arrivée du vapeur acheté par sa société, l'expérience de colonisation devait être un échec dû au personnel non qualifié en place. Malgré des difficultés, la piste unissant Puerto Suarez à Santa Cruz était achevée en 1887. Mais en 1888, l'*Empresa* s'arrêtait définitivement. En effet, La Paz ne pouvait plus, financièrement et matériellement, soutenir les nouvelles colonies. Le Paraguay, en 1888, occupa Puerto Pacheco, faute pour la Bolivie d'avoir pu y installer une garnison. Ainsi toute sortie libre sur le rio Paraguay était définitivement fermée.

28 - Brabo, D. F., 1902.

29 - Qui fixaient une frontière très favorable à la Bolivie, mais les accords ne seront pas ratifiés.

30 - Minchin, J.B., 1903.

La ruée vers l'or de San Nicolas est évoquée. Contrairement aux assertions de Vaca Diez, il existait, précise H. Sanabria, des *gomales* dans la province Velasco. Ils ont été découverts vers 1885, puis le *caucho* fut trouvé aussi en abondance sur le rio Verde où la *barraca* Huanchaca devait en assurer l'exploitation.

SANABRIA FERNANDEZ, H., 1972 - *Apiaguiqui-Tumpa. Biografía del pueblo chiriguano y de su ultimo caudillo*. Edition Los Amigos del libro, La Paz, 245 p.

Mots-clés : Ethno-histoire

Cet ouvrage est une reconstitution historique du mode de vie des Indiens chiriguanos. Son apport est surtout d'ordre purement événementiel, se plaçant dans le cadre d'une monographie historique, bien documentée, de la dernière résistance de ces Indiens qui seront écrasés, après un ultime soulèvement, à la bataille de Cuyuruqui, en 1892, remportée par l'armée bolivienne appuyée par des milices de colons et d'Indiens chiriguanos.

SAUCEDO, I., 1978 - Limites de Bolivia con el Brasil en el sector de Santa Cruz. *Boletín de la Sociedad de Estudios Historicos y Geograficos de Santa Cruz*, n° 41, pp. 131-167. (BUSC)

Mots-clés : Frontière, exploration, économie

En 1850 le colonel S. Ramos a fait diverses incursions sur la frontière du Matto Grosso et tenté d'établir un poste à Salinas avec l'appui des Indiens bororos. Ensuite, il a reconnu le rio Pedernas et exploré les rives des lagunes La Gaiba et Uberaba habitées par les Indiens guatos. Dans un rapport au préfet de Santa Cruz, il fait état de la nécessité de peupler ces régions et d'y installer des garnisons; en effet, des colons cruceños y sont établis depuis longtemps et y ont développé l'élevage. En 1864, A.V. Taboas, successeur de Oliden a exploré la Bahia Negra, mais a été gêné par la guerre de la Triple Alliance contre le Paraguay. Le traité de 1867 a rectifié la frontière au profit du Brésil, sauf dans la région des lagunes. Le nouveau tracé devait laisser les différentes populations sous leur ancienne souveraineté : c'est le cas de San Matias. Mais il y a eu une erreur d'importance née de la confusion des rios Verde et Tarvo; c'est sur ce dernier rio, en effet, qu'on a placé la borne frontière prévue pour le premier... Il en a résulté une série de traités additionnels jusqu'aux années 1950, et de nouvelles expéditions de reconnaissance³¹.

Cette région délaissée est riche au point de vue agricole comme minier (étain et or). L'auteur cite le passage de prospecteurs français, tels Louis Hospital³², Felix Beauteemps, Mounier, Marco Farinol³³. Si, de 1875 à 1900, il y a eu 86 demandes de concessions minières, dont celle de la *Empresa Chuquisaqueña* de A. Vaca Diez, aucune n'a été mise en valeur, compte tenu des distances et de l'absence de transport.

En conclusion, l'auteur attire l'attention des autorités boliviennes sur l'intérêt

31 - Citons celles de Fawcett, en 1909, et de H. Vasquez Machicado en 1938.

32 - Qui fit une demande en 1888 de 120 lieues² sur la concession de Suarez Arana.

33 - Nous n'avons pas d'informations sur ces voyageurs.

34 - Travassos, M., 1941 - *Proyección continental del Brasil. Circulo Militar. Vol. 273 A*. Buenos Aires, 143 p. (traduction du Portugais).

du “*triangle magique*” -Pacifique- Bassin de l’Amazone- Bassin de La Plata- évoqué aussi avec insistance par les géopoliticiens brésiliens, dont Mario Travassos³⁴.

SCHARZ, Burkhard, 1995 ? - *Yabaic, Yabaitucrr, Chiyabaiturrrup. Estrategias neo-coloniales de “desarrollo” versus territorialidad chiquitana*. Fondo Editorial, CEBIAE- SEMILLA, s.l., 306 p. (BUCC)

Mots-clés : Colonisation, droit foncier, migration, organisation socio-spatiale

Il s’agit d’une étude, derrière un titre prétentieux, de l’évolution de l’espace économique de la Chiquitania depuis la colonisation jusqu’à nos jours et de ses formes économiques de production. L’auteur s’efforce de présenter, face aux schémas officiels de développement, les conceptions des milieux représentatifs de la base indigène par rapport aux stratégies écologiques officielles.

L’analyse historique détermine 4 périodes principales, avec l’échec de la première réduction missionnaire (1542-1692), la consolidation apportée par la phase des missions jésuites (1692-1767), la crise profonde qui suivit, de 1767 à 1874 marquée par la désagrégation du territoire chiquitano au profit des colons, et enfin l’évolution qui s’est déroulée depuis l’asservissement de l’époque du caoutchouc jusqu’à la Réforme Agraire de 1953. L’auteur évoque brièvement la recomposition du territoire propre aux Chiquitanos qui refusaient l’intégration au système économique *criollo*, par le jeu de petites migrations communautaires vers les zones marginales. La guerre du Chaco a permis localement, avec la mobilisation souvent sans retour des hommes, l’appropriation de nouvelles terres communautaires par les grands éleveurs sur l’axe Roboré-Puerto Suarez, et l’accaparement des terres des vieilles communautés de Santo Corazon, San Juan, Santiago et San José. Le système des caciques a permis, à cause de sa manipulation par les autorités, de poursuivre avec une façade légale l’exploitation de la main-d’œuvre, notamment lors de la construction, de 1945 à 1955, du chemin de fer de Santa Cruz à Corumba. Cette période a été marquée par l’installation de migrants provenant des anciennes missions de la Chiquitania.

La Réforme Agraire a été d’application tardive, commençant dans les années 1960. Elle a permis le regain démographique des communautés bénéficiaires. Mais cette réforme a accéléré aussi la formation des grands domaines d’élevage, une déforestation intensive et la colonisation par des groupes étrangers. Les piliers de l’économie traditionnelle reposant sur la chasse, la pêche et la collecte, ainsi remis en cause, expliquent la migration des jeunes vers les villes ou le Brésil. La déculturation du peuple chiquitano est une autre conséquence de cette situation, notamment, avec le succès rencontré par les sectes religieuses venus du Brésil.

L’auteur se livre à une intéressante analyse des concepts spatiaux chiquitanos basés sur une riche cosmovision qui orchestre une partition du territoire occupé et des lieux de vie. Il passe en revue le système de production traditionnel et les conséquences du manque actuel d’espace qui se conjuguent avec la pression démographique.

SCHOOP, William, 1973 - *La colonización agraria en la zona de Cordillera y en el Oriente boliviano*. Imp. Tupac Katari, Sucre, 43 p. (BUCC)

Mots-clés : Migration

Il s'agit d'une étude classique des typologies migratoires. L'auteur présente les résultats obtenus pour 3 zones de colonisation qui reçoivent 3 300 familles de paysans andins. Il en ressort une forte instabilité des migrants installés à qui se posent de nombreux problèmes d'insertion et d'adaptation.

SOCIEDAD PROGRESISTA DE BOLIVIA, 1874 - *Empresa de navegación a vapor, caminos, carreteras, colonización ganadería*. Imp. Pedro España, Sucre, 24 p. (CDNL)

Mots-clés : Navigation, voie de communication

Projet d'installation d'un port sur le rio Paraguay et d'un chemin jusqu'à Santa Cruz.

SUAREZ ARANA, Cristian, 1889 - *Exploraciones en el Oriente Boliviano*. Imp. Gonzalez y Medina, La Paz, 96 p. (BUSE)

Mots-clés : Voie de communication, Indiens *bravos*, colonisation, frontière, exploration

L'auteur, fils de Miguel Suarez Arana, a participé aux entreprises de colonisation de son père. Il évoque la première tentative de colonisation faite par Oliden dans le territoire d'Otuquis et l'essai de colonisation, basé sur la création d'un port, qui a échoué, ceci faute de pouvoir naviguer sur la rivière Otuquis, de disposer de la part du Paraguay d'un droit de passage sur le rio Paraguay, et sur place de se heurter à l'hostilité des Indiens, les Chamococos probablement. Les tentatives, longtemps vaines, de relier les salines de San José et Santiago, par une route allant de Santa Cruz à Cordillera, puis de la prolonger jusqu'à Olimpo (sur le rio Paraguay), sont évoquées. Le projet Taboas de création d'un port sur la Bahia Negra, avec une piste le reliant à Santiago de Chiquitos, est cité. Si la piste a été ouverte après de grandes difficultés, Taboas a été mystérieusement assassiné à Asuncion. L'affaire devait être reprise par son associé Vargas qui avait réalisé une piste Santiago-Bahia Negra, mais, ruiné, il devait mourir à Sucre. En 1875 l'*Empresa* Rojas a réalisé une piste de Salinas à Izozog, qui devait être reliée ensuite à Olimpo, mais un climat exceptionnellement sec fit avorter ce projet. Non sans une courtoise mais féroce ironie, l'auteur narre les déboires de l'exploration Thourar³⁵ sur le haut rio Paraguay et son lamentable échec...

35 - Thourar, en effet, devait imputer son échec aux Suarez et dans une polémique ouverte, effectuée par voie d'écrits publics, accusa de gaspillage l'entreprise Suarez Arana...

SUAREZ ARANA, Miguel, 1885 - *Informe sobre Puerto Pacheco en el rio Paraguay*. S.e., Puerto Pacheco, 15 p. (CPV)

Mots-clés : Colonisation, navigation, voie de communication

Ce rapport signale l'arrivée à Puerto Pacheco de 2 navires de la *Empresa Suarez Arana* chargés de matériels et d'hommes; l'appui argentin et l'excellent accueil reçu à Asuncion sont notés. La région de Puerto Pacheco, un désert hostile il y a peu encore, a été transformée par les travaux entrepris. L'eau, qui faisait défaut sous un climat aride, est maintenant obtenue par un puits. La route a 6 m de large, est bien aplanie et atteint 15 km de long. Ce bilan représente 50 jours de travail. L'état des employés est fourni. Aussi, conclut Suarez Arana, non sans une superbe qui sera démentie ultérieurement : "*Le désert et la nature ont été vaincus, le reste dépend des hommes*".

SUAREZ ARANA, Miguel, 1886a - *Empresa Quijarro en Otuquis*. Imp. de La Industria, Sucre, 16 p. (CPV)

Mots-clés : Colonisation

Ce texte est une reprise polémique contre A. Quijarro de l'histoire de la concession d'Otuquis. L'auteur note que les héritiers Oliden, depuis 1867, n'ont pas visité Otuquis, ni entrepris le moindre travail. La perte qui résulte de cet échec est de 8 000 têtes du bétail de l'Etat... Suarez Arana nie l'existence de Puerto Oliden comme d'une navigation sur le rio Otuquis qu'aurait entrepris Oliden. L'auteur se livre ensuite à une réfutation en règle des thèses soutenues par Quijarro.

SUAREZ ARANA, Miguel, 1886b - *El departamento de Santa Cruz en Bolivia*. Imp. del Comercio, Salta (Argentine), 19 p. (CPV)

Mots-clés : Economie, voie de communication

L'auteur donne une description succincte des productions du département : cacao, café, tabac, coton, riz, chapeaux. Il note que son commerce intérieur est très actif, portant sur les régions de Valle Grande pour le sel, le blé et les farines, de Cordillera et de Guarayos-Chiquitos pour le bétail. Un autre type de ressources est fourni par le recrutement de la main-d'œuvre locale qui est très appréciée; il s'y ajoute les ventes de cires, de linge de Castille et les tissages. Enfin, l'exploitation de l'or de San Javier emploie 300 mineurs. Le texte fait état aussi des échanges interdépartementaux avec le Beni, Chuquisaca (Sucre), Cochabamba, ainsi qu'avec le Brésil et la région du Matto Grosso, avec comme centre Cuyaba. Mais il recommande, comme axe futur de commerce, la route d'Oran, en Argentine du Nord, vers Santa Cruz.

SUAREZ ARANA, Miguel, s.d. - *Continuacion del libro copiador de documentos oficiales de 1886*. Manuscrit³⁶. (CPSR)

Mots-clés : Foncier

Cette copie des correspondances officielles de M. Suarez Arana est en quelque sorte le recueil des plaintes et exigences de l'homme d'affaires auprès des instances gouvernementales qui lui retirent peu à peu ses prérogatives. Suarez Arana dénonce l'attribution d'une concession de 120 lieues² à un français, L. de l'Hospital³⁷, prise sur ses propres concessions. De même, un autre retrait est fait au profit de son rival, A. Quijarro. Il demande pour son fils, Cristian, l'attribution d'une concession qu'il a obtenue en propriété.

SUAREZ ARANA, Pedro, 1880 - *Defensa de la Empresa Nacional de Bolivia en el rio Paraguay*. Tip. Chavez Hermano, Santa Cruz, 14 p. (CPSR)

Mots-clés : Voie de communication

Frère de Miguel Suarez Arana, l'auteur constate qu'avec la perte du littoral bolivien, la route du sud, passant par le rio Paraguay et les ports boliviens, est devenue d'une importance vitale. Aussi, prenant en compte certaines critiques, veut-il livrer au public l'état de la situation de l'*Empresa*, ce qu'il fait, mais en apportant des réponses plus polémiques que précises. Il note les faibles droits de douane perçus auprès de 5 commerçants et à des taux de faveur. Par contre, bien que la nouvelle route existe depuis 10 ans, tous les commerçants de Santa Cruz, à l'exception d'un seul, continuent à se fournir en marchandises à Sucre et Cochabamba...

TREOU, F. Marciano, 1951 - Monografía de la Provincia Ichillo. *Boletín de la Sociedad de Estudios Historicos y Geograficos de Santa Cruz*, n° 33 et 34, pp. 11. (BUSC)

Mots-clés : Colonisation

L'auteur reprend l'historique de la fondation de cette province, frontalière du département de Cochabamba, vers 1830. D'anciens contacts -chasse, pêche et échanges- entre Indiens chiriguano de la mission de Santa Rosa et yuracares du rio Yacapani sont évoqués. Vers 1790 eut lieu la conversion des Indiens yuracares et la visite du gouverneur Viedma³⁸. Une description géographique sommaire de la situation de la province est faite : la population est de 8 000 habitants, Blancs en majorité, et l'activité est essentiellement rurale.

36 - Ce recueil nous été communiqué aimablement par le Dr. Carlos Serrate Reich, ainsi que les *Folletos de Hoy* qu'il publia comme directeur de ce journal à La Paz. Qu'il en soit vivement remercié ici.

37 - Ce personnage cherchait aussi des mines à exploiter : Saucedo, L., 1978.

38 - Viedma, F., 1969.

U.S. ARMY, Foreign Areas Studies Division, Special Operations Research Office, Washington, 1963 - *Area Handbook for Bolivia*. The American University, Washington D.C., 714 p. + cartes.

Mots-clés : Colonisation, voie de communication, commerce, économie, société

En avertissement, il est noté qu'en 1952 la Bolivie a inauguré une expérience révolutionnaire "*with few precedents in Latin American history*", mais qui risque de faire école...

L'ouvrage, sous forme de guide, recense l'ensemble des problématiques boliviennes, depuis la préhistoire jusqu'au cadre économique et social contemporain. Cela constitue sa richesse synthétique d'informations. Il fournit une carte très détaillée sur les implantations des projets de développement financés par les Etats-Unis, en Orient de Santa Cruz, ainsi que des apports statistiques. Ces projets étaient la conséquence de l'application du plan Bohan, de 1943, de développement de cette région orientale. Ce plan a été mis en exécution à partir de 1948 et devait assurer les décollages économique et démographique de la région de Santa Cruz en permettant aussi son raccordement à Cochabamba, par la création d'une route moderne prolongée jusqu'à La Paz.

VASCEMOULLAER, G., 1914 - La provincia de Velasco en el departamento de Santa Cruz. Su transformacion industrial y económica *Boletin. de la Sociedad de Estudios Historicos y Geograficos de Santa Cruz*, pp. 1-42. (BUSC)

Mots-clés : Caoutchouc, cartographie, démographie, économie, main-d'œuvre, voie de communication, foncier

Belge, l'auteur a résidé comme responsable du recensement à Santa Rosa de La Mina, puis s'est occupé d'affaires commerciales.

La province de Velasco s'étend du Nord au Sud sur 80 lieues, et du Nord-Est au Sud-Est sur 85 lieues. Tout le pays appartient, par son système hydrographique, au bassin amazonien avec le déversoir de l'Itenez. L'exploration, après 1905, d'un rio resté longtemps mythique, le San Martin, a permis de découvrir de riches *gomales* et l'installation sur ses rives de *barracas* à caoutchouc. Il s'agit d'une zone de production qui commence à 15° de latitude Sud, et qui a été abandonnée par les "*sauvages*"; aucune sierra n'y dépasse 1 000 m.

De 1884 à 1890, compte tenu de la diminution de la population et de l'effondrement de la rente foncière, le gouvernement du président Campero a dû différer de trois ans le paiement de l'impôt dans cette province. En effet, le rendement obtenu, soit de 1 500 Bs pour 7 000 habitants, couvrait à peine les frais de recouvrement. Une vérification de l'auteur, menée à partir des registres paroissiaux, a donné une population de 23 000 âmes et d'environ 6 500 Indiens guarayos. L'auteur en déduit l'existence d'un cheptel de 25 000 têtes de bétail, dont environ 7 000 pour les Guarayos. Il en ressort que l'agriculture est entièrement aux mains des indigènes et que la production n'est pas commercialisée hors du cadre cantonal. Une autre activité est l'existence d'ateliers indigènes de tissage, un héritage des Jésuites mais monopolisé ensuite par le *corregidor* (administrateur) qui en tire une petite fortune. Cela entraîne

une situation chargée d'abus qui dresse la population contre l'autorité publique, jugée corrompue, et provoque des incidents. Le monopole de la collecte des cires appartient aux religieux : il bénéficie au curé local qui envoie à la capitale le surplus où il est revendu.

La fièvre du caoutchouc du Beni a vu l'arrivée de rabatteurs venant recruter des péons pour les *gomales* en offrant de larges crédits. Ces pratiques ont rencontré un grand succès, assuré par l'appui intéressé des administrateurs locaux : mais une des conséquences en a été la fuite des bras. L'auteur note 2 circuits de recrutement de la main-d'œuvre locale, l'un à Saladero sur le haut Paraguay, l'autre dans la région même de Velasco. Il en résulte la décadence des activités traditionnelles et l'étiollement du commerce; ne subsistent que la vente de bétail à Santa Cruz et l'extraction annuelle d'un quintal (de 45 kg) d'or, des mines de Santa Rosa. Faute de voyageurs, les chemins laissent beaucoup à désirer; l'habitat est rudimentaire et les maisons communes à l'abandon. Seules les communautés natives maintiennent leurs droits, signal d'un regain démographique, alors que les agglomérations peuplées de Blancs sont à l'abandon ou occupées peu à peu par les indigènes. Les salaires, malgré l'absence de bras, sont dérisoires et uniquement une pression coercitive exercée sur la population permet d'obtenir des services. Après le départ des Jésuites, la population s'est maintenue à 20 000 âmes, stagnation s'expliquant par l'absence d'hygiène et une forte mortalité infantile. Mais on note maintenant une forte progression démographique due à l'installation des Cruceños qui représentent un quart de la population. Ils pratiquent un fort métissage avec les communautés indiennes qui, en majorité, comprennent l'espagnol. On estime à 12 000 ha les terres cultivées, soit un hectare et une tête de bétail par habitant; les possibilités minières, avec l'or, le bismuth et le fer, si elles existent, restent inexploitées. Seul le chemin de fer pourrait réveiller cette apathique économie.

La fièvre du caoutchouc a débuté en 1892, puis s'est renforcée en élargissant ses premières zones d'exploitation. En 1903 a débuté, avec un industriel, Saturnin Saucedo, l'exploration des bassins des rios Uruguaito ou Negro, et San Martín, à l'ouest du Paraguay. Un court chemin charretier unit Concepción aux *barracas* et au rio San Martín et permet de descendre le rio Blanco jusqu'à l'Itenez. Aussi le désert existant entre le rio Verde et le Paraguay est-il occupé par d'actives *barracas*; une autre zone, jadis inhabitée, celle existant entre le Paraguay, le rio San Martín et les rios Negro et Uruguaitu, est colonisée par des *barracas* qui mettent en valeur les *estradas* attribuées par la préfecture de Santa Cruz. Il en a résulté la fin des départs de la main-d'œuvre pour le Beni au profit des nouveaux *gomales*. Avec le transport de la gomme par chars à bœufs, de nouvelles pistes ont été ouvertes et des maisons de commerce installées à San Ignacio et Concepción. L'initiative privée, à cause de la carence de l'Etat, a établi un service du courrier, entre Santa Cruz et San Ignacio, San José et Puerto Suarez. Du fait de l'insécurité, le chemin de Santa Cruz à Monte Grande est resté longtemps redouté des voyageurs à cause des attaques des Sirionos. Mais un homme d'affaires a créé la colonie agricole "Los Cafés" qui en assure la surveillance. Malgré cette prospérité, les salaires n'ont pas augmenté s'élevant à 4,80 Bs au mois; les avances de solde maintiennent le péon sous le joug patronal et la quasi-totalité des travailleurs, qui sont ignares, s'en satisfont.

L'auteur retrace l'histoire intéressante de la frontière du caoutchouc et de ses avancées qui ont permis d'explorer, puis de valoriser des régions restées inconnues. A propos des cartes géographiques éditées depuis 1861, il note la publication de la carte de Linarés, mais souligne les défauts liés à une méconnaissance du terrain par les auteurs dans les régions marginales. Il en résulte des vides cartographiques intérieurs importants. En 1881 le gouvernement Campero a confié au cartographe Leigue Moreno, la confection d'une nouvelle carte actualisant les cessions territoriales faites au Brésil en 1867. Celui-ci, aidé par les travaux menés en Orient par l'ingénieur J.B. Michin³⁹, a intégré des apports géographiques nouveaux. Sur cette carte figurent les nouvelles routes ouvertes sur le Paraguay, vers Descalvados, ou le Matto Grosso, et le bassin de l'Itenez avec ses nouveaux tributaires récemment découverts, les rios Itonama et Blanco. Cette carte a été la première à tracer les limites interdépartementales avec Sucre qui revendiquait, non satisfait de la limite de Acero, une juridiction jusqu'à Parapeti; cette controverse a été jugée par le Congrès en 1893.

En 1901 l'ingénieur Idiaquez, sur ordre du gouvernement Pando, a publié une nouvelle carte mentionnant les nouveaux apports exploratoires et précisant l'hydrographie du Nord-Ouest; par contre, pour l'Orient, il y a perte d'informations par rapport à la carte de 1859... Or, l'Itenez a été peuplé et colonisé par des *barracas*, tout comme les rios Paraguas et San Martín supérieur. L'auteur note que si Luis Garcia Mesa a édité en 1908 une nouvelle carte, celle-ci copie celle d'Idiaquez et délimite de façon fantaisiste le département de Chuquisaca de celui de Santa Cruz. L'auteur, en 1905, a publié à Buenos Aires⁴⁰ une carte de l'Orient s'appuyant sur les travaux antérieurs, mais elle n'a pas la prétention d'être exhaustive.

VASQUEZ MACHICADO, Humberto, 1990 - *Cien años de vida cruceña, 1837-1937*. Editions Juventud, La Paz, 136 p. (BUMSA)
Mots-clés : Biographie

Il s'agit d'un guide des personnalités de la capitale de l'Orient, citant aussi les étrangers notables, les corps de métiers, les intellectuels et les écrivains et donnant des notices bio-bibliographiques souvent précieuses pour le chercheur.

VAUDRY, J.B., 1908 - En el Oriente Boliviano. Notas sobre las provincias de Chiquitos y Velasco. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 37-38-39. (CPSR)
Mots-clés : Voie de communication

L'auteur, Français ou Belge, estime qu'un canal de 150 km, allant du rio Jauru au rio Guapore, autre nom du rio Itenez, permettrait la navigation de chaloupes. Il donne un résumé des structures géologiques et morphologiques, et du climat local avec deux saisons, l'une sèche, d'avril à octobre, puis l'autre humide ensuite. La région de Chiquitos est une extension du Chaco, caractérisée par une végétation basse et pauvre, au contraire de celle de la province Velasco qui permet toutes les cultures tropicales.

39 - Minchin, J., 1903.

40 - Que nous n'avons pas retrouvée dans les bibliothèques de cette ville.

Le climat est sain avec peu de paludisme à Chiquitos; par contre, dans le haut Paraguay on note du bérubéri et des fièvres, d'où l'abandon par les Blancs de Villa Bella de Matto Grosso. Il résulte de ces conditions naturelles que les rares haciendas de Chiquitos, vers le sud, sont pauvres et dans la misère.

L'auteur note la décadence de Chiquitos consécutive à l'expulsion des Jésuites, qui a entraîné le retour "*à la sauvagerie*" des Indiens; mais il évoque le regain économique récent de la province de Velasco, grâce au caoutchouc. Des Indiens pausernas exploitent des *gomales*, au nord du rio Tarvo, et sur les rives de l'Itenez. Il fait état du succès de la mission de Guarayos, et ce contrairement à beaucoup de détracteurs officiels. Il note aussi la présence d'un petit groupe d'Indiens bororos de 5 à 600 membres. Malgré ses larges possibilités agricoles, la province de Velasco manque de bras pour les développer, y compris pour le *quebracho* qui est largement exploité au Paraguay.

Les riches gisements de fer et manganèse des monts d'Urucum et de Motacu, proches du rio Paraguay et faciles à exploiter, sont situés à proximité du port brésilien de Corumba. Si les sables aurifères de San Javier et Santa Rosa sont connus, éloignés de 600 km d'un embarquement fluvial, ils restent inexploités. Les Indiens chiquitos, chaque année, vont chercher le sel des salines de San José et Santiago, à 200 km au sud de ces deux hameaux. Le caoutchouc, au nord de 16° de latitude Sud, est de qualité inférieure; en effet, la variété locale, ou *mangaba*, se vend à moitié du prix de la *Siphonia elastica*, qui est recherchée au nord de 15° de latitude Sud. De plus, faute de replantation, on peut craindre à terme rapide sa disparition. Les rives des rios Paragua et Itenez sont les plus riches en caoutchouc. Deux handicaps sont signalés : le manque de main-d'œuvre et de transport pour le caoutchouc. Seul existe un transport par le rio Guapore (Itenez), mais sur de petites embarcations, jusqu'à Villa Bella de Matto Grosso, puis en chars à bœufs jusqu'à Casalvascos, petit port sur le haut Paraguay, d'où il part vers Corumba. L'état détestable des chemins non entretenus et la sécheresse, de juillet à septembre, font que certains envois mettent 20 mois, de l'Itenez à l'Europe.

Voies de communication et immigration pour assurer la colonisation sont, selon l'auteur, les deux solutions au développement des provinces orientales.

VELARDE, J.F., 1894 - *Informe del prefecto de Santa Cruz, Dr. Juan Francisco Velarde*. S.e., Santa Cruz, 36 p. (CDNL)

Mots-clés : Main-d'œuvre, frontière

Après avoir effectué une tournée dans la région de la Chiquitania, le préfet rapporte la terreur provoquée chez les Indiens par les recrutements exercés pour les régions d'exploitation du caoutchouc. Il déplore l'état d'abandon total de San Matias à la frontière brésilienne, et ce malgré les recommandations anciennes du président J. Ballivian. Le poste compte une centaine d'habitants et est isolé face au Brésil. L'essor dû à la recherche du caoutchouc est si intense qu'il a provoqué l'attribution de 11 000 *estradas* (soit plus de 1 million ha) de concessions de caoutchouc à des particuliers. Malgré cette pression, le préfet se dit décidé à protéger des abus les "*les indigènes obéissants et soumis jusqu'au sacrifice*".

VELASCO, G., 1906a - Las zonas gomeras del departamento de Santa Cruz. *Boletín de la Sociedad de Estudios Historicos y Geograficos de Santa Cruz*, t.1, n° 1, pp. 6-10. (BUSC)

Mots-clés : Foncier, caoutchouc

Les précurseurs de la mise en valeur du caoutchouc pour le département de Santa Cruz ont été Añez et Romero. A partir de 1896, ils ont exploité les hévéas de la province de Velasco et ceux situés dans le bassin du rio Verde. Ce n'est qu'ensuite qu'on s'intéressa à une autre région à la richesse mythique, celle du rio Paragua, où vont pénétrer d'autres explorateurs et *caucheros*; celle-ci présentait plus de richesses en gomme que le rio Verde. Salusto Justiniano, Soruco, Zambrana, Velasco, C. Suarez Arana sont les plus connus pour leur mise en valeur avec la création des premières *barracas* qui servirent de bases pour d'autres découvertes. La zone se situant entre les rios Paragua et Blanco, qui touche au nord à l'Itenez, est sans aucun doute encore plus importante que les deux premières, ainsi que l'indiquent les prospections de Menacho y Cia., de Concepcion. On note aussi la découverte du caoutchouc sur le cours du rio Negro, affluent du rio Blanco, à peu de distance des missions de Guarayos. On a cru longtemps que le caoutchouc ne s'acclimatait pas au-dessous de 14° Sud or il apparaît qu'on le trouve jusqu'à 15° Sud, à hauteur de Guarayos. Ainsi une rencontre entre le nouveau front pionnier de Santa Cruz et celui de l'Itenez va se produire à brève échéance, ce qui s'explique par le fait que les rios San Martin et Baures ont leurs sources dans le département de Santa Cruz et sont des affluents du rio Blanco.

L'auteur fait état de l'existence d'un riche territoire agricole situé entre Ascension de Guarayos et la lagune San Luis, face à El Carmen, là où s'achève la forêt et où débutent les llanos. On peut penser que l'hévéa y abonde et son exploitation facilitée par l'existence de cours d'eau navigables, tel le San Julian qui permet d'atteindre Corumba. Il reste à régler le problème des limites interdépartementales imprécises et pour lequel l'auteur recommande d'utiliser la carte de Leigue Moreno.

VELASCO, G., 1906b - El Oriente Boliviano. *Boletín de la Sociedad de Estudios Historicos y Geograficos de Santa Cruz*, n° 8-9, pp. 258-270. (BUSC)

Mots-clés : Chemin de fer, économie, mine, voie de communication

Le problème de l'eau potable est pressant en Orient; l'auteur signale la rareté des réserves en eau de Santa Cruz, d'où la nécessité de creuser des puits pour alimenter la population. A Chiquitos et Velasco, l'eau se trouve par contre à faible profondeur. Les principales productions agricoles sont le cacao, le café, l'arachide, la canne à sucre, le maïs, le riz, les haricots, la banane, la patate douce, le bois d'ébénisterie. L'auteur produit une énumération des ressources par région, et note la vigne à Cordillera et 50 espèces de palmiers, ainsi qu'un élevage de moutons qui est important. Par contre, il signale de maigres ressources minières avec un peu d'or à Velasco, des sites favorables sur le rio Verde, dans les anciennes missions du Beni et le célèbre *cerro* de San Simon. Avec l'essor de la colonisation, l'auteur est persuadé que le pays a un avenir minier. Concernant les voies de communication, le réseau fluvial est important car il fait communiquer les départements de Santa Cruz, La Paz et Cochabamba. Si les

chemins terrestres sont praticables en saison sèche seulement, de vraies routes font défaut. Les pistes vers Puerto Suarez, Matto Grosso et Descalvado sont, avec les pluies, difficiles ou impossibles à emprunter. Pour aller de Santa Cruz à Valle Grande, la Sierra de Las Petacas est un obstacle difficile à franchir, même avec une mule. Entre les régions andines et l'Orient, les chemins de montagne présentent des défilés très dangereux.

L'auteur note que l'Orient, bien qu'il soit d'une superficie comparable à celle de l'Espagne, n'a qu'une population de 200 000 habitants. Pourtant la région est favorable à l'installation de colonies rurales européennes, qui, si elles se créent, entraîneront la disparition des groupes indiens en pleine décadence. Mais seule la création de chemins de fer permettrait cette immigration européenne et donnerait aussi une stabilité au pays. Il est noté les échecs coûteux de la colonisation en Argentine avant l'existence d'un réseau ferroviaire. Aussi l'auteur regrette-t-il le laxisme des attributions foncières, surtout pour l'exploitation du caoutchouc "*sans mesure des superficies*" avec l'attribution des concessions en *estradas*. Il se réjouit de l'instauration d'un contrôle douanier, "*longtemps illusoire*" et prône la liberté des échanges, mais déplore la désunion des groupes productifs du pays qui a porté atteinte aux intérêts nationaux. Aussi recommande-t-il des mesures fiscales libérales.

VIEDMA, Francisco, 1886 et 1969 - *Descripcion geografica y estadistica de la Provincia de Santa Cruz*. La 1^{ère} édition est de 1886, à Buenos Aires; la troisième édition, utilisée ici, est de 1969. Los Amigos del Libro, La Paz, 295 p. (BNS)

Mots-clés : Histoire, Indiens *bravos*, mission, foncier, main-d'œuvre

Bien que se situant à la fin de l'époque coloniale, le rapport du Gouverneur-intendant Viedma est un classique indispensable⁴¹ pour aborder l'étude de la région orientale de la Bolivie située entre le Brésil à l'Est, le Paraguay au Sud et la barrière, longtemps infranchissable, constituée par le Chaco. La connaissance des points saillants de cet ouvrage permet la compréhension de la situation qui, au début du XIX^e siècle, était propre à l'Orient, grâce au minutieux inventaire qu'il présente. Il décrit la situation de la région de Cochabamba : la population parle quechua et peu l'espagnol. Il est noté l'abondance des marchés, mais la production de coca des Yungas est insuffisante pour les besoins locaux... La province est voisine au nord des "*indiens barbares Yuracares*" qui occupent une vaste région séparant Cochabamba du Beni qui reste inconnue. Le texte présente aussi l'histoire de la création des agglomérations notables. Santa Cruz : au sud, sa frontière est formée par le rio Parapeti qui la sépare de la province de La Plata⁴². Le gouverneur consigne la présence de grands domaines, d'une superficie de 10 000 ha souvent, consacrés à l'élevage et favorables aux cultures à cause de leur fertilité. Ces terres ne sont pas en propriétés, mais en concessions précaires d'exploitation ; aussi une personne ayant des titres peut en prendre possession. Cela explique que l'agriculture de Santa Cruz en trois siècles, faute de

41 - Les informations données seront confirmées par des auteurs comme d'Orbigny, Grondona, R.G. Moreno, et bien d'autres, mais au cours du XIX^e siècle, ce qui indique que la situation, malgré l'Indépendance, loin de s'être améliorée, avait empiré.

42 - Ce qui expliquerait la cartographie paraguayenne du début du XX^e siècle étendant jusqu'à cette limite ses frontières internationales...

reconnaissance des droits d'occupation, soit restée stagnante car les occupants ne mettent en valeur que le nécessaire. Différents *partidos* (divisions administratives) comme La Barranca, créé pour faire barrière aux Chiriguano, sont aussi décrits. Le rapport donne la valeur des échanges économiques et la description des productions.

Viedma dénonce les abus du clergé, le fléau de l'alcoolisme social, la vie mondaine dans les couvents, l'abandon du service religieux, les vexations envers les Indiens et particulièrement de ceux soumis au *mitayo*⁴³ dans les mines du Potosi. Ces derniers sont amenés avec femmes et bébés, mal nourris, mal logés, sans aucune aide et protection, soumis à un travail démesuré nécessitant de payer des aides, et ce, malgré les mesures royales de protection à caractères humanitaires. Le gouverneur regrette le passage des missions, après le départ des Jésuites, sous l'autorité de curés réguliers qui ont ruiné, par leurs abus et leur ignorance, le potentiel économique existant. Aussi présente-t-il un vibrant plaidoyer pour une réforme libérale du statut des indigènes et des changements radicaux des situations dénoncées.

Il dresse l'état des réductions des Indiens chiriguano.

VILLAGARCIA, J.B., 1936 - Los Chiquitanos, Mojos y otras tribus. *Boletín de la Sociedad de Geografía de Sucre*, t. XXX, n° 37, pp. 320-323. (BNS)

Mots-clés : Ethno-histoire

Le pays Chiquitanos s'étend sur 200 lieues de long et 100 de large à l'est de Santa Cruz. Son territoire est fertile, riche en faune et en flore. Une description primaire du caractère indien est fournie et les Mañacicas sont évoqués. Ils vivaient jadis avec les Chiquitanos, et sont divisés en nombreux groupes. Un rappel succinct sur les Mojos, leurs prêtres et leurs guérisseurs est donné.

43 - *Mitayo ou mita* : travail sous réquisition forcée que les Indiens devaient fournir aux mines du Potosi et constituant une reprise coloniale d'une pratique inca.

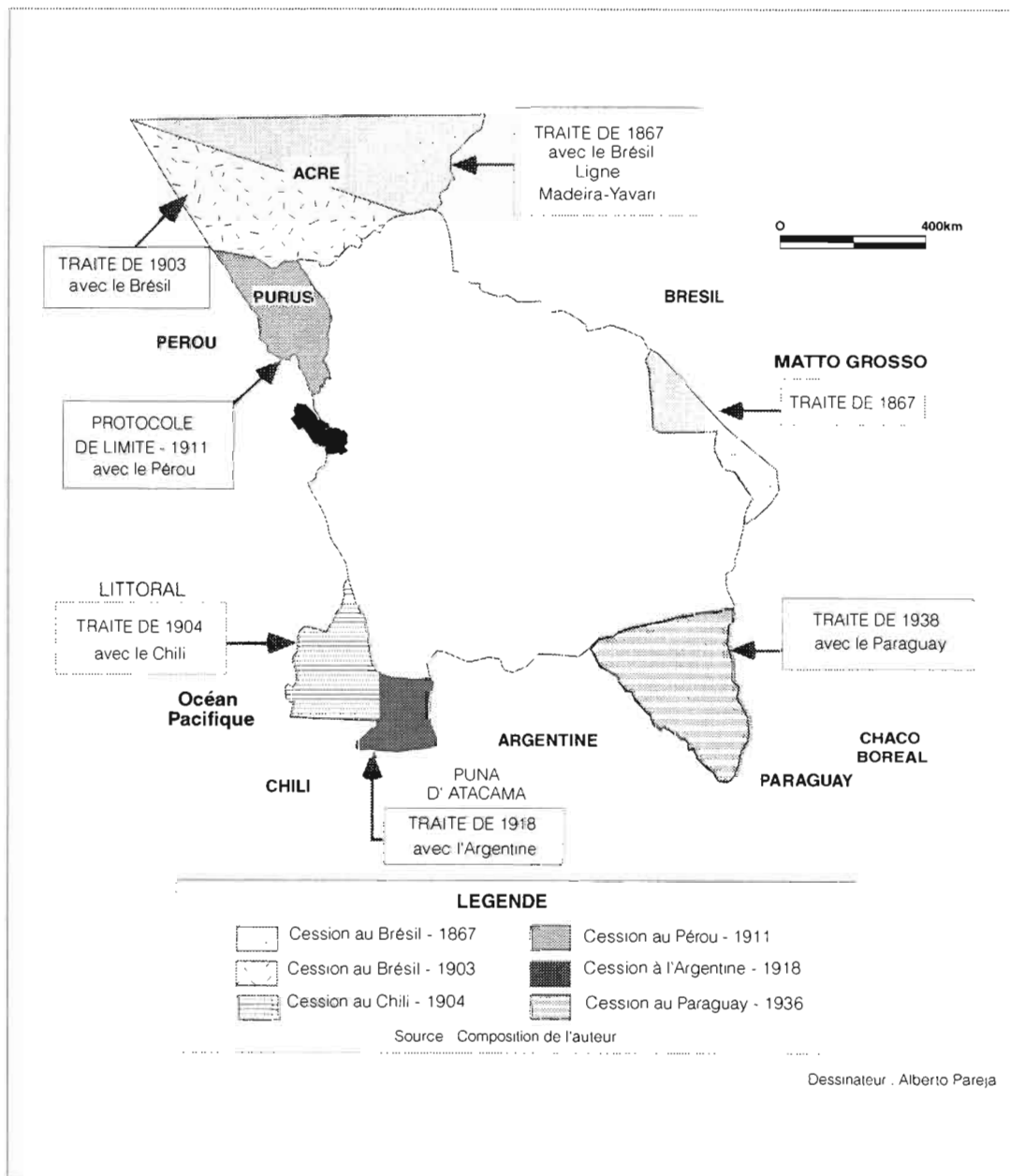


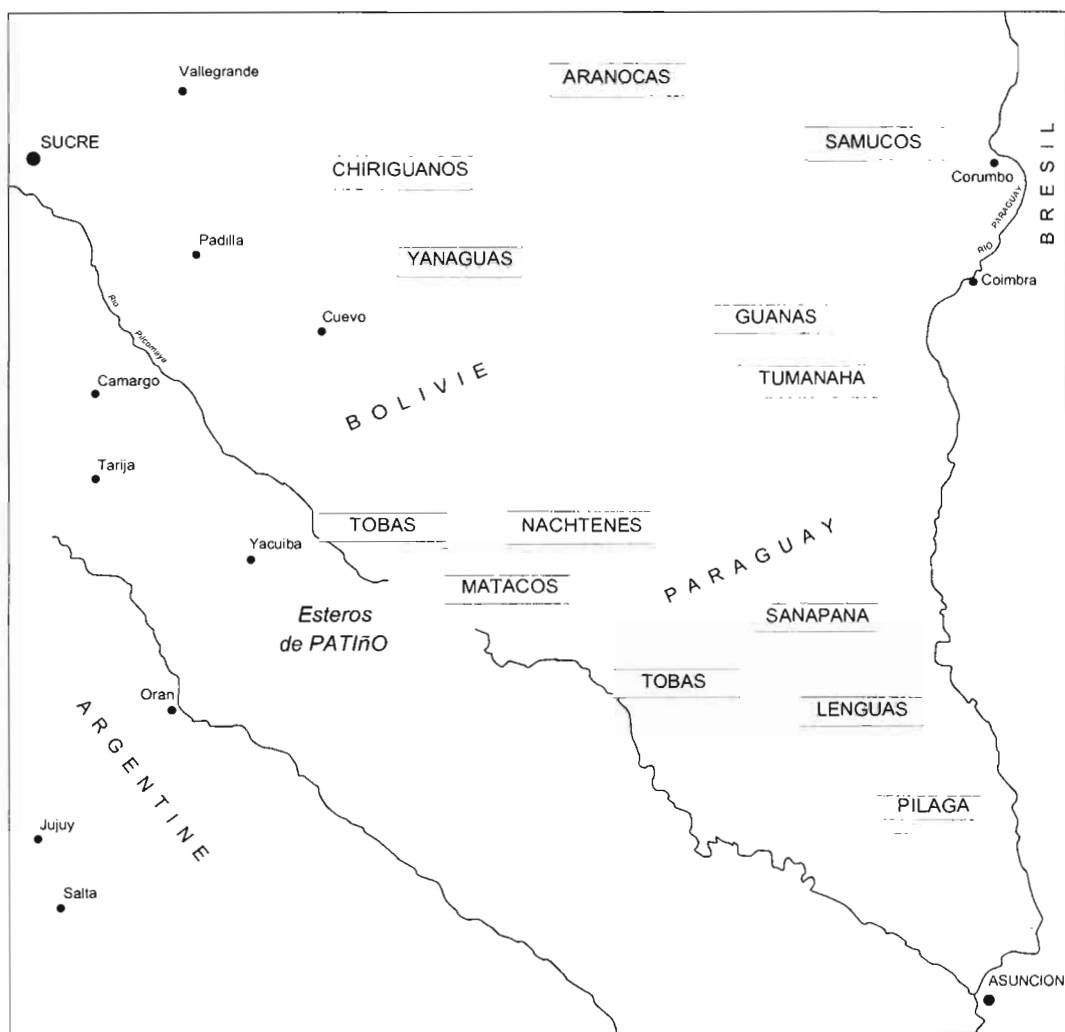
Figure 6 - Bolivie : Les étapes du démembrement territorial

TROISIÈME PARTIE

CHACO



N.B. : Nous avons eu quelques difficultés à présenter en une seule unité d'approche la vaste contrée formée par le Chaco. La littérature analysée considère en fait deux ensembles géographiques, flous par ailleurs : d'une part, celui situé à l'Est, dans la mouvance de Santa Cruz par effet de proximité relative et, d'autre part, à l'Ouest, celui formé par le Chaco de Tarija, c'est-à-dire le secteur ayant principalement son assise sur les rives du Pilcomayo. Cette coupure, quelque peu arbitraire sur le plan géographique, correspond néanmoins à une réalité historique basée sur les possibilités de voies de communication de l'époque et d'organisation administrative que nous avons respectée ici, malgré quelques inconvénients pour l'unité d'exposition...



Cartographie: Jean-Pierre Debucquo, Mars 2000

Figure 7 - Localisation des principaux groupes ethniques du Chaco.

(Source Karsten, 1952)

ALAIZA, M., 1928 - *Los derechos de Bolivia sobre el Oriente y el Chaco Boreal*. Lito y Imp. Unidas, La Paz, 72 p. + annexes. (BNS)

Mots-clés : Fortin, démographie, pacification, mission, colonisation

Cet ouvrage, sur une question largement traitée, a le mérite de la concision : il présente les étapes de l'avancée des fortins des deux pays, la Bolivie et le Paraguay, conséquence de leur litige territorial, à partir de 1900. La crise va culminer, en 1906, avec la création de Fort Orqueta à 60° Ouest.

Si la majorité des tribus est maintenant soumise, elles sont souvent décimées par les maladies et les battues des expéditions militaires comme par les luttes intestines traditionnelles propres aux groupes indiens. Il ne resterait ainsi que 15 000 Indiens contre environ 43 000, selon Campos en 1883, et 80 000 selon Fontana en 1880. Les Tobas, affectés par les représailles des colons et des militaires, se sont repliés sur le bras sud du rio Pilcomayo. La bonne coopération apportée par les Indiens chunupis aux autorités est notée lors de la construction des fortins de la zone des Esteros de Patiño; aussi l'auteur demande-t-il la création de réserves foncières les protégeant d'une prolétarianisation brutale et injuste en cours. Des regrets sont manifestés pour la politique de sécularisation des missions situées entre Aguiarrenda et le rio Parapeti. Cette mesure a créé des conditions défavorables pour l'éducation des Indiens, compte tenu du nombre croissant de ceux qui vivent entre Caiza et Fort Arce.

Le problème de l'eau est essentiel pour le développement de la colonisation au Chaco. Depuis 40 à 50 ans l'essor du Chaco paraguayen se réalise grâce à une eau abondante favorisant les cultures, par la création de colonies actives et de 5 lignes de chemin de fer partant de ports du rio Paraguay vers l'intérieur. Cette région a maintenant une production de 70 000 t de *quebracho* et un élevage atteignant 800 000 têtes de bétail. Du côté bolivien la seule zone économiquement intéressante est celle du rio Pilcomayo à cause de ses possibilités en eau. L'auteur estime que le secteur des Esteros de Patiño¹ est favorable à l'activité agricole, car il dispose de l'eau des crues et des alluvions déposées annuellement. Il est noté que l'échec de la construction d'un canal d'irrigation, faute de débit suffisant du rio Pilcomayo, explique les déboires de la concession Staudt² qui a abandonné 150 lieues² (soit 4 200 km²) de terres dont elle ne pouvait pas assurer la mise en valeur.

ALARCON, A., 1905 - *Litigio Paraguayo-Boliviano*. Imp. Los Debates, La Paz, 32 p. (regroupement d'articles parus dans *El Diario*, La Paz) (BNS)

Mots-clés : Frontière

L'auteur s'élève contre une carte récente du Paraguay étendant abusivement sa souveraineté sur le Chaco. Il reprend et décline les preuves traditionnelles des droits boliviens.

1 - Nom des grands marais du Pilcomayo central découvert en 1721 par le père Patiño qui ne put les remonter vers le cours supérieur du cours d'eau ; ils furent un obstacle durable aux explorations.

2 - Staudt, 1912.

ALVESTEGUI, D.A., 1933 - *Bolivia-Paraguay. (Títulos de Bolivia)*, tome 1. Imp. Unidas, La Paz, 95 p. (BUMSA)

Mots-clés : Histoire, mission

Cet ouvrage reprend l'histoire de la question du Chaco, fait l'analyse de la guerre de la Triple Alliance et du rôle du Brésil. Il donne le texte de la *Cedula* de 1743 qui rattache les terres de mission du Chaco à l'autorité de l'évêque de Santa Cruz.

ANTOKOLETZ, D., 1934 - *La cuestión del Chaco boreal pendiente entre Bolivia y Paraguay*. Imp. Uruguaya, Montevideo, 31 p. (BNS)

Mots-clés : Frontière, colonisation

L'auteur, un juriste, constate en préambule que la Bolivie dispose d'autres routes que celles du Chaco, par l'Argentine ou le Brésil, pour déboucher sur l'Atlantique. Un long exposé est fait sur l'*Uti possidetis* revendiqué *de jure* par la Bolivie sur le Chaco. Puis, rappel est donné aussi de la *Cedula* de 1743 attribuant à l'évêque de Santa Cruz l'obédience sur les missions de Chiquitos, entre les rios Paraguay et Pilcomayo ; cet acte fut confirmé en 1771, après l'expulsion des Jésuites. Enfin, l'Ordonnance d'Intendance de 1782 fixait les limites de l'audience de Charcas à la confluence des rios Paraguay et Bermejo. En 1783, avec la création de l'audience de Buenos Aires, la province du Paraguay passait sous cette nouvelle juridiction.

La thèse paraguayenne est exposée, avec la création de Fort Bourbon, et des Réductions, par ailleurs illégales, créées à partir d'Asuncion et dénoncées en 1801 par le vice-roi de La Plata, le marquis d'Avilès. L'auteur cite aussi les avis niant une emprise du Paraguay sur le Chaco. L'histoire de la poussée d'Asuncion, vers le nord du rio Paraguay, est donnée ainsi que l'expulsion, en 1888, des Boliviens de Puerto Pacheco. Le Paraguay installe alors dans le Chaco des forts servant aussi de base à des concessions domaniales faites à des intérêts étrangers.

La concession, attribuée par La Paz à Orestes Mendoza, située sur les rives du rio Pilcomayo, à charge pour sa société d'étudier la navigation entre Puerto Magariños et la confluence Paraguay-Pilcomayo, est évoquée. Il y a eu ensuite, autre preuve d'occupation physique, le contrat Suarez Arana pour la construction d'un réseau de chemins dans le Chaco boreal, avec la fondation de Puerto Suarez et Puerto Pacheco. Puis, on a assisté à la construction des fortins boliviens de Vanguardia, San Juan, Vitrones, Roboré, Max Paredes, Général Pando, Mariscal Santa Cruz, etc. Sur le rio Pilcomayo, la Bolivie va créer les localités d'El Palmar, Caspitandi, Villa Montés, Villa Manso, et les forts Guachalla, Ballivian, Linares, Magariños, Esteros, Arce, Chañar, etc.

L'auteur regrette les signatures hâtives de 5 traités de limites car elles n'ont pas été suivies de leur ratification par les Parlements respectifs : il s'agit des traités Quijarro-Decoud en 1879, Tamayo-Acevalo en 1887, Ichazo-Benitez en 1894, Pinilla-Soler en 1907 et Mujia en 1913. Le premier projet de traité entraînait une perte de 4 316 lieues² (soit 130 000 km² environ) pour la Bolivie et la frontière aurait dû passer au nord, par le rio Apa, et de là suivre le parallèle de la confluence de ce rio avec le rio Pilcomayo. Mais ce traité signé par Decoud et Quijarro (pour la Bolivie) sera refusé

par Asuncion. Le second traité divisait la zone litigieuse en trois secteurs : la partie située au nord d'Olimpo restait bolivienne; le secteur rios Apa-Pilcomayo revenait au Paraguay; d'Olimpo au rio Apa, il était prévu un arbitrage international impliquant une perte de 4 808 lieues² pour la Bolivie. Le troisième traité, de 1894, traçait une ligne de division, à trois lieues au nord d'Olimpo jusqu'au bras principal du Pilcomayo, soit à 68°28' du méridien de Greenwich. Si la Bolivie perdait 5 226 lieues² elle conservait Bahia Negra et Puerto Pacheco. L'accord de 1907 faisait perdre 9 124 lieues² à La Paz et impliquait un arbitrage argentin et le maintien du *statu quo* sur le terrain avant sa proclamation. Mais il a été rendu caduc en 1913 par un autre protocole qui gela la situation. En conclusion, l'auteur estime qu'une transaction est possible, si la Bolivie reçoit une sortie maritime, et le Paraguay les terres nécessaires à son essor.

AUDIBERT, A., 1892 - *Los limites de la antigua provincia del Paraguay*, 1ère partie. Imprenta La Economica, Asuncion, 388 p. (CPJ CR)

Mots-clés : Histoire

Le Dr. Audibert a été, vers 1900, un des négociateurs paraguayens avec la Bolivie. Son traité de limites s'inscrit dans le genre de l'époque, et a comme réplique celui plus tardif, publié par un autre diplomate, lettré et Bolivien, R. Mujía en 1914. Ce travail est une compilation de sources coloniales vénérables et soigneusement commentées de façon subjective, donc partielle : il occulte toute critique de fond, les sources étant sélectionnées pour corroborer la thèse soutenue... Le fait que ne figure pas dans la bibliographie des cartes citées celle de Morgenstern³, de 1873, en est une preuve, tout comme l'absence de références aux avancées de colonisation effectives des deux pays en litige... L'auteur a publié aussi, en 1901, un ouvrage⁴ avec une grande carte du Chaco. Celle-ci a été reprise en 1920 par l'*Atlas du Paraguay*, analysé ici, et qui confirme, pour un géographe au moins, le vide de connaissances et donc d'occupation de tout l'intérieur du Chaco revendiqué par Asuncion...

AZARA⁵, Félix de, 1837 - *Colonización del Chaco*. Imp. del Estado, Buenos Aires, pp. 407-433. (P. de Angelis, colección de Obras y Documentos) (BUCC)

Mots-clés : Exploration, mission, colonisation, démographie, main-d'œuvre

En rappel, l'auteur note les efforts anciens faits pour coloniser le Chaco. La mort d'A. Manso, qui tenta d'établir une colonisation au sud de Santa Cruz, dans le Parapeti et au Chaco, bloqua les tentatives de colonisation par le nord au profit de celles menées à partir du sud. La fondation de villes, comme Santa Fe, Santiago del Estero, Esteco, San Miguel del Tucuman, Salta, Jujuy, permit de constituer une ceinture de colonisation s'étendant depuis le rio Parana jusqu'aux vallées de Tarija. Si les Indiens, initialement au moins, acceptent la nouvelle autorité, les abus effrénés des

3 - Cette carte, visible à Asuncion, avec l'autorisation du directeur de la Casa de La Independencia, indique qu'à l'époque de sa confection le Paraguay n'avait aucune emprise notable sur la rive droite du rio Paraguay, donc sur le Chaco...

4 - *Cuestion de limites entre el Paraguay y Bolivia*, 1901.

5 - Nous avons introduit ce texte classique dans l'histoire de la découverte et exploration du Chaco pour sa valeur rétrospective et ses nombreux matériaux de références sur une époque où le Chaco restait inconnu.

Espagnols vont provoquer leur départ, puis leur révolte. Les enlèvements de main-d'œuvre, en effet, vont décimer des tribus entières. L'auteur dénonce les exagérations propres aux chiffres des populations indiennes donnés par les missionnaires. Il admet un fort brassage des tribus indiennes, à l'origine très typées et indépendantes, et constituant un fonds propre au Chaco, sans apports d'éléments araucans ou andins avec qui il n'y eut pas, selon lui, de liens dans le passé. Il dénonce, comme une affabulation, la légende du refuge dans le Chaco des Chichas-Orejones fuyant les conquistadores avec leurs trésors comme celle d'une île située sur le rio Paraguay et peuplée d'Incas réfugiés. Il critique les projets officiels de colonisation du fait de la méconnaissance des langues et des coutumes locales comme du refus par les Indiens des méthodes missionnaires.

Pour Azara, les seuls bénéfices à espérer du Chaco sont limités, à l'extraction du sel des lagunes du rio Bermejo, l'ouverture d'un chemin permettant le transport de l'herbe du Paraguay (le maté) vers Potosi ou Tucuman, et au développement d'un grand élevage bovin fournissant des peaux.

AZARA, Felix, 1836 - *Informes sobre varios proyectos de colonizar el Chaco*. Imp. del Estado, Buenos Aires. (Collection P. de Angelis : Obras y Documentos) (CPJCR)

Mots-clés : Géographie, ethnie, exploration, Indiens *bravos*

L'assiette géographique du Chaco a été variable en fonction de l'avancée des découvertes. A l'époque où l'auteur écrit, le Chaco s'étend du Haut-Pérou (Bolivie Orientale) à Santa Fe, en Argentine, soit une superficie estimée à 700 000 km². Il fait état d'une tradition de l'arrivée de Guaranis, connus sous le nom de Chiriguanos, qui ont attaqué les Incas. Cela explique la création de garnisons situées sur le piémont andin qui forment une sorte de *limes*.

Les groupes existants sont énumérés : les Abipones vivent entre les rios Salado et Bermejo; ces Indiens viennent du Parana et étaient connus avant comme Mapenes. Les Mocobies sont installés sur les rives du Bermejo. Les Lenguas sont établis depuis le cours du rio Pilcomayo jusqu'au Nord. Les Payaguas, divisés en 2 groupes, sont installés au large du rio Paraguay. Les Mbayas, qui s'étendent de Tucun jusqu'à Santa Cruz, occupent aussi la région de Chiquitos, jusqu'aux rives du Paraguay, et sont divisés en de nombreux sous-groupes. Les Tobas ont leur territoire établi depuis la naissance du rio Bermejo jusqu'au cours moyen du rio Pilcomayo. Les Machicuy sont installés à la confluence du petit rio Lacta avec le rio Paraguay. Les Chanés occupent la zone arrosée par les rios Guapay et Parapeti, dans les llanos de Manso. Les Tamacocis sont sur les rives du rio Guapay et vont jusqu'à l'Ouest. Sont cités aussi de nombreux sous-groupes désignés sous le nom de Chiquitos.

L'auteur donne un historique des avancées espagnoles et de leurs tentatives d'établissement; il dresse aussi le tableau des entreprises missionnaires et l'état des missions existant en 1726 et créées par les différents ordres.

BACH, Mauricio, 1842 et 1929 - *Description of the new Province of Otuquis in Bolivia*. Imp. Unidas, La Paz, 35 p. (Edition anglaise de 1929) (CPJCR)

Mots-clés : Colonisation

Maurice Bach, un Français (?), fut le secrétaire d'Oliden qui avait reçu la concession d'Otuquis, en 1832, du gouvernement bolivien. Il rappelle un extrait de l'œuvre de d'Orbigny⁶ sur la région et son intuition de l'existence de mines d'or dans le rio Tucabaca. Le rio Otuquis devait aussi retenir l'attention car en donnant un accès au rio Paraguay, il assure une sortie fluviale indépendante à la Bolivie tout en permettant une colonisation de cette région supposée riche. L'idée devait alors germer d'installer un port à la confluence des rios Tucabaca et Otuquis ainsi qu'un centre de colonisation.

Oliden, pour services rendus à l'indépendance bolivienne, devait recevoir, en 1836, du Congrès National la concession d'Otuquis avec des privilèges portuaires et douaniers. En 1844, Oliden demanda au président J. Ballivian, la reconnaissance officielle de ses titres. En effet, il avait exploré l'ensemble de la région et dressé une carte, mais s'était heurté à l'opposition du Brésil et du Paraguay à ses projets de colonisation et de trafic fluvial. Une description succincte de la province est faite, avec production des pièces légales de propriété. Sa limite est de 35 lieues au Nord jusqu'à la montagne de Ataito, et de 35 lieues vers l'Est, jusqu'à la lagune Xarayes, soit environ 35 000 km² ; Santiago et Santo Corazon de Chiquitos y sont inclus.

BALLIVIAN, Adolfo, 1905 - Note sur les litiges en cours. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 7-8-9, pp. 279-281. (CPSR)

Mots-clés : Frontière

Abordant la démarcation de la frontière du rio Paraguay, l'auteur, consul de Bolivie au Brésil, insiste pour que les travaux de délimitation s'exécutent sans retard. En effet, les colons brésiliens, par "*ignorance ou malice*", ne reconnaissent pas la souveraineté bolivienne...

BARBROOKE GRABB, W., 1919 et 1920 - El Chaco paraguay y su porvenir posible. *Geographical Journal*, Londres, Vol. LIV, n° 3; (traduit de l'anglais). *Boletín de la Oficina Nacional de Inmigración*, Nouvelle série, n° 25-26-27, pp. 8-30. (CPSR)

Mots-clés : Foncier, démographie, pacification, mission

Les limites du Chaco sont au sud les rios Salado et Juramento, au sud-est les derniers rebords andins des provinces de Salta et Jujuy, à l'est les rios Paraguay et Parana et à l'ouest les montagnes basses des Chiriguanos. Le Pilcomayo est navigable des Esteros de Patiño jusqu'à Asuncion. Si le Chaco argentin est pacifié, sa population indigène a fortement diminué depuis 30 ans; maladies apportées par les Blancs, recrudescence des luttes tribales et apparition des haciendas qui ont pris la main-d'œuvre et détruit le gibier, en sont les causes. La politique de vente de terres dans le Chaco

6 - Orbigny, A. d', 1845.

paraguayen, conduite à partir de 1910, est décrite et est précédée d'une délimitation topographique. Mais, en général, ces achats de terres sont réalisés dans un but spéculatif.

L'auteur constate que si durant 400 ans les Espagnols du Paraguay n'ont pas colonisé le Chaco, cela s'explique par le fait qu'ils disposaient, dans le Paraguay oriental, de terres riches et arrosées. Il en résultait leur désintérêt pour le Chaco central, hostile à l'homme par son milieu et ses Indiens indomptés. La politique indienne du Paraguay a été tolérante et exempte de brutalités comme d'abus. Mais il n'y a pas eu de politique de protection des terres indiennes, avec la constitution de réserves. Par contre, il y a eu appui de l'Etat aux missions et une délimitation de leurs sphères d'influence, assortie d'une protection et d'appuis à leurs activités. La citoyenneté des Indiens du Paraguay a été proclamée très tôt - en 1848 - par Asuncion. Jusqu'en 1900 le Chaco est resté inconnu et ses populations en marge des pays voisins. Les agents de la Société sud-américaine de Missionnaires ont été les premiers à s'y établir. Guerres tribales et infanticides, jadis communs, appartiennent maintenant au passé, mais le missionnaire recommande une petite colonisation plutôt que celle de grandes compagnies et un contrôle de l'entrée des étrangers, car il s'agit souvent de criminels en fuite. L'avenir du Chaco est lié, pour lui, à l'élevage et à l'exploitation du tanin du *quebracho*, donc dépend des voies de communication. L'auteur note l'existence de pétrole dans le Chaco occidental...

BERTRES, Felipe, 1901 - Descripción topográfica e histórica de Bolivia. *Boletín de la Sociedad de Geografía de Sucre*, n° 25 à 31. (BNS)

Mots-clés : Exploration, démographie, Indiens *bravos*, économie

Le réseau hydrographique du rio Paraguay est décrit. Il a été parcouru en canot, à l'époque de Bertrès, par le capitaine N. Matson pour le compte du gouvernement bolivien. Le fleuve admet des navires de 100 t de jauge.

La population des rives du rio Paraguay est de 2 000 personnes à Corumba, 70 à Coimbra et 100 à Albuquerque. Bertrès cite le rapport Matson pour les tribus indiennes sauvages des Guatoces, Guanaces et Guaycurus. Il note que les Guanaces sont de grands voyageurs et ont rendu visite, à Rio, à l'empereur du Brésil en 1835. Les Guaycurus ne sont plus que l'ombre de la force ancienne qu'ils représentaient quand leur domaine s'étendait jusqu'à Asuncion et qu'ils terrorisaient Espagnols et Portugais. Aujourd'hui, ils se cantonnent entre Coimbra et Olimpo (Ex-Fort Bourbon). Les attaques des Tobas et les pratiques d'infanticide expliquent cette décadence. Mais les Portugais les poussent toujours à piller les propriétés boliviennes ou celles du rio Paraguay. D'Olimpo à Cuyaba, Bertrès a eu 56 jours de navigation au retour. Les productions de cette région consistent en manioc dit *guembé*; l'importance du maté ou herbe du Paraguay est soulignée.

Le rio Pilcomayo a été exploré par le Père Patiño en 1721, qui accrédite sa navigabilité⁷ jusqu'au grand marais central qui a reçu son nom, comme le bon accueil des Tobas⁸. Bertrès dresse une liste des tribus et de leurs populations -d'origine

7 - Jugement bien précipité, car les explorations postérieures, avec la reconnaissance des marais de Patiño, indiqueront, mais vers 1900 seulement, le contraire...

8 - Arenales, J., 1833.

missionnaire probablement- estimées pour le Chaco Gualamba et les llanos de Manso, à 103 230 “*barbares*”. Un trafic d’enfants indiens a été jadis fait par les Espagnols d’Asuncion, avec l’appui des tribus guayaurus et guarates.

Le rio Bermejo a été parcouru en bateau à plusieurs reprises et deviendrait une région riche si une politique de colonisation pacifiait les Indiens chiris, tobas, vejoses, matacos qui le peuplent. Aussi recommande-t-il la création de missions d’exploration et de colonisation.

BOEDO, E.C., 1873 - *Estudios sobre la navegacion del Bermejo y colonizacion del Chaco*. Buenos Aires, 275 p. + cartes. (CPJCR)

Mots-clés : Colonisation, hydrographie, exploration, chemin de fer, frontière, économie

Ce riche travail comporte une description minutieuse du cours du rio Bermejo dans ses différentes sections et vise à approfondir, par une analyse très fouillée, son aptitude et son rôle comme moyen de transport fluvial. L’auteur reprend l’historique de l’exploration du fleuve depuis l’époque coloniale et relate la sienne, réussie en 1872, dont il produit le carnet de route. Une intéressante carte du Nord argentin indique un nouveau découpage administratif visant à encadrer le processus, alors en cours, de colonisation de cette région. Elle présente aussi les itinéraires des grands projets de chemin de fer. Il est à noter que, dès 1872, une voie ferrée en projet part d’Oran vers Tarija, et une autre est envisagée vers Santa Cruz en traversant les llanos de Manso, et pourrait ensuite aboutir à Cochabamba. Enfin, une dernière voie projetée part de Villa Hayes, suit le rio Paraguay et, à hauteur du rio Otuquis, se dirige du sud-est au nord-est vers Santa Cruz. La frontière suit, *grosso modo*, le 22^e degré de latitude Sud, conformément aux accords de l’époque avec le Paraguay, mais la délimitation avec la Bolivie n’est pas indiquée...

Cette carte contient ainsi toute une partie de la problématique diplomatique concernant la région du Chaco, à l’époque. A propos des limites du Chaco argentin avec la Bolivie, l’auteur constate la sécession de Tarija, en 1825, au profit de La Paz et la frontière *de facto*, à 22° de latitude Sud, séparant les deux pays selon les cartes officielles. Le Chaco bolivien atteint les Esteros de Patiño, et à l’est le rio Galvan. Par contre, il est évident pour l’auteur que, depuis l’époque coloniale, le rio Bermejo est argentin.

L’auteur reprend l’inventaire de toutes les expéditions au Chaco et l’histoire de la création des fortins et missions, décrit les ressources naturelles, les bois, plantes nutritives et médicinales des Indiens, leurs coutumes et activités. Pour la colonisation du Chaco il recommande l’installation d’haciendas d’élevage sur ses bordures et l’emploi d’Indiens grâce aux missions. Enfin, une colonisation “*choisie étrangère*” est préconisée.

BOLIVIE. Ministerio de Colonizacion y Agricultura, 1906 - *Memoria que presenta el Ministro de Colonizacion y Agricultura, 1906*. Imp. El Comercio, La Paz, 45 p. + annexes de 91 p. (BdC)

Mots-clés : Voie de communication

Ce texte note la surprise créée par l'arrivée à Fortin Guachalla de l'explorateur G. Lange. Il en ressort que le rio Pilcomayo est navigable par sections, mais les Esteros de Patiño obligent, en venant d'Asuncion, à une rupture de charge et à utiliser ensuite de petites embarcations.

BOLIVIE. Ministerio de Colonizacion y Agricultura, 1908 - *Memoria que presenta el Ministro de Colonizacion y Agricultura, 1908*. Tip. Gamarra, La Paz, 63 p. (BdC)

Mots-clés : Voie de communication, abus, mission, main-d'œuvre

Pour le Chaco, le rapport fait état dans les missions de peines corporelles infligées à des adolescents. Face aux remontrances faites par l'administration, il y a eu des protestations écrites des missionnaires qui estiment impossible de diriger leurs indigènes sans l'utilisation du fouet, des entraves aux pieds et des geôles. Si l'état des missions est satisfaisant, on déplore la fuite aux Indiens vers les *gomales* ou Santa Cruz. Ainsi la mission de Guarayos a 113 familles sans époux présents, et 17 hommes dont les femmes sont absentes.

Il est recommandé l'achèvement d'un réseau de chemins unissant les forts de la frontière et permettant de ravitailler les garnisons.

BOLIVIE. Ministerio de Colonizacion y Agricultura, 1909 - *Memoria que presenta el Ministro de Colonizacion y Agricultura, 1909*. Tip. Gamarra, La Paz, 63 p. (BdC)

Mots-clés : Mission, main-d'œuvre

Deux causes ruinent l'œuvre missionnaire : la fuite des Indiens vers San Buenaventura sur le rio Pilcomayo argentin, où ils sont recrutés souvent par leurs caciques; ensuite, les engagements vers les *gomales* obtenus avec des promesses fallacieuses et qui expliquent que les recrutés "*sont esclaves à vie*", soumis à l'arbitraire du patron, sinon à l'assassinat. Des tableaux des concessions attribuées sont donnés.

BOLIVIE. Ministerio de Guerra y Colonizacion, 1911 - *Memoria que presenta el Ministro de Guerra y Colonizacion, 1911*. Imp. La Prensa, La Paz, 42 p. (BdC)

Mots-clés : Colonisation, Indiens *bravos*

Le ministre reconnaît l'échec de la politique de colonisation, dû au manque de ressources humaines pour un aussi vaste territoire comme à l'absence de voies de communication qui, avec les moyens qui font défaut, empêchent de recruter des colons européens. Pour le Chaco, le rapport note que de Villa Montes à d'Orbigny, il y a 60 000 ha de propriétés avec 1 269 habitants sur la rive occidentale, et 300 000 ha avec 5 550 personnes, sur la rive orientale

Si, en 1911, Fort Ballivian a subi une attaque des Tobas, les tribus sont en voie de pacification et les départs vers l'Argentine (Ladesma) diminuent grâce aux mesures prises. Il vient d'être créé une Délégation de l'Orient, avec pour mission de construire un port sur le rio Paraguay

BOLIVIE. Ministerio de Guerra y Colonizacion, 1912 - *Memoria que presenta el Ministro de Guerra y Colonizacion, 1912*. S.e., La Paz, 129 p. (BdC)

Mots-clés : Indiens *bravos*, démographie

Le rapport fait état de l'attaque par les Indiens d'une mission du Fort d'Esteros, dans le Chaco. On déplore 19 morts, aussi des renforts ont-ils été envoyés car les tribus achètent des fusils en Argentine. Ce texte produit un tableau de la population des missions de Tarata et un autre des concessions accordées.

BOLIVIE. Ministerio de Guerra y Colonizacion, 1915 - *Memoria que presenta el Ministro de Guerra y Colonizacion, 1915*. S.e., La Paz, 94 p. (BdC)

Mots-clés : Mission, main-d'œuvre, voie de communication

Un état des missions est fourni à partir des inspections réalisées. La mauvaise scolarisation des enfants en espagnol est générale. La fuite des travailleurs indiens vers l'Argentine devient très grave et des mesures d'autorité sont indispensables. Pour le Chaco central, il est noté l'achat de vivres pour les garnisons en Argentine, ce qui grève le budget.

BOLIVIE. Ministerio de Guerra y Colonizacion, 1916 - *Memoria que presenta el Ministro de Guerra y Colonizacion, 1916*. S.e., La Paz, 147 p. (BdC)

Mots-clés : Colonisation

L'abandon est quasi complet pour les propriétés installées dans le Grand Chaco, y compris celles situées sur le cours du rio Pilcomayo. Des tableaux des concessions attribuées en 1915 et depuis 1905 sont fournis.

L'urgence d'une piste Santa Cruz-Puerto Suarez est encore rappelée.

BOLIVIE. Ministerio de Guerra y Colonizacion, 1918 - *Memoria que presenta el Ministro de Guerra y Colonizacion, 1918*. Intendencia militar, La Paz, 141 p. (BdC)

Mots-clés : Indiens *bravos*

Le texte fait état d'une nouvelle révolte dans le Chaco, en septembre 1917, avec l'attaque des propriétés Moisés Castillo et E. Rivera, puis des embuscades entre Villa Montés et Orbigny, où trois colons ont été tués. Des renforts ont été envoyés et ont souffert de quelques pertes lors d'escarmouches avec des Indiens basés en Argentine. Un tableau des concessions foncières accordées est dressé.

BOLIVIE. Ministerio de Guerra y Colonizacion, 1924 - *Memoria que presenta el Ministro de Guerra y Colonizacion, 1924*. Intendencia militar, La Paz, 74 p. (BdC)

Mots-clés : Colonisation

Ce texte signale les efforts officiels entrepris pour l'occupation *de facto* des terres vierges du Chaco avec l'attribution de concessions à des nationaux et des colons étrangers. Une zone de 36 000 ha est aussi mise en réserve au bénéfice des Indiens alliés.

BOLIVIE. Ministerio de Guerra y Colonizacion, 1925 - *Memoria que presenta el Ministro de Guerra y Colonizacion, 1925*. Intendencia militar, La Paz, 49 p. + 80 p. en annexe (BdC)

Mots-clés : Foncier

En 1915 la loi foncière a été suspendue; les nouvelles attributions foncières sont soumises à l'accord du Congrès. Les seules concessions d'Etat attribuées dans le Chaco ont été :

- la Casa Staudt qui de 1 million ha attribués initialement ne dispose plus que de 375 000 ha;
- la Casa de José Pirro s'étend sur 500 000 ha.

BOLIVIE. Ministerio de Guerra y Colonizacion, 1926 - *Memoria que presenta el Ministro de Guerra y Colonizacion, 1926*. Intendencia militar, La Paz, 86 p. (BdC)

Mots-clés : Voie de communication, fortin

Le rapport s'inquiète de l'absence de routes vers le Chaco, situation qui risque de reproduire le précédent de l'Acre et du Littoral. Faute d'existence d'une route entre Juntas et San Antonio où il y a des gisements de pétrole, la Standard Oil passe par l'Argentine. Le manque de travail et la misère expliquent la fuite des Indiens vers l'Argentine.

Le rapport note l'essor du fortin D. Campos, près des Esteros de Patiño.

Un tableau des concessions foncières accordées est dressé.

BOLIVIE. Ministerio de Guerra y Colonizacion, 1931 - *Memoria que presenta el Ministro de Guerra y Colonizacion, 1930-31*. Intendencia militar, La Paz, 145 p. (BdC)

Mots-clés : Colonisation

Ce texte officiel constate que la colonisation n'a pas atteint le Chaco et seuls quelques grands propriétaires ont bénéficié de terres, mais sans les développer. La Casa Staudt, sur la rive gauche du rio Pilcomayo, de Villa Montes jusqu'à El Estero, comme la succession Torres, se sont contentées de mettre des bovins sur les pâturages naturels jusqu'à épuisement. Un tableau des concessions foncières accordées est donné.

La création de la Délégation du Parapeti et des llanos de Manso est signalée.

BOLIVIE. Ministerio de Hacienda, 1880 - *Exploracion del Gran Chaco de Bolivia*. Tip. La Tribuna, La Paz, 68 p. (BdC)

Mots-clés : Colonisation, voie de communication

Il s'agit de la présentation d'un corpus de dispositions légales prises pour assurer la présence de la souveraineté bolivienne sur le Chaco. De nombreux documents traitent de la préparation, en liaison avec A. Quijarro son promoteur, de l'expédition malheureuse de J. Crevaux au Chaco. Des références abondantes concernant l'exploration, puis l'ouverture d'une voie reliant Tarija à Asuncion.

BOLIVIE. Ministerio de Relaciones Exteriores y Colonizacion, 1885 - *Informe del Ministro de Relaciones Exteriores y Colonizacion de Bolivia*. Imp. El Diario, La Paz, 167 p. (BdC)

Mots-clés : Exploration

Cette note annonce le retour d'Europe de A. Thouar qui a remis ses rapports "*vus et approuvés*." par les sociétés scientifiques, soutient l'explorateur; il demande donc une somme de 5 000 Bs pour ses travaux... Le rapport Thouar joint au texte est très court mais péremptoire : il conclut que le Chaco peut être colonisé car les conditions naturelles y sont bonnes, les Indiens ne représentent pas un obstacle et une route peut être établie entre Caiza et Villa Haye. Il affirme catégoriquement la navigabilité du rio Pilcomayo, mais sur le parcours qu'il a visité, ce qui exclut l'île Patiño et ses marais qui coupent le cours central du cours d'eau.

BOLIVIE. Ministerio de Relaciones Exteriores y Colonizacion, 1886 - *Anecsdos a la Memoria del Ministerio de Relaciones Exteriores y Colonizacion, Año 1886*. Imp. El Cruzado, La Paz, 92 p. (BdC)

Mots-clés : Main-d'œuvre

Le texte se résume à une lettre de réponse du ministre bolivien à l'ambassadeur argentin qui lui a demandé que les Indiens matacos et chiriguanos obtiennent de nouveau l'autorisation de s'engager dans les propriétés de Salta et Jujuy, possibilité qui leur a été enlevée par les autorités civiles et religieuses du Chaco bolivien. Le ministre a demandé un rapport aux autorités; celui-ci est négatif car il souligne les mauvais traitements reçus par les Indiens, le fait qu'ils ne sont souvent que nourris et pas payés et que les Argentins, qui s'efforcent de les garder, gênent leur retour. Les autorités signalent, en outre, que d'importants départs de la population indienne ont déjà largement dépeuplé le Chaco.

La création en 1886 du service de colonisation est signalée.

BOLIVIE. Prefectura del Gran Chaco, 1913 - *Informe anual. 1912-1913*. Imp. Leon, Yacuiba, 20 p. (BFT)

Mots-clés : Colonisation, main-d'œuvre, Indiens *bravos*, démographie

Ce rapport consigne l'augmentation du nombre de colons qui résulte des concessions attribuées ou des ventes de terres réalisées par la Délégation, autour de Caipitandi. Il est noté sur les rives du rio Pilcomayo la présence de tribus indiennes qui, à côté de leurs activités traditionnelles, se livrent à des attaques et pillages. Malgré les ordres reçus et les mesures prises, le rapport déplore le départ continu de péons indiens vers les moulins à sucre argentins. Ils s'expliquent par les faibles rémunérations locales et les tentatives de mise en esclavage des Indiens par les propriétaires boliviens. En Argentine, avec quelques mois de travail, les Indiens peuvent acquérir des produits qu'ils ramènent chez eux. Faute de mesures médicales, la mortalité a été très forte dans la province. La scolarisation reste, en l'absence de moyens et de personnel, de même très médiocre.

BOLIVIE. Presidencia de la Republica, 1905 - Decreto del Presidente de la Republica. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 7-8-9, p. 246. (CPSR)

Mots-clés : Mission

Les missions de San Francisco de Solano et de San Antonio de Padua, connues sous le nom de Villa Montes, sont placées sous une juridiction de droit administratif commun. Il a été créé une Délégation Nationale pour la colonisation du Pilcomayo et des territoires adjacents.

BOLIVIE. Presidencia de la Republica, 1906 - Ferrocarril del rio Paraguay á Santa Cruz. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 13-14-15, pp. 655-658. (CPSR)

Mots-clés : Colonisation

Liste des concessions accordées pour la colonisation du Chaco.

BOLLAND, E., 1901 - *Exploraciones practicas en el Alto Paraguay y en la laguna Gaiba*. Cia de Billetes de Banco, Buenos Aires, 141 p. (BUCC)

Mots-clés : Voie de communication, transport

L'expédition Bolland, ordonnée par le gouvernement bolivien, a été préparée à Buenos Aires par le Dr. Quijarro, délégué *in partibus* de Bolivie au Paraguay. Bolland a assuré la fondation de Puerto Quijarro sur la lagune La Gaiba. Seuls des Indiens guatos habitent cette région, mais sont absents de la lagune La Gaiba; ils sont pacifiques et ouverts. Puerto Quijarro présente un intérêt commercial évident car, situé à 10 jours de vapeur de Santa Fe, il évite le transbordement coûteux du fret à Corumba.

L'auteur produit les observations d'un commerçant sur le trafic de Corumba à Santa Cruz ; ce trajet est parcouru avec des mules et des bœufs en 40 jours. En

charrettes, il faut compter 5 mois environ en saison sèche. Mais les transporteurs sont rares et souvent les marchandises attendent de 6 à 8 mois à Puerto Suarez. La carence principale de ce port réside dans son absence de tirant d'eau d'où l'obligation de décharger en saison sèche à Corumba.

Selon Minchin, note Bolland, les zones des lagunes La Gaiba, Mandioré, Oberaba et Concepcion sont bien arrosées et fertiles.

BOURGADE DE LA DARDYE, Emile, 1889 - *Le Paraguay*. Librairie Plon, Paris. (CPJCR)

Mots-clés : Frontière, voie de communication

Les réseaux hydrographiques des rios Paraguay et Parana sont décrits et l'intérêt de la navigation sur le Paraguay est mis en valeur. L'auteur souligne que la lagune de Yaraes n'existe pas -car c'est en fait une partie du vaste marais du Pentanal- mais une légende dorée tenace s'y est greffée. La lagune Caceres est le seul débouché possible de la Bolivie sur le rio Paraguay, avec sa douane et "*son mauvais chemin jusqu'à Santa Cruz*". Or, faute de tirant d'eau suffisant, on ne peut y passer "*qu'avec des embarcations de très petit calage*". La douane brésilienne de Corumba est un obstacle administratif à la navigation bolivienne.

L'auteur dénie tout droit à la Bolivie sur le Chaco. Il fait état des incidents de Puerto Pacheco, jadis appelé Chamacoco et maintenant Bahia Negra. Il rappelle que le Paraguay avait autorisé Suarez Arana à y construire un port et un chemin vers l'intérieur, mais à condition de ne pas y établir une douane ou une garnison. La piste de Suarez Arana a atteint le *cerro San Miguel*, malgré des obstacles importants; l'explorateur Thouar, note l'auteur, en nia l'existence et se perdit. Puis, en 1888, Cristian Suarez et Calvimonte purent atteindre, à partir de San Miguel, le rio Paraguay. Mais la Bolivie faisant état alors de ses revendications territoriales, Asuncion, à titre de précaution, occupa militairement la région mettant ainsi fin aux aspirations boliviennes de sortie directe sur le rio Paraguay. Il est étonnant que cet avis, bien informé de l'auteur, sur l'état de la navigation dans les lagunes n'ait pas été apprécié à l'époque à sa juste valeur par les instances boliviennes...

BURTON RODRIGUEZ, Guillermo, 1980 - *Guia de autores cruceños*, t.1. Universidad R.G. Moreno, Santa Cruz, 174 p. + annexes. (BUSC)

Mots-clés : Biographie

De présentation peu orthodoxe, ce catalogue traite des lettres A à J; le tome 2 n'a pas été publié. L'auteur recense de 1860 à 1979, 1494 œuvres dont une quarantaine d'intérêt géographique. Présenté de manière thématique, il faut noter les intéressantes rubriques sur la colonisation et l'exploration où se détachent les nombreux articles de M. et C. Suarez Arana. Sous le titre "Jurisprudence territoriale" apparaît une bibliographie des litiges propres aux limites administratives entre les départements de Chuquisaca et Santa Cruz, à propos du Chaco.

CALVIMONTES, Zenon, 1884-1888 - *Documentos e informes sobre la exploracion del Chaco*. Imp. La Industria, Sucre, 17 p. (BNS).

Mots-clés : Exploration

Le secrétaire de la Légation de Bolivie au Paraguay regrette l'échec connu de Thouar qui s'est éloigné⁹ "*de la ligne de San Miguel*". Dans le bulletin de 1887 du Ministère de la Colonisation¹⁰ figure le récit de l'expédition Thouar. Le diplomate note ses bonnes relations amicales avec les Indiens qui pourtant, lors de son arrivée à Puerto Pacheco, "*dominaient totalement la région*" et donne un récit de l'ouverture du chemin.

CALZAVARINI, Lorenzo, 1980 - *Nacion Chiriguana. Grandeza y Ocaso*. Los Amigos del Libro, La Paz, 320 p. (BFT)

Mots-clés : Histoire, carte, mission, Indiens *bravos*

Cet ouvrage est très riche car alimenté par de bonnes sources et, de plus, s'appuie sur la cartographie d'époque. Si les deux premières parties reprennent l'évolution ancienne, préhistorique et historique, la troisième partie étudie l'évolution du milieu chiriguano au cours du XIX^e siècle. L'auteur insiste sur la dislocation progressive de l'espace chiriguano peu à peu transformé en tronçons incapables de répondre aux fonctions sociologiques traditionnelles -Alliances - Guerres- propres à cette société. Les territoires restant insoumis vers 1880 sont énumérés et définis; les seuls vraiment indépendants étaient situés aux frontières du Brésil et du Paraguay avec la Bolivie, puis entre les Chaco argentin et bolivien.

L'auteur fournit un tableau comparatif intéressant de la décadence démographique des missions entre 1813 et 1883. Il analyse la politique missionnaire, marquée par la tolérance religieuse et la priorité donnée à la protection des indigènes. Il fait un rappel commenté des diverses révoltes et dresse un tableau des pertes au combat des Indiens soulevés. L'auteur "s'étonne" du silence des sources et des auteurs nationaux sur ce drame historique....

CAMPOS, Daniel et THOUAR, A., collab., 1884 - *Documentos relativos a la fundacion de la colonia Crevaux*. Imp. Libertad, La Paz, 38 p. (BNS)

Mots-clés : Colonisation

Il s'agit de la recension des communiqués officiels, liste des effectifs et correspondances... On peut noter le début de l'opposition Thouar-Campos. "*Los indios no son un obstaculo serio al desarrollo de la colonizacion* " écrit bien témérairement Thouar.

9 - Il s'agit de la troisième expédition de Thouar, analysée ici par ailleurs : Thouar, A. 1891.

10 - *Memoria del ministro de Relaciones Exteriores...*, 1887.

CAMPOS, Daniel, 1884 - *Informe incidental*. Imp. la Nacion, Buenos Aires, 52 p. (BNS)

Mots-clés : Indiens *bravos*

Ces notes sur l'expédition Campos-Thouar et les conflits de personnes qui en découlent fournissent la mise au point de détails sur certains épisodes déformés par un article d'un journal argentin : "*Mr. Thouar se conduisit dans ce combat comme un brave et montra une admirable habileté de tireur*", écrit Campos.

CAMPOS, Daniel, 1888 - *De Tarija a La Asuncion. Expedicion Boliviana de 1883*. Edicion Oficial. Imp. J. Peuser, Buenos Aires, 785 p. (BUMSA)

Mots-clés : Exploration, Indiens *bravos*, mission, main-d'œuvre

D. Campos, préfet bolivien, fut chargé de diriger l'expédition du Chaco de 1883. Elle était organisée pour retrouver, selon une rumeur insistante, d'éventuels survivants du massacre de l'exploration¹¹ entreprise en 1881 par Jules Crevaux¹². Cette expédition avait aussi un chef militaire, le colonel Parejas, et une forte personnalité y avait été adjointe avec Thouar, explorateur et géographe d'aventure recruté par le consul de France à Tacna (Pérou). Il représentait, prétendait-il, le ministère de l'Education Nationale et la Société de Géographie de Paris. Rapidement des problèmes de personnes comme des divergences sur la conduite de cette périlleuse expédition, dans une contrée restée inconnue et hostile, devaient diviser les chefs de droit ou de fait de cette mission et les opposer. Dans ce contexte, le récit détaillé de D. Campos prend toute sa valeur pour compléter ou corriger celui, quelque peu haut en couleur et triomphaliste, de Thouar. Ce dernier s'est donné un rôle de bravache de premier plan, celui d'explorateur vedette bien dans le style des explorations de l'époque. Il sut par la suite en tirer une notoriété médiatique qui explique les 2 autres expéditions qu'il devait entreprendre dans le Chaco¹³.

La première partie de l'ouvrage est consacrée au journal de route de l'expédition, tandis qu'une seconde partie, formée d'annexes, relate l'abondante correspondance entretenue par Campos avec diverses autorités. La masse de documents justificatifs produite indique bien l'épaisseur du contentieux ayant séparé les responsables de cette entreprise. Thouar avait été désigné comme "*chargé scientifique*" de la mission Campos par A. Quijarro. Celui-ci, dans l'introduction qu'il donne au récit de Campos, se réjouit de ce choix car il estime que, sans Thouar, le succès de la décision de Campos de se diriger vers Asuncion n'était pas assuré. Notons que ce diplomate refuse de discuter les critiques portées ensuite contre le géographe français... Dans sa relation, Campos reconnaît avoir dépassé les instructions officielles

11 - Initialement J. Crevaux se proposait d'explorer le rio Paraguay dans son cours nord, mais il rencontra, à Buenos Aires, Vaca Guzman qui sut obtenir de lui qu'il accepte d'abord de descendre le cours moyen du rio Pilcomayo qui restait inconnu. Quijarro relate ensuite l'expédition et rendit un vibrant hommage à J. Crevaux.

12 - Vaca Guzman, 1882.

13 - Thouar publia dans la revue *Le Tour du Monde* le récit de ses aventures, en fait des mésaventures, qu'il sut présenter dans le style ronflant d'un héroïsme de pacotille correspondant au goût de l'époque pour les explorations aventureuses. Il reçut la médaille d'or de la Société de Géographie de Paris, qu'il brandira ostentatoirement comme une sorte de viatique lui conférant une intouchabilité scientifique...

lui demandant d'aboutir à Teyau et d'y établir un fortin, puis de regagner Tarija pour profiter de la présence de Thouar et atteindre par une voie inexplorée Asuncion. Des divergences apparaissent aussi avec le colonel Parejas à propos de l'attitude à tenir par l'expédition envers les Indiens.

Le journal de route de Campos n'apporte rien de nouveau sur ce qu'on connaît par ailleurs de cette affaire. Il fait état, au contraire de Thouar qui relate dramatiquement les attaques subies par l'expédition "*par des milliers d'Indiens*", d'une seule escarmouche avec les Tapietes, le 3 octobre. Sinon, Campos rend hommage à la bonne volonté et à l'honnêteté des "*sauvages*", bien qu'il signale ensuite le refus des Indiens de guider la troupe. Campos prend résolument la défense des Indiens traités comme bêtes de somme par les colons, ou enfermés dans des missions "*où leur existence est encore plus insupportable que dans les maisons des estancias*". Aussi dénonce-t-il "*leur exploitation par les missionnaires qui leur apprennent à détester les civilisés pour mieux abuser d'eux*". Campos corrigera ensuite ce jugement très critiqué en disant qu'il vaut surtout pour les missions religieuses d'Argentine qu'il connaît bien. Il estime la population du Chaco très inférieure aux chiffres produits par certains auteurs. Ainsi, précise-t-il, les Argentins détruisent systématiquement les *toldos* des Indiens pour dépeupler leur frontière du Chaco. De plus, les épidémies, le travail forcé, l'engagement dans les nouvelles colonies agricoles, le manque d'hygiène et les coutumes propres aux Indiens, tel l'infanticide, concourent à une brutale chute démographique. Il cite à ce propos le récit du Comte de Brettes¹⁴, explorateur français du Chaco, envoyé en mission par Paris. Aussi demande-t-il une modification du "*stupide règlement des missions*" et l'installation de délégués administratifs pour protéger les Indiens, sinon la Bolivie, faute de changer sa pratique envers les indigènes, connaîtra de graves déceptions. Campos reproche aux missions l'enseignement en langue indigène comme il déplore l'état d'abandon et la misère de leurs Indiens, mal nourris par ailleurs. Il en résulte la stagnation démographique ou le déclin des populations. Il accuse aussi les missionnaires de collusion avec les colons pour utiliser à bon compte la main-d'œuvre indienne. Enfin, comme Thouar, Campos devait confirmer la navigabilité du rio Pilcomayo qui va s'avérer impossible, par la suite, sauf à des canots.

CANO DE LA VEGA, E., 1928 - The colonization of The Chaco. The works of colonel Murray. *Bolivia*, New York, vol. II, n°1, pp. 22-23. (CPSR)

Mots-clés : Colonisation

Il s'agit du compte-rendu de l'expérience de colonisation menée par l'Américain Murray qui avait obtenu une concession du gouvernement bolivien dans le Chaco. L'auteur reconnaît l'échec de la première introduction de familles nord-américaines en 1924, soit 42 personnes au total avec femmes et enfants, sur une concession de 18 000 ha. Il y a eu une seconde introduction de 250 personnes, dont 38 familles boliviennes et 2 argentines. Ce fut un succès marqué par la construction de pistes et la réalisation d'œuvres publiques. Aussi le colonel Murray se propose-t-il d'amener de

14 - Une riche biographie de cet explorateur peu chanceux est donnée par Numa Broc dans *Amérique. Dictionnaire illustré des explorateurs et voyageurs français du XIX^e siècle*. (Edition du CTHS, Paris, 1999). De Brettes en 1885-1888 mène plusieurs expéditions difficiles et sans résultats concluants dans le Chaco soit central soit boréal. Nous n'avons rien trouvé à Asuncion ni à Buenos Aires sur cet explorateur.

nouvelles familles et des colons canadiens et irlandais. Chaque famille dispose de ses terrains de culture et de son habitation; quant au problème de l'eau il peut se résoudre avec la construction de puits artésiens. Une nouvelle compagnie est en formation, avec un homme d'affaires américain expérimenté. Celui-ci doit investir 250 000 \$ dans l'achat d'une concession de 200 ha et développer l'élevage dans cette région favorable. L'auteur vante le bon climat local, l'absence de maladies graves, les bons rapports avec les Indiens éduqués par les colons, et considère que le coton, dans le futur, sera une bonne culture...

CARDUS, R.P. José, 1886 - *Las misiones franciscanas entre los infieles de Bolivia. Descripción del estado de ellas en 1883 y 1884 con una nota sobre los caminos y tribus salvajes*. Lib. de la Inmaculada Concepcion, Barcelone, 429 p. (CPV)

Mots-clés : Mission, démographie, métis, main-d'œuvre, Indiens *bravos*

Le collège missionnaire de Potosi a été fondé en 1853, mais c'est à partir de 1870 que les missionnaires s'installent chez les colons proches des sauvages de la localité d'Iguembe. Celle-ci leur servira de base d'entrée chez les Indiens chiriguano du Parapeti où ils vont fonder par la suite 2 missions, San Francisco en 1871, et San Antonio en 1872; mais l'expérience sera un échec. La seule mission du collège est donc San Pascual de Boicobo, créée en 1875 avec les plus rebelles des Chiriguano, et qui est un succès; cette mission compte 625 âmes dont 412 néophytes infidèles, mais la variole y a fait des ravages.

Sept missions dépendent des pères du Collège de Tarija : Chimeo, Itau, Aguiarenda, San Francisco, Tarairi, Tiguipa, Macharetti. Toutes sont formées d'Indiens chiriguano.

- *Chimeo* : fondée en 1849, elle est située à 40 lieues de Tarija. En 1843 un fortin y a été construit et une population de métis et de Chiriguano s'est installée sur les terres proches. Mais les maladies ont fait chuter la population : elle n'a plus, en effet, que 434 habitants, dont 301 métis, 91 Indiens convertis et 42 infidèles. De plus, reconnaît le missionnaire, de 1867 à 1884, on a eu à déplorer 150 départs d'Indiens. Deux groupes, Indiens et métis, constituent le peuplement. Le site est malsain avec peu d'eau et de mauvaise qualité, mais c'est un bon relais sur la piste menant de Santa Cruz à l'Argentine du Nord.

- *Itau* : fondée en 1791 avec des métis et des Indiens, cette mission a connu des vicissitudes et a été abandonnée de 1833 à 1846. Les épidémies ont aussi contribué à la diminution de la population. Par esprit de vagabondage, 234 Indiens, faute de mesures d'ordre des autorités, sont partis. Il reste 800 métis, 190 Indiens fidèles et 14 infidèles.

- *Aguiarenda* : située au pied des derniers chaînons andins et à l'orée des plaines du Chaco, cette mission bénéficie d'un climat sain, avec des terres fertiles ; de plus elle est située sur la route de l'Argentine et de Tarija. Fondée en 1852, elle a 698 habitants tous Chiriguano, dont 505 chrétiens. Mais, déplore le religieux, il y a oubli de l'enseignement chrétien reçu après le mariage et départ des hommes vers les *estancias* argentines.

- *San Francisco* : établie au bord du rio Pilcomayo, à 22 lieues au nord

d'Aguaida, cette mission a été fondée en 1860 pour réduire les Tobas. Puis, peu confiant envers les Indiens tobas et chiriguano, les pères ont déplacé les Chiriguano ; en 1873, les Tobas ont abandonné la mission ce qui a permis de regrouper les Chiriguano. Le lieu est très chaud avec des fièvres lors des pluies. Pour aller de Tarairi à Caiza, il y a un désert à traverser, dangereux à cause des Tobas et Matacos ; l'élevage y est impossible car les Indiens enlèvent le bétail et même attaquent la mission.

- *Tarairi* : créée en 1851 dans un emplacement dangereux, elle est située entre les Tobas au sud, qui occupent la source du rio Tarairi, et les Chiriguano au nord et à l'ouest. Cette mission a subi de nombreuses attaques. Sa population est de 1 196 habitants, dont 811 infidèles.

- *Tiguipa* : cette mission a été fondée en 1872 avec 110 enfants fidèles et 768 néophytes.

- *Machareti* : c'est la plus éloignée des missions, créée en 1869 sur un site agréable proche des derniers replis des Andes. Elle s'est peuplée rapidement avec l'installation de colons dans les vallées désertées par les Indiens qui sont partis chez les Tobas ou en Argentine. Certains Indiens, qui y vivent encore, ont été d'abord de farouches ennemis, car la mission empêchait leur communication avec les Guacayenos. Il y a 4 106 habitants dont 116 de chrétiens.

- *Caiza* est peuplée de métis, au nombre de 1 277, qui vivent dispersés pour pratiquer l'élevage.

Au total, la mission gère 8 960 Indiens dont 2 974 chrétiens. L'auteur décrit le climat, des productions comme les coutumes. Il note le passage des *comisionados*, ou agents recruteurs argentins, envoyés par les *haciendas* et qui viennent, en accord avec les pères, recruter des péons. Le régime de liberté religieuse donné aux Indiens est desservi par les mauvais exemples pris en Argentine, comme au contact des métis. Les Blancs et métis sont peu nombreux autour des missions et ne gênent en rien car "*ils sont plus dignes de compassion pour leur ignorance et envie, que de ressentiments pour leur malice*", car tout se ramène pour eux à augmenter leur troupeau. Mais, déplore le missionnaire, il y a les mauvaises mœurs des chrétiens et l'absence du pouvoir civil, ce qui entrave les efforts d'évangélisation. L'auteur cite le jugement très dur de Mariano Vargas -un laïc certainement- qui en 1882 écrivait : "*L'ignorance et l'abjection où vivent les métis, par abandon et manque d'éducation, les fait tomber dans la stupidité, surtout dans certaines vallées. Dans aucun canton il n'y a une école primaire*".

COMAJUNCOSO, A. et HORTET, 1993 - *Manifiesto historico geografico, topografico, apostolico y politico de los que han trabajado, entre fieles e infieles los misioneros franciscanos de Tarija, 1754-1810*. Introduction et appendice du R.P. Maldini. Editorial Offset Franciscano, Tarija, 241 p. (BFT)

Mots-clés : Mission

Cet ouvrage est une référence obligée pour la compréhension et l'étude de l'évangélisation missionnaire du Chaco ou du pays chiriguano. Il indique les étapes et les aléas propres à la mise en place du réseau des missions, à la fin de l'époque coloniale.

COMINGES, J., 1881 - *Exploraciones al Chaco del Norte. (Empresa Brabo)*, T. 1. Imp. J. Alsina, Buenos Aires, 260 p. (CPV)

Mots-clés : Exploration, colonisation

L'auteur, qui a fait partie des explorations et tentatives de colonisation de l'*Empresa Brabo*, relate d'abord les anciennes expéditions entreprises. Pour celle de 1879, l'objectif était d'atteindre les salines de San José et de Santiago de Chiquitos. Il signale la prise de possession d'Olimpo, alors vide d'autorité du Paraguay, pour le compte de l'homme d'affaire Brabo. Au retour, l'expédition a atteint, après de nombreuses difficultés, Corumba. Il attaque les pratiques de Miguel Suarez Arana qui impose des péages très lourds au rare trafic empruntant les pistes qu'il a construites.

CORNEJO, A.F., 1837 - *Expedición al Chaco por el rio Bermejo*. Imp. del Estado, Buenos Aires, pp. 453-509. (Colección P. de ANGELIS : Obras y Documentos) (BUCC)

Mots-clés : Mission, Indiens *bravos*, colonisation, géographie, ethnie

L'auteur remarque que l'époque est encore proche où l'on croyait que le rio Bermejo était navigable. Pendant deux siècles on ne s'est soucié que de réduire les Indiens, mais tous les efforts faits ont été dépensés en vain. Au contraire, alors que s'étendait l'évangélisation des Chiquitos et des Chiriguano, il y avait recul et abandon de celle des populations des rios Salado, Bermejo et Pilcomayo. En effet, les "*barbares*", non contents de refouler leurs agresseurs, ont attaqué les provinces voisines, incitant les autorités à chercher les moyens de convertir au christianisme ces tribus guerrières. De nombreuses tentatives d'exploration ont été faites à partir de Tucuman et Salta, mais seul Cornejo en 1780, puis 1790, s'est attaché à montrer la navigabilité du rio Bermejo, avec une précision que Soria confirme dans son rapport¹⁵.

Le rio Bermejo, connu aussi sous le nom de rio de Tarija où passe son cours, traverse la chaîne des Chiriguano, sort dans les llanos de Manso connus sous le nom de Chaco Gualamba. Il est riche en poissons pour le meilleur profit des Indiens mataguay qui l'occupent du rio Grande jusqu'aux Réductions, et on trouve sur ses rives les Indiens chumpies. De Santiago de Mocobis jusqu'au rio Paraguay, on rencontre les Mocobis, les Tobas et des Atalalas, ces derniers étant des Indiens cavaliers belliqueux. Il existe un état de guerre permanent entre les tribus des rios Bermejo et Pilcomayo. Une pacification de la région du rio Bermejo permettrait la mise en valeur d'excellents terrains et assurerait la communication entre le rio Paraguay et Corrientes, avec les provinces de Tucuman et du Pérou. Les tribus indiennes et leurs établissements sont énumérés; l'auteur note les échanges faits avec eux par des Cruceños qui leur achètent du coton filé, des cires, des peaux tannées; il fait aussi état d'une attaque des Mataguayos, dans son journal de la remontée du Bermejo.

15 - Soria, 1831 - *Informe del comisionado de la sociedad del rio Bermejo a los señores accionistas*. Buenos Aires.

CORRADO, A. & COMAJUNCOSA, R.P.A., 1884 et 1990 - *El colegio franciscano de Tarija y sus misiones*, 2 tomes. Florence, Italie; 2ème édition, commentée et complétée par le père Maldini. Colegio Franciscano, Tarija, 596 p. + cartes. (BFT)
Mots-clés : Mission, démographie

Le premier tome est consacré à l'histoire de la création des missions et de leur développement, souvent difficile à l'époque coloniale. Le second tome aborde l'œuvre missionnaire au cours de la période 1810-1883.

Un état des missions en 1813 est dressé : 20 missions avec 21 666 âmes, réparties entre la frontière de Tarija avec 2 missions centrales, Salinas et Itau ; 4 missions à la frontière de Saucos et 14 missions dans la région de Cordillera. Mais, un an après, les missions de Cordillera avaient été abandonnées du fait de l'arrestation de leurs missionnaires par les Républicains, puis de la fuite ou révolte de leurs Indiens. Un tableau comparatif des populations des missions indique bien, entre 1813 et 1883, une catastrophique déperdition démographique, la population passant de 15 812 Indiens à 3 299. Il en a été de même pour les 4 missions de Saucos qui ont été détruites et dont les 2 534 Indiens ont fui sur le rio Acero et ses environs boisés ou montagneux. Ce n'est qu'à partir de 1845, avec l'arrivée d'Europe de nouveaux missionnaires, que débute un regain de l'œuvre d'évangélisation dont les auteurs analysent ponctuellement les avancées. Un tableau statistique indique, pour 1883, la situation des missions de Tarija.

CUELLAR, Angel, 1906 - *El Chaco agrícola. Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 13-14-15, pp. 465-476. (CPSR)
Mots-clés : Colonisation, frontière, métis

Le Chaco ne présente pas les conditions agricoles les plus propices à cause des carences en eau, en moyens de voies de communication et en main-d'œuvre disponible. L'agriculture est caractérisée par l'absence de matériel agricole et la routine traditionnelle : aussi reste-t-elle rudimentaire faute de soins. Mais il y a d'excellentes prairies qui permettent l'élevage dans de bonnes conditions, à Cuevo ou Carandaiti. A cause de l'isolement des *estancias* ou *fincas* (propriétés d'élevage), le bétail est laissé à lui-même dans les bois et aucune sélection n'existe. Il en résulte de nombreuses maladies en saison sèche. Le bétail du Chaco s'exporte vers l'Argentine sans contrôle; sinon ce sont les départements de Tarija, Santa Cruz et Chuquisaca qui consomment cette viande plus chère pour eux que celle vendue en Argentine. Aussi, l'auteur demande-t-il une limitation des ventes de bétail car les troupeaux disparaissent sans souci de reconstitution. Il analyse en détail les maladies du bétail et constate que les métis du Chaco sont routiniers et peu ouverts au progrès, mais par contre adonnés à la boisson. Seule l'introduction de colons étrangers serait un élément de progrès, mais elle est difficile, compte tenu du contexte humain local formé par les Blancs et les Indiens.

Cuestion de limites entre la Republica Argentina y el Paraguay. Imp. P. Coni, Buenos Aires, 1880, 64 p. + annexe bibliographique. (BNS)

Mots-clés : Frontière

Ce texte critique l'arbitrage du président Hayes¹⁶ sur les limites du Chaco, entre le Paraguay et l'Argentine. L'auteur dénonce l'obsession ancienne du Paraguay d'assurer sa souveraineté sur les deux rives du fleuve qui le traverse, attitude qui répond à un souci de sécurité propre à un pays longtemps soumis à deux types de dangers, l'un venant des razzias indiennes du Chaco et l'autre des raids brésiliens. L'auteur souligne l'habileté diplomatique du Paraguay et les traités avantageux qu'il conclut. En 1852, un traité lui reconnut un droit de navigation commun avec l'Argentine sur le rio Bermejo.

Le Brésil a revendiqué jusqu'en 1867 sa souveraineté jusqu'à 23° Sud, puis, après le traité de 1867 avec la Bolivie, a arrêté ses prétentions à la Bahia Negra. En 1847 le Matto Grosso, Etat brésilien voisin, a tenté d'installer un fort à Pan de Azucar et revendiquait aussi sa frontière sur le rio Apa; en 1855 a eu lieu une autre tentative brésilienne d'exploiter Las Salinas, sur la rive droite du rio Paraguay. Dans ces deux cas, l'armée du Paraguay devait chasser les envahisseurs, sans réactions de Rio. Mais le Brésil avait besoin, pour une raison d'équilibre géopolitique, du maintien de la souveraineté d'Asuncion dans la région de La Plata. Aussi, en 1855, Rio a-t-il reconnu l'appartenance du Chaco à Asuncion, jusqu'à la Bahia Negra, et confirmé cet accord après la guerre de la Triple Alliance, par le Traité de 1872.

En 1873 pour assurer son occupation de Villa Occidental, l'Argentine a envoyé le général Mitre négocier un accord de limite frontalière avec Asuncion. Mais le Paraguay devait refuser de céder "*un pouce au dessus du Bermejo*". Avec la guerre de la Triple Alliance, si l'Argentine, en raison de sa constitution, se refusait à une politique unilatérale d'annexion, le Brésil a imposé à Asuncion la rive gauche du rio Paraguay comme frontière, à la confluence du rio Apa. Ce traité consignait l'abandon par le Paraguay de la frontière revendiquée du rio Blanco. Mais, par trois actes diplomatiques, ceux de 1855, 1858 et 1872, le Brésil reconnaissait la souveraineté du Paraguay sur le Chaco, du rio Pilcomayo à Bahia Negra. La mission du général Mitre visait à obtenir, pour l'Argentine, la cession du Chaco central interfluvial entre les rios Bermejo et Pilcomayo, et la cession de Villa Occidental et de sa périphérie, avec une frontière au Nord délimitée par le rio Verde. Mais le Brésil refusa d'appuyer les revendications argentines et même devait se solidariser pour cette affaire avec Asuncion. Par le traité de 1876 le Paraguay accepta la frontière avec l'Argentine sur le bras majeur du Pilcomayo, abandonnant le rio Bermejo. Si l'Argentine renonçait à toute prétention sur la section Bahia Negra - rio Verde, elle accepta un arbitrage international sur la portion rio Verde - Pilcomayo et la zone de Villa Occidental.

In fine l'auteur produit une bibliographie sur le Chaco.

16 - Cet arbitrage du président des Etats-Unis, en 1878, attribue au Paraguay une vaste région du Chaco touchant le rio Paraguay et revendiquée par l'Argentine suite à sa participation à la Guerre de la Triple Alliance, de 1865 à 1870.

DIAZ ROMERO, B., 1904 - La flora del gran Chaco. *Boletín de la Sociedad de Geografía de La Paz*, n° 18-19-20, pp. 92-96. (BUMSA)

Mots-clés : Flore

Reprise commentée du petit article de Thouar sur le même thème.

DUCCI, Père Zacarias, 1895 - *Diario de la visita a todas las misiones existentes en la república de Bolivia. - América meridional - practicada por el R.P. Sebastian Pifferi*. Tip. de la Porciúncula, Assise (Italie), 189 p. (BFT)

Mots-clés : Mission, Indiens bravos

Il s'agit de la narration d'un voyage de 6 mois d'un visiteur des missions, accompli sur une distance de 800 lieues espagnoles, soit 4 000 km environ. Une partie de l'ouvrage traite des missions du Chaco. L'auteur note le déclin des missions de Chimeo et Zapatera où il y a les ruines d'un ancien fortin destiné à prévenir les incursions des "barbares". Le père constate que "le Chiriguano, comme tout barbare, aspire à vivre ses caprices quoique lui coûte le travail et les souffrances inhérentes à la vie dans les bois, ou à l'esclavage avec les Blancs installés dans les parages". Il est noté la richesse des rives du río Pilcomayo qui permet 3 récoltes annuelles de maïs et de blé. De son passage près d'un hameau peuplé de Chiriguanos il écrit "comme tout ceux éloignés des missions (ils) mènent une vie sauvage et animale". Il note aussi que Carapari "est l'ultime cure des frontières de Bolivie dans le département de Tarija... où s'établirent des colons désireux de cultiver les riches terres des Chiriguanos. Aguirienda fut fondée en 1851 par le Père Gianneli. Yacuiba, à l'entrée du grand Chaco, a une population mêlée d'Argentins et Boliviens, ce qui produit une moralité médiocre". Caiza a longtemps souffert des attaques des Tobas qui voulaient chasser les colons. Le poste de Fort Crevaux a été créé pour arrêter les incursions des Tobas, mais on note un mauvais comportement moral des militaires, peu digne de chrétiens, constate désabusé le religieux... Le missionnaire visite, sur l'autre rive du fleuve, un village d'Indiens qui vivent presque nus malgré les injonctions des pères, et dont les chefs refusent de regrouper leur population dans une mission. Yandunanca est un gros village d'Indiens tobas, tapietes, chorotis et de Chiriguanos survivants de la guerre de Cuyuruquí. Les chefs, non sans grossièretés, ici aussi, refusent de se rallier à une mission comme le leur recommande le visiteur. La mission de San Francisco de Solano a été créée en 1860; elle comprend 500 Tobas et autant de Chiriguanos. La mission de San Antonio de Padoua a été fondée en 1863 par le père J. Gianneli. Elle est peuplée d'Indiens noctenés et maticos. Ceux-ci occupent les terres entre les ríos Pilcomayo et Bermejo. Avec les Chiriguanos, ils forment la tribu la plus nombreuse du Chaco, mais la vie du père est régulièrement menacée. Tarairi est une mission fondée vers 1856-57 et Camatindi, petit hameau de métis, a été fondé vers 1890. A Tigilipa, mission créée en 1872, de grands progrès ont été faits par ses habitants. A Macharetí, mission datant de 1869, les Indiens se sont opposés d'abord farouchement à la venue des missionnaires et, à cet effet, s'étaient alliés aux Tobas du río Pilcomayo et aux Chiriguanos de Guacaya.

DWERHAGEN, H., 1831 - *Ensayo sobre la topografía de los rios Plata, Parana, Paraguay, Vermejo y Pilcomayo, para servir de memoria a su navegación*. Imp. de Hallet, Buenos Aires, 16 p. + carte. (BUCC)

Mots-clés : Hydrologie, cartographie

L'auteur a réalisé une carte sommaire des bassins de ces fleuves et plaide pour l'utilisation des rios Paraguay et Pilcomayo dans l'intérêt commun des pays riverains.

EHRENREICH, Pablo, 1906 - La etnografía de la America del Sur. *Revista del Ministerio de Colonias y Agricultura*, n° 19-20-21, pp. 702-714. (BUCC)

Mots-clés : Géographie ethnique, exploration

Une description rapide des principaux groupes ethniques de la Bolivie orientale avec leur territoire est donnée et l'auteur constate la mauvaise connaissance géographique du Chaco boréal.

Explorador (El) Ibarreta en el Pilcomayo. Noticias de la prensa sud-americana acerca de su expedicion (Notes de presse). Imp. El Correo Gallego, El Ferrol (Espagne), 1900, 176 p. (BFT)

Mots-clés : Exploration, insécurité, Indiens *bravos*, main-d'œuvre

La biographie de cet explorateur a été rédigée par son frère, peu après qu'il se soit perdu dans le Chaco paraguayen. L'expédition Ibarreta est partie le 16 mai 1898 de San Antonio, en Bolivie, avec 10 personnes sur des chalands et se proposait d'atteindre Formosa. Ibarreta, abandonné par une partie de ses compagnons et ne pouvant plus utiliser les chalands, dut poursuivre sa route à pied. Deux survivants purent atteindre Asuncion mais, après l'échec d'un secours fluvial, la colonne du commandant Bouchard devait retrouver, après quelques combats, les restes supposés d'Ibarreta et capturer ses assassins.

Un article "Los malones del Norte" devait mettre, par la suite, en cause des gauchos et des Indiens embrigadés. Ceux-ci, jadis réfugiés sur la frontière nord de la province de Santa Fe, étaient les auteurs d'attaques et de vols prêtés aux Indiens du Chaco; des péons, maltraités dans le Chaco, les avaient aussi rejoints. Aussi nombre de grands propriétaires ont nié l'existence d'attaques d'Indiens chez eux, car ces Indiens-péons constituaient pour eux une irremplaçable main-d'œuvre. Le total de la population des tribus de cette région était estimé à 20 - 25 000 personnes. Si un plan d'occupation pacifique du Chaco devant assurer sa colonisation a été mis en place par le général Wintter, sa première expédition devait aboutir à un massacre de 180 Indiens civilisés...

FAVRE, Léon, 1851 - *La navegacion de los rios de Bolivia* (traduit du français). S.e., Potosi, 70 p.

Mots-clés : Voie de communication, colonisation, navigation fluviale

L'auteur, consul de France à La Paz, note les difficultés propres à la colonisation du Chaco du fait de ses tribus hostiles, mais aussi celles de la navigation sur le rio Pilcomayo, avec deux rapides coupant son cours. Il souligne la nécessité de reconnaître ce cours d'eau, de détruire les *cachuelas* (rapides) et d'éloigner ou civiliser les Tobas. Pour le rio Bermejo, il rappelle les expéditions anciennes. Si la navigation du rio Bermejo est d'intérêt commun à la Bolivie et à l'Argentine, l'auteur mentionne l'opposition de Buenos Aires et du dictateur Rosas à sa libre navigation. Il recommande l'ouverture du Chaco à l'immigration européenne et propose, à cet effet, un plan d'établissement d'une série de colonies. Elles seraient installées sur le rio Paraguay, à hauteur de Salta, à la confluence des rios Bermejo et Paraguay, à la jonction des rios Jujuy et Bermejo, à la confluence des rios Tarija et Bermejo, et la dernière enfin, sur le rio Tarija à sa confluence avec le rio Itau.

FAVRE Clavairo L., 1853 - *Bolivia : Colonización y Agricultura* (traduit du français). S.e., Sucre, 110 p. (BUCC)

Mots-clés : Agriculture, colonisation

Cet ouvrage de compilation est quelque peu décevant car l'auteur se contente d'annoter l'excellent rapport Pentland de 1826, sans lui apporter, en dehors d'une dissertation théorique sur l'agriculture inca, des données originales. Il signale que l'annonce d'une expédition d'exploration et de colonisation vers le Chaco a fait décupler le prix des terrains de la région de Tupiza. Un constat morose est donné de l'économie rurale de la Bolivie qui a moins de 30 000 km² de terres cultivées et dont 50 % du bétail se trouvent au Beni et à Santa Cruz, mais qui, faute de routes, ne peut pas alimenter les marchés de l'Altiplano.

FONTANA, Luis Jorge, 1977 - *El gran Chaco*. Imp. Solar-Hachette, Buenos Aires, 200 p + annexes. (BUCC)

Mots-clés : Indiens *bravos*, colonisation, ethnologie

Fontana fut un des acteurs importants de la colonisation du Chaco argentin du fait de ses fonctions de secrétaire du Gouvernement du Chaco. Ce chirurgien militaire connut le Chaco à partir de 1875, avec le création de la juridiction comprise entre les rios Bermejo et Rey que le gouvernement argentin avait décidé de mettre en colonisation. Il conduisit de nombreuses missions d'explorations à Formosa, puis dans le Chaco boréal contesté avec le Paraguay. Il fut blessé lors d'un combat avec les Tobas. En juillet 1882, il participa à une exploration du rio Pilcomayo pour rechercher Jules Crevaux. En 1859 les Indiens étaient estimés à 4 000 familles dans la région du rio Bermejo. Un rapport militaire de 1872 signale que les tribus, décimées par les maladies, reculent face aux Blancs vers des régions inhospitalières, tout en continuant leurs luttes traditionnelles.

Son livre, *El gran Chaco*, fut publié en 1881 et comprend une première œuvre, *Diario de Viaje al Pilcomayo*, écrite en appendice au mémoire du Gouverneur Napoléon Uruburu de 1875, et sa *Fisionomia vegetal y animal* du Chaco. Il analyse le milieu physique, le relief, les rios, principalement les rios Bermejo et Pilcomayo dont il note qu'une partie des cours reste inconnue. La partie ethnographique de l'ouvrage débute par un constat : le Chaco est amour de la liberté pour ses Indiens... et livre des exemples de ses rencontres avec les Indiens. Il critique l'ensemble des auteurs qui ont exagéré le nombre de tribus. Pour lui, il y a confusion entre de petites fractions d'Indiens identifiées comme des tribus indépendantes. Il n'y a que 6 nations indiennes qui ont beaucoup de traits communs dont le même mode de vie : ce sont les Tobas, Matacos, Payaguas, Chunupies, Mocabies et Chiriguanos. Il fait de même pour les écrits qui se sont attachés abusivement à différencier les Indiens, parfois en créant des légendes purement fictives sur leurs apparences physiques. Ainsi les Chiriguanos sont décrits comme un groupe important occupant un vaste territoire qui ne dépasse pas les 22 à 23° de latitude Sud. Leur caractère est plus doux que celui des Tobas, leurs ennemis traditionnels. Leurs femmes sont les plus belles de la région du Chaco et ils sont d'excellents artisans. Le territoire des Matacos s'étend des rives du rio Pilcomayo jusqu'aux contreforts andins au nord, et au sud atteint la ville de Salta en passant par le rio Bermejo. Ils sont semi nomades et en compétition ancienne avec les Tobas et Chiriguanos. Fontana pense qu'il existe une vieille parenté avec les Indiens des Guyanes. Les Tobas constituent le groupe le plus nombreux et le plus étendu géographiquement car il s'étend au sud, des rives des rios Parana et Paraguay, depuis le cours du rio Salado jusqu'au rio Verde; en Bolivie, leur territoire commence à 300 km au nord du rio Pilcomayo, et s'étend jusqu'à la frontière de l'Argentine et du Paraguay. Ainsi, ils ont dévasté les abords de Villa Hayes. Par contre, il est noté l'extinction des groupes *lenguas*, *machicuy*, *guanas* et *payaguas*.

L'échec d'une tentative d'installations de groupes indiens à Oran est noté ainsi que les abus que les colons exercent sur eux. Cette situation explique la révolte de 1863 qui fit reculer de 100 km la frontière de colonisation. La répression de la milice fut rude et ne ménagea pas les Indiens alliés. Un résumé de la pacification est présenté.

FOOD AND AGRICULTURE ORGANIZATION, Asuncion, 1985 - *Un sistema de areas silvestre protegidas para el Gran Chaco*. FAO, Asuncion, 159 p. (BUCC)
Mots-clés : Economie, écologie

Cet ouvrage présente un intérêt pour la synthèse inter-régionale des problématiques du milieu écologique rencontrées au Chaco et pour le bilan dressé des activités agropastorales propres à la région.

FRIAS, Felix, 1845 - *Nota dirigida a S.G. el Señor Don Frias*. S.e., Valparaiso, 23 p. manuscrites. (Archives Nationales de Sucre) (BNS)

Mots-clés : Voie de communication, colonisation, Indiens *bravos*

Felix Frias, un Argentin ayant fui la dictature de Rosas, fut consul de Bolivie au Chili. Groff-Greever¹⁷ a noté son influence sur la pensée du président J. Ballivian et ses décisions concernant l'ouverture de l'Orient bolivien. Dans son mémoire au ministre des Affaires Étrangères, il évoque en préambule l'hypothèque que fait peser sur la Bolivie son enclavement continental. Il écrit, non sans ambiguïté, "*ces difficultés proviennent principalement de la démarcation vicieuse des limites tracées par la main victorieuse de Bolivar*". Aussi s'attache-t-il à défendre la thèse de la sortie fluviale orientale de la Bolivie vers l'Atlantique, idée défendue déjà au XVIII^e siècle par Th. Haencke. En effet, la région maritime du littoral bolivien de l'Atacama est désolée, son climat aride, et elle est vide d'activité économique en l'absence de tout port accessible. Il consigne aussi l'effet négatif, pour la vie nationale, du monopole minier qui caractérise l'économie de l'Altiplano bolivien car "*les mines enrichissent les individus mais pas les peuples*". Pour lui, les régions à privilégier sont celles du Beni et de Santa Cruz, car elles sont ouvertes sur l'extérieur et traversées par de grands cours d'eau navigables. Il estime surtout, se référant quelque peu aveuglément à un auteur anonyme, que le Grand Chaco est "*le joyau le plus précieux de tous ceux de la Couronne de l'Amérique Espagnole*"! Reprise à la lettre comme vérité établie, cette assertion expliquera l'impasse ultérieure de la politique de La Paz envers le Chaco et ses graves déboires. De même, pour Frias, le rio Pilcomayo est de première importance pour le petit cabotage, mais le rio Paraguay est mieux placé que le rio Madeira pour son accès¹⁸ et le trafic commercial. Aussi plaide-t-il pour une diplomatie de bonne entente avec Asuncion et pour une politique de pacification des tribus de cette région; d'ailleurs, estime-t-il, cet objectif est facilement réalisable compte tenu "*du caractère souple et soumis des Chiriguanos*" qui permettrait une occupation rapide du Chaco¹⁹. Il préconise aussi, en complément de l'utilisation de la force, le recours aux missions religieuses pour pacifier les Indiens, car "*il vaut mieux utiliser les missionnaires que les baïonnettes*"! Il s'inquiète, enfin, du dépeuplement de la Bolivie : l'immigration étrangère, avec appel à des Irlandais catholiques, lui paraît la bonne solution²⁰.

On peut s'étonner de l'analyse de Frias, consul au Chili, qui pousse au désintéret de l'Etat bolivien envers le vaste secteur du littoral, en ignorant les importantes découvertes économiques faites à partir de 1840 : on y découvre, en effet, de riches gisements de salpêtre et de guano, plus tard de cuivre et d'argent, qui expliquent le réveil des revendications territoriales du Chili et la crise des rapports avec La Paz et Lima qui aboutiront, en 1879, à la guerre du Pacifique...

17 - Groff-Greever, 1989.

18 - Autre contrevérité de l'auteur qui ne tient pas compte des handicaps physiques du haut Paraguay et de l'embargo mis sur le trafic par Asuncion.

19 - Notons que l'histoire coloniale prouvait déjà le contraire, depuis longtemps.

20 - Il s'agit là d'une discrète évocation des tractations menées en Europe par le consul Vicente Pazos qui essayait de conclure un accord pour coloniser l'Orient.

GARCIA, A. de, 1836 - *Solalinde. Proyecto de colonización del Chaco*. Imp. del Estado, Buenos Aires. (Colección P. de ANGELIS : Obras y Documentos) (BUCC)
Mots-clés : Indiens *bravos*, colonisation

L'auteur a vécu 2 ans au Chaco, connaît les Indiens et leurs mœurs et note qu'il a traversé des terres fertiles. Il y a 5 nations indiennes du rio Paraguay au rio Bermejo : Mocobis, Matacos, Vilelas, Abipones et Tobas. Les 4 premiers groupes sont composés d'Indiens dociles et loyaux dans les accords qu'ils souscrivent, laborieux et de facile mise en réduction. Celle-ci doit être faite avec amour et douceur avec apports de cadeaux de *mate*, tabac et viandes. C'est du moins l'expérience réussie de l'auteur dans son exploitation forestière où il a converti une centaine d'Indiens, devenus ensuite ses amis. Il dénonce l'idée répandue de la violence naturelle des Indiens du Chaco contre les Blancs, comme celle de l'existence de "*fabuleux trésors*" minéraux qui n'existent pas, sauf le sel du Bermejo. Il s'agit pour lui d'une affabulation intéressée de quelques conquistadors voulant obtenir les faveurs royales. Il propose la construction de 10 fortins, depuis la confluence des rios Bermejo et Paraguay jusqu'à la Juridiction de Salta. Cela permettrait d'attirer des colons par des dotations de terres à cultiver, ce qui justifierait une navigation fluviale et une circulation par voie de terre.

GASPERI, F. de, 1920 - *Atlas general de la Republica del Paraguay*. S.e., Asuncion, 13 p. + cartes de chaque provinces. (CPJCR)
Mots-clés : Cartographie, frontière

Dans cet atlas du Paraguay, la carte du Chaco présentée sous le nom de "*Carte de la région occidentale. Chaco*" est intéressante à plus d'un titre. Au sud, la frontière du Paraguay suit le rio Bermejo dont une autre carte indique, dans cet ouvrage, qu'il fut enlevé au Paraguay lors de la guerre de la Triple Alliance, de 1865 à 1870. À l'Est, le rio Paraguay sert de frontière; puis, celle-ci suit, au nord, les lagunes de Bahia Negra. Ensuite, la limite internationale épouse le cours du rio Otuquis, puis la ligne de crête des montagnes de Chiquitos, atteignant presque San José de Chiquitos, qui reste, néanmoins, attribuée à la Bolivie. De ce saillant nord, la frontière revendiquée emprunte le rio Parapeti, puis rejoint, à Parapeti, la cordillère des Chiriguano qu'elle suit jusqu'à Tarairi, où ensuite elle coïncide avec le cours du rio Pilcomayo. Nous sommes ainsi devant la représentation maximaliste du Chaco du "Paraguay extrême" dont la superficie mentionnée est de 297 938 km² et la population forte de 70 000 habitants.

La carte indique les voies de pénétration de la colonisation paraguayenne, à partir des postes installés, du Sud au Nord, sur le rio Paraguay, c'est-à-dire ceux de Villa Hayes, Puerto Maria et Fort Olimpo principalement, d'où part une longue piste traversant le Chaco jusqu'à Gutierrez, à la frontière ouest de la Bolivie. Cette piste, dans sa partie centrale, dirige une branche vers le Nord atteignant San Ignacio de Zamuco, puis San José de Chiquitos. L'absence de localités dans l'intérieur du Chaco revendiqué indique une colonisation encore en pointillés, ou un désir d'occulter la réalité de l'occupation du terrain qui existait, ne serait-ce qu'avec les immenses concessions attribuées à de grandes compagnies étrangères ou bien celle -de plusieurs millions d'hectares- de la famille espagnole Casado qui exploitaient le *quebracho*.

GERVILLE-REACHE, Léo, 1932 - *Le désert d'émeraude*. Ed. Nouvelle Revue Critique, Paris, 235 p. + carte.

Mots-clés : Colonisation, frontière

Ceci est le récit du séjour, marqué d'aventures, d'un jeune journaliste français au Chaco paraguayen, en 1932. L'auteur évoque sa rencontre avec le président Guggiari qui exhale sa rancœur contre la Bolivie. Il relate une aventure du Dr. Velard²¹, chassant le boa dans le Chaco, et arrêté comme espion près d'un fortin. Le savant perdit dans l'affaire un squelette qu'il avait exhumé et d'une apparente haute antiquité. Il rencontre des Casado, grande famille espagnole de colons du Chaco, qui occupent un vaste domaine foncier. Bien qu'ayant loti et revendu une partie de leurs propriétés, ils possèdent encore 3,5 millions ha et des exploitations modèles... Il visite une colonie mennonite russe -les premiers éléments de cette minorité religieuse se sont installés à partir de 1925- et des fortins. L'auteur note que l'avancée de la frontière du *quebracho* est une des sources du conflit avec la Bolivie.

GIANNECCHINI, Doroteo, 1898 et 1996 - *Historia Natural, Etnografia, Lingüística del Chaco Boliviano*. 1898; édition du père L. Calzavarini, o.f.m. - S.e., Sucre (Bolivie), 459 p. + cartes et photos. (BFT)

Mots-clés : Milieu naturel, ethnologie, histoire, géographie, démographie

Cette publication de qualité bénéficie d'une longue présentation de son éditeur, le père Calzavarini qui restitue, à la lumière de l'avancement des connaissances, l'œuvre du père Giannechini dans son contexte. La première partie de l'ouvrage est consacrée à la description des fossiles, minéraux, plantes et animaux de la région du Chaco. Une seconde partie traite des collections ethnographiques, historiques et géographiques rassemblées par le missionnaire. La dernière partie est formée des notes touchant à divers domaines tels que la religion, la géographie, les langues et l'ethnographie. Le père Calzavarini, dans son introduction, présente un tableau de l'état du peuplement des missions en 1810 faisant état de la présence de 24 000 Indiens dans les 22 Réductions des Chiriguano. Ils ne seront plus que 13 771 en 1897, ce qui traduit bien, d'une part, le déclin démographique de cette ethnie, comme l'échec des efforts de réduction des missionnaires, d'autre part. Un bilan officiel, resté apparemment peu connu, fait état des 4 370 morts, blessés et prisonniers indiens lors de l'ultime guerre des Chiriguano qui se conclut à la bataille de Cuyuruqui, en 1892. Elle marque la fin définitive du réduit des Chiriguano et de leur tenace résistance depuis des siècles. Une riche bibliographie est fournie en fin de présentation.

Sont aussi présentés les ressources naturelles, pétrole, sel, craie. Chacune des missions de l'époque fait l'objet d'une monographie. Une présentation géographique est esquissée en insistant sur les perspectives futures de navigation du Chaco telles qu'elles étaient conçues alors. Les fiches anthropologiques sont riches et resituent le milieu culturel des Indiens.

21 - Le Docteur Velard a été un des premiers chercheurs français à résider en permanence au Paraguay, Bolivie et Pérou. Fondateur de l'Institut Français d'Etudes Andines à Lima, il fut un scientifique très apprécié, connu pour ses nombreux ouvrages dont "*Les Indiens Guayaqui : Une civilisation du miel*".

GIANNELI, J., 1877 - Relacion de viaje de exploracion por el rio Pilcomayo. In : *Compania constructora de vias carreteras y navegacion en el Oriente Boliviano*. S.e., La Paz, pp. 10-15. (CPSR)

Mots-clés : Navigation, exploration, colonisation

Ce missionnaire fait état d'informations recueillies chez les Indiens tobas et matacos vivant sur le cours du rio Pilcomayo et affirmant que ce fleuve atteint directement Asuncion, sans se perdre dans des marais²². Or, ces affirmations contredisent celles de l'expédition de 1843 qui assuraient qu'après l'embarcadere de Magariños les eaux du Pilcomayo se perdent dans de vastes marécages. Aussi le père Gianneli s'est-il décidé à élucider ce problème capital pour l'établissement d'une future navigation qui permettrait de désenclaver le sud de l'Orient bolivien. Il note qu'en 1863 les colons de Caiza et Carapiri, désireux d'agrandir leurs terres agricoles vers l'est et sur la rive droite du rio Pilcomayo, ont décidé de monter une expédition de colonisation. Le gouvernement bolivien accepta alors l'implantation d'un fortin à Magariños pour protéger les nouvelles colonies et envoya le colonel Rivas pour renforcer l'expédition. C'est dans ces circonstances que le père Gianneli fut nommé "*pacificateur des tribus sauvages*" et muni de cadeaux à distribuer aux Indiens à soumettre. Il espérait ainsi retrouver les Tobas qui avaient fui de sa mission quelques années auparavant.

Cette expédition devait tourner court avant les marais de Patiño. Néanmoins, malgré cet échec, le missionnaire se propose d'ouvrir une ligne de navigation sur le rio Pilcomayo, meilleure solution à ses yeux que celle de la réalisation d'un chemin en projet, jusqu'à Olimpo, sur le rio Paraguay.

GROFF-GREEVER, Janet, 1987 - *Bolivian y el Oriente boliviano*. Editora Siglo Ltda, La Paz, 224 p.

Mots-clés : Colonisation, voie de communication, frontière

À côté d'un rappel de l'œuvre du Président J. Ballivian (1841-1847), qui fut le premier homme d'Etat à percevoir l'intérêt pour la Bolivie à mettre en valeur ses terres orientales et à prendre les mesures législatives nécessaires, l'auteur évoque l'attention portée par Ballivian aux problèmes du Chaco.

Le Chaco avait déjà retenu l'attention de F. Frias, devenu le conseiller du président J. Ballivian, à cause des possibilités de navigation offertes par les voies d'eau des rios Pilcomayo et Paraguay. Au contraire, la route fluviale de l'Amazone lui paraissait trop longue et traversait des contrées vides. Aussi Ballivian devait-il tenter, pour faire reconnaître les frontières revendiquées par La Paz -la rive droite du Paraguay, jusqu'à hauteur d'Asuncion- celles d'un grand Chaco bolivien, une négociation avec Asuncion. Mais matériellement, cette mission diplomatique ne put atteindre par voie fluviale la capitale du Paraguay. Pour justifier les initiatives de J. Ballivian, Frias estimait que les Indiens chiriguano étaient "*pacifiques et*

22 - Ceux reconnus au XVII^e siècle par le père Patiño.

assimilables facilement ”; de même, il portait une grande confiance dans l’attitude amicale du Paraguay et de l’Argentine, affirmations qui devaient s’avérer bien loin de la réalité.

Pour appuyer ses projets de colonisation en Orient, en 1844, le président Ballivian obtint l’autorisation d’utiliser les ressources fiscales du guano produit dans la province du Littoral bolivien (mais laissée à l’état d’abandon!) pour donner des primes pour la navigation et la colonisation du rio Pilcomayo et d’autres cours d’eau permettant de communiquer avec l’Atlantique.

GRÜNBERG, G. et GRÜNBERG, F., 1972 - *Informe sobre los Guaranis occidentales del Chaco central paraguayo*. Universidad Catolica, Asuncion (Paraguay), 138 p. (BUCC)

Mots-clés : Migration

Après l’écrasement en 1892, à la bataille de Cuyuruqui, de la dernière révolte des Chiriguano, une partie d’entre eux se réfugia au Chaco paraguayen. Là, avec leurs alliés tobas et tapietes, ils vécurent indépendants jusqu’à la guerre du Chaco. En remerciement de leur loyalisme, les Indiens guaranis de Machareti reçurent de la Bolivie la propriété de 40 km² de terres, concession foncière qui leur fut confirmée par la suite.

En 1932 une partie des Guaranis, après le retrait des missionnaires franciscains italiens, se déclara neutre dans le conflit opposant la Bolivie et le Paraguay et s’installa en Argentine. Un autre groupe se dirigea vers l’ouest. En 1935, avec l’occupation paraguayenne de Carandaiti, il y eut fraternisation des Indiens avec les vainqueurs paraguayens, mais à l’armistice quelques milliers d’entre eux, craignant le retour des Boliviens, les suivirent. Au contraire, les Indiens chanés de l’Izozog, loyaux à la Bolivie, avaient combattu avec les troupes boliviennes. A l’arrivée des Paraguayens, une partie d’entre eux durent fuir l’avance des troupes. Les autres, soit 3 000 personnes, furent internés, mais la moitié périt, soit dans les camps, soit en fuyant. Seules 650 personnes gagnèrent ensuite l’Argentine car se trouvant en désaccord avec les autorités militaires paraguayennes d’occupation.

GUILLEN, J.P., 1886 - *A traves del Gran Chaco. Relacion de Viaje de la expedicion militar boliviana en 1883*. Imp. Peuser, Buenos Aires, 80 p. (CPJCR)

Mots-clés : Exploration, Indiens *bravos*

L’auteur évoque les conséquences du massacre de la mission Crevaux avec l’envoi d’une expédition de représailles. Celle-ci devait d’abord perdre ses chevaux et 5 hommes dans une embuscade, en octobre 1882. Ensuite, devant une menace d’attaque des Tobas, elle dut s’en retourner. Thouar, envoyé à la demande de la famille de Crevaux pour participer aux recherches des disparus, rejoignait, en juin 1883, à Tarija, une nouvelle expédition officielle de secours, celle de D. Campos, forte de 300 hommes.

Le texte donne une relation de la fondation de la colonie Crevaux et de son fortin, puis de l’itinéraire suivi et qui fut émaillé d’incidents. La colonne était forte de 116 hommes, et si les vivres étaient limités, Thouar les jugeait suffisants. L’expédition

a visité les lieux où Crevaux fut assassiné, et note une *tolderia* (village d'Indiens nomades) abandonnée. Elle a rencontré un chef tobas, Peloko, qui avait connu Crevaux. Entrée en pays Matacos elle rencontre une tribu appartenant au groupe guisnayes; hostiles, les Indiens fuient devant la troupe en incendiant leur village. Des précisions sont données sur le rôle de la femme indienne. L'expédition va souffrir du manque d'eau; l'auteur reconnaît l'habileté de Thouar face aux sauvages initialement hostiles. Les 29 et 30 septembre, elle recherche le *salto* (chute d'eau) du père Patiño. Le 6 octobre, des Indiens, au nombre de 7 à 800, attaquent la colonne qui, encerclée, a de nombreux blessés par flèches. Thouar, situé aux avant-postes de la bataille, se montre bon tireur; le bilan est de 50 morts chez les Indiens. De nouvelles escarmouches auront lieu plus tard. L'expédition perd ensuite sa route et décide le retour aux *bañados* ou marais du Pilcomayo, où les Indiens volent 15 bêtes. On doit abandonner des chevaux épuisés; il ne reste qu'un taureau; on mange les chiens... Finalement, après une longue marche harassante, la troupe arrive au rio Verde; grâce à un chasseur, elle apprend qu'elle n'est qu'à 6 lieues de Villa Hayes, sur le rio Paraguay. Une délégation, avec Thouar, va demander l'aide des autorités d'Asuncion qui vont leur réserver un excellent accueil et leur fournir tout l'appui nécessaire. Une lettre, faisant office de rapport de Thouar, a été envoyée au Président bolivien : elle décrit le cours du rio Pilcomayo. Thouar a profité de cette occasion pour y énumérer les distinctions qu'il a reçues en France pour son œuvre exploratrice dont il donne le détail... Il conclut en affirmant que le rio Pilcomayo est navigable.

GUTIEREZ, J.A., 1926-1927 et 1980 - *Delegacion del Gran Chaco (previsiones para su conservacion y defensa)* ²³. Villa Montès; réédition, Publicaciones de la Universidad R.G. Moreno, Santa Cruz, 200 p. (BFT)

Mots-clés : Voie de communication, fortin, colonisation, commerce, foncier, main-d'œuvre, mission, économie

Universitaire, homme politique (député puis sénateur), préfet de Santa Cruz, puis Délégué National du Grand Chaco, l'auteur fut ensuite ministre des Affaires Étrangères en 1932.

Rapport de 1926

- *Moyens de voie de communication* : L'auteur insiste sur l'importance des voies de communication entre le Chaco et l'intérieur de la Bolivie. Trois routes existent, mais en très mauvais état : celles de Tarija, d'El Azero et de Santa Cruz. Il recommande que celle de la voie centrale d'El Azero soit rapidement habilitée. Elle est empruntée par le trafic lourd créé par les travaux pétroliers de la Standard Oil, entre Yacuiba et Charagua. Aussi, ce chemin est-il d'un intérêt primordial pour l'essor de la région. Il rappelle aussi l'urgence d'une liaison entre Sucre et Tomina, qui seule permettrait d'asseoir la souveraineté sur le Chaco. Il signale enfin l'intérêt de la piste des fortins le long du rio Pilcomayo; mais il reste à la relier au Chaco intérieur pour s'opposer aux

23 - Ce texte administratif est capital pour situer, avant la guerre du Chaco, les problématiques propres au Chaco bolivien, d'où la place que nous lui donnons ici.

avances des Paraguayens. Pour lui, il faut aboutir à un circuit de voies de communication reliant Villa Montés-Santa Cruz, Villa Montés-Esteros de Patiño et Esteros-Roboré, qui *“sera le bloc de granit sur lequel reposera l’affirmation définitive et suprême de nos droits territoriaux”*.

Au point de vue des liaisons télégraphiques, l’auteur déplore que le Chaco reste sans voie de communication avec Santa Cruz; de plus la ligne de Tarija-La Paz est souvent interrompue.

- *Les fortins* : Le texte énumère les fortins de la ligne du rio Pilcomayo -Orbigny, Guachalla, Ballivian, Linarès, Magariños et Esteros-, avec les fortins Munoz et Esteros qui sont les plus avancés vers les positions des Paraguayens; des travaux récents, menés au sud de ces forts avancés, ont consolidé la présence bolivienne. L’auteur regrette l’abandon du projet du président Pando, celui d’une liaison Esteros-Puerto Suarez, qui aurait permis de contenir les avancées du Paraguay vers le sud de cette dernière localité.

- *Colonisation* : L’occupation agro-pastorale se réduit à la rive gauche du rio Pilcomayo et le long du chemin Yacuiba-Santa Cruz. Une autre ligne double d’haciendas d’élevage suit le cours du rio Parapeti et rayonne sur 2 à 3 lieues dans le désert.

Depuis la promulgation de la nouvelle loi foncière, il y a eu 24 demandes de concession totalisant 72 000 ha. La plupart concernent la région s’étendant de Fort Guachalla à Esteros. Le colonel Murray, bien qu’ayant reçu en 1923 une concession de 18 000 ha, agrandie de 3 900 en 1924 à Aguayrenda et de 6 000 autres enfin prélevés à la mission d’Itau, n’a pas respecté les clauses de son contrat. En effet, à peine un peu plus de 200 ha sont cultivés en cotonniers. Les colons introduits sont repartis, mais selon le colonel 30 familles seraient prochainement recrutées aux Etats-Unis. Les Indiens, anciens possesseurs de ces terres, sont devenus les locataires du colonel...

A Villa Montés le commerce est aux mains de 2 sociétés allemandes -Staudt et Providencia- et de quelques entreprises boliviennes mineures. La ville, en plein essor, compte 104 lots urbains et 400 autres sont prévus. Mais le commerce y est réduit, faute d’une population suffisante; de plus l’élevage périclité et l’agriculture n’existe pas du fait des sécheresses. Seuls les travaux entrepris par la Standard Oil ont évité, avec la crise de la vente du bétail à l’Argentine, le départ du gros des habitants vers ce dernier pays.

- *Missions* : Elles sont en décadence du fait des départs des Indiens vers les plantations de canne à sucre du Chaco argentin. Bien qu’approvisionnées en eau, les missions en sont réduites à l’autosubsistance basée sur le seul maïs, sinon les autres terres sont en friches. Machareti, qui dispose de 2 700 ha de terrain, est à l’abandon agricole.

- *Elevage* : Il est concentré autour d’El Azero et Cordillera où les terres sont riches. Mais le système d’élevage reste techniquement rudimentaire. De belles expériences dégénèrent en raison de la mauvaise qualité des bêtes, faute de sélections et d’apports de reproducteurs pour les croisements. La Première Guerre mondiale a été bénéfique pour l’exportation vers l’Argentine mais, à partir de 1918, la crise s’est installée, puis en 1921 l’Argentine a suspendu les achats de bétail bolivien; enfin, en 1923, une épidémie a décimé les troupeaux locaux. Un impôt de sortie du bétail a achevé, avec la mévente du salpêtre chilien, de ruiner cette activité. Le préfet note que les troupeaux du

Chaco bolivien hivernent dans les pâturages de Salta, en Argentine du Nord.

- *L'immigration* : elle touche depuis longtemps les Indiens de Bolivie du Sud, d'où l'abandon de nombreux villages. La loi de l'*enganche* (recrutement de main-d'œuvre) n'est pas non plus respectée.

- Rapport d'avril 1927

Pour le préfet, la négligence apportée à doter le Chaco de moyens de communication s'explique par les vues lointaines et irréalistes de La Paz. Au contraire, dès 1881, le Paraguay a entrepris la colonisation du Chaco avec des ventes massives de terres et l'occupation d'Olimpo. L'auteur dénonce "*le traité d'abandon Soler-Pinilla*" de 1910, en notant que le négociateur bolivien était propriétaire d'un grand domaine dans la zone contestée... Il constate qu'il n'existe pas de pénétration bolivienne dans le Chaco central, en dehors du fortin isolé de Saavedra. Seule, en effet, la rive gauche du rio Pilcomayo est occupée par les fortins et l'élevage; le reste, faute d'eau, demeure vide, sauf le Parapeti et l'axe Yacuiba-Santa Cruz. Au contraire, le Paraguay colonise avec l'aide de ses chemins de fer, effectue la mise en valeur du *quebracho* avec ses industriels, et avance vers Orbigny. Il vise ainsi au contrôle de tout le Chaco central, soit 120 000 km², coupant la route menant aux fortins d'Esteros et de Sorpresa. Il note les avantages de la position géographique d'Asuncion disposant du rio Paraguay, avec de têtes de chemins de fer pénétrant dans le Chaco et un peuple vaillant.

Les deux richesses du Chaco sont l'élevage et le tanin, aussi le Paraguay, à partir de 4 ports fluviaux, a-t-il créé des voies ferroviaires de pénétration. Il y a donc renforcement de la colonisation intérieure du Chaco, surtout avec, depuis fin 1926, l'arrivée de nombreux contingents de colons mennonites. Enfin, une loi de 1921 concède de grands avantages aux immigrants, soit exactement le contraire de la politique qui est suivie en Bolivie. Militairement, le Paraguay étoffe aussi ses positions en créant à 8 lieues de Fort Saavedra, le fortin Nanawa soutenu par les deux forts de Patria et Galpon, proches des limites de la province Cordillera; il empêche ainsi une offensive bolivienne par Puerto Suarez ou Roboré. Le préfet propose la construction d'un réseau de pistes reliant les forts, mesure rendue impérative par le fait que les ouvrages boliviens, isolés de l'arrière-pays, sont ravitaillés à partir de l'Argentine...

En ce qui concerne la colonisation du Chaco, l'auteur déplore que "*nous n'avons que des échecs du fait de la méconnaissance de la réalité*". Aussi demande-t-il une législation favorable à la colonisation et à l'immigration, avec un système fiscal léger et attractif. Il remarque que le Paraguay occupe la zone humide du Chaco alors que la Bolivie ne dispose que des alentours des forts Munoz, Saavedra, Tinfunqué et Sorpresa. Aussi recommande-t-il dans cette zone l'attribution gratuite de concessions de 50 à 100 ha et la libération de tout impôt pour les colons durant 5 ans. Alors que l'introduction des Mennonites est un succès au Paraguay, le sort de l'éleveur bolivien est peu enviable car il est accablé de taxes et acquitte de lourds impôts sur la terre et le bétail qui, vu les difficultés de la vente, sont prohibitifs. Enfin les fortins réquisitionnent du bétail qui reste impayé, sinon il y a menace d'arrestation... Pour la vaste zone sèche du Chaco, la création de puits est la seule solution de mise en valeur. Il note qu'avec le décret de 1925, il y a eu 48 demandes de concession pour 158 125 ha, soit 2 500 ha en 1925, 114 375 en 1926 et 41 250 en 1927. Elles portent

principalement sur les secteurs suivants : Forts Esteros et Sorpresa pour 67 500 ha, Magariños pour 41 250 et Ballivian pour 22 500. L'auteur regrette que les décrets fonciers soient flous ou contradictoires provoquant l'instabilité des colons. Il rappelle le précédent de la concession du colonel Murray. La Délégation du Grand Chaco, créée en 1905, n'a toujours pas reçu une définition de ses limites géographiques. Il recommande d'encourager la culture du cotonnier qui a connu un essor brillant en Argentine où elle est passée de 50 ha en 1861, à 3 000 en 1916, et enfin 110 000 depuis peu.

A propos des missions franciscaines, il fait état d'une lettre du ministre notant que la recherche pétrolière et le trafic avec l'Argentine rendent nécessaire *"de rompre les anciens critères des missionnaires faits de conservatisme mental pour la race indigène et expliquant son éloignement systématique face aux Blancs"*. En effet, les missions déclinent car les Indiens partent en Argentine et ceux qui restent cultivent de petites superficies destinées à l'autoconsommation. Un autre motif de critique grave est qu'on n'enseigne pas l'espagnol dans les écoles de mission. Le délégué déplore le refus des pères d'accepter la présence de Blancs dans les missions aux terres pourtant en friche. Enfin, il souhaite la valorisation des terres missionnaires disposant d'eau, mais laissées à l'abandon.

- Rapport sur "la colonisation du Chaco et la sécularisation des missions franciscaines", 12 mars 1932

Le chef d'Etat-Major a constaté les échecs de la politique de colonisation du Chaco, sauf pour quelques grands propriétaires. Ils sont dus à la méconnaissance de la région comme à l'indifférence des pouvoirs publics. Mais il note les succès de l'élevage par les firmes Staudt et Leach, et ce, contrairement à des attaques injustes. Il dénonce l'affirmation que la rive gauche du rio Pilcomayo est propriété exclusive des grands domaines, avec la Succession Torrès, où rien n'aurait été entrepris... et un autre facteur négatif : la vente des terres souffre de l'absence d'acheteurs du fait de l'isolement et du manque d'activité commerciale. La Casa Staudt occupe 3 lots de 50 lieues² et d'autres plus petits, depuis Villa Montés jusqu'à Orbigny. La Casa Leach possède la bande allant d'Orbigny à Tres Pozos et la Succession Torres s'étend de Tres Pozos à Sorpresa. L'aide apportée par Staudt au gouvernement, ses efforts pour l'amélioration de l'élevage comme son soutien en 1928, lors des incidents avec le Paraguay, sont soulignés. Le délégué s'élève contre le projet, utopiste à ses yeux, d'un plan de colonisation militaire avec attribution de lots de 200 ha par famille. Par contre, il accepte le projet de concession d'une lieue², soit 2 800 ha, avec une tête de bétail pour 10 ha, ce qui est plus réaliste.

Le rapport note, avec la crise de l'étain de 1925, l'émigration des Cruceños vers l'Argentine. Celle-ci est estimée à 2 000 personnes par an et il critique l'inefficacité des mesures administratives prises alors. Surtout, il déplore l'absence d'une route achevée jusqu'à Cochabamba pour évacuer les produits de Santa Cruz qui, de ce fait, sont condamnés à aller en Argentine. De même, il revient sur l'absence de routes de pénétration dans le Chaco bolivien; ainsi la voie de Sucre à Lagunillas n'est qu'à moitié réalisée car la priorité est restée la mine.

L'exportation du tanin du Chaco paraguayen s'élève à 67 300 t; dans le Chaco argentin l'arbre à *quebracho* est en cours d'épuisement.

HERMANN, Guillermo, 1906 - La exploración del Pilcomayo y su gran importancia especialmente para Bolivia (traduit du portugais). *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 13-14-15, pp. 552-567; *Revista da Sociedad Brasileira-Alemana*, Berlin, n° 5 et 7. (CPSR)

Mots-clés : Exploration, économie

L'auteur note la méconnaissance persistante du cours moyen et des possibilités de transport du rio Pilcomayo. Il résume les tentatives d'explorations anciennes et reprend le constat de celle qui fut menée par Van Nivel, en 1841, prouvant que le cours moyen de ce fleuve n'est pas navigable. Si pour Campos, au contraire, le fleuve est navigable, son expédition, fait-il remarquer, a traversé la région en période de hautes eaux...

Les 4 sections formant le rio Pilcomayo sont décrites. L'auteur énumère les grandes voies d'accès à la Bolivie et fait état de l'importance de la contrebande. Il dénonce les erreurs contenues dans les cartes du Chaco concernant le cours du rio Pilcomayo comme la méconnaissance du milieu indien par les autorités. Il remarque enfin que les capitaux anglais ont acquis une grande partie des terres du Chaco paraguayen.

HUNT, R.P. J., 1933 - *The Livingstone of South America. The life and adventure of W. Barbrooke Grubb among the wild tribes of the grand Chaco*. Imp. Seeley Service and C°, Londres, 347 p. (CPJCR)

Mots-clés : Colonisation

W. Barbrooke, missionnaire protestant Ecossais, membre de la South American Missionary Society, a consacré plus de 30 ans de sa vie à la conversion des Indiens du Chaco. Il est intéressant de noter avec son biographe l'état du Chaco à la fin du siècle passé. En 1890 le Chaco restait inexploré, mais depuis Asuncion a vendu pour "72 000 square milles" de terres à des sociétés d'exploitation.

IDIAQUEZ, E., 1901 - Mapa del Chaco Boreal. *Boletin de la Sociedad de Geografia de La Paz*, n° 5-6. (BUMSA)

Mots-clés : Cartographie

La nouvelle carte de l'Orient²⁴, sur l'ordre du président Pando, apporte, selon son auteur, des progrès sensibles à la cartographie ancienne. Cette carte est très difficile à consulter.

24 - Rappelons à propos de cette carte les critiques de Vascemoullaer, 1914.

INSFRAN, P.M., 1985 - *La expedicion Norteamericana contra el Paraguay, 1858-1859*. Edition C. Schauman, Asuncion, pp. 161-231.

Mots-clés : Voie de communication

Il s'agit du récit de l'expédition scientifique commanditée par le gouvernement américain sous les ordres du lieutenant de vaisseau Thomas Page²⁵ à bord du "*Water Witch*". Le Brésil, inquiet de cette entreprise, avait refusé initialement d'accorder des facilités pour le voyage du navire américain. Un froid devait vite éclater entre Lopez, le dictateur paraguayen, et Page : Lopez ne devait accorder qu'une autorisation, placée sous sa responsabilité, pour le déplacement des navires américains sur le haut rio Paraguay.

Page a visité la lagune de Bahia Negra, puis est entré dans le rio Negro et, malgré les consignes de Lopez, a touché Coimbra, port brésilien. Il devait y recevoir l'autorisation du Brésil pour aller jusqu'à Albuquerque. Lopez, informé, devait alors multiplier les restrictions au retour de l'expédition; en effet, le dictateur redoutait l'exigence par le Brésil d'un droit de navigation sur le rio Paraguay. Peu après cet incident et celui du départ forcé du consul américain, Lopez publia un décret interdisant la présence de tout navire de guerre étranger sur le rio Paraguay, et ce jusqu'au règlement du conflit frontalier avec la Bolivie. Un incident naval devait éclater ultérieurement, une batterie paraguayenne ayant ouvert le feu sur le navire américain qui passait dans ses eaux territoriales pour entrer au Brésil.

INTERNATIONAL BUREAU OF THE AMERICAN REPUBLICS, Washington, 1902 - *Paraguay*. Government Press, Washington, 187 p. + carte. (CPV)

Mots-clés : Frontière, pacification, colonisation, ethnologie

Cet ouvrage fait partie d'une collection de références bien documentée couvrant l'ensemble des pays sud-américains. Il est à noter cependant, quant à son objectivité, que cette édition a été révisée et augmentée par le diplomate équatorien J.S. Decoud qui a été, en 1879, signataire avec A. Quijarro, du premier traité de limites frontalières dans le Chaco, entre la Bolivie et le Paraguay.

L'article note que si le problème des frontières avec la Bolivie reste en suspens, son incidence n'est pas favorable à la Bolivie : "*Cette question qui, en apparence n'a pas d'importance en raison du dépeuplement du territoire disputé, affecte, quoi qu'il en soit, les intérêts boliviens*". A propos du Chaco "*l'intérieur (qui) est toujours en l'entière possession des tribus nomades indiennes, certaines hostiles aux Blancs, et (est) resté jusqu'à une date récente sans autres colonies que Villa Hayes et Fort Olympe, près de la frontière nord*". Une partie des terres du Chaco, situées au sud d'Olimpo et jusqu'à 30 milles à l'ouest, a été vendue à des sociétés, après lotissement, pour l'élevage du bétail. Il est confirmé que le problème d'une possible navigation du rio Pilcomayo reste en suspens.

Un intéressant article sur l'ethnologie du Chaco est donné en annexe ainsi que de nombreuses informations statistiques.

IRAIZOS, F., 1901 - El Sudeste de Bolivia. *Boletín de la Sociedad de Geografía de La Paz*, 3^e année, n° 5-6, pp. 101-177 + appendice bibliographique pp. 179-188. + textes des traités, pp. 188-197. (BUMSA)

Mots-clés : Colonisation, nationalisme

Le milieu physique du bassin du rio Paraguay et l'intégration par brassage, due à la guerre de la Triple Alliance, des indigènes du Paraguay sont décrits. Ces derniers avaient été déclarés citoyens en 1848 par le président Lopez. En 1890 un tiers du budget était consacré à la Défense. Trois colonies existaient dans le Chaco en 1895, avec 1 400 colons étrangers. E. Reclus²⁶ estimait trop libérales et dangereuses les attributions de terres en cours de réalisation par le gouvernement paraguayen.

L'auteur reprend l'historique de la contestation de souveraineté sur le Chaco et présente une bibliographie très riche sur cette région.

ISIDORO RAMIREZ, J., 1930 - *Alrededor de la cuestion Paraguayo Boliviana*. Imp. Minerva, Lima, 279 p. + cartes. (CPJCR)

Mots-clés : Droit, foncier

L'auteur, un juriste, analyse en termes de droit international les revendications boliviennes. Il note que Charcas fut une audience mineure : ce tribunal n'avait compétence que sur un vaste territoire formé de 5 provinces, Charcas ou La Plata, Mojos et Chiquitos, Paraguay, Tucuman et Chili. Son audience n'était pas du rang prétoriel, c'est-à-dire indépendante du vice-roi. Aussi les gouverneurs et capitaines-généraux n'ont-ils jamais été soumis à la dépendance administrative de Charcas car le roi refusa toujours de donner des pouvoirs de gouvernement à cette audience. A l'Indépendance les nouveaux Etats se formèrent sur la base des unités administratives des vice-royautés et non sur celles des audiences. L'auteur montre dans son propos qu'il est un partisan inconditionnel de la thèse d'Asuncion.

L'appartenance des agglomérations et *estancias* du Chaco paraguayen est donnée par nationalité des colons.

JOFRE, M. Othon, 1879 - *Colonización y exploración del Gran Chaco*. Tip. del Progreso, Sucre, 33 p. (BFT)

Mots-clés : Colonisation

Ce médecin-colonel a participé à la création des premières colonies militaires du Chaco, à partir de 1850.

La population, selon Ondarza et Mujia -auteurs de la carte de 1859 et explorateurs de la région- est estimée à 130 000 habitants, un chiffre exagéré. Selon les Jésuites, on ne comptait pas plus de 80 000 Indiens divisés en 160 tribus, certaines d'entre elles ne vivant que du pillage. Une épidémie de variole en 1883 a dévasté les groupes indiens.

L'auteur projette une expédition de colonisation de la région avec un professeur de géographie, ainsi qu'un règlement des colonies à établir à cette occasion.

26 - Reclus, E., 1895 - *Nouvelle géographie universelle. La Terre et les Hommes*, Volume XVIII..

JOFRE, M.O., 1895 - *Colonias y Misiones. Informe de la visita practicada por el delegado del supremo gobierno en 1893*. Imp. del Trabajo, Tarija, 103 p. + annexes.

Mots-clés : Mission, démographie

Ce rapport administratif est remarquable par sa concision, la qualité des sources utilisées et l'impartialité des critiques et commentaires présentés. S'appuyant aussi bien sur l'analyse rétrospective des statistiques produites par les missions franciscaines que sur son expérience propre du Chaco et ses visites dans diverses missions, Jofre produit un diagnostic concluant au déclin du système missionnaire. Celui-ci relève aussi bien de la démographie -avec la chute de la natalité, les fuites ou les migrations en Argentine- que du domaine économique, avec une faible ou absente mise en valeur par l'agriculture et l'élevage et la difficulté pour les missionnaires de réaliser les investissements indispensables. Néanmoins, tout en se faisant aussi l'interprète des difficultés des religieux, il se préoccupe du sort actuel et futur des Indiens qui, laissés à eux-mêmes, risquent d'être soumis à une exploitation effrénée de la part des colons et de l'administration. Il est certain que ce rapport a pesé lourd dans les décisions qui seront prises, à partir de 1905, pour accélérer le processus de sécularisation des missions.

KALLSEN, M., s.d. - *Referencias bibliograficas de la guerra del Chaco*. CEPUC, Universidad Catolica, Asuncion, 68 p. (BUCC)

Mots-clés : Bibliographie

Cette bibliographie présente les œuvres de caractère polémologique liées à la guerre du Chaco et constitue un ouvrage précieux pour l'approche des sources paraguayennes.

KARSTEN, R., 1932 - *Indian tribes of the Argentine and Bolivian Chaco*. Helsingfors, 236 p. + cartes. (BUCC)

Mots-clés : Ethnologie, monographie

Cet ouvrage purement ethnologique a été écrit après 1911, à partir des notes de terrain de l'auteur; il relate l'ensemble des us et coutumes propres aux populations indiennes du Chaco.

KERR GRAHAM, J., 1892 - The Gran Chaco. *Scottish Geographical Magazine*, vol. 8, pp. 73-87. (BFT)

Mots-clés : Géographie, navigation, histoire

La région comprend trois ensembles géographiques totalisant 350 000 km² (500 000 au moins en vérité) délimités par les rios Pilcomayo et Bermejo, soit les Chaco austral, central et boréal. La région du Chaco constitue le prolongement de la partie nord des plaines de la Pampa; la ligne de division entre ces deux ensembles naturels est celle du changement des caractères botaniques de la végétation. Alors que la Pampa est ouverte, herbagère et déboisée, le Chaco est steppique et dispose de

forêts-galeries le long de ses cours d'eau. Sa surface est plane et le point le plus haut, dans le Chaco central, ne dépasse pas 150 m d'altitude. La région est soumise à une forte influence des vents des Andes du Sud qui provoquent une forte évaporation et expliquent la sécheresse du climat. Les deux cours d'eau permanents, les rios Pilcomayo et Bermejo, poursuivent des cours de direction parallèle sud-est jusqu'au Paraguay. Le rio Bermejo est navigable sur une grande partie de son cours ainsi que l'a démontré l'expédition Page²⁷; mais il s'agit "*d'un fleuve sauvage et ingouvernable ne correspondant pas aux nécessités d'un commerce régulier*" ainsi que l'attestent les épaves des embarcations d'une défunte compagnie de navigation. Le rio Pilcomayo traverse, parallèlement au Bermejo, à 180 km de distance, le Chaco. Il a été aussi décrit par nombre d'auteurs qui l'ont comparé à ce premier cours d'eau, ce qui est erroné.

La structure géologique du Chaco est la continuation de celle de la Pampa.

Le climat est celui des écarts extrêmes. Dans la bande forestière située sur ses bordures, les températures sont tempérées. A Formosa, les pluies atteignent 54 pouces par an, et sont moindres dans la partie centrale. Le cycle des pluies semble obéir à une périodicité de dix ans. Il en résulte, épisodiquement, des inondations aux maxima impressionnants où les eaux montent de 20 pieds au-dessus de la normale, ceci avec une durée de plusieurs mois, voire de plus d'un an. Les températures du Chaco central sont de 25° C, mais en été avec un vent du nord elles atteignent 42°, alors qu'au cœur de l'hiver, il gèle presque et seul un pâle soleil apparaît.

La végétation est caractérisée par son extrême monotonie. L'auteur, un naturaliste, en donne une large description en insistant sur la forêt typique de palme qui couvre de vastes zones inondables. Sur les bordures des rios, plus tempérées et drainées, on trouve des bandes de végétation luxuriante. La vie animale est diversifiée et riche.

Les populations indiennes, peu nombreuses et dispersées, sont en rapide diminution : c'est le résultat des exactions commises du côté argentin comme des épidémies. Les tribus sont nombreuses et différentes, 70 selon leurs langages et coutumes pour Azara, mais d'Orbigny et d'autres auteurs ont critiqué ce chiffre. Le groupe le plus important est celui des Chiriguano, une branche des Guaranis, qui sont "*de paisibles agriculteurs du nord-ouest*"²⁸. Par contre, les Tobas et les Mocovics, ces derniers établis sur la rive méridionale du rio Pilcomayo, sont des guerriers redoutables comme l'attestent les conflits endémiques existant avec les Blancs sur leurs frontières. L'auteur rend hommage aux qualités des Tobas qu'il juge parfaitement adaptés à leur milieu.

Au XIX^e siècle il y a eu de nombreuses expéditions vers le Chaco, dont plusieurs menées à partir de la Bolivie. Les dernières explorations ont été conduites en vapeur, telles celles de Fontana, de Feilberg et de Olaf Storm, la plus fructueuse. L'auteur a participé à l'expédition Page de 1890. Elle comprenait 4 navires et était commanditée par le gouvernement argentin, avec l'escadre des rios Pilcomayo et Bermejo. A la mort de Page peu de résultats importants avaient été obtenus, sauf celui de confirmer les difficultés de la navigation fluviale et le danger présenté par les tribus. Le Chaco central est peu propice, sauf sur ses bordures, à une colonisation florissante.

27 - Page 1859.

28 - Tout contredit chez les auteurs les plus impartiaux cette observation de J. Kerr Graham.

Les sols y sont pauvres, le climat rigoureux, les bois rares. Aussi, l'auteur propose-t-il pour relier la Bolivie un chemin de fer ou un canal de dérivation du rio Pilcomayo.

LANGER, Erick et BASS WERNER DE RUIZ, Zulema, 1988 - *Historia de Tarija*. Universidad Autonoma J.M. Saracho, 465 p. (BFT)

Mots-clés : Colonisation, Indiens *bravos*, commerce, voie de communication

Les 4 premiers volumes de cette collection traitent de l'histoire coloniale de Tarija, et nous ne les aborderons pas ici malgré leur intérêt. Il s'agit d'un travail privilégiant l'histoire économique et sociale et s'appuyant largement, c'est sa solidité, sur les sources premières de l'époque. Au point de vue géographique, pour des raisons historiques l'accent est mis sur le Chaco. Trois étapes sont distinguées dans l'évolution de la région de Tarija.

- La première, de 1825 à 1850, est celle de la réorganisation de l'économie, avec l'Indépendance. Elle voit la frontière indienne se maintenir avec même un recul de la colonisation provoqué par la guerre d'Indépendance et le déclin des missions. Les empiètements des Argentins poussent même les autorités boliviennes à rechercher l'appui des tribus. Mais, à partir de 1836, on note la reprise des avancées des colons et, en conséquence, de la résistance armée indienne. Néanmoins les Chiriguanos, inquiets des raids des Tobas, recherchent une alliance avec les autorités (avec la demande de construction d'un fort) comme avec les grands colons à qui ils accordent un droit de passage pour leurs troupeaux. A partir de 1843, l'Etat bolivien, avec le dynamique préfet Magariños, décide de pousser ses explorations pour vérifier si le rio Pilcomayo est navigable, avec le dessein d'occuper le Chaco central. Mais le manque de moyens devait compromettre la réalisation de ce projet de même que la coriace résistance des Indiens.

- De 1850 à 1914 se déroule une phase d'apogée pour l'ensemble régional. Elle est associée aussi au regain de la prospérité des mines d'argent, à l'échelle nationale. Mais c'est la guerre du Pacifique (de 1879 à 1884) qui bénéficie à l'économie de Tarija, à cause de la rupture des relations économiques avec les ports du Littoral. Une floraison d'entreprises de commerce (dont celle de la famille Trigo) a lieu profitant des circuits commerciaux réactivés, par nécessité, avec l'Argentine malgré les difficultés de communications. La mise en service du chemin de fer d'Antofagasta aux mines d'argent boliviennes favorisa aussi cette activité commerciale qui concernait tout le sud bolivien, y compris les tribus rebelles. Conséquence de cette prospérité, les commerçants locaux investirent dans la mise en valeur de domaines d'élevage enlevés aux Indiens ce qui exacerba les guerres locales. Cette époque est aussi marquée par les progrès de la création de nouvelles missions qui accueillent, à partir de 1875, les Indiens menacés par les progrès de la colonisation.

A la fin du siècle, les conditions changent avec la crise minière de l'argent et la guerre civile, dite fédérale, qui voit La Paz devenir le centre politique à la place de Sucre. Le boum du caoutchouc profite aussi aux sociétés d'importation de Yacuiba qui revendent vers le Beni les produits venant de La Plata. La seule ombre au tableau est le crépuscule des missions, dû aussi bien à des conditions locales que nationales, avec la fin du soutien des pouvoirs publics, sur lesquels elles s'appuyaient économiquement et politiquement et le déclin de la population indienne installée dans les missions.

- De 1914 à nos jours, la région de Tarija est caractérisée par un repli ou une stagnation de l'activité. On peut noter aussi l'influence grandissante de sociétés étrangères de commerce telle la *Casa Staudt*; il semble aussi que la migration massive des Chiriguanos vers les moulins à sucre argentins ait enlevé la majeure partie du potentiel de la déjà rare main-d'œuvre locale comme celle de clients du marché local. L'absence de liaison ferroviaire après 1910 et d'industrialisation locale expliquent aussi l'étiollement des activités et donc du rôle de Tarija aussi bien au niveau national que du commerce régional.

LANGER, Eric, 1990 - Espacios coloniales y economías nacionales. Bolivia y norte argentino (1810-1930). *Historia y Cultura*, n° XVII, pp. 69-93.

Mots-clés : Économie, main-d'œuvre, frontière

L'auteur, un universitaire américain, distingue 4 étapes basées sur le cycle minier et ses périodes de crises, dans les relations économiques existant entre la Bolivie et l'Argentine. En ce qui concerne l'évolution du sud bolivien par rapport au nord argentin, l'article apporte plusieurs constats.

Le commerce de Tarija a été prospère lors de la guerre du Pacifique, avec l'importation massive de textiles en provenance d'Argentine, la route de la côte étant fermée.

Il y a eu attraction vers le sud argentin des potentiels humain et économique constitué par le bétail du Chaco bolivien. Les Indiens chiriguanos, soit 46 000 personnes en 1880, ont émigré vers les exploitations de canne à sucre de Jujuy. Ces mouvements, commencés vers 1850, se sont amplifiés vers la fin du siècle²⁹. Il y a eu alors installation définitive de ces Indiens en Argentine, privant ainsi les haciendas boliviennes d'une main-d'œuvre irremplaçable localement³⁰ du fait des recrutements faits aussi pour le caoutchouc. Ces migrations s'expliquent autant par l'attraction de la prospère économie sucrière que par les transformations de la situation des structures agraires. Ainsi dans les vallées de Tarija, des commerçants enrichis ont acheté des propriétés ou les ont regroupées en expulsant leurs petits propriétaires. De ce processus d'accumulation foncière il a résulté la fuite des Chiriguanos en Argentine du nord. Ils y trouvaient de bien meilleurs gages et une considération sociale absente en Bolivie. Comme le signale l'argentin J. Biale y Massé : "*le Chiriguano est irremplaçable dans le travail... comme le Mataco... Le moulin à sucre est sa création, supprimez l'Indien et toutes ces richesses, toute cette civilisation naissante meurt, faute du travail qui crée*". Du bétail du Chaco était aussi importé pour l'embouche à Salta, d'où il repartait, par chemin de fer, vers les mines de nitrate de la côte chilienne. Ce trafic a atteint son apogée en 1921, avec 25 000 têtes vendues, plus une forte contrebande, vers l'Argentine. Cette dépendance devait inquiéter le gouvernement de La Paz et le ministre de la Colonisation devait consigner que "*jusqu'à maintenant les provinces de Cordillera, de l'Azero et du Chaco n'ont pas d'autre commerce qu'avec l'Argentine où elles exportent leur production bovine... D'un autre côté, les besoins de consommation*

29 - La fin des guerres chiriguanos, avec l'écrasement brutal des dernières révoltes par l'armée et les milices boliviennes, explique aussi cet exode.

30 - Langer, E. D., 1987 - Franciscans missions and Chiriguano workers : Colonization, acculturation and Indian labor in South-eastern Bolivia . *The Americas*, 42. Nous n'avons pas pu le consulter.

du Pilcomayo sont satisfaits à partir de Formosa, Jujuy et Salta. Si le Chaco est une région de souveraineté bolivienne, il est une dépendance de l'étranger pour le commercial et l'économique".

A partir de 1932 la guerre du Chaco met fin à ces circuits, par destruction des troupeaux, mais aussi par la fuite des Indiens devant le service militaire, vers l'intérieur ou en Argentine. Enfin, la grande dépression économique de 1930 imposa un contrôle frontalier et l'application de mesures protectionnistes marquant la fin de ce type d'économie régionale indépendante, propre à l'ancien espace colonial de Potosi.

Un autre exemple de ce type se rencontre, à la fin du XIX^e siècle, avec l'économie du caoutchouc développée dans les forêts marginales du nord-est bolivien. Ainsi, malgré l'Indépendance, il n'y a pas eu application d'un modèle économique national, mais maintien d'un régionalisme économique privilégiant les rapports traditionnels et les échanges entre les régions voisines intégrées aux nouveaux Etats.

LANGER, E.D., s.d. - *Caciques y Poder en las misiones franciscanas entre los Chiriguano en la crisis de 1892*. S.e., s.l., 31 p. ronéo. (BFT)

Mots-clés : Mission, Indiens bravos

Seules les milices indiennes alliées aux Blancs ont permis de juguler, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les grandes révoltes des Chiriguano. Pour les missionnaires, l'enjeu de la conversion était d'acculturer les convertis, car "*Convertir, c'est conquérir*". Les missions ont fourni, bon gré mal gré, des péons aux exploitations comme aux autorités administratives, les Indiens devenant ainsi les auxiliaires de la colonisation. Mais la christianisation a échoué car les Chiriguano, à côté de leur collaboration, ont su imposer aux missionnaires leurs propres conditions de vie et les modalités de leur présence. Il en ressort une certaine amertume des religieux, attestée chez B. de Niño. "*Baptiser un Indien adulte et qui jouit d'une bonne santé est pareil à demander à un orme de donner des poires*" ! Il fallait trente ans environ pour qu'une mission puisse mener à bonne fin l'évangélisation de la majorité des Indiens y résidant. Un des obstacles importants résidait dans la présence des chefs Indiens, les capitaines, qui conservaient tout leur pouvoir et servaient d'intermédiaires. Les caciques recevaient une commission qui leur permettait d'accroître par des fêtes leur pouvoir sur leurs sujets. Les enfants scolarisés, dès qu'ils savaient lire et écrire, partaient aussi à l'extérieur. L'objectif des missions était de protéger les Indiens des exactions des Blancs et de leur conserver un foyer avec des terres.

En 1890 la déposition du capitaine de Tiguipa, par la mission, avait entraîné le boycott de l'école de mission par la population. Il s'agit là d'un fait significatif de l'existence du contre-pouvoir indien indiquant le caractère tout à fait minoritaire de la population indienne convertie.

En 1891, entre le quart et le tiers des Chiriguano se trouvaient sous l'autorité des missions parmi lesquelles se détachait le dynamisme de celles du couvent de Potosi, avec environ 10 000 ouailles. Les observateurs notent la décadence morale des missions au contact des Blancs après 1880, et surtout des effets pervers du travail en Argentine.

La grande rébellion de 1892 a été la plus dangereuse pour les missions car elle a reposé sur une base messianique et a produit une sorte de syncrétisme

catholico-païen et nationaliste. Si elle a connu des succès initiaux, la révolte n'a pas pu prendre Santa Rosa. Les Indiens se replièrent alors sur Cuyuruqui dont ils avaient fortifié le site. La bataille finale vit un millier de Chiriguanos appuyer les Blancs. Elle fut indécise jusqu'à ce que (tué par un missionnaire ?) la mort du chef indien entraîne la débâcle. Les prisonniers seront expédiés comme travailleurs dans les *gomales* ou fusillés... Ce fut la dernière grande révolte des Chiriguanos.

Epidémies et sécheresses de la fin du siècle ont contribué, enfin, à l'abandon des missions ou à leur rapide décadence.

LANGER, E. D., 1993 - Poder indigena en la frontera surboliviana. Tenencia de la tierra en las misiones franciscanas. 1845-1949. In : *III^o Congreso Internacional de Ethno-Historia*, Santiago du Chili, 26 p. ronéo. (BFT)

Mots-clés : Colonisation, mission

En 1900, on estime à 10 000 le nombre des Indiens chiriguanos vivant à l'intérieur des missions franciscaines, soit entre le quart et le tiers de l'effectif total du groupe. Les autres groupes étaient moins nombreux à participer au régime des missions. En entrant dans le système missionnaire les Indiens cherchaient à assurer leur autoconsommation en maïs, donc à protéger leurs cultures de l'invasion foncière menée par les colons avec leurs troupeaux.

La sécularisation des terres de mission, commencée en 1905, est devenue générale en 1929. Mais la guerre du Chaco devait retarder le processus et ce n'est qu'en 1948 que les missions achèvent de passer définitivement aux mains de coopératives. Il faut noter que les Franciscains ont peu cultivé leurs terres à l'époque. A Machareti en 1883, pour 10 000 ha, on n'en comptait que 11 de cultivés; à Tarairi, bien que la mission disposât de bonnes terres, seuls 4,5 ha étaient en cultures. Quant aux Indiens, la mission ne leur imposait pas de surfaces minimales à entretenir, pas plus que de cultures spécifiques. Les missions ont difficilement accepté la présence de métis en leur sein, les Indiens craignant de perdre leurs terres. Après la guerre du Chaco et la fuite de nombreux Indiens, des créoles vinrent s'installer dans les missions pour en cultiver les terres.

LANGER, E. D., s.d. - *Indians and explorers in the Gran Chaco : Indians-White relations in the frontier in nineteen century, Bolivia*. S.e., s.l., 32 p. ronéo. (BFT)

Mots-clés : Colonisation, exploration, Indiens *bravos*

Les Indiens du Chaco sont restés, jusqu'au début du XX^e siècle, presque totalement marginalisés car ils n'avaient rien à offrir comme biens au commerce européen à cause de leur mode de vie de chasseurs-cueilleurs. Cette marginalité économique a été renforcée par l'hostilité des tribus envers les Blancs; ainsi l'Argentine, en 1884, après "*la guerre du désert*" dans les pampas, dut procéder à une nouvelle pacification du Chaco, puis intervenir au sud du rio Pilcomayo en 1911.

Si la Bolivie a dépêché 8 expéditions d'exploration pour tenter de coloniser le Chaco, aucune n'a obtenu de succès durable et significatif. Aussi, après l'échec de l'expédition de Magariño, La Paz allait rechercher l'appui officiel des Franciscains

pour convertir les redoutables tribus. La colonisation du Chaco bolivien a obéi à des préoccupations souvent mercantiles avec l'appropriation foncière ainsi que l'indique l'expédition Cainzo financée par un groupe privé. Cainzo était sous-préfet de Salinas, et un de ses appuis, Martin Trigo, était président de la Société "Porvenir de Tarija". Si la mission Thouar de 1883 a montré que la route d'Asuncion était praticable, on n'en tira pas la leçon. A la fin du siècle, suite aux épidémies comme aux pratiques d'ethnocides des colons et des militaires, la population indienne du Chaco était en forte diminution³¹. En 1904 et en 1906, Leocadio Trigo atteignit les marais de Patiño et y éleva des fortins, sans grande opposition indienne.

Les réactions des Indiens face aux Blancs ont été variables allant de la passivité à l'hostilité totale. Selon Karsten, la peur des maladies apportées par les étrangers explique l'hostilité ou le refus de contact des Indiens, ainsi que l'incendie des villages que les Blancs pouvaient avoir contaminés (cas de l'expédition Campos).

LAVADENZ, J., 1925 - *La colonización en Bolivia durante la primera centuria de su Independencia*. Talleres graficos de la Intendencia de Guerra, La Paz, 106 p. (BNS)

Mots-clés : Foncier, colonisation

En 1841 un décret organise la création de colonies d'anciens militaires avec 450 ha attribués par soldat installé "*aux frontières des barbares, sur les rives des rios navigables*". Des lois de 1861 reconnaissent aux colons spontanés les propriétés de Cordillera, Azero et Salinas. La loi de 1878 accorde une lieue² en propriété aux explorateurs des rios du nord-Beni, disposition étendue ensuite au Chaco. La compagnie Staudt obtient, en 1908, 720 000 ha dans le Chaco, mais avec l'obligation de construire un canal d'irrigation. Ce contrat devait s'avérer impossible à remplir par suite du trop faible débit du rio Pilcomayo, aussi la concession fut-elle ramenée à 270 000 ha. En 1916, 500 000 ha sont concédés à J. Pirro dans le Chaco avec obligation d'introduire une famille par tranche de 1 000 ha, mais aucun résultat n'est connu de la politique suivie. En 1922, des dispositions sont prises pour des attributions foncières, au profit des tribus réduites du fortin d'Esteros. Le contrat Murray, dans le secteur d'Aguayrenda, leur attribuait 18 000 ha pour 99 ans. C'est le seul contrat de colonisation qui ait connu un début effectif de mise en valeur.

L'échec patent de la colonisation du Chaco est lié à l'absence de routes et de pistes, puis au fait que les chemins de fer récents n'atteignent que les capitales régionales ou les mines, négligeant les zones rurales où les transports étaient absents.

Un tableau des attributions foncières en 1924 et des superficies des missions est donné.

31 - Un autre facteur important a joué celui de fortes migrations de travail des Indiens dans le Chaco argentin.

LEGACION DE BOLIVIA EN ESPAÑA, Madrid, 1927 - *La cuestion del Chaco*.
Madrid. 11 p. (BFT)

Mots-clés : Colonisation, histoire

Ce court opuscule, très schématique, dénonce l'occupation en 1888 de Puerto Pacheco par le Paraguay et déplore l'absence de présence militaire bolivienne. Le document reconnaît aussi l'absence de routes et de chemins militaires pour accéder au Chaco.

LIBORIO, M., 1905 - Inspección de las Colonias del Gran Chaco. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 4-5-6, pp. 173-175. (CPSR)

Mots-clés : Colonisation, exploration, foncier, fortin, Indiens *bravos*

La région d'élevage du Chaco s'étend sur 100 km, de la mission de San Francisco jusqu'à Cabayu-Repoti. L'auteur évoque l'exploration de l'éleveur Domingo Astrada qui, milieu 1904, avec 30 péons a reconnu les marais de Patiño. Il allait obtenir ensuite de Buenos Aires une concession de 54 000 ha peuplée de 15 000 Indiens. Le manque d'eau des missions de San Francisco et de San Antonio est un grave obstacle à leur développement.

L'auteur recommande la création d'un chapelet de nouveaux fortins afin de supprimer les enclaves indiennes car, aux hautes eaux, les forts sont isolés et soumis à des attaques.

***Limites Orientales de Bolivia (Recueil de presse)*. Imp. Boliviana, Tarija, 1917, 90 p. (BFT)**

Mots-clés : Pacification, colonisation, exploration

Ce texte reprend, plus ou moins bien assimilés d'ailleurs, une série d'écrits anciens ayant valeur d'arguments quant aux droits boliviens sur le Chaco, telle la *Cedula* royale de 1743. Il note la création en 1827 par O'Connor, gouverneur de Tarija, d'escadrons devant soutenir les missions et colonies du Chaco, totalisant 1 300 hommes. En 1831 le général Velasco est parti avec 800 hommes réprimer un soulèvement des tribus du rio Pilcomayo. Au cours des expéditions successives de pacification, les terres prises aux tribus ont été, en raison de la loi, réparties entre les miliciens expéditionnaires. En 1867 la société anonyme "Porvenir de Tarija" a été formée. Ses objectifs étaient d'ouvrir une piste depuis la rive droite du rio Pilcomayo jusqu'au Paraguay, de fonder un port sur ce fleuve et d'y établir des colonies agricoles. Une vaste concession de terres le long du fleuve a été demandée au gouvernement au profit de cette société ainsi que l'attribution de 50 % des droits douaniers perçus et la création d'une compagnie de protection armée. Ce projet devait être accepté par le gouvernement bolivien en 1867. Il en résulte, en 1867, l'expédition du colonel Miguel Estensoro contre les tribus, qui fut un échec. Ensuite, en 1874, pour repousser les incursions des Indiens, une grande *correria* (chasse aux Indiens) fut entreprise sur les rives du rio Pilcomayo.

L'auteur fait état de l'expédition de 1905 entreprise par le Délégué National Leocadio Trigo³², et en 1908 de celle de l'ingénieur Forcelius dans la région des marais de Patiño.

LOZADA, Luis et COLODRO, Mariano, 1868 - *Apertura de un camino carretero desde las fronteras de Tarija a la margen del río Paraguay por las llanuras inexploradas*. Imp. de la Union Americana, La Paz, 16 p. (BFT)

Mots-clés : Exploration, colonisation, voies de communication

Ces 2 officiers boliviens constatent à partir de Magariños, poste situé à 75-80 lieues de Tarija et dernier point connu, l'absence de reconnaissance de l'immense secteur de 4 à 500 km s'étendant jusqu'au río Paraguay. Seules quelques indications confuses, apportées par des Indiens, permettent de savoir que les rios Negro et Yabebire traversent cette région de 20 000 km² environ. Or, les terres sont riches, grâce "à une fertilité extraordinaire" des sols et la végétation y est très variée; la région est saine, même si elle est chaude. Aussi la construction de forts est-elle proposée; ils devaient rapidement assurer leur ravitaillement grâce aux ressources agricoles locales. Un chemin est aussi aisément concevable vers le río Paraguay qui aboutirait à la hauteur de Fort Bourbon et serait protégé par des forts qui assureraient la pacification, forcée ou volontaire, des tribus indiennes. Les auteurs proposent leurs services pour la réalisation de cette tâche, avec un apport financier modeste, celui du double de leurs pensions. Des donations de terres à coloniser, accordées aux habitants de Tarija, faciliteraient le succès du projet. Des propositions techniques de réalisation de ces objectifs complètent le texte.

MALDINI, R.P. G., 1988 - *Franciscanos en Tarija y ... mas alla*. Editorial Acuario, La Paz, 230 p. (BFT)

Mots-clés : Colonisation, mission, Indiens *bravos*, abus

Cette synthèse historique a été réalisée par le père Maldini, conservateur des riches archives du couvent franciscain de Tarija. L'auteur a assuré aussi la publication d'ouvrages importants contenant des mémoires d'évangélisation des missionnaires de Tarija. Il produit une galerie des portraits des missionnaires représentatifs de l'œuvre d'évangélisation accomplie, avec relations des faits anciens saillants. Il présente aussi un exemple significatif de l'avancée de la frontière de colonisation face aux Chiriguanos.

Il s'agit de la relation de la création du centre d'Iguembe (province L. Calvo de Chuquisaca) en 1765, puis de l'arrivée des premiers colons de Tarija vers 1850. Cette colonisation a été accueillie négativement par les Chiriguanos, évincés ensuite de leurs terres par les colons. Cette colonie devait être le centre de rayonnement de la colonisation créole et de réduction des Indiens hostiles; elle était située à l'avant-garde du département de Sucre. Cette situation explique la révolte chiriguano de 1874, s'opposant à l'avancée des Blancs, vers Azero et Cordillera. La bataille d'Iguembe s'est terminée *in extremis* par la déroute des Indiens dont les chefs furent tués. Elle a été

32 - Trigo, L., 1908.

accompagnée par un cortège lamentable d'exactions, de partages des femmes et enfants des *toldos*, ou villages indiens. Les massacres de Huacaya, Caipendi et Murucuyati devaient émouvoir même la presse de Santa Cruz et entraîner la condamnation du Délégué National. Quant aux Chiriguanos survivants, soumis au pouvoir des colons, leur groupe entrera en extinction. La colonisation du centre d'Iguembe a dégénéré avec la guerre du Chaco et l'ouverture de nouvelles pistes; l'agriculture y est restée traditionnelle et le commerce l'a abandonné pour les nouvelles routes; il ne reste plus que 20 familles.

MALLO, N., 1905 - Cuestiones de limites. Bolivia y el Paraguay. *Boletín de la Sociedad de Geografía de Sucre*, tome 5, n° 60, pp. 194-204. (BNS)

Mots-clés : Frontière

L'auteur commente une brochure de la Chambre de Commerce d'Asuncion sur la légitimité des revendications paraguayennes sur le Chaco. L'article insiste sur le fait qu'administrativement le Chaco dépendait d'Asuncion, par droit de conquêtes et explorations. Cela est contredit par le Dictionnaire d'Alcedo³³ qui note que le Chaco est frontière du Paraguay... ou par Azara³⁴ dans sa carte. Si l'interprétation bolivienne a récupéré comme preuves de l'appartenance du Chaco les décrets de l'administration coloniale espagnole, Viedma note que le Parapeti sert de limite au sud de Santa Cruz, ce qui s'inscrit en faux de la thèse de La Paz...

Manifiesto del Centro Boliviano contra Arturo Thouar. Imp. Stiller, Buenos Aires, 1886, 37 p. (CPV)

Mots-clés : Exploration

Ce document veut prouver que Thouar³⁵ a trahi les intérêts boliviens. En effet le Centre Bolivien, installé en Argentine, a déchu Thouar de sa qualité de membre. Il est accusé d'incompétence, de plagiat scientifique, d'incapacité à conduire des expéditions, et enfin d'avoir volontairement saboté l'exploration du rio Pilcomayo. Ne disposant d'aucun appui financier, Thouar avait su, après un refus d'aide de Vaca Guzman, ambassadeur de Bolivie, intéresser cette association et obtenir des subsides, soit 800 pesos, remboursables par l'Etat bolivien... Ainsi, une lettre de 1886 accordait-elle à Thouar fonds et appuis pour son projet. Thouar en acceptant, soulignait l'importance de la future navigation du rio Pilcomayo pour la Bolivie et mettait en avant son titre de chargé de mission du ministère français de l'Instruction Publique. Aussi, un complément de 300 pesos lui fut-il alors alloué pour l'achat d'instruments scientifiques, et un secrétaire, adjoint à l'explorateur, recevait 600 pesos. Fort bien reçu à Sucre, grâce à ses recommandations, Thouar devait bénéficier d'une écoute attentive, mais il ne put mener à bien son entreprise. Des lettres de Thouar, de retour du Chaco, en mauvais état de santé, tentent de justifier son échec, mais sans satisfaire ses créanciers...

33 - Alcedo, J.B. : *Diccionario Historico*. Madrid, 1764. Cet ouvrage rare est intéressant car il produit pour chaque lieu-dit des informations d'intérêts historique et économique.

34 - Azara, 1837.

35 - Nous présentons ici plusieurs textes situant l'action contestée de Thouar dans certaines de ses explorations.

MAURICE, J., 1931 - Informe sobre el Oriente boliviano. *Boletín de la Sociedad de Geografía de Sucre*, n° 310-311, pp. 194-205. (BNS)

Mots-clés : Colonisation, chemin de fer, économie, frontière, démographie

Cette étude des voies de communication de l'Orient a été écrite en 1915. Pour le Chaco, un chemin va de Santa Cruz à Yacuiba, et 15 km manquent pour unir Tarija à Villa Montés. A partir de Santa Cruz, la première localité est Cabezas dans l'Abapo, sur le rio Grande, qui a 4 à 5 000 habitants. Ce sont des éleveurs en majorité qui vivent dans de grandes *estancias* avec leurs majordomes, leurs familles et les péons; il s'y ajoute une population au moins double d'Indiens cambas. La population des localités est donnée par ethnies. L'auteur fait état de la présence de nombreux puits de pétrole exploités par la Standard Oil et de l'existence d'exploitations agro-pastorales étrangères avec Stout (Staudt) & Cia, Elesner et de nombreuses entreprises boliviennes, souvent soutenues par des missions. Il est noté la mévente du bétail à cause de l'embargo sur le marché argentin, la fermeture des raffineries par la Standard Oil, l'achat de pétrole en Argentine alors qu'avec un oléoduc on pourrait ravitailler le pays.

La région du Parapeti est promise à un riche avenir, avec la possibilité de développer l'irrigation et la construction d'un chemin de fer qui valoriserait une active agriculture comme un élevage prospère. L'auteur fait état des grandes et riches haciendas de Choreti. L'exportation en époque normale est de 40 à 50 000 têtes de bétail vers l'Argentine, plus celles amenées en contrebande.

MENDIZABAL, Santiago, 1937 - La riqueza ganadera del Oriente boliviano. *Boletín de la Sociedad de Geografía de Sucre*, n° 333-336, pp. 64-72. (BNS)

Mots-clés : Economie

Ce missionnaire met l'accent sur l'irrégularité climatique propre au Chaco. La région de grand élevage commence à 300 km au sud de Sucre ; elle est située entre les montagnes et vallées des départements de Sucre, Tarija et Santa Cruz. Avec un peu d'appui du gouvernement pour l'affectation de 3 vétérinaires, la réalisation de puits et un effort des éleveurs pour l'alimentation, la sélection et les soins du bétail, de grands progrès seraient vite faits. La création de réserves de fourrage pour la saison sèche serait facile à établir localement du fait de l'existence de nombreux terrains en friche. Compte tenu d'un immobilisme routinier, à chaque saison sèche les troupeaux souffrent de pertes aggravées par le manque d'eau, alors qu'elle existe partout à peu de profondeur et peut facilement être captée.

Du fait des réquisitions durant la guerre du Chaco, l'auteur souligne la nécessité de recréer les troupeaux par l'introduction de races adaptées et sélectionnées et déplore l'oubli officiel dans lequel végète cet élevage qui doit compter seulement sur les seules forces des éleveurs isolés.

MENDOZA, Jaime, 1927 - La cuestion del Paraguay. *Boletin de la Sociedad de Geografia de Sucre*, tome 27, n° 279-282, pp. 83-113. (BNS)

Mots-clés : Colonisation, voie de communication, frontière, fortin, géopolitique

Un ministre a écrit à l'auteur : *"Les projets du gouvernement se font par décrets plus qu'avec des fonds publics... A partir de 1920, il n'y a eu aucune dotation budgétaire destinée à la colonisation, l'exploration et le développement du Chaco, alors qu'avant on prévoyait des fonds pour les constructions de forts, l'édification de stations radio, etc."*. Or, le Chaco nécessite, pour son immense territoire, séparé de l'intérieur du pays et où tout est à faire, des crédits importants pour créer les services publics de base. Aussi J. Mendoza propose-t-il la réalisation d'urgence de la route Tarija-Yacuiba, la prolongation du chemin Sucre-Padilla jusqu'à Monteagudo-Cuevo y Lagunillas *"de façon que la défense du pays ne soit pas un mythe"* et qu'un essor économique et commercial se produise incorporant le Chaco au reste du pays. En effet *"la souveraineté et le droit d'une nation, ainsi que le démontre notre propre histoire, ne se défendent pas efficacement seulement avec des titres et des documents juridiques, mais avec des chemins et une possession réelle"*.

Pour Mendoza, la Bolivie n'a pas joué son rôle d'agencement territorial dans le Chaco, tout comme à Mojos ou Chiquitos. Le pays est resté fasciné par le port perdu du Pacifique, devenu irrécupérable, alors que le Paraguay a su avancer et coloniser le Chaco. Ainsi la Bahia Negra est passée sous son contrôle en plus de Puerto Pacheco, puis les Paraguayens se sont emparés du rio Negro, unique affluent du rio Paraguay. La Bolivie s'est retrouvée ainsi privée d'un accès direct aux rives de ce cours d'eau. Sur le rio Pilcomayo, les Paraguayens ont occupé les marais de l'Esteros de Patiño, situés près de 24° Sud. Cette région a été le seul obstacle sérieux à leur avancée et l'incident récent du fort bolivien de Sorpresa est significatif de leurs progrès liés à l'extension du réseau ferré et aux colons mennonites. Ainsi la mission de Nanagua s'est installée à 150 km du rio Pilcomayo, entre les 23 et 24° Sud et les 59 et 60° Ouest. Les Mennonites, eux aussi, ont atteint Media Luna, localité proche du rio Pilcomayo.

Or, la Bolivie ne dispose que de Puerto Suarez qui, en saison sèche, ne peut plus remplir sa fonction portuaire. Sur le rio Pilcomayo, si la Bolivie a installé quelques forts sur la rive orientale du fleuve, elle n'a pas pu dépasser les marécages de l'Esteros de Patiño. Dans le Chaco intérieur, seuls quelques forts existent tels ceux de Munoz et Saavedra, à 12 lieues de Nanagua. Dans la zone boréale, il y a recul de l'ancienne emprise coloniale pour la partie située au nord; il ne reste plus trace des anciennes missions jésuites des Zamucos, et seul un trafic limité et rudimentaire existe dans les secteurs du Parapeti, de l'Izozog, de Salinas de San José ou de Santiago.

J. Mendoza propose donc un accord de partage à l'amiable du Chaco, suivant en gros les positions acquises par les deux pays, au *"lieu d'une guerre absurde"*, juge-t-il en bon prophète. Il recommande donc que la Bolivie puisse occuper le rio Paraguay jusqu'au parallèle 21°, ce qui lui assurerait une sortie fluviale permanente. Le Paraguay, en contrepartie, aurait sa souveraineté reconnue sur le Chaco central, jusqu'à 23° Sud en gros.

En effet, quel que soit son nationalisme, force est de constater qu'une grande partie du Chaco a échappé à la Bolivie. Aussi sa proposition rejoint-elle celle des

anciens traités qui avaient pour base un partage transactionnel. S'il y a un accord, il faut ensuite "*pisar fuerte al Chaco*" (fouler fermement le Chaco), c'est-à-dire le coloniser. Pour cela, il est indispensable d'assurer des voies de communication pour le développement local et la défense. Il reste toujours à construire la grande route centrale du Chaco, à partir de Sucre, dite voie diagonale. Ce projet devait être réalisé en 1887 par le président Pacheco, puis a de nouveau été recommandé en 1922 par le délégué A. Quesado, comme par tous les spécialistes des problèmes de la région.

MENDOZA, Jaime, 1929 et 1983 - *La ruta diagonal* (re-édition). *Folletos de Hoy*, 25 p. (BNS)

Mots-clés : Voie de communication

Pour Mendoza, les pertes territoriales de la Bolivie sont dues d'abord à la désarticulation géographique du pays : plus que l'accès au littoral, la formation d'une unité nationale soudant le territoire est une condition première.

La réalisation de la route diagonale, soit 1 030 km de La Paz à Villa Montés, est le chemin le plus direct de l'Altiplano vers le Pilcomayo. A partir de là, s'échelonne sur 500 km la piste des fortins jusqu'à Esteros. L'auteur développe l'intérêt géographique de cette voie unificatrice des grands centres peuplés boliviens du quadrilatère andin, ainsi que l'importance présentée par ses connexions avec les autres régions du pays. Or, il ne reste que 300 km à réaliser et plusieurs itinéraires sont possibles, le meilleur étant celui de Tarabuco à Machareti. En cas de crise, la fragilité stratégique du réseau ferroviaire bolivien est noté : c'est un autre argument plaçant pour ce projet de route.

MENDOZA, J., 1933 - *La tragedia del Chaco*. Imp. Salesiana, Sucre, 342 p. (BNS)

Mots-clés : Exploration, ethnie, mission, fortin

L'auteur analyse historiquement le courant de poussée andine des Collas et celui antagoniste des Guaranis ou Combas au sud, dans la région du Chaco et de ses cours d'eau. Un chapitre ethnologique est donné sur "*les barbares*". J. Mendoza traite de la frange des Chiriguano qui s'étend sur 1 000 km et de leurs anciennes chasses traditionnelles aux esclaves. Le drame géographique des Chiriguano est d'avoir été enclavés entre les Espagnols, chasseurs d'esclaves, et les autres tribus hostiles du Chaco. Un autre chapitre traite des missions, avec l'évocation de la figure du père jésuite Arce et de son entrée chez les Chiriguano, et un rappel des autres grands missionnaires.

Une longue évocation des expéditions du XIX^e siècle au Chaco, permet de préciser des aspects moins connus comme ceux liés à l'expédition du Bolivien J.D. Vargas. Ce dernier, en 1868, disposant d'une concession de l'Etat, créa un chemin jusqu'au rio Paraguay où il construisit un port à La Barranca de los Chamacocos, au sud de la Bahia Negra, dénommé Puerto Vargas. Mais peu de capitaux furent ensuite investis par son fondateur. M. Suarez Arana devait reprendre ces projets et obtenir l'appui du gouvernement en 1875.

L'Entreprise Brabo voulut, elle aussi, développer, à partir de 1878, des voies de communication fluviales comme terrestres entre le rio Paraguay et l'intérieur de la Bolivie. Brabo recruta les ingénieurs J. Minchin³⁶ et J. de Cominges, un espagnol. La conséquence de cette initiative fut, en 1879, le traité Decoud-Quijarro³⁷ et l'envoi en missions d'exploration de Minchin et Cominges. Minchin vit Puerto Vargas à l'abandon; faute d'un appui de la main-d'œuvre des Chamacocos et d'eau, il abandonna le projet de reconstruire la colonie de Brabopolis. De retour, Minchin devait être en butte aux tracasseries de M. Suarez Arana, jaloux de ses initiatives³⁸. Cominges proposa d'explorer le Chaco à partir d'Olimpo (Fort Bourbon), dont il prit possession. Mais la traversée des lagunes proches s'avéra très difficile dans l'impénétrable brousse du Chaco et à cause de la soif. Il dut se résigner à suivre les berges du rio Paraguay, mais ses péons l'abandonnèrent à Puerto Vargas, ce qui mit fin à sa tentative. Découragé devant ses échecs et les intrigues de La Paz et de Arana, Brabo abandonna ensuite la Bolivie.

Dans sa relation de l'expédition Campos-Thouar, Mendoza critique le choix et le rôle du "scientifique" français. Cette seconde expédition Thouar de 1886 avait comme objectif de relier Sucre à Puerto Pacheco, soit le segment transversal du Chaco. Partie de Sucre, l'expédition devait suivre et achever la route de M. Suarez Arana. Le père Giannchini en était membre et devait ensuite écrire son "*Diario de la expedicion al alto Paraguay 1886-87*". Elle comprenait aussi le dessinateur français Novis, mort à Sucre en 1932, et le médecin Nicolas Ortiz qui publia ensuite un livre (introuvable) sur cette tentative. Thouar prétendit avoir retrouvé les ruines de l'ancienne mission des Zamucos, mais ses mesures des coordonnées étaient erronées... Aussi, se perdit-il dans la brousse et au lieu d'ouvrir les 30 km manquant de la piste, de Carumbey à Puerto Pacheco, il erra des semaines sur plus de 300 km, au prix d'une vaine dépense de 60 000 Bs.

L'exploration Calvimontes³⁹ de 1887 eut pour objectif d'ouvrir une piste de Puerto Pacheco vers l'intérieur, avec quelques péons, et devait réussir la première liaison Puerto Pacheco-Sucre. Mais l'inaction du gouvernement bolivien, après le succès de Calvimontes, devait permettre au Paraguay d'occuper Puerto Pacheco, rebaptisé Ayolas.

Le Paraguay, devant ces initiatives boliviennes, commença alors à installer des forts vers Otuquis, les rios Verde et Negro (forts Galpon et Patria) et au sud des marais de Patiño, sur le rio Pilcomayo. Ces mesures étaient le prélude d'un futur conflit.

36 - Ingénieur d'origine britannique qui explora la région et où il résida longtemps.

37 - Ce premier traité de reconnaissance des frontières restées indéterminées prévoyait une délimitation plutôt avantageuse pour la Bolivie, mais les deux Parlements refusèrent de l'entériner.

38 - Dans sa correspondance Thouar attaque aussi l'incompétence de M. Suarez Arana et ses gaspillages des deniers de l'Etat... Mais Suarez devait reprocher, dans un pamphlet, le manque de capacité de Thouar en tant que chef et géographe de l'expédition.

39 - Calvimontes, 1884-85.

MENDOZA, J., 1936 - *Temas Geograficos. Boletín de la Sociedad de Geografía de Sucre*, tome XXX, n° 320-323, pp. 108-112. (BNS)

Mots-clés : Voie de communication, chemin de fer

La relief constitué par les sierras de Chuquisaca et Tarija, avant d'entrer dans le Chaco, est l'obstacle majeur à la création de routes et voies ferrées. Aussi l'auteur a-t-il proposé une route diagonale contournant par l'est ces massifs accidentés. Mendoza s'inspire d'un projet de chemin de fer de l'ingénieur H. Pizarro de 1919, allant de Sucre aux Esteros de Patiño et empruntant l'itinéraire Monteagudo-Cuevo.

Memoria de la Araucania. Imp. de la Opinion, Santiago, 1860 (?), 166 p. (CPJCR)

Mots-clés⁴⁰ : Mission, abus

Rédigé par un missionnaire, l'article traite pour partie des missions du rio Bermejo avec la création en 1857, à Salta, du collège des missionnaires. La même année, poussés par le gouvernement, 2 missionnaires se sont installés dans le Chaco en pleine saison des pluies. En 1859, après beaucoup d'efforts et de procédures, ils devaient obtenir du gouvernement la concession d'un terrain pour former une mission. Mais cette mesure allait provoquer la jalousie et l'inquiétude des grands éleveurs de Salta et Jujuy. En effet, ceux-ci craignaient pour l'extension de leurs propriétés comme pour leurs pratiques d'utilisation de la main-d'œuvre indienne, aussi devaient-ils s'élever contre la présence missionnaire. En 1859 fut créée la première mission, dite de "*la tête du tigre*", à 3 lieues du rio Bermejo et 45 de la Nouvelle Oran. En 1861, celle-ci comptait plus de 800 infidèles et une mission organisée, disposant d'ateliers et recevant les colons du voisinage dans son église. Mais, en 1862, avec des promesses fallacieuses, les majordomes des haciendas voisines séduisirent les familles indiennes qui abandonnèrent la mission pour venir travailler chez eux... Ce fut la ruine de l'établissement missionnaire. Le ratisage des Indiens par l'intermédiaire de leurs caciques est dénoncé par le missionnaire : "*ils apprennent ainsi dans l'hacienda tout ce qu'il y a de plus mauvais*". A leur retour, aussi pauvres qu'au départ du fait des tarifs de vente des produits, les Indiens trouvèrent leurs *toldos* (tentes) à l'abandon et leurs cultures ruinées, et en étaient réduits à vivre d'expédients.

Malgré cet échec, les pères allaient fonder une nouvelle mission à Las Conchas, à 5 lieues de la mission ruinée. Les Indiens, mécontents des relevés du cadastre, devaient d'abord mal les accueillir. Puis, lentement, plusieurs caciques vinrent à eux avec leurs groupes. Les pères, forts de ce succès et redoutant des réactions hostiles des propriétaires, demandèrent au gouverneur des garanties et de nouvelles concessions, mais sans résultat.

En 1861, le gouverneur de Salta créa par décret une commission d'arpentage et de délimitation des terres du Chaco, sur la *banda oriental* du rio Bermejo. Cette

40 - Nous citons cet ouvrage pour son intérêt comparatif quant aux problèmes de colonisation et pour son étude des rapports de l'administration avec les Indiens et les missionnaires qui se posaient aussi dans le Chaco austral argentin du Nord.

mesure permit de rejeter les prétentions foncières des haciendas et donc de consolider les missions tout en protégeant les Indiens dans leurs biens.

En 1862 le préfet des missions revint d'Europe, accompagné de 25 missionnaires pour le Chaco et de 12 pour le Nord argentin. Si son projet était de fonder au moins 5 nouvelles missions avec le matériel nécessaire, les autorités lui objectèrent l'absence de terrains disponibles pour ces implantations... Or, au même moment, exaspérés des empiétements fonciers des colons, les caciques indiens préparaient un soulèvement qui éclata en 1863 et allait s'étendre du rio Pilcomayo jusqu'à Agua Sucia, à l'ouest. Cette révolte impliqua 10 000 hommes armés. Terrorisés, les colons s'enfuirent, faute de secours prévisibles de la part des autorités. Le père Remedi dut se résoudre à rencontrer les insurgés pour tenter d'apaiser le mouvement, mais en vain. Avec l'arrivée des renforts de l'armée argentine, les Indiens se dispersèrent tout en continuant leurs vols et meurtres. Cette situation mit en état de danger les convertis des missions tandis que les colons se répartissaient leurs terres. Saisi par les religieux, le gouvernement devait, à la fureur des colons, mettre fin à cette spoliation. Aussi, en 1864 un parti de colons attaqua-t-il la mission de Conchas qui fut incendiée et saccagée... Une campagne de presse indignée eut alors lieu en Argentine.

MERCADO MOREIRA, M., 1928 - *El Chaco Boliviano*. Editorial Lopez, Cochabamba, 164 p. + cartes. (BUCC)

Mots-clés : Exploration, frontière, mission

L'auteur relate les 12 expéditions parties du Paraguay et cherchant à atteindre Potosi, 2 autres visant le chimérique royaume de l'or du Paititi; seules 4 d'entre elles ont pu atteindre leur objectif. Ceci explique les 14 titres propres aux prétentions territoriales d'Asuncion.

L'ouvrage examine le rôle des audiences royales et dresse l'historique du district d'Asuncion. Le rôle des missions de Chiquitos dans le décret de 1743 attribuant à l'évêché de Santa Cruz l'évangélisation des tribus du Chaco est étudié. Si cette étude des fonctions administratives coloniales ne débouche pas sur la problématique moderne du Chaco, elle reste intéressante par ses cartes.

MERCADO MOREIRA, M., 1929 - *El Chaco boréal*. Imp. Atenea, La Paz, 181 p. + cartes. (BFT)

Mots-clés : Fortin, frontière

Une carte intéressante montre les frontières et fortins du Chaco en 1929 et indique les limites des avancées respectives des deux pays. L'historique du "problème" du Chaco est retracé et s'appuie sur des cartes. Le texte dresse un état des populations des agglomérations du Chaco paraguayen et relate la pénétration bolivienne au XIX^e siècle, et la succession de vaines négociations entre les deux pays jusqu'en 1928.

METRAUX, A., 1929 - Estudios de etnografía chaqueña. *Anales del Instituto de Etnografía Americana*, Universidad de Cuyo-Mendoza, tome 5, n° 21. pp. 263 -314. (BFT)

Mots-clés : Commerce, économie, ethnologie

L'ethnologue et américaniste français analyse les cycles annuels de collectes des plantes et donne un calendrier de l'alimentation saisonnière, avec le rôle de la pêche, celui des techniques et instruments utilisés. L'importance de la chasse est soulignée; les meilleurs chasseurs du Chaco sont, pour Métraux, les Indiens matacos.

L'élevage du mouton par les tribus est apparu au XVII^e siècle, et a été suivi de la constitution de grands troupeaux à partir de bêtes volées aux colons. L'introduction du cheval, note Métraux, a modifié radicalement le mode de vie de certaines tribus qui ont su lui donner une domestication adaptée à leurs besoins. Métraux, citant Dobrizhoffer⁴¹, estime que 100 000 chevaux furent volés en 50 ans aux colons espagnols par les Abipones.

Un important commerce a toujours existé entre les tribus du Chaco, souligne l'auteur; en effet, des relations sont attestées, dès 1593, entre Indiens des plaines du rio Bermejo et des Andes, avec troc de chevaux, de plumes, de peaux, de textiles et de graisses.

L'auteur développe ensuite une analyse des rites religieux.

MINGO, Manuel de la Concepcion, 1991 - *Historia de las misiones franciscanas de Tarija entre Chiriguano...* Commentaires du R.P. Maldini. Universidad Boliviana J.M. Saracho, Tarija, 2 tomes, 483 p.

Mots-clés : Mission, ethnologie

Cet ouvrage fut refusé à l'imprimatur en 1797 par l'Ordre des Franciscains qui lui reprochait "son écriture simpliste et au style pauvre, même s'il présentait une vérité d'expérience de terrain". Une publication partielle en a été réalisée en 1936, par F. Avila, dans la *Revista de Historia y Geografía* de Tarija. Nous le citons ici comme une des sources fondamentales, souvent pillée ensuite et indispensable à la connaissance de l'histoire missionnaire sous la Colonie. C'est aussi un document de première main sur l'ethnologie du Chaco et de la Chiriguanie au XVIII^e siècle, c'est-à-dire à une époque antérieure à l'acculturation systématique des peuples indigènes.

MOLINA, P.M., 1933 - El litigio Boliviano-Paraguay. El país de los Chiquitos. *Boletín de la Sociedad de Geografía de Sucre*, n° 313-319. pp. 54-65. (BNS)

Mots-clés : Exploration, frontière

L'auteur reprend l'historique de l'exploration et des tentatives de la colonisation espagnole ainsi que des difficultés rencontrées avec les Indiens. Il

42 - Une visite faite en 1995 ne m'a pas permis de retrouver un quelconque dépôt d'archives...

41 - Dobrizhoffer, M., 1784 - *Historia de Abiponus, equestri bellicosaque Paraguaria natione*. Vienne.

constate que le transfert de site de Santa Cruz aux llanos de Grigotá, à 300 km à l'Ouest, a fait perdre les possibilités de voies de communication directes avec le rio Paraguay, malgré quelques vaines tentatives ultérieures. Ainsi, en 1726, Chiquitos atteignait 23°5' de latitude Sud, incluant selon les ordonnances et *Cedulas* royales, tous les villages et tribus inclus dans le triangle rio Paraguay-rio Pilcomayo... Il fait état de la redécouverte des ruines de la mission jésuite de San Ignacio de Zamuco qui était à la tête d'une dizaine d'établissements missionnaires peuplés d'Indiens zamucos. Les incursions d'autres tribus sauvages et les razzias des Mamelucos et Paulistas brésiliens devaient entraîner l'abandon de ces missions dont on devait perdre ensuite la mémoire de leur emplacement. La *Cedula réal* de 1743 stipulait que toutes les tribus établies entre les rios Pilcomayo et Paraguay appartenaient à l'évêché de Santa Cruz. Les enquêtes ordonnées par le roi, en 1784, sur l'état des ex-missions, avec recensements, statistiques et rapports sont conservées à la cathédrale⁴² de Santa Cruz.

L'auteur cite pour preuve de l'absence de droits du Paraguay sur le Chaco, le *Guia de Forasteros* de la vice-royauté de Buenos Aires de 1803. La déclaration de 1853 d'ouverture des cours d'eau boliviens à la libre navigation et signalant comme ports francs Puerto Magariños sur le rio Pilcomayo et "le point Bourbon" sur le rio Paraguay, a provoqué la revendication d'Asuncion et ensuite l'occupation d'Olimpo (Fort Bourbon) laissé longtemps en état de déshérence.

MOLINA, P., 1933 - La Chiriguania. *Boletín de la Sociedad de Geografía de Sucre*, tome XXX, n° 316-319, p. 72

Mots-clés : Indiens *bravos*, fortin

Les Chiriguanos ont installé dans les montagnes d'Incahuasi ou cordillère des Chiriguanos, le siège de leur confédération de tribus nomades. Les limites approximatives de ce territoire étaient Santa Cruz au nord, Valle Grande, Tomina et Tarija à l'ouest, les rios Pilcomayo et Bermejo au sud, et Chiquitos à l'est. L'auteur détache le rôle de San Lorenzo de la Frontera et de Santa Cruz, comme centres d'évangélisation et de colonisation de cette région. Le rio Parapeti doit son nom à un massacre d'Espagnols réalisé par les Indiens avec qui les luttes ont duré trois siècles.

Un siècle a été nécessaire pour soumettre les Indiens chiriguanos, maîtres des tribus des llanos de Grigota (autour de Santa Cruz) et atteindre les missions de Mojos. Leur territoire s'est stabilisé à partir de l'occupation du Guapay, puis avec la création de fortins à Santa Rosa, Pirai, Florida, Cabeza et Abapo. Un autre siècle a été nécessaire pour installer un autre groupe de missions entre les rios Guapay et Parapeti, protégé par le fort de San Carlos de Saypurú. A la fin de l'époque coloniale la création du fort de San Miguel de Membiray a été décisive, mais cette position a coûté beaucoup d'efforts et d'argent aux Cruceños. Chaque année des expéditions partaient contre les Indiens qui, repoussés, se réfugiaient dans les canyons des vallées de Choreti, Cuevo, Caipendi, Huacaya, El Ingre, etc., jusqu'au rio Pilcomayo. Dans ces guerres, les Cruceños ont eu comme alliés les Chiquitos, anciens sujets soumis des Chiriguanos et devenus alliés des Blancs. Chiriguanos et Araucans du sud du Chili sont restés ainsi, jusqu'à l'Indépendance, les seuls peuples échappant à la domination espagnole comme à la conversion.

MONTES, Ismael, Président de la République, 1905 - Décret déterminant les zones réservées à la colonisation. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 1-2-3, pp. 21- 23. (CPSR)

Mots-clés : Colonisation, foncier

Ce décret détermine les différentes zones réservées à la colonisation, soit 27 millions ha⁴³ pour l'ensemble de la Bolivie orientale:

- *Zone F* : département de Santa Cruz, provinces de Velasco, Chiquitos et Cordillera. Cette aire s'étend au nord, entre les rios Paragua, la limite de la zone C (qui concerne le Beni), le rio Verde et la frontière du Brésil. Au centre du département, elle concerne la région comprise entre les rios Sapocos, Oriental, San Miguel et San Luis et les montagnes dont ils sont issus. La partie sud du département qui est mise en colonisation est formée par le bassin d'Otuquis, les montagnes de San Juan et Sunsas et les sources des rios San Fernando, Santo Corazon et La Calque, soit au total 92 800 km².

- *Zone G* : département de Chuquisaca, province d'Acero, pour ses parties centrale et occidentale, soit 67 750 km².

- *Zone H* : département de Tarija, province du Grand Chaco. Elle comprend tout le territoire qui s'étend entre 21° Sud, le rio Pilcomayo, 61° Ouest et le parallèle coupant cette rivière, situé à 111 km de distance : superficie de 30 250 km².

Il en découle que toutes adjudications de concession sont interdites dans ces zones réservées à l'établissement de nouvelles colonies. Ce décret restera sans effet pour impulser la colonisation.

MORE, F. et DALENCE, W., 1928 - *El Chaco boreal es Boliviano*. Editorial Renacimiento, La Paz, 256 p. + cartes. (BUMSA)

Mots-clés : Frontière

Cet ouvrage rappelle le débat ancien à propos du litige du Chaco. Il est constaté que jusqu'en 1876 le Paraguay n'a pas remis pas en cause la souveraineté bolivienne sur le Chaco, car il acceptait l'*Uti possidetis* de 1810. En 1879, A. Quijarro se présentait comme ambassadeur à Asuncion, mais était en position de faiblesse du fait de la guerre du Pacifique. Le traité Quijarro-Decoud de 1879 entame donc le processus de remise en cause des droits fondamentaux boliviens. Le nouvel accord de 1894, Ichaso-Benites, délimite à partir de 15 km au nord d'Olimpo, jusqu'au Fort Magariños sur le rio Pilcomayo central à 61°21' Ouest, la nouvelle frontière. Ce traité était excellent pour la Bolivie, mais Asuncion devait en ajourner la ratification. En 1907 le protocole Pinilla-Soler soumit à l'arbitrage du président argentin, la zone comprise entre le parallèle 20°30' Sud et l'intérieur du Chaco entre 61°30' et 62° Ouest. Un autre arbitrage argentin en cours, sur la frontière du Pérou et de la Bolivie,

43 - Il est à noter, en 1998, que le territoire bolivien dispose seulement de 17,3 millions ha jugés cultivables par les experts (source : *Encuesta Nacional Agropecuaria, Campaña agrícola 1993-94*. INE, La Paz, 1995). Ce chiffre des superficies proposées à la colonisation, en 1905, indique bien le gaspillage foncier dû à une illusion agronomique et qui fut de règle à l'époque.

allait annuler cet accord.

MORENO, F.R.G., 1931 - La cuestion de limites. *Boletin de la Sociedad de Geografia de Sucre*, tome XXIX, n° 310-311, pp. 178-193. (BNS)

Mots-clés : Cartographie, fortin

Cet auteur paraguayen apporte des preuves de la souveraineté du Paraguay sur le Chaco. Il fait état de la publication de la carte de Bertrès de 1842 qui s'inscrira ultérieurement contre les affirmations des actes diplomatiques boliviens car *"attribuant au Paraguay toute la zone baignant le Chaco jusqu'à la Bahia Negra... Bertrès lui même reconnaissait que le fleuve Paraguay traverse par son centre le Paraguay"*⁴⁴.

L'auteur épilogue sur Fort Bourbon et critique le point de vue du voyageur italien Bossi⁴⁵ notant son abandon à partir de l'Indépendance du Paraguay jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Francia. Selon Bossi *"sur plus de 200 lieux seuls quelques Indiens en quête de poisson se laissent voir"*. Moreno rejette cette remarque car, pour lui, la souveraineté juridique, quelle que soit la vérité des affirmations de Bossi, est *"indépendante de la prospérité ou décadence d'un territoire"*. Aussi conteste-t-il les observations de Bossi qui n'a pas vu l'activité de colonisation de l'intérieur du Chaco entre les rios Confuso, Verde et Dulce, ni la présence des forts Saladillo, Curé-Cua, Tuna, Sociedad, Aba, Palma Seca, Palma Solar, Estrella y Dulce... Une liste de cartes anciennes, certaines reprises par V.M. Maurtua⁴⁶ dans son exposé sur le litige frontalier Pérou-Bolivie est fournie.

Moreno critique le refus de R. Mujia de prendre en compte la géographie ethnique des populations qui, pourtant, a servi de base à l'établissement des divisions territoriales de la Colonie. Pour lui, les localisations des groupes ethniques produites par Mujia sont *"étonnantes et curieuses"*. Ainsi les Chiriguano se seraient étendus *"entre les colonies espagnoles de l'Orient jusqu'à Asuncion"*; l'auteur note d'autres erreurs géographiques imposant donc une étude critique approfondie. Enfin, il note que si la *Cedula* de 1743, l'argument juridique de fond de la Bolivie, attribuée à l'évêché de Santa Cruz de l'évangélisation des Indiens, rien ne prouve qu'il ne s'agissait que de ceux du Chaco...

MUJIA, Ricardo, 1914 - *Bolivia-Paraguay*. Editora El Tiempo, La Paz, 4 t. + 5 t. d'annexes + atlas de cartes anciennes du Chaco. (BNS)

Mots-clés : Histoire, cartographie

C'est une somme historique que le négociateur et ensuite ministre des Affaires Etrangères Mujia a présentée sur le problème du Chaco. De cette œuvre volumineuse prétendant à l'exhaustivité, trop dense pour être analysée ici en détail, nous pouvons noter que :

44 - Affirmation quelque peu excessive compte tenu de l'échelle de cette carte et de l'absence d'exploration du Chaco à l'époque... Elle explique peut-être la quasi-mise à l'index de cette représentation en Bolivie car elle fut jugée peu *"patriotique"*...

45 - Bossi, un ethnologue italien, a bien connu ces régions où il fut assassiné au début de ce siècle par les Chamacocos.

46 - Maurtua, V.M., 1906 - *Juicio de límites con la Republica de Bolivia*. Barcelone, 12 vols. + 2 atlas.

- le tome 1 fait un historique de la situation du problème du Chaco sous la Colonie, avec référence à de nombreux documents historiques d'époque.
- le tome 2 présente le déroulement des Réductions des Indiens, et rappelle les explorations et la politique de pacification du gouvernement militaire de Santa Cruz.
- le tome 5 des annexes, traite des affaires en cours de 1863 à 1913.
- les annexes produisent de nombreux documents coloniaux provenant des Archives des Indes à Séville, mais avec une probable sélection...
- les cartes reproduites sont hétéroclites et, faute d'une analyse comparative, n'aident guère à suivre l'évolution de la problématique posée.

En vérité, ce gros travail ne dépasse pas la compilation et souffre, en termes d'analyse historico-diplomatique, de l'absence d'un support géographique clair comme d'une problématique critique; aussi son objectif n'est-il pas atteint. En effet, cette volumineuse production de preuves achoppe sur les questions, non traitées, des motivations des projets d'exploration boliviens du XIX^e siècle, de l'organisation administrative et des résultats de la colonisation réalisée par les deux pays dans le Chaco. Si la Bolivie fonde sa thèse sur l'*Uti possidetis -de jure-*, le Paraguay a ajusté le droit de conquête *-de facto-*, avec son interprétation propre de l'*Uti possidetis*.

MUJIA, Ricardo, 1931 - La cuestion de limites. Contestacion del señor ministro del Paraguay publicado al final del tomo 1 de las actas de la negociación. *Boletín de la Sociedad de Geografía de Sucre*, tome XXIX, n° 310-311, pp. 160-177. (BNS)

Mots-clés : Diplomatie

“Si nous considérons qu’entre les actuelles républiques de Bolivie et du Paraguay il existe aujourd’hui même un désert, et s’il est une vérité, c’est qu’aucune des parties ne détient la possession matérielle de cette région”. L’auteur développe ensuite la thèse de l'*Uti possidetis* de 1810 qui s’applique à ces régions qui ne purent être conquises ou restèrent désertes. Ce texte produit aussi une série de discussions sur le droit colonial et les limites internes existantes, et le rôle joué par l’audience de Charcas.

MUJIA, Ricardo, 1933 - *El Chaco. Monografía historico-geografica*. Imp. Salesianas, Sucre, 168 p. + cartes. (BFT)

Mots-clés : Histoire

Cette recension historique du problème du Chaco et des explorations entreprises montre que la division du Chaco en trois entités -austral, central et boréal- apparaît en 1853, avec l’ingénieur-géographe J. Arenales.

MUNOZ y REYES, Juan, 1907 - Notas sobre la irrigación en el Gran Chaco. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 230, pp. 716-19. (CPSR)

Mots-clés : Economie rurale

L’auteur, un ingénieur topographe, constate que la première impression du milieu naturel est peu favorable : les sécheresses dans le Chaco sont souvent dévasta-

trices pour les cultures et rendent la région inhabitable. Les éleveurs ne peuvent compter que sur les bordures du rio Pilcomayo. Il a visité en 1905, la zone traversée par le parallèle 21°15'48" et délimitée par les méridiens 64°10'04" et 65°50'28" sur la rive gauche du rio Pilcomayo et sur une distance de 60 lieues (330 km). Le débit mesuré du rio Pilcomayo est de 35 m³/s minimum, après 4 ans de faibles pluies, et ne permet donc une irrigation que sur 5 000 ha seulement. L'auteur conditionne la mise en valeur à la réalisation d'études pour relier le Chaco au centre de la Bolivie et assurer le prolongement du rail vers Yacuiba et Santa Cruz.

NINO, Bernardino de, 1907 - Misiones del Colegio de Potosí. *Revista del ministerio de Agricultura y de Colonización*, La Paz, n° 23, pp. 136-141. (CPSR)

Mots-clés : Mission, main-d'œuvre

Ce père missionnaire décrit la vie et les problèmes des convertis dans les missions du Chaco. Il note les difficultés dues au nomadisme pour assurer une bonne gestion des missions et s'émeut de l'attraction exercée sur les Indiens par les recrutements qui dépeuplent les provinces de Cordillera, Acero y Gran Chaco.

NINO, Bernardino de, 1912 - *Etnoграфия Chiriguana*. Tipo. Imp. Argote, La Paz, 324 p. (BFT)

Mots-clés : Démographie, mission

Ce missionnaire affirme que 4 000 Indiens du Paraguay ont fui au XVI^e siècle vers le Grand Chaco, après des guerres soutenues avec les Portugais. Ils trouvèrent des conditions propices pour s'installer dans la partie nord montagneuse, occupée par les Chiriguano avec qui ils se sont fondus. Ils empruntèrent aussi la route du rio Pilcomayo.

L'emprise du pays des Chiriguano est estimée à 260 lieues, du nord au sud, et à 60 d'est en ouest. "*Les barbares*" ont su discerner, au milieu du XIX^e siècle, le rôle des diverses missions et passer sous leur protection afin de conserver leur indépendance et leurs territoires, mais en n'acceptant pas l'évangélisation en profondeur. Si, aujourd'hui, la tribu chiriguano est en complète décadence et proche de son extinction, elle constituait, jusqu'au XIX^e siècle, une population importante. Ainsi, au début du siècle précédant, pour les seules missions de Tarija, on estimait à 23 000 âmes leur effectif. Au total, en incluant les Indiens de Caipendi, Choreti, Pipi et autres lieux, on peut estimer ce groupe indien à plus de 200 000 personnes. Le père Lozano, pour le début du XVIII^e siècle et d'après ses dénombrements, affirmait que les Chiriguano pouvaient aligner 25 à 30 000 guerriers adultes.

L'auteur évoque la disposition prise en 1910, interdisant l'immigration des Indiens en Argentine et par laquelle les caciques devaient dénoncer les tentatives de fuites; cette mesure est peu crédible selon lui. La suppression des missions expliquerait que les Indiens de Villa Montés se refusent à tout travail, et ce, malgré les pressions de la Délégation. Les grands centres chiriguano ont disparu, seul se conserve le nom de grands caciques et "*on se désole de la disparition de cette main-d'œuvre*", note avec amertume le missionnaire. La province d'Acero ne conserve que 5 000 âmes,

Cordillera 8 000, O'Connor 5 000, Potosi 3 905 et les missions de Tarija 4 500, soit au total 26 405 Chiriguanos. Il n'y aurait pas plus de 8 000 journaliers indiens, mais ils ne disposent que de surfaces dérisoires propres aux cultures. Le missionnaire note la profondeur du fossé entre Blancs dominateurs et Indiens luttant pour leur survie. Ainsi, les caciques, ce qui est une attitude nouvelle, rechignent-ils à continuer à satisfaire les demandes en péons des colons et souvent fuient avec leurs groupes en cas de pressions.

Les différentes missions et collèges religieux sont énumérés.

NINO, Bernardino de, 1913 - *Guia del Chaco Boliviano*. S.e., s.l., 190 p. + carte. (BFT)

Mots-clés : Mission, Indiens, colonisation

Une longue description précise du Chaco, de ses missions et colonies est fournie. Il est indiqué que la mission de Cuevo fut fondée à partir de 1875, mais détruite par une insurrection indienne en 1880. Le document s'intéresse surtout aux tribus occupant le Chaco et à la colonisation de cette région.

* *Tribus du Chaco* :

- *Chiriguanos* : c'est la tribu la plus importante et celle occupant la plus vaste extension territoriale, de Yacuiba au nord de Santa Cruz, et de Tairiri à Saipuru. La conquête a débuté en 1609, aujourd'hui les 26 000 Chiriguanos sont tous convertis. L'auteur consigne leur hospitalité et leur sens de l'honneur.

- *Tapui* ou *Izoseños* : au total 2 000 personnes entre les divers groupes qui occupent les rives du rio Parapeti; ils ont été jadis les esclaves des Chiriguanos. Ce sont des gens paisibles qui vont travailler comme péons en Argentine.

- *Siracuas* ou *Empelotos* : ces Indiens vont nus et creusent des abris pour se reposer; ils fuient le contact et leur nombre est de 1 500 environ. Ils vivent dans les bois proches de l'Izozog où ils refusent la présence des étrangers qu'ils attaquent au besoin.

- *Yanaiguas* : ils vivent entre le rio Parapeti et Cuevo, sont peu nombreux et inoffensifs, et travaillent pour les Blancs, mais seulement pour de brèves périodes.

- *Cayugari* : leur zone d'habitat est en cours d'exploration dans la région du lac Picuigua. Ce sont des Indiens *bravos* qui doivent être approchés pacifiquement; l'implantation d'une mission pour "*les réduire en douceur*" est nécessaire.

- *Tobas* : cette tribu nombreuse est installée sur le rio Pilcomayo, mais ne passe pas sur la rive droite du fleuve occupée par les Noctenés ou Matacos. Des précautions sont indispensables dans les tractations à mener avec eux, à conduire avec fermeté mais courtoisie car il faut aussi "*payer leur travail*"; au cours de leur histoire, ils ont souvent razziaé les haciendas des Blancs.

- *Noctenés* ou *Matacos* : cette tribu importante, amie des Tobas, est installée sur la rive droite du Pilcomayo. Ces Indiens vagabondent jusqu'au rio Bermejo et leur langage est très différent de celui des autres groupes; ils volent le bétail des Blancs mais sont peu belliqueux.

- *Chorotis* : ils sont installés au sud-est du pays Tobas, sur la rive gauche du rio Pilcomayo. Très pacifiques, ils se font néanmoins respecter par leurs voisins; il serait nécessaire d'installer une mission chez eux qui serait "*plus efficace et économique que les fortins*".

- *Guisnais* : ils vivent pacifiquement sur la rive occidentale du rio Pilcomayo

en face des Indiens chorotis et au sud-est de la région occupée par les Matacos; beaucoup vont travailler en Argentine.

- *Tapietes* : ils occupent la même région que les Chorotis. C'est une tribu nombreuse qui occupe un territoire s'étendant jusqu'à la zone contestée avec le Paraguay. Ce peuple belliqueux attaque les fortins boliviens et argentins.

- *Colonisation* :

Yacuiba a été fondée en 1844 avec l'aide des Franciscains, mais détruite en 1888 et 1899 par des tremblements de terre.

La fondation de Nueva Ciudad, face au Paraguay est évoquée ainsi que celle de Colonia Alemana de Villa Montés, installée dans les locaux sécularisés de la mission et où 400 familles sont prévues.

Tarairi a été fondée en 1854, Machareti en 1869, pour fermer le passage aux Huacayenos. Carandaiti a été fondée en 1875, après la guerre contre les rebelles huacayenos. San Francisco del Parapiti Grande a été fondé en 1909. Charagua a bénéficié d'un important essor agricole dû à des étrangers, Français et Italiens, qui y ont pratiqué la culture de la vigne. Saipuru a été fondée en 1787 par le gouverneur Viedma, Abapo en 1771 et Cabezas en 1772.

NINO, Bernardino de, 1918 - *Misiones Franciscanas del Collegio de Propadanda Fide de Potosi*. Tip. Marinoni, La Paz, 314 p. (BFT)

Mots-clés : Mission

Dans une première partie, cet ouvrage très riche dresse, après un historique de la présence missionnaire, un inventaire de la situation de l'ensemble des missions pendant du Collège, c'est-à-dire celles du Chaco. La seconde partie traite de problèmes plus généraux, mais riches d'intérêts : inventaires des biens propres aux missions, cheptel, correspondances officielles, etc. Un long passage aborde le problème de la sécularisation des 3 missions de la province de Cordillera ou pays Chiriguano, alors en cours. Refaisant un historique, l'auteur constate que bien que réorganisées en 1871, ces missions durent être abandonnées en 1880 "*à cause de la persécution que leur donnèrent leurs voisins et frontaliers blancs et chrétiens qui voyaient dans le père missionnaire un obstacle à leurs instincts oppressifs*". Il devait en résulter, écrit sans ambages le père, "*la mise en esclavage des Indiens qui ne pouvait être légale*".

L'auteur analyse la crise provoquée au sein des missions par la politique de sécularisation imposée par le pouvoir central de La Paz, à partir de 1905, et présente des réactions de la presse écrite de l'époque.

NORDENSKJÖLD, Erland, 1903 - Viaje en la región limitrofe entre Bolivia y Argentina (traduit de l'anglais à partir d'un texte publié dans *The Geographical Journal*). *Boletín de la Oficina Nacional de Inmigración*, n° 31-32-33, pp. 361-364. (CPSR)

Mots-clés : Ethnologie

La domination inca a atteint les limites du Chaco, fait confirmé par la découverte de tombes et d'habitations aux limites de cette région qui a été explorée par Weddel, J. Crevaux, Lorenz, Hieronimus, Brachebuch et Borelli.

Des collections zoologiques et anthropologiques ont été réunies par l'auteur.

NORDENSKJÖLD, Erland, 1929 - *Analyse ethno-géographique de la culture matérielle de deux tribus indiennes du Grand Chaco* (traduit de l'anglais). Editions Genêt, Paris, 308 p. (BNS)

Mots-clés : Cartographie, géographie culturelle

Cette analyse de géographie culturelle repose sur les emprunts réalisés par les groupes choroti et ashkluslay. Elle est extensible à d'autres groupes comme les Tobas, Matacos et Tapietes installés aussi dans le Chaco, près du cours du rio Pilcomayo. La méthode suivie, celle du comparativisme des technologies traditionnelles, évoque celle de l'ethnologue allemand Léo Frobenius ("*Histoire des civilisations africaines*" publiée en 1907), qui ne manque pas d'intérêt, même si ses constats doivent être interprétés avec prudence.

Les conclusions de l'auteur indiquent, pour les groupes étudiés, la faible importance de l'agriculture au profit d'un mode de vie de chasseur-collecteur et signalent le côté rudimentaire de leur culture matérielle. 43 cartes accompagnent ce texte et permettent d'identifier les divers types de relations géographiques qui ont prévalu pour les populations du Chaco.

OLMOS, L., 1929 - *El Chaco. Disertaciones...* Editorial Boliviana, La Paz, 154 p. + cartes. (BUMSA)

Mots-clés : Géographie physique, voie de communication, Indiens *bravos*, frontière

Cet officier bolivien apporte une série d'informations dans des domaines variés comme la géographie, la zoologie, la botanique, l'ethnographie, la géologie ou la colonisation de cette région. Il donne une description détaillée du réseau hydrographique et des types de climat, de flore et de relief. Les voies de communication et des itinéraires du Chaco, notamment vers les fortins sont décrits. Il rappelle la bataille de Cuyuruqui en 1892 qui a marqué la fin des grands soulèvements des Chiriguano, après l'incendie de Cuevo et de Santa Rosa par 5 000 Indiens. Il dresse un état des tribus : seuls les Guarayos restent isolés et hostiles. Il présente une analyse de la région pétrolière à l'époque. La colonisation, pour l'auteur, doit viser à l'approvisionnement des garnisons constituées d'anciens militaires installés comme colons. Il fait état de

l'invasion d'une centaine de soldats argentins en 1889 qui ont délogé la garnison du fort de Tartagal, créé en 1867.

PADILLA, F., 1887 - *El Pilcomayo*. Imp. El Trabajo, Tarija, 94 p. (BFT)

Mots-clés : Colonisation, démographie, voie de communication, mission

A partir de documents anciens, les possibilités de navigation du rio Pilcomayo sont étudiées et des mesures proposées visant à la colonisation du Chaco ainsi qu'un règlement pour les nouvelles colonies. Les journaux de voyage du père Patiño en 1721 et du père Gianneli en 1875 attestent des possibilités de navigation du rio Pilcomayo, et référence est faite à Thouar. L'auteur propose une navigation de petits vapeurs sur le rio Pilcomayo, entre Crevaux et Thouar. Seule l'immigration étrangère permettrait de peupler le Chaco, aussi produit-il un plan de colonisation étrangère.

La colonie Crevaux a le coût de vie le plus cher de Bolivie. Le dénuement des services publics y est complet car la piste n'existe pas sur 30 lieues. Néanmoins, le poste a une grande valeur stratégique même s'il a manqué d'une politique ferme de colonisation. Le rôle colonisateur du génie civil de la garnison est regretté car il aurait permis de multiplier la population. Il est noté, en 1883, la déception de Thouar devant la paralysie de la colonie. Sur l'itinéraire de Caiza à Tonono, soit 18 lieues, habitent près de 2 000 chrétiens, agriculteurs et éleveurs, formant le cordon le plus peuplé de la province du Gran Chaco. L'auteur recommande de créer, à Piquirenda, une colonie Thouar en reconnaissance et par gratitude nationale à l'explorateur français. Cette zone, point central du Chaco, offre d'immenses et fertiles prairies et des bois riches en essences de construction. Situé à 65 lieues d'Asuncion, ce secteur est appelé à un avenir prometteur.

Un tableau des tribus indiennes par région indiquant leurs populations respectives et un tableau de l'état des missions en 1882-83 sont joints. Un hommage est rendu à l'œuvre missionnaire d'évangélisation et de civilisation des naturels et l'incapacité de La Paz à définir et appliquer une politique officielle dans le Chaco est déplorée. Un modèle de règlement de colonisation est proposé.

PAGE, Th.J., 1859 - *La Plata, the Argentine confederation and Paraguay*. Harper & Brothers, New York, 632 p. + carte. (CPJCR)

Mots-clés : Exploration, frontière, voie de communication, mission

Ce récit est celui de la première exploration hydrologique des bassins des grands fleuves de La Plata et du Parana, au milieu du XIX^e siècle. Cette reconnaissance a été conduite avec le "*Water Wich*" de la marine des Etats Unis, aux ordres du commandant Page, un officier de marine de grande culture. Malgré son titre, le récit déborde quelque peu des limites géographiques indiquées et touche le Chili aussi bien que le sud de la Bolivie. Il donne de précieuses informations sur la situation et les problèmes de l'époque. Cette exploration est aussi un des premiers signes des intérêts économique et politique que commençait à porter le gouvernement de Washington

vers l'Amérique Latine. Implicitement, elle pose les termes du problème diplomatique propre à l'utilisation des grands fleuves intérieurs sud-américains comme voies internationales de transport. Cette question devait rencontrer l'intérêt de la France et du Royaume-Uni, mais provoquer en réaction l'opposition résolue du Brésil⁴⁷, de l'Argentine et du Paraguay.

Page note que le rio Apa a été longtemps considéré comme la frontière nord du Brésil avec le Paraguay, aussi a-t-il été une source de contentieux car Asuncion réclamait sa souveraineté jusqu'à Bahia Blanca.

L'expédition passe à Fort Bourbon (Olimpo), ouvrage construit en 1798 par l'Espagne afin de couper court aux avancées portugaises. Il avait été occupé en 1822 par Francia, puis évacué en 1850 et re-occupé en 1856, après la reprise du trafic brésilien sur le cours d'eau. Page rappelle le décret de Belzu de 1853, ouvrant ce port librement au trafic international : pour lui, la Bolivie revendique cette position avec plus de droits que le Paraguay. Il explore la lagune de Bahia Negra qui paraît être la sortie du rio Otuquis, permettant peut-être une entrée directe en Bolivie du sud. Mais ce cours d'eau est obstrué par des plantes et des arbres, aussi Page a-t-il dû en abandonner la remontée. Il cite la concession Oliden de 1832 et M. Bach⁴⁸, son gérant. Il visite Coimbra, au Brésil, où l'expédition reçoit un excellent accueil. Le Chaco voisin est peuplé d'Indiens guaycurus qui n'ont eu aucune relation, sauf d'hostilité avec les Paraguayens. Au contraire, le Brésil a depuis toujours une politique conciliante qui lui donne la possibilité d'utiliser ces Indiens comme supplétifs en cas de conflit. Page note la parfaite exactitude des cartes d'Azara⁴⁹, l'explorateur de la région. Cet avis est donc en contradiction avec les affirmations des négociateurs paraguayens leur déniaient une bonne précision lors des pourparlers avec la Bolivie, à partir de 1920...

À pied, Page a visité, à partir de la côte du Chili, le sud bolivien et Tarija, dont il relate l'histoire de la mission. Il produit un état, obtenu du père Comajungosa, des missions, de leurs populations en 1799, avec les effectifs de bétail, soit 16 576 habitants et 23 183 bovins.

PAZ, Luis, 1915 - De Tarija à La Asuncion. In : *Cuestiones Politicas y Sociales*. Escuela Tipografica Salesiana, Sucre, pp. 1-60. (BNS)

Mots-clés : Mission

Cet article analyse de façon caustique l'ouvrage de D. Campos "*De Tarija à la Asunción*". Le principal grief fait repose sur l'attitude anti-missionnaire des écrits de Campos : "*les civilisés, les chrétiens, nous les (les Indiens) avons mis dans une situation désespérée et fausse dont ils ne peuvent sortir*" comme sur ses attaques excessives contre Thourar. L'auteur fait aussi part des critiques soulevées par la nomination de Campos comme chef de la mission d'exploration compte tenu de ses idées religieuses libérales.

47 - Pour le Brésil, accepter l'entrée de navires étrangers sur ses grands fleuves, avec l'impossibilité de contrôler dans les vastes régions presque vierges de présence officielle leurs activités, était un abandon périlleux de souveraineté porteur de risques potentiels de colonisation imposée.

48 - Bach, M., 1842..

49 - Azara, F., 1837.

PIFARRE, F., 1989 - *Los Guaranis-Chiriguano. Historia de un pueblo*. CIPCA, La Paz, 542 p. (BUSC)

Mots-clés : Indiens *bravos*, économie, colonisation

Cette recherche constitue une somme complète et bien documentée, nourrie aussi par un contact de 17 ans de cet historien jésuite avec les descendants des "terribles chiriguanos".

L'auteur procède à un bilan historique de la rencontre des Chiriguanos avec les Espagnols au cours des siècles coloniaux, puis de la lutte devenue désespérée, à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, de cette nation indienne qui s'est engagée dans la défense de son espace vital inexorablement approprié par les colons boliviens. Un tableau précis, basé sur les sources premières et illustré par une cartographie d'époque, permet de suivre les phases du délitage du bastion chiriguano, les progrès de la présence missionnaire et les avancées régionales de la colonisation. L'accent est mis sur l'évolution du contexte démographique et des caractères sociologiques propres au milieu chiriguano qui expliquent, à partir de 1850, son déclin irrémédiable. L'évolution contemporaine des Chiriguanos, peu connue encore, est abordée. La cartographie, souvent originale fournie en annexe, éclaire le texte.

PINCKERT JUSTINIANO, Guillermo, 1978 - *La Guerra Chiriguana*. Imp. Los Huerfanos, Santa Cruz, 142 p. (BUSC)

Mots-clés : Indiens *bravos*, fortin

Cet ancien président de la Société d'Etudes Historiques et Géographiques de Santa Cruz présente un tableau classique des luttes qui s'engagèrent entre Espagnols et Chiriguanos. Un index onomastique intéressant est joint.

PLACIDO MOLINA, M., 1939 - La cuestion boliviano-Paraguaya y el fuerte "Borbon" u "Olimpo". Monografia. *Boletin de la Sociedad de Geografia de Sucre*, n° 347-349. (BNS)

Mots-clés : Frontière

L'Espagne avait conçu l'ouvrage fortifié de Fort Bourbon, contrôlant le cours du rio Paraguay, comme devant donner la réplique aux *presidios* portugais de Coimbra, Albuquerque, et Fort Principe de Beira. Le site a été retenu en fonction des risques d'inondation du rio Paraguay. Or, "c'est le trésor royal et non la pauvre province du Paraguay qui débloqua les fonds nécessaires", précise l'auteur qui a présent en mémoire le conflit qui vient de s'achever avec le Paraguay. En 1803, le fort était abandonné, selon le *Guia de forasteros*.

PONTE, J.E., 1929 - Bolivia's titles to the Chaco Region appear to be unquestionable. *Bolivia*, New York, vol. II, n° 4, pp. 6-11. (CPV)

Mots-clés : Frontière, cartographie, colonisation

Consul des Etats-Unis à La Paz durant dix ans, l'auteur appuie sa démonstration de l'appartenance du Chaco à la Bolivie en produisant un extrait du texte dit de la Charte Royale du 17 décembre 1743. Ce document conférait aux autorités civiles et religieuses de Santa Cruz, le privilège de prélever une taxe sur les Indiens du Chaco pour l'essor de l'évangélisation. Il s'appuie aussi sur des auteurs, tel Azara, pour confirmer l'absence de souveraineté du Paraguay sur le Chaco : "*Les frontières du Paraguay à l'ouest sont celles du fleuve du même nom, et il n'a pas de possession dans le Chaco*", et ses commentaires reposent sur la carte du même explorateur.

Il est évoqué, autre argument plus moderne, la carte du Paraguay de 1873⁵⁰ du colonel F. Wienes de Morgenstern, réalisée à partir d'un travail de terrain mené de 1846 à 1858. A cette époque le Chaco paraguayen "*occupé*" se réduisait à l'embouchure du rio Pilcomayo avec le rio Paraguay; de même, la région comprise entre Villa-Hayes et Bahia Negra était vierge d'occupation. L'auteur fait état des embûches mises par Asuncion aux efforts de Suarez Arana pour construire une route du rio Paraguay à Sucre, et l'occupation, en 1888, de Puerto Pacheco par la marine paraguayenne. Cet acte faisait suite au décret de 1887, par lequel Asuncion étendait sa souveraineté jusqu'à la Bahia Negra. Enfin, en 1904, le département des Ingénieurs d'Asuncion a publié une carte attribuant au Chaco paraguayen 300 000 km² de superficie.

Proceedings of the Commission of inquiry and conciliation Bolivia-Paraguay.

The Sun Book, Baltimore, 1929, 1210 p. + cartes. (CPJCR)

Mots-clés : Histoire, frontière, colonisation

Ce gros ouvrage consigne la documentation des débats de ce qu'on pourrait appeler la réunion de la dernière chance à propos du Chaco, tenue entre Boliviens et Paraguayens, après l'incident du fort Vanguardia occupé par le Paraguay en 1928. Le contenu de cette recension reproduit d'abord les minutes des séances plénières, de mars à septembre 1929, puis les documents et preuves apportés par les partis en présence, par exemple la description de la Nouvelle Province d'Otuquis ou Concession Oliden, l'occupation de Puerto Pacheco ou une carte de localisation du fort Vanguardia. Un tableau recense les noms des propriétaires (avec les superficies et lieux dits d'implantation) ayant reçu des concessions foncières du Paraguay de 1897 à 1908. Nous avons calculé que quelque 1 400 000 ha ont été ainsi attribués. Mais aucun document comparable de ce type n'a été produit du côté bolivien. Un document annexe indique que, dès 1885, des lots de colonisation ont été vendus. En annexe, 9 cartes sont jointes; elles sont générales et issues de l'époque coloniale, aussi n'apportent-elles pas d'informations contemporaines sur l'occupation du Chaco.

50 - Nous avons vu cette carte à La Casa de la Independencia, à Asuncion et adhérons à l'avis de Pontes.

PRUDENCIO, J.F., 1927 - *El fracaso de la obra colonizadora en Bolivia. La cuestion del Chaco*. Imp. Bolivar, Sucre, 24 p.

Mots-clés : Colonisation, voie de communication, main-d'œuvre

L'échec du développement de la colonisation agricole est à l'origine d'une dépendance alimentaire de la Bolivie croissante depuis 1848. Un paradoxe est relevé avec l'existence d'une migration de travail de 90 000 Boliviens en Argentine et au Chili alors que les bras manquent localement pour l'agriculture. Aussi les régions de Tarija, Santa Cruz et Cochabamba se dépeuplent-elles de leurs actifs. L'auteur plaide pour une étude des 27 millions ha réservés à la colonisation en 1905 par le décret du président Montés⁵¹. Mesure des lots, prix de vente et fixation des conditions de mise en valeur, appel à des colons boliviens et étrangers, sont les mesures préconisées pour relancer la politique de colonisation.

Cette dernière doit être confiée aux militaires qui seuls ont pu obtenir des succès. Il demande enfin, pour faciliter le développement de l'Altiplano, la suppression de la propriété collective des *ayllus*, mais n'évoque pas les grands domaines...

RAMOS VERGARA, Julio E., 1906-1907 - *Sierras de Bolivia o sea un viaje al pais de la goma*. S.e., Santiago de Chile. (CDNL)

Mots-clés : Colonisation, voie de communication, ethnie, démographie

Cet ouvrage de compilation cite les échecs des divers projets de colonisation du Chaco.

Le Grand Chaco a une superficie de 600 000 km² et une population de 50 000 âmes. En 1863 l'Argentine chargeait l'Américain Bliss d'une exploration qui devait permettre d'améliorer la connaissance des groupes indiens. Trois divisions géographiques partagent le Chaco :

- *Chaco septentrional* : son exploration et celle du rio Pilcomayo ont été commencées par les Jésuites, afin de faire communiquer les missions du Paraguay avec celles de Tarija et Chiquitos.

- *Chaco central* : le rio Bermejo naît près du rio Pilcomayo dans la province de Tarija, et se jette dans le rio Paraguay, à hauteur de l'ancienne forteresse de Huimaita. Il est navigable sur 200 lieues jusqu'à Oran. Les rives de ce cours d'eau sont peuplées de nombreuses tribus qui y vivent de la pêche et de la chasse. Adrian Cornejo a été le premier navigateur du rio Bermejo. En 1826 s'était formé à Buenos Aires une compagnie pour ouvrir le rio Bermejo à la navigation, mais elle devait se heurter aux Indiens dès sa première reconnaissance. En 1855 une société de Salta, dirigée par l'Américain Cheney Hickman, commanditait un convoi qui devait descendre le rio Bermejo en 70 jours, sans rencontrer d'hostilité. Par contre, en 1857, une expédition de Basques était détruite par les Guaycurus. En 1863 J.M. Arce et son frère D. Aniceto descendaient le Bermejo pour le compte du gouvernement de La Paz, jusqu'à Corrientes, au Paraguay. L'objectif était de négocier avec Lopez, président du Paraguay, la libre navigation des rios Pilcomayo et Bermejo; mais l'expédition devait

51 - Montès, 1905.

se heurter aux attaques des Indiens. Lopez devait refuser ces propositions, puis commander deux canonnières à vapeur en Europe, pour verrouiller ces cours d'eau à la navigation étrangère...

Le Chaco central a été cédé par le Paraguay à l'Argentine, après la guerre de la Triple Alliance, bien que la Bolivie y ait maintenu des revendications imprécises. L'explorateur Mena, en 1764, donnait une population de 100 000 Indiens, mais le père Lozano, s'il vante la fertilité de la région, ne l'estime qu'à 63 000 âmes et Martin de Moussy à 40 000.

D'Orbigny a consigné la difficulté séculaire de la pénétration du Chaco, et l'absence d'informations sur ses habitants. Aussi, seule l'action des gouvernements intéressés peut permettre la colonisation car, comme note Weddel⁵², elle est réalisable "*les difficultés de colonisation étant plus apparentes que réelles*".

- *Chaco boréal* : l'auteur ne l'évoque pas.

RIVAS, Andrés, 1881 - *Espedición al gran Chaco de Bolivia en 1864*. S.e., Santiago de Chile, 34 p. (BFT)

Mots-clés : Exploration, colonisation, frontière, Indiens *bravos*

Il s'agit du récit de l'expédition faite en 1864 par le colonel bolivien A. Rivas, avec l'objectif d'étudier les possibilités de colonisation et d'établir une route vers le Paraguay. Un avis reçu par le gouvernement de La Paz de son chargé d'affaires à Asuncion, annonçait une expédition militaire argentine partant d'Oran et se proposant d'atteindre les rios Bermejo et Pilcomayo. Elle visait à installer la souveraineté de ce pays sur ces régions laissées, par négligence, à l'abandon. La Bolivie, entendant réaffirmer sa présence et prospector les richesses existantes, forme une colonne militaire de 50 fusils et un canon. L'expédition allait faire route jusqu'à Carapari, à 60 lieues de Tarija, province de Salinas. Les habitants du Chaco furent effrayés par cette expédition qui leur rappelait celle de Magariños en 1845 et ses réquisitions de vivres et de corvées. La population souffrait aussi des attaques indiennes, à la frontière de Caiza et Carapari, sur les *estancias* d'élevage. L'aide du père J. Gianneli est saluée. Le départ de la mission d'exploration ayant été décidé, on procéda à une levée de vivres et de viande auprès des colons qui fut satisfaite avec bonne volonté.

Un des projets était d'installer un fort sur les rives du rio Pilcomayo, au centre du territoire de la tribu des Tobas. Sur ce, devait survenir l'annonce d'une razzia des Matacos et de l'envoi d'une troupe à partir d'Oran, en Argentine, à leurs troussees. L'auteur note les accaparements de terres réalisés par des colons frontaliers et les enlèvements d'enfants ou d'adultes indiens, pour les vendre comme esclaves. Ces pratiques sont la source d'une hostilité tenace contre les Blancs, bien qu'elles soient prohibées. Tobas et Noctenès vivaient alors ensemble en nomadisant. La mission d'exploration fut d'abord bien accueillie; ensuite les tribus lui devinrent hostiles, et un renfort de 30 hommes dut être dépêché. L'expédition devait revenir sans problème tandis qu'une garnison de 15 hommes occupait le nouveau fort qui avait été construit. Elle avait duré six mois.

52 - Ch. Weddel fut un explorateur et auteur connu (*Pérou-Bolivie, 1876 / 1877*); il assura aussi les fonctions de consul de France à La Paz.

Pour l'auteur, l'attitude de l'Argentine dans cette affaire du Chaco traduit son désir de domination de la région. Si le rio Bermejo est, pour lui au moins, la frontière avec la Bolivie, l'Argentine, en 1853, en avait chassé une colonie qui y prospérait fondée par I. Roca, un Bolivien, sur la rive gauche bolivienne. Aussi regrette-t-il qu'avec la prise de pouvoir de Melgarejo ait été abandonné le projet d'y installer une garnison de 200 fusiliers, accompagnée de pensionnés militaires qui seraient devenus des colons prospères. Il en a résulté le déclin de la colonie de Bella Esperanza et sa ruine. Sous le gouvernement Melgarejo s'était formée, avec des notables de Tarija, la société "Porvenir del Oriente". Le but était, avec des actionnaires et une subvention de l'Etat, de lotir des terres de colonisation et d'explorer la région frontière. Une colonne d'exploration dirigée par S. Cainzo et le colonel M. Estensoro devait être formée. Mais, au-delà de Bella Esperanza, elle devait se heurter à une forte résistance des Indiens et devait, faute de soutien, revenir à sa base. Aussi, ce projet de colonisation resta-t-il sans suite.

ROUX, J.C., 1997 - Thouar, el explorador del Chaco : las tribulaciones de un geógrafo improvisado en America del Sur. In : THOUAR, A. - *A través del Gran Chaco*. Los Amigos del Libro, La Paz, pp. 13-37.

Mots-clés : Bibliographie

Cette présentation de l'ouvrage, traduit du français, de A. Thouar situe dans son contexte de l'époque, le périple de l'expédition de D. Campos transformée en "*expédition Thouar*" par le sens très médiatique de l'explorateur français (Voir notre analyse à Campos et Thouar sur cette exploration). Elle propose aussi une bibliographie commentée des œuvres de Thouar ou concernant cet explorateur et des sources premières (carnets de route et notes de terrain, correspondances) se rapportant à ses entreprises conduites en Bolivie.

SAIGNES, Thierry, 1990 - *Ava y Karai. Ensayos sobre la frontera chiriguano (siglos XVI-XX)*. Librería Hisbol, La Paz, 272 p. + cartes. (BFT)

Mots-clés : Frontière, identité ethnique, mission, commerce, main-d'œuvre

L'auteur considère que "*les Chiriguanos constituaient un groupe sans territoire propre ni identité homogène, mais étaient des migrants métis ayant atteint le pied des Andes*". Relevant de la sociologie des "*sociétés sans Etat*" ce peuple présente une exception en Amérique du Sud. La seule armature sociale l'unissant était, en effet, la guerre inter-tribale; or ce système a été exacerbé par les avancées des Espagnols durant 328 ans. Aussi ne peut-on qu'être étonné par les silences des sources locales. Le paradoxe présenté par les Chiriguanos est basé sur les points suivants :

- Une identité métisse qui dépasse le fonds ethnique guarani. En effet, il y a eu une intégration entre populations d'origine tupi-guarani et un fonds majoritaire arawak (ou guano y chanté). Ce groupe "*de volonté libertaire*" combinait aussi les apports extérieurs andins, ceux provenant du Chaco ou ceux européens. Les Chanté, d'origine arawak, vivaient aux pieds des Andes, puis de petits groupes chiriguanos les ont dominés.

- Une société basée sur la guerre qui donnait des esclaves et des femmes, car la cohésion naissait d'une opposition entre groupes et se focalisait sur les ennemis extérieurs.

- Une société politique, égalitaire en apparence, mais caractérisée par des valeurs hiérarchiques très marquées, des catégories sociales de rang (nobles, guerriers, métis, captifs, esclaves), la superbe des chefs qui valorisaient la distance sociale⁵³ et imitaient les coutumes espagnoles.

- Une culture frontalière "*sous surveillance*", marquée par la rencontre sur les confins coloniaux d'Indiens, métis, créoles, esclaves noirs en fuite et d'aventuriers cherchant un refuge. Si le Chaco est resté, jusqu'à la fin du siècle passé, un bastion indigène libre "*de la terre intérieure*", la cordillère est devenue un piège ethnique formant un réduit. Mais celui-ci a été grignoté inexorablement par l'avancée de la frontière agricole des colons.

- Une religion sans dieux qui est notée par de nombreux missionnaires.

Du sud de Santa Cruz au nord, de Tomina à l'ouest, et de Tarija au sud, la frontière espagnole encerclait le territoire Chiriguano. L'échec des tentatives coloniales pour forcer le réduit Chiriguano a entraîné l'arrivée des missionnaires. Ils recevront le soin de pacifier les Indiens et d'assurer la lente constitution d'une frange pionnière créole; celle-ci devait exercer une pression de plus en plus marquée dans le temps sur le milieu des Indiens *bravos*. Cette situation d'affrontement n'excluait pas des échanges économiques développés; ainsi les Chiriguanos vendaient des esclaves aux colons des vallées andines et de Charcas, ce qui stimulait les guerres intestines. Pour les autres groupes, sans accès à cet échange, les missions ont fourni les biens matériels nécessaires. L'auteur souligne le rôle et l'importance du métissage entre Indiens et Espagnols. En 1813, les missions atteignaient une population de 24 000 personnes : ce fut leur apogée. Les propriétaires des grandes haciendas, à partir de l'époque républicaine, vont s'opposer à ces enclaves qui leur prenaient, disaient-ils, la main-d'œuvre locale et préservaient de vastes espaces de prairies. L'histoire de la rencontre des colons et des Chiriguanos est donc un conflit "*de la vache et du maïs*".

SANABRIA FERNANDEZ, Hernando, 1958 - *En busca del Eldorado. La colonización del Oriente boliviano por los Cruceños*. Universidad R.G. Moreno, imprimé en Argentine, 366 p. (BUSEC)

Mots-clés : Fortin, pacification

Les Chiriguanos, ou Guaranis de l'Ouest, sont restés des peuples irréductibles. La fondation, en 1787, du fort de Saipuru marque une étape pour la pénétration espagnole dans la Chiriguania qui s'était jusqu'alors limitée à quelques expéditions. Les conditions offertes par ce nouveau poste vont favoriser l'essor de l'élevage et la formation d'une petite migration colonisatrice à partir de Santa Cruz. Le fort de San Miguel de Menbiray, sur la rive droite du rio Parapeti, proche de Camiri, fut créé pour protéger les missions. Le soulèvement indien de 1799 donna lieu à une répression qui permit d'atteindre le rio Pilcomayo et d'assurer la création du fort de Pirití.

53 - Une situation identique a été analysée aussi pour les sociétés océaniques par Marshall Salins...

A l'indépendance, les missionnaires espagnols furent expulsés et la Chiriguania abandonnée car il y avait un état de guerre civile entre les Blancs sur les marges de la région. En 1828, les missions furent rétablies avec le retour des Franciscains de Tarija et la colonisation reprit en 1836, à partir de Santa Cruz. Le préfet Rivas⁵⁴ mena une expédition au sud du rio Grande chez des Indiens insoumis et les postes de Yanacocha, puis de Gutiérrez furent fondés.

Lagunillas fut créée en 1857, mais la guerre chiriguana de 1874 éclata à Guacaya : elle embrasa les secteurs de Cuevo et Ibo jusqu'au rio Pilcomayo. La répression fut très dure de la part de la Garde Nationale avec, entre autres, le massacre de Caipipendi qui entraîna l'occupation des terres des tribus par les colons. Numbicte et les forts Bolivar et Sucre furent fondés en 1876. En 1877, éclata une nouvelle révolte des Tobas, puis, en 1891, un nouveau soulèvement général; le dernier fut réprimé en 1892 lors de la bataille de Cuyuruqui.

SEIFERELD, M.A., 1983 - *Economía y Petróleo durante la guerra del Chaco*. Edition El Lector, Asuncion, 534 p. (CPJCR)

Mots-clés : Colonisation, économie, fortin, Indiens *bravos*

En 1932 la Bolivie comprenait 75 % d'Indiens, aux groupes ethniques désunis et autant d'analphabètes; 95 % de la population, par ailleurs, ne parlait pas correctement espagnol. Aussi 38 282 votants seulement participèrent-ils aux élections présidentielles de 1931, car seuls les électeurs sachant lire et écrire, soit 5 % des adultes, pouvaient voter...

Une vente secrète aux Américains de concessions pétrolières, pour une superficie de 3 millions ha, et avec une fiscalité de complaisance eut lieu. En 1920 commença le passage de l'économie bolivienne dans la dépendance des Etats-Unis. Par le biais de nombreux emprunts et de leurs garanties, la Banque de la Nation bolivienne passa en fait sous la coupe de l'extérieur.

Selon un compte-rendu de 1931 du ministre de la Guerre bolivien, le général Lanza, il y avait manque de moyens et impréparation de la zone frontière du Chaco à un conflit. Il constatait aussi que la priorité devait être apportée à "*l'exploration de l'immense zone déserte disputée avec le Paraguay*" comme à la colonisation de la région, donc d'abord à son ouverture à la circulation. A partir de 1904, sous la présidence d'Ismaël Montés, la Bolivie se décida à avancer militairement à l'intérieur du Chaco en entreprenant la création de fortins abritant de petites colonies agricoles. De 1905 à 1907, le contrôle bolivien passa de 21° à 24° de latitude Sud, et on envisagea même d'atteindre 25°, c'est-à-dire la confluence des rios Pilcomayo et Paraguay à la hauteur d'Asuncion. L'arrivée au pouvoir du président B. Saavedra, en 1920, accéléra le processus belliqueux car il était partisan d'atteindre le rio Paraguay par l'occupation du Chaco central. En même temps le Paraguay pratiquait une politique d'avancée à l'aide de fortins qui rendait, à terme inévitables des affrontements de terrain. De plus, la pacification des tribus restait inachevée; ainsi en 1931 le plan de pénétration du Chaco du général Osorio notait que le fortin paraguayen Falcon avait été attaqué et presque emporté par les Indiens chulupis. Le peuplement civil, sous protection

54 - Rivas, A., 1881.

militaire pouvait être assuré, pensait-on, par les colons de l'Izozog et du Chaco bolivien toujours en quête de nouveaux pâturages.

L'auteur dénonce la politique d'attribution d'immenses concessions foncières restées à l'abandon par méconnaissance des réalités agricoles et esprit de spéculation. En 1932, un tiers des revenus du Paraguay provenait du Chaco qui possédait 50 % du bétail du pays et une importante exportation de tanin. De grandes sociétés étrangères (Casado, un Espagnol détenait 110 000 km² de propriétés !) y disposaient de vastes exploitations et Argentins, Nord-Américains ou Anglais y avaient acheté de nombreuses concessions. Cette situation faite d'intérêts croisés explique le soutien argentin à Asuncion. Au contraire, le Chaco bolivien restait en friche, ainsi que le déploraient nombre d'auteurs nationaux. L'existence de gisements pétroliers dans le Chaco était une réalité connue depuis 1867, date de l'attribution du premier permis d'exploitation par Melgarejo à des Allemands. A partir de 1916-1920, des sociétés chiliennes et anglaises reçurent des permis, puis des groupes américains, dont la Standard Oil. Cette compagnie ne devait pas remplir ses promesses fiscales car elle expédiait clandestinement une partie de sa production locale en Argentine...

SOCIEDAD PROGRESISTA DE BOLIVIA, 1874 - *Empresa de navegación a vapor, caminos, carreteras, colonización ganadería*. Imp. Pedro España, Sucre, 24 p. (CDNL)

Mots-clés : Voie de communication

Présentation des projets d'installation d'un port sur le rio Paraguay et d'un chemin jusqu'à Santa Cruz.

STAUDT (Casa), 1912 - *Las industrias del Gran Chaco y la empresa colonizadora Staudt y compañía*. Imprimerie A. Leon, Tarija, 54 p. (BFT)

Mots-clés : Colonisation, main-d'œuvre

Ce texte présente une société de colonisation allemande fortement implantée en Amérique du Sud. En 1905, elle a obtenu du gouvernement bolivien 400 lieues² (environ 1 120 000 ha⁵⁵) de concession foncière dans le Chaco. Elle s'attacha d'abord à faire pérenniser ses titres, selon la loi de 1907. L'ingénieur Hermann⁵⁶ procéda aux délimitations nécessaires, ce qui lui valut quelques attaques de la part de colons de la région. Or, il est bien connu, dit le texte, que la colonisation du Chaco est restée routinière, sans progrès réels depuis des siècles. Une description de la végétation du Chaco et des plantes agricoles est donnée. Le texte note les incertitudes des productions agricoles car elles sont liées à un climat très variable. Les interdictions d'exportations de viande vers l'Argentine et le Chili ensuite, par le biais de fortes taxes de sortie, jugées abusives du fait de l'importance du cheptel local, constituent un autre handicap. Le mal de *cadera* qui attaque les chevaux est évoqué comme la forte mortalité des bovins, due aux serpents et aux plantes vénéneuses autant qu'à des épidémies passagères. Enfin, il est difficile de trouver des péons pour les soins du bétail.

55 - Notons que les chiffres varient sensiblement selon les auteurs quant à la superficie exacte... Lavadenz, le mieux informé écrit 720 000 ha...

56 - Hermann. G., 1906.

La société Staudt emploie 50 Blancs et 150 à 200 Chiriguano, Tobas et Matacos. Les résultats sont satisfaisants, surtout avec les Tobas, peu portés à la boisson au contraire des autres Indiens. La société s'efforce d'attirer des groupes d'Indiens restés plus sauvages, tels les Tapuis, Chorotis et Siracuas. Mais les exploitations sucrières argentines recrutent avec de forts salaires les Indiens, jusqu'aux rios Parapeti et Pilcomayo. Il en résulte chaque année le passage de milliers d'Indiens se rendant en Argentine où nombre d'entre eux s'installent définitivement. Les missions contribuent à cet exode en y envoyant des contingents de néophytes, ce qui représente une perte d'artisans formés pour la Bolivie. La société assure la construction d'un canal d'irrigation⁵⁷; son bétail atteint un chiffre de 2 000 têtes et il y a eu mise en place de terrains expérimentaux pour les cultures.

STORM, O., 1892 - *El Pilcomayo y el Chaco boréal. Viajes y exploraciones*. Cia de billetes de banco, Buenos Aires, 151 p. + carte. (BFT)

Mots-clés : Exploration, démographie, voie de communication

L'auteur reprend l'histoire des expéditions au Chaco jusqu'en 1890; il a participé à celle de Feilberg de 1884, forte de 63 hommes, avec 1 mitrailleuse et 4 embarcations.

Il critique les relevés de mesures de Thouar et son rapport imprécis, comme sa carte dressée à la boussole et l'affirmation de la navigabilité du Pilcomayo, faite à partir d'observations à terre. Cette expédition de 1885 fut commanditée par l'Argentine, avec Thouar comme scientifique et 24 soldats sous les ordres d'un capitaine. Le départ se fit de Fort Fotheringham. Un accrochage se produisit à El Dorado et fut suivi de la fuite des Indiens, estimés à un millier. A bord de canots, construits par leurs soins, les membres de l'expédition descendront en 18 jours le rio Pilcomayo, après un voyage pénible jusqu'à Obrage Gill. Thouar en a publié, dans divers rapports, les résultats, mais il apporte peu de nouveautés sauf "*quelques hypothèses confuses et des affirmations erronées*". Ainsi, il fait la moyenne des mesures de profondeur. Il se proposait, pour confirmer la possibilité d'une navigation régulière, de remonter le rio Pilcomayo en toute saison, de Lambare à San Francisco, mais le capitaine Rovirosa devait contredire ses assertions.

L'expédition de J. Page en 1890 devait tenter de remonter le rio Pilcomayo jusqu'en Bolivie, sur un navire construit par une société chargée de promouvoir la navigation sur ce cours d'eau. Un naturaliste, G. Kerr⁵⁸, accompagna l'expédition, qui devait prendre le mauvais bras du cours d'eau et se heurter à de dures difficultés de navigation. La mort de Page malade, puis du docteur, mirent fin à cette exploration malheureuse.

Storm avait reçu l'appui d'un ami, A. Busk, intéressé par l'ouverture du Chaco et du rio Paraguay à la colonisation et qui apportait un navire d'exploration à vapeur et à aubes. L'expédition partit d'Asuncion en janvier 1890, avec 22 personnes. Mais on enregistra rapidement des désertions de péons, puis le rio devint impossible à naviguer. Si un groupe partit chercher des vivres, il ne revint pas. Un autre groupe de

57 - L'impossibilité de mener à bien cette tâche, par suite du débit très irrégulier du rio Pilcomayo entraînera l'abandon de sa concession par la Société Staudt vers 1920...

58 - Kerr, G., 1892.

recherche, abandonnant le vapeur, visita les Esteros de Patiño larges de 8 km, puis arriva à Gil, et enfin à l'embouchure du río Pilcomayo. De notes sur l'hydrographie du río Pilcomayo sont données; il en ressort qu'il n'est pas navigable régulièrement pour le commerce; faute de tirant d'eau, toutes les expéditions ont échoué dans sa navigation.

L'auteur estime à 30 000 l'effectif des groupes indiens, mais ceux-ci sont en recul démographique, du fait des maladies et des répressions des Blancs. Les tribus du Chaco argentin sont réduites ou se sont réfugiées sur la frontière paraguayenne. L'expérience de la plantation de sucre Hardy and Co. montre que les Indiens peuvent, bien traités, devenir de bons employés...

Des notes botaniques et pédologiques accompagnent le texte.

SUSNIK, Branislava, 1968 - *Chiriguano*s. Tome 1 : Dimensiones etnosociales. Museo Etnografico Andrés Barbera, Asuncion, 269 p. (BUCC)

Mots-clés : Ethno-histoire

Etude ethno-historique d'une facture classique et riche en informations de terrain.

TERAN, Ignacio, 1899 - El Chaco Boliviano. Chapitre X : Datos meteorologicos. *Boletín de la Sociedad de Geografía de Sucre*, tome 2, n° 15, pp. 245-250. (BNS)

Mots-clés : Climatologie

Il s'agit de relevés de mesures réalisés dans des conditions difficiles, ainsi que le souligne l'auteur, membre de la Commission de délimitation Bolivie-Argentine. Les variations magnétiques, l'humidité, les indications barométriques et les températures sont abordées sommairement.

TERAN, D.I., 1902 - El Chaco Boliviano. Chapitre 3 : Las misiones. *Boletín de la Sociedad de Geografía de Sucre*, tome 2, n° 13, pp. 211-221. (BNS)

Mots-clés : Main-d'œuvre, foncier, colonisation

Ce membre de la Commission de délimitation note le refus d'un cacique de vendre un de ses enfants. Il dénonce ces pratiques courantes réalisées à grande échelle, propres aux Blancs et aux missionnaires, et qui utilisent au besoin la force ou la persuasion. Lors de réunions avec des membres des tribus tobas, chorotis, matacos, ceux-ci ont fait savoir qu'ils refusaient de se rapprocher des missions, même s'ils en recevaient une aide. Ils ont peur, en effet, du rapt de leurs enfants ou de l'enfermement de leurs filles et des mariages forcés organisés, selon eux, par les pères.

Le texte constate l'attachement des Indiens à la propriété de leurs terres. Seule la création de colonies agricoles permettrait de les mettre au travail, aussi l'auteur propose un projet d'organisation administrative de la colonisation foncière. Il dénonce l'inutilité de la colonie Crevaux en tant que verrou contre les attaques indiennes.

THOUAR, Emile Arthur, 1884 - *Comptes rendus de la Société de Géographie de Paris*, Séance du 7 Novembre, pp. 435-437 et p. 495.

Mots-clés : Critique

Thouar, par lettre à la Société, s'étonne des propos d'un Français, Mr. Mano qui, à l'encontre de sa propre expérience, estime que le "*voyage au Pilcomayo est relativement facile et a été fait avant et après moi*". Thouar demande pour quelles raisons le récit de ce voyage n'a pas été publié et donne un tableau très fragmentaire des "*entrées dans le Chaco*".

THOUAR, A., 1888 - *Al publico*. Imp. la Industria, Sucre, 12 p. (CDNL)

Mots-clés : Exploration, voie de communication

Ce texte a été écrit avant le départ de Thouar de Bolivie, après sa seconde expédition⁵⁹. Remerciant les autorités, Thouar reconnaît qu'il n'a atteint qu'une partie seulement de ses objectifs. Il dénonce le rôle donné par M. Suarez Arana dans son bulletin à son fils Christian "*jeune et imberbe de 20 ans*" qui aurait réussi là où l'explorateur a échoué. Il consigne, comme justification de ses dires, le refus de M. Suarez de participer à une conférence explicative. Pour Thouar, il résulte des conversations tenues au ministère qu'il y avait des partisans pour que son expédition passe par Lagunillas et l'Izozog, et d'autres pour qu'elle emprunte la route de Machareti. La première route a été retenue du fait des affirmations de Suarez Arana disant que seules 3 lieues manquaient pour achever la piste. La colonne Thouar, forte de 70 hommes, a ouvert ces 3 lieues, dans une région difficile et n'a pas rencontré le sentier promis donnant sur Carumbey et Salinas. La commission qui a enquêté sur l'état de la piste a conclu à son impraticabilité, fait confirmé par l'ingénieur Minchin. Selon Thouar un chemin charretier, de Sucre à Puerto Pacheco, est irréalisable du fait de la sécheresse de l'Izozog et des marais situés autour du port fluvial.

S'il n'évoque pas le thème "*par discrétion*" lors de ses conférences en Europe, il constate qu'après 13 ans de lutte, les tentatives répétées d'Arana n'ont abouti qu'à dépenser 300 000 Bs du budget. Il regrette qu'Arana n'ait pas demandé les conseils de spécialistes pour "*corriger les erreurs de son imagination, certainement féconde, mais malheureusement encline à de solennelles utopies*". Thouar note avoir recommandé la création d'une délégation sur la rive droite du Paraguay et l'installation d'une garnison. Il reproche à Suarez Arana d'avoir entrepris une négociation officieuse avec Asuncion pour obtenir l'autorisation d'ouvrir une piste de Puerto Pacheco à Sucre, alors que la Bolivie négociait sur ses frontières avec ce pays.

Thouar, en conclusion, annonce qu'il retourne en France écrire les événements survenus au cours de sa vie pendant les 9 ans passés en Amérique, dont 5 au service de la Bolivie...

59 - Voir à ce propos la version officielle donnée par le "*Memoria...*" du Ministère des Affaires Etrangères boliviennes, de 1887, et qui rend dans une certaine mesure hommage à Thouar.

THOUAR, Arthur, 1891 et 1991 - *Explorations dans l'Amérique du Sud*. Hachette, Paris, 421 p. + cartes; Ouvrage publié à nouveau en 1991, sous le titre *"A travers le Gran Chaco. Chez les Indiens coupeurs de têtes"*. Phébus, Paris, 397 p. (CPJCR)

Mots-clés : Exploration, Indiens *bravos*, voie de communication

Fils d'un bourrelier-serrurier. Thouar, malade, a manqué le concours à l'Ecole Polytechnique. Membre de la Société de Géographie de Paris, titre qui sera son viatique, il s'embarque pour l'Amérique du Sud en 1877. Il séjourne en quête d'affaires et d'aventures au Venezuela, au Mexique, en Colombie, en Equateur, puis au Chili en 1883. C'est là que le Consul de France le pressent pour participer à une mission bolivienne de recherche d'éventuels survivants de la mission Crevaux. Son caractère impétueux, autant que vaniteux, se détache au fil de son récit : *"Depuis cinq ans que j'escalade les Andes du Mexique au Cap Horn ... L'arrivée d'un étranger est toujours un événement dans ces contrées ; aussi à peine la nouvelle de la mienne fut-elle répandue, que ma nationalité, ma qualité de membre de la Société de Géographie et la mission dont je m'étais chargé m'attirèrent de nombreuses visites ; les personnes les plus estimables et les plus recommandables"* ; arrivé à Tarija, il écrit : *"je devins l'hôte de tout Tarija" !*

Crevaux a été encouragé par Vaca Guzman -ambassadeur de Bolivie à Buenos Aires- à explorer le Chaco; s'il fut informé par le père Doroteo des risques d'attaque des Tobas, il n'en tint pas compte. En effet, les habitants de Caiza avaient refusé d'ajourner une expédition de représailles contre les Indiens et devaient ramener de cette *correria* 7 enfants, après avoir tué une dizaine d'Indiens noctenès. Il ne resterait plus que 7 à 8 000 Chiriguanos, presque tous catéchisés. Les Indiens noctenès, appelés aussi mataguayos à Salta, vivent entre les rios Bermejo et Pilcomayo.

Caiza est pour Thouar la capitale du Chaco bolivien; la ville a décliné passant de 3 000 à moins de 400 habitants du fait des luttes entre Tobas et Blancs. Seule la présence d'une ligne de missions protège la ville des attaques indiennes. Ce poste est promis à un brillant avenir à cause du futur réseau de voies de communication unissant *"la Bolivie à l'Atlantique"*. Le poste de Santa Barbara a été détruit par les Tobas; si les sépultures des soldats y ont été profanées, 13 chefs indiens y avaient été fusillés auparavant.

L'itinéraire de la mission Campos, devenu aussi celui de Thouar... est amplement décrit par l'auteur qui s'y donne un rôle central, le beau rôle... Le 24 septembre, la colonne campe face aux rapides du Pilcomayo reconnus par le Père Patiño en 1721. Le 3 octobre a lieu une première attaque *"et pendant deux heures nous luttons presque corps à corps avec ces trente Indiens qui résistent très courageusement. Deux réussirent à s'échapper. Trente cadavres de ces malheureux étaient étendus là; j'en dépouillais quelques uns de leurs cottes, ponchos de laine, pucunas, colliers, etc, que j'ai rapportés au Musée du Trocadéro, et je coupais la tête à l'un deux avec mon machet"*. Le 4 octobre *"ils deviennent de plus en plus prudents et sages; en respectant leurs animaux et leurs ranchos j'ai la conscience que bien des engagements ont été évités"*. Le 5 octobre *"je dirige la colonne à la boussole"*. Le 7 octobre, encerclé par un groupe de 50 Indiens, Thouar s'avance vers eux, *"j'invite le capitaine d'entre-eux à parlementer. La peur le retient. Me dépouillant alors de mes armes, je franchis à pied la moitié de la distance ... (il) s'avance vers moi; nous nous*

frappons la poitrine en signe d'amitié ... La paix est faite". Le 13 octobre, Thouar justifie son changement de direction : "*En continuant la marche plus dans le sud, j'ai l'intime conviction que nous aurions tous infailliblement disparu dans les marais*". Le 19 octobre, après la découverte d'une lagune d'eau potable, une pétition signée témoigne de la gratitude et de la confiance de la troupe envers Thouar, mais laisse supposer de sérieuses divergences avec D. Campos dont la qualité de chef de l'expédition n'est jamais citée dans le texte. Le 10 novembre : "*Nous sommes à bout de forces et d'énergie; le désespoir frappe partout ... Mon étoile commence à pâlir*". Mais, peu après, un groupe de pêcheurs paraguayens sauve l'expédition... Thouar, le colonel Estensoro, à qui il rend un hommage marqué, et le Dr. Campos cité pour la première fois, se rendent à Asuncion. Il conseille, réaliste, un arrangement Bolivie-Argentine-Paraguay sur le Chaco, car Port Pacheco est occupé par ce dernier pays, et considère qu'un chemin de fer Sucre-Puerto Pacheco ne répond pas aux nécessités. Aussi un accord commercial permettant l'ouverture du rio Pilcomayo à la navigation et la création d'une voie ferrée sur une des deux rives est la solution car "*la Bolivie n'a pas d'issue plus pratique et plus économique pour opérer son rapprochement avec La Plata*".

Le 25 décembre 1884, ce héros du rio Pilcomayo embarquait pour la France qu'il avait quitté en septembre 1882. En avril 1885 il revient à Buenos Aires avec le projet d'ouvrir une route commerciale entre la Bolivie et la Plata. Son séjour sera de 38 mois, partagé entre 3 explorations marquées par la malchance quant aux résultats attendus...

Thouar donne tout au long de son ouvrage une description des profils du rio Pilcomayo, de ses botanique et zoologie. Hâbleur, pontifiant car jouant au savant touche à tout, et bravache impénitent, Thouar est une figure irritante, celle de l'aventurier montant des coups, au vernis brillant mais aux intuitions parfois opportunes et excellent observateur. Ses indéniables qualités de terrain ont permis d'éviter la catastrophe qui menaçait l'expédition bolivienne et de réaliser une première, la liaison haut rio Pilcomayo-rio Paraguay. Enfin, non sans succès, il est devenu auprès des gouvernements le commis-voyageur du désenclavement du Chaco...

THOUAR, A., 1904 - La flora del Gran Chaco. *Boletín de la Sociedad de Geografía de La Paz*, n° 18-19, pp. 86-91. (BNS)

Mots-clés : Flore

Description très sommaire de la flore de cette région.

THOUAR, Emile Arthur, 1912 - *La ley de premios y honores a los exploradores del Chaco y Pilcomayo antes el congreso de 1912*. S.e., Buenos Aires, 40 p. (CDNL)

Mots-clés : Chemin de fer, foncier

Thouar fait état, pour service rendu à la Bolivie, de l'attribution reçue en 1885 d'une concession dans la colonie qui porte son nom de 28 km² de terres. Mais voulant faire valoir ses droits par la suite, La Paz lui a fait une réponse dilatoire, en 1911, sa concession ayant été attribuée à un autre... Pour justifier son importance, il

produit une relation de ses tractations avec des financiers désireux d'installer un chemin de fer dans le nord argentin. Il donne des détails sur les concessions attribuées en 1911, sur les zones prévues pour former les trois colonies de la loi de 1885. Or, précise-t-il, la société Staudt a reçu, dans la même région, 1 000 000 ha et M.V. Ballivian 20 000 ha. Malgré ces arguments, sa demande de reconnaissance de ses titres fonciers est restée sans réponse positive. A cette date, Thouar se présente comme le directeur du pavillon français de l'exposition internationale de Buenos Aires...

TOMASINI, A., 1978 - Los grupos aborígenes del límite occidental del Gran Chaco. Chiriguano-Chané y Tupui, Argentina y Bolivia, 1837. *Cuadernos franciscanos*, n° 49, Janvier, pp. 203-230. (*Itinerario*, 13) (BFT)

Mots-clés : Mission

L'action franciscaine a débuté par la fondation du couvent de Tarija en 1607, par le père Buenaventura. En 1755 a lieu la création du Collège de la *Propaganda Fidei* et l'arrivée de 4 missionnaires à Tarija ; peu après le collège disposait de 20 religieux. A côté des Franciscains, on peut noter les efforts missionnaires des Jésuites, Dominicains et Augustins, mais toutes leurs tentatives ont échoué auprès des Chiriguanos. Au début du XVIII^e siècle les Dominicains ont créé 3 missions dans la vallée de Salinas, et les Jésuites 2 missions -une à Tariquea et l'autre dans les plaines de San Ignacio. Mais en 1727 un soulèvement indien a balayé tous ces efforts.

Le républicain Belgrano, vainqueur de la bataille de Salta, avait manifesté son hostilité à l'œuvre missionnaire dans la région, car les recrutements du type *enganche* et les contributions forcées "*en un mot, des menaces de toute part et la terreur*" s'abattaient alors sur la population. De nombreux religieux furent arrêtés et malmenés et, après le passage de Belgrano, les 14 missions de Cordillera avaient cessé d'exister. "*Nous savons que ses indigènes adhéraient à la cause du roi*", fut la justification des républicains. Enfin, la richesse des missions soulevait jalousie et convoitise chez les colons créoles, d'où un pillage de leurs biens et l'incendie des bâtiments. Il en résulta la fuite des convertis terrorisés, puis leur retour aux anciennes pratiques.

La République proclamée, il y eut envoi de curés, mais ceux-ci furent parfois refusés par les tribus comme dans le Parapeti. Si l'on devait reconstruire les églises, rétablir l'enseignement du catéchisme et relancer la vie économique, les résultats n'en restèrent pas moins très négatifs. En effet, le tableau comparatif de l'état des missions, entre 1813 et 1883, indique que la population est passée de 15 812 à 2 299 âmes. Il précise aussi, en 1810, la présence de 36 missionnaires, de 16 400 chrétiens et de 7 500 Indiens *gentiles* (ou païens pacifiques) non convertis.

Le père Herrera, un missionnaire zélé, devait recruter en Italie, en 1834, 10 nouveaux religieux pour relancer les activités de conversion du Collège de Tarija. Il revint en 1836 en Europe, d'où il ramena 83 missionnaires qui participèrent à la reprise des activités du Collège de Santa Rosa, au Pérou. En 1845 les Franciscains ont tenté de reconstruire la vieille mission d'Itau, abandonnée en 1833. Mais ils se sont heurtés, et cela devait durer un siècle, à l'occupation des terres des missions par "*des individus sans scrupule, blancs et métis, qui utilisant la force avaient rejeté les indiens de leurs*

terres". Des Indiens avaient été aussi recrutés et éloignés du Chaco par l'armée. Néanmoins, de nouvelles missions vont être établies telles celles d'Aguairenda, avec des Chiriguanos en 1849, de Tarairi en 1854, au nord du rio Pilcomayo, qui allait devenir très prospère (existence d'un moulin à sucre). Machareti, créée en 1869, devait compter alors environ 3 000 âmes. Tiguipa fut fondée en 1872 et, en 1900, comptait 800 Indiens chiriguanos; en période de récolte, il s'y adjoignait des groupes de Tobas et de Matacos, serfs des Chiriguanos ou Chahuancos (tableau de situation en 1883). Le collège de Potosi a créé aussi des missions chez les Chiriguanos : Boicovo en 1875, Parapeti Grande en 1908, Cuevo en 1887 et Yvu en 1893. L'auteur fait aussi état des efforts missionnaires dans le Nord argentin où l'essor des *estancias* devait entraîner le recrutement de nombreux péons indiens. Le résultat fut une véritable hémorragie démographique, dénoncée en 1912 par le père B. de Nino.

Cette situation devait encore être aggravée par la politique de sécularisation décidée par la Bolivie. Ainsi San Antonio et San Francisco du Pilcomayo réunis vont former Villa Montés; la mission de Aguairenda sera expropriée et transformée en garnison; les missions d'Itau et de Chimeo vont disparaître par invasion des Blancs et fuite des Indiens. A la fin de 1920, les autres missions ont été sécularisées ce qui a motivé une forte critique d'A. Métraux, appuyant l'œuvre missionnaire de protection des Indiens.

TRIGO, L., 1908 - *Informe del Delegado Nacional en el Gran Chaco*. Taller grafico La Prensa, La Paz, 51 p. (BFT)

Mots-clés : Exploration, Indiens *bravos*, colonisation, fortin, voie de communication

Ce texte présente le journal d'une expédition au Chaco dirigée par le Délégué Trigo. Il signale qu'en 1902 les Argentins ont occupé la rive droite du rio Pilcomayo alors que la rive gauche bolivienne restait dans un état complet d'oubli de la part de La Paz. Délégué national du Chaco, nommé par le président Montés, ses objectifs à réaliser sont de pacifier les tribus sauvages pour permettre l'installation d'une colonisation; d'ouvrir des chemins et de créer entre les postes des relations régulières; d'installer sur les sites favorables des fortins et de régler le problème de leur ravitaillement; d'étudier les conditions d'une navigation sur le rio Pilcomayo et de reconnaître son cours.

En 1904-05, il a réalisé une première expédition de Fort Murillo à Teyu et Cabayu-Repoti, avec l'aide des colons. Grâce à ses rencontres amicales avec les chefs tobas, il a posé les bases d'une coopération future positive, car les Tobas devaient par la suite respecter cet accord.

La seconde expédition, en date du 17 mai 1905, comprenait un escadron de 80 hommes et l'ingénieur Munoz-Reyes, chargé des études. Le fortin Guachalla fut installé à 22°30' de latitude Sud. Peu après, à la suite d'une marche de 200 km vers le sud, l'expédition a rencontré des Indiens tapietes, puis matacos. Pour mieux soutenir le ravitaillement du fort Guachalla, établi sur la rive droite du Pilcomayo, le fort d'Orbigny a été construit. Puis, l'expédition s'est dirigée vers les missions de San Antonio de Soleno et de San Antonio de Padua, et a fondé Villa Montés.

Une troisième expédition, avec 70 hommes, a été consacrée, en 1906, aux marais de Patiño restés inexplorés. Entre-temps s'est déroulée l'exploration du Norvégien G. Lange qui a remonté le rio Pilcomayo jusqu'à 22° Sud et fait une étude scientifique complète de la région. Un scientifique allemand, l'ingénieur Hermann⁶⁰, bon connaisseur du Chaco et du rio Pilcomayo, a proposé de rejoindre Asuncion et de rencontrer en route les membres des commissions de limites argentine-paraguayenne qui remontaient le rio Pilcomayo. Le départ de l'expédition vers les marais de Patiño s'est fait le 4 août 1906 et elle devait recevoir un bon accueil des Indiens matacos. Elle rencontre ensuite des groupes tobas, avec qui la réception a été amicale. Le 23 août, les palmeraies signalant la proximité des Esteros de Patiño et situées sur le territoire des Indiens tapietes, sont atteintes. Une rencontre amicale avec le chef tapiete eut lieu; sa tribu pratique l'agriculture sur des terres riches et bien irriguées ainsi que la pêche et dispose d'un élevage important. Le point de divergence en plusieurs bras du rio Pilcomayo a été atteint : il signifie aussi la fin de la navigation.

Trigo donne un plan des régions parcourues; il note que le fortin installé face à la colonie argentine de Buenaventura a entraîné des protestations de ce pays. Il fait état de l'opposition des Franciscains aux consignes du gouvernement.

URIESTE, N. Limariño de, 1978 -. *Soberania y derechos de Bolivia al uso y aprovechamiento de las aguas del rio Paraguay*. Imp. Don Bosco, La Paz, 217 p. (Thèse) (BUMSA)

Mots-clés : Droit, hydrologie, irrigation

Cette thèse d'une juriste s'attache, à partir d'un historique rapide du problème du Chaco, à présenter les problèmes juridiques liés au contrôle des eaux et aux politiques d'irrigation de la région du Chaco. Le texte évoque l'existence de la borne frontière tripartite d'Esmeralda.

VACA GUZMAN, S., 1880 - *El Pilcomayo*. Imp. Coni, Buenos Aires, 110 p. (BFT)

Mots-clés : Exploration, voie de communication

Ce texte est une justification de la création d'une route commerciale allant du sud de la Bolivie vers La Plata et qui permettrait le développement du commerce et atténuerait la dépendance commerciale de la Bolivie avec le Chili. L'auteur opte pour la voie du rio Pilcomayo à cause des aléas de la navigation sur le rio Bermejo. C'est avec l'expédition de 1721, celle d'Arenales, que commencent les tentatives d'établissement d'une liaison entre le Pérou et le Paraguay. En 1870 le Français Julio Andrès Porras⁶¹ a remonté le rio Pilcomayo avec 3 hommes et devait atteindre les marais de Patiño. Il estimait alors leur circonférence à 80 lieues (plus de 400 km), mais les explorateurs seront obligés de rebrousser chemin, effrayés par la présence des "hordes indiennes peuplant la région". En 1875 le gouverneur du Chaco argentin, Napoléon Uriburu, explore l'embouchure nord du rio Pilcomayo en le remontant sur 40 miles. Convaincu de la navigabilité du fleuve, il devait demander la préparation d'autres explorations plus systématiques. Mais jusqu'en 1880 personne n'avait

61 - Nous n'avons pas pu réunir d'autres informations sur cette expédition.

parcouru en entier le cours du rio Pilcomayo. Pour de Moussy⁶², cartographe français, la situation géographique du Chaco justifiait un chemin de fer au lieu d'une voie fluviale.

Le texte donne une description du bassin du rio Pilcomayo ou Pisco-Mayu, le rio des oiseaux. La présentation géographique de la région du Pilcomayo est quelque peu évasive car l'auteur ne la connaît pas. Il en est de même pour les brèves allusions aux tribus indiennes et à la bravoure des Tobas qui refusent toute invasion des Blancs. **Vaca Guzman estime, non sans snobisme, que la voie fluviale a créé un marché de "840 000 Boliviens orientaux à habiller à bon prix à la dernière mode".**

VACA GUZMAN, S., 1882 - *El explorador J. Crevaux i el rio Pilcomayo*. Imp. Coni, Buenos Aires, 83 p. + carte. (BFT)

Mots-clés : Exploration, Indiens *bravos*

Ce texte reprend l'historique des explorations réalisées de 1721 à 1863 dans le Chaco. L'arrivée de Crevaux à Buenos Aires a coïncidé avec le souci bolivien de trouver une alternative à la perte du littoral du Pacifique. Crevaux n'avait pas de projet précis d'exploration et visait plutôt l'exploration des rios Tocantins, Xingu et Paraguay, mais son attention fut attirée par Vaca Guzman sur le rio Pilcomayo. Les recherches hydrologiques des missions françaises, avec de Moussy, Thouar et Crevaux, correspondent à la nouvelle phase de l'intérêt international porté aux nouvelles routes commerciales fluviales sillonnant l'intérieur du continent sud américain, riche en caoutchouc et objet d'un début de colonisation foncière européenne au sud du Brésil et en Argentine.

La Bolivie avait dépêché une force expéditionnaire de 150 hommes, dont 50 miliciens de la région du Chaco. Crevaux avait informé, en mars 1882, le ministre français de l'Instruction Publique de l'accueil reçu comme des difficultés et du coût de son exploration pris en charge par La Paz. Il avait aussi rappelé l'aide reçue de la part des Franciscains de Tarija, et fourni des informations sur les Indiens du Chaco. Il avait fait part au ministre A. Quijarro de son souhait d'explorer ensuite le rio Purus, compte tenu de son intérêt pour une navigation plus facile que celle empruntant les rapides du rio Madeira.

Crevaux s'est dirigé vers la Bolivie, accompagné de l'astronome L. Billet, de l'aquarelliste A. Ringel, du timonier de la marine E. Haurat, de J. Dumignon, son assistant, et de 2 marins argentins. Le 19 avril, Crevaux partit d'Embarcadero Omista avec le projet d'atteindre Asuncion. Il reçut un bon accueil des Tobas dont pourtant on l'avait dissuadé de croire en leur loyauté. Le 25 avril, l'expédition qui comptait 14 personnes et qui n'était pas armée selon l'habitude de Crevaux, fut massacrée.

Un rappel est fait des explorations antérieures de Crevaux en Amazonie et de son souci de trouver une voie fluviale unissant les Andes à l'Atlantique. La carte jointe montre les itinéraires de divers explorateurs, dont celui de Crevaux.

Vaca Guzman, à partir d'exemples historiques, dénonce la cruauté des Indiens du Chaco.

62 - Ingénieur hydrologue de la Marine française qui dressa des cartes des bassins de La Plata et du Paraguay.

VACA GUZMAN, S., 1886 - *La ruta oriental de Bolivia*. Imp. Coni, Buenos Aires, 60 p. (BFT)

Mots-clés : Voie de communication

L'auteur est un frère de A. Vaca Diez, le roi du caoutchouc bolivien; exilé politique en Argentine en 1871, il n'avait emporté comme seul bagage que la carte de Bolivie de 1859... Il devait se consacrer à la recherche de nouveaux moyens de communication entre la Bolivie et les pays voisins, puis fut nommé ambassadeur en Argentine. Il devait être l'avocat d'une ligne de chemin de fer allant de Bahia Negra à Sucre, mais la crise politique de 1875 en Bolivie ne permit pas la réalisation de ce projet. En 1879 il réalisa une étude sur le rio Pilcomayo et son doublement par un canal de navigation. Cette idée, sous son impulsion, a été reprise ensuite par Crevaux. L'auteur devait aussi appuyer initialement les projets orientaux de Miguel Suarez Arana dont il notera que les efforts se sont heurtés à des intérêts privés opposés.

Devenu gérant de l'Etat, Vaca Guzman eut à contrôler l'utilisation des fonds publics, soit initialement 60 000 \$, dans le cadre des activités de la *Empresa Nacional* de M. Suarez Arana, alors que sa situation était devenue délicate. L'objectif officiel de celle-ci était d'abord de réaliser la route centrale du Chaco, mais lors de sa visite à Puerto Pacheco, Vaca Guzman constata que les travaux avaient été contrariés par le climat et que les chantiers se trouvaient en situation critique. Il ordonna l'arrêt des activités. Ces échecs, pour Vaca Guzman, sont dus à l'absence d'un plan général réaliste. Le gouvernement par la suite, au vu de son rapport, devait décider de s'en tenir à de simples reconnaissances pour déterminer le site d'un port sur le rio Paraguay, d'où le licenciement d'une partie du personnel d'Arana.

De nouvelles et infructueuses tentatives d'exploration de Suarez Arana sont évoquées, puis sa rupture avec l'auteur, à la suite de désaccords liés aux difficultés financières de l'entreprise.

VACA GUZMAN, S., 1888 - *El Chaco Oriental. Consideraciones economicas*. Imp. Coni, Buenos Aires, 248 p. (BFT)

Mots-clés : Exploration

Parmi les causes expliquant les retards de la colonisation du Chaco, l'auteur note le souci des Espagnols du Pérou, d'aller vers la mer libre, le Pacifique; le manque de colons pour l'intérieur; l'absence de mines riches; la compétition entre l'audience de Charcas et le gouvernement du Paraguay.

L'auteur reprend l'historique des grandes expéditions de conquête du Chaco avec une description du milieu physique. Il considère que le décret de 1886 sur les terres de colonisation qui créait un registre des propriétés privées constituait un progrès pour la colonisation.

VAN NIVEL, 1888 - Exploration du Pilcomayo. In : "*Restaurador*" de Bolivie. Actes de la Société de Géographie de Paris. (BFT)

Mots-clés : Exploration, Indiens *bravos*

En préambule, un correspondant, Mr. Berthelot, annonce que la seconde expédition bolivienne menée au Chaco n'a pas eu les résultats escomptés. D'après le rap-

port Nivel, le Pilcomayo n'est navigable que sur une partie de son cours, à cause de la présence de vastes marais dans sa partie centrale. Il est redouté, de plus, que l'hostilité des Indiens ne remette en cause les projets boliviens.

Le rapport Van Nivel nous apprend que la colonne expéditionnaire part le 30 septembre 1844 de la colonie Villa Rodrigo, avec 60 hommes, 3 radeaux et 8 pirogues. Pour parer l'hostilité des Indiens de Caballosipoti, 3 chefs indiens ont été pris comme otages. Le 11 septembre Nivel dit avoir subi une attaque de "10 000 indiens" (?) qui devaient recommencer les jours suivants et faire 4 blessés. L'expédition devait atteindre un grand lac, où le rio Pilcomayo se perd dans une vaste plaine marécageuse (les marais de Patiño), et découvrir un bras d'eau qui s'enfonce dans une forêt profonde. Un guide indien assurant que le rio Paraguay n'était plus qu'à 3 jours de marche, on décida de le rejoindre en brûlant ce qui était intransportable. Un blessé dans un état critique fut achevé. Trompés par le guide, les explorateurs devaient s'enliser dans un marais où ils seront attaqués par 8 000 sauvages, toujours selon Van Nivel. Après la capture et l'exécution d'un chef indien, l'expédition va retrouver le cours du rio Pilcomayo et le suivre durant 9 jours de marche ininterrompue. L'interrogatoire "au fouet" du guide va lui faire avouer ne pas connaître le cours du rio Pilcomayo et qu'il fallait une marche de 8 jours pour traverser les marais. Inquiète de la pénurie en vivres et de l'hostilité des tribus, l'expédition va décider de rebrousser chemin, en ne mangeant que de l'herbe jusqu'à l'arrivée à un village. Le 2 novembre 1844 l'expédition, épuisée, regagnait Villa Rodrigo et Van Nivel concluait que "les tristes résultats obtenus montrent l'impossibilité d'ouvrir une voie navigable sur le Pilcomayo".

Treize cataractes ont été comptées au lieu d'une, ainsi que l'assure le père Patiño dans sa relation; ensuite le fleuve se perd dans d'immenses marais.

WEDDELL, M., 1922 - Voyage dans le sud de la Bolivie. In : *Mission Castelnau*, tome 6. (CPSR)

Mots-clés : Exploration, Indiens *bravos*, navigation

En 1845, un membre de l'expédition Castelnau, le Dr. Weddel⁶³, a parcouru le Chaco, du poste de Villa Rodrigo, fondé depuis peu par le général Magariños, jusqu'au rio Pilcomayo. Il a reçu un bon accueil dans les villages indiens visités.

Ses conclusions sur la navigation du rio Pilcomayo sont intéressantes, car Weddel doutait qu'elle soit possible, à une échelle commerciale au moins, à cause du faible tirant d'eau du cours d'eau en saison sèche comme des fortes divagations de son lit, en saison des pluies, divagations aggravées par la présence de bancs d'alluvions migrants. Quant aux Indiens, Weddel estimait que, bien traités, ils pourraient être des auxiliaires précieux de la colonisation.

Table des matières

Intro	I-IV
Prologue	1-7
Bibliographie de base utilisée	8-9
Listes des abréviations utilisées et glossaire	9-10
Première partie : Haute-Amazone, Acre, Beni, Territoire des Colonies (Pando)	11-170
Seconde partie : Orient de Santa Cruz	171-222
Troisième partie - Chaco	223-307
Sommaire	308

L'orthographe des noms propres et les limites territoriales adoptées sont celles des documents officiels.

Par ailleurs les positions exprimées dans ce texte le sont sous la seule responsabilité de leurs auteurs.

Réalisation technique

Secrétariat de rédaction : Odile CHAPUIS, Josiane GUILLEMOT

Secrétariat de publication : Josiane GUILLEMOT

Composition des textes : Nicolas PEHE, Cécile GARET

Travaux de cartographie : Geneviève RAVIGNON, Nicole PAU

Impression : STIG - Université Michel de Montaigne Bordeaux 3

Dépôt légal 1er trimestre 2002

2002 © CRET, Université Michel de Montaigne Bordeaux 3

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

éd. : CRET 905 081

ISBN 2-905081-42-2

ISSN 0989-6007

LES ORIENTS BOLIVIENS DE L'AMAZONE AU CHACO

Jean-Claude ROUX

Le texte présenté ici s'efforce de renouer avec une tradition, illustrée notamment par les incomparables recherches bibliographiques laissées par le père O'Reilly pour le Pacifique français et dont on peut regretter qu'elle tombe en désuétude. C'est celle de présenter l'état des sources existantes sur une problématique donnée, accompagnée de commentaires adéquats, donc d'en faire une chose publique échappant à quelques initiés au savoir égoïste...

En ce qui concerne la Bolivie, cette présentation permet de redonner vie et sens à une production d'œuvres nationales, en majorité, sur la vaste région des Orient boliviens.

Il s'agit d'un vaste ensemble composite – 600 000 km² – lieu de rencontre des hommes, des rêves portés par leurs aventures comme de leurs souffrances, et resté longtemps ignoré dans le contexte bolivien...

L'Orient, c'est d'abord, au point de vue géographique, une masse de terres oscillant entre la grande forêt amazonienne au Nord, la vaste région de savanes arborées du Beni en son centre, rendue célèbre par les vestiges des anciennes missions jésuites. Au Sud, elle se prolonge avec les confins steppiques et dangereux du Chaco, restés disputés et inexplorés car parcourus, jusqu'aux années 1930, par de farouches tribus de centaures indiens.

Ce vaste mais dépeuplé territoire des Orient, a connu son premier réveil fin du XIX^e siècle. Ce fut avec la découverte et l'exploitation de ses vastes ressources en caoutchouc qu'il passa de l'état de nature aux réalités du grand marché mondial du caoutchouc et aussi aux disputes géopolitiques avec les pays voisins.

Soudain, la belle au bois dormant orientale ouvrait les yeux sur l'Eldorado insoupçonné de l'or vert, mais aussi et malgré elle, était projetée dans une modernité aux appétits tyranniques en nouvelles matières premières, donc dans une primo mondialisation, brutale et conflictuelle.

Litiges frontaliers avec le puissant Brésil ou le Pérou, traite des Indiens redécouverts comme aux temps des mines de Potosi et indispensables pour extraire la nouvelle richesse végétale comme projets pharaoniques, sans lendemain mais dévoreurs d'hommes et de capitaux, s'inscrivent dans la géographie des Orient et modèlent son histoire.

Les textes présentés ici s'efforcent de resituer un contexte géographique d'autant plus frustrant qu'il est marqué durablement par l'absence d'une cartographie de fond.

Nous l'avons donc défini à partir d'emprunts à d'autres sources car, jusqu'en 1950, pas plus d'une dizaine d'ouvrages consacrés aux Orient sont géographiques... Le recours à la pluridisciplinarité, seul a permis de dresser cet inventaire reposant sur des publications de caractère historique, économique, anthropologique.

« Choisir, c'est renoncer à tout le reste », aussi sommes-nous conscient des lacunes probables de cette sélection retenue en fonction de son caractère géographique direct ou indirect que nous le concevons, en pêchant peut-être par hérésie, c'est-à-dire avec les hommes et les actes qui façonnent un territoire dans le temps en s'appropriant sa géographie.



9 782905 081421



PRIX : 24 €

LES ORIENTS BOLIVIENS DE L'AMAZONE AU CHACO

Jean-Claude ROUX

Le texte présenté ici s'efforce de renouer avec une tradition, illustrée notamment par les incomparables recherches bibliographiques laissées par le père O'Reilly pour le Pacifique français et dont on peut regretter qu'elle tombe en désuétude. C'est celle de présenter l'état des sources existantes sur une problématique donnée, accompagnée de commentaires adéquats, donc d'en faire une chose publique échappant à quelques initiés au savoir égoïste...

En ce qui concerne la Bolivie, cette présentation permet de redonner vie et sens à une production d'œuvres nationales, en majorité, sur la vaste région des Orient boliviens.

Il s'agit d'un vaste ensemble composite – 600 000 km² – lieu de rencontre des hommes, des rêves portés par leurs aventures comme de leurs souffrances, et resté longtemps ignoré dans le contexte bolivien...

L'Orient, c'est d'abord, au point de vue géographique, une masse de terres oscillant entre la grande forêt amazonienne au Nord, la vaste région de savanes arborées du Beni en son centre, rendue célèbre par les vestiges des anciennes missions jésuites. Au Sud, elle se prolonge avec les confins steppiques et dangereux du Chaco, restés disputés et inexplorés car parcourus, jusqu'aux années 1930, par de farouches tribus de centaures indiens.

Ce vaste mais dépeuplé territoire des Orient, a connu son premier réveil fin du XIX^e siècle. Ce fut avec la découverte et l'exploitation de ses vastes ressources en caoutchouc qu'il passa de l'état de nature aux réalités du grand marché mondial du caoutchouc et aussi aux disputes géopolitiques avec les pays voisins.

Soudain, la belle au bois dormant orientale ouvrait les yeux sur l'Eldorado insoupçonné de l'or vert, mais aussi et malgré elle, était projetée dans une modernité aux appétits tyranniques en nouvelles matières premières, donc dans une primo mondialisation, brutale et conflictuelle.

Litiges frontaliers avec le puissant Brésil ou le Pérou, traite des Indiens redécouverts comme aux temps des mines de Potosi et indispensables pour extraire la nouvelle richesse végétale comme projets pharaoniques, sans lendemain mais dévoreurs d'hommes et de capitaux, s'inscrivent dans la géographie des Orient et modèlent son histoire.

Les textes présentés ici s'efforcent de resituer un contexte géographique d'autant plus frustrant qu'il est marqué durablement par l'absence d'une cartographie de fond.

Nous l'avons donc défini à partir d'emprunts à d'autres sources car, jusqu'en 1950, pas plus d'une dizaine d'ouvrages consacrés aux Orient sont géographiques... Le recours à la pluridisciplinarité, seul a permis de dresser cet inventaire reposant sur des publications de caractère historique, économique, anthropologique.

« Choisir, c'est renoncer à tout le reste », aussi sommes-nous conscient des lacunes probables de cette sélection retenue en fonction de son caractère géographique direct ou indirect tel que nous le concevons, en pêchant peut-être par hérésie, c'est-à-dire avec les hommes et leurs actes qui façonnent un territoire dans le temps en s'appropriant sa géographie.



9 782905 081421



PRIX : 24 €